
UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

LE FLAMBEAU

REVUE BELGE
DES
QUESTIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

DIRECTEURS : HENRI GRÉGOIRE et OSCAR GROJEAN

4e ANNÉE

TOME PREMIER

Janvier-Avril 1921

1921

BRUXELLES
Maurice LAMERTIN, Éditeur-Libraire
58-62, RUE COUDENBERG

PARIS
BERGER-LEVRAULT, Éditeur
5, RUE DES BEAUX-ARTS (VIe)

TABLE DES MATIÈRES

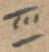


TABLE DES AUTEURS

Bulletin bibliographique.

Erratum. — Page 624, ligne 18, lire: *fragmentaire*.





a Leone Kochnitzky,
al buon compagno fiumano,
Gabriele d'Annunzio



LEONE KOCHNITZKY

poeta belga, devotissimo e fedelissimo seguace della nostra Causa, ha disimpegnato con rara perizia, intelligenza, operosità, le mansioni del suo ufficio presso la mia Segreteria Particolare, diffondendo nei giornali del Belgio e della Francia il buon seme della fiamma fiumana.

Voglio per ciò tributargli un Encomio Solenne che intendo sia portato a conoscenza di tutti i miei legionarii.

Fiume d'Italia, 29 novembre 1919.

IL COMANDANTE

Gabriele d'Annunzio

Supplément au *Flambeau*, revue belge des questions politiques et littéraires. 4e année, nº 1, 31 janvier 1921.

Fiume et son Prophète

Notre jeune compatriote, M. Léon Kochnitzky eut la fortune extraordinaire d'être associé à l'épopée, d'autres disent irrévérencieusement la *beffa* fiumaine. Le poète Kochnitzky, secrétaire et confident du poète d'Annunzio, fut préposé au *Bureau des Affaires extérieures du Commandement de Fiume*, et s'acquitta de ce ministère — c'en était un — à la satisfaction de son auguste Maître. Il a bien voulu donner au *Flambeau* quelques pages d'impressions politiques, pittoresques et poétiques. Rien de plus original n'a encore été ni ne sera sans doute écrit sur la cité ardente et convoitée.

I

Une villa, un jardin, des roses; paysage brabançon. Il fait doux; c'est l'été; j'ai 16 ans.

Je viens d'être très malade; on ne savait pas si j'allais guérir. Maintenant je vais mieux. Je sors tous les matins; je respire la grâce du Brabant fleuri. Je revis.

J'ai 16 ans, c'est l'été; il fait doux.

Un banc sur le gazon; un livre sur le banc; un nom sur le livre :

GABRIELE D'ANNVNZIO

Ma grand'mère et ma tante parlaient de lui hier; de lui et de Mme Duse qu'elles appellent *Laduze*.

Le livre se nomme *Le Feu*. Vais-je le lire? Ça a l'air si long. Eh bien, oui; je le lirai, je lis.

Extase, ravissement, joie merveilleuse! Joie déchirante de découvrir les trésors qui vont embellir toute notre vie; joie divine de l'adolescence qui s'empare en un instant du

génie, du savoir et de la passion des hommes. O joie perdue pour jamais!...

J'ai 16 ans, c'est l'été, je lis.

Cinq ans ont passé. J'ai été en Italie, j'y ai vécu, je ne dis plus *Laduze* ni *Ledante*. J'ai lu Leopardi, j'ai lu les *Laudi*.

Paris; un soir de juin; l'Opéra; on joue le *Coq d'Or* de Rimsky-Korsakov. Entr'acte, cohue, le « tout-Paris des premières » (ça existait encore en ce temps-là). Mon devoir: aller et venir très affairé dans les couloirs. A la vérité, je connaissais cinq ou six personnes, pas plus: un financier russe, une marquise italienne, un académicien, deux critiques; mais un petit provincial très décidé a pioché La Rochefoucauld: *Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce qu'on peut pour y paraître établi.*

La porte d'une loge s'ouvre, deux dames sortent et après elles, un petit monsieur chauve: c'est lui; depuis si longtemps, je contemple ses portraits, ses caricatures: je reconnais son monocle, sa façon de porter l'habit, les manchettes dépassant un peu trop, la cravate très empesée. Sa voix frappe mes oreilles: « c'est toute la Russie ». Je reste immobile; j'écoute; je regarde, le reste du monde disparaît. Voici mon ami l'académicien, juste à côté de moi; je prends un air distrait et je laisse passer le « maître ». Je reste immobile; j'écoute; je regarde.

Tout à coup, la plus grande des deux dames (une brune très élancée avec un immense paradis dans les cheveux) se retourne vers moi, me toise. Je rougis, j'ai honte, je m'enfuis; j'essaye de penser à autre chose.

A l'entr'acte suivant, je viens me planter devant la loge. La porte demeure fermée. Je ne le verrai plus.

De nouveau cinq années s'écoulent; la guerre sur ma jeunesse, comme un linceul sur une jeune morte aux bou-

cles blondes. Et puis la vie reprend. Mai resplendit. Rome triomphe. Le soleil enveloppe le Pincio d'un manteau d'or liquide. *Piazza di Spagna,* les fleuristes au pied de l'escalier, vendent d'énormes bouquets d'hortensias bleus; petites bulles de ciel qui ont dégringolé le long des marches blanches; quelques-unes ont rebondi jusque dans la fontaine qui jase, qui jase.

Cinq heures; la charmante demeure où nous sommes est le temple d'un dieu qu'on attend: il y a des roses autour des fenêtres et des portes; il y a des glaïeuls et des tubéreuses dans des coupes, devant des miroirs; et (c'est une divinité gourmande qui va venir) il y a des bonbons, des gâteaux, des crèmes, des sorbets extraordinaires. La maison est remplie de parents, d'amis. Messieurs graves et âgés, venus pour rendre hommage au compagnon de leur jeunesse, à celui qui demeure ardent, impétueux et frondeur; jeunes femmes que l'apparition prochaine trouble déjà; quelques jeunes gens aussi, grisés par l'odeur pénétrante de la gloire; près de moi, mon cher Tullio Carminati, ému comme je le suis moi-même.

Celle qui nous reçoit est heureuse ce soir; souriante, rayonnante, belle, inoubliablement; digne de son nom: Donna Maria d'Annunzio.

Un murmure, un remous et puis un grand silence.

Il entre.

Très pâle; plus pâle encore qu'il ne l'était l'autre jour, lorsque devant cinq mille Romains il parla, à l'*Augusteo,* il s'avance d'un pas rapide et égal. Lieutenant-colonel des lanciers *Novara,* l'uniforme sied à sa taille exiguë. Le haut col blanc se fond avec la blancheur du visage. Quand les présentations sont terminées, il prend place dans un fauteuil au milieu du salon. Il parle, tout en savourant un sorbet aux fraises, puis un autre à l'ananas, puis encore un aux fraises. Brandissant sa cuiller, il s'adresse à Adolfo de Bosis, évoque leurs promenades nocturnes à

Rome, lorsqu'ils se présentaient, vers deux heures du matin, au café *Aragno* pour acheter au rabais ce qui restait de glaces et de *mantecati*. L'âme infiniment lyrique du doux poète dont la vie, l'œuvre et le rêve sont une fraternelle et merveilleuse *Imitation de Shelley*, s'émeut; il sourit tristement. N'avaient-ils pas un seul cœur, n'étaient-ils pas *single-hearted* jadis?

Maintenant d'Annunzio parle de politique. Il s'indigne de ce qu'il appelle la *fuga notturna*, la fuite nocturne de M. Orlando qui vient de retourner à Paris avec la délégation italienne.

De sa voix mélodieuse et chantante, il passe brusquement d'un sujet à un autre : Raspoutine et le prince Youssoupov avec lequel il a déjeûné tout à l'heure, les guépards et Benozzo Gozzoli, les poèmes en dialecte romain de Gioachino Belli, et la visite « à toutes les fontaines de Rome » qu'il aurait faite la nuit dernière en compagnie de son fils aîné Mario.

Le geste vif des mains accentue le récit; par moments, il rejette la tête en arrière et fixe l'un ou l'autre des assistants avec un demi-sourire; une pause; puis une étrange exclamation, impossible à rendre par écrit, sorte de « hein » nasal tenant à la fois du soupir et du rire: marque de satisfaction, d'ironie ou de bienveillance? je n'ai pas compris ce jour-là.

Il repart avec une verve étonnante; les histoires qu'il raconte s'enchaînent ou ne s'enchaînent pas; une brève interrogation à un ami, à un inconnu, une réminiscence commune lui suffisent comme point d'appui.

Assis en demi-cercle autour de lui, nous écoutons en silence. Jeunes ou vieux, obscurs ou puissants, nous ne sommes tous que des comparses, des utilités dans cette conversation qui s'alimente et vit par elle-même, je serais presque tenté de dire pour elle-même.

Ce monologue à peine entrecoupé n'est pas sans être assez théâtral. D'Annunzio est à la fois Rodrigue, Iphi-

génie, Hippolyte et Athalie ; nous, nous sommes une collection de suivants, de confidents sans importance : Agar, Nabal, Œnone ou Pylade.

Plus d'un d'entre nous est une sorte de Théramène qui, s'il le voulait, pourrait dire son mot lui aussi. Quelle apparence que l'audacieux se risque ? Il convient d'écouter et de se taire.

Nous écoutons ; nous nous taisons.

Religieusement.

Et voilà que je sens naître en moi une irritation sourde, un mécontentement secret qui se traduit par le désir d'interrompre la cérémonie, d'enfreindre le rite, d'accomplir quelque formidable incongruité.

Je n'en ferai rien.

Est-ce une jalousie inconsciente qui me pousse ?

Je ne sais.

Et je comprends le sentiment de dépit et d'irrévérence qu'éprouva le jeune Henri Heine, le jour qu'il fut amené devant Gœthe trônant et pontifiant.

***

Dans la nuit du 11 au 12 septembre 1919, le commandant Gabriele d'Annunzio à la tête de huit cents hommes environ quittait le petit village de Ronchi près de Monfalcone. Les premiers camions automobiles entraient dans Fiume vers 11 heures du matin sans avoir rencontré aucune résistance.

Il est difficile de saisir immédiatement la portée des événements historiques. Les âges à venir apprécieront à sa juste valeur ce geste de sublime rébellion.

Le 12 septembre 1919, la monstrueuse construction échafaudée par les fantoches de Versailles sur quinze millions de cadavres fut ébranlée sur ses bases. Il appartient aux hommes de s'en souvenir.

Je me trouvais dans une villa toscane, chez un ami très cher, au milieu d'un beau jardin, vers le 20 septembre, lorsque l'idée me vint d'aller à Fiume.

Esprit d'aventure? Curiosité? Désir de servir une noble cause? De voir une chose peu commune? De témoigner mon admiration au héros qui avait su vivre son rêve? Il y avait un peu de tout cela en moi.

La vie depuis cinq ans, était une nuit douloureuse, en Occident.

Il n'y avait plus dans le monde que de l'or, du fer et du sang.

Tout se pouvait acheter ou vendre, négocier ou troquer; les corps et les âmes, les villes et les peuples, la faiblesse des vivants et la victoire des morts:

All things are sold: the very light of heaven
Is venal.

(SHELLEY).

Et voilà qu'un phare s'allumait au fond de l'Adriatique.

II

On m'avait dit à Rome: « Le blocus de Fiume? Ça n'existe pas. Imaginations surchauffées, visions romanesques qui déforment la réalité: deux trains arrivent tous les soirs à Fiume, et y amènent tous ceux qui désirent s'y rendre. »

On m'avait dit à Rome: « Vous partez pour Fiume; prenez garde; vous pourriez arriver trop tard; les poètes varient souvent et d'Annunzio change tous les jours; vous risquez fort de ne plus trouver personne. »

On m'avait dit... que ne m'avait-on pas dit? Les ennemis de Fiume ne reculent devant aucune de ces petites calomnies, énoncées sur le mode badin, et qui doivent,

pensent-ils, faire sombrer dans le ridicule le Commandant et ses légionnaires.

C'est surtout sur le *forestiere,* sur l'étranger que s'exerce l'astucieuse propagande. Artiste ou diplomate, touriste ou homme d'affaires, nul n'est épargné : *aventure littéraire, cabotinage, donquichottisme*... On n'entend que cela dans les « tea-rooms », dans les wagons-restaurants, de Sorrente au Lido.

Ce sont les Sancho Pança de la politique, de la finance, du bien-vivre.

Ce sont les suppôts de la Bureaucratie, fonctionnaires apeurés, officiers d'état-major, ouailles hébétées de la discipline, de la routine.

Le plus souvent, c'est un terrain préparé qui s'offre à leurs entreprises.

La miss sexagénaire, presbytérienne et sentimentale, lectrice de Marion Crawford et friande de peinture préraphaélite, n'aime pas d'Annunzio, qu'elle proclame *a most wicked man indeed.*

Le grand seigneur moscovite qui, depuis bientôt vingt ans, abrite ses débauches en Italie, déclare avec un élégant sourire « qu'on ne saurait *les* prendre au sérieux ».

C'est aussi l'avis du Français *en voyage d'étude* qui ajoute : « Y sont énormes ; Y n'dout' de rien ; quels fiumistes ! »

Un contrepoint fleuri répond à cette chanson ; les ratés, tous les ratés du globe, ceux des lettres et des arts, ceux de la politique, du journalisme, même de l'amour, qui ne peuvent pardonner au génie de vivre et de triompher. Leur impuissance haineuse ne reconnaît de talent qu'aux statues et ne consent à admirer que des pierres tombales.

Encore s'il s'agissait d'un pauvre hère, d'un poète de soupentè, famélique et désespéré ! Mais un homme qui depuis tant d'années a possédé tant de gloire, tant de femmes et tant de joies ! Malheur à lui !

La presse donne le « la » à toutes ces clameurs.

Articles envenimés, remplis de mensonges grossiers; fausses nouvelles, calomnies, chantage, diffamation: tantôt d'Annunzio, tombé en enfance, est séquestré par les officiers de son entourage, tantôt il s'est enfui à bord d'un navire grec, tantôt il se dispose à quitter Fiume moyennant un payement de cinquante millions.

Les amis de Fiume, bâillonnés par la censure ne peuvent pas même démentir. Quelquefois, un *forussi* de la Ville épanche sur les accueillantes colonnes du *Corriere della Sera,* du *Tempo* ou du *Lavoratore* sa bile et son ressentiment; c'est la vengeance du mécontent, de celui qui, hier encore, se proclamait le serviteur zélé de la cause fiumaine.

M. Nitti — ou comme on le nomme à Fiume: Cagoïa (limaçon) — ne dédaigne pas de collaborer à cet exercice sans danger. Bien des racontars sensationnels concernant le Commandant et les Légionnaires furent fabriqués au Palais Braschi, au Ministère de l'Intérieur, sur l'ordre même du président du Conseil; ce n'est pas pour rien qu'il a baptisé son chien: Fiume.

La presse étrangère se délecte de ces histoires et y ajoute quelque condiment.

Sitôt qu'un de ces canards prend son vol, le *Times,* le *Journal des Débats,* l'*Homme libre* et la *Chicago Tribune* se ruent en cuisine.

Dans la cuve de la haine le vin du mensonge fermente.

Les colères et les ressentiments s'unissent.

En peu de jours, c'est une rumeur assourdissante; ironies, dénigrements, sarcasmes, injures, imprécations, hurlements, une bacchanale de vendangeurs féroces, qui délire au vent d'automne et

Che mugghia come fa mar per tempesta.

Dans la cuve de la haine le vin du mensonge fermente.

J'ai mis de la cire dans mes oreilles et je suis parti.

Deux fois par jour, un train entre à Fiume, un train en miniature avec de petits wagons d'il y a trente ans et une locomotive à longue cheminée qui souffle comme un vieux monsieur.

Dans la gare de Trieste, les carabiniers, les agents en bourgeois sont innombrables.

Par leurs soins, le convoi arrivera à Fiume veuf de ses passagers; plusieurs même vont terminer en prison leur expédition.

Dans les compartiments, c'est bien pis. Les voyageurs s'observent les uns les autres; chuchotements, airs mystérieux. A 10 heures du soir nous arrivons à la station de Mattuglie-Abbazia, à 9 kilomètres de Fiume. Seuls, quelques Fiumains munis de tous leurs documents sont autorisés à rester dans le wagon. Les autres voyageurs doivent tous descendre; quelques-uns sont soumis à un interrogatoire: que vont-ils faire à Abbazia? Combien de temps resteront-ils? Quatre ou cinq de mes compagnons de route qui n'ont pu suffisamment justifier leur présence, sont arrêtés. Des carabiniers les emmènent. L'obscurité est profonde autour de moi; soudain, l'aveuglant faisceau d'un reflecteur strie la nuit. Des sbires de toutes les façons s'agitent, parcourent le train, descendent à droite, remontent à gauche, se faufilent derrière des haies, se glissent sous les fourgons; ainsi courent les cloportes lorsqu'on soulève la pierre sous laquelle ils se cachent.

Je quitte la gare avec mon guide, un boy-scout en civil, volontaire istrien qui connaît parfaitement le pays; un employé du chemin de fer, prévenu, s'est chargé de mon bagage.

Nous marchons furtivement; la campagne est noire; des patrouilles passent que nous évitons; par moments, nous nous arrêtons; attentifs au plus léger bruissement, nous défiant des ombres.

Comme en un brouillard gris, surgissent des images qui se précisent, émouvantes par leur similitude : un soir d'automne; des taillis; des champs; la Campine; 1914. Les uhlans sur les routes; la fuite silencieuse. Baar-le-Nassau. La frontière hollandaise.

Ceux qui ont passé par là m'ont compris.

Nous arrivons à la voie du chemin de fer. Un tournant, le train doit ralentir ici; il s'agit de sauter dans le convoi en marche. Rumeur lointaine. L'œil rouge de la locomotive nous fixe, grandit. Je songe aux romans de Jules Verne, à Phileas Fogg, à Passepartout, aux Sioux du Châtelet; le Carso nocturne doit ressembler aux Montagnes Rocheuses; bruit de ferraille; le moment approche; c'est la première fois que je tente une expérience de ce genre depuis le *tapis roulant* de l'Exposition (en 1900, j'avais 7 ans) ; mon boy-scout, lui, est rompu à cet exercice; un commandement, un geste : nous sommes sauvés.

Les portières s'ouvrent; la lumière nous éblouit — quel vacarme! On chante, on rit; de faux *ferrovieri* se dépouillent de leur déguisement; des uniformes sortent des valises; des hommes surgissent du tender, noirs de suie; d'autres hissés sur le toit du wagon battent furieusement des pieds; pour la première fois, un cri frappe mon oreille :

Per il Comandante d'Annunzio, Eià, eià, eià, Alalà!

le cri de guerre des légionnaires.

Cinq minutes plus tard, je suis à Fiume.

Je traverse la ville déjà endormie; il est près d'une heure du matin quand j'arrive au « Comando »; là, tout est illuminé; symphonie du travail : machines à écrire, sonneries, téléphones, ordres donnés, dépêches reçues ou transmises, va-et-vient; on se croirait en plein jour. On travaille, on travaille; fiévreusement; inlassablement; dans une chambre du second étage, le Commandant (car

ici d'Annunzio n'est plus que le Commandant) écrit encore; ses compagnons se dépensent comme il se dépense lui-même: *indeficienter*; c'est la devise de Fiume.

Le spectacle de ce labeur nocturne est impressionnant. Dans quel ministère, dans quelle bureaucratie militaire ou civile trouverait-on une organisation semblable? Il y a dans cette *peine consentie,* dans cette *fatigue voulue,* quelque chose d'admirable et d'étonnant, de presque monacal!

N'est-ce pas un ascète qui me reçoit? Dans la suite, il me sera donné d'apprécier la droiture d'âme, le courage et les hautes qualités de cœur et d'esprit du major Giovanni Giuriati. Les conceptions politiques nous séparent; je n'approuverai pas ses méthodes de gouvernement. Cependant, j'évoquerai toujours avec émotion cette austère figure que je rencontrai sur le seuil de ma vie fiumaine. Ce fut par ses soins que je trouvai à me loger, ce soir-là, ce qui n'était guère facile.

III

Le lendemain soir, j'étais invité au banquet des *bersaglieri*. C'est là que je revis Gabriele d'Annunzio; c'est là que je pris contact avec les légionnaires.

Leur camaraderie un peu bruyante, leurs chansons, leurs cris, leur exubérante jeunesse m'étonnent un peu tout d'abord. Tous ces jeunes officiers ont fait la guerre; beaucoup ont été blessés; quelques-uns ont connu la captivité; leur joie de vivre, leur confiance, leur résolution me stupéfient. Où donc ont-ils puisé cette force de rire et de parler haut, cette assurance? Je me compare à eux et je songe:

La guerre tue surtout ceux qui ne la font pas.

Mais le Commandant s'avance vers moi; il me reçoit très amicalement, s'enquiert de nos amis communs, m'interroge: « Comment êtes-vous venu? Avez-vous pu passer facilement? Resterez-vous quelques jours? J'espère vous voir souvent. » Il me rappelle la soirée du 1er juillet chez Donna Maria: une princesse romaine, américaine et cartomancienne, l'avait accaparé et lui avait prédit des triomphes. « Vous voyez que les cartes disaient vrai » et il sourit gravement.

Je suis confus de cet accueil si aimable; je ne sais comment le remercier.

J'ignorais alors que ces paroles charmantes, il les adresse à tous les visiteurs sans distinction. Il feint de prendre le plus vif intérêt aux choses qu'ils disent, et lui-même pour tous, « fait des frais ». C'est un des secrets de son prodigieux *don de plaire*. Il évoque toujours ses précédentes rencontres avec son interlocuteur, qu'il s'agisse de guerre ou de salon, de théâtre ou d'une auberge campagnarde. Il se souvient des moindres détails susceptibles *de faire plaisir*; son étonnante mémoire a conservé les noms des hommes et des lieux, les particularités fugitives d'un instant: des fleurs qu'il y avait dans un vase, un cri qu'on a poussé dans la rue, la saveur d'un fruit, la couleur du ciel.

C'est par ces moyens si simples qu'il enchante ceux qui s'approchent de lui; à peine aperçoit-il une physionomie qui ne lui est pas totalement inconnue, son visage s'illumine; ajustant son monocle, il s'élance; les exclamations d'une joyeuse surprise préparent les paroles de bienvenue.

On a l'impression qu'il va dire: « Ah! puisque je retrouve un ami si fidèle... »

En réalité, il s'en fiche!

A la fin du dîner il prend la parole: il expose à ses compagnons la situation internationale: il faut tenir, il

faut résister, la victoire est certaine; la Conférence est impuissante, le Gouvernement italien hésite, se prépare peut-être à renoncer à ses droits; il faut être prêt à repousser par la force une intervention des Puissances ou de la pseudo-Société des Nations; Fiume ne doit compter que sur elle-même et sur ses légionnaires; elle sera sauvée ou elle périra. Des acclamations sans fin couvrent sa voix.

Après lui d'autres orateurs parlent. Pour la première fois, je suis assailli par des torrents d'éloquence; de braves garçons qui sont de merveilleux soldats, des chefs éminents et courageux énoncent sur le mode lyrique leur « credo » politique. L'imitation de la prose dannunzienne est du plus curieux effet. Je constate de suite combien cet état d'âme qu'on pourrait appeler *l'intensité oratoire* est contagieux; après les premières minutes de surprise, les expressions les plus pompeuses, les plus exaltées paraissent naturelles; la prosopopée, l'évocation, l'antonomase, l'hypotypose deviennent les tropes de tous les discours, envahissent même la conversation familière.

N'arriverai-je pas un jour (moi élevé dans l'*horreur de l'emphase)* à dire: « Pendant cent vingt jours et cent vingt nuits » pour *quatre mois durant*?

***

A la fin d'octobre, je m'installai au « Comando » en qualité d'attaché au secrétariat particulier du commandant Gabriele d'Annunzio.

A partir de ce moment, je vécus de la vie ardente des légionnaires, je cherchai à leur ressembler le plus possible; les travaux et les jours se succèdent; le reste du monde nous apparaît comme quelque chose de gris et de vague, l'*aer perso* dont parle Dante. Je respire dans la grande clarté qui rayonne de Gabriele d'Annunzio et de ce rayonnement, je vis. Je ne suis plus qu'un instrument

sans volonté, un outil insensible entre les mains de l'artisan merveilleux. Il me plaît de n'être que cela. Cet épigonisme déférent n'a rien qui me puisse diminuer, amoindrir. Acteur ou spectateur, compagnon ou observateur, disciple ou frondeur, je jouis infiniment de voir ce que je vois, d'entendre ce que j'entends, d'être ce que je suis. Je remercie Dieu qui m'a mis en contact direct et quotidien avec la plus parfaite de ses créatures et je considère attentivement ce prodigieux phénomène dans ses grandeurs et dans ses petitesses, dans sa puissance et dans sa faiblesse. Sa vision nette et exacte des choses est ce qui frappe le plus en lui ; d'Annunzio est grand par la pensée, par l'action, par le poids immense de l'œuvre accomplie. Cervantès n'entendait rien à la diplomatie. Lamartine ne savait pas commander une armée ; Napoléon n'a pas écrit les *Laudi*. Le commandant de Fiume, le plus grand poète de notre âge, est aussi un homme de guerre et un homme d'Etat.

Les « Arditi » ne sont pas indignes d'un tel chef ! Qu'ils sont beaux à voir lorsqu'il s'en vont, aux soirs d'hiver, par les petites rues de la vieille ville ; poignard au flanc, la gorge nue, ne semblent-ils pas, avec leur chaperon noir et leur chemise de toile noire,

Les sombres Séraphins d'une autre Apocalypse,

de l'Apocalypse effrayante que nous vivons, écroulement du monde occidental ?

On dit qu'une pensée militariste et impérialiste anime les défenseurs de Fiume : ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ; on ne le dira jamais assez. C'est une discipline librement acceptée qui unit les soldats à leurs chefs, une discipline d'amour et de fraternité humaine.

Parfois, le vieil esprit de guerre reparaît. C'est très rare. Le plus souvent c'est un civil, un bourgeois de

Fiume, un député « en visite », une femme qui provoque l'étincelle.

Alors c'est comme une longue flammèche qui monte, rougeoie un instant, et s'évanouit.

Les combattants, les soldats n'ont pas le vieil esprit de guerre, le vieil esprit de la vieille guerre.

Qu'un bourreur de crânes se présente, le voilà agitant des propos incendiaires, agitant les bras, les jambes ; et quelquefois, il agite aussi les âmes de ceux qui l'écoutent : il est si facile d'appeler la haine ; elle ne demande qu'à venir ; la voilà qui s'installe sur la face écarlate d'un colonel limogé ; elle brille dans les yeux du publiciste nationaliste « de carrière », elle triomphe dans le rictus de la « diseuse » de poèmes patriotiques. Mais elle n'a pas de prise sur le plus grand nombre. Les vieux ont trop souffert pour haïr et le devoir pour eux ne consiste pas en une rhétorique sanguinaire. Et les jeunes ont tant d'enthousiasme et de foi, tant d'indulgence pour les hommes et les choses qu'ils sont indifférents à ce langage de matamore.

C'est comme une longue flammèche qui monte, rougeoie un instant, et s'évanouit.

D'Annunzio écoute patiemment se dérouler cette cantilène de lieux communs. Il sourit à la cavatine imbécile, son regard devient vague, il pense à autre chose.

Et le bourreur de crânes, qu'il soit orateur ou convive, conférencier ou invité, retombe sinistrement sur son papier ou sur son assiette (selon le cas) et méprise notre âge funeste.

O l'époque bénie de naguère, les missions magnifiques à l'arrière-front ; ô le déjeûner du G. Q. G. ! Et les services de propagande ! Sleeping fournis par la princesse ! Familiarité charmante avec les diplomates, les hommes d'Etat, visites officielles aux armées alliées, expositions d'atrocités !...

Une longue flammèche qui monte, rougeoie un instant, et s'évanouit.

D'Annunzio est satisfait de mon travail. Le 29 novembre je reçois l'*Encomio solenne,* je suis cité à l'ordre de l'armée.

Je me suis d'ailleurs complètement *fiumanisé* (c'est ainsi que l'on dit). La *cité holocauste* offre de nombreuses ressources à l'observateur. Une promenade en ville n'est pas sans intérêt.

Du barrage de Cantrida au pont de Sussak, le tramway traverse les Etats du poète dans toute leur étendue.

Cantrida, que sa proximité d'Abbazia rendait cher aux Viennois; quel abandon, quel silence! Allées plantées de tilleuls. Villa Rodolphe, villa Elisabeth, villa Stéphanie — noms évocateurs de fantômes. Fenêtres fermées, portes qui ne s'ouvrent plus depuis des mois sans doute, verandahs aux larges baies vitrées, vides de meubles. On retrouve le luxe et la joie de naguère, un luxe dans le goût autrichien d'il y a vingt ou trente ans; on devine la douleur d'aujourd'hui; aux façades couvertes de plantes grimpantes s'effeuillent les roses rouges que la main des jolies Viennoises ne viendra plus cueillir. Les pâtisseries sont closes, hélas, où se débitaient les « torte » succulentes et les incomparables « eiskaffee » par lesquels seuls, l'empire de François-Joseph est digne de vivre dans le souvenir des hommes.

Au bout du village, une guérite: c'est le *posto di blocco,* la frontière entre les troupes fidèles et les rebelles. Les *Arditi* ont construit de grands talus de pierre au travers de la route. Sur le bord du chemin, un bizarre cénotaphe est dressé; sur la « pierre tombale » et sur la croix de bois se lisent des paroles peu aimables à l'adresse de M. Nitti dont le nom est gravé en lettres capitales: c'est la *tomba di Cagoïa.*

La route suit une crête de rochers. A cinquante mètres plus bas, sur le rivage, il y a un cirque naturel, décor

merveilleux avec le Carnaro pour toile de fond et qui se prête admirablement aux jeux équestres ou nautiques, gymniques ou guerriers que le poète et les légionnaires y viennent célébrer souvent.

A l'autre bout de Fiume, le tram (ce transsibérien de notre république) s'arrête un peu après le pont de Sussak. La Fiumara qu'on appelle aussi l'Enco est cette petite rivière au cours très rapide qui donne son nom à la ville; le sceau de Fiume ne porte-t-il pas un aigle à deux têtes, les serres posées sur une urne penchée? Le torrent qui jaillit de l'urne (*indeficienter*) c'est la Fiumara.

Un pont; guérite; *posto di blocco;* de l'autre côté de l'eau, c'est l'Orient, c'est le pays slave, ce n'est presque plus l'Europe; une passerelle de quinze mètres à peine sépare deux mondes; ce ne sont pas les enseignes croates qui persuadent; c'est la forme des maisons, l'allure des promeneurs, ce marché en plein vent et plus loin ce long bâtiment aux boutiques superposées qui évoque à la fois les bazars turcs et le « Gostinny Dvor » de Pétrograd. Les douze mille habitants de Sussak sont presque tous croates. Est-ce une raison pour leur sacrifier les trente-huit mille Italiens de Fiume?

***

Revenons à Fiume: le port est désert, les élévateurs, les sémaphores tendent désespérément leurs bras vers le ciel; et la nuit, le phare scrute en vain le golfe de son œil rouge; pas une voile; pas un steamer, les quelques bateaux qui sommeillent ont leurs feux éteints; toujours. Seules, les unités de combat sont alignées; là-bas, près du môle, la masse énorme du *dreadnought* « Dante Alighieri » et le croiseur « Mirabello »; plus près, le long du quai, devant la place Dante qui est le cœur même, l'agora de la ville, trois contre-torpilleurs, les torpilleurs et les

minuscules, mais redoutables « Mas » (*motor-anti-submarine*) ; toute cette flotte reconnaît pour chef Gabriele d'Annunzio. Je veux bien que plusieurs officiers de marine, galonnés « vieux-jeu », en pensent autrement ; un fait est certain : il ne serait pas bon que des instructions venues de Rome ou d'ailleurs s'opposassent aux ordres donnés par le Commandant de Fiume. Les équipages sauraient faire respecter la volonté de la ville « contre un et contre tous ». L'expérience l'a montré.

J'aime à m'arrêter devant la voie ferrée qui traverse la ville ; c'est le chemin de fer Fiume-Agram-Buda-Pesth. Il y a des mois et des mois que le dernier train a disparu, emportant les derniers fonctionnaires de Charles IV. Depuis lors, les rails, les signaux, les disques, les passages à niveau, tout va se délabrant, s'enfonçant dans le passé. La couleur s'efface, les inscriptions deviennent illisibles, les traverses pourrissent ; des débris de toute sorte jonchent la voie ; peu à peu, la nature sournoise et taciturne recouvre de son linceul vivant le travail éphémère des hommes ; des plantes poussent de tous les côtés ; la viorne et le convulvulus s'enroulent autour des poteaux ; les pierres s'habillent de mousse ; les talus sont couverts de chardons, de trèfle et de boutons d'or ; la guérite d'un garde-voie disparaît sous la vigne vierge ; un nid de martinets s'est installé sur le toit ; le long des rails brillants, les lézards viennent jouer au soleil.

Sournoise, taciturne, triomphale, la nature sort de terre comme une reine prisonnière qu'on aurait délivrée.

Citta-Vecchia : un îlot de Venise, un septième *sestiere* qui se serait détaché un jour et que le *maestro*, le vent sauvage de l'Adriatique, frère de la *bora*, aurait poussé au fond du Carnaro ; une porte est ouverte, sous la tour du *Municipio* ; c'est par là qu'on entre dans la vieille ville.

Rues très étroites aux petits pavés aigus, maisons aux

toits rapprochés, très anciennes, mais sans style, étalages en plein vent, madones aux carrefours, impasses, culs-de-sac, éclairage précaire; ici, plus de Hongrie, plus d'Allemagne; la domination étrangère n'a jamais pu s'introduire dans ce réduit; tout respire l'air italien; l'âme italienne est partout, dans la disposition même des détails les plus insignifiants.

Tous les matins, au pied de la tour du *municipio,* un marché aux herbes fleurit.

Il ne suffit pas de voir les choses; il faut entendre leur symphonie perpétuelle; la vie quotidienne a sa mélodie comme la mer a la sienne; ici, cette mélodie est plus italienne que l'ouverture de *Semiramide*!

Eclats de voix, jurons et blasphèmes, fragments de chanson, tambourin de mules qui piétinent les petits pavés; marchandages et commérages; grelots et guitares; tout cela dans un décor de Piranèse. Sous les blocs d'un arc romain, au bout d'une *calle* sinueuse, des chèvres passent; des linges sèchent aux fenêtres; un maréchal-ferrant (vient-il du théâtre de Marcello?) a installé son enclume devant sa porte. Des colporteurs vendent des pommes, des oranges, des fleurs, des cartes postales et des *frutti di mare*; des centaines d'enfants courent et virent de tous côtés; des garçons avantageux, les yeux noirs et les cheveux lissés, taquinent une fille qui se dépêche, moulée dans son châle à franges du Rialto; voici passer trois *frati:* la fille fait *le corne* et les garçons... Des marins qui se tiennent par la main sortent de l'*osteria:* dans l'air flotte une odeur de vin, de friture et d'amour.

Vraiment, le président Wilson aurait dû envoyer ses « experts » à Citta-Vecchia. Mais eussent-ils compris?

Une fanfare éclate: *ecco, passa la banda*; une musique militaire traverse la ville; cela arrive à peu près trois ou quatre fois par jour à Fiume. Et chaque fois, tout le monde se précipite; on suit les musiciens, on les entoure;

un cortège se forme : bientôt la foule suit la musique sur le *corso*, vers la *piazza Dante* ; quand la fanfare, à bout de souffle, s'arrête, les épigones reprennent le refrain, chantent, acclament, trépignent ; le plus souvent, ils arrivent devant le palais et ne consentent à se disperser qu'après avoir vu leur idole : d'Annunzio et après avoir poussé de frénétiques « Alalà » en son honneur.

Sur la *piazza Dante*, à toutes les heures du jour, mais surtout vers midi et vers le soir, des groupes stationnent, discutent, se promènent ; les Fiumains vont peu au café, pendant la journée. Ils préfèrent se retrouver dehors ; les discussions sont souvent très animées, parfois même violentes : les officiers et les soldats se mêlent aux citoyens ; les nouvelles, vraies ou fausses, circulent ; les « secrets d'Etat » s'ébruitent ; des calomnies souvent aussi se propagent ; c'est le *forum* antique ; les promeneurs le traversent de long en large, vont, viennent, retournent. Une grande partie de la vie publique et privée des Fiumains se déroule là ; et c'est encore une habitude italienne, nettement italienne (*schiettamente*, dirait d'Annunzio). C'est entre la *piazza* et le *corso* de toutes les villes d'Italie que s'ébauchent les amours, les chefs-d'œuvre et les révolutions.

Le passé, la ville, l'aspect des rues, les chartes, l'antique *Tersatica* placée sous la juridiction du patriarche d'Aquiléia, le *corpus separatum*, Charlemagne et Marie-Thérèse, que d'arguments en faveur de la nationalité italienne !

Tout cela n'est rien, tout cela ne compte guère. Un seul argument : *le peuple de Fiume*.

Il faut le voir pour le comprendre, pour le plaindre et pour l'aimer.

L'armistice n'a été qu'une station de son calvaire. Bientôt débarquaient les Annamites ; les troupes italiennes étaient « admises » à participer à l'occupation interalliée.

Par des plébiscites, par des déclarations solennelles, la

population affirmait sa volonté d'être unie à l'Italie, comme elle l'avait déjà fait le 30 octobre 1918, alors que l'empire austro-hongrois était encore debout. La Conférence n'entendait pas ces appels déchirants. Les troupes d'occupation imposaient mille vexations aux Fiumains et les Indochinois déclaraient qu'ils étaient venus *pour la civilisation*.

Un jour de mai 1919, des bagarres éclatèrent, provoquées par l'arrogance des occupants. Fiume outragée s'abandonna à des excès regrettables; le sang coula.

Quels sont, devant l'histoire, les responsables du massacre? Qui est-ce qui fit s'égrener le sanglant « rosaire fiumain », apparition moderne de « mâtines brugeoises » et de « vêpres siciliennes » surgies du fond des âges? La commission d'enquête nommée par la Conférence ne parvint pas à l'établir! La façon dont siégea cette commission, les *imbrogli* que suscitèrent la question des préséances, la confusion des langues, l'incompétence des experts, les violences de langage dont les « instructeurs » usèrent envers les témoins suffiraient à couvrir d'un impérissable ridicule les pacificateurs de Versailles. Les conclusions de l'enquête sont connues: les troupes italiennes devaient évacuer la ville; la police britannique assurerait l'ordre.

On savait ce que cela voulait dire: voilà bien des années que les troupes anglaises « assurent l'ordre » à Chypre, au Caire, à Gibraltar, à Hong-Kong, à Zanzibar.

Le départ des troupes italiennes (c'étaient, entre autres, les grenadiers du major Reina) fut dramatique. Des femmes arrachèrent les drapeaux aux soldats et les jetèrent à terre: *Si vous abandonnez Fiume, que vos drapeaux soient foulés aux pieds par vous!* Scène digne d'un Tite-Live ou d'un Guichardin.

Le 12 septembre 1919, le navire anglais portant un premier contingent de policiers maltais était dans les eaux du Carnaro à l'heure même où Gabriele d'Annunzio entrait dans Fiume.

Seuls, ceux qui étaient là peuvent décrire ce que fut l'entrée, la *santa entrata*.

Ce qu'il y a de véritablement extraordinaire, c'est que l'enthousiasme délirant de cette heure triomphale se soit maintenu, ait conservé son intensité pendant des mois, pendant des années bientôt. A l'heure où j'écris ces lignes, Fiume a passé par bien des épreuves depuis le 12 septembre fameux. Elle a connu la haine et la fureur de tout l'univers, l'indifférence criminelle de ceux qui auraient dû la défendre, elle a supporté la famine, les privations; elle a eu dans ses murs la peste; elle a eu pis que cela; elle a eu la défection, la trahison. Sa confiance est plus grande qu'au premier jour, sa foi en d'Annunzio ne change pas.

Et si elle souffre, elle est heureuse de souffrir pour « l'Amour qui n'est pas aimé ».

Avec l'isolement, l'exaltation s'accroît: la vie incertaine se colore d'un héroïsme quotidien qu'illumine la présence pathétique du Commandant.

On n'est pas sans danger sublime pendant tant de mois.

C'est ainsi que se crée, petit à petit, cette atmosphère de perpétuel quatorze-juillet qui saisit le nouveau venu à Fiume. Cortèges et retraites aux flambeaux, fanfares et chansons, acclamations, danses, fusées, feux de joie, discours, éloquence, éloquence, éloquence....

Je n'oublierai jamais la fête de San Vito, patron de Fiume, le 15 juin 1920; la place illuminée, les drapeaux, les banderolles, les barques aux lampions fleuris (car la mer avait sa part de la fête) et les danses... on dansait partout: sur la place, aux carrefours et sur le môle; on dansait, on chantait le jour, le soir et la nuit; ce n'était pas la mollesse voluptueuse des barcarolles vénitiennes; c'était une bacchanale déchaînée; au son des fanfares martiales on voyait tournoyer en rondes échevelées les soldats, les marins, les femmes, les civils, retrouvant la

triple diversité des couples primitifs vantés par Aristophane ! Le regard, où qu'il se posât, voyait danser des lampions, des torches, des étoiles ; affamée, ruinée, angoissée, à la veille peut-être de périr dans les flammes ou sous les obus, Fiume, agitant un flambeau, dansait devant la mer.

Dans les humbles demeures de *Cittavecchia* les femmes ont enlevé les images sacrées. C'est devant le portrait de Gabriele d'Annunzio que brûlent les petites lampes.

D'autres appelleront cela de l'hystérie. C'est le Bal des Ardents.

Devant le monde hostile et lâche, bravant le rire aigu des foules viles, Fiume danse devant la mort. Elle est un cœur, une torche.

Elle est une Arche.

LÉON KOCHNITZKY.

Trois mois d'histoire de Belgique

Le premier ministère Lebeau
(28 mars-10 juillet 1831)

Le but de cette étude n'est pas d'apporter à l'histoire de la révolution de 1830 une contribution nouvelle, étayée sur des documents inédits. M'étant toujours intéressé à la période agitée d'où naquit notre indépendance, j'ai été séduit par l'examen détaillé du rôle joué à cette époque par le parti dit « doctrinaire » et plus particulièrement par Joseph Lebeau, son chef. Je m'efforce, dans les lignes qui suivent, de donner une idée générale de l'œuvre accomplie par ce grand ministre à un des moments les plus critiques de notre lutte pour la liberté. Elle me paraît fournir un exemple frappant de l'action personnelle bienfaisante que peut exercer en temps de crise un homme de cœur et de talent, même lorsqu'il n'est pas à proprement parler un génie, mais lorsqu'il a la claire et ferme volonté de guider les destins d'un pays dont la politique va à vau-l'eau, *ut fata trahunt* (1).

***

Il en est des révolutions comme des guerres : ce n'est rien de les commencer, le tout est de savoir les finir. Il est rare — du moins en Europe — qu'une révolution com-

(1) La bibliographie du sujet comprend :

a) Pour les faits concernant spécialement Joseph Lebeau :

Souvenirs personnels (1824-1841) et correspondance diplomatique de Joseph Lebeau, publiés avec une préface historique par Armand Fréson (Bruxelles, Office de Publicité, 1883) ;

Théodore Juste, *Les fondateurs de la monarchie belge; Joseph*

mence d'après un plan préconçu. Dans l'atmosphère lourde qui en annonce l'approche, l'éclair initial, générateur d'embrasements, n'est le plus souvent qu'un incident secondaire : une bagarre d'étudiants, un ordre de police exécuté mal à propos, ou une charge intempestive d'un peloton de maréchaussée... Du coup, les politiciens qui se flattaient de déchaîner les masses à l'heure qu'ils avaient choisie sont débordés. Les premiers événements en provoquent d'autres, par contre-coup. Soumises subconsciemment aux lois de l'imitation, imprégnées de quelques formules naïves qui, acquérant la force d'idées fixes, donnent aux actes quelque chose de mécanique, les foules se ruent vers des objectifs hier encore à peine entrevus. Le torrent de la révolution bondit en cascades. Nul ne peut dire où l'on va. Le moment critique est venu où la plèbe insurgée, cette « cavale indomptable et rebelle », a besoin d'une force cérébrale (peu importe que ce soit une oligarchie ou un dictateur) qui la conduise au triomphe intelligent ou la ramène, à bout de souffle, à la mangeoire et aux douceurs paisibles des travaux domestiques. Les crises sociales ne sont ainsi, tout bien considéré, que des écoles de formation pratique pour hommes à cerveau net et à forte poigne. Tout le reste n'est que chaos et littérature !

La révolution belge de 1830 n'a pas échappé à la commune loi. Il y avait chez nous quelques centaines d'honnêtes bourgeois, parfaitement dynastiques, qui — depuis trois ans — s'exténuaient à obtenir d'un roi éclairé, mais têtu, le « redressement » de quelques griefs et croyaient

Lebeau d'après des documents inédits. (Bruxélles, Muquardt, 1865) ;
Théodore Juste, *Le Congrès national de Belgique (1830-1831).* (Bruxelles, Muquardt, 1880, 2 volumes).
b) Pour la révolution de 1830 en général :
Frans van Kalken, *Histoire du royaume des Pays-Bas et de la Révolution belge de 1830.* (Bruxelles, Lebègue, 1910) et la littérature abondante citée *passim* dans cet ouvrage.

devoir trouver la grande panacée dans la responsabilité ministérielle. Le peuple, encore inconscient de l'éloignement instinctif qu'il avait pour les Hollandais, contemplait cette agitation d'un œil amusé. « Ils chantent, ils dansent... moi je fume! » tel est le mot d'un ouvrier représenté par un dessin du temps.

La nuit de la *Muette* fut « une mauvaise farce d'écoliers ». Le mot est d'Alexandre Gendebien, un de ces politiques qui croyaient pouvoir sonner l'heure de la révolution comme un surveillant de collège annonce la récréation à coups de cloche. Quatre heures d'émeute ne s'étaient pas écoulées que déjà les sans-travail avaient remplacé les écoliers et « faisaient leurs propres affaires » en détruisant les métiers dans les tissages suburbains. Les autorités étaient affolées : M. Germain, colonel de la garde civique, n'avait osé se montrer; le lieutenant général de Constant-Villars promenait son impuissance d'octogénaire maladif du palais des États généraux à la place Royale. Quant au bourgmestre, M. de Wellens, il était à la campagne!

Les bourgeois de Bruxelles prirent les armes, d'abord dans le simple but de ramener l'ordre et de « sauver la propriété ». Quand ils eurent rétabli le calme, ils se contemplèrent mutuellement, vêtus de redingotes noires, coiffés de bolivars et nantis de vieux mousquets. Cet appareil guerrier, rehaussé par des buffleteries, leur inspira une idée courageuse et très logique en somme: celle de ne pas désarmer avant d'avoir obtenu le redressement des griefs. Ce fut la « révolution légale! »

Guillaume Ier aurait pu écraser sans peine le mouvement naissant. Bruxelles presque seul bougeait à ce moment. Mais le roi était lent d'esprit. Les Hollandais, en général, aiment à prendre devant des situations qui s'annoncent critiques, l'air supérieur de celui à qui on n'en fait point accroire. *Trek het je maar niet aan hoor, alles*

komt terecht, dit une de leurs chansons (1). Un autre de leurs traits est de chercher volontiers dans un sommeil réparateur la subtilité d'esprit nécessaire à la solution des cas épineux. « *Ik zal er eens over slapen* » (2). Par ces mots, Guillaume Ier concluait souvent une discussion. Ce qui fit dire au comte du Chastel : « Le roi a tant dormi sur les affaires de Belgique, qu'un beau jour, à son réveil, il s'est trouvé dépossédé de son royaume. » D'autre part, Guillaume considérait avec raison qu'en temporisant il avait des chances de faire sombrer la « révolution légale » dans l'anarchie.

Quand le peuple bruxellois apprit que le prince d'Orange arrivait avec six mille hommes pour « voir exactement ce qui se passait » dans la capitale du sud, il arbora les trois couleurs de la Révolution Brabançonne et construisit des barricades. La « psychose » révolutionnaire, en l'hyperesthésiant, lui révéla d'une manière éclatante ce qu'avait déjà compris quinze ans plus tôt le sagace ambassadeur autrichien von Binder, lorsqu'il écrivait à Metternich : « Si l'on demande ce que les Belges veulent, après tout, on ne peut répondre autre chose si ce n'est qu'ils ne veulent pas être Hollandais. » Ne percevant encore qu'à demi ce qui se passait dans l'âme du populaire, les notables de la « révolution légale » se rallièrent à une formule, rapportée de La Haye par Gendebien : la séparation administrative sous une même dynastie. Pour Gendebien, ce fut là un « trait de lumière ». En habile machiniste, il voulut éclairer de ce nouveau rayon toute la scène politique. Son idée était bonne, mais elle venait dix jours trop tard !

En quittant Bruxelles, le 3 septembre, le prince d'Orange avait fait promettre aux notables et aux chefs de la garde bourgeoise de respecter provisoirement le *statu quo*.

(1) Un esprit un peu montmartrois traduirait presque littéralement cette idée par l'apophtegme : « Ne t'en fais pas, tout s'arrange. »

(2) A la lettre : « je vais dormir là-dessus ».

Du coup la révolution se mit à marquer le pas sur place. « Nous sommes toujours dans la légalité », écrivait vers la mi-septembre cette spirituelle mauvaise langue de Levae à De Potter, « cette niaiserie qui fait sourire tous les gens éclairés et que certaines gens n'ont imaginée que parce qu'ils s'étaient mis en avant et qu'ils craignent, non sans raison, pour leur cou... Si nous sommes en révolution, nous faisons trop peu, et si nous ne sommes pas en révolution, nous faisons trop. » D'Hoogvorst et de Gerlache voulaient aller défendre à La Haye les *desiderata* des Belges. Sylvain van de Weyer, Félix de Mérode, Gendebien surtout, vexé de voir les modérés « donner une autre direction au plan qu'il avait conçu », réclamaient la création d'un organisme révolutionnaire. Ils obtinrent la formation d'une « Commission provisoire de sûreté publique », qui prit une attitude tout aussi défensive que le Comité des notables et de la garde. A l'aile gauche des avancés, il y avait des « ultras »: c'étaient le Français Chazal, l'ex-médecin Grégoire, Charles Rogier, Ducpétiaux et le farouche Plétinckx, ancien officier à l'armée des Indes, devenu hôtelier. Ces « ultras » fondèrent la « Réunion centrale », club où l'on fit des discours enflammés et contradictoires. Tout ce petit monde se disputait ferme, vivait « au jour le jour » et attendait un chef. Audessous bouillonnait la cohue des volontaires, des ouvriers sans travail, des maraîchers en sarrau, des braconniers et des coureurs d'aventures. Un beau jour, — c'était le 20 septembre —, cette masse de « lurons », lasse de se promener de cabaret en cabaret, en chantant soit la « Parisienne », soit des airs badins sur les « bouffis de Rotterdam » saturés de « nectar de Schiedam », cette masse, dis-je, marcha sur l'hôtel de ville et expulsa Van de Weyer. Les autres leaders n'avaient pas attendu que le public vînt les « jeter par les croisées ».

La « révolution légale » était perdue. Il y eut alors parmi les modérés, les avancés, les ultras, les notables, les

chefs de la garde, les réfugiés français, une panique folle. Ce fut à qui partirait le plus vite pour l'Hôtel du Grand Canard, à Valenciennes. « Tous, sans exception, étaient au découragement, à l'abandon, à la débandade. »

Logiquement parlant, ils avaient raison. Quatorze mille hommes marchaient sur Bruxelles. Le peuple n'avait ni chefs, ni plans, ni munitions, ni vivres. Mais il avait la belle insouciance des simples, il avait le courage physique et l'indomptable optimisme des Belges. Il se moqua des *verdoemde kapoenen* de l'hôtel de ville qui l'avaient planté là, édifia des barricades et entra en pleine épopée.

Alors se produisit le miracle. Le prince Frédéric, avec ses vétérans de l'Empire, les Constant-Rebecque, les Schuerman, les Post, se laissa déconcerter par quelques poignées de volontaires, par des *condottieri* improvisés, par un don Juan van Halen, qui lançait ses ordres tout en se parfumant d'essences trouvées dans la chambre à coucher de l'ex-citoyenne Tallien. Le haut commandement hollandais était hanté par le souvenir récent de l'échec de Marmont à Paris ; le prince ne voulait pas bombarder la ville. Au bout de la première journée, les assaillants se terraient dans le Parc ; trois jours plus tard, en pleine nuit, ils évacuaient silencieusement la capitale. La révolution désormais est victorieuse : le pays entier se soulève, l'armée se désagrège par les désertions. Au cours de la campagne d'octobre — cette campagne extraordinaire où les scènes de carnaval alternent avec les actions les plus tragiques — Niellon, ancien maréchal des logis dans l'armée impériale ; Mellinet, ex-général de brigade tombé dans la misère ; Kessels, successivement marin, capitaine d'artillerie dans l'armée de Bolivar, vérificateur des douanes et montreur d'une carcasse de baleine, refoulent les Hollandais jusqu'à Bréda et à Tilbourg. Daine entre dans le Limbourg, occupe Ruremonde et pousse jusqu'à Venloo (14 novembre).

Tout semble terminé ! En réalité, tout commence seule-

ment. La Belgique est créée. Il s'agit de lui donner un chef et de faire reconnaître son indépendance par l'Europe. Le Gouvernement Provisoire se met à l'œuvre. Il nomme un Comité central exécutif, il fonde un Comité diplomatique. Avant de faire le bilan de son règne de cinq mois, plaidons en sa faveur les circonstances atténuantes. Ses membres sont d'ardents patriotes, des travailleurs, des hommes de mérite et de talent. Sa tâche est surhumaine : les Hollandais, en se retirant, ont laissé derrière eux le chaos administratif et judiciaire. Tout est à faire, tout est à créer, en matière d'armée, de finances, de questions intérieures. Au dehors, la situation est plus dramatique encore : les peuples nous ignorent ou, s'ils nous veulent du bien, sont impuissants ; trois gouvernements nous exècrent, le quatrième se réserve, le dernier cherche à nous leurrer. Ceci dit, voyons les résultats : au point de vue de la stabilité extérieure, la « mésaventure nemourienne » ; au point de vue diplomatique, la subordination du Comité Van de Weyer aux volontés de la Conférence de Londres ; au point de vue intérieur, des complots, des émeutes et, pour tout dire, l'anarchie.

Quand la Belgique naissante fut arrivée au bord de l'abîme, quand il apparut que, momentanément, ni Gendebien, ni Rogier, ni de Mérode, ni aucun des membres de l'ancien Gouvernement Provisoire n'était capable de la sauver, on fit appel à un homme jusqu'alors durement attaqué dans les milieux officiels, mais dont le public reconnaissait l'esprit divinateur. Cet homme était Joseph Lebeau, député de Huy au Congrès National.

***

S'il avait suivi les premières intentions de son père, un modeste et honnête orfèvre hutois, le futur chef du parti libéral belge serait devenu curé. Un assez long séjour à Hannut, auprès d'un vieil oncle ecclésiastique, dégoûta à tout jamais le petit Lebeau d'une carrière si peu conforme

à son génie. Il revint dans sa ville natale, entra dans le service de l'enregistrement, fit quelques économies, partit pour Liége, et se mit courageusement à faire des études juridiques. Il réussit à conquérir son diplôme de docteur en droit, mais non sans peine car, alors déjà, la politique — et notamment la lutte des grands parlementaires français contre les Bourbons — sollicitait toute son attention.

En 1824, Joseph Lebeau entra dans la vie publique. Il avait alors 30 ans. Avec celui qui devait être son *alter ego* politique pendant toute l'existence, le jeune et aristocratique avocat brugeois Paul Devaux, avec les frères Firmin et Charles Rogier et quelques camarades d'élite, il fonda le *Mathieu Laensberg*. Dès le début, on put discerner dans les articles de cette pléiade les directives politiques qui allaient gouverner leur vie entière : l'amour ardent de la liberté, sous toutes ses formes ; le culte de la Déclaration des Droits de l'Homme, des principes des Constituants de 1791 et de leurs modèles : les *whigs* anglais, les Franklin et les Washington. Droits individuels, libertés sociales, jury, immunité parlementaire, bref, tout ce qui, en matière constitutionnelle, peut se désigner sous le nom de garanties, était revendiqué par le *Mathieu Laensberg*, en même temps que ce fondement du régime parlementaire : la responsabilité ministérielle. Joseph Lebeau et ses amis vivaient à une époque où les convulsions de la Terreur, les palinodies du Directoire et leur corollaire, le despotisme impérial, étaient encore présents à tous les esprits. Le seul fait que les Jacobins avaient prôné l'égalité leur rendait ce vocable odieux ; ils redoutaient à l'extrême les *walk-over* du populaire.

Ce fut au nom de la liberté que le *Mathieu Laensberg* lutta, de 1824 à 1830, pour la formation de l'esprit public et pour le redressement des griefs. Et lorsqu'il vit que l'obstination du monarque ne serait vaincue que par la concentration de toutes les énergies, le vaillant petit journal n'hésita pas à préconiser l'alliance entre les catholiques et

les libéraux. L'Union des Oppositions de 1828 fut son œuvre, une œuvre qui inspira toute la révolution et domina, pendant environ quinze ans, l'ensemble de notre vie politique.

Les événements du mois d'août surprirent Joseph Lebeau qui, jusqu'alors, n'avait jamais songé ni à une séparation d'avec les provinces du nord, ni à un renversement de la dynastie. Le Gouvernement Provisoire le nomma premier avocat général près la Cour d'appel de Liége. Le 27 octobre, ses concitoyens l'envoyaient au Congrès National.

A peine entré dans notre première enceinte parlementaire, Joseph Lebeau s'imposa à l'attention de tous. C'était un homme grave, auquel de grosses lunettes, des demi-favoris et les modes engoncées du temps donnaient un aspect professoral. La loyauté et la douceur du regard, la puissance du front sous les cheveux légèrement bouclés, la finesse des lèvres soigneusement rasées, décelaient autant de traits caractéristiques de son esprit supérieur. Il avait foi dans sa mission, confiance dans ses principes, acquis par de solides études historiques et politiques. Il abordait toutes les questions d'une manière objective et désintéressée, il défendait son point de vue avec vivacité, souvent même avec une verve caustique, mais jamais il ne se laissait entraîner par de basses animosités. Dans la vie privée, il se faisait aimer pour la franche simplicité de ses manières, pour son mépris des honneurs, de la fortune et des jouissances matérielles.

Une des grandes forces de Joseph Lebeau gît aussi dans ses relations d'amitié profonde avec Paul Devaux, son « Royer-Collard ». Tous deux avaient les mêmes idées, mais Devaux savait les grouper par écrit d'une manière plus logique et plus profondément raisonnée. Lebeau, en revanche, avait une éloquence plus entraînante, un tempérament plus prime-sautier, plus humain, plus chaleureux. Enfin, Lebeau avait sur son collègue cet immense avantage

d'avoir l'esprit opportuniste et de savoir, comme il le disait lui-même, « ajourner et préparer les esprits lorsqu'il n'était pas compris dans la voie du juste et du bon ».

Dans la discussion du projet constitutionnel, Lebeau montra l'étendue de ses capacités ; dans l'affaire du choix d'un souverain, il devint d'emblée chef de parti.

***

La « mésaventure nemourienne » est bien connue ; si je m'y attache un instant, c'est pour montrer l'importance du rôle de Lebeau dans cette affaire et les difficultés qu'il eut à surmonter dans la suite pour en atténuer les conséquences.

Depuis les « Trois Glorieuses », il y avait en Belgique un « parti français », composé d'industriels wallons, d'avocats, de journalistes et d'étudiants libéraux des grandes villes, de chefs de volontaires et de réfugiés venus du sud. Relativement faible quant au nombre de ses adeptes, ce parti comprenait presque toutes les vedettes politiques, la plupart des membres du Gouvernement Provisoire, du Comité central et du Comité diplomatique.

Le groupe français n'avait pas de programme déterminé. Il s'y trouvait des partisans résolus de la réunion complète de la Belgique à la France, tels le comte de Celles, ancien proconsul du département du Zuyderzée, nommé représentant du Gouvernement Provisoire auprès de Louis-Philippe. M. de Celles — d'ailleurs rattaché par des liens de famille à l'entourage de la Maison d'Orléans — avait commencé par insister beaucoup sur les vœux qui, selon lui, se manifestaient partout en Belgique en faveur de l'annexion. N'ayant pas réussi dans cette voie, cet étrange diplomate avait fini par suggérer un partage de sa patrie entre les Puissances voisines, partage attribuant à la France la région du cordon des forteresses méridionales.

Plus nombreux étaient ceux qui cherchaient de l'appui

auprès de la France, par manque de confiance personnelle, par défiance envers les autres grandes nations de l'Europe et surtout par haine de la Hollande. Ceux-là considéraient la réunion « comme moyen, jamais comme but » (1). Et comme une ardente sympathie de race, de langue, de tendances et de goûts les poussait vers la France, ils se disaient évidemment, que si le « moyen » trouvait en soi sa « fin », ils n'y verraient aucun inconvénient. La réunion pouvait d'ailleurs s'opérer sous vingt formes diverses : une simple alliance militaire, une fédération, la Belgique devenant alors soit une république ayant pour président le vieux La Fayette, soit un grand-duché, un gouvernement général ou une monarchie viagère sous le duc d'Orléans, fils aîné de Louis-Philippe ; la Belgique pouvait aussi être rattachée à sa voisine par une union dynastique ou personnelle.

Il est souvent difficile de discerner en quelle mesure le « réunionisme » était, chez les membres du parti français, une question de tactique. Louis-Philippe, monté sur le trône contre le gré des princes de la Sainte-Alliance et violemment attaqué en France même par les républicains, pratiquait une politique d'inertie. Beaucoup de nos francophiles ne cachaient pas leur volonté de le compromettre, de l'obliger à intervenir en notre faveur, en se livrant à de tels actes de bravade que l'Europe devrait les considérer comme inspirés par Louis-Philippe lui-même. Tantôt ils voulaient arborer les couleurs françaises, tantôt ils parlaient de proclamer solennellement leur réunion à la France et d'entrer aussitôt en campagne. C'est d'eux que Mme Adélaïde, sœur du roi, écrivait avec désespoir, le 9 décembre 1830 : « Ces malheureux ont le funeste aveuglement de ne pas craindre la guerre, mais de la désirer. »

Ce n'est pas tout. Il y avait parmi nos francophiles des

(1) Gendebien au Congrès National, le 6 juillet 1831.

républicains internationalistes qui intriguaient dans les clubs parisiens, auprès du général Lamarque et des députés Mauguin, Odilon Barrot, François Arago. Ils voulaient aider ces démocrates expansionnistes à reprendre la rive gauche du Rhin!

Enfin, ce qui compliquait encore les choses, c'est que les membres du parti français — placés, il faut en convenir, en face des perspectives les plus incertaines — changeaient continuellement d'avis, au hasard des circonstances, s'adressaient simultanément à Louis-Philippe et à ses adversaires, reprenaient et rejetaient les solutions les plus diverses, usaient des termes les plus vagues et les plus ambigus. Dans une lettre écrite à De Potter le 16 septembre 1830, Gendebien déclare que, quinze jours auparavant, il avait été le promoteur de l'idée d'une séparation administrative sous la Maison de Nassau, mais que, déjà le 23 août, il avait écrit à Paris, « demandant qu'on s'expliquât catégoriquement si on voulait les limites du Rhin, garantissant un succès complet en cas d'attaque! » Van de Weyer hésite entre un prince indigène et un prince français (1). Charles Rogier souhaite d'abord la création d'une république belge; le 5 janvier 1831, au Congrès, il déclare formellement que la « masse de la nation » repousse les orangistes, les anarchistes et les Français; le 2 février, dans ce même Congrès, il rappelle qu'il avait longtemps désiré voir attribuer la couronne « à un prince d'origine belge et révolutionnaire »; enfin, il se rallie à Nemours. Les vœux de Firmin Rogier, premier secrétaire de la légation belge à Paris, vont de la république à la monarchie, de La Fayette au prince Charles de Naples! Au début de janvier, les membres du parti français étaient cependant parvenus à se mettre à peu près d'accord. Toutes leurs espérances s'étaient concentrées en la per-

(1) Lettre de Sylvain van de Weyer à Firmin Rogier, le 29 novembre.

sonne du second fils de Louis-Philippe, le duc de Nemours, un frais et joli jouvenceau de 16 ans.

En face du parti français se dressait le parti doctrinaire, dit encore « de l'Indépendance ». Il se recrutait dans toutes les classes de la société, sans distinction de race ni d'opinion, mais avec une légère prédominance de Flamands et de catholiques. Moins avancé de tendances que le groupe Gendebien, il ne portait cependant guère le combat sur le terrain de la politique intérieure. Joseph Lebeau en prit la direction, par le cours naturel de ses idées et la vigueur de son talent, et au « réunionisme » il opposa d'une manière éclatante « l'indépendance ».

Son argumentation fut simple et nette. Avec une grande énergie il protesta contre les assertions de MM. de Celles, Firmin Rogier et autres, lesquels prétendaient qu'il y avait dans nos provinces un mouvement français irrésistible. Il exalta le désir de l'immense majorité de ses concitoyens de vivre leur vie propre, désir magnifié au Congrès, le 31 janvier, par ces belles paroles de Paul Devaux :

Restons, restons la belle, la noble Belgique! Depuis longtemps le mot de patrie ne résonnait qu'imparfaitement dans nos cœurs. Depuis des siècles, nous n'avons fait que passer d'un joug à l'autre, tour à tour Espagnols, Autrichiens, Français, Hollandais ; depuis quatre mois seulement, nous sommes Belges, et nous avons retrouvé une patrie! Et depuis quatre mois la patrie nous a fait faire des miracles! Ce sentiment commun, auteur d'espérances communes, qui lie entre eux des hommes de mêmes mœurs et de même caractère, a grandi le peuple entier, comme par enchantement. Est-ce trop, après des siècles, de ce peu de jours de véritable indépendance? Faut-il déjà étouffer dans nos cœurs le foyer de tant de nobles pensées et de généreux sentiments? Cette patrie, que nous avons ressaisie au prix du sang belge, faut-il déjà l'humilier aux pieds d'une puissance étrangère?

Supposant un instant la candidature Nemours comme prônée par la totalité des Belges, Joseph Lebeau montrait alors ses faibles chances de succès. Louis-Philippe, Laf-

fitte, le général comte Sébastiani, ministre des Affaires Étrangères, avaient formellement déclaré à Gendebien, au début de janvier, que le second fils du roi ne pourrait en aucun cas monter sur le trône de Belgique, « une guerre générale devant en être la suite inévitable ». Ou bien donc, le Congrès, en s'entêtant, allait à la rencontre d'un refus humiliant, ou bien — alternative pire encore — il allait provoquer un conflit européen, sur notre territoire, entre la France d'une part, de l'autre l'Angleterre et les Puissances de la Sainte-Alliance, hantées par les souvenirs de la mégalomanie impériale.

Le malheur fut que Joseph Lebeau ne sut opposer aux partisans de Nemours qu'un candidat dont les chances de succès devaient être tout aussi aléatoires. Alors que dès le 12 janvier, Paul Devaux attirait — en vain d'ailleurs — l'attention de ses collègues sur le prince Léopold de Saxe-Cobourg, Joseph Lebeau, après avoir hésité entre la république et une combinaison chimérique permettant au duc Jean de Saxe de régner sur la Belgique et les provinces rhénanes réunies, patronnait la candidature du duc Auguste de Leuchtenberg. Cette idée lui était venue au cours d'un dîner chez M. Vanderlinden, secrétaire du Gouvernement Provisoire. Il y avait rencontré un certain M. d'Asda, Italien, qui lui avait fait du duc, officier de 20 ans, la plus séduisante description. De fait, Leuchtenberg était bel homme et avait le visage martial et insouciant d'un vrai soldat. Fils du prince Eugène de Beauharnais et d'Amélie-Auguste, fille du roi Maximilien-Joseph de Bavière, il était de rang suffisamment élevé pour pouvoir prétendre à la couronne. Enfin, ce jeune homme, en garnison dans la morose ville d'Anspach, ne cachait pas son ardent désir de venir régner sur nos provinces.

Mais comment Joseph Lebeau, cet homme si clairvoyant, put-il admettre un instant que la Maison d'Orléans tolérât jamais la présence, aux portes de la France, du fils du plus loyal et du plus dévoué des serviteurs de

Napoléon, du petit-fils de l'impératrice Joséphine? Dès le 9 janvier, Sébastiani informait Firmin Rogier que, de toutes les combinaisons, la candidature Leuchtenberg serait « peut-être la plus fâcheuse et la plus fatale ».

L'opposition du gouvernement français au candidat des doctrinaires fut irréductible et prit les formes les plus diverses. Sébastiani menaça les Belges d'une rupture diplomatique; il leur proposa successivement le prince d'Orange, — malgré le décret du 24 novembre, excluant à perpétuité les Nassau du trône de Belgique, — le prince Othon de Bavière, un tout jeune homme, dont le nom seul était un « sujet inépuisable de plaisanteries pour les goguenards du Congrès » (1), le prince de Capoue, frère de Ferdinand, roi des Deux-Siciles, c'est-à-dire un de ces Bourbons d'Italie réactionnaires et antipathiques au possible. Quoiqu'il ne connût pas encore les intrigues de Talleyrand à Londres, qui, à toute occasion, proposait cyniquement à ses collègues le partage de la Belgique, Joseph Lebeau cependant pénétrait le jeu diplomatique dissolvant de Sébastiani, ayant pour but de prolonger le provisoire puisque toute solution « réunioniste » était rendue impossible par le *veto* européen. « La France repoussera le duc de Leuchtenberg », clamait-il, irrité, le 23 janvier, « elle repoussera aussi le duc de Saxe-Cobourg, elle repousserait tous les princes, excepté le prince d'Orange, parce qu'elle sait qu'avec lui rien ne saurait acquérir de stabilité en Belgique ».

Voulant à tout prix éliminer Leuchtenberg, Sébastiani eut enfin recours à une véritable perfidie. Au début de février, il écrivit à son agent diplomatique à Bruxelles, M. Bresson, une lettre laissant entendre que non seulement la France sanctionnerait les vœux du Congrès s'il choisissait Nemours, mais qu'elle prendrait même le parti de la Belgique dans la question des limites. Le 3, Van de Weyer lut cette lettre au Congrès. Ce même jour,

(1) Félix de Mérode à Charles Rogier, le 10 janvier 1831.

Nemours était élu roi des Belges, à une assez forte majorité. Le tour était joué. Deux semaines plus tard, la délégation du Congrès à Paris s'entendait dire, en séance solennelle, par Louis-Philippe ce que Talleyrand avait, dès le 1er, assuré confidentiellement à la Conférence : la Maison d'Orléans ne prendrait pas sur elle la responsabilité de troubler la paix de l'Europe pour satisfaire des ambitions dynastiques.

Le retour de la délégation Surlet-de Brouckère-Lehon fut lamentable. Odieusement dupés par un gouvernement en qui ils avaient mis toutes leurs espérances, les chefs du parti français étaient dans le plus grand désarroi. Cependant, saisissant imparfaitement encore l'étendue du désappointement populaire, ils se cramponnèrent au pouvoir. Un des leurs, l'estimable Surlet de Chokier, fut nommé régent. Il constitua son premier ministère en y introduisant Van de Weyer, Gendebien, Charles de Brouckère et quelques autres « Nemouriens » notoires. Cette malheureuse expérience dura vingt-deux jours. Le 20 mars, le cabinet tombait, impuissant à tenir tête à l'anarchie croissante. Joseph Lebeau avait publiquement prédit où l'aveuglement et l'obstination du parti français conduiraient notre pays. Bien qu'il n'eût pu faire élire son candidat, il jouissait d'une popularité grandissante. Tout le désignait pour occuper le poste le plus dangereux et le plus en vue dans un nouveau cabinet : celui de ministre des Affaires Étrangères. M. de Sauvage, chargé par le Régent de mettre d'urgence sur pied une nouvelle combinaison ministérielle, s'empressa de s'adresser à lui. Joseph Lebeau, pour la forme, se fit prier un peu, mit en avant le nom de Devaux, puis finit par accepter le département des relations extérieures, à condition que son Pylade pût lui donner son appui en qualité de ministre d'État sans portefeuille.

*
* *

Il était urgent qu'une direction ferme vînt remplacer l'action hésitante du Régent. Depuis l'échec de la candidature Nemours, les Orangistes, encouragés par la présence de soixante-dix mille soldats hollandais à la frontière, multipliaient leurs provocations. Le baron van der Smissen, gouverneur de la province d'Anvers, venait de trahir ouvertement la cause nationale. D'autre part, les patriotes de l' « Association nationale de Belgique », groupement formé le 23 mars et dans lequel nous retrouvons Gendebien, Tielemans, Ducpétiaux, Levae, Defacqz, Faider et Lesbroussart, organisait la résistance, prétendait contrôler le pouvoir à la manière d'un club des Jacobins et réclamait la guerre. Bientôt submergés par des éléments de plus en plus douteux, les membres de l' « Association » et des sections de province affiliées mirent au pillage les maisons des Orangistes les plus notoires. En même temps, la foule, surexcitée par des articles de presse qui prétendaient conduire nos soldats en trois jours à Nimègue, exigeait la rupture de l'armistice. Dans l'armée, une partie des officiers de ligne regrettait au fond du cœur le régime des Nassau ; les corps francs, mal armés et moins bien équipés encore, constituaient autant de foyers de désordre. Les hésitations de Jolly, premier organisateur de nos forces militaires, puis du ministre de la Guerre Goblet, jointes à l'œuvre de savante désorganisation des Hollandais, avaient privé notre armée de chefs, d'administration, de munitions et de vivres.

Pour vaincre l'anarchie et la démoralisation le cabinet Lebeau devait agir avec promptitude. « Au point où nous sommes parvenus », disait en séance du Congrès, le 30 mars, M. de Sauvage, ministre de l'Intérieur, « il n'y a plus pour la Belgique qu'un seul besoin, une seule question, devant laquelle toutes les autres doivent s'effacer : c'est d'arriver à un état définitif ». La paix intérieure dépendait de la stabilisation de notre situation internationale. Mais comment arriver à la prompte création d'un

statut consacré de fait et de droit? Par la guerre, il n'y fallait point songer. Restaient donc les négociations avec la Conférence.

Le lecteur sait dans quelles conditions naquit cet aréopage. Au début d'octobre 1830, Guillaume I[er] avait demandé l'appui militaire des quatre Puissances créatrices du royaume des Pays-Bas (1). L'Angleterre, la Russie, la Prusse, l'Autriche, auxquelles se joignit immédiatement la France, réunirent à Londres cinq diplomates. Ce furent respectivement Henry-John Temple vicomte Palmerston, le comte Matuszewic, le baron von Buelow, le baron de Wessenberg et Maurice de Talleyrand-Périgord, prince de Bénévent. Les Cinq montrèrent, dès leur séance inaugurale, tenue dans les premiers jours de novembre, qu'ils ne borneraient pas leur rôle à une simple médiation. Le 7, M. Cartwright, ancien secrétaire de l'ambassade britannique à Bruxelles, et son collègue, M. Bresson, secrétaire de l'ambassade de France à Londres, vinrent proposer au Gouvernement Provisoire une suspension d'armes, respectant les limites du 30 mai 1814 entre la Belgique et la Hollande (2).

Le 10 novembre, le Gouvernement Provisoire acceptait cette offre. Il prenait par là une grosse responsabilité. Il interrompait les opérations militaires au moment où l'armée hollandaise, démoralisée par les désertions et par la déconcertante campagne d'octobre, ne possédait plus en Belgique que la citadelle d'Anvers et les places de Maastricht et de Luxembourg, au moment où Daine marchait sur Venloo, et où le Brabant hollandais catholique entrait en ébullition. Non seulement il permettait au prince Frédéric de reformer son armée, mais, en accep-

(1) Le royaume des Pays-Bas fut fondé à Londres, le 21 juin 1814, par le fameux protocole secret dit Traité des VIII Articles.

(2) Le premier Traité de Paris, du 30 mai 1814, délimitait d'une manière assez générale « l'accroissement de territoire » octroyé aux Provinces-Unies.

tant l'armistice, il reconnaissait implicitement le droit que s'arrogeaient les Puissances de régler entièrement par elles-mêmes la question hollando-belge. En d'autres termes, il chargeait ceux-là mêmes dont il avait détruit l'œuvre de la reconstruction d'un nouvel édifice. Et tout cela sans aucune garantie ou condition préalable! Aussi Lebeau, harcelé par Gendebien, put-il lui lancer un jour cette apostrophe cinglante : « Pendant six mois que vous avez été ministre, vous avez non pas empêché la guerre ; non ; mais commencée qu'elle était et sous les meilleurs auspices, vous l'avez arrêtée ; vous avez signé un armistice ruineux pour la Belgique et, je le déclare, en fait de mystification, l'acceptation de la suspension d'armes en est le sublime ». Ce disant, Joseph Lebeau se montrait un peu injuste. Personne en Belgique n'avait songé, en novembre, à décharger le Gouvernement Provisoire de la lourde tâche qui l'attendait. Ses membres avaient pu redouter, à bon droit, la colère de l'Europe s'ils résistaient à ses injonctions. Ils avaient pu, à la rigueur, voir dans l'armistice la reconnaissance *de facto* de l'indépendance belge. Encore avaient-ils fait preuve de confiance par trop puérile pour se permettre de critiquer si âprement leur successeur.

Les Puissances étaient donc devenues les arbitres de notre sort. Quelle était leur attitude respective à notre égard ? N'insistons pas sur l'Autriche, où le vieil empereur François et son ministre Metternich étaient surtout occupés à surveiller l'Italie prête à la révolte. Le tzar Nicolas Ier, hostile par essence à toute révolution, avait massé des troupes en Pologne dans l'intention de les lancer contre les mutins belges. L'insurrection du 29 novembre, à Varsovie, avait sans doute arrêté cette action bien plus que les représentations énergiques de l'Angleterre et de la France. Tout comme le tzar, le roi de Prusse Frédéric-Guillaume III était uni à la maison d'Orange par les liens de la parenté et du mariage. Lui aussi, lié par un tacite

« pacte de famille », avait voulu intervenir, dès septembre, en faveur de son beau-frère Guillaume Ier, et la Confédération Germanique — intéressée à la question du Luxembourg — lui avait fait entrevoir le concours d'une force armée de vingt-quatre mille hommes.

En face des trois Puissances de l'Est, nettement opposées à la cause belge, se dressaient les deux Puissances occidentales. Le 2 novembre, le roi d'Angleterre, Guillaume IV, avait prononcé au Parlement un discours menaçant pour les rebelles. Heureusement, les tories et leur chef Wellington étaient tombés du pouvoir quelques jours après. La généreuse pléiade des chefs whigs : le Premier lord Grey, le ministre de l'Intérieur lord Melbourne, le ministre des Relations Extérieures lord Palmerston avaient énergiquement pris la défense du jeune État belge et avaient décidé de ne pas y tolérer une invasion étrangère. Mais c'était tout ce que nous pouvions attendre des Anglais. Avec leur flegme habituel, ils s'étaient cantonnés dans leur principe favori : *to wait and see* et ils se bornaient à surveiller étroitement la France. La meilleure solution de la crise leur paraissait encore l'accession du prince d'Orange au trône de Belgique. Louis-Philippe aussi s'en tenait à la menace d'un *casus belli* en cas d'intervention orientale. Comme l'écrivit De Potter, dans ses « Souvenirs », le gouvernement français était « plutôt défavorable à l'insurrection de Belgique, parce qu'elle le troublait dans son dessein de tout immoler à la consolidation de la nouvelle dynastie ». Pour comble, Talleyrand proposait en secret à la Conférence une série de combinaisons de partage de la Belgique, attitude perfide qui lui attira, en janvier 1831, cette verte réponse de lord Palmerston « qu'il était impossible à l'Angleterre, sous prétexte de vider la querelle entre la Hollande et la Belgique, de dépouiller l'une des deux parties au bénéfice de l'un des médiateurs ». En revanche, la France était peut-être le seul pays d'Europe où la nation tout en-

tière sympathisait spontanément avec les révoltés de Belgique.

La connaissance de notre passé, le souvenir des coalitions formées contre Napoléon Ier, auraient dû ancrer nos gouvernants dans cette conviction que jamais l'Europe n'admettrait une Belgique indépendante qui ne fût une barrière contre la France. Au lieu de cela, le Gouvernement Provisoire, pénétré de cette idée que la révolution belge était « la fille aînée de la révolution de Juillet », fit de la politique de sentiment, s'entêta dans la poursuite d'une « combinaison française » et prétendit faire de cette solution, à la fois un programme et un épouvantail. Quelle ingénuité, quel manque d'expérience diplomatique n'y a-t-il point dans la naïve déclaration de notre délégué à Londres, Sylvain van de Weyer, prétendant — au début de novembre 1830 — effrayer le très conservateur lord Aberdeen, ministre des Affaires Étrangères dans le cabinet Wellington, en lui assurant que les Belges ne toléreraient pas d'intervention étrangère et « en désespoir de cause, plutôt que de la subir, se jetteraient dans les bras d'une puissance voisine ! » Ce à quoi le vieux héros de Waterloo répliquait imperturbablement : « Bien loin d'être une dernière planche de salut, ce serait le signal d'une guerre européenne. L'Angleterre et toutes les autres puissances s'opposeront toujours à votre réunion à la France ! »

Les funestes effets de cette politique, fatalement destinée à fortifier les défiances de l'Europe à notre égard et, par contre-coup, à faire naître un courant favorable au roi de Hollande, ancien et fidèle membre des ligues dirigées contre la France, ne se firent pas attendre. Le célèbre protocole du 20 décembre 1830 reconnut franchement la dissolution de « l'amalgame parfait et complet » que les Puissances avaient tenté d'opérer en 1814. Mais il prétendit combiner l'indépendance future de la Belgique avec les stipulations des traités, avec les intérêts et la

sécurité des autres puissances et avec la conservation de l'équilibre européen. Or, pour obtenir ce « juste équilibre » la Conférence n'allait rien trouver de mieux que d'étriquer notre territoire !

Le 20 janvier, les « Bases de séparation » nous octroyaient l'indépendance, la sécurité extérieure sous forme de la neutralité garantie, la libre navigation sur les fleuves et les rivières et certains avantages économiques. Mais elles nous assignaient comme limites la frontière de 1790, nous faisant perdre ainsi la Flandre zélandaise, le sud du Limbourg et le Grand-Duché de Luxembourg. Un protocole complémentaire du 27 janvier nous chargeait des seize trente-et-unièmes de la Dette publique de l'ancien royaume des Pays-Bas, ce qui représentait une rente annuelle de plus de quatre millions de florins.

Quand on relit le protocole justificatif de la Conférence, publié le 19 février, ainsi que les autres actes par lesquels elle expliqua plus tard les mobiles de ses agissements, on est frappé par ce fait que ses décisions étaient moins souvent dictées par un sentiment d'animosité contre les Belges que par une grosse affection envers la Hollande, « l'ancienne amie » de l'Angleterre. Le roi Guillaume surtout était l'objet de la sollicitude de tous les monarques, y compris Louis-Philippe. Tous compatissaient au grand malheur qui venait de le frapper ; tous trouvaient qu'en reconnaissant l'indépendance belgique il avait fait un sacrifice surhumain. N'avait-il pas, en 1814, reçu les Pays-Bas en échange de plusieurs colonies conquises par l'Angleterre ? N'avait-il pas, en 1815, reçu le Grand-Duché de Luxembourg en échange des principautés de Nassau ? Dès lors, il convenait de lui laisser le plus de territoires possible et de dénier à ces Belges, brouillons révoltés pour des raisons dont les chancelleries européennes ne comprenaient pas la portée et dans lesquelles elles ne voyaient que des prétextes de prochaine réunion à la France, le droit de *postliminii*, c'est-à-dire le droit de

rentrer dans leurs anciennes limites. Car, déclaraient doctoralement les spécialistes en droit public du temps, ce principe n'était valable que pour les nations jadis indépendantes et la Belgique n'avait jamais connu ce bonheur.

Le Gouvernement Provisoire avait vaillamment tenu tête à l'Europe. Par une note du 6 janvier, il avait répondu au protocole du 20 décembre en revendiquant la Flandre zélandaise, le Limbourg et le Luxembourg. Sauf pour le premier de ces territoires, il invoquait les droits sacrés de l'insurrection. Pour la rive gauche de l'Escaut, la région de Maastricht et les cinquante-trois villages de « généralité », situés sur les deux rives de la Meuse, il faisait valoir le statut territorial précédant 1648 et le traité du 27 floréal an III (16 mai 1795) entre la République française et la République batave. La Conférence avait, sans un mot, renvoyé au Gouvernement Provisoire l'original de sa réponse, ce qui n'avait pas empêché, le 9 janvier, MM. Thorn et Nothomb, délégués dans le Luxembourg, d'adresser une courageuse proclamation de fidélité aux habitants de ce territoire.

Les « Bases de séparation » avaient été lues au Congrès le 29 janvier, en pleine crise politique. En proie à une émotion profonde, partisans de Nemours et de Leuchtenberg se trouvèrent d'accord pour protester avec énergie contre le refus des Puissances de nous accorder le droit de *postliminii*. Quelques semaines troublées s'écoulèrent. Enfin, le 10 mars, le Régent, répondant aux intrigues du duc Bernard de Saxe-Weimar, le rude *Saksische menscheneter*, l'ogre saxon, venu dans la citadelle de Luxembourg pour y contrecarrer les sentiments belgophiles, lançait aux habitants du Grand-Duché son inoubliable appel :

« Nous avons commencé notre révolution malgré les traités de 1815, nous la finirons malgré les protocoles de Londres... Luxembourgeois, restez unis et fermes ! Au nom de la Belgique, acceptez l'assurance que vos frères ne vous abandonneront jamais ! »

Cette fois, les chancelleries européennes furent suffoquées. Hé quoi, elles avaient beau déverser sur la Belgique des hottées de protocoles. La caricature montrant un volontaire en blouse et en shako les écartant à coups de pelle avec ces mots dédaigneux : « Quand il n'y en a plus, il y en a encore », cette caricature se trouvait reproduire la vérité ! La Belgique déclarait donc la guerre à la Confédération Germanique ! En Angleterre, la proclamation du 10 fit un « effet épouvantable » et notre envoyé, le comte d'Aerschot, ne fut pas reçu officiellement à la Cour de Saint-James. Lehon, représentant du Régent en France, arrivé à Paris le 12 mars, s'entendit reprocher partout l' « imprudence », l' « inconvenance », le « manque d'égards » de Surlet de Chokier. C'était le moment où Laffitte, jugé trop interventionniste encore par son timoré souverain, cédait le pas à Casimir Périer, l'homme de l'abstention la plus stricte en matière de politique extérieure. Sébastiani, resté ministre des Relations Extérieures, était décidé à en finir coûte que coûte avec les « Associations nationales de France », clubs démocrates internationalistes qui, — selon la parole de Godefroy Cavaignac —, voulaient que la France remplît « cette mission d'affranchissement qui lui avait été confiée par la providence des peuples ». Le 4 avril, il abandonnait publiquement la Belgique, dans l'affaire du Luxembourg, confessait que le « réunionisme » n'avait jamais été que le « vœu isolé de quelques individus » et ordonnait à son représentant à Bruxelles, le général Belliard (1), de faire accepter les protocoles de janvier par nos compatriotes, malgré les résistances des esprits « ardents et irréfléchis », nourrissant de « folles illusions ». Bien mieux, parlant, le 12 avril, à la Chambre des députés, et oubliant tous les encouragements donnés par lui aux membres du parti français, le brutal homme d'État ajoutait : « La France ne s'engage à la suite de personne, ni à la suite de l'Italie,

(1) Successeur de Bresson depuis le début de mars.

ni à la suite de la Belgique. Et, à propos de la Belgique, quelle est aujourd'hui sa situation?... Une association, traînant à sa suite le meurtre et le pillage, y domine le gouvernement. Cette association prétend qu'elle nous conduira à la guerre malgré nous. Non, la France ne se traînera pas misérablement à la suite de ces brouillons. » Cette fois, c'en était trop pour un auditoire épris de paix, certes, mais peu disposé à laisser si cruellement médire d'un peuple ami. Aux applaudissements de nombreux députés, le général Lamarque répliqua : « Des paroles hautaines de colère ne conviennent pas au ministre d'un grand roi, à l'organe d'une grande nation. Les traits ont d'ailleurs frappé à faux. Ce n'est pas un tas de brouillons qui proteste dans la Belgique contre le protocole de Londres, qui veut qu'on n'en sépare pas la rive gauche de l'Escaut et le Luxembourg, mais c'est la nation belge tout entière qui réclame l'exécution des promesses solennelles contenues dans une dépêche de notre gouvernement. » Et l'éminent M. de Tracy ajoutait à cette frémissante riposte d'un « annexionniste » convaincu un hommage plus calme de sympathie et d'équité à l'adresse de notre petit pays : « Il y a quelque imprudence à traiter avec tant de dédain et peut-être avec tant de légèreté une nation voisine qui, travaillée par les intrigues les plus perfides et au moment de tomber entre les mains de ses ennemis éprouve un élan national... J'éprouve quelque peine à entendre sans cesse répéter que si la Belgique est indépendante, c'est à la protection de la France qu'elle le doit. C'est, au contraire, l'insurrection des Belges qui a couvert nos frontières. »

(A suivre.) FRANS VAN KALKEN.

Paul Lejay

Latiniste français

I

La vie de l'abbé Paul Lejay a été simple, unie et laborieuse comme l'est le plus souvent celle des savants dignes de ce nom. Le seul événement grave qui l'ait marquée fut la mort de son père qui, d'abord instituteur public à Pontailler-sur-Saône, dut renoncer aux fatigues de l'enseignement, trop lourdes pour lui, et chercher d'autres occupations moins pénibles à Dijon, où il s'éteignit à l'âge de quarante-deux ans, un peu plus d'un an après la naissance de son fils. L'enfant, devenu orphelin de si bonne heure, n'eut cependant pas trop à se plaindre du sort : sa mère, très jeune encore, et ses deux sœurs, l'une alors âgée de quinze ans, l'autre de douze, le soignèrent à l'envi, surtout sa sœur aînée, qui laissait ainsi à Madame Lejay le temps de tenir à jour, comme elle le fit jusqu'à la fin, les affaires de la famille privée de son chef naturel.

Paul Lejay entra en 1872 au petit séminaire de Plombières. Il y commença ses études, qu'il parfit, de 1875 à 1878, au grand séminaire de Dijon. Il cherchait encore sa voie lorsqu'en 1881 il vint à Paris, qu'il ne devait plus quitter. Il entra d'abord comme surveillant à l'Ecole Albert-le-Grand (Dominicains), puis enseigna la littérature à l'Ecole Sainte-Anne, à Saint-Ouen, et fut enfin professeur de seconde à l'Ecole de l'Immaculée-Conception, à Vaugirard (Jésuites). Dans l'intervalle, il avait conquis le grade de licencié-ès-lettres (1883) et senti

s'éveiller en lui les goûts qui allaient faire de lui un érudit de premier ordre. Tout en suivant les cours de la Faculté des lettres, il était l'auditeur assidu de plusieurs conférences de l'Ecole des Hautes Etudes, celles de MM. Louis Havet, Emile Chatelain, Henri Weil, Pierre de Nolhac, Ferdinand de Saussure, Héron de Villefosse et Louis Duchesne. Philologie latine et grecque, linguistique, épigraphie, patristique, on trouvait déjà là le programme que devait brillamment remplir le prochain avenir du jeune étudiant.

En 1886, lorsqu'il quitta l'Ecole de Vaugirard, force lui fut de chercher un nouveau toit. Un jour qu'il passait devant l'Institut catholique, l'affiche des cours de l'établissement attira son attention. Il alla aux renseignements et eut l'heureuse chance de rencontrer M. l'abbé Monier, qui était alors supérieur de la studieuse maison. M. Monier reconnut aussitôt les qualités principales de Paul Lejay, la méthode, la clarté, la netteté et la précision dans les idées et dans le langage, et il n'hésita pas à lui demander un cours de grammaire pour les candidats à la licence. A cet accord le jeune philologue gagnait non seulement un conseiller bienveillant et sûr, mais encore, au fond d'une longue galerie, un logement modeste, plus que modeste, où il se prépara, pendant deux ans, à l'agrégation de grammaire. En 1888, il était, si je ne me trompe, classé premier dans ce difficile concours. A la suite de ce succès, il lui fallait prendre une grave décision : ou entrer dans l'Université et aller en province, ou bien entrer dans les ordres et rester au service de l'enseignement ecclésiastique, en conservant le profit de toutes les ressources scientifiques de Paris. M. Monier lui montra de son mieux les avantages de ce dernier parti, et Lejay prit ses inscriptions à la Faculté de théologie de l'Institut catholique. Deux ans après, en 1890, il était ordonné prêtre à Dijon, mais il reprenait immédiatement le chemin de Paris.

Son choix fait et son sort ainsi fixé, allait-il vivre, pendant les deux tiers au moins de chaque année, loin de sa mère et de sa sœur aînée (sa sœur cadette avait pris le voile chez les Carmélites de Paray-le-Monial) ? La famille était trop unie et avait déjà trop souffert de longues séparations pour accepter ce nouveau sacrifice. Laissant Dijon après plus de trente ans de séjour, Madame et Mlle Lejay se décidèrent en 1892 à venir à Paris. Elles louèrent, rue du Cherche-Midi, un petit appartement où l'abbé Lejay, quittant son logis triste et nu de l'Institut catholique, s'installa avec elles. C'est là que devait s'écouler tout le reste de sa vie, entre sa famille et ses livres. Suivant les règles d'une sage hygiène, il se couchait tôt, vers dix heures, après avoir lu le journal du soir, quelque article de revue, un ou deux chapitres d'un livre de critique littéraire moderne. Mais, de bon matin, il était assis sur son siège bas, devant sa longue table, et comme emprisonné entre celle-ci et les livres rangés sur des rayons qui couvraient toute la surface du mur. Il restait là, profondément absorbé dans sa tâche, jusqu'à l'heure du déjeuner. Ses après-midis étaient consacrées tout entières à l'enseignement et aux courses diverses que personne, fût-ce le plus savant des hommes, ne peut éviter à Paris.

Il n'y avait guère de place, dans une vie ainsi ordonnée, pour les travaux de longue haleine. Et cependant Paul Lejay a publié, ou a laissé, plus ou moins achevés, des ouvrages considérables. On ne s'en étonnera pas si l'on songe que les longues vacances que donne à ses professeurs l'enseignement supérieur, il avait pris l'agréable et saine habitude de les passer, avec les siens, dans la maison de Pontailler autrefois bâtie par son grand-père maternel. Là, comme à Paris, mais dans un calme plus grand, il donnait toutes ses matinées à ses études, réservant ses après-midis à des promenades où il lisait tout en cheminant ou bien s'entretenait avec les gens du pays ren-

contrés le long de la route. Les livres ne lui manquaient pas dans sa villégiature ; il en avait accumulé un bon nombre qui restaient là à demeure et, chaque année, dès que sonnait l'heure de la liberté, il empilait dans cinq ou six caisses les ouvrages dont il pensait avoir besoin de juillet à novembre et qu'il emportait avec lui. A Pontailler, et à Pontailler seulement, il trouvait assez de temps et de tranquillité pour ranger et utiliser les notes, éclaircir et fixer les idées qui ont fait accomplir un nouveau progrès à la constitution du texte et à la connaissance des idées d'Ovide, de Lucain, de Virgile et d'Horace surtout, et pour écrire les premiers chapitres d'une Histoire de la littérature latine qui devait comprendre cinq volumes et qui eût comblé une lacune regrettable parmi les excellents livres d'enseignement parus en France depuis une quarantaine d'années.

C'est dans la paisible maison de Pontailler que Lejay eut la tristesse d'être troublé par l'affreuse guerre qui a, pour longtemps peut-être, bouleversé la vie matérielle et intellectuelle de l'Europe ; c'est là qu'en octobre 1917 il eut la douleur de voir s'éteindre sa vieille mère, si énergique jusque dans un âge très avancé, mais qui dut enfin courber le front sous la loi commune. La mort de Madame Lejay attrista profondément son fils qui, depuis plus de quinze ans, ne l'avait presque jamais quittée. Qui eût pu croire alors que, moins de trois ans plus tard, Lejay irait la rejoindre dans le cimetière de Pontailler ? Sa constitution vigoureuse et sa vie si bien réglée semblaient lui promettre de longs jours. Quelques séjours en Belgique, chez d'excellents amis, avaient été favorables à sa santé, physique et morale ; mais il avait, prêtre et savant, le désir de s'éloigner de Paris, de connaître Rome. En 1900, il partit pour l'Italie avec sa sœur, à l'occasion du Congrès des sciences historiques. A peine arrivé, une fièvre typhoïde se déclara, et il fallut le transporter dans un hôpital où il fut admirablement soigné par le Dr Lapponi,

l'un des médecins du pape Léon XIII. Lorsqu'il revint en France, il était encore très faible, mais bientôt il reprit sa vigueur et parut complètement guéri. Lui-même et les autres oublièrent le pénible accident qui avait ruiné tous les projets formés pour ce voyage. Et cependant à l'heure où agonisait Paul Lejay, le dimanche 13 juin 1920, le médecin qui l'assistait à ses derniers moments ne pouvait s'expliquer la catastrophe imminente que par le réveil d'une blessure due à cette maladie déjà ancienne. De sorte que le seul voyage un peu lointain que Lejay eût entrepris, ce voyage à Rome dont le chrétien et le latiniste avaient tant attendu, aurait pour ainsi dire marqué et précipité sa dernière heure. Ainsi, trop souvent, nos vœux et nos désirs les plus chers se changent en peines cruelles, et les jours passés loin de nous, qui devaient nous rendre un ami plus instruit, plus dispos, plus parfait, et joyeux des progrès accomplis, nous le renvoient grièvement blessé, atteint jusqu'au plus profond de son être. Mais, si l'abbé Lejay n'est plus parmi nous, son souvenir reste et restera longtemps encore vivant dans le cœur de ses amis et de ses élèves qui avaient su apprécier à toute leur valeur ses hautes et rares qualités.

LÉON DOREZ.

II

Paul Lejay a été le type du latiniste complet. Familier avec les écrivains païens ou chrétiens de toutes les époques, il était versé aussi dans la science des inscriptions et il a publié un recueil épigraphique petit, mais excellent (*Recueil des inscriptions antiques de la Côte d'Or;* la Côte d'Or était son pays natal et sa région de vacances). Dans les œuvres latines il approfondissait avec le même soin l'étude de la littérature et celle de ce qu'on appelle la grammaire, c'est-à-dire les lois de la langue écrite. La langue parlée, elle aussi, était éclairée pour lui par de soli-

des notions de linguistique. Il connaissait parfaitement bien la métrique et la prosodie. Il considérait un texte non seulement sous l'aspect d'un imprimé contemporain, — c'est-à-dire d'une opinion d'éditeur, — mais dans toute son histoire et par conséquent dans toute sa critique; il avait étudié en effet, d'une façon suivie, l'humanisme et la Renaissance d'une part, la paléographie et les principes de la critique verbale d'autre part. Il savait ne pas négliger ce qui est extra-philologique, et recourir aux compétences extérieures pour élucider un détail de droit, de botanique ou d'architecture. La solidité, l'esprit de méthode, le fini de la préparation caractérisent tout ce que Paul Lejay a donné, et la perfection était chez lui chose si naturelle, si uniformément constante, qu'elle lui donnait un air d'impersonnalité, en harmonie avec sa modestie foncière.

Modestement, en effet, et sans aucune préoccupation que celle de répandre des vérités grandes et petites, cet érudit de premier rang a employé une bonne part de ses soins à mettre et remettre sans cesse au point des livres qui n'étaient pas de lui, des livres d'auteurs défunts, la *Syntaxe latine d'après les principes de la grammaire historique* de Riemann, le Virgile de classe de Benoist et Duvau, le César de Benoist et Dosson. Ou bien encore, pour des élèves d'une quinzaine d'années ou moins encore, il élaborait de petites éditions d'Horace, d'Ovide, de Lucain, mais il les élaborait comme pour d'autres érudits. Pour ses *Morceaux choisis* — oui, des *Morceaux choisis* — des *Métamorphoses,* il a collationné et fait connaître les plus anciens manuscrits de Paris, négligés par les éditeurs allemands. Pour son édition spéciale du premier livre de Lucain (rien que le premier livre!), il a si bien approfondi sa classification des manuscrits du poète qu'il a contraint l'éditeur allemand Hosius à remanier la sienne. Des trésors de savoir et de méthode sont comme dissimulés dans ces petits volumes, que peut-être, parce qu'ils sont

humbles d'aspect, des travailleurs pressés négligeront d'ouvrir.

La mort prématurée de Paul Lejay ne lui a permis d'achever qu'une seule grande œuvre dont l'aspect même fût magistral. C'est son édition savante des *Satires* d'Horace, un magnifique volume de sept cent cinquante pages, où les riches notices de toute sorte et l'ample annotation épuisent vraiment la matière. L'ouvrage en effet a été préparé dans la pleine maturité de l'auteur, quand déjà l'accumulation de ses connaissances formait une masse prodigieuse et que, dans sa pensée, tout cela était classé, coordonné, relié, et avait été soumis à toutes les épreuves de la réflexion.

A-t-il donc, en somme, peu produit? se demandera-t-on peut-être. Bien au contraire, Paul Lejay a été un érudit particulièrement fécond. Ses opuscules, ses innombrables comptes rendus, toujours pleins de choses, ses articles de tout genre dans la *Revue de philologie,* dont il était l'un des directeurs, et dans une foule d'autres périodiques, formeront, si comme nous devons l'espérer, quelqu'un veille à les réunir, un énorme volume grand in-octavo, ou plutôt peut-être deux volumes. C'est dans cette matière éparse, qui émaille tant de recueils disparates, recueils entre lesquels elle était distribuée tantôt selon la logique et tantôt selon le hasard (tantôt aussi selon la tolérance, car l'autorité ecclésiastique arrêta sa collaboration à la *Revue critique d'histoire et de littérature,* par la raison qu'on y voyait aussi la signature de M. Alfred Loisy), c'est dans ce fouillis de menues choses importantes qu'on peut le mieux apprécier l'universalité de la culture latine de l'auteur, universalité qui est naturellement moins apparente dans un livre unitaire, comme l'édition des *Satires*. Ce *classiciste* par excellence, qui à sa table de travail, comme dans sa classe de l'Institut catholique, était sans cesse occupé d'Horace et de Virgile, n'en était pas moins en commerce assidu avec les écrivains archaïques et avec

ceux des bas siècles. Il était « chez lui » dans la littérature latine tout entière, et nul mieux que lui n'était préparé et qualifié pour en écrire l'histoire d'ensemble. Celle au moins de la littérature latine païenne, comme il l'avait promis ; l'histoire de la littérature latine chrétienne était réservée par lui à l'un des élèves qui font le plus d'honneur à leur maître, Pierre de Labriolle.

La littérature chrétienne latine, pourtant, Paul Lejay la connaissait aussi bien que l'autre, ce qui est assez naturel pour un homme de sa robe. Sur la littérature chrétienne latine il a beaucoup écrit. Il lui est même arrivé de sortir des frontières latines ; dans la *Collection de textes et documents pour l'étude historique du christianisme,* qu'il dirigeait avec M. Hemmer, il a composé pour un certain volume de l' Ἐκκλησιαστικὴ Ἱστορία d'Eusèbe, une *Introduction* étendue. Sa façon d'examiner les textes religieux était la même que celle qu'il appliquait aux textes profanes ; il considérait chaque question sous tous ses aspects. Il mettait le même soin à éclaircir l'histoire temporelle de l'Eglise et à préciser le rôle théologique de Césaire d'Arles.

Il n'est pas commun qu'un savant s'intéresse *ex aequo* à Virgile d'un côté, et de l'autre côté à un Césaire ou à un Eusèbe. Y aurait-il donc en Paul Lejay une dualité, et comme un dédoublement de la personnalité scientifique ? Non pas, et c'est justement ici que l'unité de sa pensée se révèle d'une façon originale.

Son désir et son rêve, en effet, c'était de faire rentrer la littérature chrétienne dans l'histoire littéraire générale et dans la philologie générale. Idée féconde s'il en fût, idée bien digne de notre temps, qui a vu la chimie générale résorber ce qu'on appelait jadis la chimie « organique ». Pour appliquer son idée, Paul Lejay avait des principes ; il a donné l'exemple de la mise en œuvre dans ses comptes-rendus de la *Revue critique,* dans sa *Chronique* de la *Revue d'histoire et de philologie religieuses,* dans maint article de *The Catholic Encyclopaedia* de New-York ; ces

mêmes principes, il les a formulés dans l'article *Early Christian Latin Literature* de cette encyclopédie américaine. Ils sont tous contenus implicitement dans une règle bien évidente et bien souvent méconnue, c'est que toute histoire doit être traitée dans un esprit historique.

L'esprit historique, c'est l'esprit même de Paul Lejay, et ces mots résument toute l'œuvre et tout l'homme. Il y a chez les philologues deux tempéraments, disait-il, le tempérament *logicien* et le tempérament *historien ;* c'est le second tempérament qu'il s'attribuait à lui-même, sa modestie ne l'empêchant pas de se connaître avec justesse. Paul Lejay reste un des plus nourris, un des plus fermes, un des plus nets, un des plus sûrs parmi les érudits *historiens*.

LOUIS HAVET.

Le Drame de Marache

Les déplorables événements de Marache en janvier 1920, où six mille Arméniens et trois cents soldats français trouvèrent la mort, sont peu connus en Occident. Le *Flambeau* est en mesure de faire la lumière sur cette sanglante tragédie. Nous publions, sans y rien changer, le rapport suivant que nous transmet le R. P. Lapplan, de l'Ordre de St-François, Commissaire de Terre-Sainte. L'auteur de ce mémoire, dont on appréciera l'émouvante simplicité et l'évidente véracité, est un témoin oculaire du drame, le R. P. Materne Muré, supérieur du couvent et curé de la paroisse des Pères Franciscains de Terre-Sainte à Marache.

Après que la mission de Terre-Sainte dans la Petite-Arménie ou Cilicie eut passé par les deux conflagrations que furent les massacres de 1895 et de 1909, elle réussit prodigieusement à guérir les plaies qu'elle avait reçues.

Les hospices et chapelles de Yenidjèkalè, de Donghèlè, de Mandjoukdèrèsi, de Karsbazar, de Kessab et de Baghdjaghas ressuscitèrent de leurs cendres. A Bondouk une modeste maison de mission fut bâtie, avec l'intention de la remplacer par un hospice et une chapelle, comme cela s'était déjà fait dans les autres villages. A Hassanbèiliî une nouvelle mission fut ouverte. A Marache et à Aïntab deux grandes églises furent construites, la première en l'honneur de saint Antoine de Padoue, l'autre en l'honneur de l'Immaculée Conception. En outre à Aïntab les bâtiments d'une nouvelle école s'élevaient déjà jusqu'au second étage et tout le matériel pour la finir se trouvait sur les lieux, lorsque la grande guerre éclata. La mission avait eu un laps de temps assez long pour se remettre sur pied et au moment où la guerre fut déclarée, elle était florissante, rien ne faisait prévoir les désastres qui allaient se déchaîner bientôt sur elle. Les postes de mission d'Arménie desservis par les Pères Franciscains de Terre-

Sainte sont au nombre de quatorze : ce sont Marache, Aïntab, Yenidjèkalè, Donghèlè, Moudjoukdèrèsi, Keuïeunu, Bondouk, Hassanbèilii, Karsbazar, Nisib, puis vers Antioche, Knaïe, Djesir-chouour, Kessab et Baghdjaghas. Tous ces endroits étaient habités par des chrétiens de race arménienne, dont la langue usuelle est le turc, parce que partout les Turcs sont en majorité. Cependant la plupart de ces Turcs ne sont nullement de race turque. Il ne faut pas oublier que le royaume appelé la Petite-Arménie avait, il y a quatre siècles, vingt millions d'habitants, tous chrétiens, la plupart de race arménienne. Ces Turcs actuels vivant dans nos missions, sont donc des renégats, de race arménienne, ce qui explique la haine mortelle qu'ils nourrissent contre leurs frères, des chrétiens de la même race.

Le Turc de vraie race est plus sage et moins vicieux que ces renégats qui s'appellent Turcs !

« Le but de la Mission des Pères Franciscains de Terre-« Sainte parmi les Arméniens et parmi ces *Loups* est « d'empêcher l'Arménien de se faire Turc, de ramener au « sein de l'Eglise catholique l'Arménien dissident, le per-« suader de ne pas se faire Protestant, le but enfin est « d'accepter les Turcs mêmes qui, touchés par la grâce, « désirent retourner à la religion de leurs ancêtres. »

En effet, l'an dernier, à Marache, j'avais plusieurs catéchumènes : une fille de l'un d'eux a reçu le baptême, deux autres allaient recevoir la même grâce, parce qu'à ce moment tout le monde croyait que la liberté de religion était acquise pour toujours ; que la guerre avait délivré ces contrées de la domination turque et qu'un mandat avait été octroyé ; en tout cas nous vécûmes sous le Haut-Commissariat de la Syrie et de la Cilicie, représenté à Marache par la présence de troupes françaises, et par le drapeau français hissé sur la place. Que de Turcs avaient l'intention de se faire chrétiens et combien ils estimaient les Français !

Un premier effondrement de notre Mission survint en juin 1915. Bien qu'ailleurs, depuis longtemps, les biens des établissements exclusivement français eussent été confisqués par les Turcs, bien que les religieux de nationalité française eussent été expulsés du territoire de la Turquie, ces mesures n'avaient cependant pas encore été appliquées à l'égard de nos biens et de nos personnes, parce que les Turcs savaient très bien que ni nous ni nos établissements n'étions essentiellement français : nous eûmes seulement l'honneur d'être sous la protection française et par notre dénomination de Franciscains, l'air d'être Français aux yeux des habitants de ces contrées.

Le doute quant au traitement à nous faire subir, fut enfin résolu par les Turcs, inspirés évidemment par les gens d'outre-Rhin, qui cherchaient à détruire tout ce qui se rattache de loin au nom de Français.

Nos œuvres favorisant l'influence française en Orient, il fallait donc leur causer du tort ! Nos missionnaires durent se retirer de leur poste ; on apposa les scellés sur toutes les portes des immeubles, ce qui n'empêcha nullement les Turcs de prendre et de voler les biens de la Mission.

Les Pères se retirèrent à Marache, où le supérieur, le R. P. Patrice Verkley (1), de nationalité hollandaise, comptant sur ses bonnes relations avec les Turcs, nourrit

(1) Le R. P. Patrice Verkley, Franciscain de la Province de St-Joseph en Belgique, prédicateur distingué et missionnaire estimé pour son zèle et sa charité envers ses ouailles, mourut à Marache, le 5 avril 1917, du typhus exanthématique qu'il contracta en soignant des Pères Capucins d'Ourfa. Ceux-ci, soupçonnés d'avoir commis un crime politique, avaient été amenés à Marache et mis en prison pour comparaître devant la Cour martiale turque. Ils furent reconnus innocents, mais par suite du traitement subi en prison ils avaient contracté le typhus. L'un d'eux, le R. P. Thomas, alla au Ciel quelques jours avant le R. P. Patrice ! La faute des R. P. Capucins était d'avoir charitablement secouru Don Vartan, curé arménien-catholique d'Ourfa, coupable de n'avoir pas aimé assez les Turcs. Il fut pendu à Adana en 1918, la veille de l'entrée des Anglais en cette ville.

le doux espoir que ni lui, ni le couvent, ni les écoles n'auraient à souffrir de la part de ces bons Turcs!

Le 26 juin 1915, lorsque la vie et l'activité au couvent, à l'église, et dans les écoles battaient leur plein, une commission turque se présente tout à coup au couvent pour nous en chasser et fermer les écoles.

L'église est laissée à notre disposition, ainsi que trois pièces de l'école. Ce jour, les Pères ne purent retenir leurs larmes au grand plaisir des ennemis de la France. Les missionnaires protestants, surtout les Allemands, exultaient de voir nos œuvres renversées, les pasteurs frappés et le troupeau en danger de s'égarer. Le plaisir malin que d'autres ont pu avoir en voyant nos malheurs ne fut pas de longue durée. Bientôt tous les chefs spirituels, témoins de l'épouvantable tragédie qui allait survenir, n'eurent qu'un élan commun de piété afin d'aider à sauver les différents troupeaux que les Turcs emmenèrent pour les noyer dans les rivières de la Mésopotamie, pour les suffoquer dans les sables du désert entre l'Euphrate et le Tigre.

Catholiques, Protestants, Grégoriens, tous étaient victimes d'un complot inouï, d'un drame savamment conçu et cyniquement exécuté, d'un drame que Néron lui-même n'eût pas désavoué. De ce drame existent des photographies prises par des officiers allemands, où des milliers d'Arméniens sont représentés au moment même du massacre. J'invite ces officiers à donner à la publicité ces terribles photographies: en les voyant on n'est plus obligé de chercher des mots, qui d'ailleurs font défaut, pour décrire le martyre que ces centaines de milliers d'Arméniens ont dû subir, grâce à quelles complicités! Le mot est lourd de reproches, mais il me semble que l'Allemagne eût pu, facilement, empêcher ces horribles boucheries.

Tous les fidèles des paroisses desservies par les Pères Franciscains ont pris les chemins du désert jusqu'à Mossoul et jusqu'à Bagdad. Après l'armistice du mois d'octo-

bre 1918 ceux qui restaient purent retourner dans leurs foyers ; la France s'était chargée par un geste magnifique de les rapatrier. Rien qu'à Alep, elle dépensa 150,000 francs par mois, et cela durant plus d'un an, pour le rapatriement des débris de la nation arménienne, les transportant à Adana, Marache, Aïntab, Zeitoun, Yenidjèkalè, et dans les autres villages. Vers la moitié de 1919, à Marache et dans nos postes de mission à proximité de cette ville, le nombre des Arméniens s'était élevé à vingt mille ; églises, couvents, écoles nous furent restitués, partout les Pères Franciscains rentrèrent dans leurs paroisses et avec un nouveau zèle ils recommencèrent, au prix de grands sacrifices pécuniers, à remettre sur pied les diverses œuvres d'aide et assistance pour le bien temporel et spirituel de leurs ouailles.

Les Turcs rageaient en voyant le retour dans leurs foyers d'un si grand nombre d'Arméniens. Ils s'aperçurent que leur plan d'extermination totale des chrétiens n'avait pas réussi et voyant en vie ces témoins de leurs abominables crimes, ils furent gênés d'entretenir avec eux de bonnes relations. Les Turcs de ces parages sentirent que leur cruauté et leur perfidie avaient creusé un abîme infranchissable entre le bourreau et la victime.

Dès le retour des Arméniens dans leur pays natal, des désordres étaient à craindre et en prévision de cette éventualité les Puissances s'étaient réservé le droit d'envoyer des troupes, surtout dans les zones d'où, selon les termes de l'armistice, les forces turques devaient se retirer. Ces zones étaient celles d'Adana, d'Aïntab et de Marache. Des forces anglaises d'abord s'installèrent un peu partout et au mois d'octobre 1919 un pacte fut signé en vertu duquel, à l'expiration de ce mois, en Syrie et en Cilicie, les forces anglaises devraient être remplacées par des forces françaises.

Le 30 octobre les Français firent leur entrée à Marache et y furent reçus de la part des chrétiens avec un enthou-

siasme voisin du délire ; des terrasses de leurs maisons, les Turcs contemplèrent très respectueusement cette manifestation grandiose. Ils n'en étaient certes pas enchantés, mais du moins ils se gardèrent de manifester leur mécontentement. Si les chefs turcs du Comité « Union et Progrès » de Marache n'avaient pas eu le loisir de fomenter dans la foule la haine des Français et des Arméniens, l'occupation si pacifique de Marache aurait été applaudie par la population turque elle-même. Malheureusement les menées kémalistes dirigées par le gouvernement local n'ont pu être entravées, bien qu'elles se manifestassent en plein jour, surtout pendant les mois de décembre 1919 et de janvier 1920, par la distribution continuelle d'armes et de munitions aux habitants de la ville et des environs, par l'arrivée en ville de quelques mitrailleuses, par le percement de créneaux dans les murs des maisons et enfin par la construction d'une barricade, une semaine avant que la révolte éclatât. Les Turcs crurent que les Français, en voyant ces préparatifs, perdraient patience et que se ruant sur les Turcs, ils se feraient tuer devant les créneaux. Mais les Français n'avaient nulle envie d'attaquer les Turcs et maintes fois ils leur avaient notifié, qu'ils n'étaient pas venus pour faire la guerre, mais pour maintenir la paix, et pour coopérer avec eux au relèvement de leur pays ! Ces mots ont été prononcés par le général Q..., à Marache, le 15 décembre 1919, devant une assemblée de notables turcs.

Les Turcs n'écoutèrent pas et voulurent exécuter l'ordre venu *de haut lieu,* de chasser à tout prix les Français de Marache. Voilà l'unique raison du soulèvement des Turcs : il est injuste d'en vouloir aux Arméniens. Nous, missionnaires, nous avons pressenti ce soulèvement. J'en relevais les indices à Marache et mes confrères les voyaient chez eux. A maintes reprises ils m'écrivirent leur vive inquiétude et demandèrent aide et assistance pour eux et pour leurs ouailles. Les recours incessants aux

autorités que je fis depuis le 16 décembre 1919 jusqu'au 20 janvier 1920, restèrent malheureusement sans effet. J'ai à déplorer le martyre de six de mes confrères et de quelques milliers de chrétiens (le chiffre de 6,000 n'est pas exagéré) ainsi que la mort de 300 Français (1) qui furent tués à Marache seul.

N'est-il pas profondément regrettable qu'on n'ait pas tenté de prévenir ce désastre ou du moins d'en diminuer la gravité?

Toute communication avec les religieux des villages fut interrompue dès le 25 décembre 1919. Les Pères ont certainement tâché de m'envoyer des lettres, mais aucun courrier ne put arriver à Marache, parce que les Turcs avaient occupé les ponts du Djihan, fleuve distant d'une douzaine de kilomètres de l'ouest de la ville. Tout chrétien qui tenta de passer le fleuve fut tué et jeté à l'eau. Un Turc du nom d'Ahmed, originaire d'Avassur, près de Yenidjèkalè, nous raconta avoir vu en route des cadavres de chrétiens et avoir causé avec le R. P. Albert Amarisse, qui lui avait offert une récompense de trois livres turques en or pour porter une lettre à Marache; ce Turc n'accepta pas de peur que la lettre ne tombât dans les mains des bandits postés à l'entrée et à la sortie des ponts du Djihan.

Par quelles angoisses ont dû passer nos malheureux Pères, les longs jours qui précédèrent leur martyre! Ce martyre coïncide à peu près avec le 21 janvier 1920, jour où la révolte éclata à Marache.

Ce 21 janvier, à midi précis, le commissaire de police tira en l'air cinq coups de revolver dans une rue voisine du couvent. C'était le signal convenu. Aussitôt je vois de la fenêtre du couvent un rassemblement se former sur la plate-forme de la citadelle située en face de moi. C'était la bande des insurgés; ils font, sous le commandement de sergents de la gendarmerie, quelques exercices en bran-

(1) Voir *Études* du 5-20 juin 1920, pages 576 et suivantes.

dissant leurs fusils ; puis comme des forcenés ils se lancent en ville pour attaquer les « ghiavours » (dénomination que les Turcs donnent aux chrétiens et qui veut dire infidèle). Toute la population turque de Marache courut aux armes et se mit à faire pleuvoir des milliers de balles sur les maisons chrétiennes. Les premières victimes furent des Français, de pauvres poilus, qui ne soupçonnant rien étaient allés au marché avec leurs chariots. Six d'entre eux tombèrent frappés par des balles, tirées par des agents de police. Partout les sentinelles françaises étaient en butte à ces balles traîtresses ; plusieurs de ces soldats furent tués, entre autres ceux qui étaient de faction à la porte du couvent et à l'entrée de l'hôpital. Une patrouille française de cinq hommes fut égorgée dans un cimetière turc. Des compagnies de soldats, qui à cause de la révolte inattendue durent à la hâte changer de cantonnement, furent obligés de passer devant les créneaux des maisons turques du quartier Qaïa-Cache et plusieurs d'entre eux, parmi lesquels des officiers, trouvèrent la mort. Le dirai-je ? Un pauvre poilu, soldat de liaison au bureau de la poste turque, eut les parties sexuelles coupées et en les lui mettant dans les mains, les Turcs lui dirent : « Voilà ton courrier, va le porter à la Place ! » Le malheureux eut une mort atroce ; il expira six jours plus tard. Ce premier jour de la révolte, quelques chrétiens aussi furent tués, mais la plupart purent se mettre en sûreté en cherchant asile dans les églises, dans les écoles chrétiennes, et partout où les Français avaient leur cantonnement. Ces cantonnements étaient au nombre de douze.

Nous voilà à la tombée de la nuit du 21 janvier. Les forces turques étaient imposantes ; leur plan d'investissement des cantonnements français et des quartiers chrétiens était si bien conçu et si bien appliqué que toute liaison entre les différents cantonnements fut rendue impossible, même entre ceux qui étaient voisins l'un de l'autre.

Les Turcs estimant que toute résistance, soit de la part des Français, soit de la part des Arméniens, n'aurait aucun succès, s'enhardirent à envoyer le lendemain un ultimatum de quatre conditions au Commandement de la Place. Cet ultimatum impertinent en même temps que ridicule stipulait l'abandon de tout matériel de guerre et de transport entre les mains des Turcs, le libre départ des officiers et l'emprisonnement des soldats français. Ces conditions furent repoussées avec dignité et dès lors les Turcs continuèrent la bataille engagée la veille, une bataille qui sur tous les points de la ville dura jusqu'au matin du 11 février, en tout *vingt et un jours*, jours d'enfer, jours de destructions, de massacres, jours qui vous rendraient fous, si les péripéties s'en déroulaient devant vos yeux sur les films d'un cinéma !

Le but des assaillants turcs était l'anéantissement total de tous les chrétiens, y compris les Français. Assurés qu'aucune force de la ville ou du dehors ne pouvait les surprendre, les Turcs commencèrent tout à leur aise à massacrer les chrétiens de tout âge, qui étaient restés dans leurs maisons. Le premier massacre eut lieu au quartier chrétien, dit Chèkèr-dèrè, situé dans un vallon derrière la citadelle, restée entre les mains des Turcs. Le feu fut mis à l'église arménienne dite Sourp Kevork (Saint-Grégoire) et à toutes les maisons du quartier. Une compagnie française, qui y cantonnait, aidée par des Arméniens courageux, put se réfugier dans un autre quartier. Femmes, enfants, vieillards, obligés de rester, tombèrent sous le coutelas des Turcs et pour éviter la peine d'enterrer les cadavres, ceux-ci les traînèrent et les jetèrent dans un four à chaux en activité.

Les colonnes de fumée et les lueurs sinistres de ce premier incendie donnèrent avis aux Turcs des villages où se trouvaient nos Pères, que la *Guerre Sainte* avait commencé. C'était le 23 janvier. Eux aussi, donnant libre cours aux sentiments dictés par leurs croyances, se

ruèrent sur nos chapelles, nos hospices, sur les chrétiens réunis au pied de l'autel, priant et écoutant les derniers mots de réconfort de leurs pasteurs, nos infortunés confrères ! Trois d'entre eux furent tués à coups de revolver, deux autres brûlés vifs, leurs ouailles périrent avec eux dans les flammes, qui en peu de temps détruisirent nos missions de Yenidjèkalè, de Donghèlè, de Moudjoukdèrèsi. Le nombre de tués dans nos villages fut d'environ un millier.

Ainsi prit fin la journée du 23 janvier hors de Marache et bien que personne ne nous eût apporté la douloureuse nouvelle de ce désastre (1), nous étions pourtant convaincus, vu les menaces antérieures des Turcs, qu'il avait eu lieu et que les mêmes désastres se reproduiraient à Marache, les jours suivants. En effet, le 24 janvier, les Turcs mirent le feu aux quatre coins de la ville pour obliger les chrétiens à sortir de leurs demeures. Dès ce moment jusqu'à la fin de ces jours terribles les incendies continuèrent jour et nuit : tantôt les lames de feu se tournaient vers le nord, tantôt vers le sud, les flammes avançaient toujours, pour détruire ou pour encercler de plus en plus les cantonnements où avec les Français se trouvaient des milliers de chrétiens.

Durant cet incendie les coups de fusils, le claquement des mitrailleuses, entrecoupés de coups de canon, ne cessèrent pas un instant de part et d'autre ; car les assiégés, Français et Arméniens, ne manquaient pas de riposter.

Les maisons brûlées à Marache étaient pour la plupart des maisons de chrétiens ; j'estime que toute maison chrétienne a été incendiée ; parmi les constructions d'importance qui furent la proie des flammes, je compte cinq églises arméniennes, trois églises protestantes, une foule

(1) Quelques détails sur la mort de nos confrères ont été racontés par un Turc, dont le nom nous est connu ; je les ai appris à Alep, le 19 août 1920.

de magasins et quelques mosquées. Beaucoup d'enfants et de femmes périrent dans les flammes.

Spectacle terrifiant : des malheureux, encerclés par le feu, couraient affolés sur les toits et puis, les maisons s'effondrant, ils disparaissaient dans un gouffre de flammes, de fumée et d'étincelles. La plus effrayante de toutes ces scènes fut l'incendie de l'église arménienne de la Sainte-Vierge (Asdouvats-adzine), plus terrible que celui de l'église protestante, dite la Première, d'où les soldats français et 1,500 chrétiens purent s'enfuir en creusant des boyaux, qui donnaient accès à d'autres maisons chrétiennes. Cette église était située sur une colline, à une petite distance de notre couvent. Là s'étaient réfugiés 50 soldats franco-arméniens et environ 2,000 chrétiens. L'anéantissement de cette église avec ceux qui s'y étaient réfugiés demanda huit jours de travail pénible aux insurgés turcs.

D'une fenêtre du couvent je regardai à maintes reprises, avec mes lunettes, la tragédie qui s'y déroulait. Les premiers jours l'église était entourée de trois côtés par des maisons flambantes, formant un cercle de feu, qui empêchait toute communication avec elle (1). Du côté est il y avait un quartier turc où les insurgés étaient si nombreux et si fortement retranchés, que tout effort sérieux de la part des Français pour venir en aide à ces malheureux fut rendu difficile. Le presbytère fut d'abord détruit ; le lendemain ce fut le tour de l'école située à côté de l'église.

La dernière nuit je fus stupéfait de voir un immense brasier sur la terrasse de l'église, formée d'une épaisse couche de terre : « Voilà, pensai-je, que les Turcs y ont

(1) Pourtant deux soldats franco-arméniens, dits Kamavor, étaient sortis et sous les balles turques, ils se rendirent au plus proche cantonnement français pour implorer du secours. Ces braves, après avoir rempli leur mission, retournèrent à l'église et périrent avec leurs compatriotes.

allumé un bûcher de bois de sapin. » Je m'étais trompé, ce n'était pas du sapin, c'était du pétrole : ils en avaient inondé la couche de terre de la terrasse de manière que le pétrole enflammé pénétrât la terre, puis incendiât les traverses du plafond et dès ce moment tout espoir de salut fut perdu. Les chrétiens qui s'élançaient hors de l'église furent égorgés, ceux qui restèrent, périrent dans les flammes : des 50 soldats et des 2,000 chrétiens, presque personne ne se sauva.

Décrire les péripéties que subit chaque cantonnement et la foule des chrétiens, qui dans leur enceinte se croyaient à l'abri de la mort, est une tâche pénible ; c'est l'histoire d'un long martyre. Je me borne à dire quelques mots sur ce qui se passa dans mon église durant les vingt et un jours de siège.

Lorsque la révolte éclata, les garçons et les filles étaient en classe ; ils ne pouvaient plus retourner à la maison. Les chrétiens des quartiers les plus proches de l'église se réfugièrent chez nous et leur nombre s'éleva à 3,700. Les soldats français, la plupart des Algériens, étaient 210 hommes. Notre emplacement situé sur un grand rocher, qui domine une grande partie de la ville, était devenu une forteresse inexpugnable ; les milliers de balles qui nous furent envoyées chaque jour, s'aplatissaient contre les murs, durs comme le granit et les Turcs, croyant qu'une grande force armée se trouvait chez nous, n'osèrent nous attaquer de près. Ils se contentèrent de tirer du haut des minarets des mosquées sur les soldats et les civils ; quelques-uns furent frappés. Au couvent il n'y avait pas assez de vivres pour nourrir une foule si énorme et la nécessité absolue de s'en procurer se fit sentir. Il fallut ouvrir une brêche dans l'enceinte, que les positions fortifiées des Turcs avaient formée autour de nous. Les soldats, courageusement aidés par les civils, commencèrent à creuser un boyau, du couvent vers la place, qui était à deux kilomètres de distance. Après avoir

creusé longtemps, il fallut prendre d'assaut quelques maisons turques, qui dominaient le boyau, parmi lesquelles la célèbre « Maison blanche ». Au prix du sacrifice de quelques vies humaines, une liaison fut enfin créée avec la place, d'où des munitions et un peu de vivres purent être portés au couvent. Presque tous les soldats étaient obligés de sortir du couvent pour la garde et la défense du boyau et ainsi très peu de soldats restaient chez nous, d'où la vive inquiétude d'être surpris par les Turcs. Gare à nous si les Turcs s'apercevaient que la garnison était si réduite !

Pour induire les Turcs en erreur quant à nos forces le capitaine B... prit l'heureuse initiative d'armer une trentaine de jeunes Arméniens qui, postés derrière les créneaux des murs de l'enceinte du jardin du couvent, ne cessèrent de répondre jour et nuit aux coups de fusil des Turcs ; maintes fois les poilus félicitèrent ces braves en observant leur tir exact, et apprécièrent leur courage.

Vu l'incertitude de l'avenir et le peu d'espoir d'être secourus du dehors, de grands travaux de défense s'imposèrent. Devant le couvent on construisit de petits fortins, dans la cour on éleva des remparts, toutes les baies du clocher et les fenêtres du couvent furent fermées par des murs de pierres ou de terre ; les Arméniens concoururent avec élan à toutes ces corvées ; la nuit des escouades devaient sortir du couvent pour aller chercher des pierres, des poutres, des vivres ; pour ramener les morts ou les blessés, que l'action de la journée avait laissés dans les rues. L'abnégation des Arméniens pendant ces rudes travaux fut admirable, même héroïque. Deux soldats furent envoyés le 4 février d'un cantonnement situé loin du couvent à la Place, en plein midi ! Ils devaient passer le pont du vallon dit « Qanle-dèrè » (vallon du sang) au pied de la colline où se trouve le couvent. A peine au milieu du pont, une vive fusillade partie des barricades aux deux extrémités du pont les abattit. A la tombée de la nuit le

capitaine B... voulut à tout prix, que les cadavres fussent portés au couvent et il ordonna aux Arméniens d'aller les chercher. Plusieurs s'offrirent à exécuter l'ordre donné. Ils demandèrent des armes qui leur furent refusées. Malgré cela quatre d'entre eux sortirent du couvent, arrivèrent au pont et prirent les morts sur le dos. A ce moment les Turcs ayant entendu du bruit, ouvrirent la fusillade. L'un des Arméniens fut blessé mortellement et vint expirer au couvent. Ces braves ne méritent-ils pas d'être décorés?

Les sorties de nuit aux maisons turques et arméniennes, qui à l'approche de l'incendie avaient été évacuées en toute hâte par les habitants, nous procuraient des vivres pour nourrir une communauté de plus de 3,700 personnes. Des poutres à demi-brûlées, que du dehors on apporta au couvent, servirent à faire une soupe de blé dans deux énormes marmites et à chauffer les plaques en tôle pour y cuire du pain en feuillettes. Mon très regretté confrère le Père Joseph présida chaque jour à la distribution des vivres, qui étaient en quantité suffisante pour ne pas mourir, trop mince pourtant pour s'assurer une longue vie. Des officiers français, animés des sentiments de la plus noble pitié à la vue de ces malheureux, avaient la charité de distribuer l'après-midi une poignée de blé cuit aux 300 petits enfants de chez nous, qui n'avaient aucune idée de tout ce qui se passait autour d'eux.

Le 1er février, à la tombée de la nuit, un officier, le lieutenant V..., hissa le drapeau français sur le clocher. Le lendemain, à la nouvelle que le drapeau tricolore était hissé, une étincelle d'espoir ranima la foule de blessés et de malades, qui gisaient les uns contre les autres sur les dalles des trois nefs de l'église. En voyant le drapeau, qui d'ailleurs avait été hissé la même nuit sur tous les endroits où se trouvaient les Français (j'ai compté 15 drapeaux), tout le monde crut que par cet acte solennel Marache était définitivement conquise aux Français.

La raison pour laquelle le drapeau venait d'être hissé, ne fut comprise que sept jours après. La place avait donné cet ordre, parce qu'une colonne de secours sortie d'Adana était en marche vers Marache ; le drapeau devait faire comprendre à la colonne la situation des emplacements français en cas de bombardement. La vue du drapeau consola les chrétiens et fit désespérer les Turcs, qui, se croyant perdus, continuèrent la bataille avec plus de fureur que jamais, pour réduire, selon leur dire, la ville en un four à chaux avant de la laisser aux mains des Français.

Le 7 février, à midi précis, la colonne, déjà en vue de la ville depuis le grand matin, arrive, établissant son campement à quatre kilomètres dans la plaine, devant la ville. Une partie de la colonne contourne la ville du sud au nord, passant devant la partie ouest et pouvant communiquer avec la place. Aussitôt commença un petit bombardement, qui fut répété le 8, le 9 et surtout l'après-midi du 10 février pour préparer et pour couvrir la retraite des Français. Les Turcs n'ayant pas le moindre soupçon que les Français allaient se retirer, hissèrent le drapeau blanc pour se rendre. Hélas, on ne peut utiliser la défaite des Turcs ; l'ordre d'évacuer la ville dans la nuit du 10 au 11 février était irrévocable ! Le soir du 9 février je vis les officiers français, à table comme d'ordinaire au réfectoire du couvent, dans un état d'âme des plus pénibles. Je compris qu'il y avait quelque chose de très grave ; je me présente aux officiers et les prie de me dire pourquoi ils sont si pensifs. Alors le capitaine B... me dit : « Mon Père, j'ai reçu l'ordre d'évacuer le couvent, mais je vous ordonne de ne rien dire à personne. » Précaution inutile, car plusieurs personnes, en voyant le lendemain les préparatifs que faisaient les soldats français, en conclurent qu'ils hâtaient leur départ. Je fus assailli de questions auxquelles je répondis évasivement : ce qui ne fit que confirmer la certitude de mes interrogateurs.

L'évacuation de la ville fut une opération très délicate et le secret absolu était nécessaire pour la faire réussir sans perte d'hommes.

Les *Etudes* du mois de juin 1920, page 577, accusent les Arméniens de « calomnie », parce qu'un habitant de Marache semble avoir dit que les Français avaient évacué la ville sans prévenir les Arméniens.

En partie cela est vrai, malheureusement.

Pour se faire une idée de l'évacuation, il faut connaître les lieux de refuge des chrétiens, qui étaient situés en ligne droite d'un bout de la ville (le Sud) à l'autre (le Nord), sur un parcours de trois kilomètres. En bas de la ville il y avait l'église arménienne (brûlée) dite « des 40 Martyrs » (Kars oun Manouk). A peine la colonne de délivrance fut-elle arrivée devant la ville, les 2,000 réfugiés se trouvant dans cette église purent sortir de la ville et rester à côté de la colonne. Parmi ces réfugiés était le R. Abbé Pascal (Harontioun) Moldjeian, prêtre arménien-catholique, sorti de son église le 9 février de grand matin, et se rendant au camp pour avoir des nouvelles. Notez bien que par mesure militaire selon la situation d'alors, il était absolument défendu aux civils de rentrer en ville.

Au milieu de la ville, comme dans un triangle, se trouvent l'église arméno-catholique, puis l'américaine dite la Première église (brûlée) et en face d'elle sur une colline l'église des Pères Franciscains; ces églises sont séparées l'une de l'autre par des quartiers turcs, où les insurgés se trouvaient en grand nombre et qui jusqu'au dernier moment rendirent absolument impossible toute communication entre elles.

L'église américaine en face de nous, prit feu l'après-midi du 9 février et les soldats et les civils qui s'y trouvaient (environ 1,500) purent se retirer par des trous percés auparavant dans les murs; la plupart se joignirent aux chrétiens à l'église arménienne-catholique. La nou-

velle du prochain départ ne fut pas publiée à cette église, où les mesures militaires dont j'ai parlé plus haut, étaient logiquement les mêmes que celles prises pour mon église. On dit que seulement le matin du 11 février les chrétiens y réfugiés s'aperçurent du départ et alors une foule de 2,000 personnes se lança dans les rues pour rejoindre ceux qui déjà étaient en route avec moi. Ce sont les 2,000 dont les *Etudes* (page 577) parlent et qui furent presque tous massacrés, non par les bandes turques qu'ils rencontrèrent en route mais par les habitants turcs de Marache, qui coururent après eux en les tuant à coups de haches et de couteaux, quelques-uns même eurent la tête sciée. Les survivants, deux ou trois personnes, parmi lesquelles était M. Serop Kharlakian, nous rejoignirent le même jour et ce dernier me raconta ces particularités navrantes.

A l'église des Pères Franciscains se trouvaient, comme il a été dit plus haut, 3,700 réfugiés. Les chariots qui y furent détruits, les cuisines ambulantes qui y furent rendues inutilisables, les mitrailleuses qui furent démontées, toutes ces actions qui eurent lieu l'après-midi du 10 février, indiquaient clairement ce qu'il m'avait été défendu de dire. Le moment du départ avait été fixé à 6 heures précises du soir. On nous avait invité, le frère Joseph et moi, avec nos domestiques, à nous tenir prêts à la grande porte du couvent : il nous était permis d'accompagner les militaires qui devaient passer par le boyau. Avec insistance on nous conseilla, même on nous demanda, d'évacuer le couvent. C'était décidé ; le signal du départ fut donné ; vite nous nous jetâmes dans le boyau, pour nous rendre à la place, distante d'une vingtaine de minutes. Mais du côté gauche du boyau il y avait une mosquée, qui à cinquante pas le dominait et qui par respect cultuel fut toujours laissée aux mains des insurgés. Bien que nous grimpions dans le plus grand silence, les Turcs de la mosquée durent entendre du bruit et soupçonnant qu'il

y avait du monde dans le boyau, ils ouvrirent, une heure durant, une vive fusillade sur nous. Les balles frappèrent les bords du boyau ; nous nous étions accroupis le plus bas possible et nous priâmes saint Antoine de nous protéger contre les balles turques.

Ici je demande à ceux qui critiquent d'une façon si amère les mesures prises par les Français, « est-ce que pour assurer la vie des soldats, ils auraient pu agir différemment au moment de l'évacuation ? Pouvaient-ils permettre aux civils de les accompagner dans les rues de la ville ? Malheur, si lors de la fusillade que nous subîmes dans le boyau, des milliers de civils s'étaient trouvés avec nous ! On comprend que tant de monde n'aurait pu entrer dans un boyau : les civils auraient dû marcher sur la route exposée au feu turc et dans ce cas ni les soldats ni les civils n'auraient pu se sauver. Les Français qui se trouvaient au centre de la ville durent donc penser avant tout à eux-mêmes, puis au sort des civils, et ils ont agi en conséquence. Lorsque la fusillade dirigée sur le boyau prit fin et nous permit d'en sortir, il était environ 7 heures et demie du soir. Alors le capitaine B... qui était avec nous, voyant que les soldats étaient en sûreté, me permit, suivant les instructions reçues de la place, d'envoyer au couvent un petit billet invitant les chrétiens à nous suivre et à se rassembler à la caserne derrière la place, d'où le départ général était fixé à 10 heures de la nuit. Un très brave guerrier arménien, au service des Français, appelé Haïk, fut chargé du message, qu'il remplit heureusement.

Je regrette infiniment que ce message n'ait pu parvenir à l'église arméno-catholique. L'y faire parvenir était d'une impossibilité absolue, parce qu'il fallait passer le pont sur le fameux vallon dit « Quanle-dèrè », qui était barricadé aux deux bouts par les Turcs ; prendre une route en évitant le pont était aussi impossible le soir du 10 février, parce qu'à sa droite et à sa gauche les maisons étaient en flammes. Les Français qui étaient à

l'église arméno-catholique en sortirent la nuit du 9 au 10 février par une route au bas de la ville.

Au retour de Haïk, je lui demande des nouvelles quant à nos 3,700 réfugiés. Il me dit que parmi eux règne un désordre épouvantable. Avant que mon message arrivât, 250 avaient déjà sauté les murs de l'enceinte du couvent et purent me rejoindre. Lorsqu'à tous fut donnée pleine liberté de s'en aller, beaucoup de femmes et d'enfants se réfugièrent dans les établissements de la mission américaine à côté de la place en prenant une route plus à l'abri des balles turques. La plupart des hommes restèrent au couvent, se défendant pendant deux jours contre les Turcs qui, ayant compris le départ définitif des Français, leur persuadèrent de se rendre. Ils se rendirent; seulement ceux qui parlaient le français furent mis en prison et s'y trouvent encore. Selon les nouvelles que j'ai eues, très peu de réfugiés qui étaient à l'église des Pères Franciscains, périrent.

Le soir, à 10 heures, nous étions réunis à la caserne, située au nord, un peu hors de la ville, derrière la place et les édifices de la mission américaine. Là aussi une foule de chrétiens avait trouvé un refuge pendant les vingt et un jours et la plupart d'entre eux voulurent suivre les Français. A 10 heures précises on se mit en route pour rejoindre la colonne qui était au sud devant la ville. Notre route contournait la ville à l'ouest à peu de distance d'elle, en passant par les champs, par les vignes où les pierres, les broussailles nous faisaient trébucher à chaque pas. La multitude de femmes et d'enfants qui me suivaient, au lieu d'observer un silence absolu, ne firent que crier: l'enfant appelait la mère, la mère l'enfant, tandis que notre passage était éclairé par les lueurs de la ville encore en flammes. Les clameurs de la foule pouvaient attirer l'attention et les balles turques.

L'officier de l'avant-garde s'apercevant du danger très

grave dans lequel nous nous trouvions, s'emporta non sans raison, et se jetant en arrière les poings fermés, m'administra deux coups formidables en pleine poitrine, à moi qui officiellement avais été choisi pour conduire la foule vers son salut. Doucement je protestai et l'officier m'ayant reconnu, me présenta très gentiment ses excuses. Je me consolai en me disant qu'après tant de souffrances, je recevais du moins deux jolies décorations !

Après une marche pénible de deux heures, nous atteignîmes le camp à minuit, dans la nuit du 10 au 11 février ; immédiatement après, le camp fut levé ; la colonne s'ébranla ; elle emmenait avec elle 3,200 réfugiés.

De temps en temps, en pleurant, nous nous arrêtions pour donner un coup d'œil, un dernier adieu à la ville de Marache si terriblement sinistrée ; de loin elle nous saluait par un feu d'artifice des plus splendides, des plus imposants : la grande caserne dont nous venions de sortir était en flammes : on y avait amassé tous les effets et toutes les munitions que l'on ne pouvait pas transporter ; à tout cela on avait joint les poudres et une énorme quantité de cartouches prises à la poudrière turque, qui à l'approche du feu s'enflammèrent, occasionnant une explosion formidable qui lança vers le ciel des flammes rouges, jaunes et bleuâtres accompagnées de détonations étourdissantes et dont le fracas se fit sentir à plusieurs kilomètres de la ville. Le matin, de bonne heure, les Turcs, en signe de victoire, hissèrent leur drapeau sur les débris de la caserne : c'était une victoire pour les Turcs ; peu importe la manière dont ils l'ont remportée ! Le coq qui demeure sur place a raison de chanter, en voyant s'en aller l'adversaire mille fois plus fort que lui !

Le 11 février, à 6 heures du soir, nous arrivâmes à El-Aglou, où l'on bivouaqua. Le lendemain, 12 février, le camp fut levé et on arriva le soir, à 6 heures, à Bel-Pounar. Ces deux jours de marche furent heureux : du beau temps, des chemins secs, et surtout aucune trace

des masses assaillantes dont parlent les *Etudes* déjà citées, page 576.

Certes ces masses étaient en formation au début de janvier, mais que les Français aient dû « se frayer une route », briser le cercle de fer qui entourait la ville, traverser des gorges montagneuses, et cela alors « qu'ils étaient trop faibles pour passer à l'attaque », voilà autant d'assertions exagérées des *Etudes*.

Les *Etudes* confessent que « la retraite ne fut pas sérieusement inquiétée; mais qu'au cours de la troisième journée de marche, la colonne fut assaillie par une furieuse tempête de neige ». (Si cette bourrasque se fût déchaînée quatre jours plus tôt, les Français ne seraient pas sortis de Marache; ils y seraient encore.)

Le soir du 12 février, je fus empêché par des sentinelles algériennes de me rendre au logis des officiers français où mon cher confrère, le Père Joseph, avait déjà trouvé un charitable accueil. Je dus dormir sur la paille, à la belle étoile. Fatigué d'une marche de trente-six heures, mon sommeil était profond. Un peu après minuit, je fus éveillé par des picotements froids au front. Je lève un peu la tête et je me vois déjà couvert d'une couche de neige de 15 centimètres d'épaisseur. Je restai tranquille sous ma couverture, étendu par terre, en attendant le signal du départ, qui fut donné à 6 heures du matin. Alors le linceul de neige se déchire en mille endroits: c'était une image de la résurrection des morts au son des trompettes des anges, le jour du dernier jugement. On marche dans la neige qui, chassée par la tempête, ne cesse de nous fouetter le visage. La marche de Bel-Pounar à Islahiè, au lieu de cinq heures, dura quatorze heures; on s'était trompé de route. Se reposer était impossible; un moment de repos, c'était la mort. Les malheureux qui se reposèrent, ne purent plus se remettre sur pieds. Sur toute la route rien que des cadavres: 1,200 Arméniens succombèrent. Les parents jetèrent leurs enfants à côté

de la route, ne pouvant plus les porter sur le dos. Les soldats noirs, s'appuyant un moment contre un arbre, y restèrent gelés le fusil en main. A côté de la route, des chevaux morts, des fusils dont les porteurs s'étaient débarrassés, une quantité d'effets que l'on ne pouvait plus porter avec soi ; puis, derrière nous, sur la route jonchée de cadavres et de gens demi-morts, s'avançaient les pièces d'artillerie et une cinquantaine de chariots : ils n'avaient pas le loisir de changer de route, ils durent passer où nous étions passés ! C'était horrible de voir les spectacles navrants qui se déroulaient sous nos yeux sur le parcours de Bel-Pounar à la station de Islahiè.

Mon compagnon d'exil, le cher Frère Joseph, que j'avais perdu de vue depuis deux jours dans cette colonne de dix kilomètres de longueur (pensez que l'on marchait dans la neige un à un), me rejoignit un peu avant l'arrivée à la station. C'était mon salut ; étant épuisé de fatigue, le bon Frère me soutint et me traîna jusqu'à la station où des officiers français très aimables et très compatissants nous donnèrent du thé chaud et un abri confortable pour passer la nuit.

Le dimanche 15 février, un wagon fut mis à notre disposition et cinquante réfugiés purent se réjouir avec nous de la grande faveur que le commandement français nous faisait, pour nous amener à Adana. Un malheur m'était encore préparé. Le soir, très tard, nous descendîmes à la station d'Adana ; le cher Frère Joseph m'accompagne pour nous rendre à un hangar où nous devons passer la nuit, mais avant d'y arriver, le Frère, épuisé de fatigue et d'émotions, tombe à terre et, en quelques minutes, il expire à mes pieds !

Neuf mois se sont écoulés depuis la mort de l'inoubliable bon Frère et pourtant tout ce que j'ai vu et vécu reste vivement empreint dans ma mémoire. Rien aussi ne survient pour effacer le souvenir de ce tragique passé ; au contraire, les événements d'Adana, de Sis, d'Osmaniè,

d'Aïntab, le dernier massacre de Hadjine, les cris de détresse qui ces jours-ci encore m'arrivent de Marache, ne font que raviver la pensée du passé et ils sont le prolongement de la douloureuse histoire, qui eut son début à Marache, le 21 janvier 1920!

Je laisse à mes lecteurs d'apprendre par les journaux le déroulement des épisodes actuels. On peut se demander si le peuple arménien, qui, sur le territoire ottoman, a à déplorer au moins *deux millions* de massacrés pendant ces dernières vingt-cinq années de ma vie apostolique, a quelque chance de rester un peuple.

Oui, ce peuple martyr ne meurt pas, parce que le sang de ses martyrs est la semence, qui lui rendra le décuple de ce qu'il a perdu. En effet, ce peuple, depuis des siècles, persécuté par ceux qui suivent les préceptes du « Khoran » et un peu détesté par les marchands d'autres pays, qui au sein du peuple arménien rencontrent des capacités pour le commerce trop supérieures, n'a pas encore succombé et Dieu ressuscite les morts en conservant à la race arménienne sa prodigieuse fécondité. L'Arménien ne pense à autre chose qu'à produire des êtres humains et avec ténacité il poursuit cet idéal, précisément pour faire face à ses ennemis. Que la paix revienne, qu'à l'Arménien soit donné le droit de vivre et bien vite il repeuplera les villes, les villages où il vécut auparavant.

A l'heure actuelle le nombre des Arméniens encore en vie dans la Petite-Arménie ou Cilicie, et dispersés un peu partout, est d'environ 200,000. Nous, missionnaires, nous avons la conviction que bientôt une ère de prospérité s'ouvrira pour ces malheureux. Nous voulons rester à leur côté, nous voulons les secourir au nom de l'Eglise catholique qui, par ses missionnaires, par les aumônes de ses fidèles, doit et veut avoir l'honneur d'être la tendre Mère de la Nation arménienne!

En finissant mon récit, je prie Dieu de bénir tous ceux qui s'intéressent au sort de cette chrétienté.

Père Materne Muré.

Alep, 30 octobre 1920, anniversaire de l'entrée triomphale des troupes françaises à Marache.

Contre le Bolchévisme

Nos lecteurs trouveront ci-après le texte de l'important discours que M. Emile Vandervelde a prononcé récemment, au Congrès des socialistes belges, sur l'Internationale communiste : c'est un acte d'accusation accablant dressé contre le Bolchévisme et les Bolcheviks.

Je viens dénoncer l'*Internationale communiste,* la IIIe Internationale, comme une dangereuse entreprise de scission, de désagrégation, de démoralisation de la classe ouvrière.

Je le ferai simplement, et aussi objectivement qu'il me sera possible. Je ne répondrai pas à l'injure par l'injure. Je n'opposerai pas à la violence des actes, la violence des paroles.

Mais à ceux qui nous attaquent dans ce que nous avons de plus cher — notre attachement à la cause socialiste, — nous avons le droit, que dis-je? le devoir de répondre, et nous le ferons avec d'autant plus de sérénité, que les luttes d'à présent ne sont que la répétition d'anciennes luttes, et que tout ce que l'on nous dit aujourd'hui, on le disait aux fondateurs de la Ire Internationale, à Engels, à Marx, il y a cinquante ans, au lendemain de la guerre franco-allemande.

Alors aussi, l'Internationale était divisée contre elle-même. Alors aussi, le terrorisme russe s'opposait à la démocratie socialiste — Bakounine contre Marx, — et c'est au Congrès de La Haye, en 1872, que la Commission d'enquête sur les agissements des communistes, concluait en ces termes:

Nous avons devant nous une organisation qui, sous le masque de l'extrémisme, dirige ses coups non contre les gouvernements actuels, mais contre les révolutionnaires qui se refusent à reconnaître son

orthodoxie et à obéir à ses ordres. Elle remplace les grands traits de notre programme, les grands buts de notre union, par un programme sectaire et étroit; elle organise au sein des groupements de l'Internationale, qui agissent ouvertement, des noyaux secrets qui exécutent les mêmes mots d'ordre et réussissent souvent à imposer leur volonté à l'Internationale, grâce à une action arrêtée d'avance. Elle s'attaque, dans sa presse, à tous ceux qui ne veulent pas se laisser dominer par sa volonté et elle pousse à une guerre ouverte dans nos propres rangs.

Saisissante analogie entre des situations nées des mêmes causes !

Les Marxistes de 71 ont su se défendre. Nous nous défendrons aussi; mais il importe avant tout de le dire : nous ne laisserons pas établir de confusion entre le Bolchévisme et la Révolution russe.

Nous sommes avec la Révolution russe. Nous acceptons le bloc de la Révolution russe. Nous considérons que la Révolution russe est le plus grand événement de cette époque, marquée par tant d'événements formidables : c'est elle qui a fait rentrer dans le néant les dernières autocraties ; c'est elle qui a libéré cent millions de paysans, en leur donnant la terre, en détruisant les derniers vestiges des servitudes féodales; et si l'on me dit que la Russie actuelle est un chaos, je réponds avec Nietzsche : « Il faut un chaos, pour que de ce chaos jaillisse une étoile ! »

Nous sommes avec la Révolution russe, et, je le dis nettement, s'il n'y avait d'autre alternative que la réaction monarchiste et le communisme bolchévique, si je n'avais d'autre choix qu'entre Wrangel et Lénine, eh bien, je me battrais pour Lénine !

Mais entre la réaction terroriste rouge et la réaction terroriste blanche, il y a quelque chose, il y a le peuple russe, la grande démocratie russe ; et si, délivrée de ceux qui règnent sur elle, elle pouvait exprimer sa pensée, elle serait démocrate et socialiste.

La preuve, je l'emprunte à un document que je crois être seul à posséder en Belgique ; c'est le premier numéro

de l'*Internationale communiste*. Il a trait aux élections de novembre 1917, après le coup d'Etat bolchéviste, alors que Trotsky et Lénine étaient déjà les maîtres au Kremlin, entourés de baïonnettes.

Alors qu'il était sous leur domination, comment a voté le peuple russe?

Le parti bolchéviste, 9 millions de voix; les partis bourgeois, 4 millions et demi, les mencheviks, social-révolutionnaires, 22 millions.

Dès lors, les bolchévistes, disposant de tous les moyens d'action que donne le pouvoir conquis par la force, ne représentaient pas le quart de la population russe. Combien seraient-ils aujourd'hui, après trois ans de la plus désastreuse des expériences?

Ne l'avouent-ils pas eux-mêmes? Sur cent millions de Russes, il n'y a que cinq cent mille membres au parti communiste, et c'est un communiste, Van Overstraete, qui, revenant de Moscou, déclarait récemment à Bruxelles: « Sur ces cinq cent mille, il y en a cent mille peut-être qui le sont réellement. »

Et c'est au nom de cette minorité, qu'après avoir commis le crime de dissoudre la Constituante, d'attenter à la souveraineté populaire, d'employer la force contre un Parlement qui comptait une immense majorité de socialistes, c'est au nom de cette minorité, dis-je, que l'on exerce la dictature; ce n'est pas la dictature du prolétariat; ce n'est pas la dictature de la majorité du prolétariat; c'est la dictature d'une minorité, d'une minorité infime; c'est la dictature de quelques hommes, en attendant, peut-être, la dictature d'un sabre!

Pour maintenir pareil régime, contre la volonté des masses, — les communistes, d'ailleurs, le déclarent eux-mêmes — il n'y avait qu'un moyen: la contrainte de la force, le système de la terreur.

En voulez-vous la preuve?

Je l'emprunte au discours que Lénine lui-même, au Comité exécutif de l'*Internationale communiste,* le 18 juin 1919, adressait aux délégués français, Cachin et Frossard.

Je cite d'après le procès-verbal.

Lénine constate que les délégués français ont parlé franchement. Leur opinion, dit-il, n'est pas la nôtre. Il y a entre nous des divergences profondes, sur la conception de la dictature prolétarienne. C'est la fraction avancée du prolétariat qui devient l'Etat lui-même, contre la bourgeoisie et contre la partie la moins avancée de la classe ouvrière, y compris les réformistes que nous traitons en bourgeois. *Les réformistes, en Russie, ou bien ils s'inclinent, ou bien ils s'en vont, ou bien nous les empêchons de nuire.*

Saisissez-vous, mes amis, la portée de ces dernières paroles?

Ou bien ils s'inclinent, et on leur pardonne, en les humiliant. Ou bien ils s'en vont, et après avoir connu l'exil pour avoir lutté contre le Tsar, ils connaissent l'exil pour avoir résisté aux communistes. Ou bien ceux-ci les « empêchent de nuire », et les jettent en prison, ou les traduisent devant une *Commission extraordinaire*. Et, quand la citoyenne Snowden, de la délégation britannique, demande au président de cette Commission : « Est-il vrai que vous ayez fait exécuter 10,000 personnes? », celui-ci de répondre : « C'est inexact ; il n'y en a eu que 8,500 ! »

Telle est la mentalité des chefs, de ceux qui font de la violence par système, de ceux qui voient dans la Terreur le moyen, le seul moyen, de prolonger leur domination.

Demandez-vous, maintenant, ce que doivent devenir ces théories dans le cerveau, obscurci par l'ignorance, rendu malade par la misère, par la faim, par les souffrances de la guerre, de ceux qui les suivent, de ces bandes armées qui exécutent leurs ordres ou qui, le plus souvent, n'ont d'autre but que de manger à leur faim, ou de satisfaire la brutalité d'autres convoitises.

Je ne veux à cet égard vous apporter que des documents ou des témoignages irrécusables.

On nous remettait, ce matin même, des photographies, publiées par Alexinsky, l'ancien député à la Constituante, sur les horreurs du régime bolchéviste. Elles sont effroyables. Mais Alexinsky soutient Wrangel, et du côté de Wrangel, sans doute, les horreurs ne sont pas moindres.

Il est d'autres témoignages, par contre, que nous n'avons pas seulement le droit, mais que nous avons le devoir d'apporter.

J'ai sous les yeux, par exemple, le livre du citoyen Lokerman : *Les bolcheviks à l'œuvre ; Soixante-quatorze jours de dictature bolchéviste à Rostov-sur-le-Don.*

Rostov, où Lokerman était secrétaire de la Douma municipale, avait passé de mains en mains. Les « volontaires » de Denikine y avaient paru, et commis des atrocités. Kaledine était venu et y avait fait pis encore. Ce fut ensuite le tour des bolchévistes, et il faut lire le livre en entier pour se rendre compte de ce que cette population, socialiste, ne l'oubliez pas, a souffert.

Un seul fait, parmi cent autres : Après quelques jours d'indicibles souffrances, une délégation de la Douma remit au Comité révolutionnaire la déclaration suivante :

Au nom de la municipalité de Rostov-sur-le-Don, nous déclarons au Comité révolutionnaire militaire que, puisqu'il a pris la totalité du pouvoir, nous le tenons pour totalement responsable de la continuation des violences et des assassinats.

La municipalité n'a plus qu'un moyen : c'est de faire connaître aux citoyens de Rostov, de toute la Russie et de tout le monde civilisé ce qui se passe à Rostov depuis l'établissement du pouvoir des Soviets dans cette ville.

Au nom des citoyens qui, il y a sept mois, nous ont envoyés, par des milliers de suffrages, à la Douma municipale et qui, plus tard, pendant la période difficile de l'occupation de la ville par Kaledine, nous ont soutenus dans notre lutte pour la démocratie et pour la révolution, nous déclarons ce qui suit :

Impuissants à empêcher des crimes qui n'épargnent pas les enfants

et avec la certitude que beaucoup de citoyens et tous les démocrates sincères suivront notre exemple, nous demandons à être fusillés, dans l'ordre qui plaira au Comité révolutionnaire militaire, à la place des enfants désignés pour être éventrés.

Cette déclaration portait les signatures des membres du Comité du Don du Parti ouvrier social-démocrate russe : Vassilev, président de la Douma municipale; Petrenko, maire; Smirnov, président du Conseil des députés ouvriers et conseiller municipal; Melsitov, membre de la municipalité et du Conseil des députés des soldats; Lokerman, secrétaire de la Douma; Pleskov, de la municipalité; Viliatser, conseiller municipal.

Et ce ne sont pas, hélas, des actes isolés!

Quand, au mois de septembre dernier, nous étions en Géorgie, des plaintes semblables nous sont parvenues de toutes parts: de l'Arménie, comme de l'Azerbaidjan; de l'Azerbaidjan, comme des bords de la mer Noire.

Je vois encore ces paysans du nord du Caucase, avec leurs bonnets en peau de mouton, nous racontant leur martyre et nous disant: « Que deviendrons-nous? Après Wrangel, ce sont les Soviets; après les Soviets, c'est Wrangel. Nous sommes affamés et décimés. »

Je remettrai au Conseil général du Parti ouvrier belge la plainte des gens du Caucase.

Mais il en est une — celle de l'Azerbaidjan — que, tout de suite, je veux vous lire, car, plus que toute autre, elle met ce fait en éclatante lumière, que les violences bolchéviques ne sont pas seulement des crimes contre la civilisation; elles sont la négation même, la négation implacablement brutale, du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes.

La voici:

Au nom de tout le peuple de l'Azerbaidjan, nous déclarons que ce peuple est étranger au bolchévisme et que l'Azerbaidjan entier ne compte qu'une dizaine de bolchéviks criminels, achetés par le gouvernement soviétiste, qui gardent rancune à l'ancien gouvernement. C'est de ce petit groupe que le Comité central du parti communiste a formé à Bakou le Conseil des Commissaires du Peuple de l'Azerbaidjan. Cette apparence pourtant ne trompait personne.

En réalité, le pouvoir entier dans le pays a passé entre les mains du commandement de la XIe armée soviétiste, ayant pour chef Levandovsky, le commissaire Ordjonikidze et le président de la Commission extraordinaire (Tchrezvytchaika) Pankrov.

Dès le premier jour de l'arrivée des bolcheviks dans l'Azerbaidjan, ils ont engagé la lutte, non pas seulement contre la bourgeoisie, mais contre tout le peuple de l'Azerbaidjan, sans faire de différence de classe ou de fortune.

Les bolcheviks ont expédié dans la Russie tous les biens nationaux de l'Azerbaidjan, comme produits alimentaires, naphte, soie, laine, coton, même l'ameublement, et dans ce but on confisquait non seulement le bien de grandes maisons de commerce, mais on a littéralement pillé, sans aucun système, les pauvres citadins ou paysans.

On a fermé nos écoles nationales; on a détruit le sentiment religieux du peuple par la proclamation du mariage civil et par la suppression d'institutions religieuses. On a supprimé nos armées nationales, supprimé la liberté individuelle, la liberté de la parole, de la presse, le droit de réunion, l'inviolabilité personnelle et du foyer domestique, en déclarant que tout cela n'était que de vains préjugés réactionnaires.

Les commissions extraordinaires (Tchrezvytchaika), les plus sanglantes institutions soviétistes, ont montré une telle férocité, un tel arbitraire que, devant elles, s'effacent tous les crimes des gendarmes tsaristes.

On a fusillé ou emprisonné les meilleurs représentants des paysans. Nous pouvons certifier que la riche bourgeoisie a pu se sauver à temps, grâce à son argent, et a moins souffert que le petit peuple.

Citoyens, nous regrettons aujourd'hui l'absence d'un des nôtres, le camarade Louis de Brouckère. Il est resté après nous. Il a continué notre enquête. Il se proposait d'entrer en Azerbaidjan, pour vérifier sur place ces accusations terribles.

Mais, dès à présent, un fait est établi, sans qu'il n'y ait malheureusement aucun doute possible : dans la seule ville d'Elisavetpol, — à cinq heures de Tiflis — 15,000 personnes, hommes, femmes et enfants, ont été massacrées, et un vieux militant socialiste, venu à nous, pour faire un appel désespéré à l'Internationale, nous disait : « Dans ma maison, il y avait seize personnes. Toutes ont été égorgées ! »

On me dira, peut-être : « C'est la guerre. Quelle est la

guerre qui n'ait connu des atrocités? Quelle est la révolution qui n'ait eu des pages sanglantes? »

Certes; mais il est un fait nouveau. C'est le fait d'un Parti qui érige la Terreur en système, qui transforme la violence en méthode, qui prétend enseigner aux masses cet Evangile détestable, que seule la violence est féconde, que seules les minorités ont des droits, que, seules, les révolutions peuvent être triomphantes qui commencent par attenter à la souveraineté des peuples et à détruire, par la force, leur droit de libre disposition.

Ah! Citoyens, ce parti n'est pas le nôtre, et, j'ose le dire en votre nom, il ne le sera jamais!

Nous venons de voir la dictature des minorités à l'œuvre, comme force de destruction.

Il est, certes, des destructions nécessaires, et ce sera peut-être, un jour, la justification relative du Bolchévisme devant l'histoire, que d'avoir, plus avant que d'autres, poussé la destruction de ce qui restait encore de l'ancien régime.

Mais que de choses détruites, qui étaient des germes de civilisation, des promesses d'avenir, des garanties élémentaires de liberté et d'existence!

Et, d'autre part, quels ont été les résultats de cette dictature — que l'on prétend nous donner comme un exemple — au point de vue de la production, de l'organisation du travail, de la création d'un régime social nouveau?

On a dit que l'on pouvait tout faire avec des baïonnettes — tout, sauf asseoir dessus un régime de travail.

A cet égard, après trois ans de domination communiste, l'expérience est faite. Elle peut se résumer en ces mots: *de l'anarchie à la militarisation*.

On a supprimé en Russie le capitalisme à ses débuts. On a exproprié les patrons, on a livré à des travailleurs — dont quatre-vingt-dix pour cent étaient illettrés — les grands instruments de la production, avec la technique

complexe de l'outillage moderne. On leur a dit : « Vous êtes les maîtres. Administrez. Dirigez. Produisez ! »

Et le résultat, le résultat inévitable, c'est que la production a fléchi dans des proportions effrayantes, et que, s'il n'y avait pas eu les stocks de l'ancien régime, si, faute de pouvoir faire des échanges, on ne s'était procuré des vivres en faisant des razzias chez les paysans, le peuple des villes ne serait pas seulement arrivé au dernier degré de la déchéance, mais il eût été tout simplement condamné à mourir de faim.

C'est à peu près le cas, d'ailleurs, à Pétrograd. Ce l'est moins, semble-t-il, à Moscou et dans d'autres villes, parce que, sous la pression de la nécessité, et, aussi, parce qu'il fallait faire face aux besoins de la guerre, des hommes se sont trouvés assez réalistes pour comprendre que l'anarchie soviétique conduisait à l'abîme, et que, pour relever la production, il fallait faire appel à des techniciens, recourir à la discipline militaire, transformer les ouvriers d'usine en soldats.

Si bien qu'aujourd'hui, dans nombre d'industries, sous l'étiquette, l'apparence, la façade du Communisme, nous voyons fonctionner des entreprises qui ne diffèrent pas essentiellement des usines de guerre des Etats bourgeois. Et comme le travail forcé est, par sa nature même, peu productif, comme les ouvriers russes travaillent « comme des soldats », comme ils sont d'ailleurs anémiés, déforcés par une sous-alimentation chronique, leur rendement au travail reste insuffisant pour faire face aux besoins les plus élémentaires de la communauté.

Je ne vous demande pas, au surplus, de me croire sur parole. Je ne puis songer, d'autre part, à apporter ici une documentation complète. Je me bornerai à vous citer un seul témoignage que nos camarades minoritaires eux-mêmes peuvent malaisément écarter : le rapport de la Confédération générale du Travail italienne au sujet de la situation en Russie soviétique.

En voici un seul extrait — je vous engage à lire le reste :

L'égalité sociale, inscrite au programme des communistes, est devenue simplement l'égalité de toutes les classes, mais dans une unique et grande misère. Les masses s'adaptent aux événements, par leur extraordinaire docilité. Mais une situation semblable n'aurait pas pu durer sans les ressources naturelles laissées en héritage par le vieux régime au nouveau. Il ne faut pas se faire d'illusions sur la reprise des exportations par la Russie : les transports sont désorganisés et les besoins intérieurs peuvent prévaloir sur les engagements internationaux ; trente-deux mille quintaux de blé, prêts à Kherson pour être transportés en Italie, ont été repris par le gouvernement russe, dans le but de ravitailler ses troupes.

L'aide des autres peuples devient de plus en plus urgente pour la Russie.

Il semble, du reste, que sur les constatations de fait, on ne soit pas en désaccord, et que les communistes eux-mêmes reconnaissent qu'au point de vue économique, leur situation soit effroyable. Mais ils en accusent la guerre et le blocus.

Je ne méconnais point, certes, que la guerre et le blocus soient pour quelque chose, même pour beaucoup, dans la grande misère du peuple russe, la grande pitié dont il est digne. Mais d'autres parties de l'ancien Empire des Tsars ont connu également les difficultés de la guerre et de l'absence de communications.

La Géorgie, elle aussi, reste à peu près coupée de l'Europe occidentale. Elle a été trois fois envahie, par les Turcs, par Denikine, par les Bolcheviks. Elle porte, aujourd'hui encore, le fardeau de charges militaires accablantes, et cependant, elle se suffit à elle-même, elle vit de son propre travail.

A qui donc fera-t-on croire que dans un pays de plus de cent millions d'hommes, qui, jadis, était un des greniers du monde, qui possédait un outillage industriel que la guerre avait développé, qui a, dans son sous-sol, des richesses minérales inépuisables, une organisation à peu

près rationnelle du travail n'eût pas fait régner autre chose que l'égalité dans une universelle misère?

Au surplus, faut-il le dire, ou le redire, nous condamnons le blocus. Nous réprouvons la politique qui, pour vaincre des adversaires, affame des populations inoffensives. Nous sommes résolument contre ceux qui refusent de laisser entrer jusqu'à des médicaments dans la Russie soviétique, où le typhus exanthémateux fait d'effroyables ravages, au risque de faire connaître à l'Europe, envahie à son tour, qu'il est des lois de solidarité humaine que l'on n'enfreint pas impunément.

Nous sommes aussi contre la guerre. Nous condamnons de toutes nos forces la politique d'agression des impérialismes coalisés contre la Révolution russe. Nous sommes contre Wrangel. Nous sommes contre la Pologne, quand elle prétend dépasser ses frontières; et, il me sera permis de le dire, si nous sommes aujourd'hui démissionnaires, si le gouvernement belge est en pleine crise, c'est parce qu'il a empêché les munitions polonaises de passer par la Belgique! (1).

Nous devons vouloir, nous voulons la paix. Nous réclamons la levée du blocus. Nous sommes irréductiblement hostiles à toute intervention militaire contre la Révolution russe. Mais puisque, sur le terrain politique, les communistes nous déclarent la guerre, puisqu'ils prétendent faire de leur doctrine, de leurs méthodes, de leurs expériences, des articles d'exportation, ils ne doivent pas se figurer que, les confondant avec la Révolution russe, nous hésiterons à faire front contre leurs attaques.

Je ne me propose pas de vous lire des extraits de discours, d'articles de journaux ou de brochures, pour établir — vous les avez lus comme moi — que la propa-

(1) Nous n'avons pas besoin de faire observer aux lecteurs du *Flambeau* qu'en ce qui concerne le conflit polono-russe et la récente crise ministérielle, nous ne partageons pas l'opinion de notre éminent collaborateur. *(Note de la Réd.)*.

gande communiste, dont les gouvernements bourgeois feignent de s'effrayer, n'est réellement dangereuse que pour le Socialisme lui-même.

Cette propagande, vous le savez, n'épargne personne.

On ne se borne pas à traiter de social-patriotes, de social-traîtres, les Thomas, les Henderson, les Renaudel. On déclare que Kautsky, ou Hilferding, ou Longuet ne valent pas mieux et, dans notre pays même, nous voyons l'*Ouvrier communiste,* petite feuille à la solde de Moscou, dénoncer le dogmatisme stérile, l'esprit petit-bourgeois de Massart et de Jacquemotte.

Nos camarades peuvent être convaincus que, le jour où Lénine sera maître chez nous, on nous mettra dans la même charrette et que, dans une cellule de la prison de Saint-Gilles, nous pourrons échanger des vues philosophiques sur l'unité nécessaire du Parti socialiste.

Mais nous savons bien que la Révolution sociale en Belgique ne viendra pas de la rue aux Choux. Aussi, parlons de choses plus sérieuses.

Je ne me propose pas de commenter les 21 Conditions. L'effet en a été immédiat. Il a suffi qu'on les connaisse pour que ceux même parmi les socialistes qui étaient entrés à la III[e] Internationale menacent ou décident d'en sortir ; et, l'autre jour à Berlin, Zinoviev, prenant enfin conscience que les 21 conditions étaient la gaffe la plus formidable que les Bolcheviks aient jamais commise, disait aux Indépendants : « Rassurez-vous. Ce sont des directives. On peut transiger. La condition 7 vous gêne ? Nous la retirerons ! La condition 14 vous paraît inacceptable ? Nous n'insisterons pas ! Ce qui importe, ce n'est pas la lettre ; c'est l'esprit. »

Nous en tombons d'accord, et c'est précisément parce que, malgré toutes les concessions quant à la lettre, l'esprit des 21 conditions resterait, que nous nous refusons à avoir quoi que ce soit de commun avec la III[e] Internationale.

Voulez-vous, au surplus, un commentaire autorisé des 21 conditions?

Lorsque, en juillet 1920, Frossard et Cachin, mandataires du Parti socialiste français, en chemise, la corde au cou, des cendres sur la tête, se sont présentés à Moscou et ont demandé l'entrée du Temple, on leur a répondu par un manifeste (*Humanité,* numéro du 12 septembre), dont voici le passage essentiel :

Albert Thomas, Renaudel, Jouhaux et consorts continuent encore à l'heure actuelle, à jouer le rôle odieux de valets de la bourgeoisie. Dans vos rangs, non seulement les social-patriotes avérés, mais encore beaucoup d'autres représentants du « centre », Longuet et autres, continuent jusqu'à présent à affirmer que la guerre impérialiste et de brigandage de 1914-1918 a été pour la France une guerre de défense nationale. Votre parti, personnifié par sa majorité centriste, n'a pas encore dit clairement jusqu'ici, aux ouvriers de France, que la récente guerre mondiale, tant du côté de la bourgeoisie allemande que de la bourgeoisie française, fut une guerre de pillage, une guerre d'assassinat, une guerre de brigandage! Les discours prononcés par Longuet, Faure, Pressemame et certains autres de vos chefs, au Congrès de Strasbourg, sur la défense nationale, ne se différencient guère de ceux des social-patriotes. Nous devons vous le dire sincèrement, camarades, la situation intérieure du Parti socialiste français est pire que celle du Parti indépendant allemand. Vous êtes en retard, même relativement au développement allemand. Vous n'avez pas encore fait ce que les Indépendants allemands ont fait en 1916. Dans votre parti restent toujours, comme autrefois, des traîtres tels qu'Albert Thomas, qui n'a pas honte d'occuper un haut emploi dans cette ligue de brigandage qu'est la Société des Nations. Dans votre parti se trouvent encore des personnages comme Pierre Renaudel, le serviteur le plus zélé de la bourgeoisie française. Vous vous comportez encore patiemment à l'égard des traîtres à la cause ouvrière, tels que Jouhaux et ses adeptes, qui ont fait renaître maintenant l'Internationale jaune des syndicats!

Pauvre Cachin!

Dire que je l'ai connu, aux premiers temps de la guerre, membre de la majorité française, en pleine fièvre de défense nationale, au premier rang de ceux qui, au Conseil national du Parti, acclamaient la Belgique.

Il est allé à Pétrograd, en 1916, et il en est revenu zimmerwaldien.

Il a fait un nouveau pèlerinage en Russie: le voici bolchéviste, et quand, dans un écrit qui engage la III[e] Internationale tout entière, on outrage son parti, on insulte ses amis, on traite de jaunes les vingt-sept millions de prolétaires groupés dans l'Internationale syndicale, il baisse humblement la tête et se borne à répondre: « Il nous est impossible de ne pas formuler des réserves... » Mais: « Nous offrons nos bien cordiaux remerciements à nos camarades de la III[e] Internationale pour l'accueil fraternel qu'ils nous ont réservé durant les six semaines de notre séjour en Russie. »

Je n'ai qu'un mot à ajouter sur ce point:

Cachin et Frossard peuvent fléchir devant les maîtres de l'heure ou ceux qu'ils croient les maîtres de l'heure. Nous tenons à déclarer que nous, nous ne le ferons jamais. Nous ne serons jamais avec ceux qui insultent les vétérans du socialisme et qui, il y a deux mois, mettaient leur main dans celle d'Enver Pacha, le massacreur des Arméniens.

A Bakou s'est, en effet, tenu un congrès oriental où les bolchévistes, il y a quelques semaines, ont fraternisé avec Enver Pacha!

On nous dit qu'il n'est pas possible de réunir, dans une Internationale unique, les socialistes réformistes et les socialistes révolutionnaires.

Je ne connais rien de plus artificiel que cette opposition.

Quel est donc le socialiste — j'entends le socialiste digne de ce nom — qui ne soit pas révolutionnaire? Quel est donc le révolutionnaire — s'il est socialiste — qui ne soit pas en même temps réformiste?

Nos camarades géorgiens sont — pour la III[e] Internationale — des social-patriotes, des social-traîtres, dans notre genre. La moindre injure qu'on leur adresse, c'est d'être des réformistes. Eh bien, ces réformistes ont réalisé

la révolution agraire la plus radicale : ils ont exproprié, sans indemnité, tous les domaines excédant 7 hectares !

Mes amis de la Fédération bruxelloise, d'autre part, aiment à se proclamer révolutionnaires. Ils rêvent du *Grand soir*. Ils inclinent vers la IIIe Internationale. Mais cela ne les empêche pas d'être conseillers municipaux, conseillers provinciaux, voire échevins ou députés permanents, et tel de nos mandataires communaux qui acclame Trotsky, lorsqu'il le voit au cinématographe, s'en va ensuite, dans son collège échevinal, discuter avec des bourgeois, sur le salaire des ouvriers des services publics. Et il a parfaitement raison !

Nous sommes donc réformistes, et nous sommes révolutionnaires. Mais ce que nous repoussons, c'est le *putschisme* des minorités, c'est l'appel systématique à la violence, c'est la révolution en permanence, le soir, dans les cafés, c'est la folle espérance — par la transplantation des méthodes russes — de s'assurer, par l'action insurrectionnelle de quelques « noyaux » communistes, la conquête du pouvoir dans les pays de l'Europe occidentale.

Et, ce que nous repoussons aussi, de toute notre énergie, c'est la politique de ceux qui prétendent nier le droit et le devoir de défense nationale.

Quand on défendait ici, il y a quelques instants, cette politique, je pensais à nos déportés, à tous ceux qui sont morts plutôt que de renoncer à être des hommes libres, à De Paepe, frappé d'une balle au front ; à Dardenne, que l'on a trouvé dans les marais de l'Yser ; je me disais que c'était outrager la mémoire de ces camarades, et je déclare que si, demain, nous étions à nouveau attaqués, la classe ouvrière se lèverait comme en 1914 pour défendre les libertés qu'elle a su conquérir !

Mais j'en reviens à cette affirmation que tous, hormis les communistes, nous sommes à la fois réformistes et révolutionnaires.

Et je le demande, en vérité, qui donc est le plus révolu-

tionnaire, des maniaques de la violence et de ceux qui mettent en œuvre toutes les forces organisées du prolétariat?

Il y a quelques jours, en Angleterre, Sylvia Pankurst, muée de suffragette en communiste, écrivait à Lénine: « Lundi dernier, au moment où les maires de Londres les conduisaient à Westminster, des sans-travail ont brisé des vitrines et volé des bijoux. Hélas, les communistes ne sont ni assez puissants, ni assez audacieux pour se mettre à la hauteur de la situation! »

Or, presque en même temps, chez le Premier Ministre, dans Downing Street, six hommes étaient réunis: trois membres du Gouvernement et trois délégués des mineurs. Les premiers avaient derrière eux toute la bourgeoisie du plus grand empire de ce monde. Les autres parlaient au nom d'un million de travailleurs en grève et de deux millions d'autres, prêts à se joindre à eux. Les ministres, assurément, ont sauvé la face, mais les mineurs l'ont emporté, et, ce matin même, vous leur adressiez des félicitations.

Je vous le demande à nouveau: qui donc fait l'œuvre la plus révolutionnaire, cette citoyenne qui, dans un accès d'hystérie politique, regrette de ne pas voir briser assez de vitrines, ou ces respectables délégués-mineurs, députés, voire membres du Conseil privé, et dont le patient, l'opiniâtre, le persévérant effort, prépare, de toutes les révolutions la plus formidable: l'accession du prolétariat au pouvoir politique et économique?

C'est dans cet esprit, à la fois révolutionnaire et réformiste, que, dès le lendemain de la guerre, sous la pression des événements, s'est reconstituée cette Internationale syndicale, que l'on ose traiter de jaune, accusant ainsi vingt-sept millions de travailleurs de trahir les intérêts de leur classe!

C'est dans le même esprit que l'Internationale politique, l'Internationale ouvrière et socialiste, doit refaire

son unité — suivant la formule de Jules Guesde — par le contact et l'entente de tous les partis nationaux, poursuivant, dans la liberté de leurs moyens, l'expropriation politique et économique de la classe capitaliste.

Ah! je ne le méconnais point, lés difficultés sont grandes.

Les meilleurs des nôtres ont disparu qui, jadis, dans cette Maison du Peuple, étaient accueillis, à la fois, comme des maîtres et comme des frères: *Jaurès*, assassiné par la réaction; *Vaillant, Keir Hardie, Victor Adler*, tués par la douleur d'avoir vu la guerre; *Plekhanov, Rosa Luxemburg*, réconciliés dans la mort...

Et, parmi ceux qui restent, combien n'hésitent pas à faire le choix inéluctable entre deux méthodes qui s'opposent, entre deux organisations qui se fondent sur des principes inconciliables: l'Internationale communiste et l'Internationale socialiste.

A ceux-là, je demande de relire la fière profession de foi que Debs, du fond de sa prison, adressait à ses camarades de lutte:

> Je suis socialiste, mais non communiste. Mon Parti est socialiste, mais non communiste. Si la III[e] Internationale est exclusivement communiste, je ne peux y adhérer; mon Parti ne peut y adhérer. Au vieux temps, les organisations formaient l'Internationale. De nos jours, la III[e] Internationale tâche de créer des organisations nationales. Tout est décidé d'avance par Moscou.

Nous aussi, nous sommes socialistes, et non communistes, au sens du moins que les Bolchévistes donnent à ce mot.

Nous aussi, nous sommes d'un Parti qui réprouve cette injonction insolente de renier la démocratie socialiste, pour adopter l'étiquette communiste. Nous aussi, nous voulons une Internationale, fondée, non par l'autorité du groupe moscovite, mais par la libre fédération des partis nationaux. Et, à ceux qui disent que cette Interna-

tionale est morte, tuée par la guerre, je réponds — comme ceux qui, à la mort d'un roi, criaient : Vive le Roi ! — je réponds : « Vous dites que l'Internationale est morte ? Eh bien ! Vive l'Internationale ! »

EMILE VANDERVELDE.

Knut Hamsun

Prix Nobel de Littérature

Knut Hamsun, à qui l'Académie suédoise vient de décerner un prix Nobel en même temps qu'au poète suisse Spitteler (1), est depuis longtemps célèbre dans toute l'Europe centrale et en Russie : nos amis britanniques l'ont découvert depuis peu. En France et en Belgique son nom n'était connu que de quelques lettrés ; il n'est point exact cependant que nous l'ayons totalement négligé ; deux de ses livres ont été traduits en notre langue : *la Faim,* et *Pan*(2) ; et tout justement ces deux ouvrages constituent sans doute la partie la plus originale de son œuvre. On n'y découvre pas tous les aspects de son talent ; mais les plus caractéristiques, ceux qui l'imposèrent à l'attention de ses compatriotes, et qu'il se plut à répéter en de nombreux volumes, vous les reconnaîtrez, éclatants et définitifs, dans la *Faim* et surtout dans *Pan.*

La Faim parut en 1888 dans une revue danoise avant d'être éditée en volume en Norvège. C'était l'évocation des souffrances d'un artiste jeune et méconnu ; une extrême acuité psychologique s'y discernait parmi les rêves, l'exaltation lyrique, les fièvres d'un homme littéralement affamé. Le livre fit sensation ; Brandès prophétisa une gloire littéraire ; un talent farouche, sauvagement individualiste, aussi puissant dans la révolte que dans l'expression d'une certaine poésie de la souffrance, était né.

On apprit que l'auteur avait simplement décrit sa vie : né en 1860 d'une famille de paysans norvégiens, Knut

(1) Sur Karl Spitteler et son œuvre, voyez le *Flambeau* du 31 décembre 1920, 3e année, no 12, p. 801 et suivantes.

(2) *Victoria,* publié d'abord en feuilleton dans *l'Humanité,* vient de paraître en volume. L'*Esprit Nouveau* commence la publication de *La Reine de Saba.*

Hamsun avait vécu son enfance et son adolescence aux îles Lofoten, pays des longues obscurités et du soleil de minuit, patrie d'une peuplade de pêcheurs entreprenants et hardis, voués par la fatalité d'une nature violente et pittoresque à la plus sombre mélancolie et aux rêves d'une joie exubérante, royaume de l'action périlleuse et de la folie endémique. Rentré en Norvège à 17 ans, apprenti cordonnier, Knut Hamsun avait bientôt déserté l'échoppe de son patron ; tour à tour manœuvre, carrier, instituteur, il avait erré et s'était embarqué pour l'Amérique ; aux Etats-Unis, il s'était fait ouvrier agricole, avait tâté de métiers variés ; à Chicago il était devenu conducteur de tramways, pêcheur à Terre-Neuve. Un bref retour en Norvège avait à peine interrompu cette carrière aventureuse. Il reparaissait tout à coup avec *la Faim* qui était une sorte de chef-d'œuvre.

Tous ces détails étaient vrais ; on s'émerveilla que d'une telle préparation un art aussi personnel, et à quelques égards aussi savant, eût pu naître. On en fit un roman ; une légende court l'Europe, qui étonne nos écrivains et nos artistes.

En réalité, Knut Hamsun avait dû à un oncle pasteur une première formation intellectuelle, qui ne semble point avoir été si sommaire ; une vocation précoce l'avait appelé aux lettres bien avant qu'il eût atteint l'âge d'homme ; apprenti, ses premières économies lui avaient servi à éditer un recueil de nouvelles où tâtonne un disciple de Björnson. Aucun avatar ne l'avait détourné du plus âpre travail et d'un constant effort de pensée et de style ; autodidacte, la solitude même de Terre-Neuve lui avait fourni l'occasion du plus efficace recueillement. L'école de la vie, plus instructive que l'Université, avait achevé de le former. En préférant le hasard de métiers divers à la sécurité de médiocres bureaux, il avait obéi à son goût de l'indépendance, et à cet instinctif respect de la tâche manuelle, qui, raisonné, demeurera toute sa vie l'un de ses thèmes fondamentaux.

Ses premiers essais, accueillis çà et là dans la presse scandinave, avaient passé inaperçus ; pourtant si l'on parcourt ses impressions d'Amérique publiées sous le titre : *La Vie intellectuelle de l'Amérique moderne,* on y découvre d'assez vastes curiosités, une critique pénétrante encore que souvent injuste de la société et de la littérature américaines, et d'abord le mépris des doctrines faciles, des conventions et de la morale anglo-saxonnes. Personne n'a été plus sévère à Emerson et Walt Whitman.

Autodidacte, mais non point illettré, inégalement averti des idées et des hommes de la civilisation contemporaine, mais fort renseigné sur les ressources et les conditions de son art, Knut Hamsun était, à trente ans, un esprit singulièrement actif, un artiste complet et prêt à développer tous les dons de la plus riche nature. Son expérience personnelle, qui n'était point livresque, avait multiplié ses contacts avec les réalités dont il allait nourrir son œuvre ; de là cette fraîcheur de sensations, cette exactitude des détails, cette vérité vécue qui marquent d'un si étonnant relief tous ses écrits. Mais on voit bien que sa personnalité ne s'y manifeste pas tout entière.

Aussi convient-il de sourire de certaines louanges dont on l'a parfois accablé ; ceux qui vantent le lyrisme de *Pan,* cette communion de l'homme primitif avec la nature, cette explosion d'une âme inculte, en proie à je ne sais quel délire issu de la forêt, du lac et de la mer, ne nous disent point toute la vérité ; tout cela, qu'éprouve intensément Knut Hamsun, il le traduit en musicien consommé, et peut-être sommes-nous plus sensibles aux nouveautés de sa très moderne harmonie qu'à ses intuitions de fruste habitant de la lande et des *fjells.*

Un simple, demeuré proche de la terre, et de ses plus humbles habitants qu'il comprend à merveille, mais en même temps un raffiné à l'intelligence audacieuse, un artiste prodigieusement habile à saisir le mouvement, la nuance et toutes les harmoniques qu'elle évoque dans

une âme de civilisé, voilà Knut Hamsun. Ce contraste, si rare dans notre pays de vieille culture, l'est beaucoup moins en Norvège ; ses compatriotes s'y reconnurent aussitôt ; sachons en tenir compte si nous voulons apprécier justement ses ouvrages.

En pleine période naturaliste, l'apparition d'un talent aussi spontané, aussi rebelle aux formules et à toute limitation de l'inspiration personnelle, était pour la Norvège une rare fortune. Knut Hamsun retrouvait la veine profonde du romantisme national ; il en précisait l'accent et les tendances essentielles au nom d'un intraitable individualisme. Sans ménagement pour rien ni personne, il bousculait les idées, les admirations à la mode et imposait violemment ses haines et ses enthousiasmes. Dans *Mystère,* il dit leur fait aux plus grands, proclame pêle-mêle des vérités nouvelles, des paradoxes et des condamnations, nie Tolstoï et Ibsen, dont le génie est, à ses yeux, l'image même de la mort. Les doctrines, les affirmations, le caractère systématique et tendancieux de leurs œuvres suscitent en lui une protestation instinctive. La vie, déclare-t-il, est mobilité ; c'est l'ignorer, c'est la contredire que de prétendre l'emprisonner en un quelconque système. Pour lui, il n'ambitionne que la vivre dangereusement, passionnément, et de l'étudier en spectateur indifférent aux conclusions, hostile à tout parti-pris, à toute réserve, à toute restriction, qu'elles soient dictées par des préoccupations sociales, par les bienséances ou la morale coutumière. Sur le tard, aux approches de la vieillesse, il déclarera encore que l'âge n'apporte pas la sagesse et qu'il n'est de philosophie que de s'abandonner au flot tumultueux et à la puissance éternelle, indéfinie, des phénomènes.

Pan était l'affirmation éloquente de ces tendances et de ce tempérament — *la Faim* n'avait été que le testament d'une jeunesse malheureuse. Sans rancœur, Knut Hamsun oubliait sa révolte et s'adonnait à la joie de créer et de

célébrer la source mystérieuse de poésie et d'ivresse qu'il portait en lui.

On a pu dire de ce livre qu'il annonçait et résumait presque toute l'œuvre de Knut Hamsun; son héros, le lieutenant Glahn, est le modèle d'un type dont il ne se lassera pas de varier les attitudes et de diversifier les aventures sans renoncer jamais à lui confier ses plus secrètes pensées et l'histoire même de sa sensibilité et de son imagination. De là toute une génération de personnages fantasques, vivant en marge de la société, dont ils ne comprennent ni les usages, ni le but, artistes, forestiers, solitaires, qui n'effleurent la civilisation que pour s'en affranchir, voyageurs, nomades toujours prompts à regagner le désert de la forêt et de la montagne, romantiques impénitents, et dont l'éternelle nostalgie est tout entière suspendue au double culte de la nature et de la femme. Ces personnages ne sont point, ainsi qu'on l'a dit parfois, des déséquilibrés; ils ne sont ni compliqués ni décadents ni résolument subversifs à la manière de ces héros de Dostoievsky dont on les a souvent rapprochés; inadaptés, ils jouissent de la culture contemporaine sans en accepter les servitudes. Rêveurs (c'est le titre d'un livre de Knut Hamsun), capables de passions vigoureuses, leurs amours ne sont que les épisodes passionnels de leurs errances sentimentales; leur refuge, c'est l'intimité de la vie rustique ou à demi sauvage, et ce concert des grandes voix naturelles qui est au fond de toute la littérature scandinave, mais dont Knut Hamsun a su percevoir avec une ingéniosité nouvelle tous les timbres et les plus subtiles sonorités.

Tel est l'homme dont une moitié de l'Europe s'est éprise, dont elle a accueilli les sarcasmes, les fantaisies, les effusions ardentes, et cette glorification de la jeunesse qui remplit vingt volumes. Il s'appelle Nagel (dans *Mystères*), Glahn (*Pan)*, Kareno (*Aux Portes du Royaume*)... et ce sont autant de pseudonymes de Knut Hamsun.

Mais là ne se borne pas l'œuvre de ce forcené travail-

leur : elle comprend des poèmes, des pièces de théâtre (*Aux Portes du Royaume, Le Feu de la Vie, Le Crépuscule*) affectionnées des théâtres russes, et toute une série de récits où le romantique s'efface devant un minutieux réaliste : romans satiriques (*Le Rédacteur Lynge*, satire de la vie littéraire et de la presse norvégiennes) ; vastes peintures des mœurs de Christiania et surtout des petites villes de la Norvège septentrionale (*Benoni, Rosa, Terre nouvelle, La Ville de Segelfoss, Les Fruits de la Terre*, et tout récemment les *Femmes à la Fontaine*.)

Evocations précises du monde de la capitale, et surtout vastes fresques, patiemment et allègrement composées, qu'habite le peuple des pêcheurs, des débardeurs, armateurs, petits boutiquiers et fonctionnaires du Nordland, Knut Hamsun les a longuement fréquentés et les a observés d'un œil aigu ; sous son regard le moindre personnage nous livre le drame ou la comédie d'une existence, et ces livres sont faits d'une infinité de menues tragédies emportées dans le tourbillon d'un conflit d'âmes ou d'intérêts. Ironique ou compatissant, mais surtout terriblement objectif, l'auteur paraît à peine. Sa sympathie va aux plus humbles artisans de la terre et de la mer ; il connaît peu les ouvriers de l'industrie et ne leur témoigne nulle tendresse ; il est antisocialiste, encore qu'un de nos confrères unifiés (qui vient de publier la traduction de l'un de ses premiers romans, *Victoria*) ait paru s'y tromper. Ses derniers livres exaltent le paysan et les travaux des champs.

Ibsen avait peint la bourgade norvégienne en y faisant éclater, non point sans quelque artifice, les grandes questions de la conscience moderne. Knut Hamsun se contente de serrer d'aussi près que possible la réalité ; il y retrouve sans effort les problèmes universels : par là ses études sociales, si spécialisées, si étroitement norvégiennes, s'élèvent à une portée générale et rejoignent le grand courant de la littérature européenne.

LUCIEN MAURY.

La Question Rhénane

Autonomie ou Démembrement

Le *Flambeau* s'est toujours intéressé à la question rhénane. Ses lecteurs n'ont pas oublié le *Voyage en Dorténie* de Sir Archibald Bigfour, ni le *Germinal ou Brumaire* de Fax, qui leur ont fait connaître, avec exactitude, l'état de cette question en août 1919, et en avril 1920 (1). A ces deux documents, nous ajoutons aujourd'hui le discours prononcé au Congrès catholique de Cologne, le 11 janvier 1921, par le Dr Lauscher, député et professeur à l'Université de Bonn.

M. Lauscher s'est fait remarquer depuis quelques mois par d'énergiques interventions, à la tribune de l'Assemblée prussienne, en faveur des droits, toujours méconnus par Berlin, de la population rhénane. Récemment, soixante de ses collègues, professeurs à l'Université de Bonn, se permirent de le stigmatiser, dans une lettre publique, comme un ennemi de l'Etat. Il n'en garde pas moins la confiance de son parti.

Son discours de Cologne (que nous avons traduit fidèlement) est une bonne leçon de droit public allemand et prussien, et une analyse fort instructive des *états d'âme* successifs du Centre catholique en face de l'éternel problème. M. Lauscher y révèle des convictions évidemment séparatistes et une tactique marquée au coin d'un prudent opportunisme. Il nous paraît exprimer assez exactement l'opinion officielle de ses amis, qui sont en majorité dans la province rhénane. Il demande, on le verra, une large autonomie provinciale, *pour commencer* — tout en se réservant, à l'expiration du fameux sursis de deux ans, de réclamer, en vertu de l'article 18 de la Constitution d'Empire, une Rhénanie indépendante.

Un Congrès du Centre rhénan ne peut laisser de côté le problème que, depuis la révolution de novembre, on appelle la *question rhénane,* et qui garde une part assez considérable de son importance initiale pour réclamer

(1) Voyez le *Flambeau,* 2e année, no 8 et 3e année, no 4.

aujourd'hui encore l'attention de tous. Dès le principe, l'attitude que prirent les intéressés vis-à-vis de ce problème fut très variée. De tous temps — à quelques méprisables exceptions près — on fut d'accord sur ce point qu'en tous cas le pays rhénan devait continuer d'appartenir à l'Allemagne. Mais si l'on posait cette question: « Le *Rheinland* doit-il rester prussien? », les réponses variaient à l'infini depuis le *non* convaincu jusqu'au *oui* froidement calculé. Même parmi nous, même dans les rangs du Centre, les opinions divergeaient, et jusqu'à un certain point, elles sont restées divergentes.

La Grande et la Petite Allemagne.

Ce serait se méprendre tout à fait sur le mouvement rhénan que d'en faire remonter l'origine uniquement à des sentiments antiprussiens, par exemple à un désir de revanche, à la rancune d'une oppression jadis subie, à l'indignation de notre peuple catholique à propos des mesures antireligieuses du premier gouvernement révolutionnaire de Berlin. Certes, ces facteurs ont joué un rôle qu'on ne saurait sous-évaluer, mais ils ne furent pas le motif réel et profond. Le premier « moteur » du mouvement rhénan doit se chercher ailleurs. On ne peut le répéter assez souvent ni assez nettement: sur le Rhin la soi-disant question rhénane a été sentie — et l'est encore — comme une question allemande, pour parler exactement, comme un aspect particulier de *la Question allemande* elle-même, de la question allemande posée à nouveau par la triple catastrophe, militaire, politique, économique, et qui réclamait impérieusement une solution. La solution de la question allemande, que Bismarck avait imposée, en excluant l'Autriche de l'Allemagne (1868), en réalisant l'idée de *la petite Allemagne* (1870) — *die kleindeutsche Idee* —, c'est-à-dire, en groupant les Etats moyens et les petits Etats sous l'hégémonie de la Prusse,

cette solution semblait désormais et définitivement écartée par la défaite et par la révolution. Il fallait chercher une solution nouvelle. Or, puisqu'il s'agissait de reconstruire la maison allemande depuis les fondations, il eût été bien singulier qu'on ne consultât point de vieux plans, héritage du passé, plans d'après lesquels l'organisation de l'Empire était déterminée par la différence des tribus, où tout ce qui était allemand menait son existence propre dans le cadre étroit de la tribu, du *Stamm,* bavarois, souabe, saxon, tout en jouissant, dans le cadre plus vaste de l'Empire, embrassant toutes les tribus, toutes les races, du bonheur d'appartenir au grand Etat formé par *toute* la nation germanique. La fatalité de ce régime, parfaitement adapté à l'individualité de la nation allemande, fut la faiblesse du pouvoir central qui permit aux Etats particuliers et à leurs dynasties de conquérir une indépendance qui engendra la décadence de l'Empire. Mais ce vice de construction pouvait être évité. Il suffisait, dans le nouveau *Reich,* de fortifier le pouvoir central, de l'assurer contre les tendances centrifuges des membres. Si l'on parvenait à renforcer le pouvoir central, si l'on rendait au peuple allemand une organisation *naturelle* au lieu de l'organisation *artificielle* que lui avait imposée la politique dynastique au cours du dernier *millénaire*, et surtout au cours du dernier siècle, on pouvait espérer que la nouvelle maison allemande serait plus habitable et plus commode que celle que Bismarck avait créée naguère, et qui gisait maintenant en ruines. Cette maison pourrait héberger aussi les frères autrichiens.

Ainsi donc, un réajustement de l'Allemagne, effectué sur la base du *Stamm,* de la communauté économique et culturelle, un Empire allemand, maintenu non point par la suprématie écrasante d'un Etat hégémonique, mais par un pouvoir central suffisamment fort, et par l'équilibre des diverses tribus allemandes égales en droit et en fait, constituant par leur groupement une unité organique au

lieu de l'unité mécanique de Bismarck : tel était le *desideratum*. Qu'une telle fédération puisse se passer d'un Etat hégémonique, c'est ce que démontre l'exemple de la Suisse et des Etats-Unis d'Amérique.

Or, avec cette nouvelle forme que prit, après la Révolution, la vieille idée d'une *grande Allemagne — der grossdeutsche Gedanke* — toujours vivante au bord du Rhin, avec cette idée il était absolument impossible de concilier la survivance de la Prusse dans sa grandeur démesurée. D'ailleurs, la Prusse n'est pas une unité naturelle, mais seulement une unité mécanique. Elle réunit des fragments de diverses tribus purement allemandes avec la population, saturée d'éléments slaves, de son domaine primitif. A sa forte tendance expansionniste correspondit toujours, à l'intérieur, une volonté aussi forte d'unification et de prussification. L'impérieuse volonté de l'Etat centralisait, « uniformisait », sans se préoccuper des différences naturelles, historiques, culturelles ; elle ne reculait pas non plus devant l'arbitraire et la violence. Or, un Etat de pareille structure fait le contraste le plus brutal qu'on puisse imaginer avec l'idée d'une organisation naturelle de l'Allemagne. Si cette idée réclamait le groupement des Etats minuscules, elle réclamait également le démembrement de la Prusse. D'autant plus que c'est seulement à cette condition — suppression de la prépondérance prussienne — que le maintien de l'unité de l'Empire paraissait assuré, en dépit des appels de l'étranger à la défection.

Enfin, certains indices laissaient croire que l'Allemagne vaincue obtiendrait de l'ennemi de meilleures conditions de paix, si elle se débarrassait de l'hégémonie de la Prusse militariste. Mais ceci ne pouvait se faire d'une manière plus efficace et plus convaincante que par le partage de la Prusse. *Il s'agissait donc de sacrifier la Prusse pour sauver l'Allemagne*. L'idée d'une *grande Allemagne — der grossdeutsche Gedanke* — rentrait en lice contre l'idée

adverse, le *kleindeutscher Gedanke,* que la Prusse avait défendue et Bismarck réalisée.

Nécessité du démembrement de la Prusse. L'article 18.

Or, un aspect du *Problème allemand* ainsi formulé, est ce qu'on appelle la « Question rhénane ». Cette question paraissait à la fois spéciale et particulièrement aiguë parce qu'il s'agissait d'un pays-frontière, occupé en grande partie par l'ennemi, — ce qui engageait à la prudence même lorsque le danger de l'annexion parut écarté. Au surplus, on ne saurait assez le répéter, la question rhénane n'est qu'une partie du problème de la réorganisation allemande. Telle fut la conviction des partisans de la séparation de la Rhénanie, pour autant qu'ils fussent des politiciens sérieux et non des fantaisistes étrangers à toute réalité. Ceci montre en même temps pourquoi le problème rhénan ne saurait être isolé, pourquoi sa solution doit être poursuivie dans un rapport étroit avec l'ensemble du problème de la reconstitution de l'Allemagne, en tenant soigneusement compte de la situation et des intérêts vitaux de la patrie allemande. On sait combien fut violente la résistance que rencontra l'idée d'une Rhénanie indépendante dans les assemblées constituantes de l'Allemagne et de la Prusse, jusqu'à ce que finalement, grâce à la collaboration du Centre et surtout de notre chef vénéré, M. Trimborn, fût voté l'article 18 de la Constitution de l'Empire, dont la première phrase dit : « La division du *Reich* en *pays* (Länder), qui doit tenir compte, le plus possible, de la volonté des populations intéressées, doit servir au rendement maximum, économique et culturel, du peuple ».

Ainsi l'Assemblée constituante acquiesçait en principe à une *péréquation* politique, bien que les dispositions suspensives de l'article 167 retardassent de deux ans la

mise en vigueur de l'article 18. En même temps l'Assemblée constituante de l'Empire écartait l'hégémonie prussienne par les dispositions de l'article 61, d'après lequel au *Reichsrat* (successeur du *Bundesrat*) aucun « pays » ne peut être représenté par plus de 2/5 de toutes les voix. La Prusse donc, bien qu'elle comprenne les trois cinquièmes de la population totale de l'Empire, ne peut plus imposer sa volonté, ni aux autres « pays », ni au *Reich*. La Constitution d'Empire va plus loin encore. Elle dispose (art. 63) que la moitié des représentants du Reichsrat prussien doit être fournie par les représentations provinciales prussiennes. Ces délégués peuvent émettre un vote contraire à celui des délégués de l'Etat (ou pays) prussien. Ceci signifiait d'abord un nouvel affaiblissement de la situation de la Prusse dans l'Empire. De plus, c'était une brèche sérieuse dans l'armature de cet Etat hégémonique. Les provinces jouaient maintenant leur rôle particulier dans l'Empire. Leur situation se rapprochait de celle des pays. Le premier pas était fait vers la réalisation du programme indiqué à l'article 18, programme qui eût été inexécutable sans le démembrement de la Prusse. En supprimant l'hégémonie de la Prusse, on renforçait simultanément, par compensation, l'autorité centrale du Reich. Les affaires militaires, les finances, les transports passèrent sous la compétence du Reich ; les ci-devant Etats confédérés durent accepter une si considérable réduction de leurs droits souverains que, de l'avis de maîtres éminents du droit public, ils ne peuvent plus être considérés comme des Etats. D'ailleurs, la Constitution, à propos d'eux, ne se sert que de l'expression *Land* et *Länder,* non *Staat* et *Staaten*.

La voie paraissait donc libre pour la réforme politique de l'Allemagne, que préparaient : *a*) la médiatisation des anciens Etats, qui dans certains cas, même contre leur gré, pouvaient se voir imposer par le Reich des modifications territoriales ; *b*) l'abolition de l'hégémonie prus-

sienne ; *c*) la tendance très nette à l'émancipation des provinces prussiennes.

Les Résistances particularistes.

Mais bientôt se manifestèrent des résistances. D'abord en Bavière, lorsque ce pays se fut rendu maître de la terreur communiste. A Weimar, parmi les députés du Centre bavarois, seul le docteur Heim avait protesté contre le nouvel ordre de choses ; mais six mois ne s'étaient pas écoulés depuis le vote de la Constitution, que les députés bavarois à l'Assemblée nationale se séparaient du Centre et se constituaient en fractions indépendantes. L'influence de Heim avait réussi à provoquer en Bavière une puissante opposition à la tendance unitaire et centraliste dont la Constitution d'Empire avait été l'expression. On se plaignait à Munich de la perte des antiques « droits réservés », et en général des droits de souveraineté de la Bavière. De plus, au cas d'une réforme politique générale de l'Allemagne, la Bavière devait s'attendre au moins à la perte du Palatinat rhénan. Cette situation rapprocha la Bavière de la Prusse et créa entre ces deux Etats une communauté d'intérêts et de destinée, dont le lien était l'opposition commune à la « médiatisation » des Etats allemands, et notamment aux possibilités contenues dans l'article 18 de la Constitution. Si les activistes rhénans au gré desquels les possibilités de l'article 18, ne pouvaient pas assez vite se transformer en réalités tangibles, si ces activistes rhénans ont conclu avec les fédéralistes bavarois une étroite alliance, ils ont donné par là même une preuve étonnante de myopie politique.

Quoi de plus clair ? La Bavière ne pourrait obtenir la restitution de ses droits souverains, ni faire reconnaître l'intangibilité de son statut territorial que si les mêmes concessions étaient faites aux autres ci-devant Etats et surtout à la Prusse. *Que deviendrait, dans ces conditions l'article 18 ?* La Prusse, en effet, a aussi peu d'envie que

la Bavière de se résigner au démembrement dont la menace l'article 18. Mais la tactique ici est différente. Contre le reproche de particularisme que la Bavière accepte avec sang-froid, la Prusse se défend avec énergie. Elle affirme en toutes circonstances qu'elle est prête à disparaître, à se fondre dans l'Allemagne, mais elle n'oublie jamais d'ajouter : « Si les autres pays allemands en font autant ! » Ceci rend illusoires toutes les déclarations prussiennes. Il n'y a qu'à se souvenir de la Bavière pour s'en rendre compte, mais enfin la face est sauvée, le reproche de particularisme est écarté. On vante, on exige l'Etat unitaire, mais ce qu'on entend par ces mots à Berlin, c'est un organisme rigidement centralisé avec un système de préfectures d'après le modèle français, et point du tout un Reich composé de pays autonomes. C'est pourquoi, très logiquement, on ne veut pas entendre parler d'un démembrement de la Prusse. Au contraire, on imagine l'unification de l'Allemagne, comme une absorption des moyens et petits Etats par la Prusse : donc un rétablissement aggravé de l'hégémonie prussienne.

Hostilité des Conservateurs, tiédeur des Démocrates, opposition des Socialistes.

La tendance à conserver intact le domaine territorial de la Prusse, et sa prédominance politique en Allemagne, cette tendance, il faut le dire, unit la droite et la gauche de notre Parlement. D'une part, en effet, la droite qui, au fond du cœur, déteste l'Allemagne nouvelle née à Weimar, souhaite la résurrection de l'Allemagne bismarckienne, sous la direction de la Prusse. D'autre part, la *Sozialdemocratie*, qui s'inspire non du passé mais du présent, est intéressée au plus haut degré à la conservation de la Prusse parce qu'en Prusse elle est le parti le plus fort, et qu'à cause de sa situation dominante dans l'Etat prussien elle peut soumettre à son influence même les provinces prussiennes où elle est en minorité. Si la

Prusse était démembrée les socialistes ne joueraient plus dans ces provinces que le rôle modeste d'un parti d'opposition. C'est pour eux une raison suffisante de contrecarrer, avec toute leur énergie, tout projet de démembrement.

Le parti démocratique allemand, qui est souvent l'allié de la *Sozialdemocratie,* et qui, sauf en matière économique, se comporte toujours comme un parti de gauche, n'a pas une attitude bien nette vis-à-vis du problème prusso-allemand. Le groupe de démocrates qui obéit à la direction de l'ancien ministre d'Empire, docteur Preuss, auteur, comme chacun sait, du premier projet de Constitution allemande, est rallié à l'idée d'un réajustement politique de l'Allemagne et en admet les conséquences pour la Prusse. Mais le groupe de Preuss n'est pas assez fort pour imposer sa volonté au reste du parti. En dernier lieu, il a fait preuve d'une résignation qui confine à la léthargie. Preuss rencontre une résistance énergique de la part de ses coréligionnaires politiques qui professent l'*Asphaltliberalismus,* ou libéralisme berlinois. Dans ces conditions, on comprend que le parti, dans la question prusso-allemande, oscille entre le Centre et les socialistes.

Le Centre, son programme, ses mobiles, son action. La Constitution d'Empire.

En ce qui concerne le Centre, celui-ci, plus résolument qu'aucun parti, a élevé sur le pavois la *grande idée allemande,* l'idée d'une *refonte organique* de l'Allemagne. L'Etat unitaire dont il se proclame partisan, est bien différent de celui que veulent les socialistes. L'organisation du Reich qu'il réclame ne rabaissera pas les pays de l'Empire au niveau de simples provinces, mais les maintiendra comme pays autonomes dotés d'une indépendance administrative étendue. Le Centre n'a donc pas abandonné l'idée fondametale de son programme, qui est l'idée fédéraliste — comme le lui reprochent injuste-

ment la sécession bavaroise et ses amis rhénans — mais il l'a modifiée en tenant compte des circonstances actuelles. Après la chute des dynasties, et en présence du danger menaçant de la dissolution du Reich, l'unité allemande devait être avant tout sauvegardée et le pouvoir central revêtu de prérogatives plus étendues que par le passé, afin qu'il fût capable de maintenir l'union de la nation allemande. Le Centre, en tirant de la situation les conséquences pratiques qu'elle comportait, en réduisant considérablement les droits souverains des Etats fédérés, n'a pas fait, en principe, autre chose que ce que ses fondateurs avaient fait cinquante années auparavant.

Eux aussi ont acquiescé, alors, à une réduction considérable des droits souverains des Etats au profit du Reich. Nous venons de dire une des raisons pourquoi le Centre, en 1919, est allé plus loin dans cette voie qu'en 1871. Mais il y a une autre raison tout aussi claire. La situation terrible où l'Allemagne se trouvait à la suite de la défaite et de la révolution, réclamait l'union énergique de toutes les forces nationales. Le réveil de la *grande idée allemande,* le désir de la réunion avec les frères autrichiens, exclus de l'Allemagne en 1866, et aussi la répugnance que l'Allemagne non-prussienne éprouvait vis-à-vis de la direction politique de la Prusse, ne pouvaient être satisfaits que par la suppression de l'hégémonie prussienne. Or, ce but ne pouvait être atteint, si deux tiers du pays allemand, du peuple allemand restaient incorporés dans la Prusse. Cette considération à elle seule devait suggérer l'idée d'un démembrement de la Prusse. Mais cette idée apparaissait avec le caractère de la nécessité, dès qu'on tenait compte du vœu des provinces frontières de l'Est et de l'Ouest, qui voulaient aussi se détacher de la Prusse. On ne pouvait négliger ces vœux sous peine de faire naître le danger d'une séparation de ces *marches* d'avec l'Empire, danger encore augmenté par les velléités annexionistes des voisins et par l'occupation étrangère.

Le Centre devait accorder une attention d'autant plus grande à l'état des esprits en Rhénanie et en Haute-Silésie, que ces deux provinces furent de tout temps d'importants domaines du parti catholique. Le Centre ne pouvait donc se soustraire au devoir de prendre la direction du mouvement populaire dans ces contrées, afin de le mettre d'accord avec les intérêts vitaux de l'Allemagne.

Celui qui connaît un peu l'histoire du Centre, sait quelle place éminente ont toujours tenue dans son programme, comme dans son action, l'entretien et la protection des *sentiments chrétiens*, la défense des droits et des intérêts des catholiques...

Deux tiers des catholiques allemands appartiennent à la Prusse. Les grandes et populeuses provinces de Rhénanie, de Westphalie et de Silésie avec leur population en majorité catholique contribuent essentiellement à établir l'écrasante suprématie de la Prusse en Allemagne. Par contre, la fraction catholique de la population prussienne n'a jamais pu gagner une part correspondante d'influence dans l'Etat. Les catholiques prussiens ne peuvent empêcher que l'Etat prussien, dans son ensemble, cet Etat où ils ne forment qu'une minorité, une minorité imposante, il est vrai, mais une minorité, n'agisse en opposition avec eux, ne leur fasse la guerre sur le terrain « culturel ». Il en était ainsi naguère, lorsque la Prusse se sentait l'Etat protestant par excellence. Il parut en être ainsi lorsque la Prusse, pour employer le mot du député socialiste Heilmann, fut devenue « l'asile de la Révolution ». Si, avec les provinces occidentales de la Prusse, où la majorité de la population n'est pas socialiste, on constituait une Rhénanie indépendante, cet Etat west-allemand, avec le Sud catholique, renforcerait sérieusement dans l'Empire la civilisation chrétienne, et créerait au radicalisme dominant dans l'Allemagne du Nord et l'Allemagne centrale un contrepoids dont on ne saurait méconnaître l'importance. Il est vrai que les catholiques dispersés dans le

reste de la Prusse perdraient l'appui des provinces occidentales. Mais cette perte serait plus que compensée par la protection bien plus efficace que le Reich serait en état de donner à cette *Diaspora* catholique.

La nouvelle Constitution d'Empire a tenu le plus grand compte de ces points de vue, comme nous l'avons déjà exposé.

Le Centre collabora activement à la rédaction des articles relatifs à ces questions. Il a montré une loyauté absolue vis-à-vis de ces dispositions, comme vis-à-vis de la Constitution elle-même. Il n'a pas abandonné un instant la voie légale ouverte par l'article 18. Il a respecté consciencieusement le sursis établi par l'article 167. Il s'est opposé à toute tentative de résoudre la question rhénane isolément, sans qu'il fût tenu compte de l'intérêt général allemand. Il a combattu l'intrusion d'influences étrangères dans ce problème intérieur de l'Allemagne. Il a donné ainsi une preuve éclatante de sa fidélité absolue à la Nation, ce que ses adversaires politiques eux-mêmes ont fini par reconnaître.

Le Centre et la nouvelle Constitution prussienne.

Le Centre *prussien*, lui aussi, s'est occupé du problème prusso-allemand et de la question rhénane, inséparable de celui-ci. Il avait à traiter notamment du problème haut-silésien. Celui-ci, particulièrement délicat à cause du conflit de deux nationalités et du danger de l'annexion à la Pologne, a reçu dans l'intervalle la solution que l'on connaît. Pour la Haute-Silésie, on a renoncé à observer le délai de deux ans, parce que la gravité de la situation était un cas de force majeure. Si nous avions réclamé une exception analogue pour la question rhénane, cela eût ressemblé à du chantage : on ne doit pas profiter du malheur de la patrie pour obtenir la satisfaction de vœux particuliers. Nous autre Rhénans, nous ne faisons qu'accomplir

un devoir patriotique en renonçant à un tel moyen de pression.

Quant au mouvement *hanovrien,* il est difficile de se faire une idée exacte de sa force. En ce qui concerne les autres provinces prussiennes des tendances séparatistes se sont encore manifestées dans une partie de la province de Hesse-Nassau. En Slesvig-Holstein et en Prusse Orientale, on paraît ne désirer qu'une autonomie élargie. En Westphalie — région qui nous intéresse directement — on n'a pas remarqué jusqu'à présent la moindre envie de se séparer de la Prusse, ni d'entrer dans une République west-allemande. Ceci réclame de notre part une attention d'autant plus grande que la Rhénanie et la Westphalie sont unies par les liens économiques les plus étroits et ne peuvent donc être séparées par une frontière d'Etat. Mais, sans parler de ceci, la création d'un Etat libre limité, aussi longtemps que l'occupation durera, serait une entreprise risquée et dangereuse, d'autant plus que la volonté populaire n'est pas unanime et qu'une telle entreprise entraînerait certainement des troubles internes et l'intervention des puissances occupantes. Aussi, la voie du Centre était toute tracée. La Constitution indiquait la direction générale; le rythme, la rapidité de la marche devaient s'adapter aux possibilités données. Lorsque le gouvernement prussien, pour apaiser les velléités séparatistes, fit miroiter aux yeux des provinces une extension de leurs compétences particulières, une certaine autonomie, le Centre n'hésita pas à accepter cette idée. Mais le projet d'autonomie soumis en octobre 1919 à l'Assemblée prussienne, offrait très peu de chose et les efforts faits par le Centre en vue d'amender ce texte, au cours des débats en commission (qui durèrent plusieurs mois), n'obtinrent aucun succès. Le parti décida donc de repousser la loi en troisième lecture. Là-dessus, le projet de loi disparut soudainement de l'ordre du jour, ce qui scellait sa destinée...

Le problème prussien se posa dans toute son ampleur en février 1920, lorsqu'enfin le gouvernement déposa son projet de Constitution prussienne. Il s'agissait de régler à nouveau les relations de la Prusse avec l'Empire, et, d'autre part, les relations de l'Etat prussien avec ses provinces: l'un et l'autre règlement devaient naturellement avoir pour base les principes inscrits dans la Constitution de l'Etat. Pour les relations de la Prusse avec l'Empire, cette Constitution créait une situation absolument nette; la suppression de l'hégémonie prussienne dans l'Empire était un fait accompli, ainsi que la réduction considérable des compétences qui atteignaient la Prusse aussi bien que les autres Etats confédérés. Par contre, la Constitution d'Empire, au sujet des relations de la Prusse avec ses provinces, ne contenait qu'une seule disposition, il est vrai très importante: les représentants de la Prusse au Reichsrat devaient être, pour la moitié, nommés par les administrations provinciales; tout le reste avait été laissé, comme étant une affaire intérieure de la Prusse, à la compétence de cet Etat: sauf que l'article 18 de la Constitution d'Empire permettait, à certaines conditions, aux différentes parties de l'Etat prussien de se séparer de la Prusse. Pourquoi cette dernière possibilité n'a pu se réaliser jusqu'ici, nous l'avons indiqué tout à l'heure. Quant aux relations de la Prusse avec le Reich il ne restait évidemment rien d'autre à faire que d'écarter de la Constitution prussienne tout ce qui faisait craindre des conflits superflus et nuisibles avec le Reich. Telle fut la raison pourquoi le Centre, avec la gauche, repoussa l'institution d'un Président d'Etat souhaitée par les partis de Droite.

En ce qui concerne les relations de la Prusse avec ses provinces, nous avons déjà indiqué, que la droite et la gauche, pour des raisons différentes et par des moyens différents, essayaient de maintenir la rigide unité de l'Etat prussien, et par conséquent étaient peu désireuses de faire aux provinces de grandes concessions. La *Sozial-*

democratie crut pouvoir atteindre ce but, et sauvegarder en même temps son influence dans les provinces où elle était minorité, en dotant la représentation parlementaire de l'Etat prussien, où elle, la *Sozialdemocratie,* est le parti le plus fort, de pouvoirs presque illimités. Aussi les socialistes demandèrent que les ministres fussent nommés par le président du Landtag; ils n'admettaient comme seule voie de droit public pour infirmer ces votes du Landtag, que le referendum ou plébiscite: procédé peu pratique, et même presque inadmissible pour un Etat de l'étendue de la Prusse; pareillement les socialistes n'admettaient une dissolution du Landtag qu'au cas où le Landtag lui-même, ou un plébiscite, aurait voté cette dissolution.

La Droite et le Centre, avec raison, ne pouvaient tolérer la toute-puissance d'un parlement à chambre unique dominé par la *Sozialdemocratie.* La Droite réclamait le système des deux Chambres avec une Chambre haute élue sur la base de la représentation des intérêts professionnels (*auf ständischer Grundlage*), avec des prérogatives à peu près semblables à celles de l'ancienne Chambre des Seigneurs.

Le Centre proposait un autre moyen de parer à l'absolutisme redouté du Landtag: un Conseil d'Etat (*Staatsrat*) composé de délégués des provinces, qui assurerait à cellesci une représentation et un rôle efficace dans la législation et l'administration.

Les Démocrates acceptèrent aussitôt ce Conseil d'Etat proposé par le Centre, la Droite fit de même lorsque son projet d'une première Chambre à base professionnelle parut impossible à réaliser.

La *Sozialdemocratie* qui d'abord avait repoussé le Conseil d'Etat parce qu'elle avait craint qu'il ne rompît l'unité de l'Etat, abandonna dans la suite son opposition de principe, mais mit tout en œuvre pour empêcher que ce Conseil fût pourvu d'attributions réellement importantes.

Dans la discussion relative à la composition du Staatsrat, le Centre obtint que le nombre des représentants à envoyer par les provinces au Conseil d'Etat fût proportionnel à la population de chacune d'elles. Chaque province eut au moins trois délégués; au-dessus d'un minimum de population elle eut en plus un délégué par 500,000 habitants. Ainsi les provinces de Poméranie et de Slesvig-Holstein eurent chacune trois délégués; les provinces rhénanes quatorze délégués au Staatsrat.

En ce qui concerne les attributions du Staatsrat, le Centre surtout avec l'aide de la Droite (ici encore les Démocrates se montrèrent des alliés peu sûrs) obtint, malgré une violente résistance de la *Sozialdemocratie,* beaucoup de concessions précieuses. D'après l'article 40 de la Constitution prussienne le Staatsrat doit être tenu au courant de la conduite des affaires de l'Etat. Avant le dépôt des projets de lois il doit être entendu à titre consultatif par le ministère d'Etat. Il peut communiquer par écrit au Landtag (Chambre basse) son avis défavorable. De plus, il a le droit d'initiative. Son attribution la plus importante est le droit de protestation (*Einspruch*) contre les lois votées par le Landtag. En cas de « protestation », aux termes de l'art. 42, le projet est renvoyé au Landtag pour une nouvelle délibération. Si le premier vote est renouvelé à la majorité des 2/3 (dans la pratique le cas se produira rarement) la protestation est non avenue. Mais si le vote ne réunit que la majorité absolue, le projet de loi n'est pas adopté. Si le Landtag vote des dépenses qui dépassent le montant proposé ou accepté par le gouvernement, l'assentiment du Staatsrat est nécessaire. Le Conseil d'Etat, dans cette dernière conjoncture, possède donc un droit de *veto* absolu.

On voit que l'on ne saurait évaluer trop haut l'importance du Staatsrat. On peut dire sans aucune exagération qu'en l'instituant on a rompu avec le centralisme prussien. Dans ce Staatsrat les provinces possèdent un moyen

de faire triompher leurs vues, leurs vœux, leurs intérêts, de les imposer au Gouvernement comme au Landtag lui-même. Le Staatsrat fournit aussi la plus sûre garantie que l' « autonomie élargie », promise aux provinces par l'article 72, ne sera pas seulement une autonomie sur le papier. Il n'acquiescera à aucune pseudo-autonomie. Il a les moyens de réaliser une autonomie réelle. L'idée de l'autonomie s'agite même dans les provinces où l'on veut rester fidèle à la Prusse. Cette idée trouvera dans le Staatsrat le moyen de s'imposer. Je reviendrai tout à l'heure brièvement sur l'autonomie provinciale. Une autre victoire du Centre, importante aussi, remportée par les catholiques, soutenus avec tiédeur par les démocrates, contre la volonté de tous les autres partis, est l'article 86.

Pour le faire adopter, le Centre dut menacer de voter en bloc contre la Constitution si cette disposition était rejetée. Alors seulement la *Sozialdemocratie* céda. Que dit cet important article 86? Jusqu'à la mise en vigueur de la législation sur l'autonomie les *Oberpräsidenten,* les *Regierungspräsidenten,* les présidents du *Provincial Schulkollegium* (collège scolaire provincial) et du *Landeskulturamt* (conseil supérieur d'agriculture) doivent être nommés par le gouvernement d'accord avec le *Provincial Ausschuss* (Députation permanente du Conseil provincial). Les députés du Centre rhénans attachaient la plus grande importance à cette disposition. Rien d'étonnant; qu'on se rappelle que les *Oberpräsidenten* de la province rhénane jusqu'à M. de Schorlemer fussent tous des protestants étrangers au pays, que les cités épiscopales de Cologne et de Trèves étaient régulièrement dotées de *Regierungspräsidenten* protestants, de même qu'en général les hautes fonctions de l'Etat dans la province étaient presque absolument refusées à l'élément catholique indigène. On comprendra aussi pourquoi les deux partis de Droite, bénéficiaires de l'ancien système, offrirent sur ce point la plus violente résistance. Ils savaient

ce que signifiait cette innovation. C'est la fin de l'inégalité confessionnelle, système aussi vieux en Prusse que la Prusse elle-même. C'est la fin de notre subalternisation par la Trans-Elbie (*Ost-Elbien*).

L'Autonomie provinciale.

La proposition d'autonomie provinciale déposée naguère (en octobre 1919) par le Centre transférait aux provinces *en principe* toutes les fonctions administratives de l'Etat, ne laissant à l'Etat que ce qui lui serait réservé expressément par la loi. Cette proposition se heurta à une résistance générale et ne put passer. Si le Centre n'insista pas, ce fut en considération du fait qu'un transfert immédiat de toutes les fonctions de l'Etat aux provinces n'était pas possible : le personnel administratif nécessaire manquait. Le transfert pour des raisons purement techniques ne peut se faire que graduellement, pas à pas. Notre groupe parlementaire résolut donc de déposer une nouvelle proposition qui, tenant compte d'une situation de fait, se bornait à demander que le cercle des affaires administratives dévolu aux provinces fût élargi et que, de plus, certaines affaires fussent déléguées par l'Etat aux provinces par commissions extraordinaires. Cette proposition du Centre aboutit à l'article 72 dans la rédaction définitive. On a souvent qualifié dédaigneusement cet article de traite tirée sur l'avenir ; on a reproché au Centre de n'avoir pas exigé que le gouvernement déposât une proposition d'autonomie assez tôt pour qu'elle pût être votée en même temps que la Constitution, ou du moins avant la dissolution de l'Assemblée prussienne. Cette critique n'est pas équitable. N'oublions pas que dans l'Assemblée prussienne, seuls le Centre et une partie des démocrates étaient des amis sincères de l'idée autonomiste. Le projet d'autonomie aurait sans aucun doute nécessité de si longs débats au sein de la commission, déchaîné des luttes parlementaires

si violentes que la courte existence de l'Assemblée constituante prussienne n'eût pas suffi à en assurer la discussion.

Enfin, nous avions aussi contre un règlement précipité de la question de l'autonomie des objections tirées des faits : il ne s'agit pas seulement de suivre des voies nouvelles, mais encore et d'abord de découvrir ces voies. Mais cela réclamerait plus de temps et aussi, pour le dire franchement, plus de *compétences* que nous n'en avons à notre disposition. Je saisis cette occasion pour vous adresser cette prière instante : donnez aux groupes du Centre du prochain Landtag ces compétences indispensables ! Pour des tâches aussi importantes que la législation sur l'autonomie et la réforme administrative nous avons besoin d'hommes capables, experts en droit administratif, d'hommes laborieux, rompus aux besognes de l'administration de l'Etat, des provinces et des communes. J'ai constaté avec effroi, en parcourant les listes de candidats publiées jusqu'ici que l'on ne paraît pas avoir conscience de cette nécessité. Il faut mettre un frein aux exigences des différentes classes sociales, des différentes professions si l'on ne veut pas que notre parti soit incapable de résoudre les grandes questions politiques qui l'attendent au prochain Landtag. Qu'arriverait-il si notre groupe parlementaire n'était pas en état de fournir aux grandes commissions le nombre voulu de mandataires capables et expérimentés ?

Récemment le gouvernement a publié un projet d'autonomie provinciale, sur lequel il demandera l'avis des Landtag provinciaux qui doivent être élus en même temps que le nouveau Landtag prussien et d'après le même système électoral (suffrage universel et égal pour tous). Ceci prouve la grande importance des Landtag provinciaux qui, ne l'oublions pas, éliront en outre les délégués des provinces au Staatsrat. Puisse cette importance être partout reconnue par nos amis ! Puissent ceux-ci agir en conséquence !

Le projet n'offre pas grand'chose, mais après tout il ne s'agit que d'un premier pas dans une voie toute nouvelle ; et puis ce n'est qu'un projet qu'on peut élargir et amender. En tous cas le Centre n'a aucune raison de regretter d'avoir voté la Constitution avant la discussion de la loi d'autonomie. S'il avait agi autrement, il n'aurait eu aucune chance de succès. Par contre, il aurait probablement empêché le vote de la Constitution, perdant ainsi tout le profit de précieuses conquêtes comme le Conseil d'Etat et la collaboration des provinces à la nomination des hauts fonctionnaires de l'Etat dans les provinces. Une telle politique eût été maladroite. L'autonomie viendra, parce qu'elle doit venir, parce qu'elle est en marche et que cette marche ne peut plus être arrêtée, surtout depuis que l'on a accordé à la Haute-Silésie non l'autonomie provinciale, mais presque l'indépendance. Peu importe que l'autonomie vienne un peu plus tardivement, un peu plus lentement que nous ne l'avions espéré !

Ou l'indépendance.

Et puis, si le Centre est entré dans la voie de l'autonomie provinciale, il n'a point par là renoncé aux possibilités contenues dans l'article 18 de la Constitution d'Empire. Au contraire, il s'est réservé formellement d'user de cet article. D'autre part, il a prouvé qu'il comprenait à merveille que dans la terrible situation où se trouve actuellement notre patrie une action précipitée dans le sens de l'article 18 eût été injustifiable. En présence d'une telle situation, nos desiderata particuliers devaient attendre. Laissons la Prusse tenter d'apaiser par une réforme intérieure les velléités séparatistes : nous n'y voyons aucune objection. Nous sommes prêts à reconnaître aussi que l'on ne pourrait détruire, sans danger ni dommage pour l'Allemagne, la solide unité administrative de la Prusse. Nous ne pouvons, nous ne voulons rien précipiter. Nous laisserons l'évolution politique suivre son cours naturel. Nous

répudions la politique des catastrophes, aussi longtemps tout au moins que des garnisons étrangères demeurent dans notre pays natal. Nous ne nous laisserons pas égarer ni brusquer par les criailleries de politiciens myopes et excités qui nous qualifient d'apostats, de traîtres à la cause rhénane, parce que nous ne voulons pas assumer le risque d'une séparation d'avec la Prusse tant que de profonds ébranlements intérieurs, de nouveaux périls nationaux peuvent résulter d'une séparation trop hâtive, tant que, surtout, cette séparation serait capable de mettre en danger notre appartenance à la patrie allemande. Pour quiconque pense autrement il n'y a pas de place dans les rangs du Centre allemand. (*Approbation.*)

L'Allemagne au-dessus de tout, même au-dessus de nos vœux et de nos espérances!...

En terminant, je dirai encore ne fût-ce qu'un mot d'un point important. Le danger existe que l'indifférence vis-à-vis de la Prusse, qui souvent se manifeste chez nous, amène les électeurs à se désintéresser des prochaines élections au Landtag (20 février). Ce désintéressement serait déplorable. N'oublions pas que le futur Landtag prussien devra résoudre la question capitale pour nous de l'autonomie ; n'oublions pas qu'il est très possible qu'une partie notable de la politique religieuse soit réservée aux Etats particuliers. Nous serions donc grandement coupables si nous ne mettions pas tout en œuvre pour assurer aux principes de la civilisation chrétienne la défense énergique qu'ils ont trouvée jusqu'à présent en Prusse grâce au parti du Centre. La même observation vaut pour les élections provinciales. N'oubliez pas, Messieurs, que l'Assemblée provinciale à l'avenir aura un rôle beaucoup plus considérable que précédemment, que d'elle dépendra notamment la représentation de la province au Conseil d'Etat. Entrons donc tous dans la lutte électorale sous la glorieuse bannière du vieux parti du Centre !

Coquelicot

Dans la plaine infiniment blonde
Où le vent, par houles profondes,
Berce les épis mûrs alanguis de sommeil
Au sein d'une chaleur féconde
Il prépare son cri vermeil.

Lorsque sa pourpre se déploie,
C'est un large frisson de joie,
Car les grands blés pensifs ont des gestes humains
Et le rouge étendard de soie
Semble passer de mains en mains.

Son âme farouche et tenace,
Bravant l'invisible menace
Que lève sur son front le rythme clair des faux
A le fier élan de la Race
Qui se dresse dès qu'il le faut!

Il offre sa corolle ardente
Parmi les moissons odorantes
Au sifflement brutal du tranchant d'acier bleu,
Mais sa flamme reste vivante
Et les gerbes semblent en feu.

O vous, que l'héroïsme effleure,
Il importe peu que l'on meure
En exhalant son rêve avec son dernier cri,
Pourvu que l'exemple demeure,
Dans une âme qui l'a compris!

Impression

Aujourd'hui, le ciel gris, même, n'est pas morose,
Car les pommiers en fleurs, avec leur neige rose,
Lui donnent la fraîcheur des écrans japonais ;
Et le talus n'est point aride où le genêt
Balance au vent du soir sa gerbe de lumière ;
De frêles pendentifs ornent le mur de pierre,
La cardamine tremble aux fentes des rochers ;
Le chêne mort, dressant son vieux torse penché,
Voit couler dans les bras, larges de convoitise,
Le ruissellement d'or des grappes de cytise :
Et l'âme aussi voudrait, vers une humble douleur,
S'exhaler longuement comme un parfum de fleur !

Offrande

A Nelly D...
Souvenir des visites à l'Hôpital.

Lilas clair où l'abeille blonde vibre et rôde ;
Eglantine où parfois la cétoine s'endort
Et fixe au satin rose un bijou d'émeraude ;
Aigrettes du genêt chargé d'éperons d'or ;

Grappes de la glycine aux senteurs parfumées ;
Cytise dont le soir n'éteint pas les rayons ;
Glaïeuls ardents, portant vos torches enflammées ;
Iris mauves qu'effleure un vol de papillon ;

Et vous qui frissonnez sous l'aile de la brise,
Bluets, regards d'azur perdus dans le froment ;
Pavots qui, dans les blés que la faux courbe et brise,
Répandez votre sang vermeil, si tristement ;

Vous mettrez tour à tour, en caresses fleuries,
Comme une lèvre fraîche au front de nos blessés,
Et vous immolerez votre beauté meurtrie
Pour qu'un peu de soleil demeure où vous passez.

Allez ! Effeuillez-vous en molles avalanches,
En touffes de parfums, en gerbes de couleurs,
Et, dans le geste doux que feront des mains blanches,
Que ce soit la Bonté qui vous offre, ô mes fleurs !

Automne

Pour un amour fragile et timide qui n'ose,
Si le ciel est brumeux, tisser son rêve clair,
Il convient que le printemps brille et que, dans l'air
Le dôme des pommiers s'écaille en feuilles roses.

Avril fleuri disait le songe amollissant
Qui forge aux poings de l'homme une invisible chaîne;
Mais les torches d'Octobre ont couru dans les chênes
Et la forêt devient comme un brasier puissant.

Car, à l'amour viril et fort qui ne s'étonne
Ni de l'ombre à venir, ni des pleurs à verser,
Il faut une broussaille ardente à traverser
Aux plis tumultueux des rafales d'automne!

L'arbre qui se consume à porter son flambeau
Fait oublier la candeur fraîche des ombelles;
Une langueur stérile a pu nous sembler belle,
L'effort où l'on succombe est mille fois plus beau!

Et ce couple, attentif au vol des feuilles mortes
Comme à la page d'or d'un livre de clarté,
Peut aborder la vie avec sérénité
Si le danger ne trouble point son âme forte!

MADELEINE HENRARD.

Le Congrès colonial de Bruxelles

Lès 18, 19 et 20 décembre dernier s'est tenu à Bruxelles, dans la salle des séances du Sénat, un grand congrès colonial. Ce congrès a obtenu un vif succès. Nous avons demandé à M. O. Louwers, qui en fut le très actif et très compétent secrétaire général, d'en dégager les leçons pour les lecteurs du *Flambeau*. M. Louwers l'a fait dans l'intéressant article que nous publions ici.

Le Congrès colonial de Bruxelles ne fut pas un phénomène de génération spontanée. L'idée en a été conçue dans l'esprit d'un grand citoyen, d'un très grand citoyen, d'un citoyen si haut placé que, comme une vigie, il lui est permis de voir loin et d'indiquer à la nation la route à suivre dans les difficultés qu'elle traverse.

Le Congrès colonial est venu à son heure ; il était nécessaire ; en l'inspirant, le Roi a justifié une fois de plus les mérites de l'institution qu'il représente.

Ce congrès était nécessaire pour deux raisons.

Le développement de la colonie a posé de graves problèmes. De leur solution dépend son avenir. Il importait, donc, que ces problèmes fussent étudiés méthodiquement, et avec la collaboration de toutes les personnes compétentes.

Si, dans l'entretemps, le Ministre des Colonies à son retour d'un voyage au Congo, où il devait cueillir une moisson de renseignements et d'observations (1), résolvait lui-même plusieurs de ces problèmes, il ne pouvait qu'être avantageux de procurer aux spécialistes l'occasion d'apprécier ses réformes et de donner à celles-ci, par

(1) Voyez le *Flambeau* du 25 novembre 1920, pp. 662 et s.

l'approbation d'une assemblée libre et indépendante, l'autorité et la force qui les feraient plus facilement accueillir par l'opinion publique.

D'autre part, la colonie vit, grandit, par certains côtés elle prospère; mais elle vit cette vie en dehors de l'ensemble de la nation. Si la nation veut retirer de son empire colonial tous les avantages qui peuvent en découler, elle doit, unanimement, participer à son développement.

La mise en valeur de la colonie doit être une œuvre nationale, sans quoi la colonie risque de passer sous des influences étrangères et de se détacher de la grande famille belge. En l'envisageant du point de vue économique seulement, cette éventualité constituerait un malheur irréparable, car dans l'économie générale de l'activité humaine, telle que les circonstances actuelles l'ont faite, les colonies sont un bien inestimable pour les pays qui les possèdent; pour le nôtre, notamment, le Congo, une des plus belles et des plus riches colonies qui soient, est le prolongement nécessaire de la Belgique. Par lui, elle possède un réservoir précieux de matières premières et un débouché immense pour les produits de son industrie et de son commerce. C'est donc un mal que la nation ne s'intéresse pas suffisamment à l'œuvre coloniale et il est de toute nécessité que ses devoirs, à cet égard, lui soient montrés et qu'un revirement profond, essentiel se manifeste dans son activité coloniale. La réunion d'un congrès colonial pouvait être un moyen de remuer le pays, et de lui faire entendre les leçons du moment.

* * *

La séance d'inauguration eut vraiment grande allure. Dans le cadre solennel du Sénat, formant une foule imposante et colorée, se pressaient des hommes d'Etat, des généraux, des officiers, des prêtres, des religieux, des évêques, les recteurs de nos universités, les grands

capitaines de l'industrie et du commerce, de hauts fonctionnaires de notre administration, d'anciens administrateurs coloniaux, chargés d'expérience et de gloire, — l'élite de tous les milieux de la nation qu'il importe d'intéresser à la colonisation, — venus de partout, jusque des confins du pays.

Le Roi parut. D'un pas ferme il monta à la tribune, et devant cette foule attentive il prononça un discours dans la grande tradition de nos rois, un de ces discours qui marquent les époques de notre histoire.

« La colonisation est une des fonctions les plus élevées des société parvenues à un état avancé de civilisation. Mais il n'y a pas de fonction sans devoir et le premier de tous est la mission d'émancipation que la Mère-Patrie doit remplir vis-à-vis des races primitives ».

A l'origine ces devoirs n'ont pas toujours été compris, il y a eu des abus. Ce temps est passé. « Il est heureux pour l'honneur de l'humanité de pouvoir constater combien les progrès des idées morales et politiques et une conception plus exacte des intérêts véritables des deux parties ont modifié les méthodes et hâté les moyens pratiques de coloniser ».

Il faut placer au premier rang de ceux-ci une pratique plus rationnelle de l'hygiène, et le développement des moyens de communication.

« Ce qui était vrai du temps des chaussées romaines l'est davantage encore de nos jours.

« La facilité des voies de communication supprime les travaux les plus meurtriers pour l'indigène, tel le portage, et les remplace par des métiers qui développent les aptitudes, lui permettant de gagner de bons salaires et de relever son bien-être.

« L'expérience montre que le long de ces voies de pénétration se forment des centres d'échange et d'exploitation qui se peuplent rapidement, et dont les habitants accèdent ainsi à une vie plus avancée...

« Au moment où le vieux monde, épuisé par la guerre, manque de matières premières, la Belgique doit, plus que jamais, moderniser le Congo et lui faire porter, pour le bien de la population et pour l'avantage des nations civilisées, tous les fruits que comportent son étendue, la richesse de son sol et de son sous-sol.

« Longtemps, trop longtemps, la colonisation a été reléguée au second rang de la politique nationale. Elle doit aujourd'hui se placer au premier, et c'est à montrer cette nécessité qu'aboutiront, je l'espère, les travaux du Congrès.

« La Belgique est une petite puissance en Europe, mais je suis convaincu qu'elle peut devenir, si elle le veut, une grande puissance africaine.

« J'ai une foi profonde dans les perspectives illimitées qu'ouvre le continent noir aux nations qui, obéissant aux lois du progrès, savent s'imposer les sacrifices nécessaires à l'accomplissement de leur mission civilisatrice... »

Ainsi parla le Roi.

Après lui, c'est le président du Congrès, M. le Ministre Cooreman qui prit la parole. L'éloge de M. Cooreman, comme président des grandes assemblées délibératives, n'est plus à faire. Sa fermeté, faite de bonhomie et d'humour, lui assure la maîtrise de ces foules, et il les maintient, sans qu'elles s'en rendent compte, dans les limites des travaux assignés. Il prononça un discours dont la manière n'est qu'à lui, tout en nuances, tout en délicatesses, mais profond et convaincant, et où se retrouvaient aussi les leçons d'un grand homme d'Etat. Il eut un mot délicieux. Les questions coloniales n'intéressent que les coloniaux; rien à dire à cela, mais à une condition, c'est que tous les Belges soient coloniaux.

Le Ministre des Colonies lui succéda à la tribune. On connaît sa parole chaude et persuasive, et devant un auditoire attentif et charmé il déroula les vastes projets

qu'il rapporta d'Afrique et ses espoirs sincères dans la prospérité de notre empire colonial.

Enfin, un historien éminent, celui qui justement fut un des plus enthousiastes et des plus avertis rénovateurs de l'esprit public belge, dans le sens de la cohésion et de la tradition, M. Henri Pirenne, donna, avec cet humour et cette aisance qui font de lui un des plus délicieux causeurs de notre pays, des aperçus sur l'histoire coloniale. Il en tira une conclusion pratique qui était bien de circonstance. En quelques phrases, qui s'enfonçaient comme un burin dans l'acier, il montra comment la logique même des choses et des idées impose, même à ceux qui se disent réfractaires à la colonisation parce qu'ils en redoutent les abus, le devoir de s'y intéresser et surtout de veiller à ne pas laisser tomber en des mains étrangères le patrimoine colonial que les circonstances ont mis dans l'héritage de leur nation.

Si je m'étends sur cette séance, c'est qu'il s'en est dégagé un grand intérêt, on pourrait dire une haute moralité. Cette foule était comme une émanation de l'ensemble de la nation; certains de ses membres avaient fait un effort, des sacrifices même, pour assister au congrès, et à la voir, ainsi rassemblée pour témoigner de sa sympathie à l'œuvre coloniale, on était en droit de penser que quelque chose de nouveau et d'important se préparait dans notre pays. Jusqu'à ce jour les manifestations coloniales groupaient quelques fervents et quelques convaincus, mais toujours les mêmes; et le Roi, évoquant les efforts de son illustre prédécesseur pour fonder le grand empire dont il voulait absolument doter la Belgique, rappelait avec raison que ses idées ne rencontraient guère de faveur alors, et « que des hommes éminents jugeaient que le commerce et l'industrie avec les pays voisins suffisaient à assurer la prospérité nationale ». Oh! temps sombres et tristes de notre histoire! Cruel aveuglement d'une nation! Heureusement, voulut-on pour elle! Peina-t-on

pour elle ! Mourut-on pour elle ! Les sacrifices germaient en moissons abondantes. Le pays enfin vibrait ! Demain, peut-être, ce serait la volonté ferme et unanime, car tous ces hommes d'élite, réchauffés par les paroles de foi qu'ils venaient d'entendre, allaient s'en retourner chacun dans leur milieu et se mettraient à enseigner la nation.

* * *

Le programme du Congrès avait été ainsi arrêté :

Première journée.

Questions d'ordre humanitaire et civilisateur :

Première question : de la conservation et du développement des populations indigènes. — Rapporteur : Dr Broden, directeur de l'Ecole de médecine tropicale.
Deuxième question : de l'éducation professionnelle du noir. — Rapporteur : M. Ivan Grenade, président du Tribunal d'appel de Boma.
Troisième question : de la formation d'une mentalité coloniale en Belgique. — Rapporteurs : M. H. Pirenne, recteur de l'Université de Gand, et commandant Cayen.

Deuxième journée.

Questions d'ordre économique :

Première question : politique des transports. — Rapporteur : M. Fontainas, ingénieur.
Deuxième question : politique agricole. — Rapporteur : M. Leplae, directeur général au Ministère des Colonies.
Troisième question : moyens de favoriser l'établissement de Belges au Congo. — Rapporteur : M. Jonas, directeur de la Banque de Commerce à Anvers, ancien directeur de la Banque du Congo belge.

Troisième journée.

Questions d'ordre administratif :

Première question: participation des colonies belges à l'administration de la Colonie. — Rapporteurs : Dr Dryepondt, délégué de la Chambre de Commerce de Kinshasa, et M. De Boelpaepe, avocat à Elisabethville.

Deuxième question: politique indigène; collaboration belge et indigène. — Rapporteur : colonel Bertrand, ancien commissaire général de la Colonie.

Troisième question: économie générale du budget colonial. — Rapporteur : M. Vanden Ven, professeur à l'Université de Louvain.

Ce programme était un peu chargé. Le Comité d'organisation, qui l'avait préparé, s'en était rendu compte; mais il avait jugé qu'il fallait bien mettre les bouchées doubles tant les problèmes à résoudre étaient nombreux. Il avait aussi pensé qu'il importait de faire délibérer l'assemblée sur un ensemble cohérent de questions, de telle sorte que de ses discussions sortît, comme une synthèse complète, un programme harmonieux de la colonisation moderne.

Tout se tient, en effet, dans ce programme, et il est impossible d'en détacher une pièce sans rompre l'unité de l'édifice. Le principe de la colonisation, on dirait en droit la cause, la raison d'être, la justification, c'est le développement des populations indigènes et leur amélioration morale et matérielle. A cette question se rattachent un ensemble de problèmes, nombreux et complexes, parmi lesquels l'éducation professionnelle du noir prend une place à part.

Mais cette œuvre de perfectionnement des noirs est subordonnée à la mise en valeur de leur territoire, parce que ce travail économique est seul capable de créer la morale, et d'apporter à l'entreprise civilisatrice le con-

cours des hommes et de la finance sans lesquels on ne peut même la concevoir.

Et enfin, dernier panneau de ce triptyque, le succès de l'œuvre tant économique que morale est lié à la sagesse et à la prévoyance des institutions administratives. Il faut pour faire naître et prospérer toute entreprise humaine un Etat bien organisé, bien agencé, qui assure l'ordre, suscite les initiatives et garantisse le libre développement de l'activité humaine.

Les discussions sur chaque question se déroulèrent dans un calme et une dignité parfaites, ce qui n'empêcha pas l'assemblée de vibrer parfois, quand certains points sensibles et délicats furent touchés. Les orateurs prirent la parole avec la préoccupation de ne dire que des choses utiles, et de s'abstenir de critiques stériles et intempestives. La volonté évidente du congrès était non de détruire, mais de construire, de faire œuvre pratique, et on ne saurait assez louer la largeur de vues de la plupart des discours qui furent prononcés.

Il est vrai que le ton avait été donné par les rapporteurs. Il n'est pas exagéré d'affirmer que rarement on vit dans un congrès un ensemble aussi remarquable de travaux préparatoires. Chaque rapport posait la question qu'il avait à traiter telle qu'elle devait l'être; de chacun se dégageaient des conclusions pratiques et précises, justifiées par les développements présentés avec sobriété. C'étaient des rapports de colonisation moderne. Les problèmes y étaient débarrassés de la phraséologie dont on avait trop la tendance autrefois de les encombrer. Ces documents affirmaient des esprits pratiques, positifs, compétents; c'étaient des assises solides sur lesquelles on pouvait construire hardiment.

Je ne puis songer à résumer ici chacun de ces rapports ni les discussions qu'ils provoquèrent; cet exposé dépas-

serait le cadre de ce modeste article. Je me bornerai à noter deux choses.

La première est que dans tous les rapports apparaît une préoccupation capitale : celle de donner à notre colonie un caractère de plus en plus national. Leurs auteurs ont exprimé la crainte de la voir s'internationaliser et ils ont manifesté la nécessité de réagir contre cette déplorable éventualité. Aucun ne préconise cependant comme remède des mesures artificielles. Ils ne réclament pas de ces actes d'ostracisme qui pourraient entraîner des représailles. La Belgique reste attachée au régime qui lui assure chez les autres nations, par réciprocité, l'égalité et la liberté. Ce qu'ils veulent, c'est que plus de Belges s'occupent de la colonie, et leurs suggestions pratiques ne tendent pas à autre chose qu'à créer un ensemble de conditions favorables aux entreprises coloniales en général, de telle sorte que le colon belge soit naturellement et de plus en plus attiré vers ce champ d'activité.

La seconde observation est que les discussions n'ont fait apparaître aucune opposition foncière entre les conclusions des rapporteurs et le congrès. Les orateurs ont parfois ajouté à ces conclusions, ils n'y ont pas contredit. Si bien que le Congrès a marqué implicitement son accord sur leurs données principales. De son côté, M. le Ministre des Colonies était, par ses études personnelles, arrivé, aussi, sur la plupart des points, aux mêmes conclusions, — il prit soin de le marquer dans le beau discours que je rappelais plus haut. On aboutit ainsi à cette heureuse constatation que nous avons maintenant, pour la mise en valeur de notre colonie, un programme clair, précis, net, qui a recueilli l'accord des organes autorisés de l'opinion publique et du Gouvernement.

Il faut en tirer une conclusion importante. Le temps des discussions est terminé ; nous n'avons plus, dans le domaine colonial, à dépenser, à gaspiller notre activité

en discussions stériles; l'heure des actes est arrivée, et il faut résolument se mettre au travail.

La population du Congo diminue; on est tombé d'accord pour le reconnaître. On est aussi tombé d'accord pour diagnostiquer les causes de ce troublant et triste phénomène. Les remèdes ont été indiqués. Eh bien, maintenant, aux actes!

L'éducation professionnelle du noir est de première importance — c'est acquis; on a montré la voie à suivre pour atteindre le but. Eh bien, aux actes!

Pour stimuler l'opinion publique belge en faveur de la Colonie, donner à la nation cette âme et cette volonté sans lesquelles un peuple n'est pas un peuple colonial, un ensemble de mesures ont été indiquées; on a de même fait ressortir les institutions à créer, les réformes à introduire pour assurer en Afrique même le concours des Belges. Eh bien, aux actes!

Nous avons les données rationnelles d'une politique indigène, d'une politique agricole et de transport. Des rapports aussi lumineux que concis ont dégagé ces données: sans doute, n'ont-ils pas bouleversé ces sujets. Sur plusieurs points de ces questions, ils n'ont fait que reprendre des avis anciens, et mettre au point des décisions déjà prises; leur mérite est d'avoir projeté sur tout cela la lumière du raisonnement, et d'avoir dégagé le pourquoi et la nécessité de ces décisions; si bien que la route est désormais reconnue dans sa totalité et qu'on peut y avancer sans craindre les accidents. Cette sécurité de l'esprit, c'est énorme! C'est un résultat inestimable, et ici encore la conclusion doit être tirée: Aux actes!

La même observation est à faire pour la politique financière. Or c'est le nœud de toutes les questions. L'accord s'est réalisé sur cette idée qu'il faut que la métropole aide la colonie à lui procurer des ressources. Il ne s'agit pas de sacrifices, comme on l'a si justement fait remarquer. Il n'est question que de trouver les moyens de mettre au

service de la colonie le crédit, malgré tout solide, de la mère patrie. Aux actes!

Qu'on me permette de terminer. La Colonie ne s'est jamais trouvée dans des conditions meilleures pour se développer. Le chef de son administration qui fait surgir les plus grands espoirs, sait qu'il peut compter sur des collaborateurs intelligents, dévoués, compétents, dont on oublie trop souvent les mérites et la valeur.

Nous avons sur les principales questions un programme rationnel et précis.

L'opinion publique s'éveille à la sympathie. Il semble que le congrès l'ait remuée et qu'elle ne demande qu'à se donner. Ce sont des gages de succès.

Le seul point un peu sombre c'est qu'il nous manque encore, en Afrique, quelques hommes. J'entends de ces administrateurs aux décisions hardies, aux vues larges, imposant à tous le respect par leur fermeté, la dignité et la noblesse de leur vie, provoquant autour d'eux le dévouement et le travail.

Mais la Belgique saura les fournir — car elle ne manque pas d'hommes de cette valeur, — ils surgiront d'eux-mêmes le jour où la nation aura enfin acquis la pleine et totale conscience de la sublime mission qu'elle est appelée à remplir en Afrique.

Si ce jour ne devait jamais luire, malheur à elle!

OCTAVE LOUWERS.

Sous l'œil des Barbares

ou la Surtaxe fatale

Eleuthère (1). — Je cherchais un homme, précieux Gallion. C'est dire que je suis heureux de vous rencontrer. Où allez-vous? D'où venez-vous? Ποῖ καὶ πόθεν ;

Gallion. — Je viens d'une maison morychienne (2) où j'étais invité, *to meet*, comme on dit aujourd'hui, M. Henri Hauser. Je vais à la conférence de Claude Farrère...

Eleuthère. — Toujours les *Amitiés françaises*! Vous restez donc fidèle à notre ingrate voisine, dont l'égoïsme commercial et le protectionnisme rétrograde nous refusent les plus légitimes satisfactions? J'avoue, moi, qu'en bon Belge, je la boude un peu depuis l'incident du 1er janvier, à l'ambassade de France, depuis l'affaire de Margerie...

Gallion. — Le contraire m'eût étonné. Vous êtes homme à donner dans tous les panneaux.

Eleuthère. — Vos paroles me découragent; elles trahissent le parti-pris. Et moi qui comptais sur l'esprit critique dont vous m'avez donné naguère quelques preuves! Je vous cherchais, je le répète. J'avais besoin d'être en communion d'idées avec vous. Aux heures troubles, les hommes de bonne volonté, instinctivement, serrent les rangs autour du drapeau. Je m'imaginais que nous serions d'accord pour condamner au moins une incar-

(1) Nous en demandons pardon à M. Julien Benda, mais nous réclamons pour notre Eleuthère le droit à l'existence. Traiter ce patriote de *contrefaçon belge* serait envenimer encore le conflit de la Surtaxe. Sur Eleuthère et Gallion, voyez le *Flambeau*, 2e année, no 10 et 3e année, no 9.

(2) Sur la famille Morychos, cf. *Flambeau*, 3e année, no 8.

tade qui déchaîne la plus redoutable des crises. Vous savez, Gallion, combien j'aime la France...

Gallion. — Non, j'ignore, je l'avoue, combien et comment vous l'aimez. Est-ce à la façon du roi?... J'entends le *Roi* de de Flers et Caillavet? A la manière de M. Stamboliski? Plus que M. Jaspar?

Eleuthère. — Je l'aime autant qu'il nous est permis de l'aimer. Mais, je vous l'ai dit cent fois, je ne lui sacrifie point ma fierté nationale. Je repousse toute immixtion étrangère dans nos affaires intérieures. Je n'admets pas qu'on nous dicte de Paris, notre devoir militaire. Je suis jaloux de notre indépendance économique. Je ne souffrirai point que par des concessions unilatérales...

Gallion. — Vous vous répétez, et ce qui est pire, vous répétez les lieux communs que vous suggèrent à votre insu les perfides souffleurs de la presse flamingante...

Eleuthère. — Vous approuvez donc les paroles de M. de Margerie? Cela, voyez-vous, c'est un critère. Si vous vous solidarisez avec ces intempérances de langage, sachez que je ne discute pas avec vous. *Cum dubitantibus de principiis*... Courez applaudir Farrère, qui va vous apitoyer sur les pauvres Turcs — ces *Civilisés* —, vous échauffer pour Kemal Pacha — l'*Homme qui assassina* les Arméniens —, vous exciter contre le traité de Sèvres. Car la propagande française prend toutes les formes. Dites-moi, approuvez-vous les paroles de M. de Margerie?

Gallion. — Je ne les connais pas.

Eleuthère. — Parbleu! vous ne lisez que les journaux parisiens, censurés par le quai d'Orsay...

Gallion. — Censurés? Vous retardez de vingt mois.

Eleuthère. — Vous m'entendez... Vous savez très bien que le public français est tenu dans une ignorance presque absolue de ce genre d'incidents et de quelques autres. La question belge à Paris est *tabou*.

Gallion. — Ce silence est de platine. La presse belge aurait bien fait de l'imiter.

Eleuthère. — Que MM. les diplomates français commencent! J'avoue que la loquacité est leur moindre défaut. M. de Margerie, en particulier, n'a pas accoutumé d'exposer en public des vues politiques. C'est pourquoi je pense, avec quelques esprits sensés, que, s'il a parlé le 1[er] janvier, ce fut en bon phonographe... En entendant ces *disques* d'excellente marque, M. De Landsheere, du *XX[e] Siècle,* ne s'y est pas trompé; il a reconnu la voix des forts ténors du quai d'Orsay et du Ministère du Commerce. Eh bien! je suis humilié et furieux. Comment s'est-on permis de nous infliger une pareille leçon? Prendre parti dans cette question militaire qui divise notre Parlement! En remontrer à nos experts économiques, justifier presque cette odieuse surtaxe d'entrepôt qui étrangle Anvers! Vraiment, M. de Margerie croit que c'est en son honneur que son boulevard s'appelle *Boulevard du Régent!*

Gallion. — Votre indignation, cher Eleuthère, a trop d'esprit pour durer. Je m'en vais lui porter un premier coup. Je désavoue M. de Margerie.

Eleuthère. — Enfin! Vous admettez qu'il a été mal inspiré.

Gallion. — Il n'était pas inspiré du tout. J'ai imaginé un instant qu'il l'était par M. Vermeylen: je faisais erreur. Son discours a déplu... où vous savez. Je suis autorisé — confidentiellement — à vous le dire.

Eleuthère. — Alors, c'est la gaffe?

Gallion. — La gaffe de l'espèce la plus commune, *gaffa diplomatica L.*

Eleuthère. — Et vous reconnaissez qu'elle était propre à nous troubler?

Gallion. — Elle était propre, surtout, à troubler l'eau, et à réjouir certains pêcheurs de votre bord!... Vraiment, il y a un sort sur les relations franco-belges. Depuis M. de

Broqueville, cela n'a jamais « marché » entre la France et nous. Les « poilus » et les « jass », eux, se comprenaient à merveille, malgré le fil de fer barbelé de nos dialectes flamands, réseau inextricable s'il en fut. Mais nos hommes d'Etat les plus parisiens n'ont jamais trouvé les mots qu'il fallait, exception faite pour M. de Broqueville.

Eleuthère. — Ah ! Vous aussi, vous rendez hommage au « grand calomnié »?

Gallion. — Son amabilité, ses étonnantes facultés d'assimilation, son talent de causeur, sa souplesse, son imperturbable optimisme...

Eleuthère. — Ses lacunes, ses défauts...

Gallion. — Cela même l'a servi auprès du monde politique français. Il avait réussi à Paris. La France n'a jamais compris pourquoi nous nous étions privés de cet homme d'Etat si représentatif.

Eleuthère. — Ce serait long à expliquer ; il serait hors de propos d'évoquer l'ombre de von der Lancken.

Gallion. — Broqueville était notre Vénizélos. Ses successeurs ont toujours paru un peu... constantiniens.

Eleuthère. — Même M. Paul Hymans?

Gallion. — M. Paul Hymans, qui à Bruxelles, dans ses relations avec la presse, a su acquérir ce ton de familiarité et de camaraderie aimable, de gentillesse accueillante qui lui a valu tant de sympathies, se croyait obligé, quand il allait à Paris, de boutonner jusqu'au col sa redingote doctrinaire. Au cours de la Conférence il n'a pas toujours été adroit, cédant quand il n'aurait pas fallu céder, se fâchant éloquemment quand il aurait dû ne pas se fâcher, ou se taire. Clemenceau le séduisait et l'effrayait tour à tour. Devant le vieux dictateur, M. Hymans avait l'air intimidé : ce qui, avec cet homme impulsif, était la plus mauvaise des attitudes.

Eleuthère. — M. Hymans n'était pas seul à nous représenter. Il y avait... Mais au fait, qui était-ce?

10

Gallion. — Vandervelde, internationaliste et sourd...

Eleuthère. — Et notre troisième délégué, Monsieur...

Gallion. — Van den Heuvel, noyé dans ses rapports. Restait M. Hymans... La France, à ce moment encore, était décidée à faire à l'alliance belge les plus grands sacrifices. On eut l'impression que le gouvernement belge, craignant de s'engager, repoussait toutes les avances et voulait jouer une sorte de double jeu entre l'Angleterre et la France.

Eleuthère. — Allons donc!

Gallion. — Au fond, c'est cette impression qui a empoisonné toutes les relations. Avec sa manière brutale, Clemenceau n'a pas caché sa mauvaise humeur.

Eleuthère. — Cette mauvaise langue d'Archibald Bigfour nous en a rapporté quelques mots. Pendant que notre premier délégué parlait, Clemenceau maugréait à mi-voix, mais de façon qu'on l'entendît: « Il parle bien; mais il parle trop, celui-là! »

Gallion. — C'est exact, mais il eut aussi quelques *directs*, celui-ci, par exemple: « Voyons, M. Hymans, ne faites pas le lapin! »

Eleuthère. — Il n'est pas donné à tout le monde de faire le tigre.

Gallion. — Quand le Tigre eut quitté la ménagerie politique, les malentendus ne se sont pas dissipés: l'affaire du Luxembourg, qui était si simple, a accentué la méfiance réciproque.

Eleuthère. — A cause de la propagande du maréchal Foch...

Gallion. — Je ne raviverai pas un débat inutile. Mais je constate que l'accord belgo-luxembourgeois ne se fait point. M. Reuter, ce Jaspar grand-ducal, affirme qu'il ne laissera pas « absorber » son pays.

Eleuthère. — Il exagère. Mais l'accord économique franco-belge est indépendant de nos négociations avec le Luxembourg. Et je ne puis croire que tous les diplomates,

et tous les délégués belges aient été, ou des incapables ou des grotesques. M. Hennebicq...

Gallion. — Mon cher, j'ai exactement dix minutes à vous consacrer. Je répète que je vais entendre Claude Farrère. La salle du Parc sera bondée, et je ne goûte l'éloquence, même l'éloquence française, que lorsque je suis assis avec tout le confort belge. Vous me cherchiez, m'avez-vous dit. Je suppose que vous cherchez surtout quelques tuyaux sur la Surtaxe... Eh bien, sachez que nos négociateurs...

Eleuthère. — Permettez. Il s'agit d'une question technique. Parlons chiffres, et faites-moi la grâce de laisser de côté les personnes...

Gallion. — Ce serait dommage. A la commission économique, instituée en mai 1919, on avait délégué quelques types pittoresques. M. Brunet avec une glaciale solennité, y prêcha le libre-échangisme intégral « des années soixante »; derrière ce Manchestérien classique, marchait le peloton romantique des Antwerpéniens intégraux, le truculent Rotsaert, l'inquiétant Hostie, le redoutable Castelein.

Eleuthère. — Cela vous étonne? Anvers, je suppose, avait quelque intérêt dans l'affaire. Je sais que la mode, en France, est de faire traiter les questions commerciales par des byzantinistes, des métriciens et des hagiographes...

Gallion. — Un philologue est capable de tout... Sans doute, Anvers s'intéresse à la surtaxe. Le Havre aussi. Qu'eût-on dit si, en face du président de la Chambre de commerce d'Anvers, la France avait mis le président de la Chambre de commerce du Havre?... Mais souffrez que je vous pose une question: « Savez-vous exactement ce que c'est que la Surtaxe d'Entrepôt »?

Eleuthère (*piqué*). — Soyez tranquille. Je n'en suis pas à confondre, comme le vulgaire, la surtaxe d'entrepôt et la surtaxe d'origine. Surtaxe d'entrepôt: taxe im-

posée aux marchandises originaires des pays d'outre-mer, importées en France par d'autres ports que les ports français. Trente-six francs à la tonne, sans compter les « différenciations »! Trente-six francs! Droit prohibitif! Résultat: En 1914, Anvers était le port de l'Alsace-Lorraine. En 1921, il ne l'est plus. La Gaule rhénane est fermée aux Germains, très bien. Du même coup, elle l'est aux Belges qui avaient, vous l'avouerez, un peu contribué à l'opération. Depuis la victoire, à cause de la victoire, nous avons perdu le marché alsacien-lorrain. Avouez que c'est dur.

Gallion. — L'antithèse est brutale, en effet. Quel thème merveilleux pour les rhapsodies flamingantes et les cantilènes défaitistes!

Eleuthère. — Parfaitement. Vous trouvez donc juste que cette Alsace-Lorraine nous soit rendue, elle aussi, par la suppression de la surtaxe d'entrepôt?

Gallion. — C'est fait.

Eleuthère. — En apparence. Le 11 septembre 1919, la France nous a accordé l'exemption des surtaxes « pour les marchandises importées à Strasbourg, sur connaissement direct et par voie d'eau ».

Gallion. — C'est le décret de Strasbourg. Vous voyez bien.

Eleuthère. — Je ne vois rien du tout, car d'Amérique ou de Norvège on n'expédie à Strasbourg ni une balle de coton ni un stère de bois, « en droiture et par eau ». Que voulez-vous? Ce n'est pas l'usage. Le commerce international adoptera, peut-être, un jour ce procédé. *Musique d'avenir*, comme disent les Boches. Aujourd'hui les grands ports sont des lieux où affluent des marchandises sans destination précise. Ce sont des *distributing centres*, où des commissionnaires achètent les produits d'outre-mer pour les « répartir », pour les repasser à la clientèle. *Portus, emporium*, sont toujours synonymes. Or, la France, je le répète, exige, pour la suppression de

la surtaxe, le connaissement direct qui est rarissime, et le transport par eau d'Anvers à Strasbourg, à l'exclusion de la voie ferrée qui est la voie ordinaire. Et ne croyez pas que ce soit là une faveur gratuite. Il y a une contre-valeur : le Gouvernement belge doit assurer à ses frais le remorquage d'Anvers à Dordrecht. Ce n'est pas tout. La France a bien stipulé que l'exonération était provisoire, qu'elle pourrait être rapportée... ou *étendue à Rotterdam*. Sentez-vous la pointe ? Déjà, en 1918, si nous n'avions fait diligence pour établir le service de remorquage, la base navale française nous échappait au profit des Hollandais. Enfin, il y a l'exception capitale de l'*épicacacola*.

Gallion. — Qu'est-ce que ce coco-là ?

Eleuthère. — Les cinq produits réservés, qui restent surtaxés : les épices, le café, le cacao, le coton, la laine.

Gallion. — Cette exception est justifiée, vous le savez !

Eleuthère. — Il s'agit de ne pas frapper le Havre, qui est un des marchés du coton.

Gallion. — Diable, c'est assez naturel !

Eleuthère. — Je me résume. Nous avions des « droits acquis » sur notre arrière-pays alsacien-lorrain. Il dépendait de nos Alliés de nous les conserver. Ils nous en frustrent. En outre, nous perdons les Boches. Nous réclamons restitution et compensation.

Gallion. — On aurait pu s'entendre en juillet 1919. Mais il eût fallu se hâter. Au lieu de cela, nos Hostie ont traînaillé, disputaillé, ont tout gâté. Au moment où les Français nous offraient quelques concessions, lesquelles, d'après les plus raisonnables de nos hommes d'Etat, pouvaient servir de base à un accord, les Anversois ont exigé, préalablement à toute négociation ultérieure, une détaxation de tous les produits, y compris les produits réservés pour *toute la France*...

Eleuthère. — *Epicacacola*. Proposition équitable. La détaxation devait être progressive. Nous donnions aux

ports français le temps de se rééquiper, de se réoutiller. Les délais étaient généreux : 5, 10, 15 ans...

Gallion. — Le Havre, auquel vous vouliez ravir, en guise de compensation pour l'*hinterland* boche perdu, le marché du coton qu'il possédait avant 1914, n'a pas consenti à se laisser faire, même en quinze ans. Est-ce si difficile à comprendre ? Nous avons trop demandé. Comparée à la gaffule diplomatique de M. de Margerie, notre gaffe politico-économique est dans le rapport de la poutre à la paille.

Eleuthère. — Vous êtes trop sévère pour MM. Hostie et Castelein. Ce sont de bons patriotes qui désiraient sincèrement l'entente. Ce n'est pas leur faute si la France d'aujourd'hui est farouchement protectionniste.

Gallion. — Je crois comme vous que nos experts économiques ne sont pas uniquement, ni principalement responsables de l'échec. La politique pure, ou l'impure politique, voilà la grande coupable ! Après tout, la surtaxe d'entrepôt est une misérable vétille. Il n'en serait pas question une minute si nous consentions à l'alliance économique, à l'union douanière...

Eleuthère. — Voilà le grand mot lâché.

Gallion. — Nos commerçants, nos industriels, en ont-ils peur ?

Eleuthère. — Je la crains comme la mort de notre indépendance.

Gallion. — Je parie les œuvres complètes du poète van Arenbergh que vous allez me bassiner à l'eau de Portugal.

Eleuthère. — Il est sans exemple qu'un *Zollverein* n'ait pas entraîné de conséquences fâcheuses pour les...

Gallion. — Je ne vous comprends plus... Tantôt vous reprochez à la France de ne pas vous faire assez de concessions, tantôt vous vous indignez à la pensée qu'elle pourrait vous en faire un peu trop. Vous êtes pareil, mon cher ami, à ces amoureux transis qui sont pleins de

désirs et qui tremblent à l'idée que leur maîtresse pourrait enfin leur accorder ses faveurs!

Eleuthère. — Vous avez, cher Gallion, des comparaisons déplacées. Je ne vous suivrai pas dans vos ébats érotiques... La France est une grande dame que je respecte. Aussi bien, il ne s'agit pas de sentiment, mais d'intérêts.

Gallion. — Justement. Vous voulez que notre voisine se convertisse au libre-échange pour vos beaux yeux, modifie ses tarifs, néglige de protéger éventuellement ses frontières contre les produits allemands s'infiltrant à travers la Belgique. Vous exigez de notre amie un désintéressement sublime que vous n'avez pas.

Eleuthère. — Vous voyez bien que l'alliance économique est impossible!

Gallion. — Alors, il ne vous reste plus qu'à réinstaller les Boches à Anvers!

Eleuthère. — Vous exagérez... Si l'union économique est impossible, il y a place pour une série d'accords modestes, mais solides. Les vins de France peuvent trouver chez nous un marché rémunérateur; nous donnerons à la France notre charbon, elle nous livrera son minerai... Nous pouvons également lier sur le Rhin les intérêts franco-belges. Nous apporterons pour notre part le tonnage, les remorqueurs, surtout le personnel dont manque la France: nous avons 2,000 pilotes brevetés du Rhin!

Gallion. — J'admire votre optimisme. Mais vous cherchez le moindre mal. Et vous me permettrez — avant de vous quitter, car il est moins cinq — de marquer l'opposition des thèses en présence.

D'une part, les gens qui réclament la suppression de la surtaxe d'entrepôt, disons pour fixer les idées: les Anversois, n'offrent rien en échange. Et ils déclarent en même temps qu'un accord est impossible entre la Belgique libre-échangiste et la France protectionniste. D'autre part, les Français considèrent la question de la surtaxe

d'entrepôt comme partie intégrante d'un accord général ou comme un cadeau à faire à la Belgique en vue d'une union plus étroite.

C'est la quadrature du cercle...

Eleuthère. — M. Briand et M. Jaspar la résoudront. Il en est temps. Car, permettez-moi de vous le dire, si violemment que vous admiriez la tactique française, vous devez me concéder qu'elle n'a pas brillé, dans toute cette affaire, d'un plus vif éclat que la nôtre. A Paris, le Ministère du Commerce, grâce à notre compatriote M. Serruys, a des lumières sur toutes choses. Mais il néglige tout de même le côté politique et psychologique de la négociation. Aux Affaires étrangères, on a d'autres chats à fouetter...

Gallion. — Certain *Angora,* entre autres...

Eleuthère. — Oh ! celui-là, ils le caressent. S'ils avaient pour nous les mêmes attentions que pour Kemal... Mais voilà, personne là-bas, ni M. Peretti, ni M. Berthelot n'est vraiment au courant de la question belge.

Gallion. — Vous ne voudriez pas, pourtant, que ces messieurs lussent *De Standaard* et *Ons Vaderland* !

Eleuthère. — Je voudrais tout au moins qu'ils se les fissent traduire, ne fût-ce que pour ne pas leur fournir de copie !

Gallion. — Je ferai ces recommandations à Farrère. On dit que la Marine a plus de flair que le « Quai », et que le Boulevard du Régent. Adieu, mon ami. Si je tarde encore une seconde, je suis perdu, car voilà... (*Il saute précipitamment dans un tram.*)

Eleuthère. — Sir Archibald Bigfour !

Sir Archibald Bigfour. — Zdrastvouite, caluje raczki, kalimèra, milyi droug, panie, kyrie.

Eleuthère. — Je vous croyais à Varsovie ! Quelle surprise !

Sir Archibald Bigfour. — J'en viens, viâ Wilno, Bytom, Cracovie, Lwow, Czernowitz, Bucarest, Con-

stantinople, Athènes, Belgrade, Zagreb, Fiume d'Italie, Rapallo.

Eleuthère. — Vous devez être fatigué. Reposez-vous.

Sir Archibald Bigfour. — Je cours au *Flambeau*...

Eleuthère. — Ne vous pressez pas. On dit le numéro de janvier sous presse...

Sir Archibald Bigfour. — Raison de plus pour me hâter ! Voilà trois mois que ces malheureux jeunes gens font sans moi de la politique internationale. Ce qu'ils ont dû commettre de *blunders !*...

Eleuthère. — Evidemment, on vous regrette ! Mais ils s'en tirent, c'est une justice à leur rendre. En vous attendant, ils impriment de bons auteurs. S'ils n'ont pas encore les frères Tharaud, ils ont les époux Vandervelde.

Sir Archibald Bigfour (*ironique*). — Je gage qu'ils publient des romans ?

Eleuthère. — Non, seulement des nouvelles. Et des vers... Ils ont découvert deux poétesses...

Sir Archibald Bigfour. — Ah ! jeunesse ! jeunesse ! Et l'Orient est en feu ! Ainsi vous ne savez rien, rien ! Vous n'avez pas vu les Bolchéviks aux portes de Varsovie, vous ! Vous ne les avez pas vus à Riga, vous ! Je me flatte, moi, d'avoir contribué à leur défaite. Mais hélas ! je ne puis être partout. J'ai dû laisser en tête à tête Pilsudski et Dmowski. Vous croyez à la paix polono-russe, aussi, sans doute ? Et à la résignation magyare, probablement ? Et aux deux plébiscites de Wilno et de Slask ?

Eleuthère. — Comment ?

Sir Archibald Bigfour. — De Gorny Slask, de Haute-Silésie, voyons ! Et la Russie Blanche et l'Ukraine, vous croyez que c'est *finyi* ? Et le grand projet Pilsudski, enterré ? Et les immenses projets Trotzki, évaporés ? L'histoire azerbaidjanaise d'hier est lettre morte pour vous, comme l'histoire arménienne d'aujourd'hui. Et les choses persanes ne vous touchent point. Savez-vous seulement que pour l'Inde, va sonner l'heure...

Eleuthère. — L'heure *indoue ?*

Sir Archibald Bigfour (*haussant les épaules*). — *Nonsense.* Tremblez, la Révolution est en marche. En quatre-vingts jours, elle peut faire son tour du monde.

Eleuthère. — Vous voyez bien noir et bien rouge, Sir Archibald.

Sir Archibald Bigfour (*prophétique*). — Je vois noir-blanc-rouge. Car derrière la Révolution, je discerne quelque chose d'aussi terrible et de plus fou : la Restauration. Ah ! on ne vous parle pas assez de ce fléau-là ! Les symptômes en étaient oubliés. La maladie n'avait guère visité le continent depuis cent sept ans, l'Angleterre depuis deux cent soixante... Je l'ai étudiée en décembre dans son premier foyer : je porte au *Flambeau* une étude fouillée de la peste d'Athènes. C'est une variété orientale de la psychose dite *mal de Charles II* ou *bourbonite.* L'accès athénien, compliqué de fièvre hilarante, est en somme bénin. Les malades ne perdaient guère que le sens du ridicule, et celui du calendrier. J'ai vu trois cent mille personnes accomplir en plein décembre le rite osculatoire de Pâques, et s'embrasser en glapissant *Christos Anèsti! Ilthe.* Mais l'épidémie gagne la Hongrie, elle attaque l'Allemagne par Munich, Königsberg et Hambourg à la fois. J'entends des rumeurs qui ne sont pas, hélas, des bruits de baisers. Non, le temps n'est pas encore venu où l'on pourra dire avec Milton :

The brazen throat of war has ceased to roar.

Eleuthère (*distrait*). — C'est un beau vers. De quel chant ?

Sir Archibald Bigfour. — Mes paroles n'ont pas l'air de vous émouvoir. De quoi donc disputiez-vous avec tant d'animation quand je suis arrivé ?

Eleuthère. — Nous causions, mon ami Gallion et moi, d'une question urgente et vitale, de la surtaxe d'entrepôt.

Sir Archibald Bigfour (*éclatant*). — Comment! Vous en êtes toujours là! Vous vous chamaillez avec la France! Sous l'œil des Barbares! Mais vous êtes plus fous que ces *damned Greeks*! Ah! il était grand temps que j'arrivasse... (*Il hèle un taxi.*) Hé là, hé! Libre? Au *Flambeau, godverdoeme*, au *Flambeau!*

FAX.

Bulletin bibliographique

Documents relative to the Sinn Fein movement. Presented to Parliament by command of His Majesty, *London*, *Ponsonby*, *60 p. in-f°*.

A propos du manifeste des évêques irlandais, le *Flambeau* a rappelé (1) les services rendus par les sinn-feiner aux ennemis de l'Entente, et les intrigues nouées avec les pangermanistes par les activistes d'Irlande.

Le gouvernement anglais vient de publier une série de documents qui jettent une lumière éclatante sur ces intrigues.

Elles ne datent pas d'hier.

En 1911, 1912, 1913 et 1914, une série d'articles parurent dans les journaux sinn-feiner d'Irlande et des Etats-Unis, pour démontrer que l'Irlande devait faire alliance avec l'Allemagne, en cas d'une guerre germano-britannique. Des pamphlets étaient distribués sous le manteau : ils insistaient sur l'importance stratégique de l'Irlande, dans l'hypothèse d'une guerre maritime, et promettaient que, si l'Angletere étrait vaincue, l'Irlande obtiendrait de l'Allemagne victorieuse son indépendance.

Les deux principaux pamphlets : « L'Irlande, l'Allemagne et la prochaine guerre » *(Ireland, Germany and the next War),* et « Le Crime cotre l'Europe » *(The Crime against Europe),* avaient pour auteur sir Roger Casement, ancien consul de Grande-Bretagne à Boma, dont on n'a pas oublié les campagnes anticongolaises et antibelges.

Dès la délcaration de guerre, il fut aidé par Kuno Meyer, frère de l'historien berlinois Eduard Meyer, ancien professeur de langues celtiques à l'Université de Liverpool.

Il trouva également un auxiliaire actif dans un ex-Fenian, John Devoy, « leader » des associations révolutionnaires irlandaises aux Etats-Unis. Ce dernier connu sous le nom de *Sean Fear* (Le Vieil

(1) Voyez le *Flambeau,* 3e année, n° 11.

Homme), est désigné comme un « homme de confiance » par von Skal, adjoint de von Bernstorff, à Washington, dans une dépêche adressée, par l'ambassade allemande, au gouvernement de Berlin (février 1916). Devoy était, en effet, l'agent de liaison qui assurait les communications entre l'Allemagne et le sinn-fein.

Quand la guerre survint, Casement faisait un voyage de propagande en Amérique. Il était, depuis 1912, en rapports avec von Bernhardi. Une dépêche du 27 septembre 1914, que l'ambassade allemande de Washington envoie à Berlin, le montre en relations étroites avec von Bernstorff. Ce dernier s'enthousiasme pour une « suggestion » de Casement : « La formation d'une légion irlandaise au moyen d'Irlandais prisonniers de guerre serait une grande idée, si elle pouvait se réaliser. »

Pour la réaliser, Casement se rend à Berlin.

D'accord avec le sous-secrétaire d'Etat aux affaires étrangères Zimmermann (lettre du 28 décembre 1914, adressée à Casement), il essayera d'organiser, avec l'aide de Kuno Meyer, une brigade irlandaise. Celle-ci doit être envoyée en Irlande, bien fournie d'armes et de munitions. Eventuellement, elle serait accompagnée d'un corps auxiliaire allemand. Zimmermann et Casement ont même prévu qu'après la victoire germanique, la brigade irlandaise irait aider l'Egypte à proclamer son indépendance.

Peu après (février 1915), un espion allemand, Albert Sander, formait, à New-York, une organisation appelée les « Amis de la Paix » *(Friends of Peace)*. Il s'était assuré le concours des Irlandais, et Zimmermann le chargerait, le 3 janvier 1916, de détruire le « Canadian Pacific Ralway ! ».

En février 1916 se fonde, à New-York également, l'Association des « Amis de la liberté irlandaise » *(The Friends of Irish Freedom)*. Elle vote, en mars, la déclaration de l'indépendance irlandaise :

« Nous en appelons aux puissances pour reconnaître que l'Irlande est une île européenne, et non une île anglaise, et pour apprécier le fait que l'indépendance complète de l'Irlande à l'égard de l'Empire britannique est la condition essentielle et indispensable de la liberté des mers. »

Cette déclaration était faite en prévision de la révolte qui, d'après les instructions de Devoy et Casement, allait éclater quelques jours plus tard. « Le succès, selon von Bernstorff (dépêche du 20 avril 1916), pouvait décider de la guerre. »

Casement fut débarqué, par un sous-marin, sur la côte de Kerry, le Vendredi-Saint, 21 avril 1916. Mais il fut fait prisonnier, puis pendu.

Un navire allemand, l' « Aud », qui transportait des armes pour les rebelles, fut coulé par un croiseur britannique.

La révolte éclata, à Dublin, le lundi de Pâques, 24 avril. Elle fut réprimée le 1er mai. Le 24 avril (comme il avait été convenu entre le grand état-major allemand et les sinn-feiner), un raid de zeppelins eut lieu sur l'Est de l'Angleterre; le 25, il y eut un raid naval sur Lowestoft et Yarmouth, un raid de zeppelins sur les comtés d'Essex et de Kent.

L'organisation secrète qui avait préparé la rébellion, et proclamé le gouvernement provisoire de la République irlandaise était la « Fraternité républicaine irlandaise », ou *Clanna Gael,* qui avait pour chef John Devoy. Malgré leur échec, les révolutionnaires ne se découragèrent pas, et, par l'intermédiaire de von Bernstorff, ils exposaient peu après (4 septembre 1916) les mesures prises en vue de l'établissement de « bases » pour sous-marins, à Galway et à Limerick, et de bases pour zeppelins!

Et, le 31 décembre, Zimmermann énumère toutes les dispositions adoptées en vue d'un débarquement.

Le 3 février 1917, les relations diplomatiques sont rompues entre les Etats-Unis et l'Allemagne. Mais les sinn-feiner continuent à communiquer avec les Allemands, par l'Amérique du Sud, et par le « canal » de l'ambassade allemande de Madrid.

On trouvera la preuve de toutes ces intrigues dans le recueil de documents que nous avons signalé plus haut. Il résulte de ces pièces, dont l'authenticité est certaine, que les sinn-feiner ont été, durant la guerre, les serviteurs dévoués de l'Allemagne, ses complices même...

ANAGNOSTE.

MEMENTO

Collection des chefs-d'œuvre méconnus (le volume, 12 fr.; Paris, Bossard.)

1. — Marguerite DE VALOIS : *Mémoires*. Introduction et notes de Paul Bonnefon.

2. — Honoré D'URFÉ : *Les Amours d'Alcidon*. Introduction et notes de Gustave Charlier.

3. — CHATEAUBRIAND : *Vie de Rancé*. Introduction et notes de Julien Benda.

4. — REGNARD : *La Provençale*. Introduction et notes d'Edmond Pilon.

5. — Le Père BOUHOURS : *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*. Introduction et notes de René Radouant.

6. — BOSSUET : *Lettres sur l'éducation du Dauphin*. Introduction et notes de E. Levesque.

7. — TALLEMANT DES RÉAUX : *Le cardinal de Richelieu, sa famille, son favori Bois-Robert*. Introduction et notes d'Emile Magne.

8. — DELÉCLUZE : *Mademoiselle Justine de Liron*. Introduction et notes de Marcelle Tinayre.

Editions de la Sirène (Paris, 7, rue Pasquier).

Joseph CAILLAUX : *Mes Prisons* (1 vol. in-16, 8 fr.).

Lucie COUSTURIER : *Des inconnus chez moi* (1 vol. in-16, 8 fr.).

DURANTY : *La Cause du beau Guillaume*, avec un portrait de Duranty par Edgard Degas (1 vol. in-16, 8 fr.).

Paul LAFFITTE : *Jéroboam ou la Finance sans méningite* (1 vol. in-16, 6 fr.).

Le Livre des oraisons de Gaston PHOEBUS, mis en français par Jean Vorle Monniot (1 vol. in-16, 6 fr.).

Le Pimandre d'Hermès TRISMÉGISTE, dialogues gnostiques traduits du grec par Georges Gabory (1 vol. in-16, 6 fr.).

RABELAIS : 1. *Gargantua*; 2. *Pantagruel* (2 vol. in-16, le vol., 20 fr.).

Robert-Louis STEVENSON : *Œuvres*, traduites de l'anglais par Théo Varlet. 1. *Les Gais lurons*; 2. *L'Ile au trésor*; 3. *Les Veillées des îles*; 4. *Le Maître de Ballantrae*; 5. *Les Marquises et les Paumotus*; 6. *Les Gilberts* (6 vol. in-16, 7 fr. 50 le vol.).

Livres belges :

Albert GIRAUD : *Eros et Psyché,* drame antique (Bruxelles, Lamertin, 1 vol. in-16, 4 fr.).

Comte Louis DE LICHTERVELDE : *La Monarchie en Belgique sous Léopold Ier et Léopold II* (Bruxelles, Van Oest, 1 vol. in-16).

Odilon-Jean PÉRIER : *La Vertu par le chant,* poèmes (Bruxelles, Lamberty, 1 vol. in-16, 4 fr. 50).

Henri PIRENNE, recteur de l'Université de Gand : *Souvenirs de captivité en Allemagne* (Bruxelles, Lamertin, 1 vol. in-16, 3 fr.).

M. TASNIER et L. TASNIER : *Récits de guerre,* précédés d'une préface du R. P. Hénusse, aumônier militaire (Bruxelles, Dewit, 1 vol. in-16, 5 fr.).

Auguste VIERSET : *La Gageure,* comédie en trois actes, en vers (Bruxelles, Vromant, 1 vol. in-16).

Entre Paris et Londres

La même personnalité éminente qui nous a donné sur la Conférence de San Remo un article remarqué (1), veut bien nous éclairer aujourd'hui sur la Conférence de Paris.

La dernière réunion du Conseil Suprême s'était ouverte sous les meilleurs auspices.

Elle avait été motivée par l'attitude adoptée par le Gouvernement allemand dans la question du désarmement qui, aux termes des Protocoles signés à Spa le 9 juillet 1920, devait être terminé le 1er janvier 1921. La Commission militaire interalliée de contrôle, à Berlin, présidée par le général Nollet, et le Comité militaire interallié de Versailles, que dirige le maréchal Foch, avaient, l'un et l'autre, signalé que le désarmement militaire, naval et aérien, bien que sérieusement entamé, ne se poursuivait plus avec la même efficacité; spécialement tant en ce qui concerne l'armement en artillerie lourde de certaines places fortes de la Prusse orientale, qu'en ce qui concerne les formations d'auto-protection appelées *Einwohnerwehren* et *Sicherheitspolizei,* non seulement l'Allemagne n'avait pas rempli ses obligations, mais elle prétendait ne pas devoir les accomplir; tout au moins en ce qui concerne la Bavière et la Prusse orientale elle invoquait des nécessités de défense extérieure et de sécurité interne qui exigeaient, d'après elle, la conservation de ce matériel et le maintien de ces formations. Le 31 décembre, le Gouvernement français, se conformant aux Protocoles de Spa, avait officiellement notifié à l'Allemagne cette carence et, si certaines discussions semblaient s'être à l'origine pro-

(1) Voyez le *Flambeau* du 25 mai 1920, 3e année, n° 5.

duites entre les Alliés sur l'attitude à prendre vis-à-vis de l'adversaire récalcitrant, ces divergences étaient allées s'atténuant; chacun croyait que sur ce point l'accord était virtuellement fait. Et il semblait que les Gouvernements allaient au Conseil Suprême, l'esprit léger et le cœur rassuré.

Dès la première séance, cette apparence trompeuse fit place aux réalités. Celles-ci étaient sombres.

Il ne pouvait guère en être autrement. Les réunions du Conseil Suprême, séparées l'une de l'autre par de longs mois, offrent toujours le même spectacle. Au début, les Alliés arrivent, tout frémissants encore de leur politique nationale, imprégnés, saturés des idées dans lesquelles ils ont baigné depuis l'entrevue précédente. Pour qu'ils soient ressaisis par l'esprit international, pour qu'ils comprennent à nouveau que toute entente est faite de pénétration et de concessions réciproques, il faut quelque délai; aussi tous les débuts sont-ils difficiles: on se heurte et on se méconnaît. Puis vient la période de stagnation et de décevante impuissance; et, quand on craint le plus, presque toujours brusquement, la crise se dénoue et la session se clôture dans l'accord parfait.

La Conférence de Paris n'a pas manqué de suivre le processus traditionnel. Et celui-ci suffit à lui seul comme réponse aux esprits, et non des moindres, qui, obsédés par une idée fixe et bien connue, souhaitent et préconisent la suppression du Conseil Suprême. S'ils pouvaient être suivis par les Gouvernements alliés, si ceux-ci, impressionnés par certaines campagnes, désireux de satisfaire certaines factions ou de substituer, à des solutions rapides et pratiques, le vain regret des espérances trompées, se laissaient entraîner à pareille folie, c'en serait rapidement fini de l'Entente. Tous ceux qui ont suivi, depuis plus de deux ans, le développement de l'après-guerre, savent de quelle nécessité ont été ces entrevues entre les chefs de Gouvernements qu'un contact fréquent apprend à se

connaître, à s'estimer et à se comprendre. Et ce n'est certes pas les anciennes méthodes diplomatiques avec leur caractère désuet, leur lenteur et leur paperasserie qui peuvent remplacer ces discussions personnelles et décisives.

Il faut ajouter qu'il est heureux qu'il y ait des chocs. Ils ne peuvent être évités entre peuples libres, représentés par des Gouvernements responsables et jugés par une opinion publique attentive et parfois ardente ; ils sont bienfaisants, parce qu'ils permettent de baser les décisions communes sur l'examen libre et loyal des opinions contradictoires.

Et, à Paris, le terrain, contrairement à ce qu'avaient pu croire des esprits superficiels, était tout préparé pour des luttes d'idées et d'intérêts. Car au désarmement venait se joindre la question des réparations qui, depuis novembre 1918, pèse chaque jour plus lourdement sur le monde entier. Les autres questions : Traité de Sèvres, Autriche, reconnaissance d'Etats, etc., ne furent abordées qu'accessoirement ou furent remises à plus tard.

* * *

On connaît la décision de la Conférence de Paris. Sur le désarmement, si les méthodes préconisées par les Alliés furent un moment différentes, le but commun ne fut point discuté. Et il suffit d'un nouveau rapport clair et précis des experts militaires pour asseoir une délibération solide et définitive, agrémentée de sanctions dont l'importance est essentielle. D'ici au mois de juillet prochain et sans qu'on ait eu besoin de les consulter davantage, les Allemands auront dissous les *Einwohnerwehren* et la *Sicherheitspolizei,* livré ou détruit le matériel dépassant encore les stipulations de Boulogne et de Spa ; ils auront exécuté l'une des prescriptions les plus impératives du Traité de Paix : le formidable arsenal de guerre et de destruction

qu'était devenue l'Europe centrale aura cessé de menacer l'existence des démocraties d'Occident. Déjà, il faut le reconnaître, depuis Spa un travail effectif s'était poursuivi à cette fin en Allemagne. La *Reichswehr* était réduite à 100,000 hommes; il avait été livré 6,000 canons, 25,000 mitrailleuses et 1,500,000 fusils et si quelques centaines de bouches à feu existent encore, s'il existe toujours plus d'un million de fusils et quelques milliers de mitrailleuses, il n'en est pas moins vrai que la situation s'est singulièrement améliorée depuis sept mois.

* * *

Sur les réparations, chacun sait d'où l'on vient et où l'on en est. C'est ici surtout que les points de vue diffèrent. La France, profondément atteinte, pleurant des millions de morts et de mutilés, épuisée, meurtrie, ayant vu ravager certaines de ses plus belles provinces, pâtit toujours et ne peut supporter l'idée que ses maux ne seront point complètement guéris. Elle invoque tour à tour et sa victoire et la foi des Traités; et certains de ses représentants à Paris, reflétant ces idées de justice absolue et les nécessités de la restauration, ont rappelé son martyre et réclamé une réparation intégrale qui était aussi un châtiment. Mais il faut choisir. Si l'on veut exercer son droit jusqu'à la dernière limite et exiger jusqu'au dernier centime, il faut en indiquer le moyen. Personne aujourd'hui en Europe ne doute plus qu'il est impossible d'obtenir de l'Allemagne cette réparation intégrale. Et, dès lors, le débat entre dans une phase autre que celle de l'absolue justice : il devient une question d'ordre financier, un règlement économique, une « affaire » dont il importe de connaître toutes les données pour pouvoir en découvrir la solution. C'est parce qu'ils sont pénétrés de cette conception du problème que les Anglais, esprits pratiques, épris de réalités et moins près d'ailleurs des

ruines matérielles consécutives à la guerre, s'étonnent et s'inquiètent; ils reprochent à certains de leurs alliés de s'attarder à des formules générales, à des affirmations aussi éloquentes qu'improductives, alors que le monde tout entier est encore en proie aux plus violents malaises économiques, qu'il importe pour le sauver de la banqueroute menaçante de fixer au plus tôt des relations économiques définitives entre les anciens ennemis, de faire travailler tous ceux qui peuvent produire et de rendre à la circulation les quelques richesses encore préservées, où qu'elles se trouvent et à quelque profit que ce soit. Et ne comprenant pas combien les mentalités diffèrent des deux côtés de la Manche, quel rôle jouent, en France, au Parlement, dans la presse, dans l'opinion, les idées générales et leur expression, ils attribuent à des rêves de gloire militaire ou de nouvelles conquêtes, une résistance à des solutions moyennes qui ne trouve sa source que dans le désastre financier, la souffrance et la désillusion.

Après quatre jours de discussions, ces divergences avaient atteint leur point culminant. La température s'était élevée, la crise s'était déclarée, l'état paraissait grave.

La solution qui intervint alors fut une transaction. Elle fait à la fois sa part à l'esprit pratique et sa part à l'idéal.

Pratiquement, en effet, tous les esprits positifs le savent et le disent, il faut fixer au plus tôt la dette de l'Allemagne. L'idée que, chaque année, on revisera cette dette et que pendant trente ans, soixante millions d'hommes travailleront, sous le contrôle de l'étranger, sans jamais savoir quand leur dette aura été payée; bien plus, avec cette pensée obsédante que, plus ils travaillent plus leur dette s'accroît, cette idée a vécu. Pour qu'un débiteur s'exécute et surtout pour qu'il trouve des prêteurs qui l'aident à s'exécuter, il faut que son obligation soit déterminée et qu'il ait intérêt à s'acquitter. C'est

parce que c'est là une vérité incontestable que la Conférence de Paris a arrêté les bases de la dette : des annuités fixes dont le chiffre est connu, une part dès à présent arrêtée sur le produit des exportations, quarante-deux années pendant lesquelles cette charge devra être supportée.

Mais, nombreux étaient, en France, ceux qui ne pouvaient se faire à l'idée de fixer la dette au moment précis où la situation économique de l'Allemagne débitrice est le plus compromise. Ils exigeaient que l'on tînt compte de l'avenir et que l'augmentation de la réparation fût liée au relèvement du débiteur. C'est à cette préoccupation légitime que répond le second caractère de la transaction, le pourcentage à prélever sur les exportations allemandes; en manière telle que, plus celles-ci augmenteront, plus les créanciers seront satisfaits.

Cette formule, suggérée au paroxysme de la fièvre par un troisième Allié, fit l'effet d'un révulsif; elle fit baisser rapidement la température et s'il fallut encore des efforts — et quels efforts! — pour en assurer l'ajustement définitif, s'il fallut tailler de-ci de-là, et améliorer, et concéder, et ajouter, et retrancher, elle résista cependant à tous les assauts et finit par rencontrer l'assentiment unanime.

Pour la juger, nous avons aujourd'hui déjà deux critères; d'une part, en Angleterre comme en France, elle a reçu l'approbation de tous et les chefs de gouvernement, des deux côtés du détroit, en ont proclamé à la fois l'efficacité et l'intangibilité. D'autre part, les protestations que font entendre le gouvernement d'empire et, à sa suite, la presse et naturellement l'opinion allemande, qui n'existe que quand la presse a parlé, ont prouvé combien les Alliés avaient vu juste. Le débiteur a voulu que sa dette fût fixée : elle l'est. Mais il avait espéré qu'elle le serait en considération du malheur des temps présents et toute sa colère, d'ailleurs admirablement simulée, est née de

ce que la Conférence de Paris a voulu que son relèvement servît avant tout à l'exécution de ses obligations.

Il espérait que sa misère entraînerait son acquit. Voici que l'on compte sur sa meilleure fortune; cela ne va plus! Il réclame, crie et proteste; c'est la preuve que le créancier a vu juste.

Restent l'exécution et peut-être les sanctions.

La parole est à Londres.

X.

La Société des Nations (1)

Monsieur le Président et honorés Confrères,
Mesdames, Messieurs,

Rien ne pouvait me toucher davantage, au moment de prendre la parole devant cette Assemblée, que l'évocation des angoisses et des espérances que nous avons vécues ensemble il y a trois ans.

Comme le rappelait, il y a un instant, dans un langage éloquent, M° Passelecq, aux heures les plus tragiques, et dans ce moment surtout où nous fûmes, au Havre, frappés par la nouvelle de la trahison activiste qui se perpétrait en Belgique, connaissant notre peuple, sachant son indéfectible énergie, son bon sens, son attachement à l'unité nationale, jamais ni lui ni nous ni aucun de ceux qui nous entouraient ne désespéra de la Patrie.

Oui, depuis que j'eus l'honneur, il y a vingt-huit ans, de paraître pour la première fois à cette tribune — et j'y revins en 1914 quelques mois avant la guerre — que de changements, que d'événements, que d'émotions ! Au moindre appel, les souvenirs surgissent de l'ombre ; ils se pressent autour de nous et nous tiennent compagnie : on ne se sent jamais seul !

Je me félicite de l'invitation de la Conférence du Jeune Barreau, et je suis très heureux de pouvoir venir vous entretenir de ce que certains ont appelé une chimère, d'une grande entreprise qui commence et dont le sort

(1) Conférence faite par M. Paul Hymans, Ministre d'Etat, Président de l'Assemblée de Genève, à la Conférence du Jeune Barreau à Bruxelles, le 14 février 1921.

n'est pas encore défini ; de venir en parler dans ce milieu si vivant, où règne un fiévreux esprit de discussion, de libre discussion, tempéré toujours par un souffle de confraternité, dans un milieu où l'on recherche, où l'on étudie, où l'on honore le Droit et son expression suprême la Justice.

Je ne parlerai pas en apologiste; je ne parlerai pas non plus en avocat. Je parlerai en homme politique, préoccupé de rechercher les moyens positifs et pratiques de régler, d'assurer l'ordre futur, et aussi en homme de conscience et de loyauté, qui croit indiciblement et qui ne comprend pas la vie sans croire au progrès et aux fins supérieures de l'humanité.

Je ne ferai donc ni un panégyrique, ni une plaidoirie, et peut-être n'y réussirais-je point, d'ailleurs, après avoir, depuis si longtemps, abandonné la pratique professionnelle.

Je tâcherai d'exposer brièvement les origines, l'œuvre et le but de la Société des Nations; je le ferai impartialement et objectivement, en m'efforçant de me dégager, — puisque j'ai participé aux travaux de la Société des Nations, — de toute préoccupation personnelle ou d'amour-propre et d'échapper à la tentation, dont on n'a pas toujours conscience, de grandir les choses dont on fut pour se grandir soi-même.

Il y a deux ans, à peu près, dans les premiers temps de la Conférence de la Paix, à Paris, je reçus un jour, brusquement, une convocation pour le soir même à l'hôtel Crillon, afin de commencer l'examen de la question de la Société des Nations. Je m'y rendis accompagné du fidèle collaborateur qui est assis aujourd'hui à mes côtés, Me Henri Rolin, à qui je dois une grande dette de reconnaissance, et je trouvai à ma place, dans cette petite salle où nous délibérâmes souvent, un avant-projet de traité, de contrat, rédigé en anglais.

Il y avait là M. Wilson, qui présidait et qui me parut

un homme convaincu, profondément sincère, d'un très noble tour d'esprit, tout imprégné et, j'oserais presque dire: tout bourré de doctrines et de principes. A ses côtés, son conseiller intime, une des figures les plus intéressantes de la Conférence de la Paix, le colonel House, personnage discret, effacé, silencieux et qui, de temps à autre, lui glissait un mot à l'oreille.

Il y avait pour la France, M. Léon Bourgeois et M. Larnaude, doyen de la Faculté de Droit, qui s'efforçaient d'apporter dans le taillis touffu des textes anglo-saxons, une certaine clarté latine, une certaine ordonnance classique; il y avait M. Orlando, alors Premier Ministre italien, qui lançait, dans la discussion, des fusées de verve méridionale; lord Robert Cecil, qui s'avérait déjà un apôtre fervent et, à côté de lui, pour l'Angleterre, le général Smuts, boer anglicisé, à la figure fermée, au parler dur et concis, et puis M. Vénizélos à l'œil pénétrant, au langage enveloppant, plein de charme, habile à résoudre les controverses par d'élégants compromis.

Il n'y eut pas de discussion générale; on la jugea superflue et peu pratique: pourquoi s'égarer dans le domaine des abstractions? On aborda de suite l'examen des textes; on estima que les idées générales trouveraient une expression suffisante dans la discussion des articles et dès la première séance, on en arriva à l'article 3. On continua ainsi pas à pas, tous les soirs, jusqu'à la fin de la première lecture; il y eut une revision, puis une seconde revision, on nomma des sous-comités pour mettre l'œuvre au point, pour donner le dernier coup de pouce aux textes; enfin, en avril 1919, dans une séance plénière de la Conférence de la Paix, sous la présidence un peu brusque et expéditive de M. Clemenceau et après quelques discours de circonstance, le *Pacte*, comme on l'appelle, le *Covenant*, comme on dit en anglais, fut adopté à l'unanimité et on le colla sur la première page du Traité de Paix.

Qu'était-ce, Messieurs, que cette préface, — la préface de l'acte international le plus important que connaisse l'histoire diplomatique, qui a bousculé la géographie, supprimé des empires, créé des Etats nouveaux, ressuscité des nationalités mourantes, — qu'était-ce que cette préface, d'où venait-elle, quelle est la pensée qui l'inspira?

Elle venait de cette audacieuse, téméraire, immense et magnifique ambition de tâcher — au sortir de la plus effroyable des guerres — d'empêcher les guerres futures; de tâcher — au lendemain du bouleversement et de la violation impudente des principes les plus sacrés du droit des gens — d'établir dans les relations entre les peuples le respect de l'honneur, de la loyauté, de la bonne foi; de tenter — dans l'anarchie des intérêts qui s'entrechoquaient et se combattaient — d'accrocher ces intérêts les uns aux autres, de les coordonner, de les « mutualiser » selon l'expression de M. Léon Bourgeois, et de faire enfin jaillir de ce chaos un peu d'unité et d'harmonie.

Voilà l'idée. Fille d'un rêve qui, pendant des siècles, a illuminé l'imagination des poètes et des philosophes et qui, un jour, inspira Jean-Jacques Rousseau lui-même, — Jean-Jacques Rousseau, l'un des constructeurs du monde moderne, qui prophétisa, qui annonça la Société des Nations et qui, par une sorte de miraculeuse puissance de divination, proclama au XVIIIe siècle qu'elle ne sortirait que d'une catastrophe, guerre ou révolution! Voilà le rêve descendu sur la terre, le voilà entré dans le cerveau des hommes d'Etat.

Comment et par quels procédés ceux-ci vont-ils réussir à lui trouver une forme, une incarnation humaine, à le transposer dans une institution politique agissante et efficace? Ils feront un contrat groupant et associant les Etats, le « Contrat social » transporté de la vie intérieure des Etats dans le domaine de la vie internationale; ils créeront des droits, des obligations, des sanctions; ils

instituerent deux organismes qui seront les moyens d'action de l'association : un Conseil, permanent, restreint, où ne seront représentées que quelques puissances et, à côté de lui, une Assemblée périodique où tous les Etats associés seront également représentés.

Les Etats s'engageront à porter leurs différends soit devant le Conseil, soit devant l'Assemblée ou à les faire juger, à les soumettre à la médiation ou à l'arbitrage, et à observer de stricts délais avant de recourir à la force.

Les Etats reconnaîtront qu'il est souhaitable qu'on limite les armements dans la mesure compatible avec leur sécurité.

Si un Etat méconnaît ses obligations, tous les autres se tourneront contre lui : ce sera le blocus économique ; ils l'isoleront, le couperont de toutes communications, l'enfermeront, le boycotteront ; au besoin, ils mobiliseront leurs troupes pour marcher contre le réfractaire et s'engageront à laisser libre passage à cette armée internationale. Aujourd'hui, vous le savez, vient de surgir, au sujet de l'application de ce principe, une difficulté qui sera discutée prochainement, en session du Conseil de la Société des Nations, à Paris.

Enfin, la Société des Nations prend sous sa protection les populations des territoires appartenant autrefois à l'Empire ottoman et celles des anciennes colonies allemandes.

Elle attribuera à certaines puissances le soin, le mandat de les administrer et contrôlera l'exécution du mandat.

Messieurs, j'ai omis évidemment des détails ; mais tel est le plan, qui dessine le style, l'architecture du monument.

Et maintenant, comment l'exécutera-t-on ? Immédiatement, on s'occupe de constituer un Secrétariat Général qui sera bientôt une sorte de grand ministère international et les puissances qui ont pris l'initiative du Pacte

désignent à Versailles, le chef de ce secrétariat, le Secrétaire Général de la Société des Nations; elles choisissent un diplomate anglais, sir Eric Drummond qui a été à bonne école : il fut successivement le secrétaire de M. Asquith, de Sir Edward Grey et de M. Balfour.

Puis, quelques mois après, il y a un peu plus d'un an, le Conseil des Nations se réunit pour la première fois à Paris.

Ce Conseil se compose des représentants des cinq grandes Puissances alliées et associées, qui en sont membres permanents; c'est donc la Grande-Bretagne, la France, l'Italie, le Japon et les Etats-Unis; — et des représentants de quatre membres non permanents, élus par l'Assemblée parmi les Etats rangés dans la catégorie des puissances que l'on a appelées à Paris « les puissances à intérêts particuliers ».

Mais comme, lorsqu'on rédigea le Pacte, on prévit que l'Assemblée ne se réunirait pas avant longtemps, et que l'on désirait que le Conseil se constituât le plus tôt possible, on désigna dans le Pacte même — pour la première fois — les quatre membres non permanents du Conseil: ce furent la Belgique, le Brésil, l'Espagne et la Grèce. Il y avait donc à Paris huit représentants d'Etats: les représentants de quatre membres permanents, car les Etats-Unis faisaient défaut, n'ayant pas ratifié le Traité, et ce fut un grand vide, et les représentants des quatre membres non permanents.

La première séance eut lieu le 16 janvier 1920, dans la Salle de l'Horloge, au Palais du Quai d'Orsay, sous la présidence de M. Léon Bourgeois.

L'Angleterre était représentée par lord Curzon, qui fut bientôt remplacé par M. Balfour — et parfois par M. Fisher, Ministre de l'Education publique; l'Italie, par M. Tittoni, Président du Sénat; le Japon, par M. le baron Matsui, ambassadeur à Paris; l'Espagne, par son ambassadeur, M. Quinonès de Léon; le Brésil, par son

ambassadeur, M. da Cunha, à qui je viens de remettre la présidence du Conseil, et la Grèce, par son ministre à Londres, M. Caclamanos.

L'inauguration se fit sans faste, devant une assistance peu nombreuse, où, de temps en temps, parurent les silhouettes de M. Clemenceau et de M. Lloyd George, qui siégeaient dans une salle voisine, en séance du Conseil Suprême. Au premier rang, on voyait une figure distinguée, au profil romain : c'était lord Grey, un grand ami de la Belgique, qu'elle doit aimer et honorer.

Vous connaissez le rôle magnifique qu'il joua dans les journées d'août 1914 et, pour ma part, je me rappellerai toujours le langage qu'il me tint la première fois que j'eus l'honneur d'être accueilli par lui à Londres et qu'il me répéta quand il me reçut en audience de congé, la veille de sa retraite du pouvoir : « Tranquillisez-vous, me dit-il, l'Angleterre ne déposera pas les armes avant d'avoir restauré l'indépendance de la Belgique. Son honneur y est engagé. » (*Applaudissements.*)

C'était au moment des pires angoisses, au moment où la Belgique, pantelante, se débattait dans les griffes de l'envahisseur. De telles paroles, de pareilles émotions ne s'oublient pas !

Le Conseil commença par accomplir certaines besognes que lui avait assignées le Traité de Versailles. Peu à peu, les événements et diverses initiatives élargissent son champ d'activité. Il organise d'abord le gouvernement de la Sarre ; il élabore les statuts de la Ville Libre de Dantzig qui est placée sous la protection de la Société des Nations ; il confirme le transfert définitif des cantons d'Eupen et de Malmédy sous la souveraineté de la Belgique ; il établit des règles relatives à l'attribution et au contrôle des mandats d'administration des territoires ottomans détachés de la Turquie, et des anciennes colonies allemandes ; il tente, mais sans succès devant la résistance des Soviets, qui le narguent, d'organiser une enquête éco-

nomique en Russie ; il institue une Commission consultative militaire, navale et aérienne, pour examiner la question des armements ; il convoque à Bruxelles la Conférence financière et économique ; il convoque à La Haye un comité de juristes pour préparer les statuts de la Cour permanente de justice internationale et enfin, — je laisse naturellement de côté les détails et les moindres besognes — il intervient dans deux conflits politiques, celui qui s'élève entre la Suède et la Finlande au sujet des îles Aaland et le conflit qui naît entre la Pologne et la Lithuanie. Il charge des juristes d'abord, et puis une Commission diplomatique présidée par le baron Beyens, notre ancien Ministre des Affaires étrangères, d'étudier, sous tous ses aspects, la question des îles Aaland. Il obtient de la Pologne et de la Lithuanie, qui allaient en venir aux mains, qu'elles signent un armistice ; il leur propose et leur fait accepter un plébiscite qui décidera du sort des régions contestées entre les deux pays, il envoie à Vilna une commission chargée de préparer le plébiscite et dans laquelle la Belgique est représentée par un de ses consuls ; il organise une expédition militaire internationale, la première, en vue d'assurer l'ordre et la régularité des opérations.

Tel est le tableau sommaire des travaux du Conseil pendant une dizaine de mois ; le Conseil les poursuit tantôt à Paris, tantôt à Londres, puis à Rome, à Saint-Sébastien, à Bruxelles, avec persévérance et unité, non sans de longues études préliminaires, non sans de délicates négociations, mais dans un excellent esprit d'entente et de confiance mutuelle, qui s'établit aisément entre des hommes d'Etat et des diplomates qui se revoient périodiquement, qui se connaissent, qui s'éprouvent et qui, bientôt, deviennent des collaborateurs intimes.

Et nous voici, Messieurs, transportés le 15 novembre 1920, à Genève, devant l'Assemblée, la première assemblée de la Société des Nations.

Elle se réunit dans une vaste salle, de tonalité sombre, éclairée par de grandes lampes électriques voilées de rouge, la salle de la Réformation, qui sert généralement à des réunions et à des conférences religieuses. Quarante et une délégations représentant quarante et un Etats s'y trouvent groupées, chacune composée de trois membres, toutes assistées d'un état-major de secrétaires et de conseillers techniques.

Il y a, dans la tribune de la presse, 200 journalistes venus de tous les coins du monde. Il y a, dans les galeries publiques, la foule genevoise, attentive et curieuse et qui, maintes fois, se mêlera aux applaudissements et aux mouvements de l'Assemblée.

Et quand du haut de mon fauteuil présidentiel, je dirai presque de ma chaire, sous une sorte de dais quasi épiscopal (*sourires*) qu'on avait dressé au-dessus de moi, non pour me faire honneur, mais pour couper les ondes sonores et rabattre ma voix vers l'auditoire, quand, pour la première fois, je vis cette Assemblée, j'eus l'impression de me trouver devant un Parlement, devant une Chambre.

Et ce fut vraiment une Chambre, moins houleuse, assurément, et ayant plus de tenue (*rires*), si j'ose dire, que certaines Chambres politiques de ce pays et d'autres, mais enfin une Chambre qui délibéra suivant les usages et les règles observés dans tous les parlements, une Chambre qui vota, qui repoussa, qui amenda, qui ajourna des propositions et des résolutions soigneusement préparées dans des Commissions, une Chambre qui riait et qui applaudissait, et où l'on découvrait des mouvements et des ondulations, une Chambre où, assurément, il n'y avait point de partis, point de majorité et d'opposition, mais où bientôt, cependant, on vit se dessiner une sorte de gauche : c'étaient les hommes enclins aux initiatives les plus hardies et à qui, dès le premier jour, Lord Robert Cecil donna ce mot d'ordre : Ayez

toujours de l'audace! une Chambre où, d'ailleurs, se formèrent instinctivement certains groupements d'origine et de tempérament, comme par exemple le bloc des Etats scandinaves, dirigé par M. Branting, un exemplaire tout à fait sympathique et respectable du socialisme réformiste et pacifique, et puis toute l'Amérique du Sud, tout le bloc de l'Amérique latine dont les hommes d'Etat très nombreux, souvent éloquents, habiles et spirituels, entendaient marquer son rôle dans le concert des puissances; puis encore les Dominions britanniques qui assurément, dans une crise nouvelle, se grouperaient immédiatement, comme elles l'ont fait, autour de la mère-patrie, mais qui révèlent des tendances de plus en plus accentuées vers l'autonomie politique; — une Chambre enfin où, de même que dans nos Chambres, à nous, tous les députés tiennent à parler pour leur arrondissement, tous les délégués d'Etats tenaient à parler successivement pour leur pays.

Cependant l'Assemblée de la Société des Nations se distingue des Parlements ordinaires par certains traits particuliers. Seuls les chefs des délégations prennent part au scrutin. Ils ne votent pas pour eux-mêmes, ils votent pour l'Etat qu'ils représentent. Ils n'agissent pas suivant leur propre inspiration, mais suivant les instructions de leur Gouvernement et, par conséquent, par leurs votes ils engagent toutes les forces politiques de leur pays. Ce sont, en réalité, les Etats qui se lient et qui décident, et par là, l'Assemblée de la Société des Nations se différencie essentiellement de ces innombrables congrès, que nous avons connus avant la guerre et que nous reverrons sans doute bientôt, où chacun parle à son gré et suivant son goût, pour plaire à telle ou telle fraction de l'opinion, pour donner l'essor à une idée personnelle ou pour s'attirer des applaudissements, et qui adoptent des vœux, souvent sans efficacité ni résultat pratique.

Enfin, trait caractéristique, les résolutions ne peuvent

être adoptées, en vertu du Pacte, qu'à l'unanimité. Assurément, cette règle très stricte est une sorte d'incitation à la conciliation; elle pousse à la recherche de l'entente afin qu'une discussion n'avorte point; mais d'autre part, on conçoit immédiatement qu'elle peut créer de grands obstacles, puisqu'un Etat seul a la faculté de s'opposer à la volonté de l'immense majorité, par un *veto* irréductible. Il en pourrait résulter dans l'avenir des complications regrettables. Et la question mérite qu'on y réfléchisse.

A Genève, on a cherché à éviter les difficultés, on les a tournées en substituant parfois à la résolution qui ne pouvait être votée qu'à l'unanimité, le vœu qui peut être admis à la simple majorité, mais qui, assurément, n'a pas la même autorité.

Et maintenant, examinons le bilan de l'Assemblée. Pour le juger, Messieurs, il faut situer la Société des Nations dans le cadre général des événements; il faut mesurer sa force, il faut mettre celle-ci en relation avec la fonction que la Société des Nations prétend exercer et le but final qu'elle veut atteindre.

Quel était l'état de l'Europe? Quel est-il encore? La Paix a été décrétée; — elle n'est pas faite! Le Conseil suprême, la Commission des Réparations, la Conférence des Ambassadeurs continuent à discuter et à essayer d'assurer l'exécution des clauses les plus importantes du Traité de Versailles. Le Traité de Sèvres, qui règle la question d'Orient, n'a pas été ratifié et l'on parle de le reviser.

La Russie se débat dans les convulsions d'une crise de démence révolutionnaire.

De nouveaux Etats qu'on vient de mettre sur pied fixent leurs frontières et, vacillants encore, cherchent à trouver l'équilibre. Voilà pour l'Europe.

Quant à la Société des Nations, elle est jeune, elle vient de naître, elle débute. Pour la première fois, elle met en

contact des hommes de toutes les contrées et de toutes les races, représentant des intérêts parfois contradictoires, appartenant à des courants différents de civilisation et de religion. Aussi M. Balfour disait-il quelques jours avant la réunion de l'Assemblée, avec une certaine anxiété : « Nous allons tenter une bien grande expérience ! »

Le but final, le but lointain, c'est d'établir dans le monde un régime de solidarité et de paix ; de régulariser, de « juriciser » — si j'ose me servir de ce néologisme — les relations entre les peuples, et de faire du monde un tout, dominé par le droit.

Quel sera donc le rôle de cette assemblée si faible et qui doit préparer l'avenir ? Elle sera prudente. Elle ne s'attaquera pas dès l'abord à des problèmes trop ardus, trop complexes, contre lesquels viendrait se briser un mécanisme trop fragile. Elle s'efforcera, pour commencer, d'établir entre les peuples et les gouvernements des contacts, des rapprochements dans le domaine des intérêts matériels et économiques.

Elle créera l'outillage nécessaire pour grouper ces intérêts, pour les étudier et les coordonner.

Elle établira les institutions et les méthodes destinées à assurer le règlement des conflits. Elle préparera l'application des sanctions prévues par le Pacte. Elle montera l'atelier, l'aménagera, et ajustera les rouages de la machine pour en faciliter la marche et le rendement.

L'Assemblée, qui n'a pas d'autre loi jusqu'ici que le Pacte, constitution assez générale, assez sommaire que j'ai résumée il y a un instant, commence par se donner un règlement ; elle le discute, l'élabore avec une rapidité dont on ne trouverait d'exemple dans aucun Parlement. Elle s'emploie ensuite à déterminer les relations entre le Conseil et l'Assemblée : problème délicat, car le Pacte a donné à l'Assemblée et au Conseil une compétence à peu près équivalente ; et c'est une chose difficile que d'arriver à tracer nettement les frontières de leurs pouvoirs. On

fixe quelques principes, laissant à l'avenir le soin de délimiter avec plus de précision les domaines respectifs de l'Assemblée et du Conseil.

On décide ensuite de ne pas toucher, momentanément, au Pacte lui-même. Tout le monde sait qu'il est imparfait. Comment ne le serait-il pas? Et des Etats, déjà avant l'Assemblée, ont proposé des amendements. Au cours de la session, des amendements nouveaux surgissent. Les principaux de ces amendements émanaient des Etats scandinaves, d'autres du Portugal, d'autres de l'Argentine. On estima avec sagesse qu'on ne pouvait songer à reviser la Constitution avant de l'avoir mise à l'épreuve. On attendra les leçons de l'expérience et, dans l'intervalle, on vivra sous le régime du Pacte. C'est pourquoi l'on convient de confier l'examen des amendements à une Commission spéciale que le Conseil va nommer dans quelques jours. Tous y consentent, sauf l'Argentine qui se montre intransigeante et se retire. Ce fut la grande émotion de l'Assemblée de Genève, émotion courte, d'ailleurs, car tout le monde eut le sentiment que la retraite de l'Argentine n'était pas une séparation définitive. Tout le monde espère la revoir bientôt.

L'Assemblée donne alors à la Société des Nations l'outillage technique qui jusque-là lui faisait défaut. Après de longues discussions et des rapports intéressants, rédigés par M. Hanotaux, elle crée une Commission consultative, économique et financière dans laquelle figurent les personnalités les plus représentatives de la finance et de l'économie politique. La Belgique y est représentée par M. Lepreux et par M. de Wouters d'Oplinter. Cette Commission a pour charge d'approfondir les conclusions de la Conférence de Bruxelles et de soumettre à un examen particulier le problème du crédit international.

L'Assemblée crée ensuite une Commission qui préparera des conventions sur le régime des ports, du transit, des voies d'eau et des voies ferrées et elle convoque une

Conférence à Barcelone, qui se réunira prochainement et où M. Brunet, ministre plénipotentiaire, représentera les intérêts belges.

Elle crée encore une organisation permanente et internationale de l'hygiène qui, avec la collaboration des Croix Rouges, portera ses efforts partout où la santé publique est en péril. En ce moment, elle les concentre vers la Pologne et la Russie où le typhus décime les populations.

Puis l'Assemblée accomplit son œuvre capitale. Elle élabore les statuts de la Cour permanente de Justice internationale. Le projet avait été étudié d'abord à La Haye par une commission de jurisconsultes éminents, dont était le baron Descamps.

Il avait été soumis plus tard au Conseil de la Société des Nations; il fut transmis par lui, avec un rapport et des amendements à l'Assemblée de Genève; là, il fut renvoyé à une Commission générale qui elle-même nomma une sous-commission de spécialistes. C'est après avoir subi ces multiples épreuves préparatoires, que le projet de statuts revint devant l'Assemblée.

On donne au monde quinze juges, « quinze magistrats indépendants, élus, sans égard pour leur nationalité, parmi les jurisconsultes jouissant de la plus haute considération morale. » Ils seront choisis sur une liste de candidats à laquelle collaboreront tous les gouvernements, après consultation des Hautes Cours de Justice, des Académies et des Ecoles de Droit, et ils ne seront nommés que s'ils obtiennent la majorité absolue, à la fois dans le Conseil et dans l'Assemblée.

On ne peut imaginer des garanties de sélection plus sérieuses; elles donneront à cette magistrature une autorité irrécusable.

On ne décrète pas l'arbitrage obligatoire — et la question donna lieu à de vifs et sérieux débats — mais on ouvre le chemin qui y conduit en insérant dans les statuts une clause qui donne aux Etats la faculté de l'établir

réciproquement entre eux pour tous les litiges ou pour certaines catégories de litiges, pour un temps indéterminé ou pour des périodes limitées.

C'est, on doit le reconnaître quand on étudie ces statuts dans leur ensemble, une grande œuvre de paix. Elle constitue l'assise sur laquelle repose tout l'édifice.

L'Assemblée examine ensuite la question du blocus économique et celle des armements, qui donnent lieu, surtout en commission — et quelquefois ces commissions siégèrent publiquement — à des débats très longs et parfois assez âpres.

Le blocus économique, c'est la pénalité, la contrainte exercée contre l'Etat qui méconnaît ses obligations. On arrête un certain nombre de mesures destinées à serrer étroitement la ceinture, à en intensifier la pression.

La question des armements est extrêmement délicate. D'une part, tous, indistinctement, reconnaissent le danger de la course aux armements ; mais l'Assemblée fait preuve de prudence en admettant que dans l'état présent de l'Europe, certains pays, en raison de leur situation politique ou de leur position géographique, ne peuvent désarmer.

Comment désarmer, malgré la charge écrasante des dépenses militaires sous laquelle plient les finances des Etats et qui entrave la reconstitution économique du monde, comment désarmer alors que l'Orient est en effervescence, alors que l'Allemagne n'est pas encore rendue complètement inoffensive et qu'on y entend d'inquiétantes rumeurs, comment la France et la Belgique, qui montent la garde sur le Rhin, et comment la Pologne, qui sépare la Prusse de la Russie, pourraient-elles désarmer ?

On se borne donc à préconiser certaines mesures d'étude, d'examen et de contrôle afin qu'au jour opportun la réduction des armements puisse s'opérer régulièrement.

De toutes les questions politiques qu'on toucha à l'Assemblée de Genève, et on en discuta plusieurs, celle qui remua le plus vivement l'Assemblée fut la question de

l'Arménie. De toutes parts des clameurs de détresse nous arrivaient, nous recevions des monceaux de télégrammes : on attendait de nous le salut de cet infortuné pays.

Quel problème angoissant ! Pendant des mois les grandes puissances l'ont étudié et scruté ; elles ne l'ont point résolu ; elles n'ont pas fixé les frontières de l'Arménie, elles n'ont pas trouvé les ressources nécessaires en hommes et en argent pour y restaurer l'ordre et la liberté. Que pouvait-on faire ? On avait cherché vainement une puissance qui acceptât le mandat de protéger l'Arménie, de l'aider à instituer un gouvernement régulier et autonome. On avait échoué. C'est alors que, sur la suggestion de M. Viviani, on chercha, à défaut d'un mandataire, un médiateur qui négocierait avec Khémal Pacha, qui s'interposerait entre le persécuteur et l'opprimé. On s'adressa au Président Wilson qui accepta ; l'Espagne et le Brésil promirent leur concours et plus tard la Roumanie prit généreusement l'initiative de proposer la constitution d'une armée internationale qui irait libérer les populations et les arracher à leurs bourreaux.

La sollicitude du Conseil demeurera fixée sur cette région sinistre, dont il est impossible encore de prédire le sort. Peut-être la Conférence de Londres qui s'occupera prochainement de la question d'Orient, reprendra-t-elle, avec les délégués turcs, l'examen de cette affaire tragique.

Vers la fin de la session on s'occupa de l'entrée de nouveaux membres dans la Société. Il ne fut fait qu'une allusion à l'Allemagne qui n'avait d'ailleurs point sollicité son admission ; elle fut emportée par l'éloquence de M. Viviani, comme par un flot de lave fulgurante. Mais on se montra libéral : on admit l'Autriche, la Bulgarie, l'Albanie en même temps que la Finlande, le Luxembourg et Costa-Rica. Quant aux Etats Baltiques et aux Etats Caucasiens on les écarta provisoirement, leurs frontières

n'étant pas encore nettement déterminées et leurs Gouvernements n'ayant pas encore acquis la stabilité nécessaire. Depuis lors, on le sait, ces Etats ou tout au moins la plupart d'entre eux ont été, dans une récente réunion du Conseil Suprême à Paris, reconnus *de jure;* il est donc certain que, dans un avenir très rapproché, ils seront admis dans la Société des Nations.

Enfin, on eut à procéder à l'élection des quatre membres non permanents du Conseil et ici la situation apparut assez complexe; car de nombreux Etats ambitionnaient l'accès de ce haut collège.

On discuta la question de savoir si l'on établirait un mandat de quatre années avec roulement; et l'on finit par s'arrêter à la solution qui paraissait la plus simple et la plus expéditive, l'élection pour un an; le scrutin amena la réélection de l'Espagne, du Brésil et de la Belgique; le siège occupé précédemment par la Grèce fut dévolu à la Chine.

Je m'excuse de l'aridité de cet exposé. Il reproduit les aspects essentiels des travaux accomplis à Genève.

L'Assemblée a fait ce qu'elle devait et ce qu'elle pouvait. Comme je l'ai dit, elle a monté la machine et l'a mise en mouvement; elle a donné à la Société des Nations de la vie et de la sonorité. Elle n'a pas tranché les grands et lourds problèmes politiques qui pèsent sur l'Europe; elle n'en avait pas la puissance; elle s'y serait brisée, car c'est une force qui commence, qui se cherche, qui s'essaie. Mais elle a rapproché des intérêts, des idées, des hommes; elle a exploré le terrain, elle a ouvert des chemins. Elle n'a pas créé — ce que d'aucuns craignaient — un super-Etat, un super-Gouvernement, un super-Parlement, mais elle a organisé un office central de coopération humaine et a dressé une tribune, une haute et retentissante tribune à laquelle elle appelle l'opinion publique, dont, selon le mot de M. Viviani, elle entend faire « l'arbitre moral du monde ».

Et maintenant que sera l'avenir? Il sera ce que le voudra et le fera l'opinion publique. Et j'ai foi en elle.

Je sais bien que l'on rit et qu'on sourit et qu'on doute et qu'on dénigre... cela est commun dans beaucoup de pays, et particulièrement dans le nôtre. (*Sourires.*) Cela ne m'a pas inquiété et ne m'inquiétera pas. Les sceptiques n'ont jamais rien créé, comme ils n'ont jamais rien empêché. (*Applaudissements.*)

On a entendu des sarcasmes à tous les carrefours de l'histoire; on a rencontré des bandes de sceptiques, de timides et d'indifférents, à toutes les stations d'étape de l'humanité; les grandes idées cependant ont passé invulnérables, entraînant derrière elles les cœurs forts et continuant à gravir la voie sacrée.

Et tenez, laissez-moi vous rappeler un souvenir de notre propre histoire à nous, Belges, et un souvenir récent. Rappelez-vous le rêve colonial de Léopold II; reportez-vous à une époque qui n'est pas si éloignée, celle de 1878 à 1880; nous en étions; nous étions jeunes, mais nous l'avons vécue. C'était l'époque où Léopold II esquissait des plans d'expansion africaine. Dans les milieux les plus sérieux on riait, on ricanait, on prédisait les pires aventures. Le Roi, lui, demandait à la complaisance de quelques financiers des subsides pour parfaire les ressources nécessaires aux expéditions qu'il lançait sur les rives du Congo.

Dix ans après, la Belgique avait un empire en Afrique et ceux qui riaient, ceux qui dénigraient et qui ricanaient jadis, rachetaient leurs sarcasmes de la première heure par des flatteries et des panégyriques attardés!

Et la solidarité, Messieurs! C'est un grand mot, dit-on, un mot vide, un mot sonore. Mais, jamais la solidarité ne s'est révélée plus saisissante que dans cette guerre qui semblait n'avoir mis aux prises que quelques peuples autour desquels les autres faisaient cercle, regardant, comptant les coups et s'enrichissant à l'aise. Cependant,

on voit bien aujourd'hui que l'effroyable consommation d'or et de sang, infligée aux nations héroïques qui se sont dressées contre une monstrueuse tentative d'asservissement et de rapine, fut pour l'humanité entière une cause d'appauvrissement et d'épuisement. Toutes les ressources du monde ont été réquisitionnées. Tous les maux matériels produits par la guerre : la perturbation des changes et du crédit, et le chômage, et la crise industrielle et la vie chère — n'ont-ils point successivement, par bonds, par ondulations, par vibrations, par infiltrations, atteint toutes les régions du globe et les mêmes désordres matériels n'ont-ils pas entraîné peu à peu chez tous les peuples — à des degrés divers d'intensité — les mêmes désordres moraux?

La vérité est que nul ne vit de soi, que les peuples comme les hommes sont solidaires, que chacun a besoin de ce que produit et possède autrui. Quand un membre est blessé, le corps tout entier est atteint et se désorganise.

Si la solidarité éclate dans la souffrance, ne se rend-on pas compte que ce n'est que par la solidarité — c'est-à-dire par l'entr'aide, par l'action mutuelle, par la coordination des efforts, par la coopération que le monde pourra reconstituer ses forces et retrouver son équilibre?

Et l'opinion publique? Est-ce donc un mythe? Chaque jour atteste sa souveraineté. Jamais elle n'a été plus impérieuse; elle ne tolère point que rien lui soit soustrait. Elle intervient partout, elle ratifie des arrêts, elle casse ceux qui lui déplaisent. Quand une grève, quand un différend éclate entre patrons et ouvriers, qui décide? Si l'opinion publique juge les revendications ouvrières raisonnables et légitimes, la grève réussit; si l'opinion publique les juge excessives et estime qu'elles blessent l'intérêt de la communauté, la grève échoue.

Et dans la guerre, quelle puissance mystérieuse et magique!

A-t-il suffi, pour gagner la guerre, d'aligner des canons

et des régiments? Que d'efforts, que de millions ont été dépensés, non pour acheter l'opinion, mais pour enseigner notre cause, conquérir la confiance publique, émouvoir les cœurs dans tous les pays, en Europe comme au delà des mers!

Vous y avez travaillé utilement et noblement avec nous, Monsieur le Président!

N'est-ce pas l'opinion publique et non la poursuite d'un intérêt qui entraîna dans la mêlée l'Italie et plus tard les Etats-Unis? Et si je ne craignais de diminuer, ne fût-ce que d'une parcelle, l'impérissable honneur de ceux qui ont opposé leur poitrine à l'ennemi, qui ont exposé leur vie sur les champs de bataille et y ont cueilli, le dernier jour, les fleurs de la victoire, je dirais presque que c'est l'opinion publique qui a gagné la guerre, l'opinion publique française, anglaise et belge qui, dans les plus cruelles angoisses, est restée debout, sans se décourager, sans jamais courber la tête, sans jamais fléchir, parce qu'elle sentait qu'elle s'appuyait sur le Droit, tandis que, de l'autre côté des lignes, l'opinion, privée de tout soutien moral, s'effritait, tombait, s'effondrait et entraînait dans sa ruine tout l'appareil impérial et militaire.

Je lisais l'autre jour dans un discours prononcé par M. Lloyd George, à un banquet offert aux délégués des Dominions, qui revenaient de Genève, une phrase que je vais vous répéter et qui vous donnera, comme elle m'a donné à moi-même, un sursaut de surprise et d'incrédulité : Si en 1914, disait M. Lloyd George, la Société des Nations avait existé depuis quelque temps, organisée et forte, on eût évité la guerre!

On reste un peu déconcerté tout de même; cependant, réfléchissez! Rappelez-vous l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie et les huit jours tragiques qui suivirent. Vous avez tous lu et relu, dans les Livres Gris et Bleus, les dépêches, les télégrammes, les lettres de Gouvernement

à Gouvernement, de Ministre à Ministre, de Souverain à Souverain, qui s'échangèrent pendant cette semaine sans que vous en ayez rien connu. On attendait silencieux, angoissé; nul ne savait où l'on poussait l'Europe.

Dans un des derniers fascicules de la *Revue des Deux Mondes*, M. Paléologue, alors ambassadeur de France en Russie, raconte, au cours d'une vingtaine de pages, les trois journées fatales pendant lesquelles, à Saint-Pétersbourg, entre quelques hommes, se décida secrètement le sort du monde.

Le public frissonne, écoute en vain, n'entend rien; il ignore la catastrophe qui va fondre sur lui. Un soir le tocsin de la mobilisation sonne. Et c'est la guerre!

Eh bien! je suppose qu'au lendemain de l'ultimatum à la Serbie, il se fût trouvé une autorité, un organisme, quelqu'un, un Conseil, une Assemblée, ayant qualité pour évoquer le procès, ayant le pouvoir de gagner ne fût-ce que quelques jours de délai, grâce à je ne sais quelle procédure, et qui eût fait appel à l'opinion publique, et que celle-ci se fût redressée, qu'elle eût embouché le clairon, sonné l'alarme et crié d'une immense clameur à tous ces ministres, à tous ces ambassadeurs : « Arrêtez! Discutez! Expliquez-vous, c'est moi, moi le monde, qui vais juger!... » Peut-être que la catastrophe eût été évitée!

Peut-être!... c'est assez, Messieurs, pour risquer l'expérience, pour tenter l'aventure, quand il s'agit d'empêcher le retour de telles calamités, c'est-à-dire de sauver le monde et la civilisation. (*Longs applaudissements.*)

La guerre a offert un prodigieux spectacle de splendeur morale, avec de grandes ombres sinistres. A côté du magnifique effort des volontés, à côté du sacrifice sublime, les sournoises explosions souterraines et les bombardements nocturnes de villes ouvertes, les navires qui coulent entraînant avec eux dans les profondeurs de la mer des milliers de vies humaines, les exécutions en masse et les

représailles, les populations qui fuient éperdues, les déportations des ouvriers, les villes rasées, les champs frappés de stérilité!

Interrogez ceux qui sont revenus de la guerre. Héros modestes, ils parlent peu; ils voilent leurs hauts faits et l'on a souvent l'impression, quand on cause avec eux, qu'ils ont l'esprit obsédé par les horreurs qu'ils ont vues et qu'ils ont vécues.

Et que serait donc une guerre prochaine, dans quarante ou cinquante ans, une guerre de machines, de gaz, de poison, fabriqués et cuisinés dans les laboratoires de physique et de chimie, et dans quel état laisserait-elle cette pauvre Europe usée, fatiguée, vieillie, secouée jusque dans ses fondements par la tourmente qui vient de la bouleverser?

Que resterait-il de nos villes, de nos cathédrales, de nos musées et de nos bibliothèques et de toute notre civilisation? Dans quelle misère, dans quel état d'anarchie et de désordre la tempête laisserait-elle les gouvernements et les peuples? Et quels soulèvements sociaux, quelles convulsions intérieures, quelle formidable révolution suivraient la collision des peuples!

L'histoire a vu de grandes et glorieuses civilisations s'écrouler brusquement et joncher de leurs ruines des terres mortes demeurées illustres.

Ah, je n'appartiens pas à ce que l'on appelle le pacifisme, ni à ce pacifisme idyllique et larmoyant qui se complaît en de puériles hallucinations, ni à cette sorte de pacifisme puritain qui s'imagine pouvoir proscrire la guerre en promulguant un code de morale autoritaire et doctrinale, ni à cet indifférentisme béat qui confine à la lâcheté, ni enfin à ce vague humanitarisme, où se noie l'idée de patrie dans des effusions impersonnelles et internationales, qui ne choisissent et ne distinguent, et qui se répandent libéralement sur toute la surface du globe, où elles se dispersent et se perdent.

Déjà longtemps avant la guerre je défendais ce que j'appelle la cause de la défense nationale et aujourd'hui comme hier, je suis convaincu que la Belgique a le devoir impérieux de veiller à sa sécurité debout et en armes, d'établir avec ses amis — avec la France, — elle l'a fait, et je souhaiterais qu'elle le fît avec l'Angleterre — des ententes pour assurer ensemble leur défense commune.

Je suis convaincu qu'il faut mettre à la disposition de la nation toutes les armes nécessaires pour défendre en cas de péril et pour sauver sa terre, ses foyers, son honneur, son drapeau. Mais ce n'est pas affaiblir l'idée de patrie, ni déviriliser l'esprit national que de chercher pour l'avenir, à réorganiser par des moyens politiques et positifs, les relations entre les peuples, à rapprocher les intérêts, à coordonner les efforts afin de substituer la justice à la violence, et d'ériger, au-dessus des volontés de lucre, de conquête et de crime, la souveraineté de la conscience publique.

Mais pour cette tâche-là, nous, les anciens, nous ne suffisons plus. Nous pouvons conseiller les jeunes générations, sans être certains d'ailleurs d'être écoutés (*sourires),* nous pouvons les aider, nous pouvons même communier avec elles dans leurs ferveurs et leurs enthousiasmes, et chercher à prolonger ainsi ce qui nous reste de jeunesse, ou nous en donner tout au moins l'illusion (*sourires*) ; mais demain est aux jeunes. C'est leur domaine. Et ce doit être leur œuvre.

Je sais bien que la jeunesse aujourd'hui traverse une crise angoissante et douloureuse. Il est des temps heureux où, comme une phalange sacrée, poussée par les souffles d'en haut, elle marche d'un pas rythmique vers un idéal commun : ce sont les périodes lumineuses et sereines de l'histoire.

Notre jeunesse présente, revenant des champs de bataille toute frémissante de gloire, s'est vue brusquement retomber dans une atmosphère lourde d'envie, de ran-

cunes, de malaise, de désordre, de dénigrement, de souffrances matérielles, vulgaires et sordides. (*Applaudissements.*)

Elle s'en va dans le brouillard, un peu à l'aventure, par pelotons, tâchant d'éviter les fondrières et y tombant quelquefois; voyant, de-ci de-là, à travers la brume, des lumières vacillantes qui s'éteignent; elle s'efforce de deviner l'horizon et elle attend l'aurore!

Les femmes aussi, qui, pendant la guerre, ont reçu leur formation sociale, les femmes éducatrices et mères qui, à la suite d'une loi récente, recevront prochainement leur formation politique, éprouvent le besoin d'agir et de se dévouer; et elles apporteront, dans la vie sociale, des forces neuves et de pures aspirations.

C'est à ces cœurs ardents, à ces fraîches et jeunes volontés que revient le grand devoir de restaurer dans le monde la moralité et la justice et de refaire, par la solidarité et le droit, la Patrie et l'Humanité! (*Applaudissements prolongés.*)

PAUL HYMANS.

Mademoiselle Faucheux

ou l'Araignée bleue

Tragédie en 2 actes.

PERSONNAGES

Mlle Faucheux.	Mouche.
M. de Laraigne.	Le chœur.

Un grand jardin luxuriant à l'aube d'un jour d'été. Le jardin semble couvert de givre. On entend le tirelis de l'alouette.

ACTE PREMIER

MOUCHE, *entrant, avec extase.*

Dieu ! que c'est beau ! Suis-je entré au Paradis ? Jamais je n'ai vu au monde rien d'aussi étrange et d'aussi splendide. Partout, d'arbre en arbre et de branche en branche, suspendus entre toutes les fleurs, s'étendent des voiles de mariées, des voiles de fine gaze blanche brodés de milliers de perles que les premières lueurs de l'aube font scintiller. Que c'est admirable ! En voici un sur ces roses. Il est plus beau encore que les autres. C'est fait de rien : un tissu impalpable de fils plus ténus que les fils de la Vierge ou les cheveux d'une fée. Mais que vois-je ! Quelqu'un des miens est couché là-dedans, dorloté comme un prince. Ah, le bienheureux ! Il y a vraiment des gens dont l'existence, comme on dit, n'est tramée que d'or et de soie. Eh ! frère Mouche... Dors-tu encore, que tu te tiens si tranquille dans tes draps ?

M. DE LARAIGNE

Fuis! Fuis vite! Malheureux, n'approche pas.

MOUCHE

Fuir? Je n'en ai nulle envie. Ne célèbre-t-on pas une fête ici? J'y veux prendre part.

M. DE LARAIGNE

Fuis, te dis-je, triple sot! La fête qu'on célèbre ici, c'est la fête de l'Attrape-mouches. Ce royaume, c'est l'enfer.

MOUCHE

Ah bah! que me dis-tu? Je t'admire, moi, et j'envie ton bonheur. Tu es là tranquillement couché entre deux branches de rosier, dans un hamac merveilleux que balance la brise du matin. Tu dors bercé dans un rêve d'amour, et lorsque tu t'éveilles tu entends les chants des oiseaux et respires les plus doux parfums de la terre. Et tu me cries de fuir!

M. DE LARAIGNE

Je suis prisonnier dans cette toile.

MOUCHE

Dans cette fine petite toile si jolie, si admirable dans sa régularité, dans sa symétrie... Est-ce possible? Il semble que ce ne soit qu'un souffle.

M. DE LARAIGNE

Ces fils sont des chaînes plus lourdes et plus dures que les chaînes de diamant qui tenaient Prométhée captif sur son rocher. Fuis loin d'ici. Ne vois-tu pas les araignées? Elles sont là, cachées sous les roses. Et elles te guettent.

MOUCHE

Je ne les crains pas. Je les aime. Elles semblent si douces, si chaudes, si velues, si tendrement fidèles...

M. DE LARAIGNE

Malheureux! Tu es un être faible. Elles ne feront de toi qu'une bouchée. Tu ne sais donc pas ce que c'est que la liberté?

MOUCHE

Ma foi, je sais que c'est presque toujours la solitude. Et nous ne sommes pas faits pour vivre seuls. Celui qui l'essaie devient hypocondre, misanthrope, sauvage. Il vieillit, maudit des hommes et de Dieu. Non, je t'envie, tu es heureux... Je ne vois pas ta compagne, mais je la devine très bonne, charmante. Je devine qu'elle est là tranquillement, modestement, dans son petit coin, à épier avec amour le moindre de tes gestes. Tu as un fâcheux caractère, car tu ne sais pas être heureux. Et pourtant elle doit t'adorer.

M. DE LARAIGNE

Trop, infiniment trop. Elle m'étouffe. Elle m'a lentement ficelé, embobiné, empelotonné comme une pauvre chose, moi qui un jour ai volé dans les airs. Elle a garrotté tous mes instincts libres. Elle a englué mes ailes. Chacun de ses baisers m'a fait plus son esclave. Elle m'a sucé le cœur. Et elles sont toutes ainsi, toutes! Ah, je sais bien qu'elles ne pensent pas à mal. Elles sont innocentes, elles n'obéissent qu'à leur instinct, à leur destinée, à Dieu en somme (1). Elles sont nées pour boire le sang des mouches. Mais nous, mon frère, nous ne

(1) Ce sont les propres théories de M. de Laraigne.

sommes pas nés pour eiles. Notre devoir est de voler dans les airs, toujours plus haut, puisque nous avons des ailes.

MOUCHE

Il y a dans tes paroles une force étrange de persuasion. Je te crois. Puisqu'il en est ainsi, je n'entrerai pas. Et cependant je ne sais quoi de fatal m'attire. Par où dois-je aller? Je ne vois pas d'issue!

M. DE LARAIGNE

Tu t'es égaré dans un monde semé de dangers. Que n'es-tu resté chez toi, pauvre diable! Il y a ici des embûches partout, des toiles tendues entre les moindres brins d'herbe, et si fines qu'on ne les distingue pas. Tantôt ce sera bien pis; dès que le soleil paraît, les perles de leurs rets diaboliques s'évaporent. Et alors c'est la lutte contre l'Invisible. Redoute ce moment-là. Hâte-toi de décamper. Il faudra n'avancer qu'avec des précautions infinies. Le mieux serait de filer verticalement, en ligne droite vers en haut, vers le ciel. Là du moins elles n'ont pas tendu leurs filets.

MOUCHE

Vers le ciel! Y penses-tu? Et les oiseaux, tu n'en parles pas! Ah! comme on voit que tu ne vis plus en liberté... Il y en a des milliers qui volent là-haut, le bec ouvert, prêts à nous engloutir. Là, la prudence même ne sert de rien. On n'échappe pas à ces pirates, à ces êtres de proie, à ces tombeaux volants.

M. DE LARAIGNE

Alors rentre dans la maison, au plus vite, par le plus court chemin.

MOUCHE

Dans la maison! Mais tu as donc perdu toute expérience du monde depuis que tu vis dans ta toile? Tu ne sais donc pas ce que c'est que *la glu*? C'est ça qui vous arrange les ailes! J'ai failli m'y laisser prendre.

Imagine-toi qu'ils ont tendu là-dedans, partout, des fils enduits de glu et qu'ils ont placé tous les pièges de l'enfer enveloppés de miel et de sucre pour nous attraper, pauvres mouches que nous sommes. Et quand on est pris là, c'est atroce. On s'étire sur ses pauvres pattes avec d'immenses efforts, on veut rouvrir ses ailes, et on ne peut pas, on a sur soi comme une chape de plomb liquide. On meurt ainsi, seul, lentement de faim et de misère. Et personne, va, ne songe à vous endormir même avec des mensonges d'amour. D'autres se croient libres parce qu'ils volent encore, mais c'est sous une cloche de verre où ils étouffent, ou dans un labyrinthe de fer dont ils cherchent misérablement, et à jamais en vain, la sortie. J'aime encore mieux l'araignée. C'est plus franc et plus simple. On sert du moins à quelque chose, à faire vivre un autre être... C'est plus dans la nature. On obéit encore à Dieu.

M. DE LARAIGNE

Si tu ne peux pas vivre sans araignée, je ne vois pour toi qu'un parti à prendre, c'est d'en choisir une petite, bien gentille, douce plutôt que passionnée, auprès de qui tu chercherais de la tendresse plus encore que des baisers. Une petite araignée qui ne te tiendrait pas dans sa toile, mais te laisserait libre, qui viendrait chez toi, de temps en temps, par amour pour toi et pour admirer tes jolies ailes... une araignée discrète, aimante, désintéressée, idéale, pas trop savante, mais capable de te com-

prendre (1), capable même de t'enseigner à voler plus haut encore que tu ne voles.

MOUCHE

Tu l'as dis, c'est là ce qu'il me faut. Je m'en vais me mettre à sa recherche, tout de suite. Mais un mot encore : Es-tu bien certain qu'une pareille araignée existe ?

M. DE LARAIGNE

Absolument sûr. Pour ma part, je n'en ai jamais vu, car je fréquente peu ce monde irrégulier ; mais des amis à moi connaissent des gens qui en ont vu.

MOUCHE

Et il n'y a pas de danger ?

M. DE LARAIGNE

Quel danger y aurait-il, mon ami ? Ce ne sont pas des bourgeoises, des ménagères. *Elles ne filent pas,* et cependant, comme dit l'Evangile, elles sont revêtues de plus de beauté que les filles de Sion dans toute leur gloire.

MOUCHE

Je me sens déjà tout embrasé d'amour pour elles. Et comment nomme-t-on cette espèce-là ?

M. DE LARAIGNE

On la nomme l'*Arachnis rara* ou *azurea* : l'Araignée bleue.

MOUCHE

Bien. Seulement si ces araignées que tu dis sont si rares, ne faut-il pas, pour les entretenir, les trésors d'un pacha ? Tu le sais, je suis pauvre.

(1) Ce sont les propres termes de M. de Laraigne.

M. DE LARAIGNE

Elles sont toutes désintéressées, dit-on. Elles ne se donnent que par amour, et restent fidèles jusqu'à la mort.

MOUCHE

J'y cours; où en trouverai-je?

M. DE LARAIGNE

Ah! pour le coup tu m'en demandes trop. Je ne sors guère, et en fait d'araignée je ne connais que la mienne, qui n'est pas bleue mais plutôt rose, et porte une croix sur le dos. Va, cherche, et bonne chance. .

MOUCHE

Adieu, et merci du bon conseil.

On voit Mouche s'en aller à pied par l'allée, avec beaucoup de circonspection.

LE CHŒUR DES MOUCHES CAPTIVES

Le malheureux! Comme son cœur égare sa raison! Voyez comme il se traîne tristement sur la terre. Je tremble pour lui. Il ne vole déjà plus. Déjà la fatalité de l'amour accable sa proie.

ACTE II

La mansarde d'un poète. Une table de travail chargée de manuscrits et de livres. Aux murs, des Botticelli. Sur un guéridon, un vase contenant des lis. Par la lucarne on aperçoit le ciel étoilé. Mouche est assis à la table, et travaille à la lueur d'une petite lampe. Il dépose sa plume et se relit.

MOUCHE, *de nouveau en extase.*

Je viens d'écrire un chef-d'œuvre. Cette fois c'est certain. Elle m'a inspiré. (*Distrait, les yeux au plafond.*)

Qu'elle est belle, aussi ! Si divinement claire et si douce ! Et dire que je ne me doutais pas de l'existence de pareils êtres, dire que je l'ai rencontrée sur mon chemin, là, dans la rue, par le plus miraculeux des hasards...

Pendant ce temps Mlle Faucheux entre, sans frapper, sans faire aucun bruit. Elle s'avance en ligne oblique, très lentement, levant très haut ses pieds sur le tapis, comme si elle marchait dans l'herbe. Quoique un peu gauche dans sa démarche, elle a la légèreté d'un être immatériel. Sa toilette grise est sobre et distinguée. Elle approche du poète, l'enlace de ses bras et lui couvre les yeux.

Mlle FAUCHEUX

Coucou !

MOUCHE, *sursautant.*

Oh !... O chère ! — C'est toi, mon ange ? (*Il l'embrasse.*) Mais tu m'as fait me saisir.

Tu as une façon si mystérieuse de marcher... On ne t'entend pas venir. On te croit bien loin et tu es là, silencieuse et tendre, et on est dans tes bras. Je rêvais à toi, j'achevais mon poème. Il est sublime, tu verras. C'est un hymne fou à ta beauté, à notre amour, à notre grand et libre amour. Ah ! tu ne sais pas combien je t'adore, combien je te suis reconnaissant. J'étais si seul, si triste. Je savais à peine ce qu'est l'amour. On m'en avait dégoûté, de cette chose divine. Un de mes frères, M. de Laraigne, ce matin encore, m'en parlait d'une manière si terrifiante que j'en fus bouleversé. Il criait comme un prophète : Fuis ! Fuis ! de toutes tes ailes. Et j'ai fui.

Enfin me voilà sauvé, dans tes bras. Je suis si heureux... A propos, as-tu reçu le bouquet de lis que je t'ai envoyé ? Ce sont des fleurs splendides. Elles sont si

pures... et il n'est pas de parfum plus voluptueusement enivrant. Je t'enverrai aussi des roses, le jardin en est plein. Et de beaux poèmes, tous mes poèmes, car ils ne chantent que toi... (*remarquant un sourire sur les lèvres de Mlle Faucheux*) et, certainement, tu auras aussi beaucoup d'autres belles choses : des bijoux, des dentelles, de belles robes, de belles plumes, de temps en temps, à ta fête... à la nouvelle année... car tu le sais, je ne suis qu'un pauvre diable. Ah ! si nous étions riches !

MLLE FAUCHEUX

Je ne désire rien.

MOUCHE

Il me semble avoir entendu une parole inouïe. Mais je n'en crois pas mes oreilles ; tu parles si bas... Répète encore.

MLLE FAUCHEUX

Je ne désire rien.

MOUCHE, *les larmes aux yeux.*

Oh mon amour ! Et tu m'aimes ainsi simplement, sublimement pour moi-même, pour le grand amour que j'ai pour toi. Tu m'aimes malgré que je sois pauvre, et qu'il n'y ait plus de beau et de jeune en moi que mes pauvres petites ailes vibrantes, si avides d'air et d'espace — et de liberté ! Ah ! la liberté !... Pour que notre amour reste beau il faut qu'il reste libre, n'est-ce pas ? Nous serons libres, oui... Mais tu viendras aussi souvent que tu voudras, ici, dans ma petite chambre, le dimanche surtout ; je ne travaille jamais le dimanche. Enfin, aussi souvent que tu voudras... Mais j'y songe, me seras-tu fidèle, ma petite amie ?

Mlle FAUCHEUX, *l'enlaçant plus fort.*

Toujours.

MOUCHE

C'est qu'on est si lâche et si lâcheur dans le monde! Je peux bien te dire cela à toi : j'en ai eu tant de tristes exemples sous les yeux! Mes pauvres amis... je ne parle pas de ceux qui sont captifs, mais des autres, de ceux qui se croient libres. Tous sont ou misérablement collés ou misérablement trahis. Et la destinée de ceux-ci est encore la plus triste. Ils ont toujours faim et soif d'amour, et on les roule, on les plume, on les berne, on les vide, on les cocufie, on les lâche que c'est le plus lamentable spectacle du monde. Ah! les pauvres! Il faudrait les voir courir à leur pitance d'amour comme des chiens affamés. Et les coups qu'ils attrapent! Passe encore pour les forts, les beaux, les jeunes, ceux surtout qui ont la besace bien ronde, mais les autres! Leur détresse d'amour est épouvantable, mais ils n'osent pas l'avouer, — c'est si ridicule. Aussi la plupart, pour trouver au moins un peu de repos, se réfugient-ils, tête baissée, dans les toiles du bon Dieu. Ils n'ont pas trouvé comme moi leur araignée bleue. Mais tu ne dis rien, mon amie. A quoi songes-tu?

Mlle FAUCHEUX

A rien. Je t'écoute, je t'adore. Je ne veux être que la petite servante qui est assise dans son coin... et qui file.

MOUCHE, *saisi.*

Qui file?

Mlle FAUCHEUX, *tendrement.*

... le parfait amour.

MOUCHE, *devenu pensif.*

A propos, dis-moi donc, chérie, pourquoi as-tu de si grands yeux?

Mlle FAUCHEUX

C'est pour mieux te voir.

MOUCHE

Une chose m'étonne aussi. Tu n'es pas bleue. Je ne vois rien de bleu en toi.

Mlle FAUCHEUX

Le bleu est dans mon âme.

MOUCHE

Et pourquoi as-tu tant de bras, et de si longs, de si longs bras?

Mlle FAUCHEUX, *l'étreignant sur son cœur.*

C'est pour mieux t'embrasser, mon amour.

Un silence. Par la lucarne, le clair de lune pénètre dans la mansarde. Dans le jardin, un rossignol chante.

MOUCHE, *de nouveau en extase.*

La lune, ô la lune! Mon cygne aimé! La vois-tu? vois-tu cette splendeur? C'est mon cygne blanc qui m'appelle. Ouvre tes bras. Ses rayons me tracent mon chemin. Je veux aller voler dans ses rayons, me baigner dans sa clarté d'argent. C'est l'heure enchantée. Mes ailes frémissent. Laisse-moi libre. Entends-tu ces chants? Laisse-moi partir. Que fais-tu?

Mlle FAUCHEUX

Je t'enlace.

MOUCHE

Oui, ma chère amie, mais il faut que je m'envole, et nous ne pouvons pas nous envoler ensemble. Tu n'as pas d'ailes. Je ne saurais te porter dans les rayons de la lune. Tu es trop pesante. Nous tomberions ensemble. Laisse-moi. Ah! tu m'étouffes! Quoi, toi aussi? Lâche-moi, te dis-je!

Mlle FAUCHEUX, *avec la voix d'un corbeau.*

Never more!

MOUCHE

Trahison! A moi mes ailes! A moi l'espace! Ne suis-je plus libre?

Mlle FAUCHEUX

Never more!

La lune éclaire vivement la scène. Après un moment de morne silence, Mlle Faucheux ouvre ses longs bras frêles, un à un, d'un geste tragique. On distingue sur ses lèvres le sourire de la Joconde. Mouche reste inanimé. On ne sait s'il est mort ou vivant. Qu'importe? Le rossignol ne chante plus.

CHARLES VAN LERBERGHE.

NOTE. — L'œuvre de Charles van Lerberghe que nous publions aujourd'hui fut écrite durant le séjour du poète à Berlin. Elle forme un manuscrit de douze pages petit in-8° sur papier pelure, faisant partie d'une

lettre que cette « tragédie » devait illustrer (21 février 1900).

Charles van Lerberghe y répond, sur le mode ironique, à une lettre et à un petit « conte pour les enfants de demain » que lui avait envoyés un ami. Ce conte faisait dialoguer le Canal et la Rivière, — et, dans la fantaisie de celle-ci opposée à la rigidité de celui-là, on pouvait découvrir un plaidoyer téméraire en faveur du célibat pour les poètes.

Charles van Lerberghe redoutait les orages de l'amour. L'éternel féminin habitait constamment la pensée du merveilleux artiste, mais à la manière d'un fantôme frémissant et sensible : image toujours renouvelée d'une très jeune fille, perpétuellement ingénue en son éternelle énigme, en son éternelle et grisante volupté. Volupté idéale, d'ailleurs, où le poète était seul en jeu, — et si pure et si belle que nul être de chair ne l'eût réalisée. Le songeur des *Entrevisions* ne l'ignorait point; il fuyait la désillusion certaine. Mais la hantise du mariage le poursuivait de sa persistante douceur, et il reprochait à l'auteur du *Canal et la Rivière* de le plaisanter parfois sur cette vocation conjugale, et de chanter les joies de la tempête du fond d'un port bien abrité et charmant. C'est pourquoi cet auteur figure à son dam, sous le nom de M. de Laraigne, dans la tragédie où M. Mouche représente vaguement le poète lui-même, et Mlle Faucheux *celle qui pourrait venir* (1).

Ce qu'il faut voir dans ces petites pages, c'est donc avant tout une plaisanterie : une de ces plaisanteries de poète, où le rire n'est qu'un chant plus léger. Mais *Mlle Faucheux* est révélatrice d'un état d'esprit, et l'on y peut chercher aussi une manière de profession de foi, comme le prouve cet extrait de la lettre qui accompagnait

(1) Le manuscrit porte *Mlle Lefaucheux*. Charles van Lerberghe changea bientôt ce nom, et c'est *Mlle Faucheux* qu'il cite à plusieurs reprises dans sa correspondance.

le manuscrit. « Je vous envoie la *Banalité indiscrète* que la vôtre m'avait inspirée. Elle contient tout un raisonnement, toutes mes objections, et mes doutes au sujet de la théorie que vous avez si éloquemment défendue et qui m'a si fort impressionné. Autant conserver à « ma réplique » la forme bizarre qu'elle avait prise tout à coup sous ma plume. Ce n'en sera que moins ennuyeux. Je n'hésiterais pas un instant, bien entendu, à déchirer ces pages si je pouvais croire qu'un mot là-dedans, une allusion pût vous froisser. Mais vraiment cela a été trop loin de ma pensée pour que je ne me trouve pas innocent. Il s'agit ici de généralités. Dès que mon raisonnement s'est transformé en une fable, en une sombre tragédie « dans le goût de l'antique », je vous ai perdu de vue et je n'ai plus songé qu'à mes personnages. Mes héros sont devenus des types symbolisant à la fois tout le monde et personne. Je le répète, votre *Banalité indiscrète* m'a obsédé, et il n'en fallait pas davantage pour que, dans une imagination aussi concrète que la mienne, tout aussitôt prît des formes fantastiques et non moins « indiscrètes » au sens où vous l'entendez. » Il convient, on le voit, de ne pas confondre tout à fait M. Mouche avec l'auteur lui-même. Celui-ci peut prêter à M. Mouche quelques-unes de ses idées, — mais M. Mouche reste M. Mouche, et il entend garder sa personnalité de Mouche.

Le possesseur de ces pages exquises n'a pas cru pouvoir les garder pour lui seul. Leur charme ingénu, leur parfaite pureté, l'aisance délicieuse de leur ironie en motivaient avec force la publication, il le pense. Mais s'il lui fallait, outre ces bonnes raisons, une excuse, il la rencontrerait dans un autre passage de la lettre déjà citée. « Il y a, écrit le poète, il y a ainsi un nous-même que nous cachons, que nous n'exploitons pas, et qui est peut-être ce que nous avons de plus original. Chez * * * c'est un curieux mélange d'ironie, de badinage, de sentiment,

de très graves pensées et de la plus scintillante poésie... Souvent nous prenons ainsi le meilleur de nous-même pour un jeu, un peu un jeu d'enfance dont on est presque gêné plus tard, lorsqu'on est devenu trop grave. »

C'est au moment même où il venait d'achever *M*[lle] *Faucheux ou l'Araignée bleue,* que Charles van Lerberghe s'exprimait ainsi.

A. M.

Les Banalités indiscrètes

Le Canal et la Rivière.

Au temps où les bêtes parlaient, les choses bavardaient avec liberté comme les gens; et l'on entendit un jour un Canal rêver tout haut, non loin de la Rivière qu'il côtoyait.

« Je suis beau, disait-il; je suis rectiligne. Rien n'est si admirable que mon inflexible droiture. Des esprits malveillants m'accusent parfois de raideur: cela prouve tout simplement que j'ai du caractère. Je ne suis ni fol, ni vagabond, ni versatile, ni...

— Gloui, gloc, gloui! dit la Rivière.

— Il est bien fâcheux qu'on ne puisse choisir ses voisins, maugréa le Canal. On est forcé ainsi de voir certaines personnes... Celle-ci n'est jamais à sa place; elle n'a aucune idée des niveaux. Et quand elle a fini de se vautrer dans son lit, c'est pour aller s'étendre immodestement dans les prés... Quel scandale! Non, ses débordements finissent par lasser l'indulgence. Mais le pis, c'est qu'il en pourrait rejaillir sur moi de la déconsidération: il y a des gens qui nous confondent sur la carte de l'Etat-Major.

— Glic! Gluc! Glouc! disait la Rivière. Le matin s'est levé parmi la vapeur lumineuse, comme un adolescent dans sa tunique blanche. Le vent frémit de parfums; il apporte des messages de tous les prés fleuris. Oh, le cajoleur! Je sais bien qu'il m'en conte; mais il glisse sur moi sa caresse, et j'en suis si émue que toute j'en frissonne...

— Pouah! la dévergondée! gronda le Canal. Ah! quel bonheur pour moi d'avoir de la vertu et de reposer ainsi, très bas entre d'énormes digues! Elles sont si hautes, que le vent ne m'atteint jamais. Tant mieux; qu'il aille libertiner ailleurs. Je vous demande un peu à quoi cela sert, de savoir ce que disent les prairies? Une honnête eau de canal n'a pas besoin de parfums.

— Glou! Gli! Glu! chante la Rivière. Le Soleil dans les cieux est un amant vainqueur. Le rythme de sa courbe est puissant comme la vie, et son rayonnement éblouit comme l'amour. Si je m'oublie à le contempler, il y a sur son front d'or une beauté si ardente que je sens... ah! je sens mes ondes en tiédir. Vraiment, j'en pourrais gagner des vapeurs... Mais j'irai me reposer à l'ombre touffue des saules. Je sais un coin dont la fraîcheur est douce pour songer, et je regarderai la lumière glisser en miroitant sur les flancs agiles des ablettes.

— Elle court toujours, reprit le Canal, et on ne comprend pas ce qu'elle veut. Y a-t-il du bon sens à courir ainsi? Elle tourne à gauche, et puis voilà qu'elle tourne à droite, et cela s'appelle de la « fantaisie »! Moi, j'appelle cela de la licence et du dérèglement.

— Hou! Hou! Glou! rit la Rivière. Voyez moi donc ce bel important qui ne serait rien sans moi... Tu n'es que *latéral,* mon cher!

— Oui, oui, glousse à ton aise. Cela te fera plus riche, de rire ainsi? Je ne ris pas, moi, et j'en suis fier. Je suis digne. Je suis calme. Je suis incommensurablement calme. Une écume met huit jours à se dissoudre à ma surface. Et puis je suis utile aussi. J'assure la régularité des transports...

— Ho, ho! dit la Rivière.

— ...et j'encourage ainsi le Commerce et l'Industrie.

— Banquier! Ministre! Bourgeois! bourgeois! bourgeois!

— Je m'en fais gloire, dit le Canal: il n'y a jamais sur

moi d'imprévu. Ma vie est régulière. Entre mes rives toujours pareilles, je suis véritablement conjugal.

— Mais tes eaux sont malpropres! Elles sont malodorantes! Mais tu es immobile, tu ne chantes pas, tu ne vis pas! Comment ferais-tu, mon pauvre ami? Tu n'as même pas de courant.

— Pas de vie? Pas de courant? gémit le Canal indigné. Et *mes écluses,* alors?

Mais la Rivière riait si fort qu'elle ne l'entendit point; et d'île en île, de cascade en cascade, s'en fut bondir jusqu'au tournant où on ne la voit plus.

ALBERT MOCKEL.

L'Art dans la Russie des Soviets

Le Dr Boris Sokolov, ancien Député à l'Assemblée Constituante russe, membre du parti Socialiste-Révolutionnaire, est l'un de nos meilleurs informateurs sur la Russie soviétique. Alors que tant de gens déclarent « ne pas savoir ce qui s'y passe », M. Sokolov le sait, lui, et très exactement. Il donne aujourd'hui aux lecteurs du *Flambeau* une étude très originale et minutieusement documentée du mouvement artistique en Sovdépie.

M. Sokolov, observateur et penseur, dégage lui-même la « philosophie » de cette étrange et lamentable expérience, dont on ne peut dire qu'elle ait « réussi »...

Deux circonstances ont écarté les intellectuels russes du bolchévisme — les intellectuels qui étaient la force créatrice du pays.

La première c'est « la dictature de la foule », proclamée par les bolchéviks, uniquement pour des raisons démagogiques: prendre le pouvoir dans le pays, avec l'aide de la foule. En favorisant cette dernière, ils ont proclamé la devise: « A bas les intellectuels! »

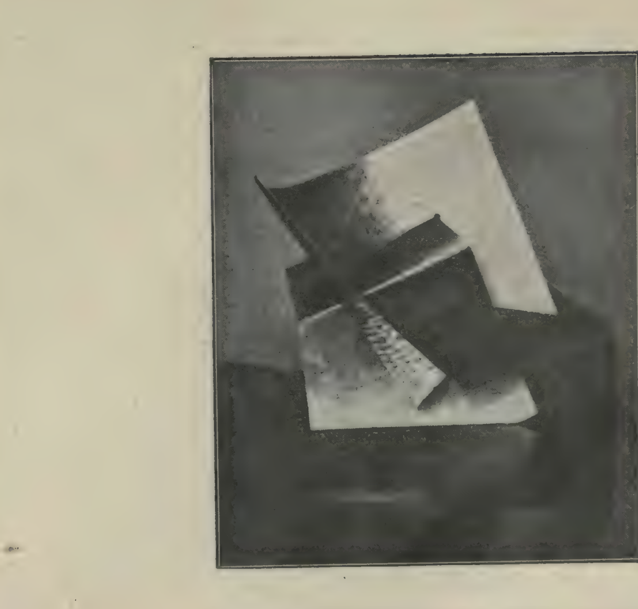
Avec l'aide de la foule, les bolchéviks ont conquis le pouvoir et lorsqu'ils s'y furent affermis, ils ont renié la foule et rappelé les intellectuels. Mais ces derniers ne vinrent pas et ne viennent pas. Et si partiellement ils viennent, c'est sans conviction profonde, sans adhérer au bolchévisme dans le fond de leur âme.

L'autre circonstance est plus profondément philosophique.

Les intellectuels russes contemplaient avec appréhension le marasme psychologique de l'Occident, la déchéance morale de l'Europe — plus que cela, ils sentaient nettement que les causes de cette médiocrité de l'Europe sont l'admission du matérialisme comme philo-

Supplément au *Flambeau*, revue belge des questions politiques et littéraires, numéro du 28 février 1921.

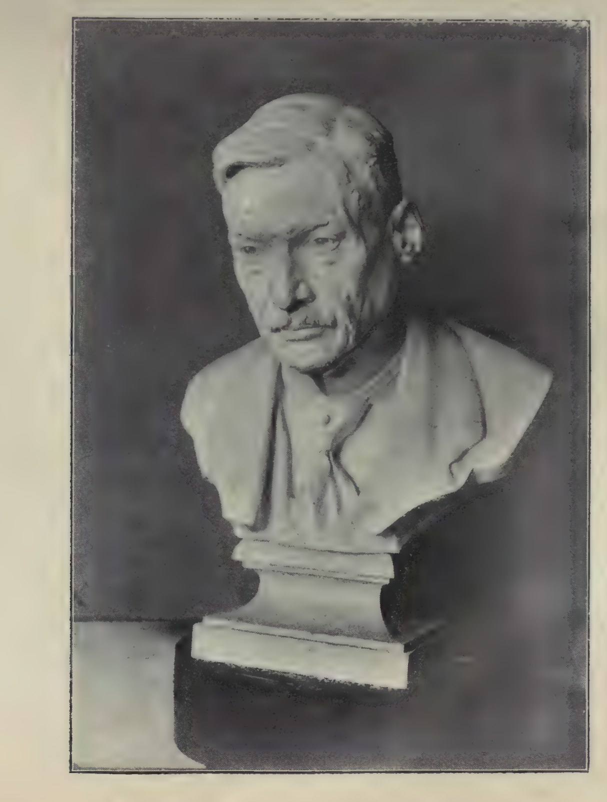
Première période de l'Art soviétique (1918)
Buste de Beethoven. — Œuvre du sculpteur S. Smirnov



Première période de l'Art soviétique (1918)
Création des Cubistes de gauche



Deuxième période de l'Art soviétique (1919)
Projet d'armoiries de la République soviétique
Œuvre de l'artiste Tchechonine



Troisième période de l'Art soviétique (1920)
Buste du compositeur Glazounov. — Œuvre du sculpteur
Henri Manizer. — Retour au classicisme

sophie, du mercantilisme et du positivisme comme façon de vivre.

L'exemple de l'Europe était clair et significatif; et beaucoup en Russie ont été forcés de se mettre sur leurs gardes et de s'opposer à ces tendances matérialistes, surtout ceux qui créaient, ceux qui appartenaient aux artistes indépendants, aux littérateurs libres.

Le communisme bolchéviste, comme *la chair de la chair* du marxisme matérialiste, était hostile à l'idéologie de ces derniers. Et pourtant... La force de la révolution, la force de son influence est telle, que le bolchévisme a emporté les chercheurs, les forces jeunes et passionnées du monde artiste.

Et c'est compréhensible; mieux encore, c'est fatal... Au début, les vagues rouges, tourmentées et inquiètes, les portaient à leurs crêtes. Au début, le bolchévisme était révolutionnaire; au début, comme chaque mouvement révolutionnaire, il avait des éléments capables d'attirer ceux qui créent : élan des désirs, multiplicité des volontés, profondeur des caractères.

Et les plus audacieux qui n'avaient pas peur des taches noires du bolchévisme, de ses clameurs démagogiques, le suivaient quand même.

Ils suivaient le bolchévisme, parce qu'il était le créateur de la révolution, parce qu'il possédait des éléments de recherche. Et ce fut la première période de l'art bolchéviste : *la période des libres recherches.*

Des mois passent. L'année 1919 commence. La vague de la Révolution s'apaise, se calme et s'endort.

Sous le manteau rouge du bolchévisme révolutionnaire apparaissent et se précisent les pieds gris et le corps aux poils hirsutes du marxisme.

Avec son opportunisme, avec son « simplisme », le marxisme se montre de plus en plus dans le bolchévisme, jusqu'à ce qu'il possède, entièrement et sans limite, l'âme du dernier Russe bolchéviste.

Et, conséquence logique, compréhensible pour celui qui a étudié la Russie d'alors : avec la disparition des tendances révolutionnaires, remplacées par le bureaucratisme du régime marxiste et par le communisme, commence la nouvelle ère de l'art soviétique.

Une ère, où les recherches dans l'art se poursuivent sur un plan tracé d'avance, où l'on veut inventer un art nouveau et réglementé, un « art prolétarien ».

Cette période peut être nommée, avec pleine raison, la *période des recherches obligatoires*.

Elle inaugure la crise de l'art soviétique, le renoncement à la « libre création » et l'anéantissement de la volonté rebelle de l'art.

Et maintenant nous assistons à la troisième période de « l'art soviétique ».

Période de décadence : l'art comme tel, l'esprit créateur vivant n'existe plus ; plus de recherche renouvelée, aucun caractère nouveau dans le domaine artistique.

La jeunesse qui avec tant de fougue, tant d'enthousiasme, suivait le bolchévisme comme facteur de nouveauté en art, maintenant, désillusionnée, tâtonne dans l'obscurité, fatiguée, sans les élans et les dispositions d'autrefois. De-ci, de-là, des peintres d'hier retournent à leur forme de création d'avant la révolution ; de-ci, de-là, des peintres officiels tâchent comme toujours de créer une forme mathématique de l'art soviétique, mais ils le font sans effort, sans intention bien définie. Cette période d'aujourd'hui, nous pouvons la nommer *la période des désillusions et de la décadence*.

Trois périodes, ou mieux trois étapes qu'on peut observer dans l'art russe, trois étapes correspondant à trois périodes de la vie politique de la république des soviets.

Ces périodes, ces étapes ne sont pas très distinctes ; elles sont plutôt fondues l'une dans l'autre. Mais il est plus commode de parler séparément de chacune d'elles,

de les caractériser par les touches franches, les taches et les reliefs qui les distinguent.

Et nous verrons, en place des taches rouges et voyantes, apparaître des taches grises, pour être elles-mêmes remplacées par des figures carrées, géométriques, vides et inutiles.

Période des libres recherches.

Révolution... Les crêtes de ses vagues se sont soulevées plus hautes et plus furieuses, la première année de la vie des soviets. Inquiète et troublée, l'âme du peuple russe, libérée des chaînes de l'autocratie et des fers de la guerre mondiale, avec élan, avec la volupté particulière d'un fanatisme semi-oriental, renversait les anciennes idoles, les anciennes vérités.

Cette démolition n'a pas seulement ébranlé les bases de l'Etat, les formes sociales de la vie russe, mais aussi les différentes et multiples faces de la vie.

Cette démolition, cette négation de la veille, ne pouvait pas ne pas toucher le domaine de l'art, le domaine des créations de l'esprit. Ici la révolution se répercute carrément et franchement. Ici elle a provoqué des changements, des effondrements, nettement perceptibles.

Protestation contre l'académisme, protestation contre la routine et l'opportunisme dans l'art, protestation contre la domination d'un groupe de vieux maîtres, stériles, mais tyranniques, protestation contre les peintres académiques. Protestation, enfin, des jeunes contre les vieux, des affamés et des débutants contre les rassasiés et ceux que le succès entourait. Cette protestation, cette révolution en art n'était pas exceptionnelle. L'histoire relate souvent de pareils exemples.

En renversant les vieilles divinités, en s'emparant des académies et des écoles d'art, la révolution a placé à la tête de ces dernières, des jeunes du parti extrémiste.

La corporation des artistes de Russie, dans la première année de la Révolution bolchéviste, a vécu une période de recherches intensives et fiévreuses.

A ce mouvement de création originale et un peu révolutionnaire furent mêlés des peintres de nuances multiples et de tendances diverses.

On y trouvait des réalistes et des impressionnistes, mais surtout des futuristes et des cubistes. C'est compréhensible : ces derniers étaient les plus *avancés* et les plus révolutionnaires en art.

Et de fait nous voyons que parallèlement à la vie politique, il se forme peu à peu en art une dictature des extrémistes, une dictature futuro-cubiste.

Toutes les places importantes appartiennent aux peintres ostensiblement extrémistes: le futuriste Tatlin, Steinberg et beaucoup d'autres, tout à fait indifférents au communisme et au socialisme. Ils sont appelés au pouvoir en raison de l'expression révolutionnaire de leurs œuvres. En leurs mains sont les musées, les expositions, mais surtout les subsides et l'argent.

Ce fut un temps très court d'efflorescence singulière, identique à celle de l'art russe d'avant-garde.

Le gouvernement soviétique, enivré de sa victoire facile, enivré de la plénitude du pouvoir, prodiguait l'argent aux arts avec une générosité moscovite: « Jouissez largement », disait-il.

Des centaines de milliers et des millions de roubles furent distribués par le gouvernement aux artistes. Près d'une centaine de bustes furent commandés dans la première année de la révolution par le pouvoir soviétique. On faisait ces commandes généralement à la jeunesse des artistes sculpteurs.

A l'anniversaire de la révolution d'octobre 1918, beaucoup d'argent, plusieurs milliers de roubles, furent confiés à la corporation des artistes pour la décoration des

capitales, Pétrograd et Moscou. En même temps on remplissait les musées d'objets d'art.

Il faut noter que, de même que les commandes des bustes et des monuments étaient faites aux artistes avancés et extrémistes, dans les musées on ne prenait exclusivement que les peintures et les sculptures des artistes extrémistes. Et c'est naturel : dans la période où gronde la mer de la révolution, on n'apprécie que les œuvres révolutionnaires, que les peintres d'avant-garde.

Durant cette période, même sous la dictature des cubo-futuristes, beaucoup de peintres modérés prenaient également une part active au travail et à la recherche artistique.

Toute une série de bustes, de sculptures qui furent ébauchés à ce moment-là, appartiennent aux artistes, jeunes sans doute, mais de la vieille école académique.

Non seulement les sculptures de Henri Manizer, mais aussi l'œuvre de Blajievitch, ne peuvent être considérées comme « extrémistes-révolutionnaires », quoiqu'elles aient été conçues à cette époque orageuse de la révolution bolchéviste-soviétique. Non seulement elles furent créées durant cette période, mais à côté des créations de Matvejev et Kanenkov, on est obligé de les compter comme des œuvres d'un intérêt puissant et d'un grand talent. Et c'étaient exclusivement des peintres jeunes, sans passé connu.

Le caractère aussi des expositions nombreuses et intéressantes de ce temps, montre ostensiblement les tendances vitales des œuvres de cette période.

A côté des travaux de Benoit et de Petrov-Vodkine, se développe l'activité de l'atelier de Savinsky, exclusivement réactionnaire, et plus loin, des essais futuristes nombreux, mais peu variés de Katchalovsky, de Chagal et de Tatlin et enfin, à la phalange extrémiste, on voit de multiples représentants de l'art russe le plus avancé, de

la peinture suprématiste-archicubiste, Maliévitch, Rosanov et d'autres.

Pour la première fois, après de longues années de privations et d'essais avortés dans « l'insuccès artistique », la « Bohême » russe a pu enfin respirer librement.

Presque tous parmi eux commencent dans cette période à travailler activement, des traitements élevés leur permettant de s'adonner à leur art. Presque tous purent alors manger à leur faim, après la misère des années écoulées. Enfin les portes de l'Académie d'art, récemment encore fermées à plusieurs d'entre eux, se sont rouvertes, largement accueillantes.

Tout réjouissait les artistes...

Ils étaient indifférents à la politique et ne comprenaient rien aux tentatives du gouvernement soviétique; l'avenir leur apparaissait clair et lumineux. Mais ce n'était qu'une apparence... La mer impétueuse de la révolution allait s'apaiser.

La révolution datait déjà d'hier et le nouveau jour apportait de nouvelles formes de recherches artistiques: des recherches gouvernementales. Mais ce nouveau jour apportait aussi de cruelles désillusions à la jeunesse artistique de Russie.

De ces désillusions je ne parlerai que tantôt. Maintenant je m'arrêterai un peu aux dictateurs de cette période de l'art russe: les cubistes et les futuristes.

Le futurisme est, me semble-t-il, trop connu pour que je m'étende longuement à son sujet.

En Russie d'ailleurs, il ne diffère guère du futurisme français ou italien, et il est assez connu à l'étranger par de nombreuses expositions de ses représentants: Gontcharowa et Larionov.

Les futuristes russes qui, en 1918, jouaient un rôle administratif important, ne peuvent pas se glorifier de la multiplicité ni de la profondeur de leurs créations.

Les œuvres de Tatlin, Lerman, Katchalovsky et d'une dizaine d'autres de moindre intérêt sont les seules qui furent créées par le futurisme russe dans le domaine de la peinture.

L'autre mouvement d'art était beaucoup plus intéressant. Ayant moins d'adeptes, il a cependant donné toute une série d'œuvres très originales.

Je veux parler du Cubisme, même de l'extrême gauche du cubisme qui a pris en Russie la forme du « Suprématisme ».

Son caractère très spécial n'est pas toujours très intelligible.

Le « suprématisme » est appelé aussi *cubisme économique* et c'est de cette dernière forme d'art que je voudrais maintenant dire un mot.

Le représentant le plus intéressant de ce mouvement est le peintre Maliévitch, et pour définir mieux et plus sûrement cette école, c'est à lui que je laisserai la parole :

« En étudiant l'évolution de la peinture cubiste, j'ai trouvé que les peintres cultivés doivent passer par le « non-objectisme ».

« Lorsque nous abordons le « non-objectisme » nous devons construire de nouvelles formes de peinture, n'imitant pas les objets existants. Et nous nous engageons alors sur le chemin libre de la création.

« Des différenciations s'établissent ainsi sans s'affaiblir mutuellement, mais au contraire représentant mieux chaque forme. C'est pourquoi on trouve des dissemblances et des contrastes.

« Et si nos conceptions et notre volonté ont été jusqu'ici intimement liées à la nature dans le sens d'imitation directe ou d'imitation sous les différentes formes de stylisation, dans le « suprématisme » au contraire nous devons nous essayer à l'union complète avec elle.

« L'Intuition est la semence de l'infini.

« C'est elle qui doit constituer la base de la création

artistique. Nous devons regarder la peinture comme possédant dans l'action sa seule raison d'être.

« Dans nos œuvres nous devons rejeter la ressemblance, et les dépouiller de l'habileté et du charme de la couleur.

« Et lorsque l'artiste crée, il sème l'art dans le terrain de l'objet, de telle façon que l'objet disparaisse, puisque c'est de lui que doit jaillir l'œuvre vue par le peintre. »

Telle est, établie d'une manière générale, la doctrine du *suprématisme de Maliévitch.*

Dans ces paroles définissant le suprématisme, et plus encore dans les travaux de Maliévitch et ceux de ses disciples, nous trouvons beaucoup de points de contact avec la création de Cézanne.

Mais dans les peintures de ce dernier, la base est constituée par le poids, le volume des objets. Dans les créations de Cézanne, le dynamisme de la forme atteint le point culminant du cubisme; au delà, ce sont déjà les caractéristiques du suprématisme qui apparaissent.

En analysant les créations de ce groupe d'extrême-gauche du « cubisme », c'est avec grand intérêt que nous devons nous approcher de ces directives de l'art russe.

Peut-être y a-t-il là plus de recherches que de réalisations artistiques.

Elles n'en sont que plus intéressantes pour qui étudie la vitalité des créations russes pendant cette courte période révolutionnaire.

Période des recherches obligatoires.

La Révolution se calme. Paysanne au fond, soulevée par la guerre, elle quitte bientôt les villes pour se répandre par les villages, et le pouvoir bolchévik soviétiste, ayant repris conscience après l'ivresse de la révolution, est devenu un pouvoir gouvernemental, un gouvernement d'ordre.

Et sur la scène de la vie russe s'établissent les tradi-

tions et les dogmes philosophiques et sociologiques du parti communiste russe, parti marxiste d'origine, matérialiste par excellence.

On commence à développer la vie russe, on essaye plutôt, suivant un plan et des formules mathématiques. Et impitoyablement logique, le gouvernement soviétique a voulu soumettre les créations artistiques à ses plans, ses volontés et ses façons de voir.

Aussi voyons-nous que l'année 1919 apporte à la Russie un nouvel art, de nouvelles orientations.

« Assez de clowneries! Le gouvernement des paysans et des ouvriers annule l'aide prêtée à toutes les écoles cubistes, futuristes et imaginistes. Tous ces pitres ne sont pas des artistes prolétaires et leur art n'est pas le nôtre. Il est le produit de la dépravation bourgeoise, de la dégénérescence. Il nous faut un art véritablement prolétaire. Il doit être compréhensible aux ouvriers et aux paysans.

« Nous devons le créer, et nous le créerons. »

(Discours de Kaméniev, au Soviet de Moscou, avril 1919.)

« Seules les tendances artistiques intelligibles au prolétariat et capable de retenir son attention, ont droit au soutien de l'Etat, à notre aide. Le futurisme, le cubisme et les autres modernismes en art ne sont pas accessibles aux ouvriers russes et doivent être rejetés comme un lest inutile. » (Au Soviet de Pétrograd, en mai 1919.)

Non seulement le cubisme et le futurisme sont déclarés inventions bourgeoises, mais aussi l'impressionnisme: « les impressionnistes sont des bourgeois non exclusivement parce qu'ils représentent l'existence et les personnages bourgeois et qu'ils cultivent les illusions esthétiques, mais encore parce que leur manière de peindre et leur méthode d'approfondir leurs sujets d'études, est limitée par les conceptions médiocres de leur classe... »

Ces toiles frivoles, fragiles et stériles, témoignant de

la médiocrité d'inspiration, de la nervosité et de la lassitude de leurs créateurs, nous démontrent par cela même à quelle classe ils appartiennent.

L'impressionnisme, par sa méthode même et ses procédés, est toujours bourgeois (1919, n° 1, l'*Art représentatif*).

« Nous qui vivons en Russie, nous qui créons un art nouveau dans un pays nouveau, nous ne devons pas oublier au nom de qui nous créons; nous devons nous le rappeler : au nom du prolétariat! Uniquement pour le prolétariat!

« Et tout ce qu'il y a de neuf dans le domaine de l'art, nous l'apprécierons et nous l'apprécions déjà sous l'angle de la révolution prolétarienne.

« Oui, nous avons la hardiesse et l'audace de le dire : « Pas de place pour l'autonomie intérieure de l'Art! » Nous n'acceptons pas l'art étranger et nuisible à notre œuvre, à la lutte sociale. Soit pour nous, soit contre nous, nous n'acceptons pas de neutralité, même en art. » (Débat sur l'Art, discours de Brike, du 26 mars 1919.)

« A la place de l'art bourgeois, avec ses multiples nuances et caractères : futurisme, cubisme, impressionnisme, doit apparaître un nouvel art, un art créé par le prolétariat, qui lui soit compréhensible, de son aveu même.

« Et nous, qui devons développer et construire cet art, nous, les artistes qui avons accueilli le prolétariat comme dictateur et maître du monde, nous devons nous prosterner devant lui, nous devons régénérer le nouvel art, l'art prolétarien. » (Même discours de Brike.)

Mais qu'est-cc que l'art prolétarien? Quelles sont les voies qu'il suit? De quelle manière se manifeste-t-il? Sur quoi, sur quelles bases esthétiques est-il édifié, doit-il s'édifier? Quels sont les traits qui le distinguent de l'art des années écoulées, des siècles, des millénaires? De l'art des peuples voisins?

L'Art prolétarien? Où est sa vérité? En quoi consiste sa vérité?

Peut-être en une esthétique particulière de classe? Certes, oui! Chaque classe apporte avec elle son esthétique, son approximation de la réalité. Et le prolétariat a son esthétique. (Lunatcharsky, discours de décembre 1919.)

Mais le sentiment esthétique du prolétariat, suivant l'opinion du bolchévik Pounine, est tout à fait particulier :

« Le Prolétariat ne connaît et ne veut pas connaître la paresse, la jouissance passive, quelle qu'en soit l'origine.

« Voilà pourquoi le sentiment esthétique lui est indifférent, comme lui sont indifférents toutes les habitudes et tous les préjugés des classes sociales opposées.

« Le sentiment esthétique, étant un sentiment absolument passif, est un produit de la surabondance d'énergie non dépensée, et pour cela n'a jamais été connu par le prolétariat, en raison même du développement de sa psychologie historique et économique.

« Mais dans ce cas, quel sera le rôle de la création artistique dans la vie du prolétariat?

« Il apparaît qu'en complet accord avec les prémisses du matérialisme historique, atteignant son développement extrême dans le communisme marxiste de Russie, on attribue à la création un rôle défini, étroitement délimité.

« La création n'a d'autre but que celui de mieux comprendre la nature. »

Alors seulement commence à devenir compréhensible et même admissible pour quelques-uns, l'idéologie suivante de la création communiste :

« En pénétrant les caractères les plus profonds de la création artistique, les plus audacieux idéologues du criticisme communiste demandent si l'art devra encore exister d'une manière générale, lorsque le communisme

sera réalisé? » Et beaucoup d'entre eux répondent: « Non. »

« Ce non m'est très compréhensible », écrit Pounine.

« L'Art comme condensateur d'énergies créatrices, non soumises à la production organisée et commandée sur un plan tracé d'avance, ne peut être en réalité qu'un produit de classe, et rien d'autre.

« L'art n'est qu'un jeu de la couleur et de la vie.

« Il n'est qu'un surplus de valeur et les œuvres d'art ne sont plus qu'un dividende réalisé.

« Et nous qui nions cela, nous devons souligner la profonde indifférence du prolétariat pour tout l'art actuel, son mauvais vouloir à s'intéresser à cet art, et en général la minime importance des œuvres existantes pour le relèvement de la mentalité de la classe prolétarienne.

« Nous disons que des monuments créés par l'Art de la Cour et de la bourgeoisie ne sont pas nécessaires puisqu'ils sont, par leur construction individualiste, marqués à un haut degré par le goût purement esthétique de leur classe.

« Quant à ce qui a rapport à l'art du peuple, il a cessé simplement d'exister lorsqu'il n'est plus fiction.

« Outre cela, le peuple n'est pas le prolétariat et nous devons avouer que le prolétariat n'a pas eu son art spécifique à lui, même le plus primitif. » (Pounine, n° 1, 1919.)

En définissant ce point de vue que l'art est toujours le produit d'une classe, Pounine ajoute:

« Est-ce que Giotto n'a pas incarné sur les murs de l'Eglise d'Assise les idées religieuses, cléricales, des Franciscains?

« Et Delacroix n'a-t-il pas reflété le tempérament et les aspirations romantiques de l'époque de la Révolution?

« Et tandis que les œuvres d'art « dans la meilleure acception » sont le coefficient des goûts de l'époque, n'est-il pas vrai que le prolétariat ne s'intéresse pas aux

goûts de ses dominateurs? La jouissance de ces derniers n'est pas la leur, et la beauté que créent ses dominateurs ne sera jamais répétée par le prolétariat », car, enfin, « qu'importe aux ouvriers une Madone quelconque enfermée dans un espace restreint, avec tous les attributs de la civilisation cléricale qui n'a pas d'intérêt pour eux?

« Nous pouvons le dire carrément : l'art mort n'est pas nécessaire au prolétariat et cet art de classe qui appartient à l'Europe civilisée lui est indifférent.

« Il le nie, et dans cette négation est la force étonnante du prolétariat ».

Où sont les caractéristiques réelles de l'art prolétarien?

« Dans ce fait que l'art doit suivre les mêmes chemins que la structure sociologique du prolétariat. Il doit être aussi libéré du passé, aussi hostile à ce passé que l'est la classe ouvrière. Et puis, il est nécessaire que la culture artistique de l'art nouveau soit réellement une invention, c'est-à-dire naisse en dehors de toutes les conquêtes faites jusqu'à présent. »

En d'autres termes, les caractères du « practicisme » doivent se retrouver dans l'art.

Il est très regrettable — et en ceci Pounine se solidarise avec Benedetto Groce — que « l'art ne soit pas seulement réformé, mais encore trop peu analysé par les méthodes du matérialisme historique. Comme un dérivé de ce dernier, l'art prend une importance spéciale en devenant le champ d'expériences de l'idéologie collectiviste. »

« Cette circonstance ne nous trouble pas, continue Pounine, que les tentatives de baser les créations artistiques sur la sociologie, échouèrent toujours, n'eurent aucun succès, à cause de l'incompétence des dirigeants du prolétariat dans les questions d'art. »

« A bas l'individualisme dans la création! Vive le collectivisme! »

Voilà en abrégé la substance des articles de Lunatcharsky sur l'art prolétaire. (1919. nos 11 et 12.)

Telles sont les bases théoriques des paroles des communistes sur l'art. Mais comment l'art peut-il pratiquement se réaliser, se refléter dans la vie?...

« L'art bourgeois doit périr, les peintres doivent périr qui ne savent que créer, qui ne vivent que dans un domaine inaccessible. Il y a d'autres peintres, l'avenir leur appartient dans le gouvernement soviétique. Ils peuvent exécuter des œuvres d'art.

« Ces peintres font ce qui est nécessaire à l'état prolétaire, aujourd'hui des tableaux, demain des affiches, des enseignes; cela dépend des nécessités.

« Et seuls ces peintres sont utiles à la communauté, puisque vraiment ils font un travail social. Rien que ce travail donne aux artistes le droit de se mettre aux côtés des autres groupes travailleurs de la société: avec les cordonniers, les menuisiers et les tailleurs. »

C'est ce qu'écrit Brike, un des hommes les plus actifs du parti (dans le n° 1 du journal *L'Art représentatif*, en 1919), un homme qui hélas, hier encore, servait l'art de la bourgeoisie.

Et comme conséquence de ces discussions théoriques commence la lutte logique et fatale contre l'art bourgeois.

La dictature du futurisme et du cubisme est renversée puisqu'on les déclare « valets de la bourgeoisie ». Les crédits, les subsides qui leur étaient donnés sont supprimés, comme sont supprimées toutes les larges subventions accordées aux peintres non prolétariens. Et nous voyons que les bustes et monuments ébauchés en quantité en 1918 ne peuvent pas être réalisés, parce que les moyens manquent. Les œuvres en terre glaise peu à peu se désagrègent et trois monuments taillés en marbre sont restés les seules reliques de la période de libres recherches.

Les peintres qui, il n'y a pas longtemps encore, s'enrichissaient, retournés à la pauvreté, sont forcés d'entrer dans différentes administrations comme les plus humbles employés et de servir là où ils trouvent un abri contre les privations.

Seuls ceux d'entre eux qui préparaient les affiches, les placards et qui ont pénétré le sens pratique de cette période, sont largement et richement subventionnés.

Les affiches destinées à la propagande dans les rues, étaient payées durant cette période quatre et cinq fois plus qu'un tableau ou une sculpture.

A côté de cette utilisation pratique de l'art pour les besoins du gouvernement soviétique, se faisaient des essais de création collective.

Intéressants par leur conception ils n'ont rien donné de transcendant dans l'exécution.

En théorie, ils devaient être : un groupe de peintres créant un tableau commun — une même production — les résultats furent négatifs et ces expériences furent qualifiées de bourgeoises par les bolchéviks.

Le gouvernement soviétique dans cette période tâche de créer son art. Il proposait des problèmes, il y mettait certaines conditions, dictait le schéma, et, dans le désir d'avoir des créations compréhensibles au prolétariat, de provoquer le retour au naturalisme en art, et d'associer à l'art les problèmes pratiques, il a appelé à la vie le primitivisme du placard, de l'affiche et de la réclame.

Cette période des « recherches obligatoires », qui a repoussé du bolchévisme la masse chercheuse des artistes russes, cette période est terne, elle n'a plus ni la couleur, ni la lumière du commencement de la révolution.

La période des désillusions et de la décadence.

La révolution est finie.

Au pouvoir se trouve un gouvernement dont le programme est matérialiste. Il applique ce programme aux

manifestations artistiques. Il traite l'art avec un réalisme brutal et simpliste, nie l'esthétique comme base de ce dernier et donne à la création un rôle secondaire et peu enviable. Ces principes n'étaient pas admis, ne pouvaient pas être admis par la grande majorité des artistes russes, et ceux d'entre eux qui, il y a peu de temps, étaient bolchévisants, et comptés dans les phalanges des « peintres du pouvoir », maintenant étourdis et perdus, se tiennent à l'écart de la vie artistique du pays.

J'ai pu voir à l'œuvre les peintres russes d'aujourd'hui, assister à leurs créations artistiques, enfin comprendre leurs chagrins et leurs joies, leurs préoccupations et leurs inquiétudes.

Quelques mois que j'ai passés en Russie à la fin de 1920, m'ont donné une documentation générale intéressante et originale sur la vie artistique de ma patrie.

« L'art russe se trouve dans une impasse... peut-être au carrefour de plusieurs routes.

« Nous, de vieux peintres, sommes déclarés réactionnaires et bourgeois, et privés des rations et subsides ; pis encore, privés de la possibilité de vendre nos tableaux. Nous sommes dans la détresse. Nos tableaux sont taxés et comptent si peu que même la toile et les couleurs ne peuvent être payés.

« Cinq, dix, vingt mille roubles ne représentent que des kopeks, pas même des roubles, à peine la valeur de quelques livres de beurre salé.

« Nous ne créons rien de nouveau, nous n'avons plus d'intentions, plus même de possibilités. Il fait froid dans les ateliers, c'est la famine au foyer. Et à grand'peine nous terminons ce qui était commencé, et ensuite nous essayons de vendre clandestinement, le plus cher possible, à une personne honnête.

« Pour vivre, certains d'entre nous servent dans différents commissariats et soviets, où ils peuvent obtenir leurs rations ; les autres, en majorité, se sont adonnés à

l'art appliqué. Ils font des affiches, créent des décorations. Moi-même, Koustodiev, Golovine et beaucoup d'autres, fûment contraints de nous orienter vers la peinture décorative. Elle est mal payée, mais mieux cependant que la création indépendante. »

C'est en ces mots qu'un des plus grands maîtres russes, Benoit, me confiait ses pensées et ses impressions.

Et voici comment un sculpteur des mieux doués, Henri Manizer, m'entretenait aussi de son existence journalière :

« Au commencement de la Révolution, disait-il, nous, les jeunes, les peintres et surtout les sculpteurs, gagnions beaucoup d'argent, mais ces temps sont loin aujourd'hui. Maintenant la plupart des peintres sont en disgrâce auprès du gouvernement. Seuls, ceux qui se sont déclarés des peintres prolétaires, orthodoxes, vivent à leur aise, et trouvent la possibilité de travailler. Le reste, la masse énorme de ceux qui ont gardé leur indépendance, vivent au jour le jour. Les uns élaborent des projets, les autres servent. Moi, je vis de ce que je gagne en jouant dans les orchestres populaires, aux réunions des soviets et des matelots. Je suis mieux nourri que les autres. J'ai ma ration et de l'argent. »

Enfin, Kavine Chercheniévitch, un représentant déjà connu des *imaginistes,* intermédiaires entre les cubistes et les futuristes, me dépeignait la situation actuelle en ces termes :

« Nous, les imaginistes, avons remis ces jours-ci une déclaration à Lunatcharsky. Nous y établissons que le gouvernement soviétique, moralement et physiquement, égorge impitoyablement l'art révolutionnaire. (N° 58 du *Bulletin théâtral,* année 1920.)

« Nous remarquons qu'en ces derniers temps, les jeunes artistes d'avant-garde traversent des temps cruels. On nous poursuit, on nous accuse d'embourgeoisement.

Nous sommes privés de tout soutien matériel. Nous ne pouvons pas travailler, et nous ne travaillons pas. Le pouvoir favorise non les vrais artistes, mais ceux qui ne sont capables que de dessiner des affiches et des placards, et simplement parce qu'ils se sont déclarés partisans de l'art prolétaire.

« Cet état de chose ne peut pas durer. Si le gouvernement n'a pas besoin de l'art révolutionnaire, qu'il permette notre départ pour l'étranger. »

Et en vérité, l'année 1920 nous montre un tableau très curieux du trouble particulier dans lequel se trouve l'art russe.

Les cubistes, les futuristes, si richement représentés la première année de la Révolution soviétique, sont maintenant muets. A Pétrograd et à Moscou, plus de réunions, plus de discussions, plus d'expositions, si nombreuses il y a peu de temps encore. On n'entend plus parler de nouvelles œuvres de peintres extrémistes, non plus que de sculptures d'artistes de gauche. Ils se sont fanés, étouffés dans la lourde atmosphère du matérialisme soviétique actuel, désillusionnés par la révolution et le gouvernement bolchéviste.

Ne pouvant se débarrasser de leur profond individualisme, ils sont, mais n'existent pas.

L'art prolétarien, les peintres prolétariens, ce ne fut qu'une idée. La réalisation ne vint jamais. Dans d'autres pays peut-être, ou à d'autres époques, c'eût été facile, mais en Russie où le prolétariat est si intimement relié au peuple, ne se distinguant pas de lui et vivant de sa vie, l'organisation de l'art prolétarien fut impossible.

Après quelques difficultés, le gouvernement soviétique et Lunatcharsky lui-même ont dû s'en rendre compte.

L'année 1920 a apporté la liquidation des *prolet-cult,* des cercles de culture prolétarienne, où l'on voulait créer l'art du peuple, sa peinture, son théâtre.

Il a fallu les fermer, puisque les « prolet-cult » ont

montré leur insuffisance complète. Ils ont coûté des sommes énormes à l'Etat, et n'ont rien produit en échange.

« Au lieu d'authentiques théâtres prolétaires, on a créé des représentations primitives; au lieu de la peinture prolétaire, on a remis en honneur le primitivisme, dans des affiches et des placards sans art, où il n'y a vraiment de prolétaires que les figures d'ouvriers traitées dans ces compositions.

Ce n'est pas dans des voies semblables que doit s'engager l'art du prolétariat ». (Extrait d'un article du *Bulletin théâtral* d'octobre 1920.)

L'art prolétaire ne se concrétise pas dans le cours de l'année 1920. Ni expositions, ni toiles, ni sculptures qui puissent prétendre au nom de prolétarien.

Au lieu de cela une série d'expositions variées et intéressantes, mais « individualistes »: l'Exposition de Zamirailo et d'Albert Benoit (avril 1920) ; l'Exposition de dessins de Doboujinsky (avril 1920) ; l'Exposition posthume de Lappo-Danilievsky (mai 1920) ; l'Exposition de Koustodiev (juin 1920) ; l'Exposition de K. Petrov Votkin (juin 1920). Et ainsi de suite, sans interruptions.

A ceux qui connaissent un peu l'art russe, même très superficiellement, les noms de Koustodiev, peintre de genre ; de Doboujinsky, réaliste et dessinateur très semblable à Pitonelli, et le nom aussi de K. Petrov Votkin, un peu impressionniste, en diront assez des tendances et du caractère de l'art russe d'aujourd'hui.

Ceux qui ont vu de plus près les expositions, ont pu remarquer que pour la plupart elles n'étaient composées que des œuvres des premières années, œuvres décoratives et objectives.

L'absence de « révolution » saute aux yeux. La révolution n'est nulle part reflétée. Il y a « une nouvelle riche devant le miroir », de Koustodiev. On y voit « un portrait » de Doboujinsky; on y remarque « une forêt »

de Petrov Votkin, mais de « Révolution » pas, ou presque pas.

« Deux ou trois portraits de bolchévistes actifs », c'est tout ce dont peut se vanter chacune de ces expositions.

L'art russe est dans une impasse. Cherchant dans sa psychologie une réponse à toutes les questions de la vie extérieure, l'art russe n'a pu résoudre, dans l'évolution de sa vie, les problèmes posés par le gouvernement soviétique. Il aurait dû se départir de tout individualisme.

Exalté comme un dieu, le collectivisme des « égalisés » chantait un hymne au matérialisme et ne cherchait que les réalisations pratiques de l'art.

Rejetés par les communistes, comme représentants de l'art bourgeois et ayant rejeté eux-mêmes ensuite le bolchévisme comme une réaction, les artistes russes se sont trouvés à un carrefour, répétant les vieux enseignements, ignorants du lendemain.

Conclusion.

Ceci n'est pas une critique du collectivisme, ou de son expression russe, le communisme bolcheviste.

Chaque conception a sa voie, parfois étroite et courte, parfois large et longue. Chaque conception possède une partie de la vérité.

Le temps du matérialisme est passé, j'en suis sûr, je le sais. Ses jours sont écoulés.

Les essais des bolchéviks pour édifier la communauté russe, mécaniquement, en usant de la force, sans égard pour l'individualité humaine, tous ces essais si peu encourageants et si pénibles, portent un dernier coup au matérialisme.

Au contraire, tous ces essais ont augmenté la signification de chaque être.

Les personnalités seules créent la société. Sans doute, le principe du collectivisme et celui du socialisme doivent triompher ensemble, mais alors ces collectivités ne seront

plus formées par des hommes-machines, irresponsables.

Ce seront des communautés d'hommes libres et indépendants.

J'appartiens au nombre de ces révolutionnaires et socialistes qui estiment que la contrainte, la mécanisation de l'homme, la réduction de son rôle à celui d'une cellule, ne nous rapprochent pas de l'idéal de l' « Homme libre ».

Un homme indépendant, ayant admis simplement et volontairement le collectivisme comme organisation de la vie, doit déclarer que seule cette voie donne la liberté et la richesse à la création.

L'individualisme à la base du progrès, comme étape vers le collectivisme, tel est le *credo* de celui qui est resté révolutionnaire et socialiste, qui ne peut accepter le matérialisme historique, réalisé en Russie par le communisme soviétique.

Nous le croyons, telle est au nom de la création libre, au nom de l'homme, la voie large et lumineuse vers la collectivité du monde.

Boris Sokolov.

Rêve

Ce rêve aux pâles charmes
Remonte avec des larmes
A mes yeux réveillés:
Ce long rayon oblique,
La paix mélancolique
De ces hauts peupliers;

Tout revient, nos tendresses,
Nos pensives caresses,
Notre muet bonheur,
Cette lumière brève
Qu'on voit parfois en rêve
Comme un soleil mineur;

Tes yeux où l'âme est nue;
Cette extase, inconnue
Aux baisers d'ici-bas,
Cette joie où s'échange
Un doux regard étrange
Qui sait, et ne dit pas;

Et cette herbe profonde
Où la jacinthe abonde
Et bleuit ses lueurs,
Si profonde qu'il semble
Que nous flottions ensemble
Sur la pointe des fleurs...

Dimanche de Mai

Le Paradis ? C'était un dimanche de Mai,
A quatre heures du soir, par un temps tiède et bleu.
Tous les chênes étaient en fleur, l'air embaumait ;
Et c'était cette odeur, la présence de Dieu.

Qu'allons-nous rechercher le bonheur, avec tant,
Tant de peine, au travers de tant de passions ?
Le bonheur, c'est de voir dans un ciel palpitant
Des nuages ourlés fuir en processions...

Le printemps, c'est pour tous la patrie ! Il ne faut
Qu'un peu d'herbe au soleil sous des rameaux bercés
Pour connaître de tous les systèmes passés
Le sens le plus secret et l'effort le plus haut !

Un jour l'homme aura su captiver le printemps
Comme il sait aujourd'hui recréer des soleils,
Et, tous alors devant la joie étant pareils,
Tous les maux qui nous font malheureux et méchants
S'envoleront ainsi qu'une brume des champs !

Convalescence

Te voici donc, toi, doux Septembre
Que j'aurais pu ne pas revoir :
Ce matin coule dans ma chambre
Ton odeur d'humide et de soir.

Mon Dieu, c'est vraiment peu de chose
Qu'en moi ce vieux monde eût perdu :
Un poète épars, qui n'a dû
Qu'effleurer par moment la rose.

Et moi-même, qu'aurais-je aussi
Perdu, cher vieux Septembre, si
Tu ne me dorais plus la terre ?

J'aime comme jadis j'aimais
Tes jours de nacre tendre... Mais
Je les sais par cœur. — Désormais,

Rien n'a plus pour moi de mystère !

A mon Père

« ...Le chemin des bois est bleu de pervenches ».
Mélodie de Louis Gregh sur des vers
d'Adolphe Ribaux.

Tu dors sous une pierre humide, — et cet air chante
Du fond de ma mémoire en ce matin de Mai ;
En lui renaît un peu de toi, désenfermé,
Mon père, âme d'oiseau chanteur, gaie et changeante !

Tandis que je m'en vais dans les bois en marchant,
En secouant l'hiver à pas vifs sur la mousse,
Au vent qui souffle avec une langueur si douce
Est-ce qu'un peu de toi palpite dans ce chant ?

Dans ce chant qui fut toi, le meilleur de toi-même,
Un jour de Mai, — car Mai te faisait si léger ! —
Est-ce qu'un peu de toi vient encor voltiger
Sur le front de ton fils qui se souvient et t'aime ?

Le chemin est toujours bleu de pervenches, vois,
Comme aux printemps pareils du milieu de ta vie ;
Leur bleu n'est pas changé, rien d'elles ne dévie,
Mais tu ne le prends plus, toi, le chemin des bois.

Et c'est moi qui le suis maintenant — oh ! pour guère ! —
Et bientôt ce sera, seul à son tour, mon fils,
Qui reverra son père ainsi penché, jadis,
En habit de soldat, pendant la grande guerre.

Nous nous serons alors retrouvés dans les bois
De l'éternité triste aux innombrables branches ;
Nous nous rappellerons, — nous sourirons parfois, —
Nous reverrons la vie entre des brumes blanches.
Mais là-bas est-il doux d'errer entre les branches ?

Mais le chemin des bois est-il bleu de pervenches ?

A la Belgique (1)

Toi qui ris dans les beaux couchants,
Quand s'embrasent au fond des champs
Les mille vitres
Des logis à pignons encor,
Coiffés de beaux triangles d'or
Comme des mitres,

Belgique, je te vis souffrir,
Souffrir et, semblait-il, mourir,
— Je me rappelle —
Lorsque je fouillais l'horizon
Du toit crevé d'une maison
D'Oudecappelle.

Il semblait que jamais, jamais
Le gazon de tes futurs Mais
Ne pourrait poindre
Sur ce morne et jaune terrain,
Douloureuse peau de chagrin
Chaque jour moindre...

Voici deux étés maintenant
Depuis le grand jour rayonnant
De la victoire!
Tout arrive — et même s'éteint...
Il s'efface, le jour lointain
Qu'on n'osait croire!

(1) Vers lus par Mlle Madeleine Roch, de la Comédie française, le 28 janvier 1921, à la séance organisée par les *Annales*, au Cercle artistique de Bruxelles.

Et la fureur qui nous unit
S'apaise, comme s'aplanit
L'onde en colère,
Et nous trouvons ressuscités
Les poteaux longtemps rejetés
De la frontière.

— Et Verhaeren n'est plus! Ami,
Tu t'es avant l'heure endormi,
Un soir tragique,
Toi qui si fort nous unissais,
Mêlant à nos vieux mots français
L'air de Belgique!

Maeterlinck nous reste, qui vit
A Nice, où l'azur le ravit
Loin des mers sombres,
Et rêve, penché sur la mort,
De donner, par un grave effort,
Des corps aux ombres...

Après Rodenbach noir et or,
Voici Gille, et Gilkin encor,
Braun sans défense,
Eekhoud, Mockel, âme de lin,
Spaak, Giraud, Séverin tout plein
De son enfance.

Après Van Lerberghe, doux roi
Du rêve, et Grégoire Le Roy
Elskamp encore,
Voici Nothomb, Melot du Dy,
Gauchez, Wyseur et Conrardy,
Toute une aurore...

— Joignons les cœurs, et les esprits:
Joignons-nous, Belgique, à tout prix,
Pour nous défendre!
Il demeure obscur, l'avenir!
Wallonie, il faut nous unir,
Nous chérir, Flandre!

Veillons, les yeux aux alentours,
Et vivons, l'épaule toujours
Contre l'épaule,
Non plus en voisins, en cousins,
Mais en frères qu'aux mêmes seins
Nourrit la Gaule!

FERNAND GREGH.

Trois mois d'histoire de Belgique [1]

Le premier ministère Lebeau
(28 mars-10 juillet 1831)

Appelé à jouer un rôle décisif dans la partie engagée entre l'Europe et la Belgique, et cela au moment le plus critique, Joseph Lebeau comprit qu'il n'y avait pas à revenir en arrière sur la voie où s'était engagé le Gouvernement Provisoire. Ce dernier avait livré les destinées de notre pays à la Conférence. « Les faits ainsi posés », dit le ministre au Congrès, le 4 avril, « il faut en subir les conséquences inévitables. » Cependant il était décidé à engager la bataille sur la question des limites. Déjà le 3 janvier il avait déclaré avec force devant la représentation nationale : « Il faut que la Conférence de Londres sache que la question des limites ne la regarde pas ; qu'au Congrès National seul appartient le droit de régler les limites et de décider les questions relatives au Limbourg et au Grand-Duché de Luxembourg. » Ce n'étaient point là vaines paroles de défi ; Lebeau, arrivé au pouvoir, allait défendre son point de vue jusqu'au bout.

Ne pas céder sur le fait des limites et néanmoins se concilier les Puissances, tel fut le programme de grand style que se traça notre ministre des Affaires Etrangères. Il devait consacrer à sa réalisation toutes les ressources de son génie souple, opportuniste et multiforme. Rien ne fut par lui laissé au hasard. Pour montrer à l'Europe ses intentions pacifiques et faire pièce à nos foudres de guerre, il proposa à M. Verstolk van Soelen, ministre des

(1) Voyez le *Flambeau* du 31 janvier 1921, 4e année, no 1, p. 24.

Relations Extérieures du roi Guillaume, une conférence à Aix-la-Chapelle ou à Valenciennes, conférence où des commissaires hollandais et belges, en nombre égal, chercheraient à régler à l'amiable la question des frontières. Comme il s'y attendait, Verstolk ne lui répondit même pas. Son geste n'en avait pas moins favorablement impressionné les Cinq et fortifié, en Hollande même, l'opposition des nombreux députés qui, las des querelles limbourgeoises et luxembourgeoises, ainsi que des prétentions des Nassau, désiraient un arrangement permettant de renouer au plus tôt les bonnes relations entre le Nord et le Midi. « Je jette ainsi sur les bras du Gouvernement », écrivait-il aux commissaires belges à Londres, le 24 avril, « tous ceux que l'état ruineux des choses mécontente, et je détruis du coup l'effet des mensonges officiels qui nous peignent comme des ogres prêts à dévorer nos frères du Nord. La Hollande, à qui son armée mange un million par semaine, ne peut pas vouloir continuer un pareil état de choses pour avoir Maastricht au profit de la Sainte-Alliance et une province misérable occupée au même titre. »

Une autre préoccupation immédiate de Joseph Lebeau fut de détruire la légende que le peuple belge, dans son immense majorité, voulait devenir Français. Dès le 2 avril, il énonçait son acte de foi patriotique. « On nous a accusés d'être anglomanes. Nous ne sommes ni anglomanes, ni gallomanes ; mais le ministère est belge, il n'est que belge, et le jour où il ne pourra plus être belge, il se retirera. » En même temps il envoyait un agent officieux, M. Michiels, à Francfort pour éclairer la Confédération Germanique. Trois semaines plus tard, la Confédération ajournait les adjudications de vivres qu'elle avait ordonnées pour son contingent de vingt-quatre mille hommes. Le baron Behr, nommé chargé d'affaires à Berlin, le 1er avril, faisait de son côté œuvre utile auprès de Frédéric-Guillaume III. Tantôt il démontrait que Guillaume Ier, hostile

16

à la libre navigation sur le Rhin, ferait obstacle au commerce de la Belgique avec l'Allemagne, s'il conservait le Luxembourg ; tantôt il ouvrait aux Prussiens des perspectives de faveurs douanières et de construction d'un chemin de fer d'Anvers à Cologne. Laissons là les espérances naïves et tenaces de Lebeau d'annexer un jour à sa patrie la rive gauche du Rhin allemand inférieur. Ce qu'il voulait avant tout, et il y réussit, c'était vaincre l'hostilité froide des milieux de Cour berlinois, nous dépeignant comme une nation mineure, incapable de vivre sans la tutelle française. « Déclarez bien », écrivait Lebeau à son agent, le 10 avril, « que le ministère actuel est entièrement belge et antifrançais, non comme hostile à la France que nous aimons tous, mais comme antiréunioniste, comme voué au principe de l'indépendance nationale. »

Cependant, toutes ces démarches n'étaient encore que manœuvres secondaires. La grande pensée du cabinet Lebeau fut l'orientation de notre politique vers l'Angleterre, aux fins de trouver dans ce pays un candidat à la Couronne et, par enchaînement logique, un appui entraînant l'adhésion de toute l'Europe. Le ministre commença par sonder adroitement lord Ponsonby, successeur de Cartwright depuis le mois de décembre, homme actif, subtil, pénétré de sympathie pour les Belges. Jusqu'alors Ponsonby s'était borné à contrecarrer l'activité des agents français nemouriens et à soutenir en secret les partisans du prince d'Orange. Les troubles de mars lui avaient enfin fait comprendre, bien avant les milieux officiels anglais, que ce serait pure folie que de vouloir ignorer plus longtemps la haine profonde dans laquelle nos pères embrassaient tous les Nassau, depuis le bombardement d'Anvers. Ponsonby favorisa donc de tout cœur les intentions de Joseph Lebeau. Celui-ci avait les mains libres : le Congrès avait été prorogé le 14 avril ; le comte d'Aerschot, personnalité sans grande envergure, trop vite accessible au découragement, avait été rappelé le 17. MM. Henri de

Brouckère, Hippolyte Vilain XIIII, Félix de Mérode et l'abbé de Foere partirent en mission officieuse pour Londres, dans le but d'offrir la Couronne de Belgique au gendre de George IV, à l'ami intime de lord Palmerston, au prince Léopold de Saxe-Cobourg.

Lebeau entretint avec les commissaires de Brouckère et Vilain XIIII une correspondance suivie. C'est dans ces lettres, écrites du 19 avril au 8 mai, que l'on retrouve toute la personnalité, si puissante et originale, du ministre et que l'on perçoit les immenses difficultés de sa tâche (1). Selon sa manière habituelle, il rédige avec désordre, passant sans transition d'une idée à une autre, revenant plusieurs fois sur le même sujet. Son style est verveux, parfois même gamin pour un homme de sa position et nourri des traditions de gravité de la Restauration. Il est vrai qu'il écrit confidentiellement et à des amis intimes. « Je commence à croire que *Plaît-il* est en dessous de sa réputation », écrit-il tout carrément à Devaux, le 11 juin, en parlant de son collègue à l'Intérieur, M. de Sauvage. Rogier est pour lui « l'honnête Charles », Osy « l'incrédule converti », Destouvelles reçoit le qualificatif d' « atrabilaire » et Gendebien celui d' « intraitable ». Tantôt il engage diplomatiquement ses amis à « écrire des lettres confidentielles à des amis indiscrets » pour mettre l'opinion au courant de certaines manœuvres de coulisse ; tantôt il les engage à faire « de petits contes »! Ici, il formule son opinion sur les actes de quelques députés en ces termes: « En fait de brioches, celle-là est solide. » Ailleurs il conclut une argumentation par cette phrase inattendue: « Que l'Angleterre et la France lui (2) donnent ses sûretés et nous nous f... du reste avec lui ! » Les paragraphes les plus graves sont flanqués de post-

(1) *Souvenirs personnels de Joseph Lebeau.* Correspondance, pp. 269 et ss. Voir aussi les lettres écrites en juin par le ministre à Paul Devaux et à Nothomb, pp. 295 et ss.

(2) Il s'agit du prince Léopold.

scriptum de ce genre : « J'ai remis 550 francs au courrier et il est convenu qu'il n'a rien à réclamer de plus. »

Joseph Lebeau avait espéré faire de l'élection de Léopold, le « début et non le terme des arrangements » entre l'Europe et la Belgique. Selon lui, le candidat à la Couronne de Belgique devait « passer le Rubicon » avec une sorte de fougue romantique. Une acceptation spontanée, « à ses risques et périls », l'aurait d'emblée rendu très populaire chez nous. « S'il ne s'agit plus que de venir habiter les palais de Bruxelles et de Laeken, et de percevoir deux ou trois millions de liste civile, c'est chose si simple, si facilement douce qu'on ne saurait en savoir gré à personne », écrivait avec une nuance de dédain l'ardent ministre, le 3 mai.

En vérité, cette dernière appréciation n'était qu'une boutade, due à un mouvement d'humeur. Joseph Lebeau se rendait très bien compte que le sagace et prudent prince Léopold n'était rien moins qu'un coureur d'aventures politiques et que lui, Lebeau, le plaçait devant les plus grosses responsabilités. L'élégant duc de Kendall, l'habitant du somptueux Marlborough-House, n'avait pas demandé un trône ; il venait même de refuser celui de Grèce. Les Belges prétendaient faire accepter à ce prince, qui avait fait toute sa carrière militaire dans les camps de la Coalition, la plus libérale des Constitutions du temps ; ils exigeaient de lui un serment de fidélité envers un régime où l'Exécutif voyait ses droits réduits au minimum. Bien plus, en s'ancrant dans la question des limites, les Belges offraient à Léopold moins un trône qu'une « querelle avec toute l'Europe et une complète incertitude de la terminer jamais » (1).

Aussi Léopold, tout en faisant bon accueil aux envoyés belges, avait-il, dès le 22 avril, posé comme première condition d'une réponse favorable de sa part, l'acceptation des « Bases de séparation » par les Belges. La ques-

(1) Palmerston au vicomte Granville.

tion constitutionnelle n'effrayait pas son esprit éclairé, une guerre avec la Hollande ne lui faisait point peur, mais une lutte contre l'Europe était, à son avis, « un acte de folie ». D'autre part, il voulait que la question des limites fût réglée au préalable, afin d'éviter, aussitôt couronné, une crise d'impopularité, crise inévitable si on l'obligeait à liquider, au préjudice de ses sujets, une situation dont il n'était lui-même aucunement responsable.

Chaque parti tenant bon de son côté, il s'ensuivit une angoissante période de tâtonnements et d'attente. Joseph Lebeau avait commencé seul et sans fracas sa politique nouvelle. Le prince Léopold était peu connu en Belgique et, d'ailleurs, il refusait à ses partisans le privilège de le populariser par des brochures, des chansons ou des portraits. Depuis les troubles de mars, le pays était calme. Joseph Lebeau était fier de ses concitoyens. « Ce peuple, qu'on calomnie si indignement », écrivait-il le 24 avril, « est à conduire avec un fil de soie du moment où on le traite avec franchise et loyauté ». L' « Association » s'était à peu près dissoute et ses « gros bonnets » s'étaient ralliés à la candidature de Léopold. Mais au fur et à mesure que le temps s'écoulait, notre société, saisie de « vague inquiétude » et de « malaise moral » s'énervait. La moindre alerte pouvait la troubler : « Un procès politique, un acquittement malencontreux, une évasion, un général mécontent, déçu dans son ambition, un rien enfin. » Et le ministre ajoutait, le 26 avril : « Mettez d'avance le prince en garde contre l'influence de ces fâcheuses éventualités ; insistez toujours sur le fait que la société n'est pas ici dans son état normal, que c'est un malade bien bon, bien courageux, bien résigné, mais enfin que c'est un malade. »

Or, dans ce corps social hyperesthésié, deux micro-organismes fermentaient. C'étaient d'abord les républicains internationalistes, avec leurs deux journaux : l'*Industrie* de Liége, et l'*Emancipation* de Bruxelles, qui

travaillaient la classe ouvrière. Appuyés par de nombreuses feuilles d'opposition françaises et par des clubistes professionnels, ils provoquaient des manifestations et des actes d'indiscipline au sein des corps de volontaires bariolés et nombreux que la révolution avait fait naître. Lebeau devait surveiller de près Mellinet, le général-député Le Hardy de Beaulieu, et envoyer des agents prêcher la patience aux mutins. « Encore huit jours d'un pareil état et nous devons déclarer la guerre à la Hollande comme moyen d'ordre et de police, et uniquement pour jeter à la frontière des bandes indisciplinées dont il sera impossible de venir à bout autrement », écrivait-il, lassé, à ses collègues, le 28 avril au soir.

D'autre part, les orangistes relevaient la tête, ce qui provoquait des incidents désastreux à Gand et à Anvers. Parfois, les agitateurs des deux camps se dressaient les uns contre les autres, prêts à s'entre-tuer; parfois, au contraire, ils semblaient agir d'accord pour renverser le gouvernement, qui, par la voix de Lebeau, prophétisait de jour en jour une crise irrémédiable.

A l'extérieur, la situation exigeait de Lebeau une vigilance tout aussi constante. Louis-Philippe et Casimir Périer méritaient « pleine confiance ». Mais, dans leur zèle à arranger les choses, c'étaient eux à présent qui pressaient le Régent d'accepter les « Bases de séparation ». Et cela au moment où la Conférence, observant une sorte de trève tacite, laissait reposer dans ses cartons cinq ou six nouveaux protocoles, les uns « croustilleux », selon Belliard, et le dernier « *mezzo termine* très accommodant ». Le 26, Lebeau s'exclamait: « Je ne sais que penser de Paris... La Conférence se tait et c'est Paris qui exige une soumission. Etrange interversion des rôles! » Ajoutons à cela que Sébastiani cachait mal son dépit en présence du tour qu'avaient pris les choses et que M. de Celles, resté en France après sa disgrâce, poussait le roi, « caractère probe, mais faible », à réclamer Bouillon au prince Léo-

pold si celui-ci, nommé roi des Belges, lui demandait en mariage l'une de ses filles. Déjà, en effet, les délégués belges à Londres agissaient vivement en faveur d'une « alliance » Cobourg-Orléans, solution élégante permettant de confondre « les combinaisons » française et anglaise. Enfin, il y avait Talleyrand, le rusé, le perfide, l'impénétrable Talleyrand, dont les agissements sournois angoissaient nos hommes d'Etat les plus intrépides. Contre lui, la menace seule pouvait opérer. « Vous pouvez lui dire que si on met bâton en roue, gare la république et la guerre. La république, nos amateurs veulent l'arranger ici d'accord avec La Fayette, Mauguin, Lamarque, etc. Elle n'y resterait pas longtemps sans trouver force amateurs au delà de Quiévrain. La guerre, on se battra ici, dans le Luxembourg surtout, comme en Pologne. S'il ne trahit Louis-Philippe, Talleyrand y pensera deux fois. »

En Angleterre, les milieux officiels se montraient de mieux en mieux disposés envers nous. Joseph Lebeau recommandait néanmoins aux commissaires, par dignité et aussi par prudence, de ne pas s'égarer en parlottes avec trop de diplomates et de ministres, de négocier directement avec le prince et de ne réserver aux autres « que des dîners et des visites ». Il les engageait aussi à surveiller les intrigues de la duchesse de Kent et de la princesse de Saxe-Weimar, restées très dévouées à la cause du prince d'Orange.

Lebeau avait le ferme espoir de réussir. Avec éloquence, il stimulait ses amis, leur dépeignant le bonheur de la Belgique s'ils obtenaient gain de cause. « Quel changement subit », écrivait-il le 28 avril, « si le Congrès pouvait être convoqué ! Quelle force morale nous regagnerions sur-le-champ ! Quelle force surtout, une fois le prince installé dans son palais ! D'abord, plus d'orangisme, plus de cris *A la trahison,* plus de volontaires à recruter, plus d'indiscipline dans l'armée, plus de ménagements à garder

contre les auteurs d'une rébellion à l'autorité. Un calme admirable, l'espérance dans tous les esprits, un commencement de vie rendu au commerce et à l'industrie, la fusion graduelle des partis, l'impuissance des intrigues au profit de la France et des républicains, enfin la plus complète comme la plus heureuse métamorphose! »

Mais que de patience fallait-il avant d'arriver au but! Alors que le moindre incident pouvait renverser le ministère pacifique de Casimir Périer et porter au pouvoir les républicains interventionnistes, alors qu'en Angleterre un vote de surprise pouvait ramener à la direction des affaires les tories anti-belges, il fallait observer mille ménagements. « Lord Ponsonby vous recommande la persévérance. Tirez au dénouement, mais par des fils de soie et non avec un câble. Le caractère du prince est, dit-il, comme une jeune fille qui veut bien être séduite, mais non violée. C'est donc d'une action réitérée, continue, qu'il s'agit et non de brusques efforts. » (26 avril).

A certains moments, cependant, Lebeau, nature impulsive et impressionnable, désespère de l'avenir. Il en arrive à déclarer le prince égoïste et pusillanime; devenu défiant — comme tous les Belges, depuis la « mystification nemourienne » — il n'est pas éloigné de vouloir exiger du candidat une acceptation écrite, surtout pour être personnellement à couvert, en cas d'une reculade « in extremis ».

Le 3 mai, il est à bout de patience. Sa lettre commence ainsi: « Que de persévérance, que de patriotisme il vous faut pour surmonter les dégoûts que doivent vous inspirer les hésitations du prince, les lenteurs diplomatiques et le parti pris qu'on oppose à vos argumentations les plus péremptoires! » Et plus loin, ce trait pittoresque: « On peut bien, poursuivant ma métaphore, user de patience et d'artifice avec la jeune fille qu'on veut séduire, mais enfin, si elle s'obstine à faire la bégueule, il faut bien finir par l'envoyer promener! » Le 8, il exige des « faits décisifs.

Extrema extremis » ; — et il ajoute — : « L'annonce de l'acceptation du prince pour le jour de la réunion du Congrès (du 15 au 18), ou sinon tout est perdu, et la guerre commence, probablement avec l'abdication du Régent, la retraite des Ministres et la république. L'Angleterre surtout regrettera un jour d'avoir laissé échapper une combinaison politique pour laquelle, depuis plus d'un siècle et demi, elle prodigue son or et son sang. »

Certes, un geste eût suffi pour sortir notre pays de ces difficultés inextricables. Mais ce geste, renoncer aux limites, le grand patriote qu'était Joseph Lebeau, ne voulait pas le faire. A peine nommé ministre, il écrivait à Lehon : « Quant au territoire, si on nous en enlève large comme la main, rien ne s'arrangera. Toute idée de démembrement fait fermenter les têtes et bouillonner le sang. Je crois que notre indépendance au prix d'un village du Luxembourg, du Limbourg ou de la Flandre zélandaise, serait énergiquement repoussée ». Lebeau posait le problème comme suit. L'acceptation des protocoles de janvier était pour la Conférence une « affaire d'amour-propre », leur refus était, pour les Belges, une « question d'honneur et d'humanité ». Tout son plaidoyer tenait en ces quelques lignes, où vibre la passion d'un homme de cœur : « Si le prince s'étonnait de notre obstination à ne rien céder du territoire, attachez-vous à le convaincre qu'il n'y a pas là obstination, mais nécessité. Pouvons-nous, sans lâcheté, sans honte, sans inhumanité, céder des localités engagées dans la Révolution, associées à tous les actes du Congrès et de l'administration ? Et remarquez qu'il ne s'agit pas de localités hollandaises, mais de localités belges, en ce sens qu'elles faisaient partie des provinces méridionales et que si la séparation, prononcée par les Etats-Généraux, en septembre 1830, s'était exécutée à l'amiable, elles eussent passé sous la vice-royauté destinée au prince d'Orange. Nous ne devrions être réputés usurpateurs ou conquérants que si une partie des

provinces septentrionales s'étant unies à la Révolution, nous voulions nous en prévaloir pour nous les approprier. Ajoutez que c'est une question d'honneur et d'humanité, comme je viens de le dire, car il est telles de ces localités belges qui nous sont onéreuses : le Luxembourg, par exemple ; que si nous y tenons si peu pour nous-mêmes, que si elles se donnaient spontanément et librement, les unes à la Hollande, les autres à la France, d'autres à l'Allemagne, nous ne demanderions pas mieux que de les abandonner. Mais les livrer aux réactions du roi Guillaume, les repousser violemment, c'est ce qu'il nous est impossible de consentir. » (5 mai).

* * *

L'attitude ferme du gouvernement belge paraissait devoir le placer dans une situation sans issue. De fait, cette attitude commença à donner des résultats au moment classique du « point mort ». Le 8 mai, le prince Léopold permit enfin à nos délégués de dire en public que ses intentions étaient favorables aux Belges ; ce même jour, lord Palmerston leur laissait entendre que leurs revendications concernant le Luxembourg auraient des chances de succès s'ils laissaient tomber leurs autres exigences. Deux jours plus tard, la Conférence, usant de ce vieux procédé diplomatique qui consiste à unir la menace aux concessions, tentait de foudroyer notre gouvernement au moyen d'un protocole le mettant en demeure, sous peine de rupture, d'accepter les « Bases » avant le 1er juin.

Ponsonby et Belliard, résidant à Bruxelles, virent immédiatement le danger de ce ridicule ultimatum. Ignorant la mentalité des Belges, les diplomates réunis à Londres s'étaient imaginé qu'une légère concession, accordée avec des allures de croquemitaine, suffirait pour briser la résistance de nos pères. Or, au point de tension où en étaient arrivés les esprits, un procédé de ce genre pouvait amener la retraite spontanée du cabinet et son remplace-

ment par un ministère chargé d'arborer le drapeau français et d'ordonner une offensive contre la Hollande. D'accord avec son collègue, Ponsonby partit d'urgence pour Londres (13 mai) et alla exposer la situation de Lebeau à la Conférence. Situation tragique en effet! Lebeau n'écrivait-il point à son défenseur et ami anglais, le 21 mai : « Encore quelques retards et nous allons tomber dans l'anarchie. J'entends craquer l'édifice... »

Impressionnée par les arguments de Ponsonby, la Conférence rédigea, le 21, un nouveau protocole, par lequel — renonçant aux méthodes d'intimidation — elle donnait aux Belges l'assurance formelle qu'aussitôt qu'ils auraient accepté les « Bases » elle négocierait avec le roi de Hollande pour obtenir de lui qu'il cédât, « de gré à gré » et moyennant de « justes compensations », le Grand-Duché de Luxembourg à la Belgique. En attendant, ce territoire resterait occupé par nos troupes.

Le protocole du 21 était rédigé en un style cassant. Lord Ponsonby en atténua les tournures un peu trop vives dans une lettre du 26, écrite à Lebeau. Malgré ses bonnes intentions, Ponsonby mettait encore une insistance déplaisante à bien indiquer à notre ministre que, cette fois, la Conférence était arrivée au terme de ses concessions. Ce n'étaient d'ailleurs là que des mots. Lebeau comprit que, dès ce moment, les Belges avaient gagné la bataille.

Le ministre des Affaires Etrangères occupait désormais une position très forte. Le Congrès avait repris sa session le 18 et, tout aussitôt, l'éternel duel entre les doctrinaires et les membres du parti français avait recommencé. Ce même jour, Lebeau avait présenté au Parlement un rapport sur son activité et avait brillamment repris son thème de prédilection : la révolution belge, expression d'une volonté éminemment nationale. «Bien à tort sans doute», avait-il déclaré, « l'Europe a cru que notre indépendance

nous était à charge, et que nous n'aspirions qu'à l'abdiquer au profit d'un peuple voisin; c'est préoccupés de cette idée fatale, que les plénipotentiaires réunis à Londres ont arrêté des protocoles contre lesquels vous avez énergiquement protesté... Notre révolution n'est ni française, ni anglaise, ni allemande: elle est belge; nous n'avons pas secoué la suprématie de la Hollande pour accepter celle d'un autre peuple, et quelque beau que soit le nom de Français, nous préférons celui de Belge. » Malgré ce discours, le parti français avait risqué un vote de défiance en proposant pour président du Congrès Alexandre Gendebien. Le comte de Gerlache, partisan du ministère, avait triomphé dans cette épreuve — et le cabinet avec lui — par 86 voix contre 33!

Sûr d'être suivi dans le pays, fort vis-à-vis de l'Europe, Lebeau s'adapta aux nécessités de l'heure avec un sens parfait de l'opportunité. Le spectre de la guerre et des luttes civiles s'évanouissait. La Conférence exigeait, pour des raisons d'amour-propre bien plus que pour toute autre cause, une concession de notre part, répondant à son acte amical du 21. Lebeau décida de renoncer à la Flandre zélandaise. Il avait bien compris, cependant, l'importance du problème des bouches de l'Escaut. « Insistez », avait-il écrit le 28 avril à ses collègues, « sur l'intérêt du commerce anglais et allemand; montrez que la Hollande, maîtresse des deux rives, fera pour ce fleuve ce qu'on vient de faire pour le Rhin (1). » Le 5 mai, il revenait sur le sujet: « Vous savez, du reste, le mal qu'elle (la Hollande) pourrait nous faire journellement en levant et fermant les écluses hors de propos. Ce serait tôt ou tard un sujet de collision. » Mais il n'y avait pas eu d'occupation belge ni même de soulèvement révolutionnaire dans la Flandre des Etats. De ce côté, il fit donc la part du feu.

(1) Allusion aux entraves apportées par la Hollande au commerce de transit sur le Rhin.

On nous offrait le Luxembourg moyennant des concessions pécuniaires. Lebeau reprit le même thème pour le Limbourg. Offrir des indemnités, c'était, à son avis, — et cet avis, il l'avait déjà laissé entrevoir dans ses lettres d'avril, — faire triompher le point de vue belge tout en sanctionnant le principe des « Bases de séparation », c'était faire un « sacrifice pour la paix » moyennant lequel on apaiserait Guillaume en tant que propriétaire, et on satisferait l'amour-propre de ses puissants protecteurs. Lebeau partait de ce point de vue que l'Europe, plus que la Hollande même, tenait à ce que Maastricht restât au pouvoir du roi des Pays-Bas. Cette ville devait rester une tête de pont de l'Allemagne et de l'Angleterre en face de la France, si une nouvelle crise d' « esprit conquérant » la saisissait. Eh bien, disait Lebeau, assumons hardiment ce rôle. « Les Hollandais sont trop poltrons pour faire une défense vigoureuse; de plus, ils sont tellement antipathiques aux habitants de Maastricht, que si les Français se présentaient devant cette ville, les habitants ouvriraient leurs portes comme à des libérateurs, ce qu'assurément ils ne feraient pas s'ils étaient Belges et contents de leur sort. »

Ce qu'il convenait à présent d'éviter avant tout, c'était de donner à l'élection du prince Léopold le caractère d'une acceptation par les Belges du protocole de mai. Il convenait dès lors de hâter cette cérémonie, de brusquer les choses. Dès le 25, le ministre faisait proposer au Congrès, par quatre-vingt-quinze députés, l'élection de Léopold. Pendant trois jours encore, du 28 au 31, l'ex-parti français, devenu le « parti de la guerre », adjura le Congrès d'imiter la Convention, en lutte contre toute l'Europe, d'entrer en Hollande et de compter sur l'appui militaire de la France; pendant trois jours, Léopold fut dépeint sous le jour d'un « préfet de la Grande-Bretagne », d'un « instrument de la Sainte-Alliance ». Le 2, le Congrès autorisait le gouvernement, par 150 voix

contre 40, à faire les sacrifices pécuniaires nécessaires; le 4, il élisait Léopold de Saxe-Cobourg, par 152 voix contre 43.

Profitant d'une première lueur d'espérance, d'une première parole d'amitié, la Belgique venait sciemment d'interpréter dans un sens général une concession encore minime; en d'autres termes, elle venait de forcer la main à l'Europe. Le prudent Léopold accepterait-il une couronne offerte dans ces conditions? Lebeau espérait que le prince se sentirait ému par notre persévérance et attiré vers la Belgique par le vote si sympathique du Congrès, il prévoyait que désormais la cause du prince et celle de notre patrie allaient être liées. Cependant, pour justifier sa politique et pour vaincre les derniers scrupules du roi, il envoya en Angleterre, outre la députation officielle de notification, deux représentants de sa politique personnelle: son loyal ami Devaux et un diplomate de 25 ans, aussi érudit qu'avisé, le Luxembourgeois Jean-Baptiste Nothomb. Le jeune âge de ce dernier avait éveillé les susceptibilités de MM. Van de Weyer et d'Aerschot, invités par le ministre à accompagner les deux commissaires spéciaux à Londres. Ils avaient suggéré pour Nothomb le poste de secrétaire. « Impossible », avait sèchement répondu Lebeau, « M. Nothomb a toute ma pensée! » Ce même jour, le 5, un des députés officiels, M. Destouvelles, recevant la visite de Nothomb dans son appartement de la place Royale, lui avait dit, en présence du Régent: « C'est donc vous qui nous ouvrirez les portes, et nous serons consignés à votre gré? » On le voit, la politique de Lebeau égratignait bien des amours-propres. Mais il fallait aller au plus pressé, à travers tout. Et le jeune Nothomb, fier, net, incisif quand il le fallait, était parfaitement à la hauteur de sa tâche. N'était-ce point lui qui, au cours de ce même entretien, s'entendant traiter par le Régent de commissaire « bien présompteux », lui répondait: « Pourquoi

pas! On voit tant de choses de nos jours; vous, par exemple, Monsieur le Baron, vous êtes bien Régent de la Belgique! »

Mais laissons ces broutilles. Le 8 juin, Devaux et Nothomb eurent leur premier entretien avec le roi. Il n'était que temps. Dans un accès de mauvaise humeur, la Conférence venait de rappeler Belliard et Ponsonby. Heureusement, ce n'était plus là qu'un geste de dépit. Ni le roi Léopold, ni les hommes d'Etat anglais ne renvoyèrent nos commissaires. Des pourparlers actifs et confidentiels commencèrent, dont on écarta les Hollandais et leur plus intransigeant défenseur, le ministre russe à la Conférence. Tout fut mis en œuvre pour fléchir les résistances du délégué prussien, M. von Buelow, hollandophile impénitent. Comme l'avait prévu Lebeau, cette fois les Anglais tenaient pour nous et Léopold intimidait la Conférence en la menaçant de refuser le trône de Belgique.

Lebeau connut cependant encore quelques jours de cruelles incertitudes. N'oublions pas qu'il supportait seul la responsabilité de toute la politique belge de l'époque. « Mon énergie, je le sens, fléchit quelquefois; mais seul, sans appui, sans conseils, comment éviter toujours le découragement? » Si Léopold, lassé par notre persévérance, allait renoncer à la Couronne? Il y avait à ce moment des troubles en France; une flotte anglaise partait pour la Baltique, une escadre française pour la Méditerranée. Il fallait se « constituer » vite, afin de pouvoir, « des loges, assister à la tragédie » internationale que les affaires de Pologne et d'Italie laissaient entrevoir. A ce moment, le sage, le pondéré Lebeau était prêt aux pires résolutions si son œuvre échouait. « Si les Philistins veulent nous écraser, nous secouerons nous-mêmes les colonnes du temple et nous verrons ensuite si tout pygmées que nous sommes, nous ne finirons pas comme Samson. » (14 juin). — « L'idée d'arborer le drapeau

français, si on échouait, germe dans toutes les têtes. Elle gagne même les pacifiques, car, disent-ils, nous ne ferions pas la guerre à la Hollande. Ce serait à la France à faire seule la besogne. Nous valons bien, disent-ils, un peu de sa poudre à canon. J'avoue que cela me plairait ainsi en désespoir de cause. »

Enfin, le 26 juin 1831, la Conférence formula les XVIII articles. Ils se présentaient sous l'apparence modeste d'une « nouvelle édition des protocoles de janvier ». M. de Wessenberg, représentant de l'Autriche à la Conférence, put même les remettre à Guillaume Ier en lui assurant qu'ils ne changeaient rien aux dispositions antérieures de l'Europe. En réalité, la situation s'en trouvait modifiée du tout au tout. D'abord, les XVIII articles n'étaient plus un ultimatum, mais une simple offre médiatrice soumise aux délibérations du Congrès. Chaque Etat conserverait sa Dette propre. L'affaire du Luxembourg devait être négociée indépendamment de toute autre question et serait réglée dans un sens favorable à nos intérêts. En attendant, nous y laisserions nos troupes. Nous abandonnions nos revendications sur la Flandre zélandaise, mais nous continuerions à occuper militairement le Limbourg. La frontière de 1790 serait maintenue, mais le roi de Hollande perdait le droit de conserver les anciennes enclaves des Pays-Bas autrichiens, de la principauté épiscopale de Liége et du duché de Clèves existant, en 1790, au delà de cette frontière. L'ingénieux Nothomb avait ici tiré parti d'une disposition ambiguë des protocoles de janvier, donnant à la Hollande le *statu quo* de 1790, mais laissant à la Belgique tout ce qui était en dehors. Il avait notamment dit à lord Grey : « Si, en 1790, Amsterdam n'avait pas appartenu à la république des Provinces-Unies, à qui appartiendrait Amsterdam d'après les articles 1 et 2 du protocole du 20 janvier? » Lord Grey avait été obligé de répondre : « A la Belgique. » Ouvrant alors un ancien atlas, M. Nothomb montra les

enclaves de Sevenaar et de Huizen qui, en 1790, n'appartenaient pas à la république des Provinces-Unies, mais au duché de Clèves (Prusse). Lord Grey s'écria : « La Conférence n'a pas vu toute la portée du principe qu'elle a posé ; mais c'est fait, soyez discret et revoyez le prince. En effet, vous pouvez créer une situation nouvelle et tout à fait imprévue (1). » La grande idée de Nothomb était de renoncer aux droits des Belges sur ces enclaves lointaines en échange des territoires de Maastricht, de Venloo et des cinquante-trois villages de généralité que les « Bases de séparation » nous avaient refusés.

On sait que les discussions au Congrès, touchant l'acceptation des XVIII articles, furent encore fort vives (1-9 juillet). Le parti Gendebien, auquel se joignirent les républicains et les orangistes, livra un dernier assaut à la phalange doctrinaire. Les députés limbourgeois et luxembourgeois, de leur côté, se défiaient des intentions de la Conférence et lui supposaient des buts dissimulés. Leur opposition fut plus sincère et moins empreinte d'animosité personnelle. Ce n'est pas sans émotion qu'on relit aujourd'hui la protestation de M. Jaminé, député du Limbourg : « Si l'élite de la population de Venloo, craignant une réaction, abandonnait ses foyers et que vous voyiez un de ces exilés traîner une misérable existence sur la terre étrangère, ne sentiriez-vous pas là quelque chose qui vous inquièterait, qui vous tourmenterait ?... Moi, député belge, je serais bourrelé de remords ; la vie me serait à charge ; je verrais alors errer sur les lèvres de chacun de mes semblables ce sarcasme sanglant : Il était du Congrès, il a vendu ses frères ! Mais on les indemnisera ! Vous croyez donc pouvoir faire tout avec de l'or ! Je suis un de ces gens que pouvez céder... Croyez-vous qu'avec une poignée d'or vous puissiez me racheter le sol sur lequel je suis né, mes amis, ma famille, toutes mes affections ?... Gardez votre or, il est vil à mes yeux. » Les députés d'Al-

(1) Th. Juste, *Le Congrès National*, t. II, p. 256.

sace-Lorraine, se séparant de leurs collègues à l'Assemblée de Bordeaux trouvèrent-ils des accents plus pathétiques, plus douloureusement sincères?

D'autre part, les XVIII articles mettaient d'une manière inespérée fin à l'interminable crise de la Couronne et des limites.

« Pour moi », dit Paul Devaux, le 3 juillet, « quand je vois, d'un côté, un traité basé sur l'équité, la garantie de notre indépendance, celle des libertés que nous avons si longtemps et si vivement réclamées, le pays définitivement constitué, l'exclusion des Nassau reconnue et sanctionnée par l'Europe tout entière, l'avènement d'un roi, ami des deux cabinets dont l'amitié nous est la plus précieuse, en un mot, tous les résultats de la révolution atteints et consolidés; quand je vois, d'autre part, une guerre sans issue, une prolongation indéfinie du provisoire, la stagnation de l'industrie, l'anarchie, la guerre générale et la perte de ce qu'un peuple, qui mérite ce nom, met au-dessus de tous les biens, l'indépendance, l'existence nationale, je ne puis hésiter et je donne ma voix à l'adoption du traité qui nous est proposé. » Enfin, le 5 juillet, Joseph Lebeau, dans un discours haché, décousu, mais prononcé avec élan, entraîna les suffrages des députés et du public des tribunes. Avec un brio romantique, il fascina son auditoire, retourna l'opinion et transforma beaucoup de ses adversaires, ainsi que la meute de ses insulteurs, en des partisans chaleureux, émus à en verser des larmes. Ce ne furent dès lors qu'ovations et sérénades. Les XVIII articles furent votés le 9 juillet, par 126 voix contre 70. Le lendemain, Lebeau et Devaux démissionnaient, en plein triomphe, considérant leur tâche comme accomplie. L'un retournait comme avocat-général à Liége, l'autre reprenait son modeste rang de député de Bruges.

***

L'œuvre de Lebeau, de Devaux et de Nothomb, réalisée au prix de tant d'efforts, ne fut hélas pas durable. Le 2 août, les Hollandais rompaient l'armistice et jetaient quatre divisions de troupes d'élite entre nos deux petites armées de la Meuse et de l'Escaut. Léopold Ier se trouvait précisément ce jour-là à Liége, où il faisait sa Joyeuse-Entrée. Il se concerta aussitôt avec Lebeau et tous deux se hâtèrent de demander l'intervention française. Gérard et ses troupes sauvèrent notre indépendance et la dynastie, mais les XVIII Articles furent remplacés par le protocole draconien du 14 octobre, c'est-à-dire par les « Bases de séparation » renouvelées (1). Le 1er novembre, Lebeau votait en silence les XXIV Articles. Il n'y avait plus à lutter ni contre les Puissances de l'Est, toujours hostiles, ni contre l'Angleterre qui avait perdu confiance en notre armée. « Les XVIII Articles », écrivit plus tard Lebeau dans ses *Souvenirs personnels,* « étaient le fruit de la diplomatie de mon ministère, si admirablement conduite par MM. Devaux et Nothomb, puissamment secondés par le prince Léopold. Ils justifiaient mes paroles au Congrès : Nous n'aurons pas la dette et nous aurons le Luxembourg. Les Vingt-quatre articles, ainsi que le reconnaît implicitement la Conférence dans un de ses protocoles, sont le fruit de la défaite. Comme toujours, le *Vœ victis* nous fut appliqué. »

Le 18 mars 1839, lors du règlement final de la querelle hollando-belge, l'éminent homme d'Etat revenait une dernière fois sur la question, en ces termes : « La cause du Luxembourg et du Limbourg, ne vous faites pas illusion sur ce point, n'est plus dans vos mains ; ce n'est pas vous qui pouvez la perdre : elle a été perdue sous les murs de Louvain, et je plains les esprits assez étroits pour n'être pas convaincus que c'est là que vous devez placer le tom-

(1) Les XXIV Articles nous laissèrent cependant le Luxembourg wallon et la zone de langue allemande s'étendant de Vieilsalm à Arlon.

beau des Dix-huit articles et la perte des territoires arrachés au Limbourg et au Luxembourg. »

* * *

Si l'œuvre patriotique du Wallon Lebeau, assisté du Flamand Devaux et du Luxembourgeois Nothomb, n'a pas donné de résultats définitifs au point de vue des limites, elle n'en place pas moins ces trois hommes au premier rang des fondateurs de notre indépendance. Il ne faut pas les opposer à leurs adversaires des autres partis au point de vue du mérite, des vertus privées et de l'idéalisme, car s'il est une époque où les hommes désintéressés, ardents, sympathiques, furent nombreux, c'est bien celle de 1830. Mais la caractéristique des *leaders* du groupe de l'Indépendance fut qu'ils se refusèrent à chercher hors de notre pays un appui matériel pour les tirer de leurs difficultés, tant était grande chez eux la crainte de mettre en péril notre nationalité à peine réveillée. En ne voulant compter que sur les forces vives et latentes de nos populations, Lebeau et ses amis, sans posséder une connaissance particulière de nos annales et plutôt guidés par un lumineux instinct, reprirent une tradition en honneur dans nos provinces depuis des siècles.

Placés aux limites extrêmes de la France et de la Germanie, les Pays-Bas avaient, dès le xe siècle, suivi, sous la direction de leurs orgueilleux dynastes, un mouvement centrifuge qui devait les conduire à l'autonomie d'abord et, plus tard, à la liberté. Le développement des grandes communes de Flandre, du pays de Liége et du Brabant, la naissance de vastes groupements du type urbain démocratique, avaient contribué à la formation d'une société intelligente, hardie, frondeuse, férue d'indépendance, susceptible de concevoir, malgré le traditionalisme et le régionalisme médiévaux, des formules fédératives, fécondes en résultats au point de vue de l'expansion écono-

mique et des nécessités sociales. Le hasard des unions dynastiques ayant amené une famille ambitieuse et habile dans les Pays-Bas, leur concentration sous un même sceptre fut chose relativement aisée. Philippe le Bon acheva donc le processus en voie d'élaboration depuis l'époque de Jacques van Artevelde. Aussitôt la notion de la « généralité », de l'intérêt collectif entrait victorieusement en lutte avec le particularisme local et la pérennité des monopoles ou des privilèges abusifs.

Rien ne put désormais détruire cette mentalité commune, déjà si proche — en plein XVe siècle — de l'esprit national moderne. Elle donna naissance à deux époques de civilisation, celle des Van Eyck, celle des humanistes, qui projetèrent leur rayonnement jusqu'aux extrémités de l'Europe. Le sentiment irrésistible qui poussait nos aïeux à se gouverner par eux-mêmes, sous l'égide de lois établies par leurs propres Etats, à se défendre par leurs propres forces, commandées par des officiers du pays, ce sentiment se raffermit dans les luttes contre le despotisme du Téméraire et les projets chimériques des Habsbourgs. Sous l'impulsion des Etats du Brabant, province devenue le cœur de la « commune patrie », sous la direction d'une noblesse et d'un patriciat prodigues de leur sang et de leurs ressources, la mentalité originale des « peuples de par-deçà » s'endurcit au cours des luttes sanglantes contre Philippe II, incarnation de l'intolérance et de l'espagnolisme. Elle survécut enfin aux affres du « siècle de malheur » et aux somnolences de la période autrichienne.

Cependant, ces âges de décadence avaient affaibli notre sentiment national. On le vit bien lors de la Révolution brabançonne, première tentative de conquérir l'indépendance belgique, qui s'affaissa dans la fange du sectarisme local. Il nous manquait l'esprit moderne, le sentiment de l'équilibre et de la tolérance, le respect des Droits de l'Homme. Alors qu'il fallait faire

face à l'avenir, nos pères s'étaient immobilisés dans la contemplation de la Joyeuse-Entrée! Ces idées modernes, la France nous les apporta et le roi Guillaume permit leur diffusion parmi l'élite intellectuelle de la jeunesse. Alors naquit notre seconde révolution!

Dans un pays où deux races et deux langues sont voisines, il existe toujours le danger que chaque élément ethnique, dans sa préoccupation d'assurer sa prédominance ou simplement de stabiliser sa position, cherche un appui auprès de peuples voisins, frères par le sang, et en arrive à se placer sous leur tutelle spirituelle. Les extravagances sanguinaires de la Convention et le pesant despotisme impérial préservèrent les Wallons de l'absorption française, tout comme les abus et les injustices de la Maison d'Orange dressèrent les Flamands contre les Néerlandais. D'où, en 1830, cette joie exubérante, cette fierté puérile et touchante des Belges de se retrouver enfin entre eux, entre hommes libres, entre frères. Le mérite éternel de Lebeau et de ses amis sera d'avoir fortifié ce sentiment et d'avoir mené la révolution au succès en lui conservant son caractère purement belge. Reconnaissons-le franchement: nous avions un peu oublié ce que la génération de 1830 avait fait pour le raffermissement de notre nationalité. Les luttes des partis, l'habitude de l'indépendance, le scepticisme contemporain, l'internationalisme humanitaire, la crainte de paraître ridicules en admirant les héros d'un âge romantique et larmoyant, sont les causes de cette ingratitude. C'est en relisant les discours et en jaugeant les actes de ces patriotes courageux, par les soirs mornes du temps de l'occupation, qu'on put comprendre combien le génie de la liberté avait vivifié leurs actes.

Je ne veux pas parler ici des crises actuelles, mais quand, au lendemain de la plus effroyable des guerres, alors que tant de périls nous menacent encore, je vois renaître les luttes raciques et linguistiques, surgir, à côté

de justes revendications, des motions fanatiques lesquelles, si on les adoptait, nous ramèneraient au temps des Flamands, des « Nerviens » et des Brabançons de la période Vandernootiste, quand j'assiste à ces efforts spasmodiques quémandant une direction morale et intellectuelle de l'étranger, je redoute de voir compromettre non seulement ce que nous devons à la génération de 1830, mais aussi l'œuvre des siècles. Et je souhaite ardemment que l'esprit de 1830, sanctifié par l'holocauste de la Grande Guerre, amène le plus d'hommes possible à intensifier le culte de « cette belle, cette noble Belgique » dont Paul Devaux parlait avec tant de ferveur !

Au point de vue extérieur aussi, la politique du parti de l'Indépendance fut plus qu'un phénomène temporaire et isolé. Il y a dans nos directives politiques des facteurs constants dus à la position « d'entre deux » dans laquelle nous mit le traité de Verdun. Coincés entre la France et le Saint-Empire, associés au sort de dynasties dont la gloire nous flattait, mais dont les aspirations conquérantes nous rendaient perplexes, notre politique « nationale » fut toujours défensive. Longtemps, les visées de la France vers la rive gauche du Rhin nous contraignirent à prendre une position de « barrière », dans notre propre intérêt autant que pour l'équilibre européen. Ces préoccupations d'équilibre furent, en 1831, mêlées pour l'Europe au souci de reconnaître nos droits à l'indépendance. Ainsi fut inventée la théorie de la neutralité garantie, régime trompeur, qui livre les populations protégées à la merci d'un garant de mauvaise foi et ne laisse en eux que des sentiments de douillette et médiocre nonchalance.

La guerre a rendu aux Belges la liberté de leurs actes, a élargi leur horizon, les a proposés en exemple aux autres nations et les a familiarisés avec l'idée du sacrifice. Mais leur situation européenne n'a pas changé pour cela. Ils peuvent et doivent rejeter la méprisable neutralité — dont, soit dit en passant, les dirigeants belges de 1831

n'avaient accepté le douteux bénéfice que contraints et forcés — mais ils conservent leur rôle de « clef de voûte de l'équilibre européen ». Depuis la fin du Second Empire, tout danger a disparu du côté de la France. Nous avons pu enfin nous rapprocher sans crainte de ce pays de beauté, de pondération et de grâce, vers lequel allaient toutes nos affections. Mais c'est contre l'Allemagne que, depuis, nous avons dû reprendre le rôle de barrière. Et le *Reich* vaincu d'aujourd'hui, énigmatique et sournois, se dresse en face de nous, presque aussi dangereux que l'empire d'airain de Guillaume!

Dans cette position, il nous faut des alliés. Et quelle folie que celle qui consiste à chercher un appui militaire du côté de la Hollande! Regardez donc sur la carte ce beau complexe défensif, dont la frontière orientale est si allongée que, déjà en 1815, les experts militaires hollandais la considéraient comme indéfendable! Voyez cette « flèche »,large de quelques dizaines de kilomètres à peine, habitée par des marchands placides, égocentristes, tâtillons, vite affolés: elle s'allonge entre l'Allemagne, pays des décisions foudroyantes, et la mer, où règne la tenace mais nonchalante Angleterre! Et nous irions engouffrer nos soldats au fond de ce « bonnet de nuit »?

Non, par la nature même des choses, par le jeu naturel des sympathies, la Hollande restera flanc-garde de l'Allemagne et nous avant-garde de la France et de l'Angleterre. L'entente militaire avec ces deux pays, voilà pour nous le seul salut.

On nous parle de dangers secrets, de politique d'aventures où la France pourrait nous entraîner. Vers quelles aventures, je vous prie? La France, épuisée, à demi ruinée, cherche-t-elle à mettre en scène des impromptus coloniaux? N'a-t-elle point reconquis l'Alsace et la Lorraine? Et si l'Allemagne attaque la France, ne devons-nous pas de toutes manières voler au secours de celle-ci, même si la ruée se produit du côté du Rhin et des

Vosges? L'Allemagne victorieuse ne se vengera-t-elle pas de ses humiliations passées et de l'occupation militaire de ses territoires, ne nous reprendra-t-elle pas aussitôt les cantons désannexés en 1918? Et dès lors, ne vaut-il pas mieux se concerter pour dresser un plan éventuel de défense, plutôt que de tout abandonner au hasard, comme en 1914?

En cas de guerre en Europe occidentale, l'Angleterre — j'en ai la conviction — viendra à notre secours. Comme toujours, elle nous assurera la victoire, mais, comme toujours aussi, elle se mettra en campagne deux ans trop tard. Ici ce n'est pas nous qui manquons de clairvoyance, au point de vue des accords diplomatiques et militaires. L'Angleterre de 1921, satisfaite d'avoir tenu parole en 1918 et de ne pas avoir déposé les armes avant la libération de la Belgique et la désannexion de l'Alsace-Lorraine, considère sa tâche comme terminée et retourne à son insularité. Elle dirige aujourd'hui ses regards vers les Indes, la Perse, la Mésopotamie et les Détroits. A la fois conquérante et lasse, brasseuse d'affaires et vieille fille sentimentale, elle se laisse complètement dominer par son David Lloyd George, le plus attachant et le plus décevant des hommes d'Etat. Homme protée, Celte étonnant qui se laisse submerger par tous les flux et ressacs : vagues d'opportunisme réalisateur, vagues de sentimentalisme labouriste, vagues d'impérialisme propontidien, vagues de monopolisation des pétroles, vagues de stabilisation des cours de la livre sterling, vagues de sympathie pour les peuples de négoce qui demeurent aux bouches de la Meuse! Et après chaque assaut, David Lloyd George surgit, haut en couleur, sarcastique, *good-humoured,* triomphant! *Are you down-hearted? No!*

Ces jeux n'auront qu'un temps, la grande politique se tassera, les convulsions sociales s'apaiseront dans le réveil des forces économiques. Alors l'Angleterre, la grande et généreuse Angleterre des Palmerston et des Gladstone,

ramenée à des réalités plus immédiates, se souviendra mieux de ses amis des jours de détresse, verra que le besoin de défendre la Manche et la mer du Nord crée des nécessités inéluctables, sur lesquelles viennent se greffer les tendances innées des peuples de très haute culture à se rapprocher les uns des autres. La Triple Entente anglo-franco-belge de 1914 se ressoudera et ainsi se trouveront une seconde fois vérifiées les paroles prophétiques de Paul Devaux, votant les XVIII Articles : « Je regarde ce traité et l'avènement du roi des Belges, qui en sera le résultat, comme le lien qui va unir désormais, dans la carrière de la liberté, la France, l'Angleterre et la Belgique : noble trépied, qui doit un jour servir de base à la liberté de l'Europe entière ! Par mon vote, ce n'est pas la cause de mon pays seul que je crois servir, mais celle de la liberté partout où elle pourra un jour prendre des racines. »

FRANS VAN KALKEN.

Le Cid

Le récent voyage du Roi-chevalier au pays du Cid donne de l'actualité à l'épopée espagnole, qui reste toujours jeune depuis Corneille.

On ne saurait trop dire ni trop répéter à quel point l'Espagne et sa littérature, dont l'influence fut si prépondérante dans la France du XVIe et du XVIIe siècle, a été injustement méconnue à l'époque moderne. Des érudits de la valeur de Dozy, Wolf, Gaston Paris, ont été jusqu'à lui refuser la gloire de son épopée qui mérite cependant d'être considérée comme l'une des plus puissantes, l'une des plus grandioses que nous connaissions. Les travaux remarquables de Milá y Fontanals, de Restori, de Menéndez Pelayo, et, plus récemment, les découvertes et les études si originales de Menéndez Pidal ont rétabli les faits dans leur véritable lumière et les arguments péremptoires de ces érudits ne peuvent plus éveiller de doute.

Le *Poème de mon Cid (Cantar de mio Cid),* composé vers le milieu du XIIe siècle, quarante ou cinquante ans seulement après la mort du héros, et le *Rodrigue,* ou *Chronique rimée du Cid,* sensiblement postérieur, n'apparaissent plus comme des productions fortuites, isolées parmi les créations réellement anciennes. L'existence en Espagne d'une abondante matière épique antérieure et contemporaine de ces œuvres se dégage avec certitude des brumes du passé et les éléments perdus se reconstituent peu à peu autour du noyau connu. Les relations qui unissent les chroniques et les chansons de gestes se sont précisées et nous savons à présent que le célèbre *Romancero* où l'on voulut voir pendant longtemps les germes d'une épopée qui n'aurait pas eu la force de germer, sont au contraire des fleurs tardives détachées du buisson touffu des chansons de geste.

Si les poèmes les plus anciens qui nous sont conservés, se présentent sous une forme plus grave, et s'ils se rapprochent davantage de la réalité de l'histoire, les compositions si dramatiques, si vivantes, si spirituelles parfois du *Romancero*, sont des œuvres d'un charme inestimable, une source fraîche et intarissable d'inspiration.

Tour à tour populaires avec les auteurs anonymes de l'époque ancienne, mi-populaires et anonymes encore aux débuts du XVIe siècle, érudites dans la deuxième moitié, artistiques enfin sous la plume de Juan de la Cueva, de Lucas Rodriguez, de Lope de Vega, de Quevedo, de Góngora, elles se survivent brillamment encore au XVIIe siècle et ne s'éteignent qu'après avoir transfusé leur vigueur au drame espagnol et au romantisme européen.

Ce qui est particulièrement remarquable, c'est la longévité étonnante des romances épiques, en leur forme concentrée, en leur énergie rapide, tandis que l'épopée française, de plus en plus vaste et de moins en moins condensée, mourait d'hypertrophie.

On sait que les romanceros sont des collections de romances et que ces dernières sont de courts poèmes écrits en vers de huit syllabes alternativement libres ou assonancés (originairement, vers de seize syllabes à césure médiane).

Les traductions françaises les plus connues du *Romancero* sont celles de Damas-Hinard et du comte de Puymaigre. Scrupuleuses et généralement fidèles, mais froides, elles ne reflètent que très imparfaitement la puissante rudesse et la primitive saveur des originaux. Quelques écrivains, frappés des imperfections de ces versions prosaïques, ont renoncé aux interprétations littérales pour nous offrir des refontes isolées plus libres et plus artistiques. Tels sont les poèmes bien connus de Victor Hugo, de Leconte de Lisle et de Hérédia. C'est à cette dernière catégorie qu'appartient l'œuvre encore inédite de Jules Leclercq dont nous publions ci-après quelques extraits.

M. Jules Leclercq, qui s'est inspiré en général des poèmes de la période anonyme, ainsi que du théâtre de Lope de Vega et des *Mocedades* de Guillen de Castro, a refondu un très grand nombre de romances se rattachant aux différents cycles: *Le Roi Rodrigue, les Infants de Lara, le Cid, Raymond de Barcelone, le comte Alarcos, le dernier roi de Grenade* et tant d'autres qui forment un ensemble important, particulièrement de nature à évoquer le parfum vétuste de cette merveilleuse guirlande épique.

Voici quelques-unes de ces compositions choisies parmi celles qui se rattachent à la vie du Cid. Le lecteur appréciera tout l'intérêt de ces originales reconstitutions.

I

L'Épreuve

Ces sortes de petits poèmes sont comme les originaux décousus de leurs anciennes histoires.

CORNEILLE, *Préface du Cid*.

Cuidava Diego Laynez
De la mengua de su casa.

(Romancero del Cid).

Don Diègue ne peut plus s'avancer le front haut.
Il craint que devant tous ne s'étale sa honte,
Qu'on ne dise de lui qu'il ne fait ce qu'il faut.

La honte, c'est l'affront qu'il a reçu du comte
Et dont il n'a point su lui demander raison,
Courbé sous le pesant fardeau des ans qu'il compte.

La marque est sur sa joue et souille son blason.
Pour n'avoir de l'honneur assuré la défense,
Il perd le glorieux renom de sa maison.

Obsédé par l'amer souvenir de l'offense,
Sur son lit en désordre il ne ferme les yeux,
Et regrette le bon sommeil de son enfance.

Son souffle à ses amis n'est-il pas odieux ?
Devant eux il se doit condamner à se taire,
Et n'ose prononcer le nom de ses aïeux.

Pour retrouver l'orgueil de sa race, que faire ?
Ayant longtemps cherché dans la nuit un chemin,
Enfin il le découvre en songeant qu'il est père.

Il convoque ses fils, sans attendre demain,
Ne daigne pas scruter dans leur paume les lignes,
Mais serre leur main jeune en sa calleuse main.

Afin de s'assurer si ses enfants sont dignes
De lui rendre d'un coup tout ce qu'il a perdu,
Il n'aura pas besoin d'observer d'autres signes.

Sans proférer un mot, d'un geste inattendu,
Il redresse soudain devant eux son vieux torse.
Tout l'effort de son bras dans l'étreinte est tendu.

Ses muscles et ses nerfs reconquièrent leur force.
Il trouve dans l'honneur le secret de broyer,
Et la sève circule encore sous l'écorce.

Malheur! Il voit ses fils sous l'épreuve ployer.
— Assez! font-ils, assez! Votre main est trop dure.
Vous nous tuez, Seigneur! C'est trop nous rudoyer! —

Eh! quoi! Ce sont ses fils! Quelle angoisse il endure!
Son cœur, qui se gonflait d'espoir, s'est attiédi.
Aux rayons du soleil succède la froidure.

Mais Rodrigue lui reste encor, le plus hardi.
Il le serre, pour voir jusqu'où monte l'audace.
Il le serre, et le mâle à l'instant a bondi.

C'est un jeune lion qui rugit: — Main tenace!
Cessez de m'infliger cet injuste tourment;
Ou craignez que le coup ne suive la menace!

Si je ne vous tenais par le sang qui ne ment,
Si vous n'étiez mon père enfin, dans vos entrailles
Tous mes ongles iraient fouiller éperdûment!

N'eussé-je, pour briser l'acier de vos tenailles,
Comme dague et poignard que la main et le doigt,
Encor dans votre chair je ferais des entailles! —

Don Diègue, à qui ce mot arrache des pleurs, voit
Que Rodrigue est de taille à punir un outrage
Sans reculer devant la grandeur de l'exploit.

— Fils de mon sang! Ton âme ardente est mon [ouvrage.
Ta révolte me plaît, parce qu'elle fait peur.
J'aime cette fureur, j'aime ces cris de rage.

Puisque je suis témoin que Rodrigue a du cœur,
Pour tout reconquérir c'est sur lui que je compte.
Car d'un si beau courroux la vaillance est la sœur. —

Les cheveux hérissés d'horreur, Diègue raconte
L'insulte qui laissa le rouge sur son front,
Et que seule pourra laver la mort du comte.

— Prends, mon fils, cette épée, et va punir l'affront.
Quand tu la sortiras de ce fourreau, regarde
Les éclairs flamboyants qui d'elle jailliront. —

Il lui tend Tizona, dont il baise la garde.
Et Rodrigue reçoit l'épée avec amour:
Car de se révéler digne d'elle il lui tarde.

Sur l'heure il court venger qui lui donna le jour.

II

La Tête du Comte

Pensatino estaba el Cid.
(Romancero del Cid).

L'enfant s'en va pensif. Il parle à son épée:
— Ma bonne Tizona, mon bras se fie à toi,
Car mon père m'a dit que tu fus bien trempée.

Tu m'échus, et ce fut un grand honneur pour moi.
Tu seras valeureuse avec ton nouveau maître.
Vaincre sera ta grande et ton unique loi.

Tu puniras la main et la langue d'un traître
Devant qui je ne veux reculer d'un seul pas.
Car l'infâme outragea celui dont je tiens l'être.

Fais que mon pied soit ferme, et qu'il ne bronche pas.
Sache me réserver une vengeance prompte,
Et dispense l'adresse et la force à mon bras. —

Rodrigue alors se hâte et va trouver le comte :
— Apprenez qu'un vieillard porte encor sur le front
Votre outrage. Je viens vous en demander compte.

L'illustre Castillan qui reçut cet affront
Descend de Layn Calvo dont longue est la lignée.
S'il n'est vengé par moi, les cieux le vengeront.

Le glaive dont ma main caresse la poignée
A mon père va rendre et son nom et son rang,
En faisant dans vos chairs une large saignée.

Car l'insulte se doit effacer dans le sang.
L'offensé sent encor le rouge sur sa face.
Avant ce soir, il faut que son vieux front soit blanc.

— C'en est trop! dit le comte outré de tant d'audace.
Que m'importent ton nom et l'auteur de tes jours!
Sais-tu pas qui je suis? Que me fait ta menace!

Implore ma pitié, ton unique recours!
Que fait-on d'un insecte? On l'écrase, on le tue.
Si tu veux qu'on te broie, assez de vains discours!

— Ta langue pour toujours, répond l'enfant, s'est tue.
Alerte! Défends-toi. Connais-tu Tizona?
Prends garde à cette lame effilée et pointue. —

Pour son premier exploit, Rodrigue dégaîna
Avec tant de vigueur sa formidable épée,
Qu'en triomphe devant don Diègue il retourna.

Il tenait par la barbe une tête coupée.
— Ouvrez les yeux, mon père, et voyez ce butin
Qui venge bien la joue impudemment frappée. —

Diègue s'est éveillé de son rêve lointain.
Non, il ne rêve pas. Il voit saigner la tête
Du comte qu'il connut si lâche et si hautain.

— Merci, Rodrigue! Viens, que je te fasse fête.
Viens, et puisque ton glaive en fut le moissonneur,
Cette tête est témoin que ta place est au faîte.

Tête de ma maison dont tu vengeas l'honneur,
C'est à toi de l'orner du glorieux trophée
Qui seul pouvait encor me rendre le bonheur. —

Il dit. Sa voix n'est plus par la honte étouffée.
La dépouille du comte entre deux poings de fer,
Est, même après la mort, encore apostrophée.

— Comte, je suis vengé. Sache-le dans l'enfer!
D'avoir cloué ta face au pilori j'exulte,
Et d'avoir engendré Rodrigue je suis fier.

Je retrouve l'honneur, t'ayant rendu l'insulte! —

III

La Plainte de Chimène

Grande rumor se levanta
De gritos, armas y voces.
(Romancero del Cid).

Le peuple accourt en foule au palais de Burgos.
Une grande rumeur vers les fenêtres monte.
Le roi s'en inquiète avec ses hidalgos.

Le tumulte est causé par la fille du comte.
Eplorée, elle vient porter sa plainte au roi,
Et réclame à grands cris une sentence prompte.

— Sire, le sang d'un père a jailli jusqu'à moi.
Ce sang est mien, il crie, il demande justice,
Au nom des droits sacrés que proclame la loi.

Sire, dans mon malheur daignez m'être propice!
Veuillez venger celui qui me donna le jour.
Justice! Condamnez le coupable au supplice! —

Le vieux roi don Fernand, entouré de sa cour,
Ecoute fort troublé les accents de Chimène.
Après un long silence, il parle sans détour:

— Chimène, je comprends et j'excuse ta haine,
Mais sais-tu pas combien Rodrigue est valeureux,
Et qu'en lui je perdrais mon meilleur capitaine?

— O roi! si beau que soit le courage d'un preux,
Je place encor plus haut ce que l'honneur exige,
Quoi que puisse l'honneur avoir de rigoureux.

De voir un roi si juste hésiter je m'afflige.
Daignez publier, Sire, un édit dès demain
Qui selon mon bon droit mette fin au litige.

Proclamez par formel décret sur parchemin
Qu'au brave qui saura me procurer la tête
Du seigneur de Bivar, je donnerai ma main. —

Le vieux roi délibère un moment. Il décrète,
Puisque la loi lui fait un devoir de punir,
Que Chimène obtiendra l'objet de sa requête.

Mais Chimène déjà tremble de l'obtenir.
Car elle se souvient qu'elle aima don Rodrigue,
Souvenir qu'une femme en vain voudrait bannir.

De chercher des détours le roi ne se fatigue.
Il tâche, sachant tout, de tout concilier,
Et poursuit en secret une subtile intrigue.

Il mande don Rodrigue et lui dit : — Chevalier,
Pour découvrir comment se pose le problème,
Réfléchis au décret que j'ai fait publier.

Chimène veut ta tête, et tu sais qu'elle t'aime.
Songe que la teneur du décret n'interdit
De scruter ce que peut renfermer un dilemme. —

Rodrigue ayant pesé les termes de l'édit,
Leur trouve une lumière à laquelle il s'arrête,
Et dépêche à Chimène un messager qui dit :

— Un jeune chevalier vous apporte la tête
Du seigneur de Bivar, et réclame le prix.
A lui donner la main promise êtes-vous prête ?

Chimène est toute pâle. A-t-elle bien compris
Le mot qui dans son cœur s'enfonce comme un glaive ?
En sa grande détresse elle perd ses esprits.

Mais Rodrigue accouru la tire de son rêve.
Et le roi, qui survient dans le même moment,
Sourit, et de sa main doucement la relève.

— Femme, écoute le roi qui rend son jugement.
As-tu dit qu'il fallait que la tête fût morte
Quand tu la voulais mise à tes pieds humblement ?

Vivante don Rodrigue aujourd'hui te l'apporte.
Il a gagné le prix que tu promis le jour
Où sur le point d'honneur tu parlas de la sorte. —

Ainsi juge le roi. Le Cid dit à son tour:
— Si ta rigueur exige une tête coupée,
Tranche ce trop cruel conflit: honneur, amour! —

Et tandis qu'il s'avance et lui tend son épée,
Chimène a tressailli. Car cette voix l'émeut.
Et le geste d'un grand mutisme l'a frappée.

Par le glaive comment pouvoir trancher le nœud,
Quand de son seul regard don Rodrigue la dompte?
Chimène veut justice, et Chimène ne peut.

Mais quoi! Que dira-t-on de la fille du comte?
Son père, s'il la voit, ne doit-il pas rougir?
Chimène, à ce penser, se sent mourir de honte.

Fernand lui vient en aide. Il sait l'art de régir:
— S'il n'eût été loyal, tu flétrirais Rodrigue.
S'il est digne de toi, laisse le temps agir. —

La voyant hésitante, il poursuit son intrigue:
— L'édit dont tu dictas, Chimène, la teneur,
Accorde au Cid le prix que sa vaillance brigue. —

Et l'arrêt est du Roi, juge du point d'honneur.

IX (1)

Le Cheval du Cid

Grande favor habia el Cid
Verse bien encabalgado
En su caballo Babieça.
(Romancero del Cid).

Alphonse a reconnu les tours des castillos
Cernant de leur corset la vieille capitale,
Et triomphalement il rentre dans Burgos.

(1) Les cinq épisodes précédents sont ici omis.

Il franchit radieux la porte orientale.
Le soleil, tel qu'il brille aux clairs matins d'avril,
Ajoute à la splendeur de sa ville natale.

On acclame le roi qui revient de l'exil,
Le visage hâlé par l'ardent ciel du Tage,
Et la foule lui trouve un air noble et viril.

Parmi les Castillans rangés sur son passage,
Il en est un dont l'œil ne se peut oublier.
Et très obstinément le roi le dévisage.

— Quel est, demande-t-il aux siens, le chevalier
Qui se fait remarquer sur cette jument blanche ?
Je veux savoir le nom de ce fier cavalier. —

A l'oreille du prince un courtisan se penche :
— C'est Rodrigue, celui qui sut par son conseil
Assurer la victoire à votre frère Sanche. —

Alphonse se souvient de ce matin vermeil
Où ses braves soldats reposant sous la tente
Furent par l'ennemi surpris dans leur sommeil.

A ce penser amer la rancune le tente.
D'un visible courroux son visage est bouffi.
Mais l'effet, ô surprise ! a trompé son attente.

D'un regard acéré don Rodrigue fait fi.
Il soutient l'œil du roi, hardiment il l'affronte.
C'est plus que de l'audace, et c'est presque un défi.

Alphonse, qui ressent rage et rougeur de honte,
A piqué droit vers lui. — J'admire ta jument.
Je veux la posséder. Quel prix en veux-tu, comte ?

— Sire, à telle franchise on répond franchement.
Si j'ai des étalons et des poulains de race,
De grand cœur, à mon roi j'en fais don galamment.

Mais je dois excepter ce qui ne se remplace,
Et nul ne montera ma jument Babieça.
C'est mon bon cheval barbe. Excusez mon audace.

— J'admire, dit le roi, votre réponse. Or ça,
Je vois bien, chevalier, que je vous importune. —
Et montrant son dépit, le roi le devança.

Don Rodrigue a compris qu'Alphonse tient rancune.

X

Le Serment

Hizo hacer al rey Alfonso
El Cid un solemne juro.
(Romancero del Cid).

Les cloches de Burgos s'ébranlent sur les tours.
L'orgueilleuse cité castillane est en fête,
Et met à ses balcons les pavois des grands jours.

Devant la cathédrale un cortège s'arrête.
Précédé d'une escorte, en pompeux apparat,
L'archevêque à pas lents s'avance, mître en tête.

Il est suivi des grands d'Espagne et du sénat
Qui prennent place avec tous ceux de haut lignage,
La fleur de la Castille en son suprême éclat.

De cette foule immense Alphonse attend l'hommage.
Un trône est érigé dans le chœur, où le roi
Daignera prononcer les paroles d'usage.

Le voici qui bientôt arrive en grand arroi.
La place retentit d'un long cri d'allégresse
Quand le prince descend de son fier palefroi.

Il gravit les degrés, saluant la grandesse,
Traverse la longueur de la nef lentement,
Met le genou devant l'autel, et se redresse.

Va-t-il lever la main pour prêter le serment
Qui rendra sa splendide hermine encor plus blanche ?
On attend, anxieux, le solennel moment.

Mais il se tait. Alors une voix mâle et franche
Vibre soudain au fond du chœur : — Sire, jurez
Que vous n'avez pris part à la mort de don Sanche. —

Don Rodrigue est debout sous les arceaux sacrés.
Alphonse a reconnu sa voix. Il sent l'injure.
Un frisson court parmi les magnats effarés.

Et le roi pâlissant prononce : — Je le jure ! —

XI

Le Baise-main

Cabalga Diego Laynez
Al buen rey besar la mano.
(*Cancionero de Romances*).

Don Diègue, qui chevauche avec ses gentilshommes,
Se rend au baise-main pour honorer le roi.
Il galope, emmenant avec lui trois cents hommes.

Le fier Rodrigue hésite à faire acte de foi.
Il se souvient combien le roi lui tient rancune :
Aussi n'est-il pas sûr d'être maître de soi.

Baiser la main au roi, ce penser l'importune.
Le geste lui demande un effort surhumain:
Ce serait une avance, il n'en veut faire aucune.

Or, voici que le roi les rencontre en chemin.
S'inclinant devant lui, tous mettent pied à terre,
Et lui rendent hommage en lui baisant la main.

Seul Rodrigue est resté sur sa selle de guerre,
Très raide, et ne bougeant pas plus que son cheval.
Mais don Diègue lui dit, du ton dont parle un père:

— Pied à terre, mon fils! Et comme un bon féal,
Baise la main au roi, pour qu'il ne prenne ombrage:
Car il est ton seigneur, et tu n'es qu'un vassal.

Vassal, tu ne peux faire à ton roi cet outrage.
Crains de subir demain la loi du talion,
Et ne déchaîne pas sur ta tête l'orage. —

N'osant contre son père être en rébellion,
Rodrigue bravera la rancune d'Alphonse.
Rude est la langue, quand c'est celle d'un lion.

Le lion d'une voix éclatante prononce:
— Si tout autre eût jamais osé dire cela,
Il me l'aurait payé. Donc, voici ma réponse:

Puisque vous l'ordonnez, mon père, me voilà
Prêt à vous obéir, afin d'être sans tache. —
Le Cid mit pied à terre, et la terre trembla.

Mais l'estoc, au moment du salut, se détache.
— Par le ciel! dit Alphonse en cette extrémité,
Le roi doit-il souffrir le défi d'un bravache! —

La langue du lion est prompte : — En vérité,
Baiser la main au roi, voilà qui ne m'honore.
Que mon père l'ai fait, je n'en ai vanité. —

Il dit, remonte en selle, et part d'un trot sonore.

Jules Leclercq.

L'Amitié d'un grand homme [1]

Un petit bruit doux et régulier : une lime d'orfèvre.

La plume égratigne le grand papier à devise historiée ; la plume rapide et capricieuse qui s'arrête parfois, puis reprend sa course : un burin, un poinçon, un stylet ; très vite, la large feuille blanche se pare d'une arabesque ; puis une autre feuille blanche, puis une troisième (d'Annunzio n'écrit jamais au verso des pages). La main très pâle, où luisent deux émeraudes cabochon, est crispée sur l'instrument du travail, comme si l'écrivain voulait faire passer les effluves nerveux de son corps dans ce morceau de bois insensible, dans ce fer minuscule et terrible. Un léger *crescendo :* un trait pesant et droit souligne la signature autoritaire, déchiquetée comme la Dent du Midi. Un instant de silence ; il relit rarement et ne rature jamais ; une parole brève ; et puis, de nouveau, une feuille blanche... un petit bruit doux et régulier...

Il suffit que je ferme les yeux pour que je l'entende, la petite lime d'orfèvre ; il suffit que je ferme les yeux pour que je revoie le grand papier à devise : *Hic manebimus optime* ou *Cosa fatta capo ha* ou *Ardisco non ordisco* et pour que je le revoie, lui, Gabriele d'Annunzio, assis à sa table et penché sur le métier.

Comme une mélodie intérieure dont les accents ne doivent jamais se perdre, sa voix chante dans ma mémoire ; sa voix : harmonieuse et douce à la fois, douée d'un timbre tout particulier ! Quel charme dans ces inflexions suaves et pourtant bien articulées, martelant les

(1) Voyez le *Flambeau,* 4e année, no 1, 31 janvier 1921.

syllabes, appuyant sans en oublier aucune les consonnes redoublées, faisant vibrer les voyelles; quel charme dans cette voix lente et mystérieuse, descendant parfois à un *pianissimo,* murmure à peine perceptible, laissant tomber la phrase dans le brouillard d'un point d'orgue, pour la relever tout à coup, étincelante, rapide, incisive comme la lueur d'un poignard au clair de lune.

Ceux qui l'ont entendue ne l'oublieront plus jamais.

Ainsi les coquillages échoués sur la grève conservent en leurs volutes le bruit de la mer.

Mio caro amico, grazie. Ho ricevuto le lettere. Guarite presto. Qui si passa di miseria in miseria, e tutto gli uomini rimpiccioliscono mentre tutto ingrandiscono i fati! Serbatevi all' amicizia pura.

Il vostro

Gabriele d'Annunzio (1).

Quelques lignes... un billet fugitif... dans ma chambre de malade, j'ai entendu le cri de détresse d'une grande âme.

On lui reproche sans fin ses infidélités, son manque d'attachement aux hommes, aux idées et aux femmes.

Nul n'est plus confiant que lui; nul n'est plus heureux de découvrir un noble visage, une âme pure, une pensée généreuse; avec une jubilation triomphale d'adolescent, il abandonne à sa conquête les deux clefs de son cœur; il se livre au lion soumis qui rampait à ses pieds. Mais les désillusions ne tardent guère; ses vainqueurs d'un instant exploitent son génie, se jouent de sa bonne foi, trompent l'élan de tout son être, rêvent d'asservir le ravisseur du feu, de transformer le glaive flamboyant de son verbe en un instrument utile et profitable, voire en

(1) Mon cher ami, Merci. J'ai reçu les lettres. Guérissez vite. Ici on va de misère en misère et sans cesse les hommes rapetissent tandis que sans cesse les destins grandissent! Conservez-vous à l'amitié pure de votre *Gabriele d'Annunzio*.

un ornement avantageux de leur plaisir ou de leur vanité.

Alors, meurtri jusqu'au plus profond de sa chair, il se rebelle. La cause profanée, les idées trahies, les sourires menteurs, la beauté avilie apparaissent à ses yeux ; il les méprise ; il demeurera insensible aux larmes, aux cris, aux insultes, aux menaces des individus ou des foules ; sa pensée, en marche vers un idéal nouveau, ne s'arrêtera pas. Des aspirations inconnues vont éclore dans son cœur. Riche de plus de souffrance et de joie, il poursuit une destinée toujours plus haute.

E tutto rimpiccioliscono gli uomini mentre tutto ingrandiscono i fati....

Ai-je, moi aussi, abandonné le héros dans le péril? Ai-je renié le maître que je m'étais choisi? J'ai failli le faire.

La situation fiumaine devenait très troublée au milieu de décembre 1919. Les négociations entamées avec le gouvernement de M. Nitti étaient sur le point d'aboutir. Une grande partie de la population refusait de croire aux promesses de « Cagoïa ». Le Conseil National, au contraire, était disposé à céder. Les légionnaires étaient très surexcités ; le bruit courait, parmi eux, de la prochaine arrivée de contingents français qui n'attendaient que la signature de l'accord entre les troupes régulières et les rebelles, pour venir occuper la ville au nom de la Conférence.

Dans l'entretemps, le major Reina, celui qui avait été le premier aux côtés de Gabriele d'Annunzio, la nuit de Ronchi, était arrêté sous une sotte accusation de « trahison ». A la vérité, Reina, plus soldat que diplomate, n'avait jamais oublié, lorsqu'il négociait avec le général Badoglio, qu'il parlait à un supérieur et non à un « plénipotentiaire ». Il n'avait pas fait preuve de toute la fer-

meté nécessaire ; certes, il n'était pas *in the right place,* en qualité de chef d'état-major du Commandant. Rien dans son passé de combattant valeureux et de militaire professionnel, ne le désignait pour être le porte-parole de d'Annunzio, en rebellion ouverte contre tout ce qui était contrainte, hiérarchie, routine dans l'univers. Pourtant son arrestation, exigée par une masse turbulente de jeunes officiers, me surprit douloureusement. Enfermé dans sa chambre du « Comando », voisine de celle où je travaillais, Reina attendait la décision de ses juges. La pensée qu'il y eût un *Bonnivard* au palais de Fiume m'était insupportable ; quelles que fussent ses erreurs, l'ancien chef d'état-major du Commandant ne méritait pas un tel traitement.

Le 19 décembre, j'annonçai à Gabriele d'Annunzio ma décision de quitter Fiume. Il n'essaya pas de me retenir. « Vous étiez, me dit-il, le témoin ; vous pouviez « devenir l'historiographe de l'*impresa;* vous ne l'avez « pas voulu. » Je lui dis mes griefs. « Je ne permets à « personne de critiquer la conduite de mes officiers » répondit-il sèchement ; puis il m'affirma de nouveau que le contre-torpilleur français *Touareg* se trouvait dans les eaux d'Abbazia ; c'était faux, mais il était de bonne foi, ses informateurs l'ayant (à dessein peut-être) mal renseigné. « Je n'aime pas de dire aux gens des choses « désagréables, déclara-t-il pour finir ; ceux qui ont été « mes compagnons ne cesseront pas de l'être ; mais on « reconnaîtra les bons *Fiumains* des mauvais. »

* * *

Le lendemain, un petit bateau m'emmenait à Volosca, près d'Abbazia, d'où je gagnai Venise sans difficultés.

Contact brusque avec la réalité ; retour à la vie médiocre et coutumière ; lamentation douloureuse de l'Europe déçue. Venise, indifférente et langoureuse, me parut

le plus provincial des séjours ; si l'on y parlait de Fiume, à midi sur la piazza, côté soleil, entre Quadri et Lavena, c'était pour colporter de ridicules histoires d'orgies néroniennes, de banquets où l'auteur des *Laudi* était tour à tour Balthasar ou Trimalcion, où ses compagnons étaient représentés comme les chevaliers de Dieu sait quelle table ronde !

Papotage cosmopolite ; je rencontre un personnage français ; il admire beaucoup Danon-Ciaux (c'est ainsi qu'il dit) mais il ajoute que le poète exagère : il s'en prend à la Conférence ; il ose attaquer M. Clemenceau : c'est intolérable !

Le langage pompeux et châtié de mon interlocuteur me surprend en même temps qu'il me ravit ; d'une voix courtoise et morne, il prononce des phrases comme il devait s'en trouver dans les articles de fond du *Constitutionnel*.

Les fanfares américaines résonnent à bord du *Pittsburgh*. Les marins, descendus à terre, achètent des souvenirs de Venise. Ils l'aiment, la Vénus de l'Adriatique ! Leur chef n'est-il pas décidé à emporter un plan détaillé de la ville afin d'en faire édifier une autre, exactement pareille, en Californie ? Il l'a dit : ce sera *a fine job*.

Au Danieli, on danse ; sur la *piazza*, des couples en voyage de noce tournoient autour des pigeons ; personne n'écoute la plainte de l'*Adriatico senza pace ;* Fiume bloquée, l'Istrie déchirée par la *ligne Wilson*, la Dalmatie sacrifiée, où des phares millénaires de culture latine vont s'éteindre, le Montenegro assassiné, malgré la protestation de courageux parlementaires anglais, malgré l'effrayant rapport du comte de Salis, autour duquel on a soigneusement organisé la conspiration du silence, l'Albanie, trahie par M. Nitti et qui prépare déjà les hordes pour la ruée sur Valona... On danse au Danieli et la vague n'apporte que les grotesques flonflons d'une musique nègre à bord d'un cuirassé yankee.

Untergang des Abendlandes?

Je ne resterai pas ici, je n'irai pas à Rome non plus. Il me faut la solitude, l'éloignement, l'oubli : c'est à Syracuse que j'irai finir l'hiver, dans cette villa Politi où le fantôme fraternel de mon adolescence rêve encore.

Le lendemain matin, un courrier de Fiume m'apportait des lettres; immédiatement, je reconnus la *sienne* :

Mio caro amico (1),

Qui tutto è tornato nella tranquillità; e il Consiglio nazionale mi ha dichiarato per la terza volta Salvatore di Fiume. Le dichiarazioni del Governo dimostrano che io solo *vedevo chiaro*. « Le borgne est roy entre aveugles ».

La vostra assenza ci è penosa, e la vostra opera ci manca.

Non disperiamo di rivedervi qui. Il buon Furst voleva partire stasera per venire a prendervi. È desolato di non poter lavorare con voi. E anche noi ce ne rammarichiamo profondamente.

Ridiamo delle innumerevoli favole che corrono per il Regno.

Qui le belle ore si alternano con le tristi. L'altra sera avemmo un meraviglioso convegno notturno sopra un colle marino, al chiarore delle fiaccole. Consegnai il gagliardetto agli « autoblindo ».

Tornate se potete.

Soltanto qui è la luce, e la vita.

Il vostro
Gabriele d'Annunzio.

28 XII 1919.

(1) Mon cher ami, Ici tout est redevenu tranquille, et le Conseil National m'a pour la troisième fois proclamé Sauveur de Fiume. Les

J'ai retrouvé la lumière et la vie : je voudrais crier de joie, hurler devant la mer, hurler pour que mon cri d'allégresse arrive jusqu'au fond du Carnaro. Je me contenterai de télégraphier (je sais un moyen sûr de *lui* faire parvenir les dépêches). Mais que peut-on télégraphier à Gabriele d'Annunzio? L'Ecriture vient à mon secours :

Beatus populus qui scit jubilationem. Quia melior est dies una in atriis tuis super millia.

La buraliste me regarde d'un air soupçonneux : « *che lingua sara mai ?* » Je réponds sans hésiter : « *inglese* ».

***

« Nous vous attendions, nous vous attendions ».

Exclamations, salutations, joyeux tumulte : la brebis égarée est rentrée au bercail.

Je vais diriger avec Ludovico Tœplitz de Grand Ry, le Bureau des Relations Extérieures qui est définitivement institué le 12 janvier 1920. Le 25 janvier, Tœplitz partira pour l'Italie et je resterai seul à la tête du *Foreign Office*.

déclarations du Gouvernement montrent que seul je *voyais clair*. « Le borgne est roy entre aveugles. » Votre absence ici est pénible et votre travail nous manque. Nous ne désespérons pas de vous revoir ici. Le bon Furst voulait partir ce soir pour aller vous chercher. Il est désolé de ne pouvoir travailler avec vous. Et nous aussi nous le regrettons profondément. Nous rions des innombrables légendes qui courent par le Royaume. Ici les belles heures alternent avec les tristes. L'autre soir nous avons eu une merveilleuse réunion nocturne sur une colline marine à la clarté des torches. J'ai remis le pavillon de combat aux autos blindées. Revenez si vous pouvez. Seulement ici est la lumière et la vie. Votre *Gabriele d'Annunzio*.

Désormais, une manne à l'acide saveur m'échoit en partage :

L'AMITIÉ D'UN GRAND HOMME

Un bienfait des Dieux? Dans l'atmosphère surchauffée du palais de Fiume, les consignes n'existent pas pour moi : à toutes les heures du jour et de la nuit, je puis franchir la triple barrière des gardes, pénétrer jusqu'au saint des saints, jusqu'à la chambre tapissée d'étendards où veille le poète. Des larmes d'encens brûlent dans une coupe de bronze; deux roses thé s'effeuillent dans une coupe de cristal; d'exquis bonbons au chocolat reposent dans une coupe d'argent, où l'été, s'exalteront des fraises. Il vaut mieux ignorer ces choses, tout au moins dans les articles que nous envoyons à l'étranger : « Dites qu'il y a des armes, des trophées. »

Il y a la partition de *Pelléas*, ouverte sur le piano.

Il y a, sur un guéridon, un exemplaire du *pastor fido*, celui-là même qui appartint à Pietro Metastasio, *poeta cesareo*.

Une âme grossière se rira de ces attributs esthétiques qui ne cessent d'environner, où qu'il aille et quoi qu'il fasse, notre César poétique. C'est dans cette chambre du palais de Fiume qu'il a conçu et rédigé son admirable Constitution, alliance parfaite de modération latine, d'équité médiévale et de hardiesse moderne. C'est dans cette chambre qu'il faillit être tué par un obus italien, il y a quelques semaines.

***

Trois heures du matin; j'ai travaillé jusqu'à présent avec le plus fidèle de mes collaborateurs, le poète américain Henry Furst; j'emporte la clef du bureau, nous descendons les escaliers sonores. Dans les hautes anti-

chambres, des officiers travaillent encore, sous les portraits des magnats hautains qui les regardent. Dans le grand hall faiblement éclairé, parmi les lourds meubles de chêne, les sentinelles veillent; les tapis de Smyrne étouffent leurs pas; en bas, sous les degrés, des arditi dorment pêle-mêle, enroulés dans leurs manteaux. N'étaient-ils pas ainsi,

Ces palais d'Italie où dormait l'Empereur ?

Un autre soir : un murmure lointain, une rumeur qui grandit; clameur, ombres en marche, lumières dansantes, piétinements précipités. Une cohorte tumultueuse envahit le palais; ce ne sont pas les Djins, ce sont les *uskocchi,* les pirates du Carnaro; ils portent à la lueur des torches le butin précieux : deux coffres pesants qu'ils viennent de saisir à bord d'un bateau en route pour l'Albanie. Les serrures tiennent bon, ne cèdent pas; enfin, elles sont forcées : rixdales et doublons se répandent soudain et les billets en liasses. Romantique attardé, je goûte une véritable ivresse en contemplant ce Delacroix de la meilleure manière. Les caissiers de l'expédition font emporter le trésor (près de trois millions). D'ailleurs, il n'y a rien à craindre : pas une seule de ces mains qui se crispent sur le fer ne se refermerait sur le plus sordide de ces billets de vingt sous, pas une! Les torches fument; on se croirait dans la halle d'un viking nordique. Et voici le Commandant. Un chant s'élève; le chant triomphal des Arditi :

Giovinezza, giovinezza,
Primavera di bellezza.

Chant sublime jailli aux heures tragiques du Piave, du cœur même de la race, chant que nul poète n'a écrit, chant que Gœthe eût envié à Dante!

La jeunesse, le printemps, la beauté? N'est-ce pas le même chant qui jadis, sur la colline adorable de Fiesole, fleurissait aux lèvres du Magnifique?

Quant' è bella giovinezza
che ci fugge tuttavia.

Lieux communs éternels, lamentation infinie de l'humain lignage, feuilles d'automne que le vent disperse, sanglots d'Homère et d'Antigone, ô douleur

ch' uom morto non risurge a primavera (1)

D'Annunzio a dit un jour, à Fiume : *La sorte mi ha fatto principe della giovinezza, sulla fine della mia vita.*

***

Je me demande souvent : « Qu'y a-t-il entre nous? » Il me parle avec bienveillance, avec gentillesse, avec générosité, toujours avec sympathie, quelquefois même avec affection. Je lui réponds toujours sur un ton de respectueuse déférence, d'admiration et de dévouement; je lui rends hommage et je fais bien d'en agir ainsi; il m'apprécie, j'en suis convaincu. Pourtant, qu'y a-t-il entre nous? Quelle défiance subsiste? Pourquoi un dialogue avec lui est-il toujours une bataille? Qu'est-ce donc qui me revêt d'une armure? Quel gantelet crispe ma main? Lui-même, dirait-on, se sent gêné parfois.

Trente ans nous séparent.

Trente ans.

Ἧλιξ ἥλικα τέρπει : je me sens plus fraternel, plus sensible à l'effusion, plus accessible à la confidence au-

(1) Michel-Ange: In morte di Cecchin de 'Bracci.

près d'un débardeur ou d'un menuisier de mon âge qu'auprès de Gabriele d'Annunzio.

A certains détails, on reconnaît en lui l'homme du XIXe siècle.

Un jour, il reçoit un sablier. « Je les aime infiniment, dit-il, j'en ai deux étagères couvertes. »

Il a l'*esprit de collection.*

L'idée de rassembler des objets plus ou moins identiques dans un appartement, en vue d'une jouissance égoïste, ne saurait apparaître à nos yeux que saugrenue et inadéquate à notre nature. Ces objets, pris séparément, peuvent être beaux; chacun d'eux pourrait être pour nous *a joy for ever* : un sablier, une édition ancienne, un vieil ivoire; je ne sache pas que cinquante-quatre sabliers, que dix-huit crucifix en ivoire, que vingt-trois éditions d'un même ouvrage me puissent faire plaisir. Qui de nous consentirait à habiter la maison de Dorian Gray ou celle d'Andréa Sperelli? Il faut à nos demeures de la clarté et de l'espace, de grands murs blancs, des fenêtres s'ouvrant sur des jardins sans statues, des coussins bigarrés et des parquets cirés. Le bric-à-brac nous fait horreur. L'autre siècle, on l'a dit, fut un siècle de collectionneurs; il n'eut pas de style propre. Notre âge ne veut pas emprunter sa parure aux morts.

Il aura sa beauté propre par quoi nous continuerons à vivre.

La jeunesse de Gabriele d'Annunzio nous accompagne en ce siècle de fer.

Poète, romancier, auteur dramatique, soldat, aviateur, orateur ou homme d'Etat, c'est toujours la même activité qui se dépense, force sans cesse renaissante, qui s'exalte, plus spontanée, plus vive, plus féconde à chacun de ses renouvellements; c'est la même capacité de travail qui semble dépasser les possibilités humaines.

On a parlé de son orgueil démesuré; on en cite des

exemples bizarres; un jour, à la fin du déjeuner, on lui sert comme à l'ordinaire une grande tasse de café au lait; son voisin (un invité, vague sénateur ou banquier), s'informe poliment : « Vous prenez toujours du café au lait, Commandant? — Oui, toujours, avant mon travail. » Un silence; puis, tout naturellement : « *Gœthe, invece, lo prendeva nero.* » Gœthe, AU CONTRAIRE, le prenait noir! »

Il éprouve un plaisir puéril à prononcer des phrases de ce genre. En réalité, cet orgueil apparent cache une probité d'artiste sans pareille.

Ah! Que ne donnerai-je pour que tant de mes compagnons d'âge qui se mêlent d'écrire, entendissent un seul instant parler l'auteur des *Laudi?* Ils seraient guéris pour toujours de leur sotte prétention!

Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans sa parole, c'est, si j'ose dire, sa *préciosité naturelle*. Des pensées, des images, des associations de mots qui paraîtraient chantournées dans n'importe quelle conversation, jaillissent si simplement, si ingénument dans la sienne, qu'une âme bien née ne saurait s'y tromper : c'est la nature même de son heureux génie qui permet au poète de s'exprimer ainsi et ce n'est pas une *pose,* et ce n'est pas une attitude, et ce n'est pas un esthétisme.

On a dit, non sans méchanceté, qu'il possédait la substance de tous les *ouvrages de référence* connus; mais sa connaissance des lieux est plus étonnante encore que celle des faits; la géographie, la nature du sol, le climat et ses influences sur l'atmosphère, sur la végétation, sur les hommes, toutes ces choses lui permettent de *situer* avec une précision sans égale, un phénomène quelconque.

Seul de tous les poètes du monde, après Hésiode et quelques Grecs que les braves gens d'aujourd'hui ne lisent guère, Dante a possédé ce don d'émouvoir par des images topographiques, géographiques et cosmologiques

qui se gravent à jamais dans la mémoire; seul, Dante a su animer ainsi de son souffle immense, la terre, la mer, les montagnes et le ciel tout entier, patrimoine assigné à l'homme.

Un orgueil apparent... bien souvent, j'ai eu l'impression qu'il y avait, dans l'âme du Commandant de Fiume, une sorte d'inquiétude pour le sort de l'œuvre accomplie. Admirable scrupule du créateur qui hésite et n'ose juger la chose créée.

Désespoir de Michel-Ange, quand la fresque fut terminée... Mais la fresque de Gabriele d'Annunzio continue; sa plus belle page peut-être, *Notturno*, est encore inachevée. Un esprit comme le sien ne s'arrête pas sur la sommation du général Caviglia. La parole du psalmiste convient à la nouvelle rescousse :

RENOVABITVR IVVENTVS TVA VT AQVĪLÆ

LÉON KOCHNITZKY.

L'Académie belge des Lettres françaises

Le Roi ayant daigné, sur la proposition de son Ministre des Sciences et des Arts, décider par un arrêté en date du 6 septembre 1920 la création d'une « Académie royale de langue et de littérature françaises » (1), et appelé à en faire partie dix écrivains et quatre philologues (2) qui à leur tour s'adjoignirent six confrères (3), l'inauguration de la nouvelle compagnie a eu lieu dans une séance solennelle, le mardi 15 février, au Palais des Académies.

La présence de LL. MM. le Roi et la Reine, ainsi que des représentants officiels des nations étrangères, conférait à cette cérémonie un air d'apparat. La qualité des auditeurs, parmi lesquels on remarquait les notabilités de la politique (4), des arts et des lettres (5), le ton des discours qui furent prononcés, accentuèrent encore la gravité de cette fête. Elle se déroulait

(1) Voyez le *Flambeau,* 2e année, nº 12, 15 décembre 1919.

(2) Les dix écrivains étaient : MM. Henry Carton de Wiart, Georges Eekhoud, Ivan Gilkin, Albert Giraud, Hubert Krains, Maurice Maeterlinck, Albert Mockel, Fernand Séverin, Paul Spaak, Gustave Vanzype; les quatre philologues : MM. Auguste Doutrepont, Jules Feller, Jean Haust, Maurice Wilmotte.

(3) Quatre écrivains : MM. Louis Delattre, Max Elskamp, Valère Gille, Emile Van Arenbergh; deux philologues : MM. Gustave Charlier et Georges Doutrepont.

(4) MM. Paul Hymans, Adolphe Max, Louis Piérard, Ruzette, notamment.

(5) Tous les fidèles lecteurs des nouveaux académiciens et l'on sait, quoi qu'on dise du public bruxellois, s'ils sont nombreux.

dans un décor austère, dans un local qu'une tradition déjà ancienne imprègne d'une atmosphère sérieuse, sévère même : elle fut digne du milieu, et la jeune institution que l'on célébrait, ne déméritera pas de ses aînées; il est même permis de se demander si elle ne les dépassera pas.

Mais venons-en aux faits.

A 10 1/2 heures, aux côtés du Ministre des Sciences et des Arts, prenait place le Bureau provisoire : MM. Ivan Gilkin, directeur; Wilmotte, vice-directeur; Carton et Giraud, membres; Spaak, secrétaire. Sur l'estrade et bien en vue (ce qui ravissait un public curieux des auteurs, sinon des œuvres), prosateurs, poètes et philologues composaient un tableau de grand style, imité de l'*Ecole d'Athènes*. Nos principales gloires littéraires étaient là; l'on reconnaissait la belle barbe de M. Vanzype, le toupet de M. van Arenbergh, la calvitie de M. Eekhoud, la moustache élégante de M. Valère Gille; mais on cherchait en vain le profil anglo-saxon de M. Maeterlinck : l'auteur de *la Sagesse et la destinée* n'aime point, paraît-il, les académies.

Il ne semble pas que le Ministre des Sciences et des Arts les affectionne particulièrement.

Discours de M. Jules Destrée.

M. Destrée commença, il est vrai, par déclarer que ce jour devait être « lourd de promesses »; mais il ajouta tout de suite qu'il était surtout « lourd de souvenirs » et il rappela les luttes qu'il avait menées avec ses camarades de la *Jeune Belgique* :

« Nous avons, s'écria-t-il, dénoncé la stérilité des académies, oui, messieurs ! et surtout la *nuisance* de l'esprit académique, de cet esprit tenacement attaché aux traditions, et systématiquement hostile aux *apporteurs* de neuf. »

Bien éloigné de ces écrivains qui réclament l'inter-

vention constante de l'Etat en matière littéraire, M. Destrée ne croit pas à l'Etat-Mécène :

« L'Etat peut donner des croix, des rubans, des titres et des subsides ; il ne peut pas donner du génie — et le génie seul importe. En installant aujourd'hui l'Académie, je n'ai pas la prétention de croire la littérature sauvée à jamais dans notre pays par le seul fait de son existence. Nous avons eu une littérature fort belle et fort riche en ses aspects divers, alors que nous n'avions pas d'Académie ; tout ce que nous pouvons souhaiter, c'est que cette richesse demeure et s'accroisse. L'Académie peut y aider, mais pour que l'influence de votre compagnie soit aussi salutaire que possible, il vous faudra, Messieurs, vous souvenir du passé que je viens de rappeler. Je suis persuadé que vous avez, autant qu'autrefois, le sens national et le culte du français ; il vous faudra aussi garder la méfiance de l'esprit académique, et de l'art officiel. »

Les deux classes de l'Académie ont écouté avec beaucoup d'attention et reçu avec une fort bonne grâce les conseils, nous allions dire : la leçon, que leur donnait avec une cordialité bourrue le Grand-maître de l'Université.

Au temps qu'il écrivait le *Journal des Destrée,* ce dernier professait le mépris des académies ; il proclamait leur « nuisance » (1), à la veille de la grande guerre, quand l'Association des écrivains belges faisait campagne afin que les droits des écrivains de langue française fussent reconnus à l'égal de ceux des écrivains de langue flamande.

Il ne prévoyait pas alors qu'il serait le Richelieu belge. Du moins, nos académiciens n'auront-ils pas à redouter qu'il leur demande de condamner Corneille.

Après avoir expliqué que le Gouvernement avait voulu qu'il y eût aussi des philologues à côté des littérateurs, « parce que la défense et l'illustration de la langue fran-

(1) Le mot n'est pas dans le *Dictionnaire* de l'Académie française ; il figurera sans doute dans le *Supplément* que l'Académie belge se propose de rédiger.

çaise comporte aussi un aspect scientifique », M. Destrée marqua un autre trait de la nouvelle académie :

La langue française dépasse singulièrement les frontières de la France. Non seulement dans les pays de latinité, Italie, Espagne, Roumanie, mais encore à Prague, à Varsovie, à Stockholm, en Suisse et au Canada, elle a ses fidèles, et des gens pour la comprendre, la parler et l'honorer. Pourquoi, entre tous ceux-là que réunit un lien si doux et si puissant, ne point créer un contact et une occasion de rapprochement? Pareille internationalisation semblait devoir être l'œuvre de l'Académie française ; mais puisqu'elle n'y a pas pensé, pourquoi n'y penserions-nous pas? La Belgique est politiquement si petite que son initiative ne peut froisser personne, elle a, d'autre part, acquis dans l'épreuve douloureuse de la guerre, un si grand prestige moral qu'on la reconnaîtra qualifiée pour cette ambition, et nos amis de Paris ne pourront que la considérer avec bienveillance puisqu'on devra travailler en fraternité pour la plus grande gloire de leur langue admirable. Ce n'est encore là qu'un projet séduisant, il dépendra de vous, Messieurs, d'en faire une réalité vivante. »

Projet séduisant, en effet ; mais qui ne paraît pas intéresser très vivement l'Académie française, car bien qu'elle y ait été invitée, elle n'a délégué aucun de ses membres : son secrétaire perpétuel, M. Frédéric Masson, en bon Napoléonien, « demeure, et ne se rend pas (1) ».

Discours de M. Ivan Gilkin.

Lorsque M. Destrée eut, au nom du Gouvernement, déclaré inaugurée l'Académie de littérature et de langue françaises, M. Ivan Gilkin se leva. Ses premières paroles seront, comme il dit, « un hommage de reconnaissance ». Il remercie le Roi, la Reine, le Ministre, au nom de l'Académie, au nom de tous les écrivains belges.

« Je parle, bien entendu, dit M. Gilkin, des écrivains qui ont dépassé la quarantième année, car la jeunesse n'aime pas les académies. »

(1) A-t-il dit à M. Destrée « la phrase », ou « le mot »? On ne saura jamais...

Et sur ce mot, M. Gilkin, lui aussi, y va, pour ainsi parler, de sa dissertation sur l'académie et l'esprit académique. A l'exemple d'Horace, il définit le jeune écrivain, puis l'écrivain parvenu à maturité :

« La jeunesse plaisante volontiers les académies; elle les attaque souvent avec violence. Et cela est fort bien. Ce faisant, la jeunesse est dans son rôle. Je ne scandaliserai, je n'étonnerai même personne, je l'espère, en rappelant que lorsqu'ils avaient vingt ans, tous les écrivains réunis aujourd'hui, dans cette compagnie nouvelle, détestaient les académies, toutes les académies, l'illustre Académie française, qui siège à Paris et qui est le splendide foyer littéraire du monde, aussi bien que l'Académie royale de Belgique, dont ils poursuivaient les membres de leurs moqueries et de leurs quolibets. Si un magicien — béni serait-il ! — d'un coup de baguette, nous rendait miraculeusement notre vingtième année et l'âme que nous avions à cet âge, j'en suis sûr, nous nous remettrions à détester les académies d'aussi bon cœur que nous le fîmes naguère. Par là nous ne ferions qu'obéir à une loi de la nature. A vingt ans le jeune écrivain est comme un enfant qui s'éveille à la vie. Il sent bouillonner en lui des forces présomptueuses, mal définies encore ; il ne sait comment les mettre en œuvre ; il faut qu'il apprenne son métier, qu'il cherche sa voie, qu'il parvienne à conquérir son art et sa liberté, qu'il travaille à dégager sa personnalité. Son expérience est mince, son jugement est encore faible, mais il lui faut des certitudes; aussi est-il naturellement dévoré d'un immense besoin de croire. Il se fait des dieux : plus il les adore, plus il hait les dieux des autres; il recherche les jeunes gens qui partagent sa foi, et il fonde avec eux une petite chapelle. Les petites chapelles sont les académies naturelles de la jeunesse. On s'y chauffe, on y surexcite ses croyances, ses adorations et ses exécrations, on excommunie les petites chapelles d'en face, car chacune d'elles ne voit dans les autres que le schisme ou l'hérésie. Mais toutes s'accordent merveilleusement sur un point : elles détestent ensemble les vieilles églises nationales qui sont les académies. Un mauvais plaisant me disait, il y a quelques jours, à propos de la fondation de notre compagnie : « Le gouvernement a créé une cible nationale que nos jeunes Apollons cribleront de leurs flèches. » Il se pourrait bien. Et j'engagerais mes collègues à se préparer au martyre, si je ne savais d'expérience, que les traits qu'on lance aux académies sont généralement inoffensifs. C'est le *Telum imbelle* du poète latin. Cependant, le jeune écrivain mûrit; au fur et à mesure qu'il approche de la force de l'âge et de la production, sa personnalité s'affirme; obéissant aux puissances

obscures qui règlent la vie des hommes de lettres et qui l'avaient à ses débuts enfermé dans une petite chapelle, il s'y sent bientôt mal à l'aise et se voit finalement contraint d'en sortir. Complètement formé, il se dégage de tous les liens qui gêneraient ses mouvements, il marche désormais seul dans la vie. S'il a encore une religion esthétique, elle est bien éloignée du fanatisme de ses débuts; elle se fait large et tolérante. Sorti des rangs des apprentis et des compagnons, devenu dans son art son propre maître, il regarde avec estime ses émules sortis comme lui des petites chapelles d'autrefois, il apprécie leur valeur, il lui plaît de les rencontrer et d'échanger avec eux des réflexions inspirées par l'expérience de la vie et par une longue pratique de l'art. L'heure de l'Académie a sonné pour lui. »

M. Ivan Gilkin, qui a plaidé les circonstances atténuantes en faveur des académies, légitime ensuite la naissance de la Compagnie dont il est le directeur provisoire :

« En Belgique, s'il y avait depuis longtemps une académie ouverte aux peintres et aux sculpteurs, aux graveurs, aux musiciens et aux architectes, s'il y avait une autre académie accessible à nos écrivains flamands, nos poètes, nos romanciers, nos conteurs et nos dramaturges, depuis que la classe des Lettres de l'Académie royale leur avait fermé ses portes, il y a quelque trente ans, se voyaient privés de cet avantage. Il semblait que l'Etat les traitât avec moins de bienveillance que les autres artistes, précisément à l'heure où les lettres françaises de la Belgique faisaient montre d'une fécondité, d'une puissance, d'une originalité et d'un éclat auxquels jamais encore elles n'avaient atteint. La fondation de notre compagnie répare magnifiquement cette injustice. Elle est accueillie par nos écrivains avec une infinie reconnaissance; elle sera saluée par toute l'élite intellectuelle du peuple belge avec une grande satisfaction; elle sera approuvée enfin par tous les bons citoyens, qui, soucieux de l'avenir de notre peuple, dans ces temps troublés où les appétits matérialistes déchaînés menacent l'essence morale de la civilisation, ne sauraient rester indifférents à la naissance d'une institution dont ils comprennent la haute valeur symbolique, car elle signifie que l'Etat belge accepte des mains de nos écrivains la couronne idéale que leur art désintéressé tresse infatigablement pour la gloire de la patrie, et qu'aux yeux du monde entier il la place solennellement sur son front. »

M. Ivan Gilkin parle bien, encore qu'il s'efforce de parler comme tout le monde : le poète de la *Nuit* ne porte point dans la prose le goût de l'image neuve et

de l'épithète rare; en revanche, il manie le lieu commun avec une aisance peu commune et sa verve s'épanche avec une abondance généreuse. On le verra particulièrement dans la seconde partie de son discours, car l'orateur va payer « un hommage de reconnaissance » à ceux « qui comptèrent parmi les meilleurs, les plus vaillants, les plus grands d'entre nous et qui seraient là, au premier rang, si la mort hélas! ne les avait ravis à notre affection et à l'admiration de tous ». M. Gilkin évoque leurs ombres.

Elles défilent toutes, l'une après l'autre, en bon ordre : en tête, Max Waller, la *Jeune Belgique,* Lemonnier. Citons le « couplet », si nous osons ainsi dire, consacré à l'auteur du *Mâle*; sans compter qu'il est « bien venu », il donne une idée juste de la manière de l'orateur :

« C'est en 1881, l'année climatérique où la *Jeune Belgique* fut fondée, que Lemonnier publia le premier de ses grands ouvrages littéraires, *Le Mâle,* qui établit définitivement sa réputation de grand écrivain, et qui rallia autour de lui toute la jeunesse littéraire de la Belgique. Dès ce moment, il fut reconnu par cette jeunesse comme son aîné et son chef. Entre elle et lui se nouèrent les liens de l'amitié la plus franche et la plus cordiale. Cette amitié fut scellée dans un banquet célèbre qui signifia bruyamment à la Belgique qu'elle possédait un grand romancier et qu'elle avait dorénavant, bon gré mal gré, à s'incliner devant son génie.

Et certes, la nature avait doué Camille Lemonnier d'un génie véritable. Elle lui avait donné, comme aux meilleurs de nos peintres, un œil prodigieusement sensible à toutes les richesses des couleurs et des formes, à toutes les vibrations de la lumière.

Avec la faculté de voir le monde innombrable des choses mille fois plus intensément et plus magnifiquement que les autres hommes, elle lui avait donné le pouvoir non moins splendide de les nommer.

Aucun écrivain du XIX[e] siècle, si ce n'est Victor Hugo, n'a possédé comme Camille Lemonnier, les richesses du dictionnaire, n'a disposé pour formuler sa pensée ou ses sensations, d'un nombre aussi considérable de mots; nul ne s'est grisé comme lui de sa puissance verbale.

Celle-ci lasse parfois le lecteur, mais dans les meilleurs ouvrages de Lemonnier elle finit par le vaincre, elle l'entraîne dans son ivresse,

dans sa folie, dans son orgie, qui ressemble aux orgies sacrées des Bacchantes; son mouvement irrésistible, son bruit étourdissant, son délire surhumain révèlent la présence d'une divinité.

Telle est chez Lemonnier la Bacchante des mots; elle n'est point artificielle et froide, née seulement de la mémoire et de la rhétorique; elle est naturelle et vivante, instinctive, presque animale, jaillie des sources profondes et bouillonnantes de sa sève vitale. A elle seule, elle fait soupçonner son génie. Mais ce ne sont là que les premiers dons que lui a faits la nature. Elle lui a accordé des instincts d'une étrange profondeur, qui communient avec tous les instincts primordiaux de la vie, qui sentent tous les frissons de l'animal, tous les frémissements, tous les appétits, toutes les fécondités, toutes les énergies déchaînées dans la multitude innombrable des organismes vivants.

Si grossières, si brutales, si bestiales que celles-ci puissent paraître aux yeux du commun des hommes, l'ivresse panthéiste de l'artiste les illumine et les magnifie. Elle les lui montre si formidables dans leur emportement sauvage, et si grandioses dans leur harmonie orageuse, que sous leurs ruées, leurs assauts, leurs fureurs et leurs monstruosités, dans la vision aveuglante de leur effroyable, resplendissant et immortel effort, le pressentiment d'une présence divine fait trembler tout son être, l'inonde d'une joie indicible et l'emporte dans un enthousiasme religieux jusqu'au contact presque physique du Dieu de la nature, invisible et pourtant si proche, si effectivement présent que la chair éperdue croit sentir courir sa chaude haleine dans un suprême et ineffable baiser. »

Après Lemonnier, Rodenbach, Verhaeren. Cortège funèbre, catalogue de nos gloires...

Chacun de nos écrivains reçoit une part d'éloges largement mesurée et calculée équitablement. M. Gilkin s'efforce de n'en omettre aucun. Il distribue les louanges, inexorablement et son palmarès s'allonge. Il parle depuis plus d'une heure. C'est Ivan le Terrible!... Le mot n'est point de nous, mais d'un Académicien. D'un Immortel encore, cet impromptu qui circule:

Il parle, parle encore, toujours; rien ne surnage
Et tout est submergé, jusqu'à Louis Piérard.
Une voix dit: « C'est du Ménage. »
Je pense: « Ah, que n'est-il Conrart! »

Mais l'orateur a pris un parti héroïque. A la soixante-dixième minute, le pontife se change en sacrificateur : il avait déjà, sans le faire exprès, supprimé De Coster, Nautet, Frédérix et Potvin ; voici qu'il immole froidement Van Lerberghe, Maubel et Gilbert (Eugène). Il a fini.

Non pas. Il jure que « rien de ce qui concerne la littérature française de la Belgique dans son activité actuelle ne lui sera étranger » et nous promet que l'Académie « publiera un bulletin de ses travaux ». Il a fait appel à toutes les ressources de la rhétorique (*omnia pandere vela*) ; il termine sur une « apostrophe » :

Sire, Madame, Monsieur le ministre, Mesdames et Messieurs, l'Académie qui ouvre pour la première fois ses portes, sera, j'ose l'affirmer, digne de ses hautes destinées, digne des grandes ambitions et des nobles espérances de notre jeune littérature nationale, digne de l'estime des écrivains de la noble France, digne enfin de la pensée élevée et généreuse de son royal fondateur et de son ministre, dont elle honorera de génération en génération les noms à jamais glorieux.

Sur cette péroraison qui ne manque pas de pompe, le directeur provisoire se rassied ; le public applaudit.

Discours de M. Maurice Wilmotte.

M. Wilmotte fut plus concis. Philologue de métier, appelé à représenter la philologie, il eut, de son propre aveu, conscience du « rôle subordonné » qui lui était échu dans cette solennité.

Après avoir indiqué en passant le rôle d'un Warnkoenig et d'un Hoffmann von Fallersleben dans la renaissance de la culture flamande chez nous, il s'est demandé « si c'est un pur hasard qui a voulu que le rappel à l'intérêt dans le domaine de nos études romanes fût également dû à un fils de la Germanie ». Et il a dessiné d'un crayon habile et tendre un croquis de ce « fils de la Germa-

nie » (1). Ayant suivi à Bruxelles son maître, le prince Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, dont il était le bibliothécaire, Auguste Scheler a « déployé à notre profit les qualités les plus solides de la race à laquelle il avait d'ailleurs dit adieu pour devenir un excellent Belge ». Il avait une foule de qualités :

Probité intellectuelle; exactitude scrupuleuse, curiosité un peu bornée du côté des lettres, jamais lasse du côté des mots, modestie dans les petites découvertes, encore rare dans cet âge héroïque de la philologie — mais, M. Wilmotte ne le dit pas, aujourd'hui coutumière dans cette discipline — abondance, ténacité, je ne vois — assure le savant professeur de Liége — aucune qualité professionnelle du philologue qui lui ait été refusée par la nature.

A l'éloge de ce Belge d'adoption succède celui d'un Belge de naissance, du Liégeois Grandgagnage qui fit tant pour nos études de dialectologie.

« Mais, observe à propos le piquant philologue, il faut savoir se borner. Et le conseil de Boileau, qui chante dans ma mémoire, me semble d'autant plus opportun que plus encore que nos confrères des lettres belges, je me crois obligé, en ce moment, à détourner mon regard du passé et à le diriger vers nos tâches futures. On ne nous a pas groupés en une académie pour composer et réciter des oraisons funèbres. »

Aussi M. Wilmotte annonce-t-il qu'il va examiner le « programme de recherches », tracé à l'Académie.

Au témoignage de M. Wilmotte, bon juge, ce programme a quelque chose d'effrayant, parce qu'il n'y a pas pour le réaliser assez d'académiciens philologues :

« Qu'on daigne considérer que le jour où nous nous réunîmes pour la première fois, nous étions en tout quatre, comme il y a quatre mousquetaires, et non trois; que maintenant, nous sommes six, il est vrai, et que dans un avenir plus ou moins éloigné, nous pourrions bien être la dizaine.

J'ajoute que l'on nous promet des concours étrangers, ce qui portera notre effectif à quatorze, le jour lointain où nous aurons usé, jusqu'à la lie, de la faculté de renforcement qui nous est concédée.

(1) Scheler était Suisse, du canton de Saint-Gall.

On me dira qu'en tel nombre, nous n'aurons assurément qu'un faible mérite à réaliser les entreprises diverses, dont les cahiers des charges ne sont pas encore dressés.

Eh bien! permettez-moi de contrarier un sentiment qui paraîtrait naturel à la plupart. »

Et M. Wilmotte, qui est contrariant, use de cette permission « jusqu'à la lie ». Et l'on sera de son avis: on regrettera qu'il n'y ait pas plus de philologues, qu'il n'y ait pas uniquement des philologues... Devant quel formidable « cahier des charges » se trouve, en effet, la jeune académie! Il lui faut mener à terme l'entreprise d'un inventaire de nos anciens textes, de nos anciens dialectes, et des parlers romans actuels de Belgique; surveiller et favoriser l'expansion de la langue française et travailler à en maintenir l'intégrité; constituer le *corpus* des apologistes de cette langue, rapprocher ceux qui l'ont étudiée scientifiquement de ceux qui l'enseignent, en signaler les altérations en ce pays et ailleurs, enregistrer annuellement son progrès et son recul.

« Si trois siècles d'histoire consacrent glorieusement le privilège des quarante immortels et interdit à quiconque d'empiéter sur leurs nobles attributions, ils seront les premiers à se réjouir de voir, en ordre subsidiaire et dans le plus respectueux accord avec eux, une jeune institution associer son zèle au leur, pour des travaux de défense intellectuelle et morale, dont l'intérêt dépasse les limites de la France. »

Ce fut la conclusion applaudie d'un discours bref, agréable et nourrissant.

Discours de M. Albert Giraud.

M. Albert Giraud était chargé de souhaiter la bienvenue aux quatre écrivains nouvellement élus. Il s'est acquitté de ce devoir, en s'appliquant à ménager « les susceptibilités qu'ils pourraient avoir, et la modestie qu'ils ont certainement ».

Le hasard des votes a fait sortir de l'urne les noms

d'un seul prosateur et de trois poètes. M. Giraud a salué d'abord le prosateur.

« Nous n'avons pas perdu le souvenir de l'étudiant blond et rose qui nous apparut un jour, à la fois timide et hardi, tenant à la main un petit livre écrit sur les bancs du collège. C'était les *Contes de mon village* et il en venait de son village, de ce village qu'il aimait comme Joachim du Bellay aimait le sien, Fontaine-l'Evêque!... Et pendant plus de trente ans, il nous est revenu de son village, de son village et de ce coin de Wallonie qu'il adore, avec des visions toujours jeunes et fraîches dont le charme ne se fanera plus. »

Des trois poètes, deux viennent du Parnasse; le troisième « descend de la montagne d'en face ».

« Le premier, M. Emile van Arenbergh est le doyen de nos rimeurs, le doyen par l'âge, qu'il porte vertement, et par le talent... Avec une patience et une conscience qui eussent attendri Malherbe et Flaubert, il frappa de la sorte, une à une, ces *Médailles* (1) qu'il a faites et refaites avec un soin jaloux, qui vont enfin être publiées et qui prouveront que, contrairement aux peines d'amour dont parle Shakespeare, les peines d'art ne sont jamais perdues.

« Comme son aîné, M. Valère Gille avait le culte des belles lignes et des belles sonorités, mais, loin de se confiner dans une forme fixe, il se répandit dans tous les sens avec l'impétuosité de la jeunesse. Il fit sourire, chanter et danser les strophes. Il commença par préférer la grâce à la force. Que de jolies odelettes joyeuses il a éparpillées, comme en se jouant, sur son chemin! Dans *La Cithare* cependant, qui attira l'attention de l'Académie (2) et dans *La Corbeille d'octobre,* où vibre un accent profond, il laisse prévoir une transformation. Il se pourrait que l'œuvre de sa maturité nous réservât quelque surprise.

« M. Max Elskamp est un écrivain en révolte contre la tradition, un poète d'exception, dont on peut reconnaître le talent sans épouser la doctrine. Quand *Dominical* parut, je fus vivement impressionné par une forme à la fois barbare et raffinée, qui se prêtait, avec bonheur, à des rappels de complaintes enfantines et de chansons populaires, et dont le pittoresque excellait à évoquer, sans trop les décrire, certains coin du vieil Anvers. Car, que M. Max Elskamp s'en défende ou non, il est un poète anversois. Son œuvre est riveraine de l'Escaut. J'imagine volontiers que M. Max Elskamp eût désiré vivre à Anvers, il y a des siècles, quand elle était ville libre. C'est un poète nostalgique et hanséatique. »

(1) Voyez le *Flambeau* du 25 avril 1920, 3e année, no 4, p. 478.
(2) Entendez: l'Académie française.

Lorsqu'il eut, avec une malice enjouée, fait l'éloge des nouveaux Immortels, le poète du *Laurier* souhaita que l'Académie fît toujours des choix aussi heureux.

« Soyez-lui, dit-il, bienveillants, même si elle se trompe et considérez, je vous en prie, que le hasard vous fait assister à la naissance d'une Académie. C'est un événement peu fréquent et paradoxal. Soyez-lui indulgents à cause de la nouveauté du spectacle, j'allais dire du divertissement qui vous est offert. »

Ce joli discours, fin et délicat, fut le dessert exquis de ce copieux régal académique.

Il était tard; la cérémonie avait duré longtemps; cela abrégea bavardages et commentaires. Pourtant, on s'étonna en général, dans l'escalier, que les académiciens belges eussent voulu se faire pardonner préventivement jusqu'à leur existence même, se laver de reproches que rien ne justifiait encore, et plaider « non coupables » avant même que d'avoir eu l'occasion d'agir. Un pareil excès de timidité confond. Il est surprenant aussi, remarquaient les auditeurs, que ces académiciens se soient imposé d'être si austères; sans doute désirent-ils qu'on les prenne au sérieux et veulent-ils décourager les plaisantins. Au demeurant, on s'accordait à trouver que la journée avait été bonne pour nos Lettres: l'Académie royale de langue et de littérature françaises sera, en quelque sorte, la citadelle de la Latinité, aux confins du monde germanique.

TAEDA.

Bulletin bibliographique

Isabelle Errera : *Répertoire des peintures datées* (G. van Oest et Cie, Bruxelles, 1920, tome I, un vol. in-4°, 451 p.)

Cet ouvrage est clairement présenté, solidement documenté et il est appelé à rendre des services. Après une courte préface explicative, on y trouve toutes les peintures datées dont l'auteur a pu avoir connaissance. La plus ancienne est de l'an 1081; les autres, quelle que soit l'école à laquelle elles appartiennent, sont classées par année et dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs, avec l'indication de leur origine, de leur sujet, de leur emplacement actuel et des ouvrages qui les mentionnent. Ces données sont dépouillées de toute littérature, ramassées en de brèves notations. Il y aura, à la fin du second tome, une table des matières qui sera, en réalité, la nomenclature de tous les peintres cités dans le recueil, avec leur date de naissance et de mort ou du moins la détermination de leur époque et celle de leur nationalité.

Au commencement du tome premier est placée une très abondante bibliographie dont la constitution est à elle seule un travail fort important et des plus utiles. En la parcourant, on saisit l'étendue immense des recherches dont ce répertoire est l'aboutissement et l'on reste confondu devant l'énergie qui a dû être dépensée dans la réalisation d'un tel effort.

Mme Errera n'en est pas, d'ailleurs, à son coup d'essai. Elle a formé, jadis, une collection d'étoffes comprenant beaucoup de documents rares et précieux; elle a eu la générosité de s'en séparer et d'en faire don aux musées royaux des arts industriels et décoratifs (Musées du Cinquantenaire). Et, l'ayant donnée, elle ne s'en est pas désintéressée, mais elle a continué de l'enrichir par de nouvelles acquisitions, et elle en a fait le catalogue. Ce catalogue est une œuvre scientifique de haute valeur; indépendamment de la gratitude qui lui est due pour le magnifique cadeau qu'elle a fait à nos musées, il faut savoir tout spécialement gré à Mme Errera d'avoir vérifié sa documentation avec un soin scrupuleux et d'avoir eu la sagesse de s'entourer, pour ce travail, des informations les plus autorisées (1). En décrivant, classant et reproduisant,

(1) *Catalogue d'étoffes anciennes* réunies et décrites par Mme ISABELLE ERRERA. Catalogue orné de 420 photogravures exécutées d'après les clichés de l'auteur. (Bruxelles, Falk fils, 1901.)

selon de sûres méthodes, tous ces tissus anciens, c'est une véritable et savante histoire des étoffes que cette érudite nous a donnée. Mais le champ d'étude où elle exerce son activité est très vaste et après avoir rédigé ce catalogue, — dont une seconde édition augmentée et revue, a été publiée par elle, sous les auspices des Musées royaux du Cinquantenaire (1), — elle en a fait un autre : celui des broderies anciennes qu'elle a aussi données aux musées des arts décoratifs et industriels et qui sont venues se joindre à l'admirable collection de dentelles formée par M. Van Overloop, conservateur en chef de ces musées (2).

Enfin, Mme Errera a présenté peu de temps avant la guerre, au public des curieux et des étudiants, sous l'aspect d'un joli volume de format commode et de présentation élégante, un *Dictionnaire-répertoire des peintres depuis l'antiquité jusqu'à nos jours* (3). C'est ce dernier travail qui l'aura amenée, sans doute, à composer le répertoire des peintures datées. Celui-ci permet, notamment, de relever avec facilité et promptitude la date d'apparition dans le domaine de l'iconographie de thèmes religieux ou allégoriques, des types divers de scènes de genre, des figures en rapport avec toutes les dévotions localisées dans le temps ou dans l'espace, ; on y peut reconnaître également, chez un même artiste, des prédilections marquées, permanentes ou correspondant seulement à diverses périodes de sa carrière, et les synchronismes relevés entre les œuvres des maîtres et celles des artistes de second plan peuvent aider à mesurer la portée et la diffusion de certaines influences.

Il est inévitable que dans un tel ensemble de documents, quelques lacunes demeurent. Toutes les peintures datées ne sont pas citées dans ce répertoire. L'auteur a catalogué toutes celles qu'il a rencontrées, dont il a pu relever l'existence ou dont il a simplement trouvé la mention. Mais il en est qui se trouvent depuis de nombreuses générations dans la même famille et y sont pour ainsi dire oubliées ou ignorées ; il en est d'autres dont les signatures et les dates sont couvertes d'un repeint ou, simplement, d'une couche de poussière, et seront retrouvées dans l'avenir.

Après avoir étudié le style des œuvres ainsi récupérées sur la masse

(1) Musées royaux des arts décoratifs de Bruxelles. *Catalogue d'étoffes anciennes et modernes* décrites par Mme ISABELLE ERRERA. Deuxième édition, ornée de 600 photogravures exécutées d'après les cichés originaux. (Bruxelles, Lamertin, 1907.)

(2) *Collection de broderies anciennes* décrites par Mme ISABELLE ERRERA. Catalogue orné de 104 photogravures. (Bruxelles, Lamertin, 1905.)

(3) Paris, Hachette, 1913.

des productions anonymes et avant de s'engager dans des recherches historiques et scientifiques longues et, parfois, compliquées, on pourra grâce à ce répertoire effectuer une première vérification d'authenticité, en comparant le sujet et le caractère de ces œuvres à ce que leur auteur peignait vers le temps où il les a datées.

Il serait puéril d'énumérer les multiples facilités de travail que cet ouvrage apporte à tous ceux qui s'occupent de l'histoire de la peinture. Signalons plutôt, à côté de cette documentation qu'elle a pris la peine de rassembler et qu'elle met à la portée de tous, une autre bonne et belle œuvre de Mme Errera. Dans son hôtel de la rue Royale, ancien refuge des abbés de Grimberghen (1) elle a créé, dans un but d'éducation artistique, une bibliothèque d'art et d'art appliqué, où le public est admis à des jours déterminés. Cette bibliothèque comprend un nombre sérieux d'ouvrages importants et luxueux, abondamment illustrés, et, surtout, de très nombreuses revues d'art étrangères; elle constitue donc un fonds des plus importants qui multiplie dans de notables proportions les possibilités d'étude réservées au public bruxellois par les autres bibliothèques d'art de la ville. (Musée royal des Beaux-Arts, Musées du Cinquantenaire, Académie des Beaux-Arts.)

En même temps que nous insistons sur l'intérêt que présente le *Répertoire des peintures datées,* nous saisissons l'occasion de rappeler à tout le public intellectuel, l'existence de cette bibliothèque créée par Mme Errera; elle est l'œuvre d'éducation artistique la mieux conçue et la plus féconde que l'initiative privée ait réalisée dans notre pays.

MARGUERITE DEVIGNE.

A. E. M. Grétry : *Réflexions d'un solitaire.* Manuscrit inédit publié par les soins de la Commission pour la publication des œuvres des anciens musiciens belges, avec une introduction et des notes par L. SOLVAY et E. CLOSSON. (Bruxelles, Van Oest, 1919-1920, 2 vol. in-8°.)

Ce qui a paru jusqu'à présent des *Réflexions d'un solitaire* de Grétry constitue deux forts volumes grand format, de IX-259 et de 306 pages.

Le texte a été préparé avec un soin pieux par MM. L. Solvay et E. Closson; la publication, fort élégante, est assurée par l'éditeur Van Oest, sous les auspices du Gouvernement belge.

Cet hommage était dû au maître liégeois.

Les *Réflexions d'un solitaire* étaient jusqu'à présent restées iné-

(1) Voyez sur cet hôtel le *Flambeau* du 20 juin 1920, 3e année, n° 6, p. 832.

dites. Elles formaient huit gros cahiers manuscrits auxquels Grétry travaillait sans relâche lorsque la mort vint le surprendre (24 septembre 1813). Les héritiers du musicien prirent peu de soin de l'ouvrage : au cours du siècle dernier, il se dispersa aux quatre vents et fut même en partie détruit. Aussi, lorsque la « Commission pour la publication des anciens musiciens belges » désira publier les « Réflexions » comme complément à l'édition définitive de l'œuvre musical de Grétry, il fallut faire appel à la bonne obligeance de M. Paul de Grétry, un petit-neveu du maître, de la *Bibliothèque Nationale* et de l'*Opéra,* de Paris, du *Musée Grétry,* de Liége, qui détiennent chacun des fragments plus ou moins importants des *Réflexions.* Et encore, l'ouvrage n'a-t-il pas pu être retrouvé dans son intégralité.

Les « Réflexions » sont la suite de trois volumes publiés en l'an X et intitulés *La Vérité.* Le savant musicologue Michel Brenet appelle ces derniers un « prolixe et inutile ouvrage ». Ceci est d'un érudit sans charité. Pourtant, ainsi que le fait remarquer ingénieusement M. Solvay dans sa préface, ce sont précisément les écrits littéraires de Grétry « qui ont fourni à ses biographes les raisons les meilleures de louer son esprit novateur et la hardiesse de ses théories musicales, très en avance sur son siècle, prêchant le respect de la nature, la vérité de l'expression, la justesse de la déclamation, l'accord constant entre les paroles et l'accompagnement. »

Assurément, Grétry serait fort marri si on prenait au sérieux le terme *radotages* dont il qualifie lui-même ses propos. Pour lui, ce mot n'est que boutade et feinte modestie. Il serait justifié pourtant si, en dénombrant les pages qui ne sont que déchets, on ne songeait que le musicien de *Richard Cœur de Lion,* dissertant de toutes choses à la manière des hommes du XVIIIe siècle, est l'écho de Diderot, de Grimm, de Jean-Jacques Rousseau qu'il a lus assidûment et connus de près.

A parler franc, si les opinions musicales de Grétry ont de l'intérêt — et ceci ne peut faire aucun doute — il serait fort utile de les isoler et de les présenter sous un volume restreint, groupées logiquement.

Dans le tome II, paru récemment, Grétry ne fait guère œuvre de théoricien de la musique ni de philosophe de l'art : c'est un aimable vieillard qui sans se lasser donne son avis sur toutes choses. Il disserte sur la tolérance (chap. IV), l'unité de création (chap. VIII), les mouches (chap. IX), la physique (chap. LVI), le carbone (chap. XLIX), le phosphore (chap. LX) ; il se demande « si la pluralité des femmes est désirable, soit pour l'avancement de la population, soit pour le bonheur des individus » (chap. LXIX). L'éducation (chap. XLV) lui semble « une violation faite à la nature ». Les jour-

naux de son temps lui paraissent être tous des « feuilles beurrières »; serait « d'un prix inestimable », le journal rédigé avec impartialité, qui ne rendrait compte que des bons ouvrages et « dédaignerait même de citer les mauvais et les médiocres » (chap. LI).

Le sujet de l'amour lui tient à cœur; il y revient constamment et l'associe volontiers à des préoccupations musicales. Critiquez-vous les dissonances dans la musique d'aujourd'hui? Voici ce qu'en dit le bon vieillard: « c'est dans les dissonances que l'amour cherche l'unisson et s'il le trouve trop parfait, gare la monotonie de l'ennui! » (p. 53). Aimez-vous les théories qui font de la musique un aspect de la mathématique de l'Univers? Ecoutez Grétry observant le bourdonnement des mouches: « ce qui me parut singulier, fut de voir que celles qui étaient en rapports harmoniques, 1, 3, 5, se recherchaient avec plus de ténacité et que celles qui étaient en rapports dissonants s'éloignaient les unes des autres au lieu de s'accoupler » (p. 39). Un seul chapitre, le 29e, paraît annoncer des choses sérieuses. Il est intitulé « Appendice à mes Mémoires ou Essais sur la Musique ». Grétry y manie la plume avec verve pour rabrouer Marmontel de ses « marmontellades », l'égratigner en retour de la belle façon et se défendre du reproche d'ingratitude.

En passant, cette réflexion sur l'importance de la qualité de la poésie: « je dis que, sans un bon poème, le musicien n'obtiendra jamais qu'un succès médiocre » (p. 103).

Au chapitre XLV, cette déclaration de principes: « Il serait aisé d'enveloper ce chapitre de la plus obscure métaphysique, c'est-à-dire du plus sublime galimatias. Abstenons-nous en et soyons clair, s'il est possible, pour dire quelque chose de positif. » Voilà des paroles que liraient avec horreur beaucoup de littérateurs contemporains fussent-ils même lauréats de l'Académie Goncourt.

FRANZ HACKS.

Les Bacchantes d'Euripide

Traduction nouvelle de Henri Grégoire.

PERSONNAGES

DIONYSOS, fils de Zeus et de Sémélé (fille de Kadmos).
KADMOS, fondateur et premier roi de Thèbes, qui a transmis le sceptre à Penthée (vieillard).
TIRÉSIAS, devin et prophète (vieillard aveugle).
PENTHÉE, fils d'Echion et d'Agavé (fille de Kadmos), roi de Thèbes, (jeune et violent).
AGAVÉ, sœur de Sémélé, Autonoé, Inô (filles de Kadmos), épouse d'Echion, mère de Penthée.
UN GARDE DE PENTHÉE.
LE PREMIER MESSAGER : un bouvier du Cithéron (vieillard).
LE SECOND MESSAGER : un garde de Penthée.
LE CHŒUR : quinze Bacchantes d'Asie, formant le *thiase* ou cortège de Dionysos.
Gardes ; Bacchantes thébaines, compagnes d'Agavé.

Les *Bacchantes* d'Euripide, la dernière en date (avec l'*Iphigénie à Aulis*) des tragédies conservées du grand poète (406 avant Jésus-Christ), jouée à Athènes après sa mort, fut probablement écrite en Macédoine.

Euripide, âgé de soixante-quatorze ans, résidait alors à la cour du roi Archélaos. Peut-être la pièce était-elle destinée au théâtre d'Edesse (aujourd'hui *Vodena),* ou encore à celui de Dion, en Piérie. Par deux fois, le chœur célèbre la Piérie et ses fleuves. Dans ce pays pittoresque et sauvage le culte de Dionysos avait conservé, mieux qu'en Grèce, son caractère primitif.

Les Bacchantes sont, comme on l'a dit, un *mystère* païen, un *miracle* de Dionysos ou Bacchus, le Dieu du vin. Le culte de ce Dieu, d'origine thrace, fut introduit en Grèce relativement tard. C'était un culte violent, passionné, extatique, « orgiastique ». Il semble que les cités grecques ne l'aient pas accueilli sans résistance. La légende de Penthée garde le souvenir de ces luttes du pouvoir civil contre une religion « orientale » dont il craignait l'effet sur les mœurs.

Euripide, qui dans le reste de son œuvre nous apparaît comme un rationaliste, a traité ce sujet des *Bacchantes* avec une ferveur

mystique qui a fait parler de sa « conversion ». En plus d'un endroit, son Dionysos évoque à nos yeux l'image d'un martyr chrétien devant des juges païens. Le conflit entre la *foi* et la *raison* est décrit ici avec des traits presque modernes (1).

Une extrême variété de ton et de style règne dans ce drame, où des tableaux pittoresques, des discussions philosophico-religieuses, des scènes presque comiques, alternent avec les plus beaux chants du théâtre grec et le dialogue le plus pathétique de tous les théâtres.

La scène est à Thèbes. Au fond, le palais royal. Devant le palais, quelques décombres, entourés d'un mur qui forme une petite enceinte triangulaire. Au milieu de ces décombres, le tombeau de Sémélé, « la foudroyée », d'où s'échappe parfois un filet de fumée. Le mot *Abaton* « lieu inviolable » est gravé sur le petit mur d'enceinte.

Dionysos, qui a pris la figure d'un Bacchant, et dont la divinité, jusqu'à la théophanie finale, restera ignorée même de ses fidèles, entre en scène par la gauche (2). Il s'avance jusqu'au tombeau de Sémélé, qu'il salue avec respect.

Il porte la livrée bachique, thyrse et nébride (peau de faon).

Il a l'aspect d'un éphèbe aux traits efféminés. Joues roses, cheveux blonds, longues tresses tombant sur la joue.

Prologue.

DIONYSOS

Le fils de Zeus revient dans la cité Thébaine.
Je suis Dionysos, l'enfant de Sémélé
Que la foudre accoucha (3) ; *j'ai pris la forme humaine,*
Pour vous revoir, Dirkè limpide, eau de l'Ismène!
Ce sépulcre au milieu de ces murs écroulés
C'est celui de la foudroyée, et sous la cendre
De sa demeure vit encor le feu du ciel.
Car Hèra te poursuit d'un opprobre éternel,
Ma mère! Mais Kadmos, pieusement, sut rendre
Inviolable aux pas humains le sol sacré

(1) Sur l'interprétation des *Bacchantes* en général, on pourra consulter le livre excellent d'un jeune savant belge: René Nihard, *Le Problème des Bacchantes d'Euripide*. Louvain, Peeters, 1912.

(2) Cet accès (à gauche du spectateur) était réservé conventionnellement aux personnages qui venaient de loin ou se rendaient au loin. Par la droite, on allait vers la ville.

(3) Sémélé, enceinte de Dionysos, avait été foudroyée; et l'enfant attendit l'heure de sa naissance « définitive » dans la cuisse de Zeus.

Où sa fille repose — et moi, j'ai resserré
Sur les débris le réseau vert de cette vigne.
J'ai parcouru les champs de la Lydie, insigne
Par son or, la Phrygie et les plateaux persans
Que frappe le soleil, et les cités nombreuses
De l'âpre Bactriane, et voyagé longtemps
Par la froide Médie, et l'Arabie heureuse.
J'ai vu l'Asie enfin, gisante au long des flots,
Et ses villes dressant leurs tours et leurs créneaux,
Et les peuples mêlés que leur enceinte abrite:
Les Barbares, les Grecs. Et partout, en chemin
Je déployais mes chœurs et j'enseignais mes rites,
Pour prouver ma naissance et mon pouvoir divins.
La première cité d'Hellas que je visite
C'est Thèbes, que déjà l'appel mystique excite,
Qui se lève à ma voix et prend le thyrse en main,
— Le thyrse, trait sacré que couronne le lierre, —
Et revêt la nébride. Ah! les sœurs de ma mère
Ses propres sœurs, osaient me blasphémer, disant
Que moi, Dionysos (1), *je n'étais pas d'un sang*
Divin: que Sémélé, par un amant vulgaire
Séduite, accusa Zeus; et que le vieux Kadmos
Lui suggéra la feinte! Elles ont osé dire
Que Zeus la foudroya pour punir ces propos!
Aussi, sous l'aiguillon du bachique délire,
Je leur ai fait quitter leurs foyers: égarées,
Ces femmes à présent courent par la montagne,
Contraintes de porter mon thyrse et ma livrée.
Et je leur ai donné d'innombrables compagnes.
J'ai soufflé ma folie au peuple féminin
Tout entier: et la foule immense des Thébaines

(1) Surnoms de Dionysos: Bakkhos, Bakkhios, Bakkheus, Evios, Bromios, Dithyrambe, Iakkhos.

Vit parmi les rochers, au pied des verts sapins (1)
Il faut, bon gré mal gré, que cette ville apprenne
Mes mystères fameux; il faut qu'à Sémélé
Ma mère, soit rendu l'honneur; il faut qu'aux hommes
Le Dieu qu'elle a conçu soit enfin révélé. —
Or, Kadmos à Penthée a transmis son royaume.
Fils d'Agavé sa fille, il m'est hostile et veut
M'écarter des libations et des prières.
Je lui montrerai bien que je suis un grand Dieu
A lui comme aux Thébains; poursuivant ma carrière
Je m'en irai dès lors porter en d'autres lieux
La gloire de mon nom. Mais si la ville tente,
Les armes à la main, d'arracher les Bacchantes
Aux retraites des monts, à mon tour j'armerai
Les Ménades qui sont mon bataillon sacré.
Voilà pourquoi, prenant ici la face humaine
Je dissimule encor ma splendeur souveraine.

(Il se tourne vers la gauche et appelle ses Ménades.)

O filles du Tmôlos, rempart de la Lydie,
Mon fidèle thiase, ô femmes qui venez
D'une terre barbare et qui m'accompagnez
Dans ma course éternelle et mes saintes orgies
Prenez les tambourins du pays de Phrygie,
Inventés par Rhéa, la Grande-Mère, et moi.
Accourez, entourez le palais de ce Roi,
Et frappez, et frappez, que Thèbe entende et voie!
Moi, sur le Cithéron aux gorges verdoyantes
Je rejoins de ce pas les chœurs de mes Bacchantes.

(Il sort par la droite) (2).

(1) Distinguer: 1° les Bacchantes ou Ménades d'Asie, fidèles compagnes de Dionysos, qui forment le chœur;

2° Les Thébaines, et à leur tête Inô, Autonoé, Agavé, sœurs de Sémélé et filles de Kadmos, que Dionysos punit de leur incrédulité d'abord en leur inspirant la fureur bachique, ensuite en leur faisant déchirer le corps de Penthée, fils d'Agavé.

(2) Pour aller au Cithéron, il fallait passer par la ville.

Entre dans l'*Orchestra*, par la gauche, le chœur des Bacchantes, portant des peaux de faon, coiffées de serpents, couronnées de chêne, de lierre, de smilax (1), brandissant des thyrses, tiges de roseaux que surmonte une touffe de lierre, — agitant des tambourins, faisant sonner des sequins, jouant de la flûte, dansant et tournoyant au bruit de ces instruments.

Parodos (2).

Strophe *a*

De la terre d'Asie,
Du Tmôlos ma patrie,
Du Tmôlos à Cybèle voué,
J'accourus promptement vers les terres hellènes
— Et légère est ma course et légère est ma peine —
Célébrant Bakkhios par mes cris d'Evohé.

Antistrophe *a'*

Qui va là? Qui s'attarde
En chemin? Prenez garde!
Rentrez tous au logis! Ah! rentrez!
Qu'un silence pieux s'établisse, et qu'on veille
Sur sa bouche et son cœur, car les hymnes s'éveillent,
Car je chante Bakkhos sur le rhythme sacré.

Strophe *b*

Bienheureux l'initié,
Ivre d'une sainte extase,
Qui, le cœur purifié
Suit la course du thiase,
Se fait l'âme d'un Bacchant.

(1) Plante grimpante commune en Grèce et dans tous les pays méditerranéens. C'est le *smilax aspera* des botanistes (fleurs blanches, fruits rouges).

(2) Morceau fameux pour sa fougue bachique.

Heureux qui, chaste et fervent,
Peut célébrer tes mystères,
O Cybèle, Grande-Mère,
Et qui, couronné de lierre,
Sert, par les monts sacrés, Bakkhos, le thyrse en main!
Filles des monts Phrygiens,
O Ménades! ô Ménades!
Ramenez l'enfant divin.
Ramenez dans son Hellade
Aux chemins spacieux,
Bromios fils d'un Dieu, Bromios le grand Dieu!

Antistrophe *b'*

Bromios qui s'échappa
De sa mère qui défaille
Quand l'éclair de Zeus frappa
— O prodige! — ses entrailles!
Mais le Kronide, à l'instant,
A recueilli son enfant.
Il le cache dans sa cuisse,
Trompe Hèra par l'artifice
D'agrafes d'or qui s'unissent,
Et puis, quand vient le terme, enfante sans effort
Le Dieu-taureau, le Dieu fort.
Sur ses cornes il enlace
Des serpents — et depuis lors,
Les Ménades, de leurs chasses
Par les halliers ombreux
Reviennent, des serpents noués dans leurs cheveux!

Strophe *c*

O Thèbes, nourricière
De Sémélé sa mère,
Couronne-toi de lierre,
Couvre-toi, couvre-toi du smilax verdoyant,

Du smilax au fruit rouge: emplis-toi tout entière
De Bakkhos le bruyant!
Couronnés des rameaux des sapins et des chênes,
Cousez aux peaux des faons de blancs festons de laine,
Elevez dans vos mains les narthex bondissants,
Soyez purs, soyez purs, car la terre thébaine
Va danser et bondir. Bromios, je le sens,
Va mener son cortège
Vers les monts, vers les monts
Où la foule femelle attend le Dieu-Chorège.
Elle a fui les fuseaux sous ton fol aiguillon,
Bromios, ô Démon!

Antistrophe c̄′

O grottes des Kourètes,
Berceau de Zeus, ô Crète,
C'est dans votre retraite,
Korybantes sacrés, casqués d'un triple airain,
Que vous avez trouvé l'instrument de nos fêtes,
Tendu de cuir le premier tambourin!
Mariant son bruit sourd à la voix adoucie,
Au souffle harmonieux des flûtes de Phrygie,
Dans la main de Rhéa vous mîtes ce cadeau.
Et son écho répond au cri de nos orgies.
Car les Satyres fous l'empruntèrent bientôt
A la Mère-Cybèle,
Et surent l'employer
A rythmer les ébats des rondes rituelles,
Quand le chœur triennal vient à se déployer
Délices d'Evohé!

Epode

Qu'il est doux par les collines,
Emporté d'un élan fol,
De s'abattre sur le sol
Sous la nébride divine.

Qu'il est doux, d'un pas léger
De poursuivre — et d'égorger —
Un bouc, et de se gorger
De sang noir et de chair crue (1),
Quand le thiase se rue,
Par Bromios dirigé
Vers les hauts lieux de Phrygie,
Les montagnes de Lydie,
Evohé, évohé!
Le sol ruisselle — d'un lait limpide
Le vin s'y mêle — au miel liquide (2)
La terre est humide, et l'air se parfume
L'encens de Tyr s'élève et fume.
Et le Bakkheus brandit la torche rougeoyante
Que le narthex danseur secoue à chaque bond.
Sa clameur excite, en sa course errante,
Les chœurs égarés, les chœurs vagabonds.
Il lance au vent, Il abandonne
Ses cheveux longs
Et crie: Allons!
Bacchantes, allons,
Que les sequins sonnent,
Les joyaux du Tmôlos aux flots d'or.
Les tambourins tonnent.
Chantez Dionysos, chantez, chantez encor!
Lancez, lancez les cris de la Phrygie antique,
Tandis que le lôtos prélude aux saints cantiques.
Que l'air sacré
Dans la montagne
Vous accompagne.

(1) Allusion au rite de l'*ômophagie,* sorte de « communion » dionysiaque.

(2) Miracles que l'on prêtait aux Bacchantes.

Tel dans un pré
Avec la jument, le poulain gambade,
Telle éperdûment la folle Ménade
Bondit d'un pied rapide à travers les fourrés!

Tirésias, qui a passé la livrée bachique par-dessus la robe de laine (costume traditionnel des devins), vient frapper à la porte du palais, d'où sort bientôt le vieux Kadmos dans le même attirail.

TIRÉSIAS

Où donc es-tu, portier? Esclave, appelle donc
Kadmos, fils d'Agénor, qui, venu de Sidon,
Jadis a ceint de tours notre cité Thébaine.
Esclave, annonce-lui que moi, Tirésias,
Je l'attends. Il sait bien ce qui conduit mes pas.
Promesse de vieillard à vieillard n'est point vaine.
Et les deux vieux amis, vêtus de peaux de faons,
Vont agiter le thyrse et couronner leur tête
Des rejetons du lierre, et danser; tu m'entends?

KADMOS

Ami, j'ai reconnu ta voix. Divin prophète
Je t'attendais, j'accours, je suis prêt pour la fête
Du Dieu, j'ai sa livrée. Autant qu'il est en nous,
Magnifions le Dieu qui naquit de ma fille,
Dionysos, *et qu'en tous lieux sa gloire brille! —*
Où danserai-je? où donc ployer mes vieux genoux,
Et secouer ma tête grise? O toi si sage,
Tirésias, instruis, ô vieillard, mon grand âge!
Car je suis ton aîné. Nuit et jour, désormais
Je frapperai le sol sans me lasser jamais.
O bonheur d'oublier la caduque vieillesse!

TIRÉSIAS

Ainsi que moi, tu ressens donc la sainte ivresse?
Ah! je suis jeune aussi. Mon ardeur en témoigne.

KADMOS

N'irons-nous pas en char jusqu'au pied des mon-
[tagnes ?

TIRÉSIAS

Moindre serait l'effort. Bakkhos veut plus d'égards.

KADMOS

Le vieillard guidera la marche du vieillard.

TIRÉSIAS

Sans fatigue, Bakkhos nous mènera tous deux.

KADMOS

Seuls de tous les Thébains, fêterons-nous le Dieu ?

TIRÉSIAS

Seuls, nous avons compris: ce peuple est insensé.

KADMOS

Ne tardons plus, et prends ma main; il faut danser.

TIRÉSIAS

La voici: marchons donc, l'un à l'autre enlacés.

KADMOS

Je respecte les Dieux, moi, me sachant mortel.

TIRÉSIAS

Nous ne raffinons pas sur les choses du ciel.
Car nos traditions et nos cultes antiques,
Aucun raisonnement ne les peut mettre à bas (1),
Malgré l'effort subtil des cerveaux sophistiques.

(1) Allusion probable aux *Discours Terrassants (Lógoi Katabállontes)* du sophiste Protagoras.

Oh! je sais qu'on va dire: « Il ne respecte pas
Ses cheveux blancs, ce vieux danseur coiffé de lierre. »
Aussi bien, Bakkhios, notre Dieu, n'entend faire
Nulle distinction entre ses sectateurs:
De tous, jeunes et vieux, il veut mêmes honneurs (1).

KADMOS

Puisque tu ne vois point le jour qui nous éclaire,
Ma parole y devra suppléer. Justement,
Penthée accourt vers nous, Penthée Echionide,
L'héritier de mon sceptre. Ah! sa face est livide,
Son œil hagard. Je crains quelque discours dément.

Penthée en costume royal (tunique de pourpre, diadème), entre par la gauche. Il a des allures de fou furieux qu'il gardera presque jusqu'à la fin. Son masque répond à la description de Kadmos.

PENTHÉE

Fallait-il qu'au retour d'une terre lointaine,
J'apprisse tout d'abord le mal dont la cité
Souffre à présent, et que les femmes ont quitté
Leurs maisons pour courir sous les pins et les chênes
Au prétendu mystère? et que là-haut, l'on mène
Des chœurs pour célébrer un tout nouveau Démon,
Dionysos, Bakkhos, mais qu'importe son nom?
Il paraît qu'on y dresse au beau milieu des groupes,
Des cratères de vin, tandis que de la troupe
On voit se séparer, et gagner les taillis,
Plus d'une qui se livre à la fureur des mâles.
Le prétexte est celui des saintes Bacchanales.
Mais je crois que Bakkhos sert d'amorce à Kypris.
J'en ai saisi plusieurs qui les mains bien liées
De solides liens, par mes gens surveillées,
Sont en lieu sûr, dans notre geôle: et le restant
Je l'irai relancer bientôt dans la montagne.

(1) Racine, qui a laissé quelques remarques sur les *Bacchantes,* note ici, très justement, la parole de l'Ecriture: « *Dieu ne fait pas acception de personnes.* »

C'est ma mère Agavé, que ses sœurs accompagnent:
Inô, Autonoé mère d'un imprudent (1).
Dans mes filets de fer je les tiendrai captives
Elles abjureront ce culte scélérat.
On dit qu'un charlatan, sorcier qui nous arrive
De Lydie, orgueilleux de son rose incarnat,
Fier de ses longs cheveux aux tresses parfumées,
Ayant dans ses regards les ardeurs d'Aphrodite,
Se mêle nuit et jour à leur foule charmée
Offrant comme un appât à nos vierges, ses rites.
Que je le tienne ici, sous mon toit, d'un seul coup,
Je lui désapprendrai de secouer ses tresses
Et d'agiter son thyrse — en lui tranchant le cou.
C'est lui, cet Enchanteur qui proclame sans cesse:
« Dionysos est Dieu! Dionysos, le fils
De Zeus fut par son père abrité dans sa cuisse. »
Or la mère et l'enfant, tous deux, furent jadis
Consumés par le feu céleste, et ce supplice
Sémélé le subit pour avoir faussement
Prétendu que le roi des Dieux fut son amant.
L'audace est-elle point digne de la potence?
Et peut-on tolérer l'outrage et l'insolence
D'un misérable intrus, d'un Barbare ignoré?
Mais quoi! voici — nouveau prodige — que s'avance
Tirésias, l'homme aux présages, accoutré
D'un vêtement bizarre en peaux de faons tigrés
Avec le père de ma mère — ô ridicule!
Qui s'agite et bondit et brandit sa férule! (2).
Sache qu'à mon aïeul je deviens étranger
En voyant délirer ta vieillesse. Libère
Ton front de ce feuillage! Et veux-tu dégager
Ta main de ce narthex, ô père de ma mère!

(1) Le chasseur Actéon, déchiré par ses chiens. Voyez p. 328.

(2) La férule *(Ferula communis)*, en grec *narthex*, est un roseau que portaient les sectateurs de Dionysos. Dans les *Bacchantes*, le mot est synonyme de thyrse.

Tirésias, tu fus son initiateur!
Prôner un Dieu nouveau te vaut des sacrifices,
Et le profit certain d'innombrables auspices.
Rends grâce à ces cheveux blanchis, tes protecteurs:
Sans eux, chargé de fers, au milieu des Bacchantes
Tu t'en irais, héraut d'un culte dissolu!
Un mystère où l'on voit la liqueur éclatante
De la vigne allécher les femmes, ce n'est plus
Je le dis hautement, qu'une orgie impudente!

LE CHŒUR

Etranger, crains les Dieux: impie est ton langage,
Et respecte Kadmos, l'aïeul, qui des sillons
Fit surgir les épis d'airain. Fils d'Echion
Veux-tu donc démentir ta race et ton lignage?

TIRÉSIAS (1)

Lorsqu'un homme éloquent tout à la fois et sage
Traite un noble sujet, sans effort, son discours
Est beau, Penthée. Ainsi, ta langue alerte court.
Pourtant de tes propos la raison est bannie.
Or, un rhéteur très fier de son habileté,
Sans la raison, n'est qu'un fléau pour la cité.
Cette nouvelle Déité, par toi honnie
Comment puis-je exprimer la grandeur infinie
Qu'un jour elle atteindra dans le culte des Grecs?
Il existe mon fils, dans le monde où nous sommes,
Deux principes: la Terre, ou bien Déméter (comme
Tu la voudras nommer), nourricière des hommes,
Qui tirent de son sein tous les aliments secs.

(1) Tirésias, type curieux de prédicateur pour gens du monde, plein d'onction sacerdotale et d'érudition profane. Euripide, qui ne craint pas les anachronismes, a fait le portrait d'un théologien - bel esprit de son temps. Le caractère n'est pas exempt d'une légère touche d'ironie.

Son rival est le fils de Sémélé: l'humide
Suc de la vigne est sa trouvaille (1) *et le présent*
Qu'il apporte aux mortels misérables. Et quand
Ils se sont abreuvés de ce divin liquide
Ils connaissent la paix du sommeil bienfaisant
Et l'oubli de leurs maux journaliers. Ce remède
A la peine de vivre est le seul qu'ils possèdent.
Ce n'est pas tout: ce Dieu coule en offrande aux Dieux.
Dans les libations on le répand; de sorte
Que le monde lui doit tout ce qu'il reçoit d'eux.
Tu trouves fort plaisant ce conte qu'on rapporte:
Zeus enfermant Bakkhos dans sa cuisse: or voici
Comme on peut à merveille expliquer ce récit.
Quand Zeus l'eut retiré du céleste incendie
Et porté dans l'Olympe, aussitôt avertie,
Hèra l'aurait voulu précipiter du ciel.
Zeus, alors, par un trait digne d'un Immortel,
Rompt un fragment de cet Ether dont s'environne
Notre monde terrestre, et puis il abandonne
Ce faux Dionysos à la jalouse Hèra
Pour lui servir d'otage et calmer sa colère.
Et de cette aventure, un jour, quelqu'un tira
La fable de l'enfant hébergé par son père.
*Car l'*OTAGE *de Zeus devint l'*HOTE *du Dieu:* (2).
D'une confusion de mots naquit l'histoire...
De plus, Dionysos est un prophète, et peut

(1) On voit que le Tirésias d'Euripide est contemporain des Sophistes qui, comme Prodicos et bien d'autres, affirmaient que les hommes avaient divinisé les aliments et en général les choses utiles. Il s'efforce de mettre sa religion d'accord avec la philosophie du jour.

(2) En grec, le jeu de mots est sur *mêros*, cuisse, et *homêros*, otage. Les rationalistes du ve siècle expliquaient les mythes par des calembours. Tirésias, théologien « moderniste » et « concordiste », s'inspire de leurs procédés.

(Le délire bachique étant divinatoire)
Quand puissamment il envahit quelqu'un de nous,
Faire vaticiner celui dont il s'empare.
Au redoutable Arès, enfin, je le compare:
Car parfois il disperse, en de confus remous,
Une armée en bataille avant le choc des lances.
La force de Bakkhos peut souffler ces terreurs.
— Tu le verras encore animer par ses danses
La plaine aux deux sommets (1) *agiter la lueur*
Des torches de sapin sur les rochers delphiques,
Et secouer le thyrse et les rameaux bachiques,
Et recevoir d'Hellas l'universel honneur!
Penthée, écoute-moi! Quitte enfin la créance
Que ton pouvoir royal soit la suprême instance.
Persuade-toi bien que ton opinion
Que tu crois vérité, n'est qu'une illusion.
Accueille avec respect ce Dieu dans ton empire,
Ceins de lierre ton front, sacrifie et délire!
— Dionysos corrompt nos femmes, prétends-tu?
Tu fais erreur, ô Roi! S'il est dans sa nature
D'être chaste, l'épouse ou bien la vierge pure
Dans les transports du Dieu gardera sa vertu.
— Te réjouis-tu point lorsque l'enthousiasme
De ton peuple t'acclame aux portes du palais?
Bakkhos est comme toi. Notre hommage lui plaît.
Aussi, Kadmos et moi, malgré tous tes sarcasmes,
Nous allons, pleins d'ardeur, danser, le lierre au front.
Notre couple est caduc — pourtant nous danserons!
Tu ne m'induiras pas en une guerre impie!
Car tu souffres, crois-moi, de la pire folie:
Tes sens sont corrompus par un secret poison,
Et nul simple ne te vaudra la guérison!

(1) Le plateau du Parnasse.

KADMOS

Enfant, Tirésias t'exhorte sagement.
Reste en deçà des lois et des bornes humaines.
Car ton orgueil t'exalte et ta pensée est vaine,
Et tu te crois subtil et tu n'es que dément.
Et si même ce Dieu n'est pas, pieusement
Sache mentir, afin que Sémélé ma fille
Passe, aux yeux des mortels, pour l'avoir enfanté.
Cet honneur, ô mon fils, que tu dois respecter
C'est l'honneur de ma race et de notre famille.
Tu sais l'affreux destin d'Actéon le chasseur
Que les chiens dévorants qu'il nourrissait lui-même
Déchirèrent un jour, et dont les os parsèment
Les forêts. Il périt pour s'être dit meilleur
Qu'Artémis à la chasse. Ah! crains un sort semblable.
Viens ici, laisse-moi te couronner, enfant.
Rends hommage avec nous à ce Dieu redoutable.

PENTHÉE

Veux-tu bien retirer ta main, ô vieux Bacchant!
Va divaguer plus loin. Je crains l'éclaboussure
De ta démence. Mais, le devin que voici,
Sera châtié, lui qui t'endoctrine ainsi.
A moi, gardes! Courez au lieu d'où cet augure
Observe les oiseaux. Avec des pics de fer
Sapez, et soulevez, et mettez à l'envers
Son grand trône augural et son observatoire.
Mêlez, confondez tout; aux quatre vents du ciel
Disséminez ses ornements divinatoires.
Ce châtiment pour lui sera le plus cruel.
Et vous, donnez la chasse à cet hermaphrodite,
A ce mol étranger qui vient contaminer
Chez nous, d'un mal nouveau, nos épouses séduites.

Et quand vous l'aurez pris et dûment enchaîné,
Par devant moi bien vite amenez cet éphèbe,
Pour que sous les cailloux nous le fassions périr.
On le verra peut-être alors se repentir
Pour lieu de ses ébats d'avoir fait choix de Thèbes.

TIRÉSIAS

Malheureux, tu ne sais le sens de tes propos.
Tu n'étais qu'égaré, manifeste est ta rage
A présent. Mais allons tous deux, ô vieux Kadmos
Prier pour celui-ci, malgré son cœur sauvage,
Prier pour la Cité le Dieu que nous servons.
Qu'Il nous fasse merci. Suis-moi, prends ton bâton,
Soutiens-moi bien, je te soutiendrai, compagnon!
Il est honteux à deux vieillards de choir ensemble.
Allons, pourtant. Servons Bakkhos notre seigneur.
Quant à Penthée!... O malheureux! — Kadmos, je [tremble
Que pour vous ce nom-là (1) *n'évoque la douleur!*
Et je n'ai point besoin d'observer les présages,
Mais les faits: l'homme est fou: démence est son [langage!

(*Exeunt* Tirésias et Kadmos — par la droite.)

Premier Stasimon

LE CHŒUR (2)

Strophe *a*

Piété, Déesse austère
Piété, toi que l'essor
Léger de tes ailes d'or
Fait planer sur notre terre,
Entends-tu le roi Penthée?
Entends-tu l'insulte athée,

(1) Voyez p. 337.
(2) Indignation, piété, conviction sincère. On a voulu trouver dans l'antistrophe *a'* la pensée intime du poète.

L'insulte à Bromios, prince des Bienheureux,
Maître des gais banquets tout fleuris de couronnes,
Au chef des chœurs joyeux
Où la flûte résonne,
Au Dieu qui des chagrins
Sait soulager nos âmes
Quand le flot du raisin
Brille comme la flamme,
Dans les festins sacrés ;
Quand, entourés de lierre
Les verdoyants cratères
Versent le doux sommeil aux mortels délivrés ?

Antistrophe *a'*

Ah! le langage sans frein
Et l'extravagance impie
Infailliblement s'expient
Et l'infortune est la fin.
Une paisible existence
De raison, sans arrogance
Résiste aux chocs du sort, et défend notre toit.
Quoique habitant l'Ether, loin du monde où nous sommes
Les Ouranides voient
Les actions des hommes.
Trop de sagesse nuit.
Restons dans notre sphère.
Le temps est court ; celui
Qui, le sachant, espère
Un bonheur surhumain,
Perd la chance présente !
Oh! les âmes démentes !
Je blâme leur audace et je crains leur destin.

Strophe *b*

Ah! je voudrais fuir vers l'île
D'Aphrodite et la douceur
De Kypros qui donne asile
Aux Amours, charmes des cœurs, —
Ou vers Pharos, que féconde
Le grand fleuve aux cent canaux, (1)
Et non les célestes ondes.
Ou bien vers toi, le plus beau
Séjour des Muses chéries,
O très chaste Piérie, (2)
Versant de l'Olympe altier.
Guide-nous vers ses sentiers,
Bromios des Bacchanales,
Car c'est la terre natale
Des Kharites, du Désir —
Les Bacchantes, à loisir,
Pourront y déployer leurs rondes virginales.

Antistrophe *b'*

Bakkhios fait ses délices
Du brillant repas des Dieux;
Il aime la Paix, nourrice
Des peuples forts et nombreux.
Au riche, au pauvre il partage
Egalement son nectar,
Le vin qui charme et soulage.
Il hait qui reste à l'écart
Sans vouloir dans l'allégresse
Des jours et des nuits d'ivresse
Vivre en sage, doucement.
Du subtil raisonnement
Gardons bien notre âme exempte.

(1) Le Nil. Dionysos semble identifié à Osiris.

(2) Canton méridional de la Macédoine.

Ce que la foule ignorante,
Ce que l'esprit simple et droit
Fermement pratique et croit
Je le veux accepter, et ma foi s'en contente!

UN GARDE

(Il amène Dionysos enchaîné.)

Nous t'avons obéi, Penthée, et de la chasse
Où tu nous envoyas, nous voici de retour,
Notre tâche accomplie. — Il n'a point fui la place
Ce paisible gibier, il nous a, sans détour
Livré ses bras; la peur n'a point pâli sa face. —
Toujours rose, et riant, lui-même il ordonna
Qu'on attachât ses mains, et qu'on te l'amenât.
Puis à ton serviteur, il s'est prêté, docile,
Rendant ma mission et mon travail faciles.
Et moi, je m'accusais, je lui disais, confus:
« Etranger, malgré moi je t'enchaîne; je fus
Envoyé par Penthée, et le sers en esclave ».
— Or, ces Bacchantes que tu fis charger d'entraves
Et que tu renfermas dans ta geôle, à l'instant
Toutes ont disparu! Libres et proclamant
Leur Dieu, leur Bromios, elles vont par la lande;
Car d'eux-mêmes leurs fers sont tombés tout à coup,
Et les portes se sont ouvertes toutes grandes
Sans qu'une main mortelle ait touché les verrous.
O Roi, cet homme marche entouré de merveilles!
— Mais ceci te regarde, et nul ne te conseille!

PENTHÉE

Lâchez-le: car pourquoi le garder de si près?
Il aurait beau courir, je le tiens dans mes rets —
— Mais tu n'es point trop mal, Etranger. Tu dois
Aux femmes; or, c'est là, j'imagine, l'affaire [plaire

Qui t'amène dans Thèbe. Et cette longue tresse
Qui tombe sur ta joue, est faite assurément
Sinon pour la palestre, au moins pour les caresses
Et fort blanche est ta peau; tu l'as soigneusement
Tenue au frais; du grand soleil on n'y voit trace.
Sans doute pour Kypris ton charme est un aimant.
Mais dis-moi tout d'abord ta patrie et ta race.

DIONYSOS (1)

Je le fais sans orgueil. Ma naissance m'en garde (2).
Connais-tu le Tmôlos, la montagne fleurie?

PENTHÉE

Comme un amphithéâtre il environne Sardes.

DIONYSOS

Ce pays Lydien, Penthée, est ma patrie.

PENTHÉE

Pourquoi porter ici tes rites étrangers?

DIONYSOS

Dionysos, le fils de Zeus, m'en a chargé.

PENTHÉE

Quel est ce Zeus procréateur de nouveaux Dieux?

DIONYSOS

Celui dont Sémélé fut l'épouse en ces lieux.

PENTHÉE

Tu vis Dionysos en rêve? Sois sincère!

(1) Dionysos a l'attitude humble à la fois et ferme d'un confesseur.
(2) La Lydie est un pays barbare.

DIONYSOS

Je l'ai vu face à face, et reçu ses mystères.

PENTHÉE

Ces mystères fameux, décris-moi leur nature!

DIONYSOS

Toujours pour le profane elle demeure obscure.

PENTHÉE

Apprends-moi quel profit le fidèle en retire!

DIONYSOS

Ce précieux secret je ne puis te le dire.

PENTHÉE

La défaite est habile et propre à m'allécher.

DIONYSOS

Notre Dieu hait l'impie à l'erreur attaché.

PENTHÉE

Tu l'as vu: quel aspect prit-il pour t'apparaître?

DIONYSOS

L'aspect qu'il daigna prendre: en étais-je le maître?

PENTHÉE

Tes détours sont subtils, si tes propos sont creux.

DIONYSOS

L'ignorant juge fou qui pense et dit le mieux.

PENTHÉE

Est-ce à nous que tu fais étrenner ta magie ?

DIONYSOS

Tout le monde barbare est plein de mes orgies.

PENTHÉE

Le Barbare, en raison, n'égale point l'Hellène.

DIONYSOS

Il le passe en ceci. Votre Hellade est trop vaine!

PENTHÉE

Ton culte, est-ce le jour, — la nuit, qu'on le célèbre ?

DIONYSOS

La nuit surtout. Sa majesté gagne aux ténèbres.

PENTHÉE

Voici le point douteux, le piège pour les femmes!

DIONYSOS

Le jour peut éclairer des actions infâmes.

PENTHÉE

Tu paieras pour ta fourbe et ta subtilité.

DIONYSOS

Toi, pour ton ignorance et ton impiété.

PENTHÉE

Ce Bacchant est superbe et d'adresse et d'audace!

DIONYSOS

Quel supplice m'attend ? Précise tes menaces.

PENTHÉE

Je couperai d'abord ces délicats cheveux.

DIONYSOS

Cette tresse est sacrée et vouée à mon Dieu.

PENTHÉE

Tu lâcheras ce thyrse où se crispe ta main!

DIONYSOS

Viens le prendre à Bakkhos auquel il appartient.

PENTHÉE

Au fond d'un noir cachot tu seras transféré.

DIONYSOS

Il me délivrera, dès que je le voudrai.

PENTHÉE

S'il entend tes appels et ceux de tes Bacchantes!

DIONYSOS

Il voit comme on me traite et sa force est présente.

PENTHÉE

Où donc est-il ? Mon œil ne peut le discerner.

DIONYSOS

Près de moi. Mais l'impie est un aveugle-né.

PENTHÉE

Qu'on l'emmène! A moi-même, à Thèbe, il fait outrage.

DIONYSOS

Je défends qu'on me lie: aux fous, je parle en sage.

PENTHÉE

Moi j'ordonne, et j'ai droit d'ordonner, en effet.

DIONYSOS

Il ne sait ce qu'il veut, ce qu'il fait, ce qu'il est.

PENTHÉE

Je m'appelle Penthée, et suis fils d'Echion.

DIONYSOS

Penthos veut dire « deuil »: tu portes bien ton nom.

PENTHÉE

Marche! Enfermez cet homme au fond des écuries
Il y retrouvera ses ténèbres chéries.
Il y pourra danser à l'aise. Et ses complices,
Ces femmes, instruments de ses noirs maléfices,
Ou bien je vais les vendre à l'encan, ou plutôt,
Lorsque j'aurai calmé leur humeur tapageuse
Je les ferai vaquer au travail des tisseuses.

DIONYSOS

Allons. Je ne puis pas souffrir: il ne me faut
Point craindre. Mais je dis que cette ignominie,
Dionysos t'en punira, lui que tu nies,
Lui qui portant mes fers, entre dans tes cachots (1).

(1) Dionysos parle en Dieu.

Second Stasimon

LE CHŒUR (1)

Strophe *a*

Je t'invoque, ô Vierge-Belle,
O fille d'Akhélôos (2)
Dirkè, toi qui dans tes eaux
Reçus l'enfant Bromios
Quand de la flamme immortelle
Zeus le sauva, puis ouvrant
Sa cuisse au fils du mystère
Cria : « Dithyrambe, enfant,
Rentre au sein du Dieu ton père.
Désormais je te veux faire
Nommer de ce nom divin
Par le peuple des Thébains ! »
C'est toi, Bienheureuse Vierge,
Dirkè, qui veux aujourd'hui
M'écarter, moi qui conduis
Les chœurs fleuris vers tes berges ?
Dis-moi pourquoi tu me fuis ?
Dis-moi pourquoi tu me chasses ?
Ah ! j'en jure par la grâce
Du pampre de Bakkos que la grappe garnit,
Avec Dionysos tu n'en as pas fini !

Antistrophe *a'*

Ah ! quelle fureur exhale
L'homme issu d'un sombre sang,

(1) Le chœur adresse des reproches à la fontaine de Dirké, personnifiant la ville de Thèbes, patrie de Dionysos, qui le méconnaît et le persécute. Les reproches se changent en menaces.

(2) Le fleuve Akhélôos était réputé père des sources et en général des eaux fluviales de toute la Grèce.

Ce Penthée en qui l'on sent
Le Dragon dont il descend
Et l'origine infernale
Du redoutable Echion, —
Monstre qui mérite à peine,
Tant il est affreux, le nom
D'une créature humaine —
Et qui, sanguinaire, mène,
Tel un géant furieux,
La guerre contre les Dieux:
Sur la Bacchante fidèle
Il va jeter ses filets;
Il garde au fond du palais
Captif de l'ombre cruelle
Le compagnon qui me plaît.
Fils de Zeus, vois tes prophètes
En butte aux âpres tempêtes!
Viens, Prince aux boucles d'or, Thyrsophore éclatant,
Descends du haut Olympe, arrête l'insolent!

Epode (1)

Où conduis-tu ton docile
Thiase? A Nysa fertile
En bêtes de proie, ou bien
Aux sommets Coryciens?
Cherches-tu peut-être asile
Sur l'Olympe aux flancs boisés
Où la cithare puissante
D'Orpheus, vibrant sur les pentes,
Groupait les arbres, les plantes,
Et les fauves apaisés?

(1) Enumération des lieux consacrés à Dionysos. Eloge de la Piérie, ou de la Macédoine. L'Axios (ou Vardar) est bien connu. Le Lydias (Loidias, Loudias), auquel les Grecs, depuis 1912, ont rendu son nom antique, sort du lac de Pella et rejoint aujourd'hui le Vardar.

Bienheureuse Piérie,
Le grand Evios t'honore!
Evios le thyrsophore
Va t'apporter ses orgies.
Il t'amènera bientôt
Les tournoyantes Ménades,
Ayant franchi les cascades
De l'Axios, et les flots
Du plus beau de tous les fleuves
Le Lydias nourricier,
Lui qui, paternel, abreuve
La Terre des Cavaliers!

Le Miracle du Palais.

On entend les clameurs de Dionysos à l'intérieur du palais. Les Bacchantes, frémissantes, prêtent l'oreille.

DIONYSOS, *dans le palais.*

Iô!
Ecoutez-moi! Entendez ma voix!
Iô! Bacchantes!
Iô! Bacchantes!

LE CHŒUR

Qui va là? D'où vient donc ce cri-là? Je t'entends
[qui m'appelle, Evohé!

DIONYSOS

Iô! c'est moi! Iô! encore une fois!
Le fils de Sémélé! le fils de Zeus, c'est moi!

LE CHŒUR

Iô! Iô! J'entendis ta clameur!
O mon maître! O seigneur! Ton thiase en extase
Bromios, à genoux te supplie et t'attend! Viens vers nous.

(Les Bacchantes s'agenouillent.)

DIONYSOS

Enosis (1), *fais trembler le sol, terrestre Houle!*

(Bruit de tonnerre.)

LE CORYPHÉE

Ah! Ah! Ah! Le palais se disjoint et s'écroule.
Ah! Bakkhos est à l'œuvre: adorez, ô fidèles!
Bromios se révèle!

(Les architraves se disloquent. On entend la chute de la toiture à l'intérieur du palais. Mais la façade reste à peu près intacte.)

LE CHŒUR

Je t'adore et vénère!

LE CORYPHÉE

Voyez-vous, voyez-vous: l'architrave de pierre
A présent se disloque au sommet des colonnes
Bromios — alalá — fait fureur: sa voix tonne!

DIONYSOS

Que la foudre flamboie en ta torche excitée,
Embrasant, consumant le palais de Penthée!

LE CORYPHÉE

Ah! Ah! Ah! Vois-tu point? Une flamme environne
Le sépulcre sacré qui contient Sémélé.
L'étincelle en couvait éternelle en son flanc
[*foudroyé!* (2)

(La flamme jaillit du tombeau de Sémélé. Par la porte qui s'entr'ouvre on voit le palais que l'incendie illumine. Les Bacchantes se prosternent. Dionysos sort du palais.)

(1) Déesse ou personnification des tremblements de terre.

(2) Le traducteur a imité dans ce passage (p. 340-342) le rythme des tétramètres trochaïques, vers plus longs que les trimètres iambiques du dialogue ordinaire.

O Ménades, jonchez le parvis de vos corps qui tres-
[saillent.
Le Seigneur fils de Zeus bouleverse et détruit ses
[murailles!

DIONYSOS (sortant du palais)

La terreur à ce point vous terrasse, ô compagnes
[barbares?
Vous sentiez, je le vois, que Bakkhos secouait ce palais —
Rassurez votre chair pantelante et votre âme qu'égare
L'épouvante, et vos corps prosternés, à ma voix dressez-
[les!

LE CHŒUR

O lumière suprême, ô salut du bachique mystère,
Je jouis de te voir apparaître à mon cœur solitaire!

DIONYSOS

Désespoir et tristesse avaient fait leur entrée en vos âmes
Quand je fus par Penthée envoyé vers ses geôles infâmes!

LE CHŒUR

Certes, oui! Car en toi je perdais le gardien de ma vie!
Mais, dis-moi, qui t'a donc délivré des prisons de l'impie?

DIONYSOS

Je m'en suis affranchi, sans secours étranger, sans effort!

LE CHŒUR

Aurait-il oublié de charger de ses chaînes ton corps?

DIONYSOS

Ah! voilà justement ce qui fait son opprobre et ma gloire!
Il n'a pu me toucher, je riais de ses fers illusoires!
Dans l'étable où j'étais prisonnier, avisant un taureau
Il se mit en devoir d'entraver ses genoux, ses sabots,

Ecumant et soufflant et suant de colère et de haine,
Imprimant sur ses lèvres ses dents. Moi, tranquille, à la
[scène
J'assistais, spectateur immobile et muet de ses peines!
C'est alors que Bakkhos fit trembler le palais, au tom-
[beau
De sa mère allumant tout à coup son farouche flambeau.
Et Penthée estima que le feu dévorait sa demeure.
Il courait çà et là, ordonnant d'y répandre des flots
D'eau courante, et ses gens s'efforçaient et peinaient
[pour un leurre!
Puis, laissant ce travail, brusquement, il se plaint que j'ai
Et l'épée à la main, il s'élance, au palais il pénètre; [fui.
Bromios, dans la cour, fit alors à ses yeux apparaître
Mon fantôme: du moins j'imagine et je crois qu'il le fit.
Et Penthée aussitôt de bondir, de percer de son glaive
L'air léger, convaincu que c'est bien ma poitrine qu'il
[crève.
Mais d'un coup plus terrible, à la fin, Bakkhios l'a
[surpris:
Il a fait s'écrouler le palais dont tu vois les débris,
Ah! Penthée a payé chèrement pour mes fers odieux!
Epuisé de fatigue, et lâchant son épée, il s'affaisse,
Ce mortel dont l'audace entreprit de lutter contre un
[Dieu,
Cependant que sans bruit je m'échappe et vers vous je
[m'empresse,
Sans souci du tyran. Mais qu'entends-je? Déjà des pas
[lourds
Sur les dalles résonnent. C'est lui! C'est Penthée! Il
[accourt,
Il s'apprête à sortir! Que va-t-il à présent nous conter?
S'il est même en colère, il nous faut de sang froid
[l'écouter
Car le sage sait vaincre l'élan de son cœur irrité.

(Penthée, plus égaré que jamais, sort du palais.)

PENTHÉE

Tiens! tiens!
Le voici! Qu'est-ce là? Comment donc sur le front
Du palais, fugitif, tout à coup te voit-on?

DIONYSOS

Arrête et calme un peu ce fol emportement!

PENTHÉE

Tu t'es donc échappé de ta geôle? Comment?

DIONYSOS

Ne t'avais-je point dit qu'on m'en ferait sortir?

PENTHÉE

Qui? Tu sais inventer des contes, à plaisir!

DIONYSOS

Celui qui fait pousser la fructueuse vigne!

PENTHÉE (ironique)

Celui que Zeus cousit dedans sa cuisse insigne?

DIONYSOS

Le Dieu Dionysos est fier de ce brocart!

PENTHÉE

Qu'on ferme chaque porte et qu'on veille au rempart!

DIONYSOS

Crois-tu qu'un Dieu soit arrêté par tes créneaux?

PENTHÉE

Tu t'avises de tout, hormis de ce qu'il faut.

DIONYSOS

C'est en ce qu'il me faut que je suis vraiment sage.
Mais écoute d'abord cet homme qui vers toi
Accourt de la montagne et t'apporte un message.
Je ne m'enfuirai point, et j'attendrai ta loi.

Un vieux bouvier, vêtu d'une peau de chèvre, avec une besace et un bâton, entre par la droite.

LE MESSAGER

Ô Penthée, ô seigneur de la terre Thébaine,
Je viens du Cithéron, mont chenu dont jamais
La neige au chaste éclat ne quitte les sommets.

PENTHÉE

Et quelle cause urgente et grave ici t'amène?

LE MESSAGER

C'est que j'ai vu là-haut les Dames vénérables
Les Bacchantes, dont les pieds nus, comme excités
Par l'aiguillon, ont fui si vite la cité!
Je voulais annoncer leurs œuvres redoutables
A toi, Seigneur, ainsi qu'au peuple des Thébains,
Ce que ces femmes font, c'est mieux que des prodiges:
Mais dis-moi tout d'abord, ces merveilles, les puis-je
Raconter librement, ou bien, prudent marin,
Devrai-je devant toi carguer un peu ma voile?
Je crains ton prompt courroux et ton humeur royale.

PENTHÉE

Parle et ne me crains point: je ne puis en vouloir
Au brave serviteur fidèle à son devoir.
Mais, plus tu m'en diras au sujet des Bacchantes,
Et plus le châtiment s'abattra rigoureux
Sur l'imposteur dont la malice les enchante.

LE MESSAGER (1)

O roi! j'avais mené le troupeau de mes bœufs
Paître les hauts plateaux du Cithéron herbeux
Que le soleil déjà réchauffait de sa flamme;
J'y découvris soudain trois thiases de femmes.
Autonoé commandait l'un; quant au second,
C'est ta mère Agavé qui le guidait; près d'elles
Ino, groupait, troisième, un cortège fidèle.
Et toutes reposaient dans un mol abandon.
Les unes sous leur tête avaient mis la ramure
De sapins chevelus; d'autres avaient choisi
Le feuillage du chêne, et leurs corps sur la dure
Pêle-mêle gisaient, chastes, non point ainsi
Que tu les dépeignais, ivres du suc des vignes
Et du bruit de la flûte, et cherchant à l'écart
Dans l'ombre des forêts des amours de hasard.
Et ta mère lança l'appel mystique, signe
D'alarme et de réveil: au milieu des Bacchantes
Elle se dresse, ayant ouï la mugissante
Voix de nos bœufs cornus. Chassant le sommeil lourd,
Toutes — ô gracieuse et pudique merveille —
Se lèvent à la fois, les épouses, les vieilles,
Les vierges ignorant encor le joug d'amour.
Plusieurs jetaient leurs chevelures délivrées
A flots sur leur épaule: et plus d'une à mes yeux
Rattacha les liens défaits des peaux tigrées,
Ou ceignit sa nébride avec d'étranges nœuds
De serpents qui léchaient sa joue et son cou blanc.
Certaines dans leurs bras prenaient de jeunes faons,
Ou bien des louveteaux, et tendaient leurs mamelles
Au fauve nourrisson qui soulageait leur sein
Gonflé du lait de leur maternité nouvelle.

(1) Récit fameux du Messager: dans l'original, un des morceaux les plus brillants de la tragédie.

D'autres paraient leur front des feuillages divins,
Ou du smilax en fleurs ou du chêne ou du lierre.
Et l'une, de son thyrse ayant frappé la pierre,
Un flot frais d'eau limpide à l'instant en jaillit,
L'autre, de son narthex ayant fouillé la terre,
Un ruisseau de vin pur coula par les taillis.
Et celles que tentait plutôt la boisson blanche,
Grattant le sol du bout des doigts, en recueillaient
Miraculeusement une source de lait,
Tandis que des narthex aux festons verts s'épanche
Goutte à goutte le miel... Que n'as-tu contemplé
Ces prodiges, ô Roi! Le Dieu que tu blasphèmes,
Tu l'eusses reconnu, servi, prié toi-même!
Nous, bouviers et pasteurs, en conseil assemblés
Echangions nos avis et discutions ces choses.
L'un de nous, qui fréquente en ville, un beau parleur
Nous dit: « Gens des plateaux sacrés, je vous propose
De saisir au milieu des bachiques fureurs
La mère de Penthée, Agavé la Ménade,
Et, la menant au roi, de gagner sa faveur! »
L'avis nous parut bon. Et tous, en embuscade
Nous nous mîmes, blottis au cœur des noirs fourrés.
Déjà — car c'était l'heure et le moment sacrés,
Les thyrses frémissants préludaient à la danse;
Les voix à l'unisson proclamaient Bromios,
Iakkhos, fils de Zeus, et la montagne immense,
S'ébranlait, entraînant ses fauves en démence,
Et tous, et tout, suivait la course sans repos.
Or, d'un écart soudain vers mon poste jetée
La princesse Agavé passait à ma portée...
Je bondis à mon tour, et quittai le bosquet
Où croyant la saisir je m'étais mis au guet.
Hurlante, elle s'écrie: « O mes chiennes ardentes!
On nous traque, voyez ces hommes, suivez-moi;
En avant! Armez-vous du thyrse, ô mes vaillantes. »

La fuite nous soustrait aux fureurs des Bacchantes:
Mais elles, sur nos bœufs broutant l'herbe des bois
Tombent; sans qu'aucun fer armât leurs mains débiles,
Vous eussiez vu pourtant, telle une proie facile,
L'une enlever du sol et tenir en ses bras
Une vache qui meugle en vain et se débat,
Et d'autres sans effort déchirer des génisses.
Partout, volent des chairs, des côtes, des sabots
Fourchus, qui tout sanglants s'accrochent aux rameaux.
Il pleut sous les sapins dont les branches rougissent.
Des taureaux furieux, et la corne en arrêt,
Prêts à charger, soudain étaient jetés à terre,
Et mille mains de femme aussitôt lacéraient
Leur corps: moins vite, ô roi, s'abaisse ta paupière.
Puis, comme un vol d'oiseaux, leur bande a traversé
La plaine où l'Asopos roule ses eaux fécondes,
Et fait, pour les Thébains, mûrir les moissons blondes.
Envahissant les bourgs d'Erythre et d'Hysié
Qui s'étendent au pied du Cithéron sauvage,
— Telle une horde hostile accourue au pillage —
Elles ravissent tout, emportent les enfants,
Les chargent sur leur dos où ces fardeaux vivants
Prodigieusement demeurent sans attache...
Elles prennent le fer, l'airain, l'or que l'on cache,
Lourd butin que le Dieu pour elles rend léger,
Tandis qu'en leurs cheveux les tisons des foyers
Brillent sans les brûler. Mais les gens des bourgades
Furieux d'être ainsi pillés par les Ménades,
S'arment contre elles. Prince, alors, nous pûmes voir
Un prodige effrayant. Leurs traits, leurs fers de lance
Ne blessaient point, tandis que les thyrses que lancent
Les Bacchantes faisaient ruisseler le sang noir,
Et les hommes fuyaient la femelle cohorte,
A qui, la chose est sûre, un Dieu prêtait main-forte!

Enfin, c'est la retraite. On les voit rallier
Les lieux où tout à l'heure a commencé leur course,
L'endroit même où Bakkhos a fait jaillir les sources,
Pour y laver le sang dont leur corps est souillé,
Et que lèchent déjà les serpents familiers
Dont la langue dardée effleure leur visage.
Ah! quel que soit ce Dieu, ton serviteur t'engage
O prince, à l'accueillir dans ta ville; il est grand,
Te le vois: sache encor qu'il nous a fait présent
De la vigne, remède aux humaines souffrances.
Sans la vigne, où seraient nos instants les plus doux?
Kypris même et l'amour s'écarteraient de nous!

LE CHŒUR

Dirais-je librement, ô Roi, ce que j'en pense?
Oui, cela sera dit, la vérité le veut:
Dionysos est grand parmi les plus grands Dieux!

(A suivre.)

Thomas Mann ou l'Allemagne ignorée

Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche, se déshabillait pour se mettre au lit, lorsqu'on lui annonça la naissance de son premier petit-fils, fils du grand-duc Léon de Toscane, héritier du trône. Elle part telle qu'elle est, elle traverse le vaste château, elle court au « Burgtheater » où elle trouve tout Vienne réuni pour assister au spectacle. En peignoir Sa Majesté se penche très loin hors de la loge impériale et elle crie dans la salle la bonne nouvelle, elle la crie dans son naïf, son inénarrable patois de Vienne : « Poldl (1) a un garçon... justement aujourd'hui, comme cadeau pour l'anniversaire de mes noces... ah, quel galant homme ! »

Cette anecdote est la seule page sympathique qui soit sortie de la plume de M. Thomas Mann depuis la guerre ; l'année 1914 a fait de lui un pangermaniste, un représentant un peu morose de la Kultur. Son sourire indulgent et ironique, à la fois plein de compréhension et de réprobation pour tout ce qui est péché, vanité, lâcheté, désordre, décadence, pour tout ce qui est humain — qu'est-il devenu, ce sourire qui seyait si bien à l'écrivain sévère, au savant artiste ? Dès les premiers mots que M. Mann a prononcés sur la guerre, sa face a changé : il prend l'aspect impitoyable et ascétique du prophète, il devient le fanatique apôtre de la politique allemande. Il aime encore la musique, il l'a toujours aimée ; mais maintenant il l'aime autrement (mieux à son avis), elle est devenue

(1) Diminutif familier de Léopold. Texte authentique de l'allocution : « Der Poldl hat an Buaba, und grad zum Bindband auf mein Hochzeitstag... der is galant... ! »

pour lui une révélation de l'âme germanique. Celui qui se plaisait à bercer son pessimisme sur les flots enchanteurs de la musique de Tristan et Yseult adore maintenant cette œuvre moins parce qu'elle est mystérieuse et saisissante que parce qu'elle est allemande. L'artiste se double d'un partisan de ce maigre et méchant potentat que fut Frédéric II de Prusse. Il voit la personnification de l'Allemagne et de son sort dans ce soldat qui porte son uniforme délabré et poussiéreux avec la sordide négligence d'un moine, qui s'oublie dans ses fanatiques intrigues, qui se refuse jusqu'aux jouissances les plus légitimes. Thomas Mann avoue la méchanceté abominable, insondable de ce tyran; il l'avoue, l'approuve et l'admire et tout cela sans candeur, avec l'élégance de l'homme supérieur. Il approuve avec autorité l'agression préméditée de l'Autriche et s'il évoque avec art le vivant souvenir de la charmante impératrice qui fut la victime de ce brigandage, ce n'est que pour dire plus hautement son admiration pour le « méchant homme. » Il ne voit rien de mesquin dans ce crime, pour lui c'est un acte de génie commandé par l'inspiration — nous voilà donc fixés sur sa façon d'envisager le sort de la Belgique, car son essai, écrit au moment où l'envahisseur occupe ce pays, porte en sous-titre: « Pages détachées pour le jour et l'heure où nous sommes » (1).

Pourquoi revenir sur l'attitude du célèbre auteur qui ne peut pas nous surprendre puisqu'elle répond exactement aux manifestations de l'Allemagne intellectuelle? M. Mann mérite d'être détaché de la masse grouillante où se fondent les représentants du pangermanisme, il le mérite à cause de la tournure distinguée et littéraire qu'il sait donner à ses idées, et à plus forte raison parce qu'il nous révèle les abîmes de l'âme allemande. Il rend la doc-

(1) *Friedrich und die grosse Koalition* (Berlin, 1914). Les autres travaux de M. Mann sur la guerre s'intitulent: *Gedanken im Kriege* (Berlin, 1916) et *Bekenntnisse eines Unpolitischen* (Berlin, 1918).

trine pangermaniste capable de séduire les plus désabusés, les plus occidentaux de ses lecteurs. Et son élégance est doublement dangereuse, parce qu'elle est la forme démoniaque que revêt un esprit profondément mystique. Le fatalisme le hante, son Frédéric II garde dans son abomination la candeur d'un être tragique, il immole son âme à la patrie, il reste le martyr du devoir implacable qu'il remplit en commettant les pires atrocités. Tous ceux que l'Allemagne moderne regarde comme ses ancêtres spirituels, comme les personnifications de son esprit conservent dans leurs péchés la virginité de leur âme, ils commettent leurs fautes tragiques dans l'inconscience, mûs par une destinée inexorable — tels Parsifal, Tristan, Simplicius — ou ils les accomplissent comme Faust au nom d'un but si élevé qu'il console de la damnation.

L'imagination des Allemands est hantée de génie tragique et si Nietzsche leur a légué le respect absolu de l'individu génial, Chamberlain, le renégat anglais — décoré de la croix de fer des non-combattants, — leur a fait croire que l'esprit créateur, poétique, démoniaque était le patrimoine exclusif de la race allemande. Selon les disciples de ces théories, Thomas Mann a très bien su représenter la guerre allemande comme la guerre du peuple tragique et génial, du peuple élu qui accomplit sa mission, qui suit docilement sa destinée : elle ne peut que le conduire au dénouement nécessaire, au dénouement qu'on ignore encore, mais qui en tous cas sera celui qu'il faut à l'Allemagne pour le salut de son âme. La suprême sagesse lui réserve le sort inévitable : on ne peut espérer le comprendre dès aujourd'hui, mais quelle qu'en soit l'issue, la guerre aura poussé l'Allemagne dans la voie de sa mission.

Thomas Mann le disciple des doctrines pangermanistes ? Non. Mais il nous révèle admirablement les motifs secrets de ce mouvement. Il n'est ni assez naïf pour accepter ces théories, ni assez modeste pour ne pas

comprendre que ce serait renoncer à la position hors ligne qui lui est due, à lui, l'écrivain contemplatif, critique, supérieur qui a toujours évité avec soin de dire ou de penser des choses vulgaires. « Je suis ainsi fait que le doute, le désespoir même me paraît plus moral, plus respectable, plus artistique que n'importe quel optimisme de chef de parti » — ces paroles se trouvent dans un des derniers essais qui s'occupent de la guerre. Elles ne font que souligner l'impression que chaque lecteur emporte de chacun de ses livres : un sceptique, un pessimiste d'autant plus irréductible, que son pessimisme est aérien et musical et connaît le sourire.

Cet homme doit se sentir profondément ennuyé par le contact avec les idées politiques de son peuple et en effet il se demande dans la citation préposée aux 600 pages de ses confessions politiques : « Que diable allait-il faire dans cette galère ? » Il se croit loin de toutes les conceptions familières aux intellectuels allemands, très loin de l'optimisme épais du démocrate impérialiste Friedrich Naumann, mais plus loin encore des idées civilisatrices et européennes que renferme par exemple « l'activisme » de Kurt Hiller. Sa politique est trop mystique pour pouvoir viser à un but réalisable ; pour lui l'Allemagne est un pays mystérieux dont le rôle politique ne pourra jamais être déterminé avec exactitude. Son devoir est de défendre la *Kultur*, cet ensemble indéfinissable des forces créatrices qui se révèlent dans le génie de la nation, de défendre cette Kultur contre la civilisation, l'influence des idées venant de l'Occident, des idées nettes, précises, appréciables, formées par l'esprit. Il a débuté par là : dès les premiers jours de la guerre il annonce le triomphe définitif du peuple allemand qui défend son individualité étrange, barbare, inquiétante contre ses voisins civilisés. Cette individualité est féconde d'idées, chargée de problèmes. Ce peuple ne peut pas se laisser asservir par l'esprit occidental, succomber devant

la « civilisation » qui est d'un caractère essentiellement bourgeois. Le triomphe de l'Allemagne est assuré : il le sait dès septembre 1914. Pourtant on devine une légère inquiétude : ce triomphe sera peut-être tragique et pourrait se payer par la défaite militaire de l'Allemagne. N'importe, le génie allemand sortira invincible de toutes les ruines, plus résolu que jamais à s'affirmer dans le monde.

Pour M. Mann la guerre résulte du fait que la civilisation et la culture sont deux éléments incompatibles. La civilisation avec ses tendances radicales ne veut pas laisser subsister en Europe un pays qui comme l'Allemagne ne lui est pas soumis. Ce peuple héroïque refuse de reconnaître l'esprit civilisateur comme suprême idéal de l'humanité ; son militarisme n'est qu'une manifestation de son troublant et énigmatique caractère : « En Europe on ignore tout de ce peuple démoniaque. On croit avoir le droit de déchaîner contre l'Allemagne des Kirgis, des Japonais, des Gourkha, des Hottentots — une offense sans exemple, énorme et rendue possible uniquement par cette ignorance des choses allemandes, cette ignorance illicite, dans l'acception la plus énergique du mot, qui s'avoue dans chaque parole des Bergson, Maeterlinck, Rolland (!), Richepin, Deschanel, Pichon et Churchill... Il n'est pas permis d'ignorer à ce point le peuple qui aujourd'hui est le plus important de l'Europe ; cette ignorance est sujette au châtiment et doit trouver son expiation. Pourquoi la victoire de l'Allemagne est-elle hors de doute ? Parce que l'histoire n'est pas là pour accorder les lauriers de la victoire à l'ignorance et l'erreur. »

Le lecteur occidental croit rêver : il y a avant tout cette phrase inouïe qui donne aux violateurs de la Belgique l'auréole de martyrs brutalisés par des Kirgis. Cette phrase semble faite pour nous désarmer : il n'y a qu'à hausser les épaules. Pourtant gardons-nous d'y attacher de l'importance ; cette appréciation naïve de l'emploi des troupes exotiques était répandue en Allemagne dès l'appa-

rition des tirailleurs algériens en 1870, elle m'a frappé chez beaucoup d'Allemands que je voyais se réjouir sans vergogne du crime commis contre le *Lusitania* et les cris de la presse boche lors de l'entrée des coloniaux à Francfort nous prouvent que cette aversion pour les troupes coloniales est pour ainsi dire innée chez l'Allemand, bien entendu quand ce n'est pas lui qui les emploie.

Mais les phrases inconcevables que j'ai citées contiennent un grand fonds de vérité. L'Allemagne est un pays ignoré. Il faut désespérer de pouvoir expliquer sa mentalité d'une manière satisfaisante pour des esprits européens, des hommes civilisés; l'explication s'égarera toujours dans les détails et se heurtera à la fin aux éléments irréductibles, à ce facteur incalculable, mystique qu'est la race. La psychologie et l'histoire arriveront à nous faire comprendre jusqu'à un certain point l'état d'âme de l'auteur qu'on peut identifier avec celui de l'Allemagne, mais elles ne franchiront jamais les dernières barrières inaccessibles à nos idées occidentales.

Aucun doute sur l'effet de ma citation: M. Mann est exposé à être regardé par les lecteurs du *Flambeau* comme un hypocrite ou un fou. Mais j'ose affirmer qu'il est absolument maître de sa raison et un homme très sincère, ses conceptions peuvent même contribuer à notre connaissance intime de l'Allemagne et méritent un examen attentif. Il n'est pas seulement sincère, il a même raison jusqu'à un certain point: il ne veut pas dire que les savants et les politiciens, qu'il a cités, ignorent l'Allemagne, mais les forces occultes qui la déterminent. On la connaissait trop bien, on croyait pouvoir tout expliquer par son impérialisme, par la prédominance de sa caste guerrière, par ses appétits formidables, par l'ivresse d'un développement trop rapide et brillant. On comprenait trop bien, avec cette perspicacité occidentale qui veut tout voir en plein jour et qui jamais ne verra au fond des brouillards germaniques. L'Allemand est hanté de méta-

physique ; il ne saurait isoler les choses, les regarder en esprit positif, les définir ; il ne les conçoit que dans leur entité, dans leurs rapports mystiques avec son moi et avec l'univers, elles ne lui apparaissent que dans le cadre de leur totalité psychique, de son monde à lui.

Thomas Mann voit dans le militarisme non un facteur politique, mais un instrument de mysticisme, un élément métaphysique : il n'est pas seulement le moyen de défense du génie allemand contre le radicalisme de l'Ouest, il est une matérialisation de ce génie. Et la valeur démonstrative qu'ont les idées de cet auteur est prouvée par le fait que des conceptions de ce genre se rencontrent jusque dans les bas parages des manifestations intellectuelles de l'Allemagne.

Thomas Mann aurait certainement des syncopes d'horreur s'il se voyait dans la promiscuité irritante où je suis obligé de le mettre pour démontrer l'énergie populaire qui vibre dans ses pensées travaillées et filigranées par un esprit hors ligne. Mais ce rapprochement est inévitable par l'évidence même des rapports. Il s'agit du journal satirique, *Lustige Blätter,* qui obtient un succès énorme par la vulgarité inouïe de ses caricatures et par un texte, dont la lucidité ne laisse rien à désirer. Dans son premier numéro de guerre ce journal s'est, pour une fois, permis le luxe de renoncer à ses plaisanteries berlinoises ; il est à la hauteur de la situation et publie un grand dessin sérieux : « l'Esprit de l'armée allemande ». Il montre les soldats boches en marche (pour la Belgique : c'était en août 1914) et dans le ciel les saints de l'Allemagne qui les applaudissent et les guident. Walhall au grand complet : Frédéric II avec Luther et Kant, Richard Wagner et Moltke, Bismarck et Goethe, Guillaume Ier avec Dürer — un mélange inexprimable, grotesque, inouï, mais bien allemand et exprimant parfaitement l'idée mystique que se fait le peuple teuton de sa politique.

Le besoin d'établir des rapports mystiques entre les éléments les plus hétérogènes de son histoire et de sa vie est dans le sang de cette race, mais il y a une force plus accessible aux définitions qui le nourrit et le guide. C'est l'éducation ou plutôt son résultat, la conformation intellectuelle et morale de la nation. Mais pardon, je ne suis pas exact: ces termes sont beaucoup trop nets pour rendre ce mot intraduisible, ce mot insaisissable, le mot « Bildung ». Il n'a que des rapports très éloignés avec la culture: c'est un terme marqué pour ainsi dire au coin de Goethe et évoquant la vision de Faust. La culture est la jouissance assurée des biens intellectuels et esthétiques de l'humanité, la « Bildung » est un devoir que l'individu doit remplir, le devoir de concevoir l'unité indivisible des choses, de comprendre la conformation du monde matériel et transcendental d'une manière plastique, de ne pas se contenter de vérités isolées, de débris, mais de se reconstruire un univers individuel. Accepter les vues d'autrui est tout au plus se faire une opinion; la « Bildung » ne saurait s'en contenter, elle a en horreur tout ce qui est superficiel et unilatéral. Elle n'arrivera aux conceptions intenses et plastiques qu'elle réclame que par la reproduction de l'univers dans le microcosme individuel.

Cet idéal a évidemment des tendances sceptiques: il nie les vérités établies (ou du moins leur importance). Il a aussi des tendances quiétistes: à quoi bon s'occuper activement du monde réel si on le possède d'une manière plus parfaite et plus intense en le conquérant mentalement?

Scepticisme, quiétisme, mysticisme: c'est l'esprit allemand. C'est une mentalité hostile à l'esprit positif, radical, politique qui ne vit que de vérités certaines, de buts réalisables, d'idées pratiques. L'Allemagne est le pays le moins politique qui existe aujourd'hui et il ne faut pas expliquer son attitude par des motifs politiques.

J'ai certainement provoqué par ces phrases le sourire incrédule du lecteur; je souris moi-même en les relisant, non sous l'effet de la contagion, mais d'un sourire convaincu et spontané. Il est bien facile, en effet, de faire cette objection: et l'impérialisme, la flotte, tout ce formidable outillage politique, tous ces parlements, tous ces journaux? M'accuserez-vous de paradoxe, si je dis qu'ils n'ont été et ne sont possibles que par le manque complet d'esprit politique? Les dirigeants militaires, politiques, industriels exigeaient l'armure: quoi de plus facile que de la faire accepter par ce peuple qui se grise de mysticisme et de romantisme? Regardez le goût médiéval de son architecture, et notamment ces cabarets où il va causer, discuter, chanter et rêver: sur tous les murs des emblèmes moyenâgeux, la gloire, l'auréole mystique comme au temps de Frédéric Barberousse. Ces emblèmes romantiques hantaient Guillaume et ont eu des effets politiques d'importance mondiale. Ce dénuement d'instinct politique se fait voir chez les professionnels de la diplomatie, chez les généraux, chez les savants; on comprend par là les ravages qu'il faisait dans le peuple que l'enseignement à tous les degrés gavait d'idées romantiques.

Je dois m'attendre à cette autre objection: ce que je décris comme la mentalité du peuple allemand ne saurait s'admettre que pour les anciennes classes dominantes que les Allemands désignent par ce mot significatif: « die Gebildeten ». Ces classes sont déchues, leurs rêves se sont évanouis et l'Allemagne démocratique, politique, éclairée, républicaine, l'Allemagne revenue de son mysticisme continue (essaye du moins de continuer) la politique impérialiste, refuse de reconnaître ses torts et de s'amender. L'ancien régime comme le nouveau ne se basaient donc que sur des réalités, l'Allemagne n'est pas mystique, elle est politique et matérialiste.

Mais oui, elle l'est, je suis le dernier à le nier. Je ne parle du mysticisme allemand que pour le dénoncer

comme complice de l'impérialisme matérialiste; tant que persistera ce mysticisme quiétiste qui s'abîme dans la contemplation des splendeurs intérieures de la race et de son histoire, le monstre prendra ses ébats: il n'est pas dompté, pas même contrôlé par la raison. L'Allemagne intellectuelle que représentent si bien les idées de M. Mann, ne connaît la politique que par ouï-dire, elle a une horreur sincère de ce mot dans son acception occidentale. Ce sont les intellectuels qui rendent possibles ces soubresauts d'impérialisme; une Allemagne vraiment républicaine, une Allemagne civique, orientée vers l'Ouest, saura dompter ses instincts. La victoire de la Marne ne sera complète que quand l'Occident aura soumis l'Allemagne de M. Mann, quand il lui aura transmis cet instinct de responsabilité civique qui est le fondement de toute démocratie.

Où sont aujourd'hui les foyers de réaction? Dans l'armée. Qui les rend possibles dans l'armée? Les universités, qui en forment les cadres. Professeurs et étudiants sont profondément romantiques, c'est-à-dire impérialistes. Le mysticisme des intellectuels: voilà le danger.

* * *

Thomas Mann est poète: son livre n'est pas un document politique, mais littéraire.

Loin de nous cette thèse européenne, par trop européenne. « Gott mit uns » est une invocation de Dieu et non une devise militaire, ce qui n'empêche pas que ces mots se retrouvent sur les plaques de ceinturons et sur les canons de l'armée boche. Ce peuple est capable des promiscuités les plus étonnantes: le petit soldat blond et rose, aux yeux de myosotis, débitera avec la même aisance ses sentimentalités naïves et ses atrocités les plus réfléchies, et ensuite il vous retournera la baïonnette dans le ventre. L'Allemagne aime Goethe comme elle

aime Ludendorff parce qu'ils sont Allemands (j'évite le mot « boche » qui dénoncerait bien le fond de cette pensée, je l'évite par respect pour la sagesse et la clémence de Goethe). L'Allemand est capable de citer parmi les incarnations de son génie l'aérien, l'éternel Mozart à côté de Bismarck; la « Bildung » est l'âme même de l'Allemagne et la littérature est seule responsable de ses actes politiques.

CHARLES BECKENHAUPT.

Au temps de Charles de Lorraine

La Belgique indépendante a relevé la statue que les Pays-Bas autrichiens avaient érigée à Charles de Lorraine. Il faut voir dans ce bronze médiocre un témoignage de reconnaissance à l'adresse d'un régime qui fut comme une halte heureuse après des siècles de guerres, de misère et d'oppression brutale. Quant à l'homme, il ne justifie peut-être pas tout à fait la grandiloquence des éloges sous lesquels on l'a volontiers accablé. Non pas qu'il ne mérite la sympathie. Ce Lorrain un peu épais, d'un abord aimable et d'une bonhomie joyeuse, avait une affection vraie pour ses sujets, dont il défendit les privilèges dans une occasion mémorable. Esprit conciliant et modéré, il était à la fois animé d'intentions excellentes et fort incapable de les réaliser. Car il n'avait l'étoffe ni d'un grand ministre, ni d'un politique profond. On ne s'y trompa point à Vienne, et très vite Marie-Thérèse ne lui permit plus d'autre rôle que celui d'un « coq de village ». Il s'y résigna sans trop de peine. Il eut raison. Ainsi limitée, son influence fut d'ailleurs bienfaisante. Le gros rire du maître ranima et dérida l'aristocratie bruxelloise, trop longtemps figée dans une morne bigoterie. Il eut bientôt un entourage à son goût: « une jolie cour gaie, sûre, agréable, polissonne, buvante, déjeunante et chassante ». C'était là une réussite à sa mesure. Mais des fêtes brillantes et de larges libéralités ne suffisaient point pour éveiller quelque vie de l'esprit dans un pays qui s'en trouvait totalement dépourvu.

A aucune époque peut-être, le niveau intellectuel n'a été plus bas dans nos provinces que dans la première moi-

tié du XVIIIe siècle. Ni instruction, ni culture. Un peuple misérable, une bourgeoisie ignorante, une noblesse indifférente à tout ce qui ne la touche point dans ses intérêts ou ses vanités. A peine deux ou trois grands seigneurs marquent quelque curiosité en rassemblant des livres, dont il n'est du reste pas assuré qu'ils songent trop à les lire. L'un d'eux recueille, en 1741, l'abbé Prévost fuyant la Bastille. Après six mois de ce régime, le père de *Manon Lescaut* saisit la première occasion pour quitter Bruxelles et n'y revenir jamais. Moins heureux, J.-B. Rousseau y passe dix ans de son exil. La faveur du prince Eugène lui vaut même un pompeux brevet d'historiographe des Pays-Bas. L'ingrat n'en déplore pas moins l'infortune qui l'oblige à vivre dans des régions « si stériles en choses intéressantes ». « Il n'y a dans ce pays, gémit-il, ni connoisseurs, ni curieux. » Mais voici son grand ennemi Voltaire, qu'amènent en Brabant les procès de Mme du Chatelet. Il y trouve le silence et la paix propices aux grands labeurs : « Je n'ai jamais tant travaillé de ma vie. » Ravi tout d'abord, ce nerveux s'irrite bientôt d'un calme qui est celui de l'inertie, et ses lettres se remplissent de doléances : « Bruxelles est le séjour de l'ignorance... ; Bruxelles est l'éteignoir de l'imagination ;

Les vers et les galants écrits
Ne sont pas de cette province. »

L'impression qu'il emportera se résume en une phrase : « Peu d'hommes et beaucoup de livres. » Un désert intellectuel avec quelques oasis qui sont de belles bibliothèques. C'est bien cela.

Charles de Lorraine allait-il ouvrir une ère nouvelle et peupler de beaux esprits ce sol déshérité ? Ceux-là durent en douter qui connaissaient le personnage, ses insuffisances de culture et sa médiocre intellectualité. Ouvrons les petits carnets verts de son journal secret. Voici, en

indications brèves, toute la vie du gouverneur général, année par année, mois par mois, jour par jour. On s'étonne tout d'abord de l'aspect de ces pages : écriture appliquée et maladroite, orthographe d'une fantaisie singulière... Lisons pourtant, et tâchons de pénétrer, à travers ses menus aveux, la personnalité même de l'écrivain. Négligeons ce qui tient à son rang ou à ses charges : fêtes, dîners, réceptions, audiences ; tenons-lui compte de ses louables efforts pour relever l'industrie nationale. Que reste-t-il à noter ? Certaine tendance à la galanterie, des préoccupations de gourmet fastueux, un goût très prononcé pour la chasse et une passion du jeu presque effrénée, qui le contraint trop souvent à d'épineux arrangements financiers. Rien, par contre, qui annonce un lettré. Montrât-il même plus d'ouverture d'esprit, on peut croire que ses préférences intimes l'orienteraient plutôt vers les sciences. Car on le voit s'intéresser à la botanique, rassembler un cabinet de curiosités hétéroclites et se livrer parfois à des expériences rudimentaires, qui tiennent tour à tour de la chimie appliquée et de la physique amusante. Ce neveu du Régent, aussi frivole que son oncle, mais beaucoup moins averti, paraissait, en vérité, bien mal préparé à présider à une renaissance intellectuelle.

Ce soin échut à un autre. En 1753, Charles de Cobenzl arrive à Bruxelles comme ministre plénipotentiaire. Il concentre bientôt entre ses mains tout un pouvoir dont le prince ne conserve guère que les signes extérieurs. Ce nouveau-venu est un homme d'une autre génération. Il représente à merveille ce « despotisme éclairé » qui montera sur le trône avec Joseph II. Éclairé, personne ne l'est plus que ce diplomate de petite noblesse parvenu aux grands emplois par son mérite personnel. Élève de Kaunitz, il partage les sympathies qui égaraient son maître dans les cercles philosophiques de Paris. Les idées nouvelles ont en lui un partisan déclaré, et il y paraîtra

dans sa politique religieuse. Amateur de tableaux, d'estampes et de livres, rien ne lui est étranger de ce qui touche à la vie de l'esprit. Une active correspondance le maintient en relations avec la plupart des pays d'Europe. Les soucis de sa charge y sont assurément pour beaucoup, et à ses informateurs de Londres, de Francfort ou de Varsovie, il ne demande guère que des nouvelles politiques. Mais de ceux de Paris, il réclame davantage : il veut qu'ils le tiennent au fait des événements du monde des lettres et des arts. Il s'inquiète de ce qui se dit et de ce qui s'écrit, des premières représentations, des hardiesses encyclopédiques et des succès de librairie. La plus mince brochure qui fait quelque bruit lui est aussitôt envoyée et est lue avec intérêt avant de prendre place dans sa bibliothèque, qui se trouvera être, à sa mort, une des plus riches du pays. C'est ainsi qu'il admire et médite *l'Esprit des lois,* et Montesquieu, apprenant son enthousiasme, ne laisse pas de s'en montrer flatté.

Qu'on ne s'y trompe pas d'ailleurs : en dépit de toute sa philosophie, Cobenzl n'en demeure pas moins, dans la pratique, un gouvernant très autoritaire, fort jaloux du pouvoir qu'il détient : certaines indulgences de Louis XV le choquent comme d'insignes faiblesses. Est-ce l'effet de ce caractère trop personnel, à peine voilé de formes courtoises ? Est-ce la conséquence de la sourde hostilité que Charles de Lorraine manifeste à son endroit ? Toujours est-il que, de l'aveu même d'un des siens, il ne s'accorde guère avec l'aristocratie locale. Aussi bien trop de choses le séparent de cette noblesse plus brillante que lettrée, qui ne partage en général ni ses idées, ni ses goûts. Des salons bruxellois du temps, il ne fréquente assidûment qu'un seul, et c'est un salon bourgeois : celui de la riche Mme Nettine, « banquière » de l'empereur. Trait à noter, car philosophes et gens de finance ont toujours fait bon ménage au XVIIIe siècle. Sans doute trouve-t-il là un milieu plus ouvert, plus moderne, en relations plus

directes avec ces brillants cercles parisiens dont l'éclat l'attire et dont la liberté de pensée le ravit : une fille de Mme Nettine épousera le fermier-général de la Borde, banquier de la cour et de Voltaire, et une autre, par son mariage avec M. de la Live, deviendra la belle-sœur de Mme d'Epinay. Le ministre lui-même ne reçoit de ces foyers de lumière que de lointains reflets, mais il veut que son fils au moins en approche, qu'il aille s'y former et s'y mûrir, et il l'envoie faire sa rhétorique au collège d'Harcourt.

« Quand il y aura des ministres comme lui, on pourra espérer que le goût des lettres se ranimera dans les États autrichiens. » Il semble que Cobenzl ait tenu à vérifier cette flatteuse prédiction de Montesquieu. Il n'épargne, en tout cas, aucun effort pour éveiller ce goût aux Pays-Bas. Il commence par rétablir la Bibliothèque de Bourgogne ; il en exhume les trésors qu'une négligence barbare laissait enfouis au fond de caves obscures. Puis il essaye de créer un centre de recherches érudites. Il y a bien, entre Luxembourg et Ostende, une poignée de modestes amateurs de sciences ou d'histoire, mais ils demeurent isolés, ils s'ignorent les uns les autres, perdus dans la foule des indifférents. Il faut rassembler ces bonnes volontés éparses. Cobenzl s'y emploie. Il appelle à la rescousse le savant Schoepflin, de l'Université de Strasbourg. Cet illustre Alsacien d'adoption le seconde avec ardeur. Il encourage, exhorte, convainc. Il excite « la principale noblesse, entre autres le duc d'Arenberg et le prince de Ligne, à cultiver et à protéger les lettres. » Ce dernier se hasarde même, sous son impulsion, à disserter sur un passage des *Commentaires* de César. Ainsi se fonde, en 1769, la « Société littéraire de Bruxelles », qui sera le noyau de l'Académie royale.

Des savants, on peut encore, à la rigueur, en découvrir aux Pays-Bas. Mais quant à des écrivains soucieux de finesse élégante et de bel esprit, c'est, aux environs

de 1750, une espèce totalement inconnue à la faune locale. Cobenzl, qui le constate, doit bien s'adresser ailleurs pour relever le culte des lettres. Pendant vingt ans, on voit donc graviter dans son orbite des Français qui s'efforcent de remplir ses desseins. Il les attire, les accueille, les favorise. Il se montre à leur endroit d'une bienveillance continue et d'une indulgence singulière. Elles se trouvent parfois mises à de rudes épreuves, car ses choix sont loin d'être irréprochables. Mais, au fait, choisit-il? Force lui est bien de se contenter des collaborateurs qui s'offrent à lui. Ce sont, pour la plupart, des bohêmes mâtinés d'aventuriers, fuyant Paris pour leurs dettes, leurs audaces de plume ou leurs écarts de conduite, et souvent pour tout cela en même temps. Ils débarquent à Bruxelles légers d'argent et riches d'assurance. Ils font sonner bien haut leurs titres littéraires et leurs relations avec d'Alembert ou Marmontel. Cobenzl leur fait bonne chère. Non pas qu'il soit dupe, mais il estime que ces minces émules du Compère Mathieu ou de Jérôme Coignard peuvent devenir entre ses mains des instruments utiles et d'autant plus souples qu'ils ont plus besoin de sa faveur. Un seul peut-être de ces exilés s'écarte de ce type picaresque : c'est Toussaint, l'auteur des *Mœurs*. Mais il est caractéristique qu'il réussit assez peu chez nous et doit bientôt chercher à Postdam un meilleur juge de ses talents.

L'effort de ces écrivains en mission sera de doter les Pays-Bas de la feuille littéraire qui leur manque. Ils s'y essaient l'un après l'autre. Voici qu'apparaît, le 10 avril 1755, *le Littérateur belgique,* ouvrage périodique. Il apportera chaque semaine les nouvelles du Parnasse et s'ouvrira aux favoris des Muses. Beau projet, accueilli avec quelque scepticisme. Car dès son *Prospectus,* il s'en prend à certain petit-maître qui le condamne sur son titre : « *Littérateur* et *belgique,* raille ce fâcheux, ces deux mots impliquent contradiction. » Et le journa-

liste de s'indigner : ce persifleur insulte à sa patrie ! Celui qui parle ainsi est d'ailleurs un étranger, certain chevalier des Essarts, devenu maître de mathématiques à l'École militaire. Il s'est adjoint l'ingénieur français Mousset, le sieur d'Hucher, directeur d'académie, et deux autres Lorrains : l'abbé de Vitry et l'abbé de Vicnay, l'un aumônier, l'autre bibliothécaire du prince Charles. Seul, le médecin de la cour Schépers, « natif de Flandre », représente la Belgique dans cette rédaction peu nationale. Malgré ses attaches officielles, *le Littérateur belgique* a courte vie. Il languit pendant quelques numéros, se réduit à une « analyse raisonnée » des principaux journaux littéraires, puis sombre définitivement.

Nouveau projet en 1759. Pierre Rousseau et son *Journal Encyclopédique* se voient bannis de Liége. La feuille est d'importance. Depuis trois ans elle propage sans se lasser les idées philosophiques. Sa diffusion, qu'on a parfois exagérée, ne laisse pourtant pas d'être notable : elle compte à ce moment douze cents souscripteurs. En correspondance avec Rousseau depuis l'origine, Cobenzl serait enchanté d'offrir à son journal l'asile qu'il sollicite. Il appuie fortement sa requête auprès de Kaunitz. Il ne manque pas d'insister sur l'heureuse influence qu'exercerait à Bruxelles le *Journal Encyclopédique :* il « contribuerait au progrès de la littérature, qui ne prend que très peu dans ces provinces. » Kaunitz est séduit. Mais les théologiens de Louvain jettent feu et flammes et réussissent à gagner Marie-Thérèse à leur cause. C'est un autre échec.

Déjà cependant s'est abattu sur Bruxelles un nouveau restaurateur des lettres : Maubert de Gouvest. Homme de ressources que ce capucin défroqué, qui, depuis quinze ans, court les aventures sur les grandes routes d'Europe, passant de Hollande en Allemagne, d'Allemagne en Suisse, de Suisse en Angleterre, tour à tour, et selon le vent qui souffle, catholique ou protestant, pamphlétaire

ou pédagogue, historien ou comédien. Auprès de Cobenzl, il se découvre une vocation de journaliste. Le ministre lui confie sans tarder le privilège de l'antique *Gazette de Bruxelles,* qui se transforme entre ses mains, le 1er mai 1759, en *Gazette française des Pays-Bas.* Mais cet officieux maussade n'absorbe point l'activité bouillonnante de Maubert. Il fonde sans désemparer le *Mercure historique et politique des Pays-Bas,* imité du *Mercure de France* et du *Mercure historique* hollandais, puis, en 1760, les *Mémoires du temps ou recueil des gazetins de Bruxelles.* Plus léger que ses confrères, ce *Gazetin* accorde une place importante à l'information littéraire.

Hélas! il n'a guère le loisir de faire l'éducation du public. Maubert traîne bientôt à ses chausses une meute hurlante de créanciers. Il disparaît par un beau matin de janvier 1761, abandonnant à leur sort ses trois feuilles bruxelloises. Le *Mercure* tombe du coup, et la *Gazette* passe au libraire Constapel. Quant au *Gazetin,* un autre Français survient à point nommé pour en recueillir la succession. C'est le trop fameux Chevrier, l'auteur ordurier du *Colporteur.* Mais ce drôle, qui ne manque point d'esprit, s'ennuie bientôt dans la capitale du Brabant. A l'automne de 1762, il part pour La Haye, non sans lancer, en manière d'adieu, son pamphlet des *Amusemens des dames de Bruxelles.* Et le *Gazetin* succombe, peu de mois avant son dernier maître, qui meurt l'année suivante, d'indigestion.

Il reparaît, en 1766, sous une forme légèrement différente. L'artisan de cette renaissance est Jean-François Bastide, qui vient à son tour chercher fortune sous l'égide de Cobenzl. Fâcheux augure: ce Marseillais est l'homme de toutes les avanies et de toutes les chutes. Il a écrit « plusieurs volumes de contes moraux que personne n'a pu lire »; sa comédie du *Jeune homme* est tombée à plat sous les huées du parterre, et s'il a l'honneur d'être cité par Jean-Jacques, c'est seulement pour

avoir « excédé » le philosophe de ses « importunités ». Du moins possède-t-il quelque pratique du métier de journaliste littéraire : il a collaboré au *Mercure de France,* fondé et dirigé le *Nouveau Spectateur.* On accueille donc ses ouvertures, et ainsi naît le *Journal de Bruxelles ou le Penseur.* Ce titre ambitieux couvre une simple reprise de la feuille de Maubert. Nul ne s'y trompe, et on ne désigne le nouvel organe que par le vieux nom de *Gazetin.* Mais Bastide manque de prudence. Il imprime sans scrupule des « nouvelles à la main » qu'on lui adresse de Paris. Or du Belloy vient de faire applaudir son *Siège de Calais,* et la ville d'Eustache de Saint-Pierre a vu avec joie revivre sur la scène cette page glorieuse de ses annales : sa municipalité envoie au tragique des lettres de citoyen. Le nouvelliste l'en raille, lourdement. Fureur des honnêtes « officiers municipaux » qui implorent vengeance auprès du Conseil privé. Depuis longtemps, celui-ci fait grise mine à ces nouveautés littéraires qu'il juge suspectes, et il se hâte de saisir l'occasion pour réclamer la supression du *Gazetin.* Il l'obtient en décembre 1767, et il ne reste au « Chevalier de Bastide », comme il s'intitule, qu'à reprendre assez piteusement la route de Paris.

Que d'efforts infructueux ! Que d'échecs accumulés ! On conçoit que Cobenzl en ait pris de l'humeur et se soit découragé. Au baron van Swieten qui l'interroge sur sa « Société littéraire », il répond, peu de jours avant sa mort, par des lignes désenchantées : « l'état de la Société est très critique » et « il ne se présente... presque personne pour y entrer. » Il en accuse « l'esprit de la nation qui ne fait presque jamais rien d'avance, sans être assuré qu'il y a de l'honneur ou du profit à acquérir. » Mais Cobenzl n'a-t-il pas trop attendu de ses initiatives ? A-t-il toujours compris quelle longue patience exigeaient ses projets ? Il est bien vrai qu'il n'a point réussi à susciter aux Pays-Bas la pléiade d'écrivains qu'il espérait. Il n'a

pas même pu y maintenir une feuille littéraire un peu stable. Son action néanmoins n'a peut-être pas été tout à fait stérile. Il constate dans la même page que « le goût des belles-lettres commence à prendre ». Il ne doit pas se tromper. Ses tentatives à bâtons rompus ont dû éveiller des curiosités nouvelles, exciter, au moins chez une élite, le besoin d'une culture désintéressée. Ainsi s'est formé peu à peu un embryon de public lettré qui manquait totalement vingt ans plus tôt. Un observateur assure que le Brabant devient, aux environs de 1780, un débouché sérieux pour les livres français: romans, pièces de théâtre, récits de voyages, traités historiques et religieux. On prétend même que l'*Encyclopédie* réunit à Bruxelles cinq cents acheteurs. Le chiffre peut être exagéré, mais il est hors de doute qu'on y compte désormais des lecteurs assez nombreux pour les contrefaçons que lancent tour à tour Rousseau à Bouillon, Bassompierre à Liége ou Dufour à Maestricht. Avoir contribué à les recruter, c'est déjà, après tout, un résultat appréciable.

Pour s'expliquer la vocation littéraire du prince de Ligne, il convient assurément de se rappeler son gouverneur M. de la Porte, et « toute cette fleur d'humanités » qu'il lui transmet de Louis-le-Grand. Il est nécessaire surtout de ne pas oublier ses voyages de découvertes dans le Paris de Voltaire et le Versailles de Mme de Pompadour. Mais il faut aussi tenir compte du milieu favorable où il débute. « On ne sait pas lire dans mon pays » écrit-il à Jean-Jacques en 1770. A Belœil ou à Baudour, soit. Mais à Bruxelles on commence à le savoir, et, — ce qui importe autant — à y prendre plaisir. C'est pourquoi ses velléités littéraires ne risquent plus de s'y trouver glacées par une lourde atmosphère d'indifférence ou d'hostilité.

***

Le livre ou la revue intimide toujours un peu le profane, le rebute ou l'effraye. Celui qui les ouvre témoigne

déjà qu'il est attiré, sinon gagné, par la culture. Celle-ci se propage surtout, au début du moins, par une voie plus engageante et plus large : le théâtre. Il en va bien ainsi aux Pays-Bas.

Le théâtre classique français arrive chez nous dans les fourgons du maréchal de Saxe. Il y a beau temps sans doute que des troupes nomades courent nos grandes routes. Mais qu'attendre de ces pauvres comédiens de campagne que l'attention publique distingue à peine des acrobates, funambules ou vendeurs de thériaque? Bruxelles, il est vrai, possède depuis le commencement du siècle une salle de spectacles et une troupe régulière. Mais jusqu'en 1746 le théâtre y est surtout un divertissement musical. On y monte l'opéra français ou italien, avec des moyens médiocres et un succès contestable : les directeurs font faillite l'un après l'autre. Timidement, Arlequin et Scaramouche se glissent sur la scène bruxelloise à la faveur des *drammi per musica*. Comment croire qu'ils y réussissent quand on voit reparaître, sur le même théâtre, le vieux mystère du moyen âge. Car c'est bien un mystère attardé, cette « tragédie sainte » de *la Passion,* jouée en 1727 devant l'archiduchesse gouvernante... Quelques représentations isolées ne prouvent rien : pour trouver la tragédie et la comédie installées à demeure à Bruxelles, il faut attendre l'occupation française.

On sait la pittoresque histoire de ce théâtre au son du canon, et comment les acteurs de Favart et de Parmentier suivent dans leurs camps Maurice de Saxe et Löwendahl, égaient les fatigues du soldat, dissipent les soucis de l'officier, et, sur le même air de vaudeville, annoncent l'assaut la veille du combat et fêtent la victoire le lendemain. Ils font plus : quand leurs auditoires guerriers ne les réclament point, ils jouent sur la scène de la Monnaie, louée par Favart. C'est ainsi qu'ils créent devant les Bruxellois un opéra-comique de leur directeur, *les*

Nymphes de Diane. Leur mission militaire se double donc d'un apostolat littéraire : ils initient notre public à un répertoire sensiblement plus relevé que celui d'antan, et leur talent leur vaut un succès ignoré jusque-là chez nous. En un mot, ils propagent, comme on l'a dit, « le goût de l'art dramatique » et surtout le font connaître « sous un nouveau point de vue ».

Or tous ne quittent pas Bruxelles avec les troupes françaises : les d'Hannetaire, les Durancy nous restent ou ne tardent pas à nous revenir. Ils seront les meilleurs artisans de la renaissance théâtrale qui signale le régime autrichien. Renaissance brillante, préparée et favorisée par l'autorité elle-même. Dès 1749, elle se hâte de mettre à la tête de l'exploitation scénique trois grands seigneurs bruxellois : le duc d'Arenberg, le duc d'Ursel et le marquis Deynze. Sous leur égide se continue la tradition de Favart. Ce dernier s'imposait pour règle de ne négliger « aucun des genres de spectacle. » Ainsi font ses successeurs : leur répertoire est « principalement composé de comédies de Molière, de celles de Regnard, de Dancourt et de Marivaux, ainsi que des tragédies de Racine et de Corneille. » Et ces choix ne sont certes pas mauvais. Ils ne sont pas moins heureux sous l'administration de d'Hannetaire, qui arrive à la direction en 1754. Pendant le seul mois de juin 1755, le public bruxellois peut applaudir *Esther* et *le Légataire universel,* la *Sémiramis* de Voltaire, *la Fausse Agnès* de Destouches et *le Muet* de Bruyès et Palaprat.

Cependant les décors ont vieilli, les costumes se sont fripés. Qu'à cela ne tienne : on y pourvoira. En 1761, la direction passe au surintendant du canal Charliers de Borghravenbroeckh. Ce riche bourgeois va racheter salle et matériel et consacrer une grosse somme à réfectionner l'une et à renouveler l'autre. Tant et si bien que Cobenzl peut annoncer, dans une lettre du 4 janvier 1763 : « Nous préparons pour Pâques un spectacle

magnifique et peut-être même bon. » Et il s'étend avec une complaisance visible sur les aménagements de Charliers, parle des « quatre loges à feu » qu'il ajoute à la salle, des « chambres pour souper et pour jouer » qu'il adjoint à la bâtisse. « Il fait des habits magnifiques; Chamant fait quatre décorations de la première beauté, et en tout on fait une très grande dépense. » Le gouvernement se pique d'émulation: pour la première fois, la Monnaie devient scène subventionnée, car l'autorité prend à sa charge le loyer de la salle. Enfin — faveur insigne — la troupe est autorisée à s'intituler « Comédiens ordinaires de S. A. R. le Prince Charles de Lorraine. » Le succès devait répondre à tant de soins. C'est encore Cobenzl qui l'enregistre, deux ans plus tard, avec une satisfaction peu déguisée: « L'orchestre est admirable, les décorations et les habits sont magnifiques, et nous avons assurément la plus belle comédie d'Europe. »

Ce spectacle brillant réunit une assistance de choix. Les plus grands noms de l'aristocratie belge s'inscrivent sur les listes de location. La bourgeoisie suit, et c'est bientôt un véritable engouement. Aussi bien l'exemple vient de haut. Charles de Lorraine lui-même apporte au théâtre la bonne grâce de son jovial sourire qui, à la moindre saillie, s'épanouit en accès d'hilarité irrésistibles et contagieux. « C'étaient, dit le prince de Ligne, des éclats si bruyants drôlement, ou si étouffés comiquement, que le public, qu'il troublait toujours à la comédie par là, souriait et puis finissait par en faire autant. Il ne tenait pas à un geste d'Arlequin, ni à une mine de Crispin. C'était toujours comme s'il n'en avait jamais vu. » Les privilégiés ne sont d'ailleurs pas seuls à se sentir séduits par l'éclat de la rampe. Gagnant de proche en proche, le goût de l'art dramatique se manifeste jusque dans les classes les plus humbles. Ceux qui n'entendent pas le français, ou l'entendent mal, souhaitent un spectacle flamand. Pour les satisfaire, on a un officieux chargé de

« traduire en prose flamande toutes les pièces françaises qui lui seront indiquées ». Nul doute que ces représentations populaires ne soient d'un sûr profit : on voit les directeurs insister à maintes reprises pour en obtenir la permission. C'est ce que fait, par exemple, Vitzthumb en 1772. Mais il se heurte au *veto* du Conseil privé. Car, opine cette grave assemblée, « les abonnés, qui sont occupés à faire remeubler leurs loges, les verraient continuellement détériorées par les spectateurs qui viennent au spectacle flamand, et autres semblables, qui font l'amusement de la populace. »

Mieux encore : on ne se contente plus de remplir chaque soir la salle de la Monnaie et de combler d'applaudissements les comédiens de Son Altesse. Voici que des tréteaux se dressent dans les vieux hôtels de l'aristocratie bruxelloise et que des Frontins titrés y donnent la réplique à des Lisettes à seize quartiers. Autre témoignage significatif de la passion du théâtre qui possède ce petit monde. Car il faut qu'elle soit bien puissante pour bouleverser ainsi des traditions d'austère réserve renforcées par deux siècles d'étiquette espagnole. On peut voir, à Gand, le *Glorieux* de Destouches et le *Joueur* de Regnard représentés devant le prince Charles par des « seigneurs flamands secondés par des femmes charmantes et de la meilleure noblesse du pays. » Et ce n'était pas ainsi, assurément, qu'on accueillait dans ses bonnes villes, trente ans plus tôt, la pieuse archiduchesse Marie-Elisabeth !

De ces théâtres de société, le plus fameux est celui des d'Arenberg. Il attire le monde de la cour tour à tour dans l'hôtel du Petit-Sablon et au château d'Héverlé. Cobenzl nous garde le souvenir des brillantes représentations qui s'y donnent à la mi-carême de 1765. « La troupe d'Héverlé fait toute l'occupation de nos belles, écrit-il dans l'abandon d'une correspondance familière, elles savent actuellement seize ou dix-huit pièces, mais elles

n'ont pas fait un bon choix. La duchesse d'Arenberg joue joliment, Mmes d'Horne et de Mérode, Mlle Maldeghem et ma fille sont excellentes, Mme de Ligne est exécrable, Spang et Le Bon sont merveilleux, Lannoy et le prince de Gavre sont bons, Nieulant est médiocre, Fonsecca suranné, Logier mauvais, le prince de Ligne et David abominables, le prince de Hesse rien du tout, et Mérode joue les notaires sans avoir la moindre envie de savoir son rôle. » Les amateurs ont, du reste, d'autres scènes encore à leur disposition. Car il ne s'agit pas d'un cas isolé. « La fureur incroyable de jouer la comédie gagne journellement, constatent les *Mémoires secrets* en 1770; il n'est pas de procureur qui, dans sa bastide, ne veuille avoir des acteurs et une troupe. » A cet égard, les Pays-Bas ne se laissent pas distancer par la France: « L'esprit comique est devenu une épidémie, continue notre observateur, et on joue encore la comédie dans deux maisons paticulières à Bruxelles. » Nous connaissons au moins l'une d'elles. C'est la demeure de l'homme qui a peut-être le plus contribué à la renaissance théâtrale bruxelloise. Il convient de nous arrêter un instant à cette curieuse figure.

Jean-Nicolas d'Hannetaire arrive en Brabant en 1745, à la tête d'une troupe nomade qui vient de donner des représentations à Aix-la-Chapelle. Ce n'est pas un inconnu: il a joué l'année précédente à Liége et même rimé certain *Divertissement* pour la fête du prince-évêque Jean-Théodore de Bavière. A peine s'installe-t-il à Bruxelles que survient l'invasion française. Il entre avec sa femme dans la troupe de Favart, et tous deux ne tardent pas à reparaître sur la même scène après la rentrée des Autrichiens. Mais ses talents l'ont désigné à l'attention et il obtient, en 1754, l'entreprise du théâtre de Bruxelles pour une période de trois ans. Il rentre ensuite dans le rang pour en sortir en 1766, quand les acteurs, réunis en société, comme leurs illustres confrères

du Théâtre-Français, lui font l'honneur de le choisir pour leur chef. Il préside aux destinées de notre scène jusqu'en 1771, date de sa retraite. C'est la partie brillante de sa carrière, celle où il s'acquiert un enviable renom et une légitime autorité.

Il les doit sans doute pour une part à ses réels mérites de comédien. Le témoignage unanime des contemporains ne permet pas de douter qu'il n'apporte un véritable talent dans les rôles de financiers où il se confine bientôt. Passant par Paris en 1752, il obtient un ordre de début à la Comédie-Française et s'y fait applaudir dans Orgon de *Tartuffe,* Arnolphe de *l'École des Femmes* et Harpagon de *l'Avare*. Mais son meilleur gage de succès, il le trouve peut-être dans ses origines, qui lui assurent une supériorité marquée sur le vulgaire de ses confrères.

C'est, au XVIII[e] siècle, une classe singulièrement mêlée que celle des acteurs, et surtout hors de Paris. Rien n'en règle l'accès, rien n'en défend l'entrée, sinon les lourdes malédictions qui continuent à peser sur elle. Elle s'ouvre donc, par la force des choses, à tous les rebuts des autres classes. Elle se grossit de déserteurs et de fugitifs de toute sorte ; elle attire à elle les bohèmes et les fantasques des autres états, même les plus infimes. Aujourd'hui acteur fêté, avant-hier clerc de procureur, perruquier ou courtaud de boutique... Or, d'Hannetaire n'est pas un acteur comme tant d'autres. Né à Grenoble en 1718 et neveu du célèbre architecte Servandoni, il a cette chance d'avoir reçu la meilleure éducation. On le destinait à la prêtrise quand une vocation impérieuse lui a fait quitter le petit collet. Il a l'usage du monde, ne manque point de lettres, montre même des goûts littéraires. En 1769, il présente à la Comédie-Française une réduction en trois actes de l'*Amour usé* de Destouches. Il est vrai qu'elle n'est pas reçue, sur l'avis de Le Kain, qui la trouve « très platement faite » et estime que le remanieur n'a « su

qu'énerver son modèle, sans y rien ajouter. » Mais le grand tragédien a la dent un peu dure...

Chacun, en tout cas, s'empresse à rendre hommage à d'Hannetaire. Charles de Lorraine le tient en haute estime et lui fait de riches présents. Il est en relations épistolaires avec le célèbre Garrick, qui lui envoie de Londres une médaille d'or frappée en son honneur. Palissot enfin le traite en ami, vante son « talent décidé », sa « probité », ses « mœurs ». « Ah ! s'écrie-t-il, si tous les comédiens vous ressemblaient... je me croirais obligé de les honorer ». Et, en manière de preuve, il reproduit le « congé » très flatteur adressé au directeur de Bruxelles par le prince Charles lui-même. Éloges sincères, puisque Palissot les répète longtemps après, dans la notice qu'il accorde à d'Hannetaire, rangé du coup parmi les hommes illustres du siècle. Or l'on sait si l'auteur des *Philosophes* avait les gens de théâtre en horreur !

Mais celui-ci a de sûrs moyens pour se concilier les sympathies. Et d'abord il passe pour jouir de quatre-vingt mille livres de rentes, et, comme le constate naïvement Dazincourt, ce détail met « nécessairement une différence entre lui et les autres comédiens... » Puis on trouve à ses côtés trois femmes charmantes, que la voix publique appelle « les trois Grâces ». Ses deux filles d'abord : Eugénie et Angélique. Une vraie « enfant de la balle » que cette Eugénie. Toute jeune encore, nous la voyons, en 1753, réciter au prince Charles un compliment composé par son père. Et pourtant elle figure déjà au tableau de la troupe, sans doute pour jouer Louison du *Malade imaginaire*. Depuis 1762, elle détient en chef l'emploi de soubrette. Elle y est « supérieure » au dire du prince de Ligne, qui la trouve en même temps « pleine de goût, de tact, d'esprit et de connaissances. » Sa sœur Angélique excelle plutôt dans l'opéra-comique, où les rôles d'ingénues lui sont réservés. Elle y fait applaudir

« un organe aussi brillant et aussi léger que sensible » et un jeu dont on souligne « la noblesse » et « l'intelligence ». Quant à Rosalide, la troisième Grâce, d'Hannetaire la présente comme sa parente, et elle passe pour sa sœur. Elle ne paraît pas avoir d'emploi bien fixe, elle se produit avec succès dans le tragique comme dans le comique, encore qu'un embonpoint naissant la promette aux mères-nobles...

Toutes trois bonnes comédiennes donc, et toutes trois charmantes. Charmantes et peu austères. L'impitoyable Chevrier, dans son *Colporteur*, ne prétend rien nous cacher de leurs faiblesses. Il y ajouterait plutôt. Et assez d'autres témoignages confirment ses dires pour qu'il nous faille, sur ce point, accorder quelque crédit à cette méchante langue de pamphlétaire... Mais quoi! Nous sommes au XVIIIe siècle, et au théâtre! Personne alors ne songe à s'étonner d'une légèreté qu'on tient pour une grâce d'état. C'est le contraire qui surprend. Il fait beau voir la stupeur de Paris quand on apprend que Mlle Doligny prétend rester sage, encore qu'actrice. Événement inouï! La cour et la ville en sont en émoi. On se récrie, on s'émerveille; Fréron exulte, chante l'hosanna, et manque de se faire envoyer au For-l'Évêque, tant il met de chaleur à célébrer cette vertu paradoxale...

Bruxelles non plus ne s'étonne, ni ne se formalise, et d'Hannetaire peut réunir un cercle de fidèles de choix. Son salon est un des plus brillants de la ville, des plus vivants en tout cas, et même des plus lettrés. C'est, selon Dazincourt, « un véritable Athénée », rendez-vous et point de contact des seigneurs de la cour et des « hommes de mérite ». Le comte de Lannoy, le comte Esterhazy, le vicomte de Sandrouin viennent s'y délasser du cérémonial et s'y distraire de l'étiquette. Mais le plus assidu est encore le prince de Ligne. Il respire à l'aise dans ce milieu d'une distinction sans pruderie et d'une politesse sans affectation. Puis l'amour s'est mis de la partie. Le

gentilhomme est attiré par les beaux yeux d'Eugénie, qui répond à ses soins. Il associe dans son esprit cette piquante soubrette à ce prince Eugène qui est son héros de prédilection, son modèle dans la carrière des armes:

« Voulez-vous savoir ma folie?
C'est Eugène, c'est Eugénie!
Cela paraît d'abord plaisant,
Mais je vais expliquer l'affaire:
De l'un je voudrais le talent,
A l'autre je désire plaire. »

Cela se chante sur l'air: *De tous les capucins du monde*. Et voilà bien le ton de cette aimable société, où l'on ne fait point mystère de ses tendres attachements. Le vicomte de Sandrouin ne cache pas davantage les hommages payés de retour qu'il adresse à Angélique. « Vous voyez, s'écrie-t-il un jour, cet ange d'une blancheur éblouissante; eh bien! il me mange pour douze mille florins de charbon par an! » Entendez que les dents mignonnes de l'ingénue grignottent la meilleure part des revenus qu'il tire de ses mines d'Anzin... Ainsi passent gaiement les heures dans le salon de Bruxelles ou sous les ombrages de Haeren. Car l'opulent d'Hannetaire acquiert, en 1758, le château seigneurial de ce village. Et en bon courtisan il y élève une statue à Charles de Lorraine, représenté en empereur romain et dominant les « Trois Grâces » métamorphosées en muses par le ciseau du sculpteur.

Comment voudrait-on que cette bande joyeuse ne sacrifie pas à la mode régnante? Elle joue donc la comédie. Mais, pour plus de piquant, c'est de la vieille *commedia dell'arte* qu'elle tente de renouer la tradition. On choisit un sujet, et sans plus tarder, on improvise des scènes où se donne carrière la libre fantaisie de chacun. Ce n'est qu'un jeu pour les maîtres de céans, tous rompus à la pratique du théâtre. Et les nobles familiers de la maison essaient de racheter leur gaucherie à force de

bonne volonté. Mais qu'on y prenne garde : ce qui ne serait ailleurs qu'un divertissement sans conséquence prend dans ce milieu une importance singulière. Nous sommes chez des artistes amoureux de leur art. A la moindre occasion, des discussions s'engagent, où chacun dit son mot. Une réplique ou un jeu de scène, une sortie ou une intonation suffisent à susciter des remarques critiques, des observations théoriques ingénieuses ou profondes. D'Hannetaire est l'arbitre-né de ces débats. Il a de son métier, de ses exigences et de ses finesses, une connaissance certaine et une expérience peu commune. D'autres lui donnent utilement la réplique. Son élève Dazincourt, par exemple, dont il cultive les belles dispositions et qui deviendra un des meilleurs Crispins de la Comédie-Française. Ou le jeune Larive, déjà distingué par Mlle Clairon, destiné à remplacer Le Kain, et qui se prépare à cette succession écrasante sous la férule du directeur de Bruxelles, dont il épousera bientôt la fille.

Le prince de Ligne fait son profit de ces précieux échanges de vues. Mais lui-même est déjà de taille à briller dans ces courtoises passes d'armes. A défaut d'expérience pratique, il y apporte les ressources d'un esprit droit, vif et prompt, et s'y aide de connaissances littéraires qui manquent trop souvent aux acteurs de métier. Dazincourt admire, en effet, qu'il ait « la tête meublée des auteurs espagnols, anglais et français ». Puis il a pu approcher certains grands maîtres de l'art dramatique du temps. Il dresse, dans ses *Mémoires*, l'amusant bilan de ses relations comiques : Préville, Aufresne, Le Kain, qui lui demande un habit d'or et d'argent, Albanese, qui se fait donner une pelisse et réclame la « coulotte » pareille, Molé enfin, dont la fatuité proverbiale ambitionne la plaque du Saint-Esprit... Or, sans parler de ses nombreux voyages à Paris, il lui a déjà été permis de se frotter à plusieurs de ces « gens à talents » : Préville et Bellecourt sont en représentations

à Bruxelles en 1769, Aufresne et Préville encore en 1773. Autant de titres qui sacrent le prince amateur distingué, ou, comme on dit alors, parfait « connoisseur ». On invoquera donc son témoignage en matière théâtrale comme la meilleure des recommandations, et tel acteur, racontant ses campagnes, n'oubliera pas qu'il a été honoré « de la présence du prince de Ligne ». Lui-même ne se vantera-t-il pas d'avoir contribué à diriger le talent tragique de Larive? Car, assure-t-il, ses entretiens, ses « petits avis », ont formé Eugénie d'Hannetaire, qui, à son tour, a réglé la déclamation et le jeu scénique de son mari.

Lectures, réflexions personnelles, fréquentation assidue de spectacles de divers genres, contacts prolongés avec des théoriciens avertis ou des comédiens de valeur, tout cela a mis peu à peu le prince en possession d'un riche trésor d'observations pénétrantes, d'idées heureuses, de vues originales sur l'art dramatique (1).

GUSTAVE CHARLIER.

(1) Ces pages sont extraites de l'Introduction aux *Lettres à Eugénie sur les spectacles* du Prince de Ligne, à paraître dans l'Edition du Centenaire.

Julien Benda

ou l'Idéologue passionné

Le dernier siècle a cru au progrès, créance qu'il avait héritée du XVIII[e] siècle. Il a cru fermement que tant de lumières nouvelles apportées par la science à l'entendement humain accroîtraient la somme de bonheur répandue sur la terre, rendraient la civilisation plus brillante, plus solide et plus universelle. Les quelques esprits qui ont osé douter d'une si belle espérance, ceux que Barbey d'Aurevilly appelait les « prophètes du passé » et qu'un consentement à peu près unanime flétrissait de cette épithète empruntée au jargon politique et qui bien souvent dispense de toute analyse et de toute compréhension : « réactionnaires », apparaissaient à tout le moins comme des esprits singuliers, anachroniques et solitaires.

Il y eut là une sorte de religion nouvelle dont il ne faut pas méconnaître la force agissante, — malgré l'abominable phraséologie de réunions publiques au moyen de laquelle elle a fini par se traduire, — car cette foi que l'humanité moderne eut en elle-même remplaça, dans une certaine mesure, comme élément de moralité les vieux dogmes vacillants.

En tout cas elle fut universelle. C'est à peine si de grands esprits désabusés comme Taine et comme Renan osèrent émettre quelque doute, et quand Nietzsche proclama, avec cette sombre poésie qui donne à toute son œuvre une rare puissance de rayonnement, le dogme terrible du retour éternel, il le corrigea par un chant d'espoir stoïcien : l'homme sera dépassé par le surhumain.

Et aujourd'hui même le dernier survivant de ce climat moral disparu, M. Anatole France, en même temps qu'il écrit les redoutables chapitres qui terminent l'*Ile des Pingouins,* croit devoir donner des gages au messianisme socialiste.

Or les douloureuses déceptions de la paix ont brusquement mis en lumière un phénomène moral que quelques rares esprits avaient pressenti déjà, un certain nombre d'années auparavant : l'humanité supérieure perd cette dernière foi ; elle ne croit plus au progrès. Elle fait encore quelquefois semblant d'y croire pour ne pas mériter les justes reproches du populaire, mais elle a abandonné cette croyance-là aussi, après tant d'autres. Elle est envahie tout entière par le sentiment de la décadence et, ce qu'il y a peut-être de plus grave, c'est qu'elle commence à s'y complaire. Elle se répète volontiers une phrase de Barrès, qui est peut-être le représentant le plus achevé du pessimisme psychologique contemporain : « Qu'y pourrions-nous, Philippe, si cet arbre des fées, la France, avait vraiment reçu l'invisible piqûre dont chacun dépérit ? » La France ! la civilisation ! peut-on séparer l'une de l'autre ?

La France vient de donner un exemple de force, de vitalité, qui a confondu tous les fossoyeurs de sa gloire. Mais son triomphe même, ne l'a-t-elle pas obtenu aux dépens de sa civilisation, de toute la civilisation ? Il est possible que ce ne soit pas l'Allemagne toute seule qui se soit effondrée dans l'immense cataclysme.

Affreuses questions auxquelles on n'ose pas répondre ! Quant à présent nous ne distinguons rien, nous marchons dans la nuit ; mais le fait est que, malgré cette victoire de la civilisation à laquelle nous avons assisté et dont nous avons pu nous enivrer un court instant, nous voyons monter de toutes parts, autour de l'ordre policé, le flot d'une barbarie dont la guerre allemande et la révolution russe nous ont fourni l'image la plus frappante

et la plus grossière, mais qui menace d'envahir le monde entier et qui a déjà touché de « l'invisible piqûre » la civilisation occidentale dans ses formes les plus élevées.

Comme ces amants qui, s'attardant dans une vieille passion, découvrent un beau matin, désespérés, que toutes les fêlures que le temps a faites à leur cœur se sont accentuées au point de briser un amour qu'ils croyaient toujours vivace, l'Europe intelligente s'est aperçue tout à coup que la civilisation dont elle était orgueilleuse et qu'elle croyait indestructible était menacée du même sort que la culture antique. Babylone, Elam, Ninive, Athènes et Rome, grands noms qui répandent une odeur de mort et que depuis quelque temps nous ne pouvons entendre sans un frémissement de toute notre âme.

Et ce qu'il y a de particulièrement inquiétant, c'est que le mal ne vient pas seulement du Nord ; les barbares qui se pressent à nos portes sont peut-être moins dangereux que les sophistes dont le venin ronge la structure même de l'édifice. Nous sommes frappés tout d'abord par la dépréciation économique et sociale de l'Intelligence : un chauffeur, un maçon, un mineur, prennent dans la société nouvelle qui s'organise une place plus grande qu'un professeur ou un écrivain. C'est sans doute un mauvais signe, mais une société se pourrait concevoir où l'intelligence suffisamment honorée se contenterait dans une sorte d'ascétisme héroïque. Ce qui est autrement grave, c'est de voir l'Intelligence dépréciée par la Culture elle-même. Or, c'est là le phénomène le plus caractéristique de ces vingt dernières années. Alors que tout l'effort de la civilisation gréco-latine dont nous sommes les héritiers a tendu vers la subordination des instincts à la raison, de l'inconditionné au conditionné, de l'irrationnel au rationnel, alors que jusqu'ici tout l'effort humain consistait essentiellement à rendre le monde intelligible, notre temps, poussant à l'extrême la doctrine romantique, méconnaît de

plus en plus et dans tous les domaines le rôle de la raison et de l'intelligence pour leur substituer sous le nom d'intuition une sorte de communion mystique du sujet et de l'objet, de l'homme et de la nature.

L'essentiel de la doctrine même avait été formulé il y a un peu plus de cent ans. C'est avec Rousseau que commence l'insurrection contre le rationalisme, mais les premiers romantiques français pouvaient bien proclamer les droits de la nature et de la passion, ils pouvaient avoir une âme désordonnée et forcenée, leur esprit avait reçu l'ineffaçable empreinte de la discipline classique; l'ordre et la méthode cartésienne qui avaient pénétré toute l'éducation s'imposaient malgré eux à leur pensée; c'est avec ordre qu'ils exprimaient le désordre et la phrase la plus romantique restait claire et compréhensible.

Il était réservé à notre temps d'introduire le romantisme destructeur au centre même du temple, de lui donner sa philosophie, sa métaphysique; d'en faire vraiment un système qui a fini par vicier tout le mécanisme de l'intellect.

Cette doctrine, car c'est bien une doctrine, a d'abord exercé son influence sur l'esthétique. C'est dans le domaine de l'art que l'ultra-romantisme de notre époque est le plus apparent.

« La présente société française, écrit un observateur philosophe, demande aux œuvres d'art qu'elles lui fassent éprouver des émotions et des sensations; elle entend ne plus connaître par elles aucune espèce de plaisir intellectuel. »

Juste observation, à cela près que cette tendance moderne n'est pas spéciale à la société française.

Mais du domaine de l'art, où il n'eût pu être qu'une mode passagère, cette espèce de dédain pour la raison s'est étendu aux plus hautes disciplines de la pensée. On a proclamé la supériorité de l'histoire vécue, partiale, pas-

sionnée, sur l'histoire qui juge, explique et définit. Il n'y a pas jusqu'à la science elle-même qui n'ait été atteinte par la contagion. On a souhaité qu'elle aussi « n'offrît que l'émouvant spectacle de vues soudaines et rapides, d'intuitions géniales, et non pas qu'elle les offrît à simple titre d'investigation provisoire, comme l'ont voulu tous les savants depuis Descartes, mais qu'elle consistât tout entière en ses mouvements, qu'elle ignorât l'idée organisée comme aussi le raisonnement et la pensée discursive ». Enfin cette espèce d'insurrection contre l'intellectualisme traditionnel de la pensée française a pris corps dans un système de philosophie où l'on a vu avec assez de raison la philosophie originale de l'époque, ou du moins celle qui correspondait le mieux à ses tendances et à son état d'esprit, à sa décadence alexandrine : le bergsonisme, philosophie de l'intuition et de la mobilité.

Longtemps personne n'a vu le danger ; cet art de la sensation, de l'émotion, ce culte de l'intuition et de l'instinct sont apparus comme l'expression dernière du raffinement intellectuel. La philosophie de M. Bergson a séduit les esprits les plus distingués par son ingéniosité, sa nouveauté, sa hardiesse, par une sorte de bercement mental qui endormait nos vieilles inquiétudes. On n'a pas saisi immédiatement les rapports intimes qu'il y avait entre le désordre social et le désordre des esprits, à qui le phare de la raison, c'est-à-dire le seul élément d'ordre universel qui soit dans l'âme humaine, manquait brusquement.

Mais de l'excès même de ce romantisme intellectuel devait venir la réaction nécessaire. Quelques esprits vigoureux, un peu durs en leur précision classique, se sont dressés contre le flot pour sauver ce qui reste d'une culture qui a dû sa force et son rayonnement universel à la ferme rigueur de son rationalisme. La plupart d'entre eux (faut-il citer Pierre Lasserre, Georges Valois, Jacques Bainville ?) se sont groupés autour de Maurras,

qui, appliquant à l'ordre politique une discipline de l'esprit qu'il avait trouvée dans l'héritage artistique de l'hellénisme, eut le mérite et le bonheur d'offrir une doctrine complète et cohérente à une époque qui, croyant les avoir épuisées toutes, sombrait dans le scepticisme du désespoir (1). Mais, d'un tout autre point de l'horizon intellectuel, un secours imprévu devait arriver à cette réaction nécessaire de l'ordre mental menacé. C'est M. Julien Benda qui l'apporta.

Tout devait séparer M. Maurras et M. Benda et je doute d'ailleurs qu'ils aient jamais beaucoup de sympathie l'un pour l'autre. Leurs origines, leur formation, leur public, tout les oppose. L'un traditionaliste, royaliste, Français de vieille race et méditerranéen, chef d'école et de parti, vivant en pleine bataille politique; l'autre, un isolé, un penseur indépendant, un peu secret, d'origine juive, et dont les débuts se firent jadis dans la grande querelle de l'affaire Dreyfus — on devine dans quel parti. Mais l'un et l'autre arrivent aux mêmes conclusions, l'un et l'autre sentent ou plutôt comprennent que, pour sauver l'humanisme et la civilisation, il est temps de revenir aux sources dont ils sont issus et de rendre à la discipline mentale qui les a formés la puissance qui leur a permis de policer les âmes et de brider les instincts désordonnés de l'homme.

L'effort de M. Benda, dans le sens d'une restauration de l'ordre spirituel est d'autant plus intéressant qu'il y a été amené en dépit de l'instinct qu'on attribue à sa race, par la seule force d'une intelligence lucide et désintéressée.

* * *

C'est un esprit juif...

Il ne s'agit pas ici, bien entendu, de mettre dans cette

(1) Sur les idées de M. Charles Maurras, voyez le *Flambeau*, 3e année, no 1, 15 janvier 1920.

constatation une intention de dénigrement ou d'apologétique. Les Juifs eux-mêmes, ou du moins la plupart de nos Juifs d'Occident, ont un tel désir de s'enraciner parmi nous et de cesser enfin d'être « le Juif errant », que, chaque fois que l'on prononce ce mot « juif » ou qu'on parle de l'esprit juif, ils s'imaginent que c'est avec une nuance d'hostilité. Il faudra qu'ils s'habituent, et nous aussi, à ce que l'on examine le cas de l'esprit juif avec le désintéressement et la liberté qui, seuls, ainsi qu'une certaine sympathie d'esprit, celle de l'observateur pour l'objet de son observation, permettent de comprendre un problème.

Je ne me chargerai pas d'expliquer par quel phénomène extraordinaire cette race ou cette nationalité singulière a conservé si longtemps ses mœurs, ses croyances, son originalité de pensée et de sensation, alors que, depuis des siècles, elle n'a plus d'Etat pour la soutenir, non plus que par quel phénomène plus étrange encore, alors même qu'elle veut perdre cette originalité, elle ne peut y parvenir. Le fait est que chez les Juifs les plus complètement dégagés de l'antique rituel et des croyances enseignées par la Loi, l'Esprit, un certain esprit subsiste toujours. Mais en quoi consiste-t-il?

Pour le plus grand nombre, pour le vulgaire, le trait caractéristique du Juif, c'est l'instinct commercial et financier, l'aptitude aux affaires, la capacité de gagner de l'argent et le souci à peu près exclusif de l'argent.

Et sans doute, c'est là un trait juif entre d'autres, mais les Juifs le partagent avec quelques autres races et puis à côté du Juif de finance, à côté du Juif commerçant qu'on accuse d'une extraordinaire âpreté au gain, on a vu des Juifs d'un désintéressement prodigieux et d'une telle ardeur d'idéalisme, qu'auprès d'eux nous avons tous l'air de petits bourgeois, ou de rustres terre à terre.

On a dit que la caractéristique de l'esprit juif, c'était l'amour du faux, du simili, une sorte de cabotinage spé-

cial et l'on a cité en exemple un certain nombre d'écrivains et surtout d'auteurs dramatiques d'origine juive, dont le talent, en effet, n'est que du clinquant et du faux-semblant; leur poésie ou leur esprit font penser à ces bazars d'Orient, brillants, colorés, amusants et où l'on ne trouve rien d'utile ou de sérieux. D'autres annalistes de l'esprit juif, Schopenhauer, par exemple, ont soutenu que sa caractéristique était l'absence de cette pudeur morale, que les anciens appelaient *verecundia*. C'est possible, mais ce trait est assurément assez secondaire. L'important, serait-ce plutôt l'esprit de domination qu'on s'accorde à reconnaître aux grands financiers israélites? Mais cet esprit-là est celui de toutes les aristocraties mercantiles : il se retrouve chez nos grands industriels, habitués à commander à des milliers d'hommes et qui n'admettent pas qu'on leur résiste. Serait-ce plutôt l'esprit de vengeance que l'on voit animer ces Juifs russes, qui ont fondé la république des Soviets et qui semblent vouloir faire retomber sur la société tout entière, le sang des pogroms? Marx, qui a conçu le prolétariat universel à l'image de ces populations juives de Pologne et d'Ukraine qui forment un véritable peuple prolétaire, ne serait-il pas, tout au fond et sans qu'il s'en doute, l'expression la plus haute de la vengeance d'Israël?

Tout cela, sans doute, ce sont des traits de l'esprit juif, mais de tous ces traits accumulés, on serait bien empêché de faire un portrait ressemblant. Quel est le trait essentiel, quel est le caractère saillant, général et indélébile?

Je crois que c'est la prédominance exclusive des valeurs intellectuelles sur les valeurs morales.

Paul Bourde a écrit cette phrase : « Les Corses, comme tous les peuples qui n'aiment pas la terre, sont plus sensibles aux qualités intellectuelles qu'aux qualités morales. » Cette observation s'applique merveilleusement aux Juifs qui, depuis la destruction du Temple, ont une raison capitale de ne pas aimer la terre, c'est qu'on leur

a toujours interdit de la posséder. Vivant uniquement entre eux et repliés sur eux-mêmes depuis des siècles, privés de cette solide assise du réalisme : le champ que l'on possède et que l'on transmet à ses enfants, la culture du champ avec ses nobles asservissements aux lois naturelles, ils s'usent et s'aiguisent l'âme à commenter la loi la plus minutieuse qu'aient inventée les prêtres. Ils ont donc été préparés par toute leur histoire au culte exclusif de l'intelligence critique. « C'est le peuple, dit M. Benda lui-même, le plus sensible à l'idée de tous les fils des hommes. » Que la Loi avec son fonds moral vienne à leur manquer, il ne leur reste plus que l'idée pure et dès qu'on met l'idée pure sur l'autel de l'Eternel, il se trouve toujours un mauvais prêtre pour entonner le vieil hymne satanique : « Rien n'est vrai, tout est permis. »

Sans doute, c'est là le terme dernier, l'aboutissement ultra-logique et par conséquent absurde de l'esprit critique ; ce ne sont que de rares esprits, ceux que l'abîme attire, qui vont jusque-là ; mais il n'en est pas moins vrai que, sans se porter à cette extrémité, l'amour exclusif de l'Intelligence comporte presque nécessairement une indifférence profonde à l'égard des valeurs morales, ou du moins des valeurs morales telles que les conçoivent ceux qui ont passé par le Christianisme. Et voilà le trait capital de l'esprit juif. Mais quel respect pour tout ce qui vient de l'esprit et tout ce qui se rapporte à l'esprit !

Remarquons d'ailleurs que ce culte des choses de l'esprit peut amener l'esprit juif à la plus solide des disciplines. S'il reste toujours fermé au sentiment chrétien, il peut parfaitement concevoir l'admiration la plus sincère pour la magnifique construction intellectuelle qu'est le catholicisme, administration des âmes. Le vieil instinct prophétique et messianique qui fait que, selon l'expression de Nietzsche, les Juifs ont apporté à notre civilisation « l'épouvante et la majesté des revendications infinies, tout le sublime et tout le romantisme des énigmes

morales », les pousse à se complaire dans ce désordre crépusculaire, où tâtonne l'esprit moderne, mais leur intelligence leur montre où cela mène, et, vieux civilisés malgré tout, il leur arrive de sentir le besoin d'un frein.

***

Telle fut l'aventure intellectuelle de M. Julien Benda.

Sa formation est celle d'un esprit indépendant. Né dans un milieu de commerçants parisiens, il n'a pas passé par l'Ecole normale et n'a guère collectionné les diplômes. Bachelier ès-lettres, bachelier ès-sciences, il entra à l'Ecole des Arts et Manufactures, mais n'y demeura que peu de temps, suivit les cours de la Sorbonne et fut reçu le premier aux examens de licence ès-lettres. Puis il travailla seul, dans le silence et le recueillement, fortifiant une pensée très tôt mûrie, par d'immenses lectures et quelques voyages. Il ne fit partie d'aucune de ces équipes qui se forment au Quartier Latin pour s'élancer ensuite à la conquête du pouvoir ou de l'Idée. C'est, et ce fut toujours un solitaire.

Il appartint pourtant au groupe de la *Revue Blanche*, puis à celui de Péguy et des *Cahiers de la Quinzaine*, mais toujours en gardant ses distances et sans jamais se livrer complètement. C'est à la *Revue Blanche* qu'il fit ses débuts littéraires. C'était le milieu le plus anarchique et le plus intelligent du Paris trouble, incertain et décadent de la fin du dernier siècle. Ce fut le laboratoire de l'anarchie intellectuelle et sentimentale qui, depuis, s'est répandue dans la politique et la société tout entière. Les talents les plus fins et les plus troubles de la littérature d'aujourd'hui y ont jeté leurs premiers feux. Benda y publia ses *Dialogues à Byzance*, qui furent pour le Dreyfusisme de combat une sorte de Bible intellectuelle. Livre étrange et passionné, — dont certaines parties de polémique sont illisibles aujourd'hui, — parsemé de portraits injustes, qui montrent l'adversaire tel que le voit le com-

battant au fort de la lutte, mais qui, situant dans l'universel le magnifique et dangereux conflit moral que fut l'affaire Dreyfus, apparaît aujourd'hui comme une contribution infiniment précieuse à l'histoire idéologique de la France d'hier.

Conflit entre le sentiment de la justice et le sentiment de la patrie, dont il devait faire apparaître sous le jour le plus cruel l'antagonisme latent, conflit entre l'instinct national et l'internationalisme doctrinal, qui dans l'entre-deux-guerres avait envahi l'intelligence française, conflit entre le principe d'autorité et le principe de libre discussion, conflit entre les droits de l'individu et les droits de la société, conflit entre le peuple qui veut vivre et l'élite qui veut penser, conflit entre l'homme de laboratoire et la foule, « bataille de l'idée contre la couleur, de l'expérience contre la métaphore, de la justice contre la sentimentalité, de la logique contre l'éloquence, en un mot la collision la plus formidable que l'Histoire ait jamais enregistrée entre le positivisme et la métaphysique », écrivait M. Benda.

Evidemment, il y eut tout cela dans l'affaire Dreyfus, mais on peut se demander aujourd'hui, si le positivisme n'était pas dans le camp opposé à celui de M. Benda, et j'imagine que, depuis, il a dû se poser plusieurs fois la question.

Tout cela il l'a vu, il l'a expliqué en des analyses merveilleusement subtiles, d'une lucidité intransigeante, un peu glacées et parfois d'une naïveté juvénile. Mais ce qu'il n'a pas vu, alors, c'est que c'était aussi un conflit entre l'ordre et le désordre, entre la hiérarchie des valeurs intellectuelles aussi bien que des valeurs sociales, car c'est bien de l'affaire Dreyfus que date le grand trouble des esprits contre lequel M. Benda cherche aujourd'hui à réagir.

Ce qu'il y a de durable dans ces *Dialogues à Byzance*, livre d'actualité, pamphlet inspiré par une action politico-

idéologique, c'est qu'on y trouve exposée avec toute la naïve ferveur de la vingt-cinquième année, la confession de l'intellectuel, désintéressé, orgueilleux et faible. M. Benda était trop intelligent, trop habile à examiner les idées sous toutes leurs faces, pour ne pas voir les défauts de la cuirasse dont il revêtait son héros et même alors il avait le courage de l'indiquer :

Ainsi, écrit-il notamment, la morale militaire, loin d'être en rivalité de tendance avec la mentalité générale de ce pays, est au contraire avec elle en harmonieuse communion. Donc, ce qui constitue, dans l'organisme français, un élément parasite et désagrégeant, ce n'est pas le monde militaire. Qu'est-ce alors? Apparemment, c'est le monde intellectuel, et c'est à vous, intellectuels, de quitter ce pays.

Et d'abord, qui êtes-vous; quelles sont exactement vos tendances? Quelles sont les conditions, quels sont les effets de votre activité?

Tous plus ou moins parents de cet infortuné (1) qui, vers la fin de sa vie, malade et avide de repos, en était réduit, pour essayer d'engourdir son activité cérébrale, à parcourir les chemins en les jalonnant de cailloux blancs suivant une ligne bien droite, vous êtes ces hommes chez lesquels l'exercice de l'intelligence répond à la satisfaction d'un besoin — non pas secondaire et modéré — mais lancinant et principal. « Intellectuels » est bien votre nom, hypertrophiés de l'intelligence que vous êtes, *monstra per excessum,* comme l'a dit l'un des vôtres qui jouait à vous répudier! Alors que l'homme normal fait travailler ses facultés mentales, machinalement et sans joie, uniquement pour accomplir une fonction vitale et sociale, vous autres, par un raffinement tératologique, vous trouvez une extase dans cette prosaïque opération, vous éprouvez une volupté malsaine dans l'exercice même de l'intelligence, vous vous complaisez où les autres se résignent, et vous souscririez tous au mot de ce satyre — allemand, du reste — lequel ose déclarer qu'entre la vérité toute trouvée et le plaisir de la chercher, il n'hésiterait pas à choisir la seconde proposition. Et vous joignez le cynisme à la perversité : tandis que les honnêtes gens savent n'être intelligents qu'un certain nombre d'heures par jour, suivant les prescriptions de leur situation sociale; tandis que MM. Vandal, Thureau-Dangin, etc., au sortir de leur cabinet où ils ont appliqué leur intelligence à l'éclaircissement de la politique passée, ont le tact de la déposer, cette intelligence, de ne pas l'emmener dans les salons, surtout de ne pas l'employer à juger les événements contemporains, vous autres, méchants maniaques, vous étalez impudemment votre infirmité et vous affichez la prétention d'appliquer l'intelligence à la discussion des choses publiques et même des actes militaires!

(1) Taine.

L'ironie est manifeste, un peu brutale même ; mais en dépit de cette ironie que commande sa passion du moment, on voit que M. Benda distingue fort bien lui-même le caractère inquiétant et antisocial de la position prise par le parti intellectuel aux environs de 1900. Viennent les années, une compréhension plus haute et plus vaste du problème de la civilisation, il sera des premiers à comprendre que cette ivresse orgueilleuse est pour l'intellectualisme lui-même un grand danger. Il verra, de son œil aigu d'analyste psychologue, où mène l'esprit critique quand il perd le sens social. Mais pour que cette évolution de ses idées fût décisive, il fallait un autre conflit. L'autre conflit, ce sera la guerre.

***

Comme le remarquait très justement M. Albert Thibaudet, dans la *Nouvelle Revue Française,* la guerre fut pour l'intelligence française l'occasion d'un débat moral analogue à l'affaire Dreyfus. Cette fois, assurément, le devoir parut clair à l'immense majorité. L'instinct national et l'instinct de la justice se trouvèrent d'accord, du moins pour toutes les intelligences saines ; il fallut pour les séparer l'orgueil affolé de M. Romain Rolland, qui d'ailleurs eut soin de se réfugier en Suisse, afin d'échapper aux belles fièvres collectives qui s'étaient saisies de tous les citoyens. Mais ce qu'il y avait d'humanitarisme chimérique dans le dreyfusisme n'en survit pas moins dans certaines phraséologies révolutionnaires : « Nous combattons le militarisme prussien, non l'Allemagne ; les véritables responsables de la guerre sont les capitalistes de tous les pays ; le vrai but de la guerre c'est de tuer la guerre. » Ce vieil esprit « radical », qui a du reste de profondes racines dans le monde parce qu'il est très utile aux politiciens, a reparu dès la seconde année de la guerre et même pour beaucoup de ceux qui en sentaient pourtant

le danger, il demeura comme un sédiment au fond des consciences. L'instinct leur disait que devant cette crise terrible, il fallait tout donner à la France et tout faire céder à l'intérêt commun, qu'il était indispensable de lui sacrifier toutes les habitudes d'esprit critique et que, pour la sauver, il fallait avoir en elle la foi du charbonnier. Mais quelle renonciation à de vieilles habitudes de l'âme!

Cette fois, M. Benda ne balança pas et ses articles du *Figaro,* commentaires idéologiques des événements, appliquent à la foi patriotique toutes les rigueurs ingénieuses d'un raisonnement de théologien. Ce n'est pas que le démon de la contradiction qui le possède n'y reparaisse en ses écrits, surtout dans les *Sentiments de Critias* où, par un artifice littéraire cher à tous ceux qui répudient tout dogmatisme, il feint de publier le manuscrit d'un écrivain imaginaire, — ce qui lui permet de se contredire en notes, — mais l'ensemble de son œuvre de guerre est de pure apologétique française. Est-ce un simple sacrifice à l'esprit civique, à l'esprit du moment?

Je ne jurerais pas qu'il n'y entrât pas quelque grain de l'hypocrisie nécessaire à tous ceux qui croient devoir sacrifier des idées secondaires à l'idée essentielle. Mais considérée dans son ensemble, son attitude n'en est pas moins d'une incontestable sincérité.

C'est que le dreyfusard passionné, l' « intellectuel » de 1900 a beaucoup réfléchi en ces quinze années. C'est qu'il a reconnu que, pour maintenir cette indépendance spirituelle qu'il croyait menacée par l'esprit théologique et autoritaire, il était indispensable d'accepter la rigueur d'une discipline, d'admettre sans réserve l'autorité de la Raison, qui, dans le désarroi actuel des esprits, est apparue aussi comme une sorte d'autorité théologique.

* * *

Ce goût de la discipline intellectuelle la plus ferme, cette passion de la raison raisonnante qui l'apparente aux esprits géométriques du XVIIIe siècle, à un Condillac, à un Helvétius, étaient sans doute en lui ; ils apparaissent, ils éclatent dans les *Dialogues à Byzance*. Mais c'est par réaction qu'il est arrivé à les formuler avec cette rigueur sèche et passionnée qui caractérise aujourd'hui son talent.

Le grand événement idéologique du commencement du siècle, c'est l'apparition et le prodigieux succès de la philosophie de M. Bergson. L'auteur de l'*Evolution créatrice* a tout à coup bénéficié dans le monde intellectuel et même dans le monde tout court, d'un engouement comparable à celui du fameux Caro et même de Victor Cousin. Il n'est pas question de mettre sur le même plan ces aimables rhéteurs et un philosophe en qui il y a tout de même autre chose qu'un orateur de salon ; on ne saurait méconnaître à ce point un penseur qui, dans le domaine tant de fois parcouru de la philosophie spéculative, a découvert des coins inexplorés. Mais il n'en est pas moins vrai que le bergsonisme fut avant la guerre une véritable mode, plus mondaine que scientifique. L'intuition bergsonienne fut aussi bien portée que les robes entravées et les turbans à la persane. Il apparut comme un des traits caractéristiques de ces années crépusculaires et charmantes qu'un spirituel écrivain a baptisées « l'époque tango ».

M. Benda ne fut pas le seul philosophe chez qui ce succès inouï fit naître un agacement où il y avait tout de même autre chose que de la jalousie de métier. Sans doute, les élégantes synthèses de la philosophie bergsonienne étaient une réaction nécessaire contre les travaux trop étroitement spécialisés des Durkheim et des Ribot, mais ne prépare-t-elle pas, en fin de compte, la ruine de la philosophie ? Sous le dangereux prétexte de saisir la pensée dans sa mobilité, dans son perpétuel mouvement, n'aboutit-elle pas à l'exaltation d'un état proprement

inintellectuel qui répudie tout ce qui est intelligence, c'est-à-dire faculté de comprendre, de définir et de classer, au profit d'une pure poussée vitale? C'est le grief que lui fait M. René Berthelot aussi bien que M. Benda. Mais ce dernier mit à la riposte une passion qui désormais sembla gouverner toute son œuvre. Il est l'*antibergson* avec une constance, une insistance où l'on a voulu voir je ne sais quelle rancune personnelle, mais où l'on distingue en réalité l'instinct d'une famille d'esprits qui défend sa raison d'être.

Comme il arrive presque toujours, c'est au contact de l'adversaire que la personnalité s'affirme; c'est en voyant l'intellectualisme menacé par l'intuitionisme que M. Benda a compris à quel point il était un pur intellectualiste et, malgré ses origines, un fils spirituel du XVIII[e] siècle.

Je ne m'attarderai pas ici à examiner la valeur de la réfutation du bergsonisme qu'a tentée M. Benda dans ces livres de pure technique philosophique: *Le bergsonisme ou une philosophie de la mobilité* et *Le succès du bergsonisme*. Puisque je ne me suis proposé que de faire le portrait d'un écrivain contemporain singulièrement représentatif, il ne peut être question pour moi d'entrer dans une controverse qui nous entraînerait fort loin. Il me suffira d'indiquer la position qu'il y a prise et qu'explique le penchant de son esprit. Contre un philosophe dont l'originalité consiste à substituer dans l'exercice de la pensée des méthodes toutes nouvelles et d'allure mystique à celles que Descartes avait imposées à toute recherche scientifique de quelque ordre qu'elle soit, il était naturel qu'un penseur qui a opposé le corset cartésien aux divagations d'un esprit facilement enivré de ses propres contradictions, prît violemment parti, à la fois au nom de la raison constructive et au nom de l'intellectualisme menacé.

* * *

Intellectualiste ! Intellectuel ! Ce qui fait l'originalité de l'œuvre de M. Benda c'est qu'il est le type même de l'intellectuel ou, pour employer un mot plus ancien et plus précis, de l'Idéologue.

Très sensible à la musique comme beaucoup de ses pareils, bon écrivain, gardant dans ses pires débauches d'abstraction le culte du beau style, précis, net et limpide, ce qui est le vrai style de l'art, sinon le style artiste, il semble complètement étranger au monde des formes et des couleurs. Dans son œuvre romanesque pourtant importante, on chercherait vainement la moindre description. Pour lui le monde extérieur n'existe pas et l'attention que les contemporains lui portent aux dépens des idées est pour cet idéaliste forcené un objet de scandale et d'indignation. Notre goût de la sensation d'art, qui est avant tout, il est vrai, le goût de la sensation tout court, il y voit un symptôme de régression et de décadence, un des traits essentiels de la nouvelle barbarie. Par delà tout le XIXe siècle, il rêve de revenir à l'art purement abstrait et idéologique de la fin du XVIIIe siècle. Le goût de chair, le besoin de nature et de vie, le désir du concret que nous avons considérés comme des conquêtes de l'art moderne, il les dédaigne et les méprise : plaisirs de barbares ou de sauvages, plus sensibles à la couleur qu'à la forme, à la sensation qu'à l'idée. Dans sa révolte contre le romantisme, il porte la pioche au socle de toutes nos idoles, depuis Hugo, Musset, Baudelaire, jusqu'à Claudel, Barrès et Maeterlinck. Pas un n'échappe à ses coups. Tous n'ont-ils pas peu ou prou sacrifié la raison au lyrisme, l'exacte compréhension des choses à la Vie ? Et M. Benda triomphe aisément quand il nous montre tout ce que ce mot « la Vie », dont l'art et la critique contemporains ont tant abusé, a de creux et de vide.

Evidemment ce retour à l'esthétique rationaliste du XVIIIe siècle a quelque chose d'assez étroit, et, si juste souvent que soit la satire éparse dans toute l'œuvre de

M. Benda, mais qui trouve son expression complète et systématique dans *Belphégor, essai sur l'esthétique de la présente société française,* on ne peut condamner ainsi de quelques traits de plume tout l'art de notre temps. Mais devant les déliquescences d'une esthétique qui, à force de chercher la sensation, en est venue à admirer jusqu'au style nègre, devant la confusion des arts qui mêle aujourd'hui la musique à la peinture, le lyrisme à la philosophie, à l'histoire et à la science, une réaction, une protestation étaient indispensables.

Celle de M. Benda fut violente ; son *Belphégor* est un véritable pamphlet philosophique. Ce n'est pas aux formes plus ou moins déraisonnables de l'art moderne qu'il s'en prend, ce qui est toujours facile, c'est au fond, c'est à la source même du dangereux plaisir qu'il nous donne :

Le plus remarquable, dit-il, du public contemporain, c'est la nette volonté qu'ils ont, non plus que l'art leur fasse simplement former l'idée de mystère, mais qu'il les transporte en cet état où, à l'évanouissement de toute idée, ils pourront, les yeux mi-clos et les lèvres entr'ouvertes, jouir de l'éternelle agnoscibilité des choses. Avec Victor Hugo ils voulaient *parler* du mystère ; avec M. Maeterlinck, ils veulent s'y évanouir. On sent le progrès.

Mais le plus significatif, en cette affaire, c'est la création d'une source lyrique entièrement nouvelle et merveilleusement féconde ; nous voulons dire le *lyrisme moral* ou plutôt *moraliste*. Par un vrai coup de génie, on a compris quelle admirable occasion de pathétique c'était de s'exalter pour tel mode moral ou politique, ou esthétique, et l'on a ouvert à l'exploitation du lyrisme *l'idée de valeur* ou du primat de telle ou telle manière d'être ou de sentir. On s'est mis alors à vibrer ; avec Nietzsche pour le primat de la morale guerrière, avec M. Barrès pour le primat de la volonté, avec M. Bourget pour celui de la tradition, avec M. Maurras pour celui de la culture de la discipline intellectuelle, de la raison, avec M. Romain Rolland pour celui de l'inculture et de la spontanéité, etc. En même temps, par un autre coup de maître, on décrétait que la supériorité d'un monde moral ou esthétique n'est pas une chose que l'on démontre, mais seulement que l'on sent, que l'on aime ; que, par suite, l'apôtre d'une valeur n'est tenu à aucune preuve, à aucune logique, à aucune cohérence. On a ainsi ouvert la porte à un prophétisme échevelé (dont Péguy et M. Claudel sont d'assez bons exemples), aux affirmations d'autant plus péremptoires qu'elles sont plus gratuites, d'autant plus stridentes

qu'elles sont plus contradictoires; véritables catapultes verbales, dont les sociétés les plus avides d'émoi ne s'étaient point encore avisées.

On trouvera sans doute assez étrange que M. Benda, ici, semble incriminer précisément les écrivains qui ont pris position contre cet ultra-romantisme qu'il combat; deux d'entre eux pour le moins, Maurras et Bourget, ne sont vraiment pour rien dans cette esthétique vibratoire et sensuelle qu'il analyse avec une sorte de fureur où l'on retrouve à la fois l'accent d'un prophète d'Israël et celui d'un théologien pénétré d'Aristote et de saint Thomas. Mais il a manifestement raison quand il accuse le public de ces écrivains de les admirer et de les célébrer du même ton éperdu que le public d'Henry Bataille, de Maeterlinck ou de Mme de Noailles adopte quand il s'agit de ses héros.

C'est l'esprit du temps; le dérèglement mental de nos contemporains se manifeste même dans leur désir d'équilibre et de santé et il est parfaitement exact qu'un Claudel, par exemple, exalte l'ordre catholique dans un style prophétique qui s'apparente au somptueux romantisme de l'Ancien Testament. Serait-ce que pour frapper nos imaginations émoussées, il est devenu indispensable d'employer les grands moyens, les « catapultes verbales » dont parle M. Benda. Toujours est-il que cette espèce de mauvais goût lyrique qu'il décrit en traits vigoureux, règne en effet dans la société contemporaine à tel point que le néo-classicisme même a quelque chose de déclamatoire et d'excessif (1).

Il semble que nous n'ayons plus ni la finesse, ni la fermeté nécessaire pour goûter *classiquement* la beauté

(1) Aussi bien semble-t-il que le public, le public littéraire du moins, soit un peu en retard sur les artistes, car les jeunes écrivains, les derniers venus de nos lettres manifestent un goût décidé pour l'élégant raccourci, pour le style direct et familier ainsi qu'une sorte de discrétion pudique où l'on peut voir les symptômes d'une véritable réaction contre les excès du lyrisme.

classique. Nous l'admirons avec la passion désespérée d'un noble déchu pour le domaine patrimonial qu'il a perdu ; nous nous promenons dans le parc de Versailles comme dans des ruines.

M. Benda, du reste, n'échappe pas lui-même à ce courant du siècle auquel il voudrait résister de toute sa force (il y a aussi quelque chose d'excessif et de maladif, malgré les notes restrictives, dans son admiration de la culture mondaine d'il y a deux ou trois siècles). Mais en eût-il senti toute la force et tout le danger s'il n'y avait pas été plongé ? Sans doute n'est-il pas indispensable de vivre une époque pour la comprendre et la juger ; la capacité de l'intelligence à apprécier les choses de l'extérieur est un des thèmes familiers de M. Benda. Mais une intelligence maîtresse d'elle-même ne perd pas sa faculté d'analyse parce qu'elle se trouve au centre des événements, qu'elle cherche à classer et à définir, et c'est précisément là une des facultés maîtresses de notre auteur. Il a de violentes passions intellectuelles, mais il n'a que celles-là. Personne n'est plus que lui dégagé des « préjugés » de race et de parti.

Voyez par exemple avec quelle liberté d'esprit il parle du rôle des Juifs dans la présente société française.

Cette frénésie de la présente société française à faire des ouvrages de l'esprit une occasion d'émoi, dit-il, à quoi tient-elle?

Certaines personnes en ont proposé une explication qui, selon elles, dispense de toute autre : la présence des Juifs. C'est là une thèse assurément séduisante. Si, par un nuancement qu'on ne peut sans doute attendre d'hommes qui parlent aux foules, on distingue deux sortes de Juifs : les Juifs sévères et moralistes et les Juifs avides de sensation, — disons, à simple titre de symboles, les Hébreux et les Carthaginois, Javeh et Belphégor, Spinoza et Bergson, — on ne saurait nier l'emportement des Carthaginois pour la littérature créatrice d'émotion, leur culte du théâtre, du comédien, leur soif (alexandrine) de l'indistinct, du non défini, du mystérieux, de la confusion du sujet et de l'objet, ni donc se défendre de voir un lien entre l'esthétique de la présente société française telle que nous venons de la montrer et l'immense place qu'ils y tiennent depuis un temps. Certaines races semblent apporter en naissant cette furie de sensations que

d'autres ne prennent qu'à la longue, comme certaines espèces d'animaux possèdent de nature un virus que d'autres doivent acquérir. Toutefois cette explication nous paraît fort insuffisante. D'abord parce qu'on ne voit pas assez que ceux des mondains qui sont indemnes de la fréquentation des Juifs soient moins atteints pour cela de l'esthétique spasmodique dont nous parlons; qu'on ne voit pas assez par exemple, les salons « antisémitiques » ou même « asémitiques » être moins épris que les autres de mystère ou d'infinitude, faire moins cas du théâtre ou des comédiens, du théâtre d'amour ou des Mélisandes. Mais surtout parce que cette explication, comme toutes celles qui prétendent expliquer le mal d'un organisme par la simple présence d'un corps externe, omet le principal: la *réceptivité* de cet organisme, l'état de déchéance préalable où il fallait qu'il se trouvât déjà par lui-même pour que l'action du corps externe fût possible. Je veux bien que l'actuelle société française ait été précipitée en alexandrinisme par l'action juive, comme le furent les contemporains de Philétas de Cos et ceux de Juvénal. *Mais c'est que cette société était déjà elle-même alexandrine.* Le même agent n'y eût point produit le même effet deux siècles plus tôt. Un cristal extérieur ne précipite une masse liquide *que si elle est de même nature que lui.* L'action des Juifs sur la société du XXe siècle ne fait que reculer la question. Pourquoi cette société était-elle capable de subir cette action? Pourquoi était-elle alexandrine?

Elle était alexandrine, répond M. Benda, d'abord par un effet de son âge. « On peut se demander si toute société, après trois ou quatre siècles d'existence, ne devient pas alexandrine par le seul fait de sa durée, sans qu'il soit besoin d'aucune autre explication. On peut se demander si la recherche de plus en plus exclusive et de plus en plus intense de tout ce que les produits de l'esprit peuvent offrir de plus étrange et de plus nouveau n'est pas pour les sociétés la façon la plus naturelle de vieillir. »

Il est assurément frappant de voir que, dans tous les pays où il y eut proprement une société, en Grèce, à Rome, en Italie, en France, c'est sous cette forme qu'elles ont manifesté leur vieillissement et que les nations où le temps n'a point produit nettement cet effet, l'Allemagne et l'Angleterre, sont celles où il n'y eut point de société.

Le fait est que la société contemporaine et non seulement la société française, mais toutes les sociétés civilisées, donnent cette sensation d'usure et de vieillesse.

Notre civilisation tout entière, la civilisation humaniste et chrétienne, s'est comme desséchée. Sous l'impulsion profonde du capitalisme de plus en plus centralisé, du mercantilisme de plus en plus puissant, nos démocraties qui sont en réalité des oligarchies industrielles et financières, ont tué l'imagination créatrice ; le développement monstrueux des villes a ruiné la santé des races et les classes dirigeantes, qui se sont succédé depuis cent ans dans l'exercice du pouvoir, se sont épuisées avec une étonnante rapidité. L'humanité actuelle a l'air d'être au bout de son rouleau. Elle a fait la conquête de la planète et le tour des idées. Avant la guerre, elle se résignait assez complaisamment à la décadence, ou plutôt elle ne voulait pas la voir ; la prospérité et la richesse matérielle de la vieille Europe masquaient à l'observateur le précipice qui se creusait devant elle ; la vie était si abondante et si facile !

L'espèce de catastrophe cosmique que fut la guerre nous a ouvert les yeux ; nous voyons le gouffre vers lequel nous glissons de plus en plus vite. Avant 1914, nous nous disions : Eh ! sans doute, notre vieux monde, par bien des traits ressemble au monde antique à la veille de sa fin. Nos villes, nos capitales modernes, ce sont Rome, Byzance, Alexandrie, mais où sont les Barbares ?

Maintenant, nous voyons se former l'armée des barbares. Elle rassemble ses bataillons aux confins de la vieille Asie, creuset des races et des peuples. Et comme aux derniers jours du monde romain, ils s'infiltrent parmi nous, ils se glissent dans la plèbe de nos villes, ils séduisent par leur barbarie même, nos élites lassées de tout et d'elles-mêmes. Il y a des points de contact entre nos mondaines, éprouvant une sorte de volupté à appeler de tous leurs vœux la révolution bolchévique qui détruira le luxe, leur raison d'être, et les grandes dames romaines, désertant les autels des dieux de

leur race, pour adorer le dieu nouveau, le dieu des esclaves...

C'est ce qui donne un véritable accent tragique au dernier chapitre de *Belphégor,* bilan de la décadence intellectuelle, analyse implacable de notre alexandrinisme.

* * *

Mais M. Benda lui-même n'est-il pas terriblement alexandrin? S'il diagnostique le mal avec tant de clairvoyance, n'est-ce pas parce qu'il l'a observé sur lui-même?

Le titre même de son premier livre: *Dialogues à Byzance,* ne revendiquait-il pas, du ton le plus dédaigneux et le plus supérieur, le droit de l'intellectuel, de discuter à perte de vue les problèmes éternels et même les problèmes contemporains, alors que l'ennemi est aux portes de la ville? Au propre c'est cela le byzantinisme et l'alexandrinisme.

Et, de fait, ce qui fait l'étrange et irritante saveur de toute l'œuvre de M. Benda c'est peut-être qu'il apparaît comme un des types les plus caractéristiques de la décadence qu'il décrit avec tant de verve et de dureté. Car chez le pur intellectuel, il y a aussi du déséquilibre; et la manie de l'analyse, de la discussion et de la contradiction est un des aspects les plus frappants des sociétés en décomposition. J'irai plus loin. M. Benda est-il bien sûr d'échapper complètement à ce besoin de sensations extrêmes où il voit un funeste signe des temps? Il en est aussi, de ce monde finissant dont il signale les fissures. Après tout, ce fut le cas de presque tous les pamphlétaires et de presque tous les satiriques depuis Perse et Juvénal. Il faut avoir senti le mal en soi-même pour en connaître toute la profondeur.

Rien ne le montre mieux sous cet aspect qu'un de ses derniers livres: *Les Dialogues d'Eleuthère.* Sous une

forme à demi-romanesque — à demi... car l'affabulation s'encombre de dissertations et de véritables essais philosophiques — c'est comme *Belphégor* un tableau satirique de la société parisienne examinée, bien entendu, dans ses rapports avec la haute culture. On peut y voir dans une certaine mesure un commentaire et une illustration de *Belphégor*. Mais l'intéressant, c'est que l'auteur se met lui-même en scène. Eleuthère, personnage qu'il reprend des *Dialogues à Byzance*, est manifestement son porte-parole. A la vérité il ne le pare ni des vertus ni des séductions qu'en général les auteurs donnent généreusement aux héros de roman en qui ils se peignent tels qu'ils se voient ou tels qu'ils voudraient qu'on les vît, mais il lui donne la qualité d'esprit du pur rationaliste et aussi quelques-uns de ses défauts ou de ses ridicules. Il manque bien peu de chose à Eleuthère pour être un pédant achevé ; il y a du Trissotin et du Vadius chez cet Alceste.

Après des années de méditations solitaires, Eleuthère le philosophe, ayant épuisé toutes les idées, descend chez les mondains comme Zarathoustra parmi les hommes. Chez les mondains règnent les femmes. Aussi Eleuthère suivant en cela le précepte du prophète nietzschéen n'oublie-t-il pas le fouet. Il flagelle, il tranche, il domine ; il n'a pas de peine à mettre en lumière la vanité, la pauvreté mentale de tous ces gens du monde parmi lesquels il en est d'illustres. Mais à tout prendre n'est-il pas lui-même un peu ridicule d'apporter des préoccupations de tour d'ivoire dans une société qui ne demande qu'à jouir légèrement de la vie et des idées dans ce qu'elles ont de piquant et de voluptueux ? Peut-on faire grief à une maîtresse de maison de ne point faire de son salon un auditoire de philosophie ? Nous le voyons à un moment donné dans le rôle d'amant ; il y est odieux. Que penseront les femmes, et même les hommes, de cet amant qui, au moment où il convient de s'abandonner à l'ivresse des sensations, se fait à soi-même, non pas seulement la psy-

chologie de l'amour, mais celle de la possession et de la domination ? Il y a dans le premier chapitre une méchanceté en puissance qui fait penser aux *Liaisons dangereuses*.

A proprement parler, il est insupportable, cet Eleuthère. Il le sent, du reste, et il finit par se punir lui-même, car son séjour parmi les mondains se termine par un duel assez ridicule et qu'il accepte par une sorte de mortification. M. Benda est toujours l'homme qui se contredit en note parce qu'il sait que les choses ont généralement deux aspects et qu'il tient à montrer qu'il les connaît aussi bien l'un que l'autre. C'est un sophiste qui connaît toutes les faiblesses de la sophistique, mais qui n'aura jamais le courage de renoncer à son métier ou... à son vice.

***

Pourtant ce sophiste a une foi, une foi ardente et vigoureuse, celle qui jadis, au temps de l'affaire Dreyfus a fait de lui un partisan, celle qui plus récemment a failli en faire un homme d'action, celle qui lui fit apporter tout son effort, solitaire mais tout de même efficace, à la tentative de recréer un ordre spirituel. C'est la foi dans la philosophie, la foi dans la puissance, la noblesse, la sainteté de l'Idée pure. Cette foi l'a amené tout naturellement à la conception d'une sorte d'ascétisme supérieur qui comme toutes les formes d'ascétisme comporte une certaine dureté.

Au cours de ses essais, il revient plusieurs fois sur cette idée, que la décadence actuelle de la philosophie, ou même de toute la haute culture a pour origine le fait que ceux qui devraient la pratiquer ont renoncé à l'état de « clerc », dans lequel ils vivaient autrefois, pour se mêler au siècle, à la vie, à l'amour, à la famille. Il ne conçoit la pensée désintéressée qu'au-dessus, ou du moins en

dehors de la vie courante. Tel est le sujet de son roman *L'Ordination* qui est sinon son œuvre la plus forte, du moins son œuvre la plus significative, celle où il dévoile l'intimité de sa pensée.

Il y a dans *Ainsi parlait Zarathoustra* un chapitre ou plutôt un chant d'une beauté adamantine, le plus significatif peut-être de tout le poème. Il s'intitule « Le plus laid des hommes ».

Zarathoustra, assis devant sa caverne, a été averti, par le « devin de la grande lassitude », « celui qui a dit : tout est indifférent, rien ne vaut la peine, le monde n'a pas de sens, le savoir étrangle ». Mais il est frappé par un grand cri « que les abîmes se jettent et se renvoient ». « C'est, dit le devin, le cri de détresse de l'homme supérieur qui t'appelle à son secours, ô Zarathoustra ! Prends garde qu'il ne t'inspire ton dernier péché : la compassion. »

Zarathoustra quitte aussitôt sa solitude à la recherche de l'homme supérieur et de son dernier péché. Entre autres personnages étranges, il rencontre dans une affreuse vallée « quelque chose d'inexprimable, qui avait la forme d'un homme, à peine un homme, le plus laid des hommes ». Cette chose l'appelle ; il s'arrête, il la voit et il est saisi de compassion. Mais il se reprend aussitôt et s'écrie : « Je te reconnais bien, tu es l'assassin de Dieu, laisse-moi m'en aller... Tu n'as pas supporté celui qui te voyait toujours et jusqu'au fond de toi-même, toi le plus laid des hommes, tu t'es vengé sur le témoin. »

Alors le plus laid des hommes remercie le prophète de ne pas lui avoir fait comme tous les autres l'injure de la compassion. Et il lui explique les sentiments de celui qui a tué Dieu : le Dieu qui voyait tout, même l'homme, ce Dieu devait mourir ; l'homme ne supporte point qu'un pareil témoin vive.

A ce discours Zarathoustra se demande si ce grand

mépriseur de lui-même n'est pas l'homme supérieur qu'il cherche et il lui indique le chemin de sa caverne.

Parmi d'autres sens cet apologue apocalyptique comporte celui-ci : pour que l'homme arrive à se surmonter, à se hausser jusqu'au surhumain, il faut qu'il tue en lui la pitié qui paralyse. C'est là une des idées maîtresses de Nietzsche. C'est aussi une des idées qui dominèrent la mode intellectuelle à l'époque où le philosophe allemand étonna, puis captiva la pensée française, qui sentait alors le besoin de réagir contre le tolstoïsme et je ne sais quel mysticisme néo-chrétien ou socialiste.

Cette idée, M. Benda la fait sienne, mais en la dépouillant de son somptueux manteau prophétique, en la replaçant dans l'abstrait, en l'analysant dans toutes ses conséquences. Lyrique chez Nietzsche, l'idée devient philosophique chez Benda ; il ne faudrait pas beaucoup pour qu'elle devînt politique.

C'est elle, en tous cas, qu'il a voulu mettre en scène sous une forme romanesque dans ce roman de *L'Ordination* où il serait absurde de voir une auto-biographie, mais où, comme dans tout roman idéologique ou psychologique, il y a une part de confession.

Au moment où commence le livre, Félix — le personnage n'a qu'un prénom, afin qu'il se trouve immédiatement situé dans l'abstraction — n'est qu'un dilettante de l'idéologie. Comme tous les jeunes hommes de la génération de M. Benda, il s'interroge longuement sur lui-même, il cultive son moi, en cherchant son chemin. Selon le précepte de Barrès : « Il faut sentir le plus possible en analysant le plus possible », il veut vivre et comprendre sa vie. Il cherche à se réaliser pleinement, à situer son activité dans l'universel... Tel était le vocabulaire de la jeunesse il y a quelque vingt ans.

Comme il est assez naturel, le héros de M. Benda croit d'abord trouver sa voie dans l'amour ; l'amour qui porte l'être au maximum de puissance, la vie au maxi-

mum d'intensité. Y met-il tant de malice? L'art de M. Benda est précisément de ne pas induire son lecteur en défiance, par un de ces programmes passablement pédantesques qui s'étalent trop souvent au seuil des romans psychologiques. Il a l'air tout simplement de nous raconter une histoire d'amour ; l'éternelle histoire de l'homme qui aime, puis qui cesse d'aimer. Mais là où tant de contemporains eussent mis, même artificiellement, du lyrisme, il évite le lyrisme avec un soin extrême. Il ne fait intervenir que l'analyse. Mais si ferme et si fine à la fois que soit cette analyse, au point de renouveler l'intérêt du thème romanesque le plus usé, elle ne semble pas d'abord dépasser le cadre du roman traditionnel, lorsque tout à coup le récit prend un autre accent.

Ce Félix donc, intellectuel raffiné, homme du monde et dilettante, s'éprend d'une petite bourgeoise tristement mariée qui, de son côté, se met à l'aimer d'un amour absolu, total. Lui aussi dans les premiers temps se donne entièrement et ne voit dans sa vie d'autre but que cette passion tendre et romanesque. Mais un beau jour, il s'aperçoit que son amour commence à s'effriter ; peu à peu, il se reprend ; il voit clair en lui-même, il voit clair dans son sentiment ; il comprend que cette absorbante passion l'arrache à sa pensée, l'emprisonne dans une espèce de médiocrité sentimentale qui devient d'autant plus insupportable qu'il ne tarde pas à voir qu'elle le détourne de sa véritable destinée qui est d'honorer la pensée, de chercher la vérité abstraite, de poursuivre le perfectionnement de son intelligence. Longtemps la pitié qu'il ressent pour cette pauvre femme dont il va briser le cœur et la vie, la pitié qu'il éprouve aussi pour ses illusions défuntes le retient. Il lutte, il se débat entre deux devoirs ; le devoir d'amour et le devoir plus haut qui doit le mener vers son œuvre ; car il sent qu'il a en lui une œuvre qui consiste à élucider certaines idées. Finalement

la pitié est vaincue, Félix rompt sa chaîne et se consacre à la Muse de la Philosophie.

Mais pour s'y consacrer entièrement il faut d'abord liquider la question de l'amour. Félix se marie ; il trouve l'épouse idéale de l'apprenti philosophe, une femme qui n'est « ni une de ces petites filles de province, bien dressées au néant par la famille et par les prêtres, qui ne sont pas gênantes parce qu'elles ne sont rien », ni « une intellectuelle avec des théories sur l'indépendance mutuelle », ni « une mystique ivre d'abnégation, qui vous impose le spectacle monstrueux d'une créature qui jouit de sa propre mutilation », une femme enfin qui le laisse tranquille avec sa pensée et qui n'est cependant ni le néant ni l'inhumanité.

Il fonde une famille, il a un enfant, une petite fille charmante ; mais ce calme et paisible ménage ne le détourne pas de la vie intellectuelle qu'il vient de découvrir — la vraie vie intellectuelle — « non plus le caressement des idées, qu'il avait connu comme tous ceux de sa classe au sortir du collège, non plus le frôlement des doctrines, entre une visite et un dîner, mais l'étreinte passionnée, permanente, exclusive, des semaines entières passées à creuser un concept, sans penser à autre chose, l'action fiévreuse de ce creusement et les transes de l'échec et les joies du triomphe et la fécondation haletante de l'idée par l'idée, et l'être entier tendu comme d'une tension d'amour pour savoir si telle idée naît de telle autre ou bien si c'est le contraire ».

Félix est heureux dans son égoïsme dont il n'aperçoit pas le caractère monstrueux. Mais un jour sa petite fille devient malade ; elle est atteinte de coxalgie. Et alors, ce sont des années de souffrance, d'inquiétudes, de soins. Son devoir d'intellectuel égoïste, de pur servant de l'Idée, serait de se désintéresser de ce petit être que la souffrance embellit et diminue, et de sa mère qui n'est qu'une tendre mère. N'est-ce pas le moment de se démontrer à

soi-même qu'il faut tuer la pitié? Va-t-il céder lui aussi à cette « odieuse religion de la souffrance humaine » qui lui a paru, jusque-là, le dernier terme de l'abjection intellectuelle? Hélas! il y cède aussi. Le prêtre de l'Idée a beau avoir reçu l'ordination, il succombe, il n'a pas le cœur trempé sept fois de Zarathoustra; il est vaincu par son dernier péché: la compassion.

Et, ô honte, il finit par aimer sa défaite. Mais pourtant, avant de renoncer à cette pensée qui faisait son orgueil et qui faisait sa raison d'être, il lui consacre une sorte d'oraison qui termine le livre:

Et du plus religieux de son être, non pas de cette étreinte dont l'homme étreint son sang, mais de celle autrement profonde dont il étreint ceux de sa race morale, il étreignit, sachant qu'il ne les verrait plus, ceux qu'il apercevait, rares à travers les âges, qui vraiment s'arrachèrent à tout amour humain et brûlèrent pour l'idée. Vous, grands penseurs hellènes, non pas vous qui, vous promenant en d'aimables jardins, vous délectiez des choses humaines, seuls objets de vos discours, dans les douceurs de l'amitié, mais vous, grands solitaires, morts au monde en vos tours de Crète et de Sicile, qui scrutiez la nature du Nombre et du Mouvement; vous, grands penseurs romains, promis par la naissance à toutes les joies du cœur, méditant dans la nuit sur la nature des choses, vous, maîtres de Ravenne communiant à celui que ni l'amour d'un fils ni les pleurs de sa Pénélope n'empêchèrent de parcourir le monde et savoir; et vous, surtout grands moines, non pas vous grands prieurs qui vous pâmiez au fond des cloîtres, sur les blessures d'une forme humaine, ni vous, consolateurs, buvant l'amour humain aux lèvres des mourants, ni vous, fondateurs ou prêcheurs, acharnés à la joie de pétrir de l'humain... mais vous, méditateurs, tous seuls en vos cellules d'Oxford ou de Constance, sans frères, sans pénitents, sans pauvres, sans disciples, vraiment morts à tout « amour créé » et dont la foi non informée en charité, cherchait le sens de Dieu et non pas son amour... Et je n'ai pu être des vôtres; j'ai sombré dans la chair, j'ai aimé mon enfant comme les êtres qui rampent, comme les êtres qui broutent... et maintenant c'est fini... Ma religion pour vous, elle-même, m'abandonnera... Demain, je ne serai plus qu'une chose qui aime.

Il y a dans tout ce livre une élévation de pensée, une dignité d'accent et d'expression qui en font une très noble œuvre d'art et cela seul suffirait à lui donner une place

capitale dans la vie mentale de l'écrivain. Mais ce qui fait son intérêt exceptionnel, c'est qu'elle révèle le fond de sa pensée, son idéal de philosophe et d'observateur de la société.

Il n'est pas de négateur qui n'ait rêvé d'être constructeur et l'anarchiste le plus déterminé entrevoit dans sa chimère une société future. Chacun porte en soi son paradis et c'est souvent à cette construction idéale que se reconnaît la valeur d'une âme ou du moins d'un esprit. Toute critique sociale mène à quelque Salente; la Salente de M. Benda ressemble à celle de Renan. Dès ses *Dialogues à Byzance,* d'un si fougueux orgueil intellectuel, ayant distingué parmi les hommes deux grandes classes physiologiques: les aptes et les inaptes au bonheur, il proposait d'opposer à l'influence de plus en plus prépondérante des inaptes: les humbles, les démocrates, les chrétiens, l'organisation d'une défense patricienne où se seraient concentrés tous les éléments de la force sociale: l'argent, la Raison et l'esprit d'autorité.

Au fond on reste toujours fidèle aux idées de sa vingt-cinquième année; ce sont celles qui viennent de l'intimité de notre être. Il arrive qu'elles s'éclaircissent et se corrigent plus tard, mais leur première révélation donne à l'esprit une direction qu'il ne perdra jamais complètement. Cette conception aristocratique de la société idéale est toujours celle de M. Benda et la colère qui le saisit devant le désordre moderne vient surtout de ce qu'il sent que notre monde s'en écarte de plus en plus. Comment ne s'en écarterait-il pas, puisque les Elites se montrent de moins en moins dignes du rôle que leur assignait le philosophe? Sont-ce les décadents décrits dans *Belphégor* et dans *Les Nouveaux Dialogues d'Eleuthère* qui pourraient se conduire en chefs et défendre la civilisation menacée par l'universelle révolte des « inaptes »? Perfectionnant les idées de sa jeunesse, M. Benda en était arrivé à concevoir une sorte de Théocratie de la Raison, qui aurait

fait du savant, du pur intellectuel, le maître du monde de demain. Mais comment constituer une théocratie de la Raison, si le néo-théocrate manque à la Raison, si, sur l'autel de l'Eternel, qui ne saurait être que l'*Absolu*, il dresse l'idole du relatif et du mouvant, la statue de Belphégor ? De là l'espèce de colère sacrée qui saisit ce Juif rationaliste et cartésien devant les spasmes convulsifs d'une société qui a fait à la « névrose juive » une part disproportionnée. Au fond de tous les pamphlétaires, — et les derniers avatars de M. Benda sont ceux d'un pamphlétaire, — il y a l'amertume d'une déception.

LOUIS DUMONT-WILDEN.

Les Premiers Philosophes Grecs

Techniciens et Expérimentateurs

I

Thalès ingénieur, Empédocle expérimentateur, voilà des nouveautés historiques dont on n'a pas encore parlé beaucoup, et il est à craindre qu'elles ne heurtent certains préjugés. De Thalès, nous avons retenu surtout qu'il considérait l'eau comme le principe de toute chose et qu'un jour, en voulant observer les étoiles, il se laissa choir dans un puits. Quant à Empédocle, il doit sa célébrité à l'histoire d'une singulière mésaventure. On raconte qu'il se jeta dans l'Etna pour disparaître comme un dieu, sans laisser de traces, et que le volcan lui joua un mauvais tour en rejetant une de ses sandales. Ces anecdotes ne nous donnent pas l'impression qu'Empédocle et Thalès furent des expérimentateurs avisés ni des hommes pratiques.

En réalité, nous nous représentons fort mal la vie de tous ces premiers penseurs de la Grèce, qui créèrent la philosophie et la science. D'abord, certains littérateurs athéniens qui ne les appréciaient point et qui se sont plu à les dépeindre comme des songe-creux, nous en ont fait beaucoup accroire à leur sujet; puis, les spécialistes de l'histoire de la philosophie ne se sont guère appliqués jusqu'ici à refaire leur biographie. Sous l'influence de causes que nous n'avons pas à analyser, ils continuent à envisager leur sujet d'un point de vue très exclusif. Ils n'y voient qu'une logique en action où les

systèmes dérivent les uns des autres sous la forme de corollaires, de compléments, de réfutations ou de confirmations, de « thèses, d'antithèses et de synthèses ». Des controverses des écoles, ils ont tiré la matière d'une sorte de dialogue philosophique, où les ripostes se suivent, sans que les interlocuteurs eux-mêmes s'imposent à l'attention. La personnalité de Thalès et de ses successeurs n'y apparaît qu'accessoirement. Avec la raideur d'automates mûs par la Raison pure, ils viennent donner une réplique fort abstraite. Après cela, leur rôle étant fini, ils rentrent dans l'ombre, sans qu'on nous ait rien montré de leurs faits et gestes, ni du milieu où ils ont travaillé, pensé et vécu. De l'ensemble de leur œuvre, qui s'étendait dans les domaines les plus divers, qui renfermait une masse considérable d'observations et d'expérimentations, qui était à la fois théorique et pratique, les historiens de la philosophie ne disent presque rien. Ce sont là des contingences à côté desquelles ils passent rapidement.

Depuis peu de temps, une réaction commence à se produire. Elle aussi, elle a des points de départ multiples, à propos desquels je n'ai pas le loisir de philosopher. Je me contenterai de signaler le rôle joué à cet égard par l'histoire des sciences, par celle de la mécanique, de la physique et de la médecine notamment, et avant tout, il convient de reconnaître les grands services qu'a rendus l'archéologie. Ce sont les découvertes des archéologues qui me fourniront les premiers et les plus frappants des témoignages que j'aurai à utiliser.

* * *

Décrivant les merveilles de l'île de Samos, Hérodote s'exprime comme il suit, d'après la naïve et charmante traduction de Pierre Saliat (III, 60) :

« J'ai davantage étendu mon propos touchant les Sa-
« miens, parce qu'ils ont fait trois des plus grands ou-

« vrages qui soient en toute la Grèce. Le premier est « qu'ils ont percé une montagne de part en autre, « laquelle est haute de cent cinquante toises, et ont « commencé par le pied, étendant le pertuis la lon« gueur de sept stades, en lui donnant huit pieds de « haut et autant de large. Après, ils ont fouillé, le long « et travers du pertuis, un conduit, profond de vingt « coudées et large de trois pieds, par lequel dans tuyaux « ils tirèrent en la ville une belle et grosse fontaine. Et « fut architecteur de ce conduit Eupaline de Mégare, fils « de Naustrophe. »

En 1882, des archéologues grecs, faisant la chasse aux antiquités de Samos, eurent tout d'un coup la joyeuse surprise de se trouver devant le tunnel d'Eupalinos, étonnamment conservé (1). Les orifices de quelques puits d'aérage en avaient signalé la présence, puis une conduite en partie voûtée, qui y amenait jadis les eaux de la grosse fontaine d'Hérodote, en fit découvrir l'entrée. Il suffit de quelques coups de pioche pour la dégager, et bientôt les heureux explorateurs parcouraient d'un bout à l'autre la galerie antique, en retrouvant, dans le calcaire des parois, les niches mêmes où les ouvriers d'Eupalinos avaient placé leurs lampes pour s'éclairer.

Aussitôt, chacune des données du vieux conteur se vérifia. Long de mille mètres (sept stades) et passant sous la croupe du mont Castro, l'aqueduc va de la fontaine aux restes de Samos, cachés à présent sous les masures et les jardins du village de Tigani. La galerie a en moyenne un mètre trois quarts de large et autant de haut (huit pieds) et elle est munie d'une rigole où gisent encore la plupart des tuyaux de terre cuite de l'ancienne conduite. Profonde d'abord de deux mètres et demi et s'enfonçant à la sortie du tunnel jusqu'à huit mètres trente sous le plancher, cette rigole fut manifes-

(1) Voir les articles cités dans l'encyclopédie de Pauly-Wissowa, VI, 1159 et suiv.

tement aménagée afin de donner la pente nécessaire à l'écoulement de l'eau, qui venait jaillir dans la vasque d'une fontaine près de l'antique agora.

Parmi les spécimens de constructions analogues qui ont été exhumés en dehors de la Grèce, il en est un, antérieur au travail d'Eupalinos, qui nous met à même d'apprécier le progrès des méthodes employées à Samos. Vers l'an 700, le roi de Juda Ezéchias fit creuser dans la roche un tunnel destiné à fournir d'eau les habitants de Jérusalem, même en cas de siège, en alimentant la piscine de Siloé (1). Or, on constate que ce canal fut percé à l'aide de procédés encore très primitifs. De temps à autre, les chefs des travaux faisaient forer un puits d'aérage, qui leur permettait de venir voir à la surface du sol si les travailleurs restaient dans la direction prévue. Bref, on tâtonna, on rectifia, tant et si bien que, en fin de compte, au lieu de ne mesurer que trois cent trente-cinq mètres (dimension d'une droite réunissant les deux extrémités), le tunnel cheminant en zigzag a le double de cette longueur à peu près.

A Samos, bien loin de procéder de cette façon, on a marché en droite ligne, tout en entamant, comme à Jérusalem, les travaux d'excavation des deux côtés à la fois. Ajoutons à cela que, comme dans les percements de nos tunnels les plus modernes, les deux galeries ne réussirent pas à progresser tout à fait suivant l'axe voulu. La galerie du sud aurait abouti deux mètres trop bas et près de six mètres à l'ouest de celle du nord, si, presque à mi-chemin sous la montagne, les ingénieurs n'avaient pas fait un raccord pour assurer la rencontre des deux équipes de travailleurs qui se cherchaient.

Heureusement, grâce à un traité de Héron d'Alexandrie — un compilateur tardif —, nous pouvons nous

(1) Cf. Perrot et Chipiez, ***Histoire de l'art*** etc., IV, p. 418 et suiv.

faire une idée des méthodes suivies par les constructeurs de l'aqueduc de Samos. Après avoir décrit la *dioptre*, c'est-à-dire un appareil destiné à faire des nivellements, Héron (1) propose entre autres l'application suivante: « Percer une montagne suivant une ligne droite qui joi- « gne deux ouvertures données sur sa surface ». Puis, le compilateur indique les angles et les droites qu'il faut tracer sur le sol, et il en donne une représentation graphique tellement facile à adapter à la forme du terrain sur lequel Eupalinos avait travaillé, que l'on pourrait se croire en face d'une de ses épures. Enfin, Héron conclut: « En opérant de la sorte des deux côtés à la « fois, les ouvriers finiront par se rencontrer. »

Eupalinos travailla à Samos, vers l'an 530, au service du tyran Polycrate. Or ce dernier était un protecteur des lettres et des sciences. Il attirait à sa cour poètes et philosophes. Il avait même réuni dans son palais une belle bibliothèque. Les hommes compétents que le tyran ne manqua pas de consulter avant de tenter la coûteuse entreprise méditée par l'ingénieur de Mégare, se seraient montrés fort réservés sans doute, si, à l'appui du projet, ils n'avaient pas vu des calculs de nature à les rassurer. Le milieu dont Eupalinos avait à gagner la confiance, était trop accoutumé aux opérations d'une géométrie assez avancée déjà, pour que nous puissions lui dénier une connaissance plus ou moins rudimentaire de méthodes et d'instruments de travail analogues aux pratiques et à l'outillage décrits chez Héron. A Samos, où Pythagore fit en partie son éducation, il y eut, dès le VIe siècle, des écoles de mathématiques. C'est avec des savants sortis de ces écoles qu'Eupalinos eut affaire sans doute, et ses travaux durent éveiller, dans ce milieu, un vif intérêt. Ces écoles ne tardèrent pas d'ailleurs à former des ingénieurs émi-

(1) Περὶ διόπτρας, chap. 15. — Nous aurons à reparler dans notre second article des écrits de ce Héron, qui vécut vers le IIe siècle de notre ère.

nents. En 513, ayant besoin d'un pont de bateaux pour faire passer le Bosphore à une expédition lancée contre les Scythes, c'est à un Samien du nom de Mandroklès que Darius recourut. Le travail aboutit si bien que Mandroklès fut comblé de présents par le grand roi. Rentré chez lui, l'entrepreneur fit placer dans le temple de Junon un tableau représentant son chef-d'œuvre, avec une inscription en vers dont Hérodote a reproduit le texte (IV, 88).

Trente-trois ans après, sous les ordres de Xerxès, de nouveau les armées perses s'arrêtaient devant les détroits. Cette fois, le passage devait se faire dans un endroit qui nous est bien connu. C'est celui-là même que, après les amours de Héro et de Léandre, un épisode tragique de la grande guerre a de nouveau illustré. Je veux parler du goulet où les Dardanelles font passer — entre le château d'Asie ou Abydos (Kale Sultanié) et le château d'Europe ou Sestos (Kilid Bahr) — une eau large de sept stades et emportée par un courant qui file avec une vitesse de plusieurs kilomètres à l'heure. A cette poussée du flot, joignez les caprices d'un vent qui souffle souvent en forte brise, et vous aurez une idée des difficultés devant lesquelles l'armée de Xerxès se trouva. Hérodote raconte au long l'affaire (VII, 33 et suiv.). On aménagea, d'après lui, un premier pont de bateaux, retenu par des câbles égyptiens et phéniciens. Mais une tempête se leva, qui « brisa tout ». Xerxès se mit alors en colère. Il ordonna que trois cents coups de fouet fussent donnés à l'Hellespont, et que « les têtes fussent taillées aux ouvriers »: et ainsi, ajoute le narrateur, « furent-ils récompensés par un traitement bien ingrat ». D'autres entrepreneurs se mirent alors à l'œuvre; ils construisirent deux ponts se soutenant l'un l'autre, et combinés de façon à tenir compte de toutes les pressions et de la force de résistance des matériaux. Cette fois, le succès fut complet. Hérodote ne donne pas

le nom de l'organisateur de cette victoire de la technique, plus fort que les Orientaux. Il y avait lieu de supposer que c'était un ingénieur formé dans les écoles grecques. Une trouvaille assez récente a montré qu'il en est ainsi.

En désagrégeant les papyrus qui avaient servi à fabriquer les cartonnages d'un cercueil de momie découvert au Fayoum en 1904, on a mis la main sur une copie fort ancienne (IIe siècle avant J.-C.) d'un texte curieux. Publié sur le champ sous le titre de *Laterculi Alexandrini* (1), ce texte renferme une liste — destinée à l'enseignement sans doute — d'abord des plus célèbres des grands hommes de diverses spécialités, puis des sept merveilles du monde, ensuite des îles les plus vastes, des montagnes les plus hautes, des fleuves les plus longs et des fontaines les plus belles. Or, tout en nous donnant les noms de trois ou quatre des plus grands ingénieurs militaires de l'antiquité, et notamment celui d'un des principaux officiers de l'état-major d'Alexandre, Diadès, le technicien qui dirigea les travaux gigantesques nécessités par le siège de Tyr, la première des listes des *Laterculi Alexandrini* renferme la mention suivante : « Harpalos, le compagnon de Xerxès, celui qui joignit les rives de l'Hellespont ».

Harpalos, tel est donc le nom qui manquait à la narration d'Hérodote.

Comme M. Diels l'a constaté, cet Harpalos paraît ne faire qu'un avec l'astronome du même nom qui succéda à Cléostrate dans la direction de l'école de Ténédos. Or cette école fut fondée par Thalès, avec un observatoire établi en face de l'île sur le sommet de l'Ida.

Le nom d'Harpalos nous ramène ainsi, après un apparent détour, dans le domaine des traditions relatives aux premiers des philosophes grecs.

Harpalos astronome et entrepreneur de travaux pu-

(1) Cf. H. Diels, *Mémoires de l'Académie de Berlin,* 1904.

blics : voilà une combinaison de spécialités qui ne se rencontre guère aujourd'hui. Nous ne devrons pas aller loin pour constater que, chez les philosophes ioniens, au VIe siècle avant J.-C., elle n'avait rien de singulier.

Parmi les traits de la vie de Thalès, il en est un, le plus négligé peut-être, qu'Hérodote encore (I, 75) nous a rapporté, et qu'il faut mentionner ici. Comme Crésus s'acheminait vers le pays des Perses, il se trouva soudain arrêté par les fortes eaux du fleuve Halys, qui manquait de pont, et ce fut Thalès qui « lui conseilla un expédient » suivant lequel une partie du courant fut dérivée dans un canal, de façon à rendre le fleuve guéable pour l'armée et ses charrois.

Hérodote conteste la véracité de cette histoire, parce que, à Sinope, on lui avait signalé l'existence de plusieurs ponts sur l'Halys. Peut-être connaissait-il notamment le viaduc qui s'est perpétué jusqu'à nos jours devant la ville d'Osmandjik. Mais Hérodote vécut longtemps après Thalès, et, si l'astronome Harpalos a construit un pont de bateaux, pourquoi l'astronome Thalès n'aurait-il pas pu faire un travail plus simple, en creusant des tranchées et en établissant des bâtardeaux? Je n'ai d'ailleurs pas à démontrer la parfaite exactitude de l'histoire. Il me suffit d'en noter l'existence. Vraie ou fausse, elle caractérise le souvenir que Thalès avait laissé en Ionie : celui d'un savant homme, qui savait s'intéresser à des questions d'ordre pratique. C'est d'ailleurs à cette même constatation que nous amènent les données les plus anciennes dont nous disposons pour nous représenter ses faits et gestes (1).

Thalès observa les étoiles. Mais d'après ses premiers biographes, il mit à profit ses études pour fournir aux marins de Milet, en leur signalant la constellation de la

(1) On trouvera les textes dans le recueil des fragments des Présocratiques de H. Diels, 3e éd., 1912, I, p. 1 et suiv.

Petite Ourse, un moyen de diriger sûrement leurs navires pendant la nuit. De plus, il utilisa le *saros* chaldéen pour prédire une éclipse de soleil, celle du 28 mai 585. Or, les éclipses présageant, d'après une croyance universellement admise alors, des événements importants, une prédiction de ce genre n'était pas sans applications pratiques.

Thalès fut géomètre, mais il ne se contenta pas de faire des démonstrations purement théoriques. Comment, par exemple, peut-on déterminer à quelle distance se trouve le navire qui est signalé au loin devant un port? Comment parviendrait-on à mesurer une hauteur inaccessible au moyen de la longueur de l'ombre qu'elle projette? Thalès étudia ces problèmes et il les résolut par la géométrie.

Homme d'Etat, préoccupé des menaces qui venaient des grands empires de l'Orient, il conseilla aux cités de l'Ionie de former entre elles une confédération. Homme d'affaires, il savait spéculer fructueusement sur les récoltes abondantes. S'attendant un jour à un rendement extraordinaire des plantations d'oliviers, il loua tous les pressoirs. Le profit qu'il retira de cette opération ne nuisit point à son prestige, puisque nous le voyons figurer en bonne place sur la liste des sept sages de la Grèce.

Les traditions relatives à Thalès ne présentent rien d'exceptionnel. Si nous relisions les biographies de son successeur Anaximandre, l'auteur de la première des cartes du ciel et aussi de la première des cartes de la terre, le chef d'une entreprise de colonisation ; si nous examinions ensuite ce que l'on dit de la personne d'Anaximène et de tant d'autres, contemporains des Harpalos et des Eupalinos, nous arriverions toujours à la même conclusion : les philosophes de l'ancienne Ionie, célèbres parce qu'ils ont spéculé sur la première origine des choses et ouvert les voies à la cosmologie, ont été tous des techniciens d'une science encyclopédique.

Certaines écoles de philosophes grecs continuèrent d'ailleurs à s'intéresser longtemps à des questions de technique. Parmi ceux qui eurent de l'influence sur les pensées de Platon, il faut assurément faire une place au Pythagoricien Archytas de Tarente. Or Archytas, l'un des créateurs de la mécanique, fut un technicien à son tour. Il ne se contenta pas d'inventer la crécelle. Il construisit des engins de guerre. Il fabriqua une colombe de bois qui, mue par l'air comprimé, était capable de voler d'un perchoir à un autre. Les textes sont trop sommaires pour nous mettre à même de reconstituer l'appareil qu'il imagina, mais il n'y a pas lieu, paraît-il, de contester que ce fut là une des premières réussites de l'aviation (1).

Platon alla plus d'une fois en Sicile. Or la Sicile était alors un pays où il y avait beaucoup d'industrie. Grâce aux progrès de la balistique, les ingénieurs militaires, entre autres, y avaient fait des prodiges. Fusils à vent, mitrailleuses (πολύβολα), catapultes lançant de lourds projectiles à une distance de cinq cents mètres, rien ne manquait à l'artillerie qui permit à ce poste avancé de la Grèce de défendre ses côtes contre les flottes des Carthaginois, et d'arrêter ainsi les Sémites dans leurs menaçantes entreprises.

Les progrès de la technique ne furent pas, pour Platon, une chose indifférente. Il y prit un intérêt très vif. Non seulement, dans le *Timée,* il se passionne pour des hypothèses empruntées à la physique et, pourrait-on dire, aux premiers rudiments de la chimie, mais voici qu'une trouvaille inattendue nous fait voir en lui, tout d'un coup, un constructeur d'appareils collaborant, par ses inventions, au perfectionnement des horloges (2).

(1) Cf. H. Diels, *Fragmente der Vorsokratiker,* 3e éd., 1912, I, p. 325.
(2) Cf. H. Diels, *Sitzungsberichte der Berliner Akademie,* 1915, p. 824 et suiv.

Faite il y a peu d'années, cette constatation mérite de nous arrêter quelques instants. Elle nous donnera l'occasion, elle aussi, de découvrir un aspect nouveau des anciennes écoles de philosophie. Il est démontré depuis un certain temps, en effet, que ces écoles, en Grèce, impliquaient quelque chose de plus qu'une simple communauté de doctrines. Elles constituaient de vrais instituts de recherches, placés sous la direction d'un maître élu à vie, et elles possédaient de vastes installations : des observatoires, des laboratoires, des bibliothèques et des salles de travail. Les membres de ces écoles étaient même astreints à une certaine règle de vie, plus ou moins austère, suivant que l'on était chez des Pythagoriciens, des Éléates, des Péripatéticiens ou des Épicuriens.

C'est après la mort de Socrate que Platon acquit, pour y donner son enseignement, un domaine situé près du parc public d'Athènes, non loin de la voie Sacrée, aujourd'hui encore le seul endroit boisé de ces régions. Cette campagne portait le nom de Jardins d'Académus. Le règlement de l'école avait certaines rigueurs. Dès la première heure du jour, les jeunes disciples devaient sortir des pavillons où se trouvaient leurs cellules (καλύβια), car la fraîcheur du matin — à l'ombre des avenues de platanes — était favorable aux entretiens où le maître faisait discuter les questions spéciales, soumises à un examen approfondi. Les après-dîners étaient réservés aux conférences et à tout ce qui constituait l'enseignement exotérique.

La vie était saine dans cet institut, et, après une journée de travaux intellectuels et d'exercices au grand air, le sommeil devait être solide et parfois trop obstiné. Un texte nouveau (il s'agit d'une traduction arabe où est cité un certain Apollonius de Rhodes), confirmant une assertion d'Aristoxène, a permis à M. Diels de reconstituer l'appareil que Platon inventa pour servir de réveille-matin à ses jeunes amis.

Au point du jour, par l'effet d'un appareil où intervenaient les principes de la clepsydre et du siphon, un échappement brusque d'air comprimé faisait retentir à l'oreille des dormeurs un sifflement strident et prolongé. Il est inutile de décrire ici le fonctionnement de cet appareil. Il est d'ailleurs assez primitif encore, et presque insignifiant, auprès des autres inventions de l'horlogerie antique. Plus d'un de mes lecteurs aura déjà remarqué sans doute, dans des dictionnaires d'antiquités, des dessins représentant les jolies horloges qui ornaient les places publiques des villes depuis l'époque de Ctésibios (IIIe siècle avant J.-C.). Elles étaient faites d'un soubassement renfermant les réservoirs et les rouages d'une grosse clepsydre, et portant une élégante colonne où des lignes, montant en spirale, tenaient lieu des chiffres de nos cadrans. Le long de la colonne, s'élevait graduellement, suivant les mouvements de la clepsydre, un génie ailé qui tenait en main une baguette et, d'un geste gracieux, indiquait l'heure aux passants.

Quant au réveille-matin de Platon, Archimède et Ctésibios le perfectionnèrent en mettant le sifflet dans la bouche d'un automate qui, à intervalles soigneusement réglés, marquait les étapes du jour par le cri d'une sorte de sirène. C'est en adaptant les unes aux autres des flûtes mécaniques construites de la même manière, que Ctésibios parvint à créer une des merveilles de la technique ancienne, l'orgue hydraulique.

Je ne puis terminer cette digression sur l'horlogerie et la technique des anciens sans protester en passant contre l'idée trop défavorable que l'on en a aujourd'hui (1). Nos praticiens soupçonnent-ils que leurs confrères de l'antiquité, quand ils étaient soigneux, avaient en poche une clepsydre minuscule, grâce à laquelle ils pouvaient

(1) Sur ce sujet, voir surtout les importantes études de H. Diels, auxquelles j'ai beaucoup recouru: *Antike Technik,* Teubner, 2e éd., 1915; *Elementum,* Teubner, 1899, p. 2, note 1, etc.

observer et noter avec une grande précision l'allure du pouls de leurs patients? Sait-on que les anciens furent très près de la découverte de l'imprimerie? qu'ils avaient déjà des caractères et des planches à imprimer, et qu'ils s'en tinrent là, faute, sans doute, d'avoir sous la main une matière mieux faite que le papyrus ou le parchemin pour se prêter à l'impression? Et encore, un savant a pu affirmer que les taximètres, et même les distributeurs automatiques de nos débits de boissons, ne sont que des formes nouvelles d'appareils imaginés déjà par les anciens. Bref, dans les réveille-matin construits pour les pensionnaires des Jardins d'Académus, il n'y a de vraiment surprenant que l'intervention personnelle de Platon.

Il est grand temps que nous revenions à Thalès et aux autres philosophes présocratiques. Ils n'ont donc pas été, nous l'avons vu amplement, de simples abstracteurs de quintessence, enfermés dans des tours d'ivoire. Ils ont été des citoyens patriotes et zélés, mettant toutes les applications techniques de leur science à la disposition de la communauté.

Que fallait-il à ces hardis Milésiens et aux commerçants des autres cités de l'Ionie, qui, supplantant partout les Phéniciens, semèrent de colonies les bords de la mer Egée, de la Propontide, du Pont-Euxin, et allèrent établir des comptoirs jusqu'au sud de la Gaule? Ils avaient besoin de géographes, pour déterminer le long de quelles côtes ils auraient à naviguer le jour, et ils avaient besoin d'astronomes, pour savoir se servir des étoiles de façon à bien tenir la barre, quand la lune ne prêtait pas sa lumière aux expéditions de nuit. Il leur fallait aussi des hommes capables de choisir les golfes et les anses au fond desquels il convenait d'établir les ports, afin de bien exploiter les ressources des divers pays; ils devaient trouver d'autres techniciens encore pour dresser le plan des villes et améliorer les conditions de la vie dans

les agglomérations qui allaient s'y entasser; il leur fallait enfin des hommes d'Etat, ayant l'expérience et l'autorité nécessaires pour organiser les démocraties naissantes et les discipliner. Car on était alors à l'époque d'une des grandes révolutions qui transformèrent la vie de l'homme, à l'époque où, pour la première fois, l'individu s'affranchit des cadres traditionnels d'une antique organisation sociale, et sentit qu'il était arrivé à l'âge de la Raison.

Voilà donc tout ce que la plupart des philosophes présocratiques ont été au service des cités auxquelles ils appartenaient. Mais ils ne se sont pas contentés de ce rôle pratique. Ils ont fait plus et mieux. Tout en collaborant par leurs travaux aux entreprises intéressées des hommes de leur temps, par leurs expérimentations, ils ont inauguré les méthodes qui remplissent d'orgueil les chercheurs d'aujourd'hui. C'est ce qu'il s'agira de montrer dans un second article.

JOSEPH BIDEZ.

Xavier Mellery [1]

Xavier Mellery, sur qui la tombe vient de se fermer, continue-t-il dans l'au-delà le rêve austère et magnifique qui le berça durant sa vie? Ce rêve était silencieux et plein d'un sombre éclat. N'est-ce point sur un décor semblable que peuvent s'ouvrir, de l'autre côté des portes funèbres, les yeux que nous croyons clos à jamais? Rabindranath Tagore dit que le passage de la vie à la mort est pour l'homme ce qu'est pour l'enfant qu'allaite sa nourrice le passage d'un sein à l'autre. Pour des âmes aussi croyantes et aussi pures que celle de l'artiste qui vient de disparaître, la vie ne cesse pas au seuil du sépulcre, elle prend seulement un autre aspect.

La pensée de Xavier Mellery, dès son prime essor, voulait atteindre les sphères les plus hautes de la Beauté. Il avait le respect, mieux encore, la religion de la sincérité et de la vérité, et il a étudié la nature tout entière avec un esprit réfléchi et un cœur profond. Il l'a aimée d'un grand amour immuable et total. Il l'a vue toujours majestueuse, toujours grave, toujours émouvante, mais la grâce ensoleillée des matins printaniers ne lui a pas souri.

La couleur, avec sa fantaisie inépuisable et rutilante, était trop facile à conquérir. Pour l'art que voulait Mellery, il fallait des harmonies subtiles et raffinées, et non des chansons éclatantes et joyeuses que la foule adopte tout de suite parce qu'elles lui plaisent. Cet art,

(1) Né à Laeken (Bruxelles), le 9 août 1845; mort dans la même commune le 4 février 1921. Œuvres nombreuses au Musée de Bruxelles.



XAVIER MELLERY : *Paysages de Francorchamps et Aster.*

Supplément au *Flambeau*, revue belge des questions politiques et littéraires, n° du 31 mars 1921.



XAVIER MELLERY : *Projet pour le Frontispice des* Pandectes.

idéaliste, mystérieux, hermétique, était comme un hymne sacré qu'une élite seule pouvait comprendre.

Mellery était sévère pour lui plus que pour les autres; le souci de sa dignité d'artiste et le désir de la perfection ont retardé encore ce que les réalisations qu'il tentait pouvaient avoir déjà de trop réfléchi et de trop étudié. Une grande œuvre décorative lui fut confiée, qu'il ne se décida pas à mener à bonne fin, ne pouvant vaincre l'hésitation qui le prenait devant ses projets et ses esquisses, et incertain de leur suffisante beauté. Là est le secret de sa production limitée, de ses longs silences, de sa vie retirée, effacée, solitaire. Avec de rares et précieuses affections, son art fut l'intérêt constant de toutes ses heures, de toute son existence. Son inspiration, hautaine, énigmatique, ne cherche pas à plaire; elle s'adresse à un petit nombre d'initiés, dédaigneuse des approbations générales. L'artiste lui-même l'a méditée longtemps, réfléchissant sur sa justesse, la voulant conforme à l'idéal qu'il souhaitait atteindre. Cet idéal, on l'entrevoit à travers le style un peu confus, un peu long et dispersé de ses lettres et, tel qu'on le peut synthétiser, il apparaît très noble et digne du plus grand respect.

Il est d'une originalité parfaite, inconsciente malgré la recherche continuelle qui la soutient, et qui n'a rien de l'originalité factice et voulue dont l'art d'aujourd'hui, si riche et si varié cependant, nous offre de trop nombreux exemples. Alors que tous allégeaient leur palette, l'éclaircissaient, allaient vers un métier plus concis, susceptible de mieux exprimer l'atmosphère et le plein air, Mellery s'enfermait dans ses songeries familières; il regardait la vie à travers un rideau somptueux et transparent, — crêpe noir lamé d'or, — derrière lequel il la voyait passer sans entendre ses cris. Elle se transformait ainsi pour lui en une sorte de longue frise animée dont il dégageait les rythmes qui pouvaient enchanter ses yeux et son cœur. C'est ce que fait comprendre son

œuvre : les figures n'y vivent pas véritablement parce qu'elles sont trop silencieuses et trop pensives ; elles sont grandies, héroïsées, situées au-dessus de la condition humaine, à mi-chemin entre l'homme et les dieux. Leurs gestes sont lents et posés ; une cadence solennelle les régit ; rien n'y est brusque, inattendu, véhément ; elles sont immensément calmes et leur rêverie est à peine mélancolique. Leurs formes sont belles et amples, harmonieuses et solides comme celles des statues antiques, mais leurs draperies, — car leur costume n'a que rarement un caractère d'époque, — sont fines, striées de tout petits plis qui substituent leur délicat réseau aux grandes lignes des vêtements grecs ; elles sont d'étoffe légère et moulent les corps robustes, parfois de carrure un peu large. Le nu est rare dans cette œuvre d'une intimité prenante, mais presque monacale, et lorsque, pour sa *Terpsichore*, Mellery devra représenter une déesse nue, elle aura, contrairement à ses femmes vêtues, les hanches étroites et les formes atténuées d'un androgyne.

Les visages ont presque tous la même tranquillité sereine ; tous ces fronts lisses, paisibles et puissants contiennent la science de la vie ; aussi les figures sont-elles presque toujours placées sur un fond d'or qui les enlève aux contingences des réalités coutumières et les établit à ce plan d'éternité, d'immuabilité que souhaite pour elles l'artiste idéaliste qui les a conçues. Si les *Heures* mènent sous ses yeux leur ronde mystérieuse et fatale, cette danse aura le caractère solennel des cérémonies liturgiques et son mouvement restera si longuement suspendu qu'il en paraîtra presque immobilisé, comme dans la crainte des retentissements inévitables. Le temps ne coule pas, il demeure, retenant le rythme apaisé des évolutions accomplies sans bruit.

Si le peintre s'avise de faire du paysage, il nous montrera des maisons obscures et muettes sous de grands arbres aux silhouettes dépouillées, les horizons unis de

l'île de Marken ou bien, sous un ciel pourtant bleu et ensoleillé, il nous fera comprendre la misère et la nostalgie désolée de la fagne, avec ses pauvres bâtisses faites de pierres à peine équarries, ses broussailles sèches et maigres, ses chaumes qui ne sont point dorés mais ternis, et l'ensemble sera éteint, pacifié, sans autre vibration que le jeu des tons délicats, étudiés, distillés pour ainsi dire, d'une variété subtile, et qui donnent au tableau une atmosphère d'une exceptionnelle douceur.

Des légendes accompagnent souvent les allégories dessinées au crayon noir sur fond d'or et relevées de discrètes touches de lavis. Les phrases sont courtes et choisies, toujours significatives de quelque pensée généreuse et philosophique, où l'on reconnaît la marque de cette intellectualité développée qui fit peut-être quelque tort à l'artiste. Quand il esquissa pour Edmond Picard le frontispice des *Pandectes belges,* l'une des œuvres les plus fortes et les plus harmonieusement construites qu'il ait faites, il choisit ces deux lignes pour commenter son groupe : *La base du Droit est la Fraternité, — Sans bonté, la Justice forfait à sa mission* (1).

Attentif au sens caché et religieux des choses, il réfléchissait aussi à toutes les grandes questions qui se rattachent au domaine artistique. Il est curieux de relever dans ses lettres tel passage où il réprouve les communications d'école à école, plaidant pour l'isolement qui lui était cher et glorifiant l'originalité. « Si chaque artiste « travaillait chez lui à rechercher ce qu'il a dans le « ventre, si chaque pays faisait de même et si après dix « ou vingt ans seulement les artistes montraient à une « Exposition universelle le résultat de leurs travaux, « on verrait alors des choses bien édifiantes ; c'est-à-dire « que chaque pays nous montrerait un art à lui, sincère,

(1) La légende du dessin définitif est : *La Justice de l'Homme est dans la vie, — La Justice de Dieu est dans la mort.*

« conforme à ses qualités natives, à sa race, à ses be-
« soins, à son climat, en somme le seul art réel et utile,
« aussi nécessaire à chacun d'eux que le pain donné à
« l'affamé.

« Sans personnalité, pas d'art... Une force person-
« nelle est plus utile à la collectivité que toutes les expo-
« sitions collectives ne sont utiles à l'art. » — A travers de brèves citations comme celle-ci, on sent l'autorité consciente d'une haute pensée d'artiste, égarée quelquefois par des utopies, mais toujours orientée vers la compréhension de la Beauté.

La technique de Mellery, lente et soignée, est en rapport avec les préoccupations qui lui furent habituelles. Bien qu'il ait dit lui-même que la peinture à l'huile est le mode d'expression le plus complet que puisse employer le peintre, il a eu recours le plus souvent à des dessins rehaussés placés sur ce fond d'or qui leur donne l'aspect de grandes fresques monumentales, et l'ampleur qu'il a su donner à ses compositions symboliques confirme ce caractère décoratif. Il avait le sens de la mesure, de la concordance des rythmes et des mouvements, le goût des ensembles vastes, disposés sur un plan minutieusement équilibré. Il mit une recherche délicate à combiner le décor du square du Petit-Sablon où les statues de bronze et de marbre devant être confiées à un grand nombre d'artistes bien différents de style et de caractère, on frisait l'écueil de l'incohérence et de la discordance. C'est Xavier Mellery qui permit de l'éviter en dessinant toutes les figures et en assurant à cette entreprise un caractère d'homogénéité. Il fit ce travail avec la conscience scrupuleuse qu'il apportait à toutes ses études, se documentant sur les costumes des anciens métiers, variant l'aspect, le geste, l'attitude, et jusqu'au caractère physionomique de ces multiples personnages. Le square du Petit-Sablon est le plus important des arrangements décoratifs qu'il ait faits. Les statuettes du

musée de la Porte de Hal et les figures de la terrasse latérale du musée des Beaux-Arts n'ont point un rôle ornemental aussi évident et aussi complet que les statues placées dans ce jardin, bien que la dernière de ces séries ait un aspect extrêmement pittoresque et varié.

Le respect que Mellery avait pour tout ce qui touche à l'art se manifestait par de constantes inquiétudes. Il craignait pour les débutants le mauvais exemple des artistes arrivés; pour les jeunes, il avait peur des paroles dangereuses. « L'enseignement de l'art, disait-il, est une des grandes responsabilités de notre génération vis-à-vis de celle qui nous suit... Il faudrait créer à côté de l'Académie, un enseignement de la peinture, sculpture, architecture, comme d'Indy le fait à Paris pour la musique; la rivalité, la lutte feraient découvrir la source où l'on pourrait venir puiser le véritable enseignement de l'art, en admettant que l'art puisse s'enseigner. » Peut-on croire, en effet, qu'il soit possible d'apprendre l'art à qui ne l'a pas, gravé, dans son cœur? Mellery, à cette question qu'il se posait sans doute, répondait avec sa foi volontaire et assurée: « La nature est inépuisable, elle « fécondera jusqu'à la fin du monde... les arts ne péri- « ront qu'avec le monde, peut-être aussi alors verrons- « nous que nous nous sommes tous trompés et que ce « langage n'appartenait qu'à Dieu. »

Il travaillait beaucoup, à ses dessins, à ses peintures, à l'organisation des décors sculptés qu'il dirigea, à des illustrations. Lui-même disait: « Je crois qu'aucun artiste au monde n'a travaillé plus que moi. » N'a-t-il peut-être pas trop travaillé? N'a-t-il pas trop soumis à sa volonté et à sa science l'inspiration, fille délicieuse du songe et de la poésie? Certes, ce n'est pas la poésie qui manque à son art tout pénétré d'idéalisme, mais on y sent la pensée si ardemment concentrée, si continuellement analysée et corrigée que l'on y perçoit aussi l'impossibilité de la détente et du sourire. C'est un art réfléchi, aux évolu-

tions définitivement arrêtées, puissant, savant, absolu. Celui qui l'a créé a dû combattre pour y atteindre, combattre les influences extérieures auxquelles il a si complètement échappé, combattre aussi ses propres hésitations. Il disait : « Si dure qu'elle puisse être, la lutte contre soi-même (celle de Jacob avec l'ange) est la vraie lutte. » Dans ce combat, ce n'est point la spontanéité qui a vaincu, c'est la science. Il est admirable qu'avec de telles doctrines, si altièrement intransigeantes, Mellery n'ait pas produit une œuvre desséchée et froide. Il avait de l'ardeur, de la passion, de l'enthousiasme, et malgré le style dont il imposa la dure discipline à ses vertus d'artiste, elles sont là, dans ses productions, on les y sent, on les y reconnaît et c'est elles qui ont fait de lui, dans notre école, un maître unique, irremplaçable, incomparable. Quand à Saint-Marc de Venise, il adoucit sous le crépuscule de sa vision assombrie l'éclat chaud et doré des mosaïques, sa peinture en reste cependant illuminée, et l'on en devine, sous les ombres accumulées, la résonance sourde et riche.

Peintre, il revenait à la conception antique de l'union de la sculpture et de la peinture sous l'égide de l'art majeur : l'architecture. C'était le décorateur qui songeait aux fresques développées sans entraves sur les murs de beaux édifices, logiquement et élégamment construits. Mais l'accomplissement de l'œuvre qu'il aurait voulue d'une beauté définitive lui fut refusé, non par les pouvoirs publics qui firent appel à son talent reconnu et honoré, mais par lui-même. Le sort l'ayant appelé à la tâche qu'il souhaitait, il n'a pas osé l'entreprendre. N'en souffrit-il point ? Ce serait peu vraisemblable, étant donnée sa fière et susceptible nature. Il l'avouait d'ailleurs : « ...Je suis si lent à répondre à un intérêt que j'en souffre souvent moi-même. » Mais il ne pouvait se résoudre aux réalisations rapides, non suffisamment mûries à son gré, trop simples, qui endorment l'effort et l'habituent à la facilité.

« J'aime et je cherche *cet art si difficile,* et malgré la « grande absorption de mon temps par l'étude, j'ai ma « conscience d'artiste tellement tranquille que *si j'avais à « refaire ma vie, je referais ce que j'ai fait...* Je mourrai « content sachant que *j'ai été utile.* » Voici que Mellery, ce grand silencieux, nous livre encore lui-même une partie de son secret : il ne voulait pas que son œuvre fût stérile, il voulait être de ceux qui construisent lentement, avec un amour pieux, le temple resplendissant de la Beauté ; il voulait y apporter sa pierre, si modeste fût-elle : il y a apporté bien plus et bien mieux. Associé à Constantin Meunier pour l'illustration de la *Belgique* de Camille Lemonnier, une amitié étroite l'unit au sculpteur et à l'écrivain. Il constitue avec ces deux autres maîtres un trio glorieux dans l'histoire de nos lettres et de nos arts, groupe éloquent et prestigieux, âmes singulièrement fraternelles malgré les divergences de tempérament et d'expression. A côté de la fougue tumultueuse, colorée et formidable de Lemonnier, de l'héroïsme tranquille et de la pitié émue de Meunier, Xavier Mellery a introduit la rêverie douce et calme de ses figures, le raffinement de son invention, l'aristocratie de sa pensée et de son style. Trop exclusif et trop différent pour être suivi, il ne pouvait faire de disciples. Peut-être, cependant, a-t-il guidé vers le but qu'il cherchait un autre artiste, plus jeune, qui l'écouta, et faut-il trouver dans l'art de Fernand Khnopff un écho de sa sympathie et de ses propres tendances. Mais, en somme, il est resté seul, à l'écart des soi-disant véristes et des pleinairistes. La vérité qu'il comprenait était l'essence intime des choses, non leur apparence purement extérieure. Son art, tout subjectif, garde l'attirance souveraine de son caractère énigmatique. Isolé, il n'en est que plus grand et la signification profonde de son œuvre, se dégagera de plus en plus à mesure qu'elle prendra mieux sa place, aux yeux de ceux qui viendront, dans notre école du XIXe siècle.

Elle attirera leur curiosité, leur attention, elle réclamera leur hommage et leur admiration. Car Mellery, en disparaissant, a laissé derrière lui, pour notre édification, le témoignage vivant et éloquent des dons uniques que le destin avait confiés à son âme d'artiste, et ce qu'il a créé constitue, dans son ensemble, le miroir fidèle de cet idéal qu'il croyait ne pouvoir atteindre, qui semblait se dérober à lui, et qui se révèle enfin à nous avec tout ce qu'il sut y mettre de crainte, de scrupule, de souffrance et de pureté.

MARGUERITE DEVIGNE.

La Question de Wilna

M. Niedzialkowski, député à la Diète de Varsovie, secrétaire du Comité central du Parti socialiste polonais, expose ci-après le point de vue des socialistes polonais dans l'affaire de Wilna. C'est celui que le *Flambeau* a toujours défendu, à savoir le droit pour les peuples, selon la formule wilsonienne, de « disposer d'eux-mêmes. » Le différend lithuano-polonais sera tranché prochainement à Bruxelles, par la voie de négociations directes entre les deux Etats.

Au nord-est de la République Polonaise, s'étend un large territoire sur lequel les Polonais constituent la majorité de la population. Cette région faisait jadis partie du Grand-Duché de Lithuanie. Elle comprend le territoire entourant la ville de Wilna. Aujourd'hui elle est occupée par les troupes du général Zéligowski et administrée par la Commission provisoire du Gouvernement de ce que l'on appelle la Lithuanie Centrale. Demain la région décidera elle-même de son avenir.

Les rapports des nationalités apparaissent ainsi :

DISTRICTS	Polonais	Blanc-Russiens	Lithuaniens	Juifs
Volkovisk	57.78	17.87	0.09	11.6
Grodno	54.04	33.47	1.56	10.6
Ville de Grodno	32.86	7.54	0.08	58.9
Lida	76.04	14.94	2.26	2.4
Wilna	87.27	0.34	7.53	4
Ville de Wilna	56.16	1.38	2.26	41.45
Troki	53.80	0.26	39.59	3.35
Ochmiani	68.20	25.91	0.03	5.6
Swietsiani	44.28	13.41	21.58	7.73

Ce tableau néglige le pourcentage minime des Russes, des Allemands et des Karaîmes. Cette statistique a été dressée en 1919-1920 par les soins de l'Administra-

tion civile des Terres Orientales, organes de l'Etat polonais. Les données obtenues de cette manière ne s'écartent que très peu des calculs des autorités allemandes d'occupation en 1916. On a constaté alors que dans l'arrondissement administratif de Wilna (cantons de Wilna, Kochedary, Malata, Meretsch, Podbcodzie, Chirwinty) habitaient: 263,149 Polonais, 8,074 Blanc-russiens, 118,188 Lithuaniens, 83,127 Juifs et que dans l'arrondissement administratif de Grodno (cantons de Grodno, Planty, Radougne, Wasilichki) habitaient: 134,076 Polonais, 54,724 Blanc-russiens, 6,535 Lithuaniens et 25,308 Juifs.

En comparant les territoires des districts polonais et ceux des arrondissements administratifs allemands, nous obtenons des chiffres presque identiques. On voit donc que, comme je l'ai souligné au début, la Terre de Wilna est la continuation de la région ethnographique polonaise. Au nord, elle est bornée par la Lithuanie proprement dite, comprise dans les anciens gouvernements de Kovno avec des parties des districts de Swietsiani et Troki. Au sud et à l'est elle touche à la Russie Blanche.

Cette terre, belle et fertile, est depuis quelques années le théâtre de toutes les horreurs de la guerre. Des armées de toute sorte y passèrent et y passent encore. Les autorités civiles subissent des changements continuels. Depuis l'automne de 1915 jusqu'en décembre 1918 ce fut la domination allemande; aux premiers jours de janvier 1919 arrivèrent les Bolchéviks.

Ces derniers furent repoussés en avril par les détachements du général Joseph Pilsudski.

Dès juin 1920, les « rouges » se sont déchaînés pendant quelques mois dans le malheureux pays, pour céder la place aux Lithuaniens, à leur tour éloignés par l'armée du général Zéligowski, composée en grande partie de gens du pays.

Où gît la difficulté du problème?

Pourquoi le sort de Wilna provoque-t-il tant de discussions et de violentes querelles?

Cela provient de ce que trois ou même quatre nations voisines tendent la main vers la vieille citadelle de Ghédymine et cela en se basant sur des principes et des arguments très divers.

Les prétentions des Russes sont les moins fondées. La conquête, faite jadis par Catherine II, ne suffit pas pour justifier l'envie que les Russes auraient de voir un pays, où la population russe constitue un pourcentage très insignifiant, rattaché par la force à la lointaine Moscou. Les Blanc-Russiens, réclament la terre de Wilna sous le prétexte que quelques siècles auparavant les habitants du territoire en question étaient de race blanc-russienne et que ce n'est que dans la suite qu'ils ont subi une polonisation graduelle.

Les Lithuaniens, eux aussi, se servent de l'argument historique, revendiquent Wilna en tant que capitale future du Grand-Duché de Lithuanie. Ils affirment être les vrais possesseurs du pays, car encore au XIVe siècle, ils y constituaient incontestablement la majorité. Enfin, ils se basent sur des « conditions économiques » qui sont très mal définies et qui unissent cependant avec une force irrésistible la région de Wilna à celle de Kowno.

Les Polonais ont des raisons ethnographiques. Les socialistes démocrates polonais ont déjà depuis longtemps défini leur point de vue.

Les considérations historiques n'ont pu convaincre aucun d'entre nous. Il est évident que l'état des rapports nationaux au moyen âge ne prouve rien; ce qui importe, c'est l'état actuel des choses.

En se plaçant au point de vue lithuanien dans l'affaire de Wilna, on pourrait exiger pour la Pologne l'annexion des environs de Berlin, puisqu'il y existe encore des villages et des régions ayant des noms slaves.

Il est difficile de corriger des processus historiques qui durent depuis des siècles et qui, au surplus, se sont déroulés dans une atmosphère de paix, sans douleur ni violence, sans expropriation artificielle ni refoulement systématique.

Aujourd'hui les Polonais possèdent une majorité incontestable dans la région de Wilna.

Dans quelle mesure leurs aïeux se comptaient-ils parmi les Lithuaniens ou les Blanc-Russiens? Que les historiens, les ethnographes et les anthropologues donnent à cette question une réponse satisfaisante. Ce qui est décisif aujourd'hui, c'est la volonté des contemporains et non pas des ancêtres.

C'est pourquoi à la base du programme des socialistes polonais en ce qui concerne l'affaire de Wilna, figure le principe de l'auto-disposition dans des conditions d'entière indépendance (1).

En toute sincérité personne n'a des doutes sur l'issue d'une consultation nationale éventuelle, ni les Polonais, ni les Lithuaniens, ni les Blanc-Russiens. Cette consultation serait tout en faveur de la Pologne. En effet, l'opinion des habitants s'est déjà manifestée en mainte circonstance et sous des aspects divers.

A Varsovie, nous avons reçu de nombreuses pétitions et lettres contenant des appels relatifs aux régions en cause. Par exemple des districts de Wilna, Lida, Oszmiany, Troki et Swietsiani nous sont parvenues 447 déclarations avec 15,906 signatures au nom de 106,021 personnes des deux sexes. Les motions des groupes populaires dans les villes, villages, communes et hameaux ont été innombrables. Les Conseils communaux des grandes villes, élus par le suffrage universel, secret, direct et proportionnel, ont été presque partout saisis de décisions en faveur de la réunion à l'Etat polonais.

(1) Programme du Parti socialiste polonais, approuvé par le Congrès de Cracovie, avril 1919.

Le Conseil communal de Wilna s'est, entre autres, exprimé de la manière suivante, le 22 octobre 1919:

« ... Pleine de foi en la justice historique et de confiance en la volonté et l'aide de tout le peuple polonais, la ville de Wilna adresse à la Diète souveraine polonaise, au Chef d'Etat et au gouvernement de la République un appel et une prière afin qu'ils entreprennent incessamment des démarches ayant pour but d'incorporer la ville et les terres de Wilna à la République... »

Les désirs des ouvriers organisés dans le parti socialiste ne sont pas douteux. Ici cependant entrent en ligne de compte des considérations par lesquelles ni la volonté des masses, ni les programmes des partis bourgeois n'ont été influencés.

Non plus que les socialistes de Varsovie, ceux de Wilna n'ont pu oublier qu'il existe dans le pays, à côté de la majorité polonaise, des minorités blanc-russiennes, lithuaniennes et juives. Ils savent aussi que les peuples qui viennent d'être appelés à l'indépendance, ont des sentiments patriotiques très développés et que pour eux, s'il est question de Blanc-Russiens et de Lithuaniens et plus spécialement des premiers, l'annexion pure et simple de Wilna à la Pologne serait un coup excessivement douloureux.

Le seul fait de négliger ce côté du problème conduirait infailliblement à lancer tout le territoire de Wilna dans le tourbillon des luttes acharnées de nationalités, ce qui écarterait précisément la Lithuanie et la Russie-Blanche de la Pologne, pour les jeter dans les bras de la Russie ou encore dans ceux de la diplomatie prussienne.

Désireux de réaliser une alliance avec leurs voisins et les peuples affranchis à l'Orient par la guerre, les socialistes polonais ont formulé, dès le début de 1919, un programme d'une sincérité et d'une précision absolues.

Sur les terres de l'ancien Grand-Duché de Lithuanie

seront appelées à vivre trois unités politiques et administratives : Kowno = Lithuanie ; Wilna = Pologne et Minsk = Russie Blanche. Elles pourraient constituer une fédération sur le modèle suisse. Wilna pourrait être la capitale commune.

Les droits des minorités pourraient être convenablement sauvegardés dans chaque canton. La Fédération entière contracterait une union étroite avec la Pologne. Nous ne voulons d'ailleurs pas préjuger des formes de cette union. Nous avons cru et nous croyons encore que de cette manière on peut accorder la gravitation vers la Pologne de la majorité des habitants de la Terre de Wilna, avec les aspirations des sociétés lithuanienne et blanc-russienne. Les Juifs étant dans les campagnes une infime minorité, aussi bien dans la région de Kowno que dans celle de Wilna et de Minsk, ont toujours été passifs, tout en regardant du côté de la Russie soit bolchévik, soit éventuellement bourgeoise.

La conception la plus sage ne pourrait être réalisée si elle ne trouvait un accueil favorable dans les milieux directement intéressés. Nous n'avons évidemment pas l'intention de forcer qui que ce soit à accepter notre solution. Nous avons simplement escompté que l'attitude amicale des Lithuaniens et des Blanc-Russiens rendra possible une propagande active dans la région de Wilna.

C'est pourquoi dans le courant des années 1919 et 1920, le parti socialiste polonais en collaboration et avec l'aide des organisations socialistes polonaises de Wilna, Minsk et Grodno a entrepris une série de tentatives dans le but d'instaurer un « modus vivendi » plus durable. Dans l'automne de 1919 eurent lieu des pourparlers avec les représentants des socialistes démocrates blanc-russiens et des socialistes révolutionnaires.

En janvier s'est tenue à Varsovie une conférence du Comité central exécutif du P. P. S. avec les chefs de la

social-démocratie lithuanienne, les camarades Ksirychon et Pogello.

En mars nous avons continué la conversation à Rewel, pendant la conférence des partis socialistes du littoral de la Baltique.

En juin 1920 le soussigné s'est rendu à Kowno et là il s'est entretenu avec le groupe parlementaire des socialistes démocrates et avec la fraction gauche du parti socialiste révolutionnaire.

Dans les rangs des camarades blanc-russiens et lithuaniens nous avons rencontré un accueil en général favorable. Malheureusement les premiers, constituant un groupe très peu nombreux, sont presque exclusivement des intellectuels sans importance dans la vie des paysans blanc-russiens, encore très ignorants et peu conscients. L'influence des démocrates lithuaniens, agissant dans une région agricole par excellence et peu industrialisée, est, semble-t-il, insignifiante.

Onze députés socialistes sur les 112 membres de la Diète de Kowno, c'est un gros succès même pour l'avenir et la force d'attraction du parti, mais aussi c'est une voix bien faible dans les décisions sur les choses actuelles.

Le reste de ce qui s'occupe de politique parmi les Lithuaniens, est, comme auparavant, à tendances chauvines, extrémistes et impérialistes.

Les socialistes-populaires qui sont un groupe de paysans riches, revendiquant la propriété privée et qui ont été admis dans l'Internationale au grand étonnement de tous ceux qui connaissent leurs tendances; les démocrates chrétiens et les « libéraux » sans parti comme, par exemple, M. Jezas ou Woldemaras; aucun n'a voulu entendre parler ni de programme cantonal et fédéral, ni du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes; ils s'attendent à l'issue défavorable pour eux de toute consultation populaire et veulent que, sans égard pour la volonté des

habitants, Wilna soit donnée à Kowno par suite d'une décision internationale, ou encore par la force.

Dans ces conditions, les socialistes polonais, sans abandonner leur plan, tracé plus haut, se sont rangés avec fermeté derrière le principe du plébiscite et ont déclaré que, en tout cas, c'est à la population intéressée de décider du sort de Wilna.

Il est temps que les peuples cessent d'être des balles que l'on se jette de la main à la main. Les prolétaires polonais ne permettront pas que les diplomates mettent sous la domination de l'étranger un million de Polonais comme un objet inanimé. Si les Lithuaniens ne veulent pas de la solution cantonale-fédérale, que les habitants de Wilna se prononcent eux-mêmes sur leur dépendance politique; que chacun d'eux réponde à cette seule question: « à la Pologne ou à la Lithuanie? »

Les événements militaires de juillet 1920 ont attiré l'attention générale d'un autre côté. L'offensive bolchévik a arraché Wilna aux mains polonaises. Plus tard, après la défaite en Lithuanie sur la Vistule, les autorités soviétiques ont exécuté la clause du traité du 12 juillet et en septembre elles ont évacué la capitale de Ghédymine qui fut aussitôt occupée par l'armée lithuanienne, suivie de diverses institutions administratives.

Les dirigeants du jeune Etat lithuanien ont agi aussitôt comme si l'annexion avait été un fait accompli. Il n'est pas venu à l'esprit de ces hommes de s'inquiéter de leurs nouveaux « sujets », de leur demander quelles étaient leurs croyances politico-nationales, leurs désirs et leurs aspirations. Cette situation devait produire une violente fermentation et à Wilna et dans l'armée polonaise (qui compte dans ses rangs de nombreux détachements de volontaires de la région de Wilna) et enfin à Varsovie. Sous l'occupation lithuanienne naquirent rapidement des conspirations, des rapports furent noués avec les détachements qui séjournaient à Lida et à Grodno. De là

résulta en quelques semaines l'action du général Żéligowski, la sanglante répression des Lithuaniens à Wilna et l'appel au pouvoir de la Commission provisoire du Gouvernement; cette dernière est l'organe des Polonais et des Blancs-Russiens de la région dont l'homme de confiance, socialiste démocrate de droite, Wenceslas Iwanowski, a occupé, comme on sait, le département du ravitaillement.

Les socialistes démocrates polonais ne désirent évidemment pas trancher par les armes ce conflit de nationalités. Cependant, après le fait accompli, nous n'avons pu proposer à la population de Wilna le retour de l'occupant lithuanien. En effet, l'enthousiasme des masses les plus étendues lors de l'entrée des armées de Żéligowski fut entièrement imprévu et les organisations ouvrières et socialistes ont délégué à la Commission provisoire du Gouvernement leur représentant, le camarade Alexandre Zachtowt. Les dirigeants actuels de ce qu'on nomme la Lithuanie centrale ont décrété le suffrage universel sans distinction de sexe, égal, secret, direct et proportionnel pour l'élection de la Constituante. Cette dernière aurait à décider du sort du pays. La Commission de la Société des Nations voudrait forcer les habitants de la région de Wilna à accepter le plébiscite comme forme de leur droit de décider de leur sort. Notre avis est que la méthode représentative est plus avantageuse. Elle doit en effet permettre plus facilement à la volonté de la population de s'exprimer dans un pays où le niveau de la conscience sociale et politique n'est pas très élevé.

Et aussi elle doit rendre possible de tenter encore une fois, directement, de trouver à la situation une solution qui ne trancherait pas la discussion par un coup d'épée, mais qui créerait des conditions favorables pour un accord durable, une alliance intime et une collaboration féconde entre la Pologne et la Lithuanie.

En tout cas, avant tout doit pouvoir se manifester, sous quelque forme que ce soit, la libre décision des populations.

Tout arbitrage, toute décision venant de l'extérieur, prise par des diplomates étrangers, seraient rejetés fermement et catégoriquement par la classe des travailleurs.

MIECZYSLAW NIEDZIALKOWSKY.

Le Traité du 19 avril 1839

La situation internationale de la Belgique a, depuis l'armistice, préoccupé, à juste titre, non seulement les Belges, mais tous leurs voisins qui ont intérêt à la sécurité du pays. Les événements de la guerre n'ont que trop démontré que le territoire belge constitue, forcément, le boulevard de la France et de l'Angleterre.

Lors de la création du Royaume, au lendemain des terribles secousses de l'épopée napoléonienne, on avait cru, assez naïvement, que la garantie réciproque des Puissances suffirait pour faire respecter la parole donnée, pour laisser désormais ce petit territoire en dehors des compétitions armées et que la fiction de la neutralité, si scrupuleusement observée pendant plus de quatre-vingts ans par le gouvernement des trois Rois, qui s'y succédèrent, constituerait une véritable protection. Cette garantie illusoire étant tombée, on a reconnu qu'elle ne pouvait être maintenue et on a parlé avec abondance de la revision des Traités de 1839.

Jusque dans le courant de l'été de 1920 — près de deux ans après l'armistice — rien n'avait cependant encore remplacé la neutralité belge, si ce n'est une liberté sans contre-poids pour l'avenir.

L'accord militaire conclu avec la France est la consécration de cette liberté et donne, à la Belgique, en même temps qu'à ses deux anciens voisins et alliés, un peu plus de tranquillité, bien que l'application en doive être nécessairement développée pour que cet accord soit efficace.

A ce tournant de l'histoire du Royaume, il est nécessaire que l'on se pénètre des enseignements du passé et

que l'on voie quelle a été, réellement, l'attitude des différentes puissances européennes, lors des tractations qui aboutirent aux conventions de 1839.

Aussi ne pouvons-nous nous empêcher de saluer l'apparition d'un livre tout à fait instructif, publié récemment. Un fonctionnaire distingué du Ministère des Affaires étrangères de Belgique, M. le directeur général de Ridder, y apporte une contribution importante à cette étude d'un intérêt si éminemment pratique (1). C'est avec un réel plaisir que nous signalons son œuvre à l'attention non seulement des amateurs d'études historiques, mais à tous ceux qu'inspire la nécessité d'éviter le renouvellement des malheurs de 1914.

Comme l'auteur le fait remarquer dans sa préface, lorsqu'après une longue bouderie, le Roi des Pays-Bas voulut bien déclarer qu'il adhérerait au Traité des 24 articles qui avait fixé les conditions d'existence de la Belgique, la Conférence de Londres recommença ses travaux.

Dès ce moment, les représentants de la Belgique s'aperçurent de l'hostilité de la Prusse, de l'Autriche et de la Russie des Tsars. Les trois cours du Nord refusèrent à la France et à la Grande-Bretagne leur coopération pour mettre la Belgique en possession des territoires qui lui étaient définitivement assignés.

Comme M. de Ridder le rappelle au début de son volume, les renseignements que le Gouvernement Belge recevait de ses légations à l'étranger, ne lui permettaient pas de douter que ces Etats du Nord ne défendissent à l'avenir, de tout leur pouvoir, la cause de la Hollande.

Notre chargé d'affaires à Berlin écrivait que le point de vue de la Prusse était, si des concessions devaient se faire, de les exiger toutes de la Belgique, sans en demander aucune aux Pays-Bas.

M. de Theux, Ministre belge des Affaires étrangères

(1) Alfred de Ridder, *Histoire diplomatique du traité de 1839* (19 avril 1839). Bruxelles, Vromant, 1920, un vol. in-8° de 399 pages.

était obligé de constater qu'au sein de la Conférence de Londres, l'intérêt allemand avait une tendance à dominer et à entraver les pourparlers, parce que la possession du Grand-Duché de Luxembourg n'était point d'importance purement néerlandaise, mais intéressait au contraire la Confédération Germanique.

Lors des négociations de 1830-1831 la Prusse avait déjà laissé percer son intransigeance sous ce rapport et ne s'était pas fait faute de manifester à plusieurs reprises son mécontentement du *statu quo* territorial qui réunissait le Luxembourg à la Belgique.

Les intrigues allemandes se faisaient jour d'ailleurs d'une façon plus directe dans les communications faites à Londres, par M. de Bülow, Ministre de Prusse. Toutes ses notes étaient rédigées de manière à donner aux questions pendantes des solutions également favorables à la Hollande et aux prétentions allemandes que la Hollande représentait.

Le Roi des Pays-Bas savait du reste si bien où étaient ses protecteurs, qu'il se plaignait à ceux-ci de l'accueil fait à certaines communications de son plénipotentiaire, et cependant les Puissances du Nord avaient, comme les autres, signé le Traité des 24 articles, le 15 novembre 1831. Mais, en 1839, comme en 1914, les conventions ressemblaient beaucoup à des « chiffons de papier ».

Toutes les occasions étaient saisies par le Gouvernement Prussien pour créer des difficultés dans le Luxembourg et amener, si possible, une occupation allemande des territoires contestés entre la Belgique et la Hollande.

Pendant qu'à La Haye on souhaitait une agitation dont on espérait tirer parti, le général prussien, commandant la forteresse du Luxembourg, envoyait 1,200 hommes arracher les drapeaux belges, que la population avait arborés.

Comme le rappelle Thonissen dans son ouvrage : *La Belgique sous Léopold Ier*, cette troupe prussienne

s'avança sur le territoire encore occupé par les Belges, comme si elle se trouvait en temps de guerre; la cavalerie marchait en tête, l'infanterie se trouvait au centre, de nombreux éclaireurs étaient disséminés sur les flancs et deux pièces de canon suivaient. Arrivés au milieu du village de Strassen, but de l'expédition et qui ne contenait par un gendarme belge, le chef de la troupe ordonna d'abattre le mât dressé devant la maison du bourgmestre, puis s'étant emparé du drapeau belge, il s'en alla triomphant, avec ce trophée.

M. de Werther, Ministre des Affaires étrangères de Prusse, justifiait cette façon de faire en disant au Ministre de France qu'il avait reçu un long exposé de provocations belges; que le Gouvernement Belge était sans énergie, et que, quant à lui, il entendait ne plus parler de ces incidents à Bruxelles, mais seulement s'en plaindre à Paris et à Londres. Comme en 1914, c'était la Belgique qui avait commencé!

Et, en effet, toute apparition de drapeau belge, dans les villages du rayon stratégique — qui tenait tant au cœur de la Prusse — était prohibée, à tel point que dans la petite localité de Hostert, des officiers commandant la troupe chargée de l'enlèvement des drapeaux, menaçaient de mort la fille du bourgmestre en lui appuyant leur épée sur la poitrine! Comme à Aerschot en 1914!

M. Bresson, Ministre de France à Berlin, pouvait écrire à son chef à Paris, que le « sentiment d'aversion et de mépris que la Prusse avait déjà eu pour la Belgique en 1830 et 1831, se réveillait avec une énergie qui l'inquiétait. »

Un projet se dessinait peu à peu en Allemagne, d'occuper militairement le Limbourg et le Luxembourg. On y espérait pouvoir manifester cette hostilité à la Belgique, au bénéfice de la Hollande, en mettant en contradiction les Gouvernements Français et Anglais.

Léopold Ier veillait de près à ces périls et n'hésitait pas,

tout en faisant agir sa diplomatie, à écrire directement à la reine Victoria, sa nièce : « La dernière fois que je vis le « roi Georges IV, à Windsor, en 1836, Sa Majesté — « rappelait-il — m'a dit : « Si jamais la France ou toute « autre puissance envahissait votre pays, ce serait pour « l'Angleterre un cas de guerre immédiat ; c'est une chose « que nous ne saurions permettre ». Et la Reine répondait dans une longue lettre : « Grâce à l'heureuse circon« stance de votre double et proche parenté avec moi et le « Roi des Français, la Belgique qui a été dans les temps « passés une cause de querelle entre l'Angleterre et la « France, est maintenant devenue un lien réciproque qui « les rapproche. »

Comme cependant le Gouvernement Anglais se laissait influencer au point de ne pas soutenir les prétentions belges, c'est du côté du sud qu'on fondait le plus d'espoir, et le chevalier de Theux écrivait à notre Ministre à Paris que « la France aurait d'ailleurs tort de faire le sacrifice « des intérêts de la Belgique, qui, en définitive, sont aussi « les siens. »

On pouvait craindre, en effet, que la Hollande ne permît à l'Allemagne de prendre position à Maestricht, et à la moindre apparence de guerre, n'ouvrît, toutes grandes, les portes de la place forte limbourgeoise, car les Hollandais, dans la grande masse de la population, considéraient comme une question purement germanique celle des parties du Limbourg que la Belgique allait être forcée de rétrocéder.

Lorsque le diplomate français se fit seconder par le Ministre britannique à Berlin pour exposer à M. de Werther le point de vue belge, le représentant du roi de Prusse fut, dit le comte Bresson, pris d'un véritable désespoir et s'écria que c'était la fin de toutes choses. L'attitude de M. de Bethmann-Hollweg vis-à-vis de sir Francis Goschen a des précédents.

La Prusse, d'ailleurs, nous fit notifier nettement,

qu'elle n'admettrait pas l'abandon à la Belgique des territoires du Limbourg et du Luxembourg, que nous possédions depuis huit ans, et elle accompagna ses communications de quelques mouvements de troupes très significatifs dans les environs de la frontière ; le 8 février 1839, le Ministre des Affaires étrangères de France en était informé directement de Francfort.

Le roi Guillaume ne se faisait pas faute, d'ailleurs, de tâcher de provoquer, dans le pays — en y répandant sournoisement des arguments sonnants et trébuchants — des mouvements orangistes. Y avait-il déjà alors des activistes ?

Mais comme le dit M. de Ridder, le baron de Bülow préférait, lorsqu'il avait à faire à un pays faible, la manière forte aux arguments déduits des principes et des faits ; aux raisonnements il aimait à substituer la menace.

« Si la Belgique, disait-il, rejette les conditions raison-
« nables et équitables qui lui sont proposées, nous révo-
« querons notre acte de reconnaissance ; nous rappelle-
« rons notre Ministre ; nous laisserons à ce pays la ga-
« rantie d'un état de fait et courra sus qui voudra. »

L'animosité contre le Gouvernement Belge ne cessa du reste de grandir pendant toute cette période de pénibles négociations.

M. de Werther, Ministre des Affaires étrangères de Prusse, osait dire au comte Bresson, Ministre de France : « Si nous avons la guerre, je m'en consolerai par la pen-
« sée que le résultat, quel qu'il soit, rayera la Belgique
« de la carte de l'Europe. »

Ce mépris des petits Etats était dans la tradition de la Confédération Germanique et la tentative faite, avant la guerre, par M. von Jagow auprès de M. Jules Cambon, et que le baron Beyens nous a fait connaître, n'est pas la première.

On se rappelle la façon dédaigneuse dont le Ministre des Affaires étrangères de l'Empire Allemand parlait,

bien avant la guerre, de la Belgique, en invitant la France à se mettre d'accord avec lui sur le principe que les petits Etats n'ont pas le droit de vivre et doivent entrer dans l'orbite de leurs puissants voisins.

En 1838, déjà le comte Molé attirait l'attention du Gouvernement Belge sur le fait que « les petits Etats (même « allemands) n'ont d'autre garantie, en Allemagne, contre l'ambition des grands Etats et le danger de la *médiatisation,* que la rigoureuse et constante observance « du statut fédéral. »

Fidèle aux traditions de son pays, M. de Bülow, vexé de voir la Belgique résister à ses prétentions — et déclarant que jamais la Prusse ne consentirait à ce que nos désirs se réalisassent —, travestissait les faits pour tâcher d'incriminer l'attitude de l'Angleterre et de la faire pencher de son côté.

En un mot, tandis que la Belgique n'était nullement consultée sur les combinaisons de politique européenne — dont elle devait subir les conséquences — les Puissances du Nord étaient étroitement liées à la cause néerlandaise; le général Sébastiani, ambassadeur de France affirmait, au contraire, à Londres, « que la France ne « pouvait et ne pourrait jamais souffrir qu'il fût fait aucune violence à la Belgique. »

C'est ainsi que, comme M. de Theux l'écrivait à notre Ministre de Londres, le 1er septembre, la Hollande avait pu rompre les négociations sans que lui fût arrivé aucun dommage et M. de Ridder, dans son ouvrage, résume fort bien les choses en disant: « La Belgique traitait avec des « Puissances qui, à l'exception de la France, se trouvaient les unes animées envers la jeune monarchie de « sentiments où dominaient le ressentiment d'avoir vu « démolir l'œuvre des traités de 1815, et une défiance « sans merci envers la nouvelle nation; les autres par « des considérations politiques destructrices, elles aussi, « des sentiments de justice et d'équité. »

M. de Metternich ne cachait pas que la France était le seul obstacle à ces vues des vieilles cours et, le 15 octobre, MM. de Senfft et de Bülow signifiaient brusquement leur volonté, dans une réponse au memorandum du ministre de Belgique à Londres.

La question des territoires contestés entre Belgique et Hollande était ainsi devenue bien plus l'affaire de la Confédération Germanique que celle de la Hollande elle-même, à tel point que le roi Guillaume pouvait dire « qu'au fond il n'avait pas très grand intérêt à la conser-« vation de ces provinces, mais qu'il était tellement lié à « la Diète, que même moyennant des avantages finan-« ciers qu'il aurait consentis, ils se trouvait dans l'im-« possibilité de céder. » Et cela se comprend puisque M. de Senfft affirmait que, pour l'Allemagne, c'était une question d'honneur encore plus que d'intérêt, de contrecarrer la Belgique.

La neutralité qui nous était imposée servait d'argument à l'opposition qu'on nous faisait, à tel point qu'à un certain moment Lord Palmerston, travaillé par les gouvernements allemands, osait dire à notre représentant, que « jamais on n'aurait pu s'imaginer la possibilité de sanc-« tionner un état de choses qui aurait laissé deux places « fortes, aussi importantes que Maestricht et Luxem-« bourg, entre les mains d'un peuple dont le territoire est « et doit rester neutre. »

Il est intéressant de toucher ici du doigt le mal que la neutralité nous faisait avant même qu'elle n'eût commencé à produire tous ses effets.

Peut-être la Prusse espérait-elle que, comme M. Van de Weyer le pensait, à force de lui créer des difficultés, la Belgique tout entière serait amenée à se laisser incorporer, d'une façon quelconque, dans la Confédération germanique. Les hommes de 1914 n'ont, décidément, rien inventé...

Moyennant pareille compensation, le Gouvernement

Prussien aurait sans doute fait taire les préventions qu'il avait contre les Belges en tant que catholiques, parce que des mouvements assez graves s'étaient fait jour dans la province rhénane et qu'on craignait qu'ils n'eussent un appui en Belgique.

La dépossession de son archevêché, infligée par la Prusse à l'archevêque de Cologne n'avait naturellement pas contribué à calmer l'irritation des populations à l'égard du gouvernement de Berlin dont la vertu supposée aveugla tant d'Européens.

Pour faire un dernier rapprochement de notre époque avec celle que rappelle, si à propos, le livre de M. de Ridder, qu'il nous soit permis de dire un mot de l'épisode du général Skzynecki qui, à la tête des troupes polonaises, avait battu les Russes et que le Gouvernement Belge appela à prendre le commandement d'une division de l'armée belge pour l'organisation de celle-ci.

Ce général, violemment combattu par le gouvernement de Vienne, fut poursuivi par lui jusqu'en Belgique. Le chancelier de Metternich ne craignit pas de donner ordre au représentant de l'Empire à Bruxelles, de demander ses passeports si le général était maintenu dans les rangs de l'armée belge. Avant de lancer pareil ultimatum il en avait, d'ailleurs, donné connaissance à Berlin, comme son successeur le fit en 1914 pour l'ultimatum à la Serbie. — Sadowa n'a donc rien appris aux Autrichiens.

Enfin, ces longues négociations étaient compliquées encore de la question de l'Escaut dont le Gouvernement Belge voulait assurer la libre navigation et M. Van de Weyer exprimait l'avis « qu'on ne pourrait contester au « Gouvernement de la reine Victoria, le droit d'assurer la « libre navigation d'un fleuve vivifié, en grande partie, « par son commerce. »

Il semble qu'en 1919, le Gouvernement Britannique n'ait plus eu le même souci... ALEXANDRE HALOT.

Bigfour, Byzance et Bytom

Inquiétant préambule.

Sir Archibald Bigfour (1) nous avait promis pour le numéro 2 du *Flambeau* un récit complet de la révolution d'Athènes (il dit et il écrit *revulsion* qui plaira à nos académiciens). Mais sa présence devint indispensable à Londres. M. Jaspar, persuadé que le superarbitrage de la question d'Orient ne pouvait lui échapper, — à lui, Henri Jaspar, — s'était assuré le concours du prince des experts.

Au « Bigfour » annoncé fut donc substitué le *Cid* de M. Jules Leclercq, dont les vers marmoréens — nous voulons dire, qui depuis longtemps étaient sur le marbre — ont sauvé notre prestige et charmé nos lecteurs. Ceux-ci, pensions-nous, ne perdraient rien pour attendre, car Sir Archibald, revenu de Londres, devait nous rapporter *in a nut-shell* —, dans une coquille de noix, comme il dit joliment — toute une phase de la question d'Orient.

Il se présenta dans nos bureaux sans modestie, mais avec une énorme valise de documents et un épais cylindre de cartes ethnographiques et stratégiques. Nous provoquâmes aussitôt, par des promesses fermes d'insertion prochaine, la retraite de trois personnages consulaires, anciens ministres ou ministres en exercice, qui nous offraient des élégies et des idylles de leur création ou de leurs créatures. Nous déblayâmes pour l'étalage de

(1) Sur Sir Archibald Bigfour, voyez le *Flambeau*, 2e année, nos 5, 8 et 9; 3e année, nos 1, 6 et 7; 4e année, no 1.

la documentation bigfourienne nos tables de travail, dont nos amis prétendent que tout s'y perd, et que rien ne s'y crée.

« Messieurs, dit Sir Archibald, vous savez que j'écris mal le français. J'admire ces Slaves qui, comme Kochnitzky et Sokolov, manient si délicatement votre langue; mais je désespère d'atteindre à leur perfection. C'est pourquoi je vous prie de corriger, sans pitié, au point de vue du style, le mémoire dont je vais vous donner lecture. »

M. Bigfour est un collaborateur qu'on n'éconduit pas sans dommage. Il est inégal, certes. En revanche, comme tous les hommes du métier, il admet « cordialement » les coupures.

Il nous parut tout de suite que sa récente mission officielle avait légèrement altéré sa manière. On en jugera par le préambule de ce Mémoire un peu sévère, rédigé dans une langue qui ressemble beaucoup à celle des grands Traités et qui est, en somme, le français canadien; peut-être, le français de l'avenir.

« *L'auteur du présent papier souhaite dire tout d'abord qu'il ne partage pas le point de vue commun, au sujet des derniers événements survenus en Grèce. Au contraire, il se rallie aux vues récemment exposées par le colonel Repington et se déclare, avec quelques réserves, en faveur du nouveau régime. Il est pleinement ouvert à l'appréciation des fautes commises par le dictateur Vénizélos, et il estime que les affaires grecques ne sauraient être étudiées avec fruit, ni un cours politique raisonnable maintenu par les Puissances relativement à la Grèce, que si l'on se sépare de certains préjugés prévalant en France et en Angleterre même. Il a peur qu'au lieu de reviser le traité de Sèvres, lequel est excellent, l'Entente ne doive commencer par reviser son propre jugement sur la politique grecque de la dernière pentade*... »

— Pentade est charmant. C'est une parole ailée, qui,

merveilleusement, allège la fin d'une période un peu lourde. Mais, Sir Archibald, permettez-nous de vous interrompre. Nous sommes sûrs que le *Mémoire* de soixante pages dactylographiées, grand format, que vous destiniez à la Conférence et que vous apportez, faute d'un débouché meilleur, au *Flambeau,* est d'une précision définitive. Mais vous reprenez les choses de bien haut, ce semble?

Bigfour Constantinien ?

Sir Archibald Bigfour. — Il le faut. Car je veux prouver, tout d'abord, que « l'esprit constantinien », qui n'était point du tout, au début de la guerre, l'esprit allemand, est l'œuvre de l'Entente elle-même. Je veux absolument vous raconter — c'est mon chapitre premier — comment, après la trahison turque, l'Entente versa dans son erreur initiale, mère d'innombrables fautes. Elle n'entrevit, pour réduire la Turquie, d'autre biais que la conclusion d'une alliance balkanique. Elle sacrifia, à cette chimère, la confiance des Grecs. Elle voulut les dépouiller au profit de ses chers Bulgares, qui dès lors, froidement, préparaient leur attentat. Elle voulut enlever Kavala et Drama...

— Tout cela est connu, Sir Archibald. M. Vénizélos l'a raconté ici même.

— Mais vous a-t-il raconté — c'est mon chapitre II — comment l'état-major grec, loin de refuser son concours à l'expédition des Dardanelles, proposa d'envoyer contre Constantinople, par la voie de terre, la totalité des troupes helléniques? Ainsi la Bulgarie eût été, ou bien forcée de s'unir à l'Entente, ou bien mise dans l'impossibilité de lui nuire. Quant à Constantinople, sa chute était certaine. L'Angleterre, qui malgré les avertissements de Constantin lui-même, comptait toujours sur les Bulgares, la Russie, qui convoitait Byzance, firent repousser, sans examen, ce plan magnifique. Le roi n'osa pas — qui

l'en blâmerait aujourd'hui ? — compromettre son prestige et risquer ses soldats dans une opération mal préparée. M. Vénizélos démissionna : mars 1915.

— Passez au chapitre III, sir Archibald.

— Au mois d'avril, l'Entente revient à la charge. Elle sollicite de nouveau l'intervention grecque. M. Gounaris, oui, M. Gounaris n'y était pas hostile. Permettez-moi de lire...

— Résumez plutôt, résumez !

— M. Gounaris demandait simplement que l'intégrité territoriale de la Grèce fût garantie : précaution bien naturelle, après l'affaire de Kavala. Il demandait aussi une convention navale et militaire précise ; et qu'on délimitât exactement les agrandissements promis à son pays en Asie Mineure... Comme tout cela paraît simple à présent ! L'Entente aveuglée refusa. Quelle faute ! quel crime !

— Votre source est impure, sir Archibald. Vous reproduisez mot à mot le mémoire Dragoumis, que répand à profusion la propagande constantinienne. Jean Dragoumis, qui paya de sa vie son attachement à son roi, était avant tout l'irréconciliable ennemi de M. Vénizélos.

— Je m'inspire, Messieurs, de la vérité officielle, de la vérité française. Si vous récusez le mémoire Dragoumis, vous ajouterez foi, probablement, au rapport Jonnart. Le Haut-Commissaire français, qui devait déposer Constantin, reconnaissait en mai 1917, devant la Commission des affaires étrangères du Sénat, les trois erreurs mortelles que je viens de rappeler...

— Nous espérons que votre chapitre IV n'absout pas Constantin d'une erreur plus criminelle que ces trois-là. Ou bien passez-vous sous silence la trahison d'octobre 1915?

— Je la flétris, mais je flétris aussi l'Entente qui a donné raison à Constantin... Les trois puissances « garantes » de la Constitution grecque (traités de 1832, 1863

et 1864) auraient dû protéger le Parlement contre un coup de force absolutiste; la France, l'Angleterre, la Russie, alliées de la Serbie, auraient pu, auraient dû forcer Constantin à tenir ses engagements. Elles se contentèrent de demander au cabinet Skouloudis une neutralité bienveillante. Elles « lâchèrent » Vénizélos, elles approuvèrent en somme le roi...

— Même lorsque sa neutralité devint malveillante?

— Même alors.

— Le général Sarrail, bon républicain, n'était pourtant pas l'ami de Constantin.

— Avez-vous lu son article de la *Revue de Paris?* N'avez-vous pas compris qu'il le détestait moins que Vénizélos? Par la création de la fameuse *zone neutre* thessalienne, l'Entente n'empêcha-t-elle pas la révolution nationale de Salonique de détrôner le roi? Et l'amiral Dartiges du Fournet, en son récit des événements de décembre 1916, n'affiche-t-il pas une prédilection curieuse pour ce prince, qu'il s'efforce de disculper?...

Tout cela est dans mes chapitres V et VI. Votre parti-pris refuse d'en ouïr la lecture. Le *Flambeau,* sans doute, a sa doctrine, et n'en veut pas d'autre. Mais vous entendrez la vérité! Au début de la guerre, la nation grecque tout entière ressentait une vive sympathie pour la cause de l'Entente. Si ses sentiments ont changé, il ne faut vous en prendre qu'à la diplomatie des Alliés...

— Sir Archibald, vous êtes en pleine apologie et qui plus est, en pleine apologie byzantine. Le public anglais peut tolérer ces abus du *fair play*. Le nôtre, non. Racontez-nous plutôt du neuf sur les élections. Vous étiez là-bas. Eh bien, aviez-vous prévu le résultat du scrutin?

I did.

— Nous en étions sûrs. Excusez notre question... impertinente.

Psychologie d'une Restauration.

— *Sir Archibald Bigfour.* — Dès que M. Vénizélos eut suspendu l'état de siège, les vrais sentiments du peuple se firent jour. J'avais, avec soin, dépouillé la presse d'opposition, dont le tirage était quatre fois plus fort que celui des feuilles gouvernementales. La *Kathimerini* du 6 octobre, citée avec beaucoup d'autres dans mon chapitre VII, résumait toutes les critiques : « Les malheurs dont M. Vénizélos fut l'artisan, la famine dont il est responsable, les larmes qu'il a fait couler, tout crie contre le tyran, et ces voix ne se tairont pas ! » Quelques jours plus tard (16 octobre) la même *Kathimerini* disait encore : « L'intervention d'étrangers dans nos affaires intérieures, le soulèvement de Salonique, la Grèce coupée en deux, l'inqualifiable surveillance exercée chez nous par la police alliée, toutes les conditions qui nous ont été imposées et qui provoquèrent les incidents de décembre (1916), les illégalités de juin 1917, une terreur de trois années, voilà l'œuvre du Vénizélisme ! »... Et puis il y eut le singe et la cigarette.

— Le singe est historique, mais la cigarette ?

— Elle l'est aussi, là-bas. Le roi Alexandre, la veille de l'accident, alluma sa cigarette, sur le pont du cuirassé anglais *Rawlins,* lui troisième, après l'amiral anglais et son aide-de-camp Skarlatos, avec une seule et même allumette. Cette allumette, à son tour, alluma la guerre civile et la querelle dynastique. Comme il n'y a pas en Grèce de républicains, et pour cause...

— C'est là toute votre contribution à l'exégèse du nouveau miracle grec, sir Archibald ? Nous espérions mieux. Ces histoires ont traîné partout, sauf celle de la cigarette qui n'est pas digne du lecteur occidental. Nous devinions les griefs banals du peuple hellène. Il souffrait dans son amour-propre, c'est clair. Ayant été défaitiste avec son

roi, il enrageait, parce que Vénizélos avait eu raison contre lui. Les défaitistes n'avoueront et n'oublieront jamais. Le peuple grec souffrait d'une blessure, plus profonde encore, faite à son orgueil. Il avait au cœur une rancune sournoise, tenace et féroce de rhétoricien giflé. Songez que ce peuple n'a jamais pardonné à la France et à l'Angleterre l'expulsion d'Othon, vieille de soixante ans On en a fait un drame populaire où le ministre anglais joue le rôle du traître. Que de tragédies officielles on fera sur l'Expulsion de Constantin!...

Le peuple grec souffrait encore, quoique médiocrement, des maux de la guerre... C'est entendu, mais ne voyez-vous pas le problème, Sir Archibald? Comment les Grecs n'ont-ils pas mis en balance avec ces misérables griefs les miraculeux résultats de la « tyrannie »?

Sir Archibald Bigfour (haussant les épaules.) — J'y venais, si vous ne m'aviez interrompu par un flux de paroles oiseuses. Nous n'avons pas la même optique que les Hellènes. D'une des cimes de l'Athos, on montra jadis à M. Paul Foucart, je crois, la coupole de Sainte-Sophie. Bien que le temps fût clair à souhait, le savant étranger ne distinguait rien. Comment les Grecs ont-ils la vue si perçante? C'est qu'ils regardent avec les yeux de la convoitise, dit M. Foucart. Et puis, voilà cinq cents ans qu'ils s'exercent, ajouterons-nous. Un miracle prévu par tous les prophètes de la race, promis par l'Eglise et garanti par l'Ecole, arrive enfin. A qui fera-t-on croire qu'il s'opère par la seule grâce d'un ancien avocat de La Canée? C'est tout juste si M. Dragoumis, et des millions d'hommes avec lui, ne reprochaient pas à M. Vénizélos de n'avoir atteint que l'extrême banlieue de Constantinople, et d'avoir « perdu » Trébizonde. J'admire que, néanmoins, quelque chose comme de la gratitude pour le héros crétois se rencontre chez les habitants d'Andrinople, qui ont failli devenir Bulgares, et chez ceux de Smyrne, qui ont pensé devenir Italiens.

— Voilà ce qu'il aurait fallu mettre dans votre mémoire, Sir Archibald. Nous l'y mettrons. Mais vous avez vu le retour du roi. Vos impressions?

— J'en étais aux élections.

— Vous pourriez les brûler.

— Brûler tout mon chapitre VII, le plus documenté, le plus original, celui que M. Jaspar estimait entre tous et qui, si les grands Quatre eussent daigné le lire, leur aurait certainement épargné le ridicule de leurs propositions mort-nées! Il est pourtant essentiel, je désire beaucoup le constater, que les Vénizélistes obtinrent les 2/5 des voix dans l'ancienne Grèce, l'unanimité en Thrace, la presque unanimité en Crète et dans les îles. Smyrne, qui n'avait pas voté, ainsi que le Dodécanèse, est toute entière Vénizéliste. Ainsi donc, la thèse revisionniste est d'un comique énorme, et d'une injustice scandaleuse, puisque, pour punir la Grèce d'avoir renversé Vénizélos, on veut lui arracher les provinces qui ont voté pour lui... Mais j'anticipe sur ma conclusion, le chapitre IX.

— Vous faites bien d'anticiper, sir Archibald. Anticipez, et précipitez surtout votre savant exposé. Quelques anecdotes sur le retour de Tino nous agréeraient fort.

— Je vois que le *Flambeau* devient une revue frivole, incapable de supporter la discussion sérieuse d'un important problème d'histoire. Vous cherchez le pittoresque. Je ne tiens que l'original.

— Vous savez voir, sir Archibald. Le spectacle de la rue n'était-il point divertissant?

— Je vous ai dit l'essentiel là-dessus, le mois dernier. Mes confrères américains, heureux de se trouver à pareille fête, ont longuement télégraphié à leurs journaux le détail de ces extravagances, plus californiennes qu'attiques. Je n'ai rien d'inédit à vous offrir. Vous savez tout, vous connaissez le monotone « *Erkhetai* », « Il arrive », véritable « acclamation » du Bas-Empire, vociférée par tout un peuple, imitée dans son rythme dactylique,— ∪∪

par les cloches des églises, les *claxons* des autos, les sirènes des bateaux mouillés au Pirée ; vous connaissez cette autre acclamation, au rythme plus compliqué

∪ ∪ — ∪ ∪, ∪ ∪ — ∪ ∪

« Ton ithélame, ton ephérame », « Nous le voulions, nous l'avons ramené » qui exprimait la fidélité des anciens épistrates et des *loyaux-déserteurs ;* on vous a rapporté le décret des *lachanopoles,* ou marchands de fruits et légumes qui vouèrent un beau matin les prémices de leurs éventaires à la décoration de la table royale, et qui descendirent au Phalère, pour exécuter ce pieux propos. Ils chargèrent eux-mêmes sur le cuirassé *Avérof,* en partance pour Venise, où il allait chercher le roi, leurs aubergines, gombos ou cornes grecques, sanguines, bananes, raisins frais et raisins secs. Hélas ! Leurs Majestés à qui l'Adriatique fut amarissime, dédaignèrent le savoureux tribut de la corporation des Lachanopoles, dont la patronne, comme chacun sait, est la mère d'Euripide. On vous a narré aussi, j'imagine, le furieux assaut de la foule aux voitures royales, et quelques cas pathologiques désolants : l'evzone qui, cramponné au marchepied de la limousine constantinienne, baisait avec ardeur les bottes du souverain, et se laissa traîner sur plus d'un kilomètre, jusqu'à ce qu'on jetât ce fou furieux à la voirie ; et l'ancien soldat qui pendant une heure, avant le passage du cortège, sauta à cloche-pied, disant : « Si mon Roi m'appelle aux armes, et que je perde une jambe, je veux dès à présent m'exercer à le servir, même mutilé » ; et enfin le grand délire collectif du baiser et du salut de Pâques en plein décembre : *Christos anèsti — Ilthe...*

Je ne sais si vous trouvez tout cela très drôle, à distance, mais, *in situ,* cette allégresse, comme toutes les joies orientales, était un peu sinistre. Non qu'il s'y mêlât, d'ailleurs, la moindre inquiétude, le moindre souci

du lendemain. Les Grecs sentaient, avec raison selon moi, que leurs affaires intérieures ne regardaient qu'eux-mêmes. Le journal l'*Embros* disait, à l'occasion du retour du Roi : « Ce retour resserrera encore les liens d'entente cordiale, d'étroite collaboration et d'inébranlable reconnaissance qui unissent la Grèce aux puissances alliées, surtout à l'Angleterre et à la France ». Et Constantin lui-même, en son message : « Tous Mes efforts tendront à consolider nos bonnes relations avec les Puissances et à affermir nos liens avec la Serbie, notre vaillante alliée. »

— Enorme et cynique ! Cette confiance est unilatérale. Les immenses avantages accordés à la Grèce par le traité de Sèvres ne s'expliquent que par le crédit de M. Vénizélos. Lui disparu, il faut reviser. Mais vous avez la parole sur le traité de Sèvres.

Le traité de Sèvres.

Sir Archibald Bigfour. — Mon sentiment sur le traité de Sèvres tient en deux lignes. Si le traité était revisé au profit des Turcs, l'intérêt commun des Puissances subirait un détriment irrémédiable. Les territoires abandonnés par la Grèce seraient regagnés par la barbarie. La force grecque est la seule garantie de la paix orientale.

— C'est la question d'Orient, vue de Londres.

— C'est la question d'Orient, vue d'Orient. Vous réduisez toute la politique à des jeux d'influences. Moi qui connais le terrain et les populations, je vois nettement le jeu de massacre que signifierait votre revision. Ce serait l'extermination totale des chrétiens de Smyrne et de la Thrace, par le procédé Talaat. Il faudrait renoncer à l'espoir, si commun pendant la guerre, d'une renaissance de l'Orient. La France se désintéresse aujourd'hui, par lassitude ou pour d'autres raisons, obscures ou trop claires, des « Eglises séparées », et même, hélas ! des Arméniens catholiques de Cilicie. Mais suffit-il de

parler avec mépris d' «intérêts anglais » pour faire oublier que ces intérêts sont ceux de l'humanité? Permettez-moi de continuer la lecture de mon mémoire...

— Chapitre IX?

— Chapitre IX. J'y exprime ces idées et d'autres semblables, avec plus de force que dans cette improvisation à quoi vous me contraignez.

— *You are fishing*... sir Archibald. Votre parole nous charme au moins autant que vos écrits.

— Eh bien, je raisonne à peu près comme ceci. Un changement de personnel, déplorable certes, s'est produit en Grèce. Admettons même que Constantin soit Boche de nature alors qu'il le fut par accident, et vous avez vu qui causa cet accident. N'est-il pas évident qu'il *doit* être désormais l'adorateur de la Victoire et le plus fervent des Ententophiles? Pourquoi ne pas s'accommoder d'une Grèce constantinienne comme on s'est arrangé d'une Italie giolittienne? Je n'ai vu nulle part qu'on proposât de reviser au profit de l'Autriche le traité de Saint-Germain...Le « fait nouveau » qu'invoquent les *Revisionnistes*, est vraiment insuffisant à justifier un renversement des alliances orientales. Voulons-nous, oui ou non, fonder quelque chose de solide en Orient? Alors ne bâtissons pas sur la Turquie qui s'effrite depuis deux siècles et qui ne cessera pas de s'effriter jusqu'à pulvérisation totale. Malgré les Constantin et les Gounaris, personnages épisodiques, ayons là-bas un système politique qui tienne compte de ce qui vit, de ce qui grandit, de ce qui, demain, dominera là-bas sans conteste! Que dites-vous de ma logique?

— Qu'elle ne brille point par la nouveauté. Certes, vous vous donnez la louable originalité d'être Constantinien. Mais chez vous, en Angleterre, c'est une mode, lancée par votre auguste souverain qui correspond avec Tino sur un ton aussi familier et aussi cordial que Guillaume II. A part cette élégance morale et ce culte d'un

roi blanchi à Londres, nous n'avons noté dans votre mémoire que l'argumentation classique des anti-revisionnistes anglo-hellènes. Nous ne savons si les lecteur du *Flambeau*...

— Mais cette argumentation classique, comme vous dites, cette éclatante démonstration de la vérité, comme j'ose dire, sera une révélation pour des lecteurs habitués aux ténébreuses clartés de la presse française.

— Vous faites bon marché des lumières du *Flambeau*.

— Elles sont intermittentes, hélas! à cause de mes déplacements. Surtout qu'on n'ait pas l'hypocrisie de prétendre qu'en livrant les Grecs de Smyrne à Kémal, on combat les « Constantiniens ». Il n'y a plus en Grèce, ni Constantiniens ni Vénizélistes...

L'Union sacrée.

— Pour le coup, sir Archibald, vous défendez mal vos clients. Vos dossiers sont fameux; mais n'avez-vous pas négligé, ces dernières semaines, la lecture des journaux athéniens? Jamais la grande querelle qui, depuis 1915, divise les Hellènes en deux camps hostiles, qui a fendu la voûte du Temple et détruit l'unité du Gr.:. Or.:. de Grèce, comme celle de l'Eglise autocéphale, jamais cette grande querelle n'a été plus acharnée qu'à présent. Tenez, cher maître, lisez la *Patris*. Voyez avec quelle ironie cruelle l'organe vénizéliste traite les grands hommes du nouveau régime. Le bon journaliste Lambridhis décrit une réception de la presse parisienne par M. Kalogéropoulos, à l'hôtel Crillon:

Autour du Président du Conseil, formant un peu théâtralement demi-cercle, ses jeunes conseillers et notamment notre confrère M. Georges Vlakhos, qui a sur les autres cet avantage de posséder les classiques français, surtout Colette et Willy, d'où il extrait un peu plus souvent qu'il n'est nécessaire, des citations plus ou moins appropriées à la conversation, le tout à la grande joie des journalistes parisiens. Car presque tous sont là. Méfiants au début, puis s'entre-regardant, puis s'amusant ouvertement, ils finissent par se mettre à

rire du nez du Premier Ministre. Le brave homme s'en aperçoit-il même?

Et cela se termine par un méli-mélo général d'officiels et d'officieux, de plénipotentiaires et de reporters. Tout le monde parle à la fois.

— Eh bien, et la politique du roi? demande Maurice Prax du *Petit Parisien*.

M. Kalogéropoulos répond, s'efforçant de garder son sang-froid: «Jamais, pas une minute, le Roi n'a eu de politique particulière.» Surprise, et sourires...

— Mais alors, la politique de la Reine? questionne Barde de la *Libre Parole*.

— La Reine n'a jamais eu aucune politique. La Reine, pendant la guerre, tricotait des bas pour les soldats.

— Les soldats grecs, ou les autres? demande de nouveau Prax.

— «Les soldats grecs, fait avec bonté M. Kalogéropoulos.» Il n'a pas compris...

Bonhomie théâtrale, notion plutôt vague de sa dignité, du respect que se doit le Premier Ministre de la grande Grèce, énorme maladresse psychologique, ignorance des dispositions de son interlocuteur, aucune idée du ton qui conviendrait à de telles déclarations...

— Savez-vous ce que Vénizelos a fait? dit-il brusquement.

Nous croyions qu'il s'apprêtait à lancer sur le corps de son ennemi un bloc énorme, capable de l'écraser à tout jamais. Le bon Goliath ne lance qu'un caillou:

— Il m'a fait arrêter, moi, vieux et rhumatisé, pas plus tard qu'en août dernier. Il m'a fait jeter dans un bateau, et de là dans une ignoble geôle où les punaises, des jours entiers, m'ont dévoré.»

Et bientôt, comme s'il eût oublié sa terrible accusation: «C'était à l'époque de l'attentat de la guerre de Lyon. *Il était encore à Paris.*»

Alors?...

Je risque une question:

«Votre gouvernement, M. le Président, ne prévoit aucun cas où il serait possible d'utiliser dans l'intérêt national l'expérience et le prestige de M. Vénizélos auprès des Alliés?»

Catégorique et majestueux, M. Kalogéropoulos répond:

« Non, je ne prévois pas qu'un tel cas puisse se présenter. Semblable nécessité ne m'apparaît pas. Nous n'avons pas besoin de lui.»

— Voilà, cher maître, le successeur de M. Vénizélos! Il est plus propre à jouer un rôle sur le théâtre de Karagheuz que sur la scène de l'histoire. C'est Karagheuzopoulos.

— J'ai vu M. Kalogéropoulos à Londres. Il n'a pas évidemment l'envergure du gypaète; mais il ne m'a pas semblé si ridicule. Et votre vénizéliste ne trace pas un portrait

bien redoutable de ce bon géant qui, d'ailleurs, dans une interview accordée à l'*Observer*, a rendu justice à M. Vénizélos.

— Précisément, ce grotesque n'est qu'un homme de paille, sorti tout exprès pour la Conférence. Les individus louches qui ont organisé jadis et naguère la terreur constantinienne sont restés dans la coulisse ; mais ils travaillent bien. Vous ne lisez pas les procès-verbaux de la Chambre grecque, sir Archibald. En voici quelques extraits :

Séance du 9 février (vieux style)

M. Mavrommatis. — J'insiste pour qu'on accorde une indemnité aux avocats de Réthymno, persécutés par le précédent gouvernement et qui réclament des dommages-intérêts pour manque à gagner.

M. Thalassinos. — J'appuie cette motion. Lorsque, par une nuit sans lune, le rebelle s'enfuit de Phalère... (Tumulte et protestations sur les bancs des Libéraux).

M. Papamikhélakis (libéral). — Cette nuit n'était pas si sombre, car deux grands astres y brillaient : la Thrace et l'Asie mineure.

M. Thalassinos. — Ces malheureux ont tant souffert de la part du tyran... (Tumulte sur les bancs libéraux. Sonnette du président.)

M. Phanitzios (libéral). — C'est le même homme dont M. le président du Conseil, parlant à un rédacteur de l'*Observer* de Londres, a dit que toute la Grèce lui était reconnaissante.

M. Baltatzis, ministre des Affaires étrangères, révoque en doute le fait que M. Kalogéropoulos ait pu exprimer la reconnaissance de la Grèce à M. Vénizélos.

M. Kalandzakos se lève et vomit l'injure contre M. Phanitzios.

Nouveau tumulte, bagarre, suspension de séance.

Séance du 11 fevrier (v. s.)

Après s'être injuriés, les députés en viennent aux mains. M. Merkouris, gouvernemental, s'élance contre M. Théologitis, libéral. M. Brikas, député de l'Hèbre, veut séparer les deux athlètes : il est mis à mal (*kakopoieïtai*). D'autres Libéraux, arrivés à la rescousse, sont mis à mal aussi (*kakopoioûntai*). Les tribunes participent à la lutte par des cris d'*exô, exô!* « A la porte ! »

Le gouvernement gounariste, suivant une vieille habitude, garde la neutralité. Le président agite sa sonnette. « Dans la salle, dit le compte-rendu, pénètrent à présent des éléments étrangers. » Le célèbre *bravo* Dikéakos qui d'une tribune, observait les événements, prête

main-forte aux gouvernementaux. Il s'en prend d'abord à M. Karapanos, ensuite à M. Mélas, qu'il frappe « des deux poings. » M. Karapanos « est tiré par les pieds hors du rayon d'action du féroce komitadji ». Celui-ci fond sur d'autres libéraux, tandis que M. Typaldos tente d'achever M. Karapanos. Enfin, M. Gounaris ordonne l'arrestation du *bravo*. La séance est suspendue.

Elle recommence sans les députés libéraux. Après une discussion confuse de tous ces incidents, M. Kambanis, développant une idée familière aux Constantiniens, adresse quelques injures aux officiers vénizélistes réfugiés à Constantinople. « Ce sont, dit-il, des lâches et des déserteurs. Ils ont empoisonné le Patriarcat, suborné le *locum tenens* du Saint-Siège œcuménique qui, heureusement, n'est pas un patriarche.

Une voix. — Ni un prélat grec.

Une autre voix. — C'est un autre Mélétios.

M. Kambanis. — Les pappas du Phanar sont des ennemis de l'Hellénisme (*sic!*) »

Ici M. Baltatzis, Ministre des Affaires étrangères, monte à la tribune pour protester contre ces énormités sacrilèges. Et M. Kambanis retire ses paroles. Même, le député Rhallis ayant dit que le Phanar trahissait l'Hellénisme, M. Kambanis s'emporte et proclame que « Constantinople est le centre de l'Hellénisme ». Il termine, dit le compte-rendu, « en faisant l'éloge des Alliés. »

Sir Archibald Bigfour. — Il y a des échappés de cabanon dans tous les Parlements. Je n'ignore pas ces désordres. Mais les gouvernementaux les ont regrettés. D'autant plus que les députés maltraités représentaient des régions récemment libérées ; et je ne sache pas que le nouveau régime ait fait violences aux sentiments vénizélistes des Thraces et des Smyrniotes.

— Lisez pour en juger dix lignes de cette correspondance adressée d'Andrinople à la *Patris* :

Un nouveau présent de l'« ère de la liberté » vient de jeter l'émoi dans notre ville et dans le faubourg de Karagatch. Les autorités, sans avertissement préalable, au mépris des maires et des conseils municipaux, ont fait enlever les plaques des rues, parce que ces plaques portaient des noms rappelant la « tyrannie » : rue Vénizélos, rue Zymbrakakis, rue Léonardopoulos. Nuitamment ces plaques ont été descellées et remplacées par d'autres. Nous n'aurions rien à dire à propos de ces nouveaux noms, sans aucun rapport avec nos villes et notre

histoire, s'il ne se rencontrait dans le nombre des dénominations scandaleuses comme *rue du colonel Yannétakis, rue Kalamaras, rue Chatzopoulos*. Ces noms-là nous donnent le frisson, un frisson d'horreur. Ces hommes ont été condamnés à la peine capitale comme traîtres à leur pays, pour avoir levë le poignard contre la Patrie combattante. Non seulement, ils ne nous ont rendu aucun service, mas, autant qu'll état en eux, ils ont retardé, ils ont empêché notre libération.

Voilà pour la Thrace. Et à Smyrne?

— A Smyrne, dit sir Archibald, le nouveau régime a laissé en fonctions M. Stergiadis, le meilleur lieutenant de M. Vénizélos...

— Oui, mais profitant d'une absence du Haut Commissaire, le gounarisme y a sévi. Vingt notables qui toute leur vie avaient lutté contre l'oppression turque, les Psaltof, les Solomonidis, les Paléologue, les Muratti, les Séphériadis, ont été traduits devant le conseil de guerre, pour crime de vénizélisme. Le général Papoulas écrivit une lettre injurieuse au Métropolite. Les journalistes smyrniotes furent envoyés au front, sauf les rédacteurs de l'*Hestia*, organe gouvernemental. Sous le régime turc, durant la guerre, il était interdit de faire précéder le nom de Vénizélos du mot *Kyrios* (Monsieur). A présent, Kyrios est permis; mais le nom de Vénizélos est passé au caviar... Et en Thessalie? Depuis l'époque byzantine, sur les latifonds thessaliens vivent, en véritables serfs, les malheureux *kolligi* et les infortunés *emphyteutes* attendant qu'on leur reconnaisse la propriété de leurs champs et de leurs vignes. Une loi agraire de M. Vénizélos réalisait enfin les vœux de ces pauvres paysans. La réforme est sabotée par les grands propriétaires, amis de M. Gounaris... Que dites-vous, sir Archibald, de ces fautes monstrueuses? Que dites-vous des révocations en masse, des arrestations qui ne cessent pas, de l'envoi en conseil de guerre des officiers qui s'étaient engagés dans l'armée française, de l'avancement accordé aux officiers de Görlitz? Que dites-vous de tout cela?

La Synthèse bigfourienne.

Sir Archibald Bigfour. — Je savais tout cela. Mais forcé de suivre la politique de tous les Etats du monde (Panama m'inquiète beaucoup en ce moment), je ne puis m'attarder au détail et chercher, commes vous dites et surtout comme vous faites, « la petite bête. » Craignez, jeunes gens, de vous perdre dans vos *cuttings*. Ce n'est pas la méthode Bigfour. Vous manquez un peu d'idées générales. C'est très grave quand on fait une Revue. Le public aime les idées générales. Il faut des idées générales pour le peuple. Qu'est-ce qu'une tête philosophique aurait dégagé de vos faits-divers? Je vais vous le dire. Une observation très réconfortante, et ce qui est plus *excitant*, une loi. Mais votre esprit s'élèvera-t-il jamais à la hauteur d'une loi?

— Aidez-nous, sir Archibald!

— Je vous demande simplement d'écrire correctement sous ma dictée... Nous voyons naître en Grèce des *partis historiques*, qui seront le miel et le sel de cette terre politique, de ce peuple arriéré par l'esclavage, retardé par des végétations byzantinoïdes, mais qui désormais poussera vite. De quoi souffrit pendant cent ans le royaume constitutionnel de Grèce? Tous les auteurs l'ont dit: de ce que son système politique, importé d'Angleterre, mal adapté au « milieu », ne s'acclimatait pas. Que voulez-vous? En 1821, après quatre siècles de césarisme, dix de césaro-papisme et quatre de turquerie, il ne restait pas grand'chose des partis d'Aristote, ni même de ceux de Justinien. Ni oligarques ni ochlocrates, ni Bleus ni Verts... On essaya de costumer en *whigs* et en *tories* les palicares qui siégèrent dans les premières *Boulai* d'Othon. Mais la perruque ne va pas avec la foustanelle. Alors, comme tout de même le Grec était resté un « animal politique », les députés s'agrégèrent autour, non d'une tradition inexis-

tante, mais de quelque orateur plus habile que les autres à manier les participes parfaits actifs.

— A redoublement.

— A redoublement, bien entendu. Les partis othoniens et georgiens (vous m'entendez) ont une origine purement philologique. C'est pourquoi on les appelle les *partis personnels*. Car rien n'est plus personnel qu'un philologue, rien n'est plus individuel que la grammaire. En Grèce surtout, où chacun se fait à soi-même son langage, en proportionnant suivant son idée les matériaux antiques et les matériaux modernes. M. Koromilas m'a dit, une fois, que Delyannis avait séduit et gouverné la Grèce par le seul charme d'une langue plus incompréhensible à la masse et plus audacieusement archaïsante que l'idiome de ses rivaux. Delyannis engendra politiquement M. Démétrios Rhallis. Aux Delyannistes s'opposaient les hommes de Trikoupis, auquel succéda Théotokis *senior*. Ces grands chefs impressionnaient les masses par leur familiarité avec l'anglais, presque aussi inconnu et plus admiré des Palicares que le grec ancien. Le « comte » Théotokis, originaire de Corfou, avait une élégance et un flegme insulaires qui contrastaient avec la gesticulation fébrile et les colères enfantines de M. Rhallis, homme d'Etat indigène. Les élections étaient pittoresques, et libres, ma foi. Les électeurs, persuadés que les deux partis rotatifs ne représentaient rien du tout, sinon deux personnels administratifs, deux équipes, qui tour à tour travaillaient (si peu) et se reposaient de leurs fatigues en faisant de la politique bruyante, les électeurs réalisaient la « proportionnelle dans le temps », comme en Espagne. De Trikoupis-Theotokis, de Delyannis-Rhallis, chacun avait son tour, comme les Dioscures. C'étaient là jeux d'enfants, propres à divertir innocemment un peuple mineur. Mais la *mégali Hellas,* grâce à sa grande querelle, connaîtra désormais la lutte des idées et ses nobles émois. Ce que vous avez lu prouve qu'elle a désormais une vie parlementaire. Cer-

taines répliques de députés vénizélistes m'ont enthousiasmé. J'évoquais une période de l'histoire qui m'est chère entre toutes, parce qu'elle a vu naître le Libéralisme dont, entre parenthèses, vous avez oublié de célébrer le centenaire...

— Le *Flambeau* est neutre à cet égard, vous le savez bien.

— Et parce qu'elle a vu la fleur de la fidélité légitimiste, arrosée du sang des martyrs, s'épanouir au printemps romantique. *Ma mère, vieux soldat, mon père...* Non, *Mon père, vieux soldat, ma mère, Vendéenne!* Alors, la France eut aussi ses deux partis, qui furent longtemps les vôtres.

— C'est trop fort! Nous ne voyons en Grèce nul Benjamin Constant, aucun de Bonald, et pas l'ombre de Victor Hugo! Et vous n'allez pas comparer aux grandes scènes de la Révolution le guet-apens du Zappeion, aux grandes assemblées de la Restauration le cabanon dont nous avons entr'ouvert la lucarne...

— Ma comparaison est très bonne et je m'y tiens. Les officiers de Görlitz, dont vous déplorez l'avancement, sont les émigrés de Coblentz. Les demi-solde, débris glorieux de la Grande Armée, les brigands de la Loire, ce sont les officiers de Constantinople, héros pour les Vénizélistes, traîtres pour les Constantiniens. Yannétakis est une espèce de duc d'Enghien. Les *blancs* de Quiberon, ce sont ses compagnons, fusillés par Vénizélos, traîtres pour les Vénizélistes, héros pour les Constantiniens. Tous sont des martyrs, tous ont souffert pour une idée, et une idée est toujours juste... Ce député de Thrace qui, devant une Chambre réactionnaire évoque les trophées et les gloires de la Révolution, ce député que le comitadji Dikéakos appréhende à la gorge, n'est-ce pas Manuel que Lamartine...

— Victor Hugo, sir Archibald!

— Que Victor Hugo chanta :

Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes
L'éloquent Manuel de vos mains auvergnates.

Que de beaux discours, que d'attitudes pathétiques, que de sublimes indignations, que de mouvements généreux, que d'actions héroïques, que de virulents pamphlets, que d'immortels poèmes vont sortir du choc des deux thèses ! Ce sera l'âge d'or de la tribune, de la presse, de la littérature néo-grecques. Et grâce à Dieu, vous me l'avez dit, la question sociale, la question agraire est posée du même coup. O Grecs, vous aurez vos Gracques ! Quelle emphytéose !

— Apothéose, voulez-vous dire... Vous nous avez habitués à bien des paradoxes, sir Archibald ; mais celui-ci...

— A l'éclat de la plus lumineuse évidence ! La thèse vénizéliste ! L'antithèse constantinienne ! Mais déjà la synthèse s'élabore. Les valeurs s'amalgament. La rue Yannétakis, dans l'antique Andrinople, coupera la rue Koundouriotis et nous verrons quelque part des boulevards Vénizélos-et-Constantin. Est-ce que les grognards de l'Empire n'ont pas recommencé une guerre d'Espagne sous le duc d'Angoulême ? Est-ce que Madame la duchesse d'Angoulême n'a pas pleuré sur le maréchal Ney, en lisant ses exploits de la retraite de Russie racontés par M. de Ségur ? N'avez-vous pas lu dans vos journaux vénizélistes l'émouvant récit des séances de l'Assemblée où tous les partis ont protesté contre les infâmes suggestions de Londres ? Ces députés, naguère maltraités par leurs collègues, mais dont chacun eut quelque parent massacré par les Turcs, ont trouvé d'admirables paroles qui plairaient à vos nationalistes. Ils ont dit : « huit cent mille fois non ! » A Smyrne, dans cette ville que M. Sforza contestait à la Grèce, — parce qu'elle renferme *seulement* quatre fois plus de Grecs que Fiume ne compte d'Italiens, et qu'un Italien vaut cinq Grecs, — la foule unanime

a chanté, non sans une ironie assez tragique, l'*Hymne de Garibaldi* devant le consulat d'Italie, et la *Marseillaise* devant le consulat de France : « Contre nous de la tyrannie... » N'avez-vous pas vu avec quel enthousiasme la Grèce, « fatiguée de la guerre », vient de répondre à l'ordre de mobilisation ? Elle ira vérifier sur le terrain si l'artillerie de Kémal, pour laquelle le général Gouraud a tant d'admiration, est vraiment capable de tirer douze cents obus par jour... »

Korfanty.

Sir Archibald se leva, le chapeau en bataille.

« Il y a longtemps, murmura-t-il, que je n'ai chevauché sur les routes d'Asie. La dernière fois, c'était avec le major général, sir Charles Wilson, R. E., K. C. B. Je pars pour le front. D'autant plus que le généralissime Papoulas m'inquiète.

— Et votre ami Constantin ?

— Le Bulgaroctone est un peu rouillé, soit dit entre nous. Mais au fait, il est sept heures du soir. Mon vieux Korfanty, le Commissaire polonais, doit avoir les premiers résultats du plébiscite silésien. Où est votre récepteur de T. S. F. ?

— Hélas, sir Archibald, nous n'avons eu de *sans fil* que sous l'occupation !

— Comment, les Mécènes du *Flambeau*... ? Moi qui vous croyais dans vos meubles... Et vous avez la prétention de diriger une revue mondiale ?... Allons, je vais demander la communication. »

Sir Archibald se dirigea, tout en maugréant, vers l'appareil téléphonique.

— Mademoiselle, dit-il, mettez-moi, je vous prie, en communication avec Bytom... Mais non, pas Linthout : Bytom ! B comme Bekir-Sami Bey, Y comme Yannétakis, T comme Tver, O comme Omladina, M comme Mstis-

lawsky... Vous ne connaissez pas? Alors, donnez-moi Beuthen. C'est la même chose... Vous préférez me donner la surveillante. Bon... Renseignements? Oui, madame. J'ai demandé Bytom... Occupé? J'attendrai qu'il soit libre... Ça durera longtemps. Diable!... Et par sans fil? Allo! International. Bytom... Ça coûte un supplément de dix mille mark. Qu'à cela ne tienne!... Rassurez-vous, Messieurs, fit en se tournant vers nous, M Bigfour, très grand seigneur: ce ne sont que des marks polonais!... Allo, Bytom! »

Le service international, téléphone-TSF système Bigfour est ulta-rapide, car il n'y a jamais personne « sur la ligne. » Aussi après cinq minutes d'attente, sir Archibald était en contact avec Wojciech Korfanty lui-même. L'organisateur de la victoire ne se fit pas prier. Il nous transmit les résultats par communes, en les accompagnant de commentaires pittoresques. M. Bigfour notait au fur et à mesure les chiffres sur son carnet, tandis que les vendeurs du *Soir pour demain* glapissaient dans la rue: « Les résultats complets du plébiscite! Victoire allemande! »

— *Goddam*, criait sir Archibald dans l'embouchure du transmetteur, comment votre service de presse est-il donc fait? On nous annonce ici, de Berlin, que vous n'avez pas existé. Huit cent cinquante mille voix allemandes. trois cent mille polonaises. M. Jacques Bainville écrit que c'était couru; que le plébiscite est un jeu dangereux. Et le *Neptune*, par la conque de M. Henriquet, buccine que tout est perdu! Allo! allo! Vous m'écoutez! Le désordre régnerait-il à Varsovie?

Voix de Korfanty. — Au contraire on y *comprime* les frais de propagande.

Bigfour. — On choisit bien le moment, *psiakrew!*

Voix de Korfanty. — Nous gagnons la ligne Bogoumine - Oder - Grand-Zimnitz-Kolonowsko-Chobin-Kniéj-

Zembowitz - Lesno-Wachowitz - Broniec-Nowekarmunki-Wolancin-Koscielice-frontière polonaise.

Bigfour.— Je vois ça d'ici. Mais, dites-moi : Avez-vous le charbon?

Voix de Korfanty. — Tout le charbon, le fer, le zinc et le plomb par-dessus le marché...

Bigfour. — Et les Prussiens?

Korfanty. — Ils ont le sable... de leurs pères.

Bigfour. — Bien joué, Wojciech! J'ai goûté ta manœuvre de la dernière heure, tu sais. La signature de la paix, à Riga...

Korfanty. — Eh bien?

Bigfour. — C'était une blague?

Korfanty. — Très sérieux. Joffé a signé sur le coup de neuf heures et demie, vendredi 18.

Bigfour. — Ah bah! Quel intérêt pouvait-il avoir à faire votre jeu?

Korfanty. — Aucun. Mais il voulait embêter Berlin. Figure-toi que le Kamarade Ebert a refusé de l'agréer comme ambassadeur des Soviets. Alors, tu comprends, il leur a dit...

Bigfour. — En russe?

Korfanty. — En yiddisch.

Une voix inconnue. — So! so, deshalb hat der Joffe...

Korfanty. — Coupez! Nauen nous écoute.

Bigfour. — Et maintenant, à Ouchak! A moi, Papoulas!

FAX.

Bulletin bibliographique

Claude Halbrand : *Les Poèmes de la vie.* Paris, Berger-Levrault, un vol. in-12, 180 pages. Prix : 12 francs.

Notre éminent collaborateur, M. Fernand Gregh, a mis en tête de ce livre l'intéressante préface que voici :

L'honneur d' « introduire » un autre poète n'est pas seulement ici pour moi le privilège d'un aîné ; c'est presque un devoir, puisque Claude Halbrand me donne l'occasion de rendre hommage au goût délicat, à la pensive et palpitante patience avec laquelle il a su discipliner ses beaux dons.

Une page de prose qui vient se mettre, avec la lourdeur de ses lignes pleines, devant les espacements aérés des strophes, est une assez sotte chose et l'on me saurait mauvais gré de l'allonger. Je voudrais seulement, avant que le lecteur aille plus avant, l'avertir qu'il trouvera ici une œuvre de race.

On entend trembler, on sent presque onduler dans les inflexions de cette voix quasi verlainienne une douceur noble qui n'est pas seulement celle d'une âme, mais d'un sang. L'art immortel brise tous les cadres, il les a brisés de tout temps. Mme de la Fayette ne craignait pas de signer de son nom des romans ; et si Claude Halbrand voile d'un pseudonyme son lignage (1), il n'en vient pas moins d'entrer dans la confrérie où les princes sont ce mauvais larron de François Villon et ce mauvais garçon de Paul Verlaine.

Je ne sais ce qu'il doit littérairement à ses aïeux des Flandres, mais la parenté de son esprit se distingue nettement dans ses vers ; et pour sa réserve pudique, ses méditations affranchies et profondes, son style un peu abstrait mais flexueux, sa simplicité ardente et contenue, il m'apparaît consanguin à Sully Prudhomme. D'ailleurs ces tonalités intimes, ces concentrations sobres mais fortes dans lesquelles il excelle n'ont pas moins de pouvoir que les violences orageuses et souvent feintes, tout le romantisme tumultueux, auxquels avant la guerre encore se livraient trop de jeunes Muses.

Claude Halbrand est peintre aussi bien que poète : il sait que les blancs et les noirs sont souvent plus intenses que les couleurs les plus outrées et que dans les nuances savantes d'un aquafortiste les

(1) Claude Halbrand est, comme on sait, le pseudonyme de Mme la comtesse de Boissieu-d'Ursel. (*N. de la Réd.*).

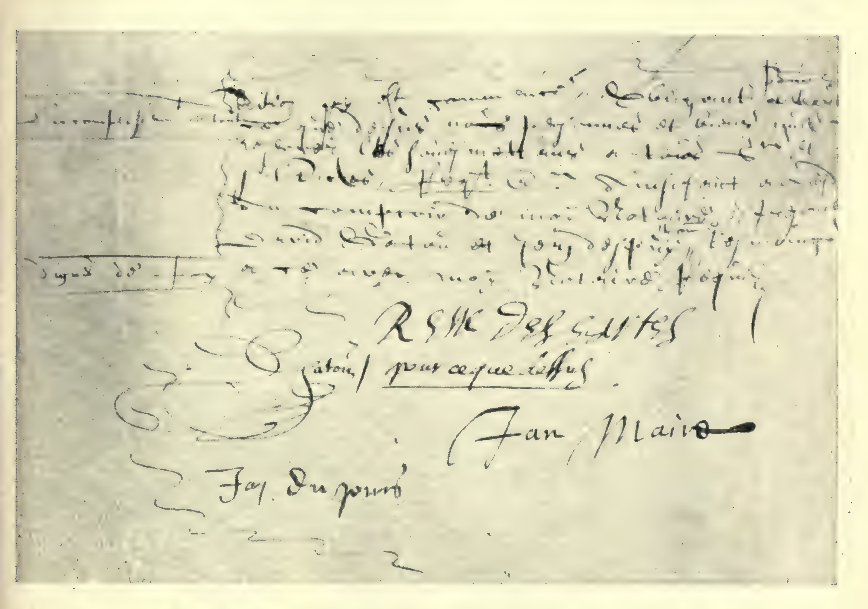
variations du prisme se recomposent mieux que sur la palette d'un barbouilleur.

Il a la musique et il a la grâce; il sait choisir les mots heureux, l'épithète vivante. Maintes fois la rime chez lui est nouvelle, amusée de son propre écho, faite pour enchanter l'ombre de Banville même. Ses *Poèmes de la vie* sont, au long des pages, le commentaire émouvant ou pittoresque, toujours élégant, toujours intelligent, d'un être un peu mystérieux et plus attachant de l'être.

Qu'il conserve ce secret de ne jamais révéler, même dans son cri le plus immédiat, qu'un éclair fugitif de sa foudre intérieure, et qu'il soit grandement loué de le savoir déjà si bien faire.

FERNAND GREGH.

Supplément au « Flambeau », *revue belge des questions politiques et littéraires.* n° *4 du 30 avril 1921.*


RENE DESCARTES

Jan Maire

Le *Discours de la Méthode* (1637). Contrat d'édition passé par René Descartes
et son libraire Jan Maire (de Valenciennes), le 2 Décembre 1636,
devant le notaire P. Vergeyl, à Leyde.
Découvert aux Archives municipales de cette ville.

G. Cohen, *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du* XVII[e] *siècle.* Paris, Ed. Champion, 1920, in-8°.



Portrait inédit de Descartes,
par FRANS HALS.

480 B



GUILLAUME VOGELS : *La rue des Chanteurs.*



Guillaume Vogels : *Matinée pluvieuse à Ixelles.*

Écrivains français en Hollande

Première moitié du XVIIe siècle.

Dire ce qu'a été l'influence française dans la formation de la civilisation néerlandaise en son « siècle d'or », comme l'appellent ses historiens, c'est rappeler en même temps quelle a été la part que les Belges y ont prise, car beaucoup de savants que nous appelons Français, parce qu'ils sont nés dans les limites actuelles de la France, ont vu le jour en Artois ou en Flandre, à une époque où ces provinces faisaient encore partie des Provinces du Sud. C'est le cas pour Clusius ou de l'Escluse d'Arras, c'est le cas pour Saravia, Trelcat, Basting, Raphelengien, gendre de Plantin. Le rapprochement de ces deux noms montre combien élément belge et élément français se trouvèrent étroitement mêlés et il en fut de même dans la formation du corps professoral de l'Université de Leyde à ses débuts, puisque l'on y trouve, à côté de Daneau, qui est de Beaugency-sur-Loire, de Doneau, qui est de Chalon-sur-Saône, un Drusius, né à Audenaerde, un Vulcanius, un Gomarus, nés à Bruges, un Bollius, un Heinsius, qui sont de Gand et enfin, grand entre tous, Juste-Lipse, nommé le 5 avril 1578 professeur d'histoire, et auquel devait succéder, quinze ans après, notre immortel Scaliger.

On comprend donc l'intérêt qui peut s'attacher pour les lecteurs du *Flambeau* à ne pas ignorer ce que fut la participation française à la fondation et au développement de la plus grande des Universités néerlandaises.

Toutefois, la pénétration universitaire n'est qu'un des

aspects de notre expansion. Il y en a bien d'autres : rapports commerciaux, résultant surtout du transit des vins de Bordeaux, dont l' « étape » est Dordrecht; rapports économiques, par l'afflux des tisserands de Sedan et d'Armentières qui implantent leur industrie à Leyde; rapports militaires, par la création, en 1599, d'un régiment français sous Odet de La Noue et, plus tard, de deux régiments, dont l'un des commandants les plus connus fut, dans la première moitié du XVII[e] siècle, le Maréchal de Châtillon. N'oublions pas que c'est à l'école hollandaise que se mit, à ses débuts, Turenne.

De tous ces aspects, j'en ai retenu trois dans l'ouvrage dont le présent article a adopté le titre (1) : l'aspect militaire, l'aspect universitaire, l'aspect philosophique, de telle sorte qu'il se divise naturellement en trois livres :

I. RÉGIMENTS FRANÇAIS AU SERVICE DES ÉTATS. Un poète-soldat : JEAN DE SCHELANDRE, gentilhomme Verdunois;

II. PROFESSEURS ET ÉTUDIANTS FRANÇAIS A L'UNIVERSITÉ DE LEYDE (1575 à 1648). A propos de BALZAC et de THÉOPHILE (1615);

III. LA PHILOSOPHIE INDÉPENDANTE, DESCARTES en Hollande,

ou, à le faire plus court, ce serait : I. Le Monde militaire; II. Le Monde universitaire; III. Le Monde.

Bien curieuse et un peu mystérieuse figure que celle de ce Jean de Schelandre. Il est connu des manuels d'histoire littéraire comme auteur de la tragédie de *Tyr et Sidon* publiée en 1608 et remaniée par lui, vingt ans plus tard, en tragi-comédie aux cent actes divers, à la veille du triomphe du *Cid*, mais contre toutes les règles dont la tyrannie allait peser sur le théâtre classique sans d'ailleurs

(1) *Ecrivains français en Hollande dans la première moitié du XVII[e] siècle.* Paris, Ed. Champion, 1920, un vol. in-8° de 760 pages, orné de 52 planches hors-texte d'après des tableaux et documents inédits.

l'étouffer. Pourtant, ce n'est pas son activité dramatique qui va nous occuper, mais plutôt ses campagnes aux Pays-Bas et les poèmes qu'elles lui inspirèrent.

Son frère aîné, Robert de Schelandre, semble avoir répondu d'abord à l'appel de Maurice de Nassau, et les archives ou chroniques néerlandaises montrent que celui-ci lui confia le commandement d'une compagnie au lendemain de la bataille de Nieuport (2 juillet 1600). Aussitôt son cadet de venir le joindre, ainsi qu'il nous le dit dans des vers qui n'ont pas été réimprimés depuis 1608 et que j'emprunte à un poème intitulé : *Le Procez d'Espagne contre Hollande, plaidé dès l'an 1600 après la bataille de Nieuport;* dédié à très-sage et très-valeureux capitaine Maurice de Nassau, duc de Grave (1), etc. :

> Le bruit d'un tel exploit dans mon âme fit naistre
> Un esguillon de Mars, un désir de cognoistre
> Le guerrier qui deffend, nompareil en vertus,
> De l'acier de César, les raisons de Brutus.

Ces deux derniers vers donnent, en même temps que le thème du poème, véritable hymne à la liberté Belgique, une idée du talent du jeune poète. Il se suppose endormi, puis enlevé aux cieux par Morphée vers

> le père tonnant
> Assis en majesté sur un throsne eminent

et, devant le Souverain-Juge, il voit amener « deux nymphes d'icy-bas », l'Espagne et la Hollande :

> L'Espagne basannée,
> Orgueilleuse en son dueil, dolente en son orgueil,
> Portoit la rage au frond et les larmes à l'œil.

(1) Ce poème ouvre les *Meslanges* imprimés à la suite de : *Tyr et Sidon,* tragédie, *ou les funestes Amours de Balcar et Méliane...* par Daniel d'Ancheres [pseudonyme de Jean de Schelandre]. Paris, Jean Micard, 1608. Je n'en connais que trois exemplaires, un au British Museum, le second à la Bibliothèque Nationale, le troisième à la Bibliothèque de l'Arsenal, à Paris.

Elle dresse sa plainte contre la « rebellion d'Hollande sa sujette ». Alors s'avance Hollande :

L'or de ses blonds cheveux, où Cupidon se joue,
D'un humide réseau, sans parade, se noue.
Son front illuminé de flambeaux azurés,
Les lis de son teint frais, de rose colorés,
L'embonpoint de ses bras mi-couverts de la manche,
Son voile à cent replis de fine toile blanche,
Tiroient au fond des cœurs plus de rayons ardants
Que l'Espagnole pompe aux yeux des regardants.

Le détail des bras mi-couverts de la manche et celui de la coiffe indiquent un modèle pris en Zélande et qui, probablement, n'est pas seulement une figure de songe. La Hollande s'élève contre la théorie espagnole du droit divin :

Les Roys sont vos nepveux, s'ils gouvernent en paix,
S'ils briguent, en douceur, l'amour de leurs subjets...
Mais si, bridant les cœurs et les langues craintives
Des peuples asservis, ils transforment les noms
De Princes en Tyrans, de Caesars en Nerons,
Si, pour souverain chef, ils ne vous recognoissent,
Si, brutaux, de rapine et de meurtre ils se paissent,
Il faudra prendre en gré la rage qui les poind?
Nous sentirons les coups et n'en soufflerons point?

Suit un réquisitoire contre la barbarie espagnole, qui fera penser à une autre aussi « dommageable peste » :

Soit où d'éternel chaud les nègres sont pressés,
Soit où les flots baveux en marbre sont glacés,
Vous ne voyez climat où chacun ne déteste
De leur ambition la dommageable peste.
L'Espagnol est un feu qui tant plus se fait grand
Du mal de ses voisins et tant plus entreprend.
C'est un chien en sa foy, c'est un paon en sa gloire,
Un renard en sa guerre, un tigre en sa victoire.

La Hollande montre ensuite, dans des vers, hélas d'une actualité brûlante, la France ravagée par l'invasion :

Mais abaissez les yeux, ô Fondateur du Tout,
Contemplez à loisir, de l'un à l'autre bout,
La France encore en pleurs pour ses villes bruslées,
Pour ses fleuves sanglants, ses terres désolées.

et, pour la Belgique, elle stigmatise :

> Un duc d'Albe sans foy, qui voudra, résolu,
> Fonder sur le massacre un pouvoir absolu,
> Qui semble conjurer par bourreaux et par guerres
> De peupler l'Achéron aux despens de nos terres...
> Nous verrons, chaque jour, au gré de leur *furie,*
> Un carnage d'Anvers et cent autres turies?

Le Seigneur rend alors son jugement et foudroie l'Espagne, d'un formidable anathème :

> Ha qu'en vain, contre moy, ces feintes sont dressées,
> A qui seul appartient de sonder les pensées.
> Ou ce regard farouche, ou ce geste me dit
> Que la langue me prie et le cœur me maudit.
> *Ouy, j'ayme le bon droit: Tant que ta gloire vaine*
> *Haussera ton mespris sur la nature humaine,*
> Je me rendray partie et, te versant à bas,
> Te briseray du tout, si tu ne fleschis pas.
> J'ay souffert jusqu'icy ta barbare malice
> Pour en donter les miens qui se plongeoient au vice,
> Mais garde-toy du feu.

Le soleil jaunit l'horizon, un rayon vient dessiller les yeux du rêveur qui demeure « estonné, comme tombé des cieux » et c'est la fin du long poème.

On trouvera dans celui-ci peu de détails sur la Bataille de Nieuport, dont il est question dans le titre, mais à laquelle le jeune homme n'a pas assisté. Il en va autrement de la campagne célébrée par lui dans son *Ode pindarique sur le voyage fait par l'armée des Estats de Hollande au Païs de Liége, l'an 1602, item sur la prise de Grave* (1).

Voyage veut dire en ancien français « expédition militaire » et désigne ici une campagne, d'ailleurs peu glorieuse, que conduisit Maurice de Nassau à travers le Limbourg, alors dépendant des Princes-Évêques, et qui se termina par une retraite, si l'on veut... stratégique.

Pour se consoler de s'être vu refuser le combat, le

(1) Pages 43 et suivantes du recueil cité dans la note précédente.

Stathouder met le siège devant Grave, sur la Meuse, et, après de longs mois de sape et d'approches, force la garnison espagnole à capituler le 19 septembre. Il n'est pas un détail de cette campagne, fourni par le fidèle secrétaire Duyck ou par le Rijksarchief de La Haye qui ne soit confirmé par le chroniqueur-poète dont la présence aux opérations est encore attestée par l'emploi fréquent du « nous » et par une émotion sincère, au moment où il évoque les chefs et les camarades tombés autour de lui :

Mais quoy? gens de guerre,
Tant chefs que soldats,
Semblent en ce cas,
La tasse de verre,
Que son maistre veut
Souvent estre veüe,
Qui durer ne peut,
Tant de fois tenue.
. . . .
Que si leurs années
Furent icy bas
Parmi les combats
Trop tost terminées
Au moins que leur los [louange]
Réduit en mémoire
Couronne leurs os
D'immortelle gloire.

Jean de Schelandre paraît avoir moins regretté son frère Robert, qui périt au mois de juillet ou d'août 1603 dans la défense d'Ostende ; du moins n'a-t-il pas jeté sur sa tombe les fleurs de sa poésie et de sa rhétorique. Par contre, Jean nous a laissé, dans un manuscrit que j'ai découvert au *British Museum* (1) ses impressions de bombardement, certainement notées sur le vif, comme beaucoup de lecteurs, mes camarades de la grande Guerre, le reconnaîtront :

Ainsi encore, aux mazures d'Oostende,
Fond un boulet de la dune Flamende,

(1) Ms. 16 E xxxiii, intitulé *Le Modelle de la Stuartide.*

Et par dessus un terreux logement
Vient le couvert [le toit] effleurer seulement;
Là, le soldat, qui, avant ce vacarme,
Se deslassoit d'un silénique charme,
Parloit d'amour ou dormoit à recoy [tranquillement],
Change vizage et sursaute d'effroy,
Puis les tuilots et la poudre [poussière] secoue.
Et tout rassis, au péril fait la moue...

Du même document autographe, j'extrais encore ce portrait inédit et d'après nature, du « soudrille » français :

Viennent après six soldats de fortune,
J'appelle ainsi ceux qui, de la commune,
Lèvent la teste en hasardeux desseins
Pour parvenir; qui, produits par essaims,
Sans père ou mère, au dézert d'indigence,
(Fort peu civile et peu fidèle engeance),
Courent après la fortune et souvent
S'y rendent gros, mais les bulles de vent
Ne durent moins que de ceste gent rogue
Dure le gain, la mémoire et la vogue...
Ils sont de par le monde envoyés,
Prodiguement aux guerres employés.
Et, la pluspart, lardés de coups d'épées,
Enbalafrés, bras ou jambes couppées;
Mais, des plus sains et des plus résolus,
Elle en met douze entre un millier élus:
L'Orme, des Champs, la Planche, du Noyer,
Le Jonc, du Lac, le Sable, du Vivier,
La Fleur, du Pré, des Jardins, la Verdure,
Sont tous leurs noms, leur surnom: l'Aventure!

Lisez ces vers à haute voix, vos auditeurs diront : c'est du Rostand, et ils n'auront pas tort, car le romantique attardé de la fin du XIXe siècle, s'est inspiré de ces préromantiques du XVIIe qu'on appelle Cyrano, Schelandre et Théophile.

Le nom de ce dernier qui fut, en même temps qu'un autre de nos écrivains, Guez de Balzac, immatriculé le 8 mai 1615 à l'Université de Leyde, nous amène à l'objet de notre Livre II. La fondation de cette *Hooge School* dressée, en face de l'Université catholique de Louvain,

comme la citadelle du protestantisme, avait été décidée par Guillaume d'Orange au lendemain de la délivrance de la ville par la flotte de Boisot (2-3 octobre 1574). La tradition veut que le Taciturne ayant laissé à la cité le choix entre un établissement d'enseignement supérieur et une exemption d'impôts, elle ait opté pour la science, mais ce n'est pas très vraisemblable, d'autant plus que les *Bronnen tot de Geschiedenis der Leidsche Universiteit* (1) n'en soufflent mot.

C'est à cette source que j'ai surtout puisé, mais la difficulté était d'y retrouver nos compatriotes sous l'habillage latin qui travestissait leur nom. Comment savoir que Molinaeus est le Parisien Du Moulin et Salmasius le Bourguignon Saumaise? D'où la nécessité de longues et multiples enquêtes poursuivies, non seulement en Hollande, mais à Londres et à Paris. Toutefois, la récolte vaut la peine. Elle nous apprend que le discours inaugurant l'Université, le 8 février 1575, date qu'elle célèbre encore, chaque année, comme son *dies natalis,* son jour anniversaire, fut prononcé par le théologien parisien Louis Cappel. Le premier programme d'études fut dressé par le Rouennais Feugueray, faisant partie du petit groupe de Français qui entouraient, à Anvers, le Taciturne et parmi lesquels figuraient son chapelain Loyseleur de Villiers, Languet, l'auteur des *Vindiciae contra Tyrannos,* auxquels se joignait le Bruxellois Marnix de Sainte-Aldegonde, dont la verve égala parfois celle de Rabelais.

Les deux premiers professeurs de l'Université de Leyde ont donc été deux Français. Sur huit maîtres dont les traitements sont établis, le 17 juillet 1575, il y a pour cinq Hollandais, deux Français et aussi un Westphalien, Hermann Reineker. Celui-ci, malheureusement, il fallut, au bout de quelques années, le congédier pour grossièreté

(1) *Rijksgeschiedkundige Publicatiën:* T. I, 1574-1610 (La Haye, M. Nijhoff, 1913, in-4°); t. II, 1610-1647; *ibid.,* 1916; t. III, 1647-1682. *ibid.,* 1918; publiés par M. P. C. Molhuysen.

et ivrognerie. Il avait, révérence parler, montré son derrière à son hôtesse, en prononçant des mots malhonnêtes; il s'enivrait journellement avec de la racaille au point d'en vomir. Ainsi parle le vieux Hollandais qui ne mâche pas ses mots (1). Les nôtres étaient plus dignes, à part le Lillois Baudius qui, arpentant un jour en zigzags la « Breestraat » pour se rendre à un cabaret fameux, à l'enseigne de la *Porta coeli,* disait: « Eo per viam latam ad portam coeli », ce qu'on pourrait traduire comme ceci : « Je vais par la voie large à la Porte étroite ».

Le successeur de Feugueray avait été, en 1581, un réformé très connu, Lambert Daneau, que son rigorisme à la manière de Genève avait rendu suspect au Magistrat. On fut heureux de le voir partir pour Gand, où il enseigna à l'Université calviniste, de 1582 à 1583.

Daneau avait été précédé à Leyde par un de ses compatriotes bien plus illustre que lui, l'émule de Cujas dans l'interprétation du droit romain, Hugues Doneau, né le 23 décembre 1527 à Chalon-sur-Saône et dont le séjour aux Pays-Bas fut d'assez longue durée (1579-1587). Il introduisit là-bas le *mos gallicus,* réagissant, comme il l'avait fait à Bourges et à Heidelberg, contre l'étude des glossateurs et postglossateurs, des gloses et gloses de gloses, pour y substituer l'étude des textes mêmes, ce qui sera toujours, en toute matière, la bonne méthode française. Chassé par les curateurs ou administrateurs, pour avoir pris le parti du gouverneur anglais Leicester contre le Prince de Hohenlohe, il fut accueilli par l'Université d'Altorf et y mourut le 4 mai 1591. L'Artésien Saravia

(1) Je les citerai d'après les *Bronnen,* t. I, p. 4, nº 1, avec l'espoir que mes lectrices, au moins, ne comprendront pas: « of hij hem jegens zijn waerdinne zeer schoffierlick ende als een fielt draecht en haer zijn achterste schandelick vertoont, daarbij vougende eenige zeer oneerlicke woorde...; of hij hem dagelicks begeeft met schuytboeven ende zulc gespuys ende volc te drincken ende ooc hem zelfs mette zelve zoo droncken ende vol had gezopen, dat hy, met verlof gezeyt, most braecken. » Ainsi est formulée la plainte des Etats.

subit bientôt le même ostracisme, mais cela n'empêcha pas les curateurs de recourir à Luc Trelcat, né à Erin près d'Arras, pour lui succéder, ni d'appeler à eux le célèbre Franciscus Junius ou François du Jon (de Bourges), lequel leur resta fidèle jusqu'à sa mort, survenue le 23 octobre 1602. Pourtant ces petites réputations pâlissent devant celles de notre Scaliger, un des plus grands philologues de tous les temps.

Rien de plus curieux que la façon dont le collège des Bourgmestre et Curateurs réussit à se l'attacher. On n'hésita pas à lui envoyer tout exprès, en janvier 1592, une sorte d'ambassadeur universitaire, le Professeur Tuning, qui fit, en pleines guerres de religion et en échappant difficilement aux balles des Ligueurs et à celles des brigands, le voyage de Leyde à Preuilly lez-Tours, pour convaincre le savant de venir chercher aux bords du Bas-Rhin un port de refuge contre la tempête. En même temps, c'est un quadruple assaut épistolaire de Maurice à Henri IV, de Louise de Coligny, veuve française du Taciturne, des États et de notre ministre aux Pays-Bas, Paul Choart, seigneur de Buzenval. La lettre de ce dernier, datée du 2 janvier 1593, est bien remarquable :

« *Or ces pays,* dit-il, *ayants ce bonheur par-dessus les aultres que la guerre, qui les aultres faict faner, les faict florir,* a cherché avec beaucoup de soing depuis quelques années... de se faire valoir par les lettres et n'ont rien espargné pour appeller en leur Université de Leyden les plus doctes hommes desquelz ilz se sont peü adviser. Ilz ont perdu (plutost luy mesme s'est esgaré), despuis quelque temps, Lipsius [Juste Lipse]. Ilz ont recouvert Franciscus Junius, grand personnaige en toute sorte de lettres et principalement en théologie. Mais quelques richesses qu'ils ayent, ils s'estiment pauvres, s'ils n'ont Monsieur Scaliger. Ils disent n'avoir rien de si précieux qu'ilz ne changeassent volontiers à un tel acquest... » et,

plus loin, il ajoute : « Si je cognois le goust de ces pays, il me semble que vous estes viande [nourriture] propre à leur appétit, *car il est assez différent de celuy des Allemans en matiere de Lettres et doctrine.* »

Au reste, la proposition est magnifique : 2,000 florins de traitement, somme énorme à l'époque, pour ne rien faire... qu'illustrer l'Université de sa présence. Aucune obligation de faire des cours, si ce n'est, en son privé et à son gré, à quelques disciples de choix. Magnifique hommage rendu au génie et à la science « inutile » par une république de marchands.

Le savant s'étant décidé à accepter ces flatteuses propositions se résolut au difficile voyage par mer, amené par un vaisseau de guerre et objet, sur tout le trajet en Hollande, de réceptions et d'ovations triomphales, dont les archives nous ont laissé des traces et dont la dépense parut un peu amère aux curateurs. Ceux-ci toutefois surent faire les sacrifices nécessaires pour conserver leur grand homme, dont la gloire illustra jusqu'à nos jours leur Université, y attirant les meilleurs philologues d'Europe et, en particulier, les étudiants de chez nous dont le nombre s'éleva brusquement d'un ou deux à une quarantaine, la plupart, de l'Ouest.

Scaliger après avoir poursuivi, dans le calme, ses travaux d'édition de textes anciens et de chronologie, sentit venir sa fin. Son disciple gantois Heinsius, l'assista à ses derniers moments : « Daniel, mon fils, lui dit-il, voici la fin. Je puis à peine endurer ce que je souffre. Mon corps est épuisé par la maladie et l'habitude du lit, mais mon esprit conserve toute sa force. Si mes ennemis me voyaient, ils attribueraient mes souffrances à la vengeance divine. Tu sais ce qu'ils ont déjà publié sur moi : tu peux être mon témoin. Poursuis comme tu as commencé et fais cela afin de défendre religieusement la mémoire de celui qui t'aime tant. Mais Dieu aussi t'aime sans doute. » Puis, humilité suprême de cet orgueilleux :

« Fuis la présomption et l'orgueil. Garde-toi autant que possible de l'ambition *et surtout garde-toi de rien faire par calcul contre le vœu de ta conscience.* » Telle avait déjà été la leçon de notre Rabelais : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». « Tout ce qui est en toi est en Dieu, poursuivit-il ; τέκνον φίλε, οἰχόμεθα. Cher fils, nous nous en allons. Ton Scaliger a vécu pour toi. » Et il expira, le 21 janvier 1609, dans sa soixante-neuvième année. J'ai retrouvé sa tombe, sous des gravats et des matériaux de reconstruction, à l'église Saint-Pierre de Leyde. La pierre a été coupée par des vandales pour entrer dans je ne sais quel groupement de dalles nobiliaires, mais on peut en restituer l'inscription latine : « Joseph Juste Scaliger, fils de Jules César ; en ce lieu j'attends la Résurrection. Cette terre a été achetée à l'Église ; il n'est permis à personne d'y ensevelir un autre cadavre. » Ce sépulcre, personne n'y va prier et beaucoup de professeurs même de l'Université ignorent que ce géant est enterré là, mais son souvenir a survécu sous une forme singulière, dans un petit village aux portes de Harlem, à Bennebroek. Une enseigne de cabaret y représente un personnage affublé du costume légendaire du savant du XVIe siècle et portant une longue échelle. En dessous, on lit cette inscription : « De geleerde man », c'est-à-dire à la fois « homme à l'échelle » et « homme savant ». Un érudit hollandais donna un jour en un banquet la traduction latine de ce rébus flamand : « Scaliger », et je puis prouver en effet, par un document d'archives du 27 septembre 1593, que le savant passa par là.

Une autre fois, dans des circonstances plus graves, le troisième centenaire de la fondation de l'Université de Leyde, le souvenir de l'aïeul de tous les philologues contemporains fut évoqué, en ces termes, devant Gaston Paris, Perrot et Renan, par Cobet : « Quand on n'y prend pas garde et bien garde, dit-il, ce grand savoir, cette vaste érudition étouffent tout doucement le bon goût

d'abord et le bon sens ensuite. Aussi, Messieurs, pour en finir une bonne fois, nous autres Hollandais, qui avons conservé religieusement les saintes traditions de nos pères et qui, par conséquent, n'avons pas peur de ces vieux portraits qui nous regardent fixement dans la salle du Sénat, tant que nous tiendrons à conserver aussi, dans notre érudition nationale, solide et massive comme toujours, le bon goût et le bon sens, c'est vous, Messieurs les Français, qui serez toujours nos maîtres. »

Non loin de Scaliger, dans la même église Saint-Pierre est enterré, au fond de l'abside, le botaniste Clusius ou de l'Escluse d'Arras. Leurs vies furent parallèles : appelés en même temps à Leyde en 1593, ils s'y éteignirent en même temps, en 1609, à un âge avancé. Ce que la découverte d'un manuscrit était pour l'un, celle d'une plante l'était pour l'autre. Pas plus que Scaliger, de l'Escluse n'avait l'obligation d'enseigner. *Praefectus horti* ou directeur du Jardin des Plantes, il n'avait qu'à s'y rendre l'été, quand il faisait beau, l'après-midi, au moment du coucher du soleil, pour expliquer aux visiteurs les noms des herbes et leurs vertus médicinales. Il appelait les tubercules « ses délices », et parmi eux, figurait la pomme de terre qu'il fut un des premiers à connaître. C'était un doux vieillard infirme et la science lui doit autant qu'à son prédécesseur malinois Dodonée ou à son contemporain lillois de Lobel.

Après 1610, l'influence française à Leyde subit une éclipse jusqu'à 1620 et c'est pourtant au milieu de cette courte période que se place, en 1615, le séjour de Balzac et de Théophile, l'un futur fondateur de la prose classique, l'autre lyrique et « libertin » (1), partisan attardé de Ronsard. Ah ! les belles discussions littéraires qui réveillèrent alors le somnolent Rapenburg aux eaux vertes plaquées de mousses rouges ou bien l'estaminet de

(1) Au sens de libre-penseur, quoique l'autre, ici, ne soit pas exclu.

la Huize Lochorst. La correspondance des deux écrivains en a répété les échos, mais elle mentionne aussi un incident assez mystérieux, une faute grave de Balzac à l'égard de son hôtesse, vol ou viol, on ne sait trop, suivi d'une intervention de Théophile, à qui son ami ne pardonna jamais ce bienfait.

Heureusement, le séjour des deux jeunes gens à Leyde, Balzac avait 20 ans et Théophile 25, nous a laissé des traces plus avouables : d'abord une ode de celui-ci adressée à Maurice de Nassau et dont j'extrais ces vers, qui se rapportent à la lutte des Pays-Bas, en révolte contre la tyrannie espagnole :

L'Espaigne, mère de l'orgueil,
Ne préparoit vostre cercueil
Que de la corde et de la roue
Et venoit avec des vaisseaux
Qui portoit peintes sur la proue
Des potences et des bourreaux.

. . . .

Les vostres que mordit sa rage
Mourant, disoient en leur courage :
O nos terres ! ô nos citez !
Si vous n'estes plus asservies,
Ayant gaigné vos libertez,
Nous voulons bien perdre nos vies !
O vous que le destin d'honneur
Retira pour nostre bonheur,
Belles ames, soyez apprises
Que l'horreur de vos corps destruicts
N'a point rompu nos entreprises
Et que nous recueillons les fruicts
Des peines que vous avez prises...

. . . .

La liberté n'est pas mortelle !

Ainsi les Français de Hollande entonnaient ce péan de la liberté, qui devait se prolonger d'échos en échos jusqu'à la Révolution française. Le jeune Balzac l'harmonise à son tour, mais selon le mode qui lui est le plus familier, c'est-à-dire suivant le rythme de la prose et il nous donne

ce magnifique devoir d'élève que je publie pour la première fois depuis 1665 et qui est intitulé *Discours politique sur l'Estat des Provinces-Unies*. On y lit des phrases comme celles-ci : « *Un peuple est libre pourveü qu'il ne veuille plus servir*. Après avoir combattu longtemps pour la vie, il combat enfin pour la victoire... Les Provinces du Pays-Bas qui ont eschappé des mains du Roy d'Espagne pour les avoir voulu trop serrer, doivent leur liberté à l'extrémité de leur servitude, jouissent de la paix pour avoir esté contraintes à la guerre, font une belle leçon à tous les Souverains de ce qu'ils doivent envers leurs peuples et donnent un exemple mémorable à tous les peuples de ce qu'ils peuvent contre leurs Souverains... Il les a obligez à recourir au *droit de nature* par l'acquisition de leur liberté... Il leur donna ce qu'il ne pouvoit pas oster et fut contraint, traitant avec eux, de baptizer leur gouvernement du nom de *République souveraine*. »

« Si l'on demande les titres de cette souveraineté, ils sont inscrits en lettres rouges, ils ont été signez de la propre main de leurs parties. Si on doute de la durée de cette République, elle est éternelle, puisqu'elle a Dieu pour fondateur et la Religion pour fondement. » Et l'apprenti juriste termine ainsi : « Concluons hardiment que cette liberté, qui se rencontre si souvent en ce discours, ne finira point qu'à la fin de la République et que *ce peuple ne sera plus ou sera toujours libre*. »

1620 marque un renouveau de l'influence française à Leyde par la nomination d'un excellent théologien protestant, le Poitevin André Rivet, qui y professa de 1620 à 1632, date à laquelle il devint précepteur du jeune stathouder Guillaume II, fils de Frédéric-Henri. A la suite de Rivet, les étudiants de l'Ouest et de la Normandie se précipitèrent en foule et, en 1622, ils furent près d'une centaine.

Les curateurs avaient laissé vacante la chaire sans ensei-

gnement de Scaliger, jusqu'à ce qu'il se trouvât un philologue assez illustre pour l'occuper dans les mêmes conditions. Ceci se réalisa, précisément au moment du départ de Rivet, et ce fut encore à un Français qu'on pensa : le Bourguignon Claude Saumaise. Sans doute il n'avait pas le génie et l'envergure de son prédécesseur, mais il n'est pas la « parodie grotesque du triumvir » comme l'a qualifié à tort M. Ch. V. Langlois (1). Immense aussi était son érudition, mais ce qu'on peut dire à sa charge, c'est qu'elle l'enivrait au point qu'il se crut capable, comme Scaliger d'ailleurs, de traiter grâce à elle « de omni re scibili... et quibusdam aliis », à savoir des perruques, de la milice, des épidémies, etc.

Sa vanité et celle de sa femme qui s'irritait de se voir appeler Mademoiselle, « Juffrouw », par ses collègues en jupon, la fureur de Heinsius dépossédé d'une place, dont il se jugeait seul digne, ne rendit pas son long séjour à Leyde toujours agréable.

Un jour qu'il se promenait avec son rival, celui-ci lui dit : « Si l'on mettait dans un des plateaux d'une balance les travaux de tous les érudits d'Europe et dans le deuxième les nôtres, ils s'équilibreraient. » « On pourrait encore, aux leurs, ajouter les vôtres », observa Saumaise. Les *Mémoires de Hollande,* œuvre d'un officier au service des États, nommé du Buisson, lui attribuent aussi un mot plus cruel et bien ingrat pour ses hôtes : « C'est un pays où les quatre éléments ne valent rien et où le démon de l'or, couronné de tabac, est assis sur un trône de fromage ! » « Car, dit lourdement le commentateur, dans cette province d'ailleurs si célèbre, la terre ne porte point de fruits, l'eau n'est pas bonne à boire, l'air est ordinairement épais comme de la fumée et le feu y sent si mauvais par la matière qui sert à l'entretenir [la tourbe], qu'on est con-

(1) Un étudiant de l'Université de Bruxelles, M. Jean Baugniet, prépare en ce moment une thèse sur Saumaise, où celui-ci sera mis en pleine valeur.

traint de le cacher pour s'en servir (1). Avec cela, le fromage, qui est la principale nourriture des Hollandais, se peut aussi bien nommer leur soutien, et enfin l'or, dont l'autorité est partout si grande, règne ou du moins régnait alors chez eux avec une telle abondance qu'il semblait que tout le Pérou y eût été transporté. »

Malgré ces multiples inconvénients, Saumaise continua à jouir de son traitement jusqu'en 1650, date à laquelle Christine de Suède, la Sémiramis du Nord, l'attira à sa cour, mais le climat de Stockholm ne lui fut pas plus favorable qu'au pauvre Descartes. Rentré en 1651 auprès de l'*Alma Mater,* il la quitta momentanément pour faire une cure à Spa, mais il n'en devait point revenir : il y mourut le 3 septembre 1653.

Avec lui se termine le règne de la philologie française à l'Université de Leyde, mais il ne tint pas aux curateurs qu'il ne fût continué par Tanaquil Faber, alias Tanneguy-Lefèvre, père de Mme Dacier.

La vie de Descartes, objet de notre Livre III, a ceci de particulier qu'elle synthétise les deux aspects, militaire et universitaire, de notre influence aux Pays-Bas, examinés dans les deux premiers livres. En effet, le philosophe sera d'abord soldat de Maurice à Bréda, en 1618, puis, dix ans plus tard, étudiant aux Universités de Franeker et de Leyde.

René Descartes naquit le 31 mars 1596 en Touraine, à La Haye : nom prédestiné, dirait-on. Après avoir fait au collège des Jésuites de La Flèche, de 1604 à 1614 environ, des études dont le début du *Discours de la Méthode* nous donne le plan, il conquit à Poitiers, le 10 novembre 1616, sa licence en droit. Les biographies qu'on lit d'habitude et qui sont en général un tissu d'erreurs, le

(1) En France il n'y avait que des feux ouverts. Cf. dans Montaigne, *Essais,* III, 13, la comparaison du « poële » et du « foyer ».

font partir pour les Pays-Bas en 1617, mais nous n'en avons aucune preuve.

On a, dès le XVIIe siècle, conté l'anecdote du problème affiché en flamand dans les rues de Bréda et que le jeune Sr Du Perron aurait demandé à un voisin de lui traduire, après quoi il lui en aurait promis, à sa grande stupeur, la solution, qu'il lui livra le lendemain. Qu'y a-t-il de vrai dans cette légende? Quelque chose, puisque l'exact et précieux Journal latin du physicien Isaac Beeckman, découvert à Middelbourg, en 1905, par C. de Waard, note, en automne 1618:

Descartes n'est pas arrivé à prouver qu'il n'y a pas d'angles: Hier, qui était le 10 novembre, à Bréda, un Français du Poitou (1) s'efforçait de prouver qu'en réalité, il n'existe point d'angle et cela, par le raisonnement que voici...

Il semble donc bien que ce soit autour d'un problème et d'un problème assez paradoxal qu'ait eu lieu la rencontre des deux futurs amis, rencontre décisive, puisque Beeckman, plus âgé, semble avoir joué le rôle d' « animateur », d'accoucheur d'esprits comme disait Socrate: « desidiosum excitasti »; je m'endormais et vous m'avez réveillé, lui écrit le « cadet », dans une des précieuses lettres de jeunesse, les plus anciennes connues, et que le *Journal* nous a seul conservées.

« En ce qui me touche, lui dit encore Descartes, je reste oisif selon mon habitude, j'ai à peine écrit le titre des livres que je me propose de rédiger à votre instigation. Pourtant, ne me croyez pas oisif au point de gaspiller mon temps sans aucun profit; au contraire, je l'emploie assez utilement, mais en des matières que votre esprit, livré à de plus hautes préoccupations, considérera avec dédain du haut de l'empyrée de la science: à savoir la Peinture,

(1) La Haye qui s'appelle aujourd'hui La Haye-Descartes est en Touraine à la limite du Poitou, mais sa famille était originaire de cette dernière province.

l'Architecture militaire et surtout le hollandais. Vous verrez bientôt ce que j'ai fait de progrès dans votre langue. » Ses maîtres en architecture militaire doivent être le Belge Simon Stévin et les Français Alleaume et David d'Orléans, puisque j'ai trouvé au Rijksarchief dans le Budget de 1618 les mentions que voici :

Meester Symon Stevin, Ingenieur	50 £
Jacques Alleaume	100 £
David van Orliens, Ingenieur	25 £

Mais bientôt, sous l'influence de Beeckman, qui s'efforce, lui aussi, d'appliquer les mathématiques à la physique, la jeune intelligence s'éveille à de plus hautes préoccupations. « En vérité, lui mande-t-il le 26 mars 1619, ...ce que je veux fournir, ce n'est pas un *Ars brevis* de Lulle, mais une *science presque nouvelle*... » et plus loin, il ajoute : « C'est une œuvre infinie, il est vrai, qui ne saurait être d'un seul, et d'une ambition incroyable, mais *j'ai aperçu je ne sais quelle lumière à travers le chaos de cette mienne science, avec l'aide de laquelle je pense pouvoir dissiper les plus épaisses ténèbres.* » Ces accents, rares chez le philosophe, préludent à l'enthousiasme sacré qui l'agite dans la nuit du « poêle ». Celle-ci, quoi qu'on en pense souvent, ne se place pas en Hollande, mais aux environs d'Ulm, où l'armée de Maximilien de Bavière prend ses quartiers d'hiver. Le « gentilhomme » est allé aux Pays-Bas chercher le combat et ses expériences ; ne les trouvant pas, il les poursuit en Allemagne, passant des troupes protestantes de Maurice aux troupes catholiques de Maximilien, au début de la guerre de Trente ans.

« Le 10 novembre 1619, nous révèle-t-il lui-même dans ses *Olympica,* lorsque... je découvris les principes d'une science merveilleuse. »

Cette phrase a toujours fait rêver les historiens et les philosophes, mais les derniers eux-mêmes n'ont pas

remarqué (1) que ce songe et cette révélation se placent à l'anniversaire de la rencontre avec Beeckman. Ce ne peut être un hasard, car un an après, Descartes note encore, de nouveau dans les *Olympica:*

« Le 10 novembre 1620, j'ai commencé à concevoir le principe d'une invention admirable. »

Qu'est-ce à dire, si ce n'est qu'il y a là les traces d'une triple révélation intérieure, dont la progression se résumerait ainsi : rencontre de l'annonciateur ; révélation de l'unité de la science, fondée sur l'évidence mathématique ; découverte de la Méthode. Sommes-nous admis à attribuer au plus positif de nos philosophes des visions qui tiennent plutôt d'une sainte Thérèse ? Oui, parce que le savant génial connaît de ces illuminations soudaines qu'amène un lent travail souterrain et que suivent parfois dix ans de vérifications expérimentales ; parce que nous avons vu dans les lettres à Beeckman la préparation de l'explosion grandiose du 10 novembre 1619 et qu'enfin Descartes, à ce moment, fréquente les mystérieux et mystiques Frères de la Rose-Croix et, en particulier, le mathématicien d'Ulm, Faulhaber. Il n'est pas impossible même que les trois dates, nommées ci-dessus, ne correspondent aux trois stades d'une initiation, mais ceci est trop hypothétique pour nous arrêter plus longtemps.

Lassé de la guerre et sentant qu'elle n'était pas sa voie, Descartes rentre en France, en 1621, fait un voyage en Italie de 1623 à 1625, revient à Paris et y reste jusqu'en 1628. En l'automne de cette année, c'est de nouveau le Journal de Beeckman qui va nous révéler son retour en Hollande, pays qu'il ne quittera plus qu'en 1649, pour aller mourir en Suède. Voici la traduction de

(1) Pas même M. Maritain, dans son intéressant article de la *Revue Universelle* (1er décembre 1920) : *Le Songe de Descartes,* ni M. Ch. Adam dans la *Biographie* qui forme le tome XII (1916) de la monumentale édition Adam et Tannery. (Paris, Cerf, in-4°.)

la notice de Beeckman, devenu recteur du gymnase, ou proviseur du lycée, de Dordrecht.

HISTOIRE DE DESCARTES ET DE SES RELATIONS AVEC MOI.

Le S[r] René des Cartes du Peron, qui, en 1618, à Bréda en Brabant, avait écrit pour moi le traité de la Musique..., est venu à Dordrecht pour me rendre visite, le *8 octobre 1628...*

Les pages suivantes se rapportant à l'hiver 1628-1629 sont pleines d'entretiens sur la physique mathématique, les lois de la réfraction, la réforme de l'algèbre par Descartes.

Le 26 avril 1629, celui-ci se fait inscrire comme étudiant à la petite Université de Franeker en Frise, sous le nom de :

RENATUS DES CARTES GALLUS, PHILOSOPHUS

Il habite le château des Sjaerdema, entouré de fossés, et invite le lunetier Ferrier « son amy et son ouvrier » à l'y rejoindre, lui demandant d'apporter un petit lit de camp « car les lits d'icy sont fort incommodes et il n'y a point de matelas ». Comme il ne vient pas, Descartes se rend à Amsterdam et cherche à y attirer Guez de Balzac dans une lettre, écrite au printemps 1631, fort connue, mais bien intéressante :

« En cette grande ville où je suis, n'y ayant aucun homme, excepté moy, qui n'exerce la marchandise, chacun y est tellement attentif à son profit, que j'y pourrois demeurer toute ma vie, sans estre jamais vu de personne. »

Le soucy d'amasser fit tout seul vostre étude,

dira d'Hénault dans son sonnet sur les Hollandais.

« Je me vais promener tous les jours parmy la confusion d'un grand peuple, continue Descartes, avec autant de liberté et de repos que vous sçauriez faire dans vos allées

et je n'y considère pas autrement les hommes que j'y voy que je ferois les arbres qui se rencontrent en vos forests ou les animaux qui y paissent. »

Cela n'est guère poli pour ses hôtes, mais lui qui n'a pas l'œil lumineux d'un Rembrandt, comment s'intéresserait-il aux gros « staalmeesters », aux maîtres de l'étalon du drap, bouffis de graisse et de contentement d'eux-mêmes, sous leur houppelande noire? Toutefois il rend hommage à la tranquillité que leur régime politique lui assure et il ajoute : « *Quel autre pays où l'on puisse jouyr d'une liberté si entière ?* » A ce moment le philosophe habite chez un marchand de drap, *Kalverstraat ;* c'est là que le visita souvent un médecin amsterdamois, nommé plus tard professeur à l'Université de Louvain et qui s'appelait Plemp ou Plempius :

« Ignoré de tous, dit-il, Descartes se cachait dans la maison d'un marchand de drap, située dans la rue qui tire son nom des veaux. Je l'y ai vu bien souvent et ai toujours trouvé un homme qui ne lisait pas de livres et n'en possédait point, voué à ses méditations solitaires et les confiant au papier, quelquefois disséquant des animaux, ainsi qu'Hippocrate trouva Démocrite près d'Abdère. »

Quelques années plus tard, avec une interruption de mai 1632 à fin novembre 1633, époque à laquelle il suivit à Deventer son disciple Henri Regnier, né à Huy et plus connu sous le nom de Reneri (1) ; nous le retrouvons à Amsterdam « logé chés Mr Thomas Sergeant, in den Westerkerckstrat ». Cette maison, j'ai pu l'identifier, avec la collaboration de l'archiviste Breen ; elle porte le n° 6 du Westermarkt et une plaque que nous y avons fait apposer, le 16 octobre dernier, la désigne à jamais à l'attention de la postérité.

Maison d'autant plus intéressante qu'il s'y rattache un

(1) Il avait été nommé professeur de philosophie à l' « Illustre School » récemment fondée à Deventer.

souvenir intime et singulier : la rencontre avec Hélène. Coin de roman dans une vie grave tout entière vouée à la méditation, revanche du cœur sur l'esprit, qui satisfait notre humanité en abaissant le géant de la pensée jusqu'à notre faiblesse quotidienne. Qui était-elle ? une simple servante, laquelle faisait sans doute le ménage du philosophe, quand il habitait chez le « fransche schoolmeester » (1) Thomas Sergeant. Nous n'avons aucun détail sur elle et une seule lettre de Descartes mentionne son prénom : Hélène ; mais ce que nous savons, c'est qu'elle lui donna une fille qu'il appela Francine. On a retrouvé dans les registres des baptêmes de l'Église protestante de Deventer, à la date du 28 juillet (2) ou 7 août (nouveau style) 1635, la mention qui la concerne :

Vader	Moeder	Kint
REYNER JOCHEMS	HELENA JANS	FRANSINTGE

Reyner Jochems, c'est René, fils de Joachim, nom du père de Descartes, et il ne peut y avoir aucun doute sur l'identification de la petite, dont parle, de son côté, le vieux biographe l'abbé Baillet. Mais si la date de baptême donnée par lui et celle du registre des Archives coïncident, il ignore ou affecte d'ignorer qu'il s'agit d'un baptême à l'église protestante et ce fait, trop peu connu, montre la largeur d'esprit et la tolérance du philosophe.

Sa petite Francine, il l'aima tendrement, mais elle ne lui survécut point, elle mourut à Amersfoort de la « fièvre pourpre », à l'âge de cinq ans. Il la pleura, puis se résigna, comme il semble qu'on l'ait fait alors plus facilement

(1) Ne traduisez pas « maître d'école français », mais « maître d'école française ». N'existaient en Hollande à cette époque que l'école latine et l'école française, correspondant aux « humanités modernes » ; il n'y avait pas d'école néerlandaise. Voyez sur ce sujet l'excellent livre de M. Riemens, *Esquisse historique de l'enseignement français aux Pays-Bas.* (Leyde, Sijthoff, 1919, in-8°.)

(2) Certaines provinces protestantes n'avaient pas voulu, par antipapisme, accepter la réforme grégorienne.

qu'aujourd'hui, à la perte d'un enfant. Quant à Hélène, on ne sait ce qu'elle devint. Elle rentra dans le néant, la servante inconnue, qui avait été, un jour, la tentation du philosophe.

Le moment approche où va paraître le *Discours de la Méthode,* charte de la raison humaine. Il semble l'avoir composé dans la petite maison du Maliebaan, tout près de Reneri, nommé professeur à la nouvelle Université d'Utrecht qui a l'honneur d'être la première où fut expliqué, dès son apparition, le *Discours de la Méthode.* Je publie pour la première fois (1) le contrat d'édition de cette œuvre fameuse, rédigé en français par le notaire de Leyde, Laurent Vergeyl, et signé le 2 décembre 1636 par René Des Cartes et son éditeur Jean Maire, de Valenciennes. Celui-ci récompensa généreusement le philosophe en lui octroyant ce qu'il demandait: 200 exemplaires d'auteur. Voilà ce que fut payé un des plus purs chefs-d'œuvre de l'esprit humain, de la langue et du génie français. Qu'il ait été publié en Hollande témoigne de l'importance de ce pays dans le développement de notre pensée indépendante.

Le reste de la vie de Descartes là-bas n'est qu'une longue lutte pour soutenir dans les Universités néerlandaises ses disciples qui, Regius à Utrecht, Heereboord à Leyde, Tobie d'André à Groningue, mènent la lutte pour les idées cartésiennes. En face d'eux se dresse la farouche orthodoxie d'un Voetius, d'un Revius, d'un Schoockius, fidèles à Aristote jusqu'à en porter la livrée. C'est en vain qu'à Utrecht le pasteur Voet obtient un jugement du Magistrat contre Descartes, celui-ci en arrache un autre à l'Université de Groningue qui condamne à la fois Voet et Schoock. Mais les disciples n'en sont pas moins ardents. Jugez-en par cette prosopopée latine lancée du haut de

(1) *Ecrivains français en Hollande,* pp. 502-503, pl. XLI et XLII. Voir le fac-similé ci-joint.

sa chaire de Leyde par Heereboord, le 17 janvier 1647, à Descartes absent : « Il faut renoncer à toutes ces idoles de notre esprit, il faut en arracher ces opinions préconçues, ces préjugés, et apporter à l'étude de la Philosophie une âme vierge, comme celle du nouveau-né. Telle a été la voie suivie par les plus illustres esprits de tous les siècles..., comme elle est, de nos jours, la route de cet incomparable génie, maître unique de la vérité surgissant des ténèbres et de la servitude, René Descartes. Si nous avons appris à refuser notre assentiment aux affirmations douteuses et à libérer notre esprit de tous préjugés, c'est grâce à ce demi-dieu par qui, enfin, cette inestimable liberté de l'esprit et du jugement nous a été rendue et restituée... Salut, ô le plus grand des philosophes, gardien, sauveur et vengeur de la Vérité, de la Philosophie, de la Liberté de pensée. »

Ainsi Descartes, en échange de l'indépendance du corps, apportait à ses hôtes la liberté de l'esprit et, du fond de son « ermitage d'Egmond », en Nord-Hollande, il se réjouissait de voir la lumière nouvelle percer les ténèbres, malgré les efforts des « chats-huans », comme il appelait ses adversaires.

Sur son existence quotidienne à Egmond (1), lieu où il séjourna dans les sept dernières années de sa vie, de 1643 à 1649, nous avons quelques détails qu'on peut tirer de diverses lettres. Le professeur d'Utrecht, Henri Bornius, écrit en latin à Gassend (2), le 26 juin 1645 : « Descartes s'est maintenant installé près d'Alcmar ; de nuit, de jour, sans relâche, interrogeant la Nature, il s'attache à rendre compte du caractère des animaux et des végétaux. Il se promet d'expliquer par ses *Principes* tout ce qu'il a observé dans son Monde, de telle sorte que tout le batail-

(1) D'abord, de 1643 à 1644, à Egmond aan den Hoef, puis, de 1645 à 1649, à Egmond-binnen.

(2) C'est le vrai nom du philosophe français Gassendi, le maître de Molière et de Cyrano de Bergerac. On prononçait : « Gassan. »

lon des philosophes aperçoive dans quelles ténèbres Aristote (1) et sa séquelle ont plongé la nature des choses ».

Que n'eut-il la sagesse de rester à « cultiver son jardin », d'Egmond, en compagnie de Maçon, son valet, et de *Monsieur Grat,* son chien, qui leur aboie aux chausses. Celui d'entre nos grands hommes du XVII[e] siècle qui était demeuré le plus indifférent aux sollicitations du Louvre ou du Palais Mazarin, ne sut pas résister à l'attraction d'une reine qu'il espérait conquérir à sa philosophie, comme il y avait converti déjà la très chère amie de son esprit, la Princesse Palatine Elisabeth (2). Il quitta donc Amsterdam le 1[er] septembre 1649. Christine l'accueillit avec faveur, mais préférait le jeune Isaac Vossius, qu'elle embrassait pour l'amour du grec qu'il lui enseignait et doit il savait autant qu'homme de Hollande. Elle était de petite taille, mal habillée, coiffée avec le peigne seul et un bout de ruban, dans un tel mépris de sa propre personne qu' « il ne restoit presque aucune apparence de son sexe, dit notre ambassadeur Chanut, ami de Descartes, lorsqu'elle estoit couverte d'une hongreline avec un petit collet comme les hommes ». Elle n'a que faire des « deshabillés parfumez » que lui envoie Mazarin et « elle faisoit apprendre à chanter à ses demoiselles suédoises les plus dissolues chansons qui se chantassent en France et, quand elle estoit en ses humeurs gaies, elle disoit à M. de la Tuillerie : « M. l'ambassadeur, je vous veux

(1) D'Aristote s'inspirait la philosophie scolastique que Descartes prétendait combattre, mais dont il reste chez lui, cependant, bien des traces, comme mon collègue M. Gilson l'a démontré dans ses thèses : *La liberté chez Descartes et la Théologie,* Paris, Alcan, 1913, in-8°, et *L'Index scolastico-cartésien, ibid.,* 1913, in-8°. Cf. aussi L. Blanchet, Les antécédents historiques du « *Je pense, donc je suis* ». Paris, Alcan, 1920, in-8°.

(2) J'ai longuement parlé de leurs rapports dans des chapitres intitulés : *Un amour intellectuel.*

faire entendre la musique de mes filles » et, le menant dans son cabinet, elle faisoit chanter ces chansons-là par ses filles, lesquelles, n'entendant pas le françois, les chantoient d'aussy bone foy que si c'eust esté quelques chansons bien sérieuses. »

Elle demanda au philosophe, qui s'y prêta de bonne grâce, de lui composer un ballet, dont M. Thibaudet vient de retrouver et de publier le texte (1). Ce qui est plus grave, c'est qu'elle n'avait d'égards ni pour son âge, ni pour sa santé : « Le 3 février 1650, à 4 heures du matin, raconte en hollandais le domestique Schluter, comme M. Descartes se préparait à se rendre, ainsi que tous les matins à la même heure, dans la bibliothèque de la Reine, même par les plus grands froids (or, depuis longtemps, disaient les Suédois, il n'y en avait pas eu d'aussi rigoureux, ce qui doit avoir été cause de sa mort), il fut pris d'un violent accès de fièvre. » La Reine lui envoie son médecin allemand qui prescrit une saignée. « Monsieur, épargnez le sang françois ! », répondit-il. « Toutefois il se laissa faire par trois fois, raconte Schluter, mais la saignée ne donne que du sang déjà corrompu et tout jaune et cela ne servit à rien. Il est mort hier [11 février 1650], entre 3 et 4 heures. »

Voilà le récit de ce simple. Que Descartes ait communié c'est certain ; qu'il ait prononcé pour ses amis « des discours fermes et pieux... dignes d'un homme non seulement philosophe, mais religieux », comme l'écrit Chanut, c'est possible, mais non assuré. Un philosophe n'a-t-il pas le droit de mourir comme un autre, troublé, râlant, dans les affres d'une agonie, suivie d'un brusque apaisement où il ne reste plus rien, du moins sur cette terre, de cette lucide conscience dont l'Univers même s'illumina ? Pensée que développa, en vers français, sous l'impression

(1) Dans la *Revue de Genève,* d'août 1920, en collaboration avec G. Nordström.

même de l'événement, en mars 1650, un adolescent de 20 ans :

Epitaphe de Des Cartes par Chr. Huygens :

Sous le climat glacé de ces terres chagrines,
Où l'hiver est suivi de l'arrière-saison,
Te voici sur le lieu que couvrent les ruines
D'un fameux bastiment qu'habita la Raison.

Par la rigueur du sort et de la Parque infâme,
Cy gist Descartes au regret de l'Univers.
Ce qui servoit jadis d'interprète à son âme
Sert de matière aux pleurs et de pâture aux vers.

Cette âme qui toujours, en sagesse féconde,
Faisoit voir aux esprits ce qui se cache aux yeux,
Après avoir produit le modèle du monde,
S'informe désormais du mystère des cieux.

Nature, prends le deuil, viens plaindre la première
Le Grand Descartes et montre ton désespoir;
Quand il perdit le jour, tu perdis la lumière :
Ce n'est qu'à ce flambeau que nous t'avons pu voir.

Ainsi le jeune Hollandais, qui devait devenir le grand physicien Huygens, rendait hommage, en notre langue, au Français René Descartes, qui le disait « de son sang », c'est-à-dire de sa lignée spirituelle. Christian, qui fut un des premiers membres de l'Académie des Sciences de Paris, et y vécut longtemps, est, à la France, ce que Descartes est à la Hollande. Huygens qui était, comme son père Constantin, un bon « Hollando-Français », selon l'expression de Balzac, est enseveli dans l'église Saint-Pierre de Leyde, à quelques pas de notre Scaliger et ceci est encore un symbole. De pareils rapprochements justifient la formule à laquelle de patientes études nous ont fait aboutir : « La Hollande est une nation germanique à forte culture française. »

GUSTAVE COHEN.

Strasbourg, avril 1921.

Les Bacchantes d'Euripide [1]

Traduction nouvelle de Henri Grégoire.

Le piège de Dionysos.

Penthée, du récit du Messager, ne semble avoir retenu que les exploits guerriers des Bacchantes. Il songe à mener contre elles son armée.

PENTHÉE

Donc ce feu se propage: et l'affront des Ménades
Nous couvrira de honte aux regards de l'Hellade!
Assez de temps perdu! Va prendre ton quartier
A la porte d'Electre: et rassemble à la hâte
Les hoplites armés du pesant bouclier,
Les hommes à l'écu de cuir, les cavaliers
Au galop foudroyant, et les archers qui tâtent
La corde palpitante et sonore: et dis-leur
Que nous allons livrer bataille à ces Bacchantes.
Car la mesure est comble, et leur horde insolente
Ne peut nous bafouer ainsi sans déshonneur.

DIONYSOS

Tu ne veux point, Penthée, en croire mes paroles?
Eh bien, écoute encor: ton entreprise est folle,
Car tu combats un Dieu: car des sacrés sommets,
Bromios, sache-le, ne souffrira jamais
Que tu chasses le chœur des Ménades fidèles.

PENTHÉE

Ah! trêve de leçons! N'est-tu point satisfait
D'avoir rompu ta chaîne? En veux-tu de nouvelles?

(1) Voyez le *Flambeau* du 31 mars 1921, 4e année, n° 3, p. 313.

DIONYSOS

Plutôt sacrifier au Dieu, d'un cœur humain,
Que contre l'aiguillon ruer d'un pied rebelle.

PENTHÉE

Je lui sacrifierai des victimes femelles
Aux creux du Cithéron: ce sang-là lui convient.

DIONYSOS

Vous vous enfuirez tous: la scène sera belle:
Des thyrses refoulant des boucliers d'airain!

PENTHÉE

Ah! le retors! jamais nous n'en viendrons à bout.
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, il a réponse à tout.

DIONYSOS

Tu peux tout réparer encor si tu m'écoutes!

PENTHÉE

En servant humblement mes servantes, sans doute?

DIONYSOS

Sans coup férir je veux les mettre en ton pouvoir.

PENTHÉE

Le perfide! En quel piège il veut me faire choir!

DIONYSOS

Comment? C'est ton salut que je cherche, il me semble!

PENTHÉE

Bien comploté, pour délirer toujours ensemble!

DIONYSOS

J'ai promis, je l'avoue, à mon maître divin...

PENTHÉE

Mes armes, serviteurs! Toi, fais silence enfin!

DIONYSOS

Ah! (1)... *Tu voudrais les voir campant dans la forêt?*

PENTHÉE

C'est un bonheur qu'au poids de l'or j'achèterais.

DIONYSOS

Et d'où te vient, dis-moi, ce violent désir?

PENTHÉE

Leur ivresse pourtant me ferait bien souffrir...

DIONYSOS

Et tu souhaites voir ce qui fait ton chagrin?

PENTHÉE

Oui, me glissant sans bruit derrière les sapins...

DIONYSOS

Cache-toi, si tu veux: tu seras découvert.

PENTHÉE

C'est fort bien dit. Me laisser voir serait plus fier.

(1) Cet *Ah!* — les commentateurs du texte grec l'ont remarqué — indique un « tournant » de la pièce. Jusqu'ici Dionysos a voulu sincèrement convertir Penthée. Il voit enfin que son obstination est incurable, et résout de le châtier.

DIONYSOS

Es-tu prêt à marcher ? Je prendrai les devants.

PENTHÉE

Mène-moi sans tarder : je compte les instants.

DIONYSOS

Alors, revêts ton corps d'un long péplos de lin.

PENTHÉE

Suis-je en femme mué d'un changement soudain ?

DIONYSOS

Tout homme découvert là-bas est mis à mort.

PENTHÉE

Je savais ton adresse et la retrouve encor.

DIONYSOS

C'est à Bakkhos mon Dieu que je dois ma science.

PENTHÉE

Comment mener à bien la ruse à quoi tu penses ?

DIONYSOS

Rentre au palais, je vais arranger tes habits.

PENTHÉE

Habits de femme ! Ah, non ! la honte m'envahit.

DIONYSOS

Ne désires-tu plus surprendre les Ménades ?

PENTHÉE

Décris-moi le détail de cette mascarade.

DIONYSOS

La coiffure d'abord: un flot de longs cheveux.

PENTHÉE

Le costume à présent: dis comment tu le veux.

DIONYSOS

Robe tombant aux pieds: sur la tête un bandeau.

PENTHÉE

Est-ce tout? ou faut-il quelque attribut nouveau?

DIONYSOS

La nébride à l'épaule et le thyrse à la main...

PENTHÉE

Jamais je ne mettrai tes habits féminins!

DIONYSOS

Mais alors c'est le sang, la lutte et ses fureurs!

PENTHÉE

C'est vrai; mieux vaut d'abord marcher en éclaireur.

DIONYSOS

Cela vaut mieux pour toi qu'aller chercher la guerre.

PENTHÉE

Comment, sans être vu, traverser Thèbe entière?

DIONYSOS

Par des chemins déserts je saurai te conduire.

PENTHÉE

Tout, plutôt que prêter aux Bacchantes à rire...
Mais je rentre au palais pour y délibérer...

DIONYSOS

Tu es libre; pour moi, je reste à ton service...

PENTHÉE

Ou bien j'irai combattre avec tous mes guerriers,
Ou, suivant tes conseils, j'userai d'artifice.

(Il entre dans le palais.)

DIONYSOS

O femmes, le filet s'abat, et l'homme est pris!
Il trouvera là-haut le châtiment suprême.
A toi d'agir, Bakkhos! Allons, frappe toi-même!
Parais, tu n'es pas loin! Egare son esprit
D'une douce folie; en effet, si son âme
Conserve la raison, il ne peut consentir
A s'affubler ainsi d'une robe de femme.
Et pourtant, je le veux en femme travestir,
Et qu'il traverse Thèbe en butte à la risée,
Jouet de la cité par lui terrorisée.
Je m'en vais apprêter sa robe funéraire.
Qu'il la porte à Pluton, égorgé par sa mère,
Et reconnaisse enfin le fils de Zeus, qui peut
Apparaître si doux aux hommes éphémères,
Mais dont le bras terrible est digne d'un grand Dieu!

(Il entre à son tour dans le palais.)

Troisième Stasimon.

LE CHŒUR (1)

Quand pourrai-je aux nocturnes danses
Du divin Bakkhos m'exciter,
Poser mes pieds blancs en cadence,
Et dans la nuit fraîche agiter
Ma tête, ainsi qu'un cerf gambade
Dans les prés aux vertes douceurs,
Lorsque, déjouant l'embuscade,
Rompant la chaîne des traqueurs,
Il a sauté la barricade
Et franchi les rets bien tressés.
Et le chasseur a beau presser
De ses cris la meute acharnée :
Le cerf, d'une course effrénée,
Pareil au vent qui tourbillonne,
Longe le fleuve et s'abandonne
A la volupté du désert,
A l'ombrage des taillis verts !

Refrain

Qu'est la sagesse ? je demande
S'il est présent des Dieux meilleur,
Bonheur plus haut et joie plus grande
Que dominer d'un bras vainqueur
Le chef d'un ennemi qui ploie.
Oui, vaincre est beau ! vaincre est la joie !

Antistrophe

Elle est lente et pourtant certaine
L'action puissante des Dieux.
Oui, toujours, la démence humaine,

(1) Le chœur, impatient de jouir de la volupté du triomphe, se compare au cerf qui a déjoué les embûches du chasseur ; les refrains célèbrent la joie de la vengeance.

Toujours l'orgueil insoucieux
Des divines prérogatives
Doit rendre compte aux Justiciers.
Leur vengeance, souvent tardive,
Chemine par divers sentiers;
Nul impie à la fin n'esquive
Le piège du chasseur divin.
N'allons donc point, d'un cœur hautain,
Au-dessus de la loi nous mettre :
Il en coûte si peu d'admettre
Le pouvoir des choses sacrées
Qu'un long usage a consacrées,
Et sans se perdre en vains discours,
D'honorer ce qui fut toujours!

Refrain

Qu'est la sagesse? Je demande
S'il est présent des Dieux meilleur,
Bonheur plus haut et joie plus grande
Que dominer d'un bras vainqueur
Le chef d'un ennemi qui ploie.
Oui! vaincre est beau! vaincre est la joie!

Epode

Heureux quiconque à la tempête
Echappe, et regagne le port.
Heureux qui redresse la tête
Après la lutte, après l'effort!
Nos parts de bonheur, de puissance
Sont inégales : mille chances
Eclosent pour l'humanité.
J'en vois qui tiennent leurs promesses
De gloire et de prospérité,
Mais beaucoup sans fruit disparaissent...
Sage qui sait de l'allégresse
De chaque jour se contenter!

Le Travestissement.

Dionysos sort du palais et se retourne pour voir paraître Penthée, privé de sa raison et travesti en femme.

DIONYSOS

Toi qui brûles de voir les choses défendues,
Toi qui poursuis ce qu'on doit fuir, Penthée, oui, toi!
Sors du palais, et viens t'offrir à notre vue
En costume de femme, en Bacchante! Ma foi,
Espion de ta mère et des saintes cohortes,
Pour une fille de Kadmos on te prendrait.

PENTHÉE

Il a les hallucinations, les mouvements incertains, les réflexions d'un homme ivre.

Tiens! je vois deux soleils, à ce qu'il me paraît,
Et je vois Thèbe en double, et deux fois les sept portes!
Et toi qui me conduis, tu m'as l'air d'un taureau.
Ce sont bien, de ton front, deux cornes qui ressortent?
Fus-tu toujours un bœuf? ou bien est-ce nouveau?

DIONYSOS

Le Dieu, naguère hostile, à présent nous escorte
En allié fidèle : et tu vois comme il faut.

PENTHÉE

A qui donc ressemblé-je? est-ce à ma tante Inô?
Ou bien ai-je le port de ma mère Agavé?

DIONYSOS

Vraiment, en te voyant, je les vois elles-mêmes.
Mais quel est ce désordre? une tresse a bougé :
Je l'avais mise, moi, là, sous ton diadème.

PENTHÉE

C'est en me démenant, dans ma bachique ardeur,
Que j'aurai dérangé cette tresse indiscrète.

DIONYSOS

Bon, ceci me regarde; en zélé serviteur
Je vais la rajuster; mais relève la tête.

PENTHÉE

Recoiffe-moi; je suis à présent dans tes mains.

DIONYSOS

Ta ceinture est trop lâche; aussi, depuis la hanche
Ces plis, sur le talon, ne retombent pas bien.

PENTHÉE

Il me paraît aussi, sur ma droite; en revanche,
A gauche, mon péplos tombe comme il convient.

DIONYSOS

M'estimeras-tu point comme un ami très cher,
Si tu vois, malgré toi, que ces femmes sont pures?

PENTHÉE

Faut-il porter le thyrse ainsi, pour avoir l'air
D'une Bacchante? à droite? est-ce la vraie posture?

DIONYSOS

Brandis-le dans ta droite: et lève le pied droit,
Ensemble! Ton délire est parfait, et m'enchante.

PENTHÉE

Je pourrais soulever le Cithéron, tu crois,
Avec tout ce qu'il porte, y compris les Bacchantes?

DIONYSOS

Bien sûr, si tu voulais; tes sens étaient brouillés
Tout à l'heure : à présent la raison t'accompagne.

PENTHÉE

Prendrai-je un cric ? Faut-il de mes mains travailler,
Et d'un bon coup d'épaule ébranler la montagne ?

DIONYSOS

Garde-toi de troubler les Nymphes des forêts,
Et Pan joueur de flûte, en leurs temples rustiques.

PENTHÉE

La force est inutile en ce cas, tu dis vrai ;
Contre des femmes, l'embuscade est la tactique.

DIONYSOS

Oui, c'est un lieu très sombre, en effet, qu'il te faut
Si tu veux à loisir guetter les fugitives.

PENTHÉE

Déjà dans les buissons, ainsi que des oiseaux
Au doux piège d'amour je crois les voir captives.

DIONYSOS

N'est-ce point pour cela que tu t'es mis en chasse ?
Tu les prendras peut-être, à moins qu'auparavant...

PENTHÉE

Marchons ! que les Thébains voient le héros qui passe,
Le seul de leur Cité qui soit homme vraiment !

DIONYSOS

Tu t'es dévoué seul, tout seul, pour Thèbe entière.
Va donc vers les exploits qui te sont destinés !
Suis-moi : je reste encor ton guide salutaire,
Mais un autre que moi devra te ramener...

PENTHÉE

Oui, ma mère Agavé!

DIONYSOS

La foule te verra!

PENTHÉE

Certes, j'y compte bien!

DIONYSOS

Exalté dans ses bras!

PENTHÉE

Orgueil et volupté!

DIONYSOS

Dans les bras de ta mère!

PENTHÉE

O triomphe excessif!

DIONYSOS

Excessif en effet!

PENTHÉE

Mais triomphe, pourtant, digne de mes hauts faits!
(Il sort par la droite.)

DIONYSOS

Héros fameux qu'appelle un destin légendaire,
Ta gloire sûrement montera jusqu'aux cieux!
Tends les bras, Agavé! Tendez, ô Kadméennes
Ses sœurs, tendez les bras au jeune audacieux.
Car pour le grand combat, femmes, je vous l'amène,
Et le vainqueur c'est moi, c'est Bromios le Dieu!
(Il sort à son tour.)

Quatrième Stasimon.

LE CHŒUR

Strophe

Allez, allez, alertes chiennes,
O chiennes de la Rage, allez,
Courez par les monts, affolez
Le thiase des Kadméennes.
Excitez-les contre celui
Qui dans sa robe féminine
Plein de fureur, guette et poursuit
Les Ménades — qui le devinent...
Sa mère tout d'abord, de la roche hautaine,
Le découvre à l'affût, guettant comme un voleur.
Entendez sa clameur!
« Qui donc ose traquer sur les monts les Thébaines ?
O Bacchantes, mes sœurs!
De quel sein est-il né ? Non point d'un sein de femme
Mais d'un flanc de lionne,
Ou peut-être du sang de ces monstres infâmes
Les libyques Gorgones ? »

Refrain

Va, Justice Epiphane, et que ton glaive avide
Traverse d'un seul coup
De part en part le cou
De cet injuste, impie, athée Echionide,
Fils du serpent livide!

Antistrophe

L'injuste esprit, le cœur impie,
Perdu d'orgueil et de fureur,
Dans son désordre et son erreur,
S'attaque à vos saintes orgies,

O Bakkhios! ô Sémélé!
Car il croit vaincre l'Invincible!
Bientôt l'athée est décelé:
Le trait mortel touche la cible.
Vivre ainsi qu'il convient à la faiblesse humaine
Préserve du souci, diffère le trépas.
Je ne jalouse pas
Un savoir trop subtil: vers des choses moins vaines
Je dirige mes pas:
Je cherche avec bonheur des richesses plus grandes,
Des biens plus glorieux,
Et, pure nuit et jour, je consacre l'offrande
De ma justice aux Dieux.

Refrain

Va, Justice Epiphane, et que ton glaive avide
Traverse d'un seul coup
De part en part le cou
De cet injuste, impie, athée Echionide,
Fils du serpent livide!

Epode

Prends l'aspect d'un taureau, —
ou parais à nos yeux
Serpent polycéphale
Ou lion à l'haleine de feu...
Va, Bakkhos, en avant!
Jette au cou du chasseur des bachiques cavales
— Que la harde mortelle surprend —
Jette au cou du chasseur ton lacet en riant.

La Mort de Penthée.

LE MESSAGER

(un garde de Penthée entre par la droite)

Maison, qui florissais dans l'Hellade naguère,
Du vieillard de Sidon, semeur d'épis d'airain,
Semeur de la moisson serpentine et guerrière,
Je gémis sur ton sort, noble palais Thébain.
Je ne suis qu'un esclave, il est vrai, mais je porte
La part de deuil qui sied aux meilleurs de ma sorte.

LE CHŒUR

Qu'y a-t-il de nouveau du côté des Bacchantes ?

LE MESSAGER

Penthée est mort, le fils d'Echion, notre roi.

LE CHŒUR

Prince Bromios, grand Dieu, gloire à toi!

LE MESSAGER

Que dis-tu ? Se peut-il, femme, que tu ressentes
De la joie en sachant mes maîtres malheureux ?

LE CHŒUR

Barbare je suis, mon chant est barbare,
Evohé mon Dieu!
Ah! je ne suis plus celle qui s'effare,
Redoutant les fers.

LE MESSAGER

Crois-tu donc les Thébains si lâches, si peu fiers,
Qu'ils puissent supporter ta barbare insolence ?

LE CHŒUR

C'est Dionysos, fils de Zeus, que sert
Ma troupe, et sur moi Thèbe est sans puissance.

LE MESSAGER

Je le veux bien : pourtant, il est impie encor
O femmes, d'exulter en face de la Mort!

LE CHŒUR

Conte-moi, dis-moi, dis-moi son supplice
Comment périt-il, l'homme d'injustice?

LE MESSAGER

Ayant laissé d'abord les demeures thébaines,
Puis franchi l'Asopos, et traversé la plaine,
Nous gravissions du Cithéron la pente ardue.
Nous étions trois, Penthée, et moi son serviteur,
Et l'étranger guidant la marche en éclaireur.
Parvenus en un val tapissé d'herbe drue
Nous étouffons nos pas, nous étouffons nos voix,
Et faisons halte afin de voir sans qu'on nous voie.
Justement, dans la gorge aux parois escarpées,
Que des pins ombrageaient, qu'arrosait un ruisseau,
Des Ménades étaient assises, occupées
Toutes à d'innocents et gracieux travaux.
Les unes avec soin regarnissaient de lierre
Les thyrses que leur course avait déchevelés.
D'autres, avec la joie de poulains dételés
D'un char brillant, jouaient dans l'herbe et leurs voix
[claires
Se renvoyaient ainsi que renvoient les échos,
Les refrains éclatants de l'hymne de Bakkhos.
Penthée alors, sans voir la troupe féminine,
Murmura, l'insensé: « Notre poste est trop bas!
Mon regard n'atteint point leurs criminels ébats.

Je veux gravir ce roc qu'un haut sapin domine,
Et, perché sur cet arbre, observer à loisir
Les Ménades en proie à leurs honteux plaisirs ».
Alors de l'étranger commencent les prodiges.
Il saisit un rameau du sapin qui s'érige
En plein ciel — par la pointe — et son bras tout puissant
L'abaissa, l'abaissa jusqu'à la sombre terre.
Ainsi qu'on courbe un arc, ainsi que l'artisan
Arrondit sur le tour la jante circulaire,
Ainsi le thaumaturge inclinait de la main
La branche vers le sol, d'un geste surhumain!
Puis, lorsqu'il eut assis Penthée en la ramure,
Il laissa le sapin dans l'air se déployer,
Mais non pas brusquement, veillant que la monture
Ne désarçonnât point trop tôt le cavalier.
Enfin l'arbre tout droit se dressa vers la nue,
Portant Penthée en croupe. Il était découvert,
Hélas! avant que l'ennemi frappât sa vue!
A peine l'insensé parmi les rameaux verts
Nous apparaissait-il affourché sur la cime,
Que l'étranger soudain fut soustrait à nos yeux,
Et qu'une voix d'en haut perça l'Ether sublime.
C'était Dionysos, sans doute, qui des cieux
Criait : « Saisissez-le, mes filles; je vous donne
Celui qui se raillait de moi, de vous, de tout
Mon culte sacro-saint! Vengeresses, debout! »
Et tandis qu'il parlait encore, une colonne
D'un feu divin joignit le sol au ciel profond,
Et l'éther fit silence et les forêts se turent.
Plus une feuille ne frémit dans le vallon,
Plus un cri d'animal ne troubla la nature.
Elles qui n'avaient point discerné nettement
L'appel d'en haut, debout, dilataient leurs pupilles.
Et le Dieu répéta son ordre : alors, les filles
De Kadmos, comprenant le clair commandement
Du roi Dionysos, s'élancèrent, et telles

Qu'on voit prendre l'essor aux blanches tourterelles,
Agavé, ses deux sœurs, les Bacchantes, courant
Bondissaient par les rocs, les ravins, le torrent,
Et le souffle du Dieu les portait comme une aile.
Apercevant mon maître en son sapin juché,
Le thiase se rue au sommet d'un rocher
Qui comme un bastion se dressait contre l'arbre.
Et les rameaux pointus, et les éclats de marbre,
Et les thyrses volaient par les airs de Penthée,
Vers Penthée immobile et que l'angoisse enchaîne,
Triste but — qui pourtant dépassait leur portée,
Trop haut pour leur ardeur et les forces humaines!
Cassant avec fracas les branches des vieux chênes,
De ces leviers sans fer elles fouillent alors
Les racines de l'arbre : et ce labeur encor
Demeura sans salaire. Enfin, de guerre lasse,
Agavé leur commande: « Approchez, entourons,
Ménades, ce sapin; que chaque bras l'enlace;
Car un fauve est là-haut; travaillons, capturons
Qui peut trahir Bakkhos et nos danses secrètes. »
Mille mains à la fois se saisirent du tronc,
Déracinèrent l'arbre : et lui, qui sur le faîte
Vertigineux trônait, vertigineusement
S'abattit sur le sol avec des hurlements
Sans fin : car il sentait que sa perte était sûre.
Sa mère, la première, en prêtresse de mort
Fond sur lui : mais Penthée arracha d'un effort
Instinctif son bandeau, féminine coiffure,
Pour qu'Agavé, l'ayant connu, lui fît merci.
Et caressant sa joue, il implorait : « Voici
Ton fils, je suis ton fils, je suis Penthée, ô mère!
Au palais d'Echion tu m'enfantas naguère.
Pitié, pitié pour moi! Tu ne vas pas, ma mère,
Pour châtier ma faute immoler ton enfant! »
Mais les yeux révulsés, et l'écume à la bouche,
Et du Dieu possédée, Agavé la farouche,

*Hors d'elle, n'entend pas la voix du suppliant.
Elle a pris son bras gauche, et du pied sur le flanc
De cet infortuné s'arc-boute — et, pantelante,
L'épaule reste entre ses mains que le Démon,
Non la nature, armait de force triomphante.
Sur l'autre épaule, Inô, de pareille façon
S'acharne; puis Autonoé, puis, des Bacchantes
Le flot nombreux vient assaillir l'homme qui meurt.
Et l'on n'entendait plus que confuses clameurs,
Lui gémissant tant qu'il lui reste un peu d'haleine,
Elles poussant sauvagement leur cri d'assaut.
Et l'une emporte un bras; telle autre, un pied qu'en-
Encore la chaussure; et lambeau par lambeau [gaîne
Le tronc se dénudait; leurs mains ensanglantées
Lançaient, comme en un jeu,les membres de Penthée.
Et son corps dispersé gît parmi les rocs sombres,
Perdu dans la broussaille et les fourrés pleins d'ombre.
O pénible recherche! ô douloureux débris!
Sa pauvre tête, hélas, est la proie de sa mère.
Car de ses propres mains Agavé, qui la prit,
La planta sur son thyrse! Et chasseresse fière
Et qui croit exalter la tête d'un lion,
Agavé vient vers nous des flancs du Cithéron.
Elle a quitté ses sœurs et les chœurs des Bacchantes.
Elle marche orgueilleuse, et hautement se vante
De sa prouesse atroce, et bientôt dans nos murs
Elle entrera, louant son compagnon de chasse,
Acclamant Bakkhios, le veneur à l'œil sûr,
L'athlète triomphal dont elle suit les traces,
Lui vouant ce trophée amer comme des pleurs!
Mais adieu : car je fuis l'approche du malheur
Et je fuis ce palais : Agavé va paraître!
Ah! gardons la mesure et respectons nos maîtres
Les Dieux; c'est le plus beau précepte, et c'est encor
Le parti le plus sage et le plus sûr trésor!*

(Il sort.)

LE CHŒUR

Ah! dansons pour Bakkhos! célébrons,
Célébrons à grands cris la défaite,
Le malheur de l'Enfant du Dragon.
Revêtu du péplos, mitre en tête,
Il a pris le narthex dans sa main.
Infernale et funèbre toilette!
Un taureau le guidait en chemin...

O ma sœur Cadméenne,
Quelle noble victoire est la tienne!
Pour pleurer, pour gémir
Votre exploit est fameux, ô Bacchantes!
Terrasser son enfant et rougir
D'un tel sang ses deux mains ruisselantes
Quelle gloire, ô Bacchantes!
Mais je vois Agavé la princesse accourir
— Roulant des yeux hagards — vers les portes royales:
Accueillons-la mes sœurs, au cri des Bacchanales!

(Agavé, suivie de quelques compagnes, en proie au délire bachique, apparaît, élevant sur son thyrse la tête de son fils Penthée qu'elle y a plantée, et qu'elle prend tantôt pour la tête d'un bœuf, tantôt pour celle d'un lion.)

La Folie d'Agavé.

AGAVÉ

O Bacchantes d'Asie!

LE CHŒUR

O toi, que me veux-tu?

AGAVÉ

J'apporte des montagnes
Fraîchement abattu
Un bœuf, un bœuf cornu,
Admirable butin d'une heureuse campagne!

LE CHŒUR

Je vois : notre thiase accueille une compagne !

AGAVÉ

J'ai conquis, voyez — sans rets ni panneau
Ce tendre gibier — ce jeune taureau.

LE CHŒUR

Dans quels lieux déserts ?

AGAVÉ

Le Cithéron...

LE CHŒUR

Quoi ?

AGAVÉ

L'a perdu...

LE CHŒUR

Qui donc l'atteignit ?

AGAVÉ

C'est moi !

LE CHŒUR

Et qui d'autre encore ?

AGAVÉ

Eh bien ! les deux filles...

LE CHŒUR

De qui ?

AGAVÉ

De Kadmos, l'illustre famille.
Après moi pourtant, moi qui la première
Touchai l'animal : chance singulière!

LE CHŒUR

Honneur sans égal! singulier bonheur!

AGAVÉ

Prends part au festin...

LE CHŒUR

Au festin? Horreur!

AGAVÉ (caressant la tête)

C'est un jeune veau — c'est un bouvillon,
Un duvet très doux fleurit son menton!

LE CHŒUR

Certe, il est velu comme un bœuf sauvage.

AGAVÉ

Contre lui, veneur très subtil, très sage,
Bakkhos ameuta le thiase ardent.

LE CHŒUR

C'est un Dieu-chasseur, habile et prudent!

AGAVÉ

Mon exploit te plaît?

LE CHŒUR

Sois félicitée!...

AGAVÉ

Les Thébains peut-être...

LE CHŒUR

Et ton fils Penthée...

AGAVÉ

Il loûra sa mère, il sera joyeux
Du chef de lion, planté sur l'épieu!

LE CHŒUR

Insigne est la proie...

AGAVÉ

Insigne sa joie!

LE CHŒUR

O mère, es-tu fière?

AGAVÉ

Oh oui, je jouis
De mes grands exploits, mes faits inouïs!

LE CHŒUR

Malheureuse, à présent, fais voir à la Cité
Le triomphal butin que tes bras ont porté.

AGAVÉ

Vous tous qui demeurez dans cette illustre place,
Dans Thèbes aux belles tours, venez voir notre chasse,
Contemplez le butin des filles de Kadmos.
Nous l'avons pris, non point à coups de javelots
Lacés de cuir — ainsi qu'on chasse en Thessalie —
Ni dans des rets, mais nos mains blanches ont tout fait!
Voyez la vanité des armes! la folie
D'acquérir à prix d'or des lances et des traits.

— Nous l'avons pris, du seul effort de nos mains nues,
Sans nul fer nous avons dépecé le gibier.
Où donc est mon vieux père ? Ah! quand il m'aura vue!
Et Penthée ? et mon fils ? Qu'il s'en vienne appuyer
Les degrés d'une haute échelle à cette frise,
Et qu'il monte clouer aux triglyphes ma prise,
La tête du Lion que pour lui j'ai tué!

KADMOS

(entre par la droite, suivi de serviteurs qui portent sur une civière les débris du corps de Penthée.)

Suivez-moi, serviteurs, venez vers le Palais,
Suivez, vous qui portez ce lamentable faix,
Ce corps que j'ai cherché longuement dans les plis
De l'âpre Cithéron, rassemblant ses débris
Epars en cent endroits de l'épaisse broussaille.
Lorsqu'on m'a révélé les exploits que là-bas
Mes filles ont osés, avec Tirésias
J'étais rentré déjà dans nos saintes murailles,
Laissant le chœur mystique et ses chastes ébats.
Je retournai dans la montagne : et j'en ramène
Celui-ci : la Ménade a tué son enfant!
J'ai vu, folles encore, errer parmi les chênes,
Errer comme un troupeau que harcèlent les taons,
La pauvre Autonoé, l'épouse d'Aristée,
La mère d'Actéon — avec sa sœur Inô.
On m'a dit qu'Agavé s'était précipitée
Vers Thèbes d'un élan bachique; et ce propos
N'est point menteur, puisque la mère de Penthée
Apparaît à mes yeux — ô vision de deuil!

AGAVÉ

Père! tu peux te dire avec un juste orgueil
L'homme qui mit au jour les filles les plus braves.
Je parle pour mes sœurs, mais plus encor pour moi,

Qui, laissant la navette et la toile aux esclaves,
Ai voulu pour ma part de plus nobles émois.
Je cours la bête fauve, et, regarde, j'apporte
Le prix de ma valeur : reçois-le dans tes bras.
Tu le feras suspendre au-dessus de tes portes!
Invite tes amis au solennel repas,
Qui fêtera ma chasse : heureux, trop heureux père,
Dont la fille accomplit des prouesses si fières!

KADMOS

Douleur sans terme! intolérable vision!
Vos misérables mains n'ont accompli qu'un crime.
Tu l'avais bien choisie, Agavé, la victime
Que tu livras aux Dieux, et c'est avec raison,
Qu'à ton festin, la ville et moi, tu nous convies!
Je pleure sur ton sort, je pleure sur ma vie.
Juste, mais sans merci, tu nous perds, je le sens,
O prince Bromios, Dieu sorti de mon sang!

AGAVÉ

Comme l'âge assombrit le visage et le cœur
Des vieillards, et les rend difficiles à vivre!
Moi, je souhaiterais à mon enfant de suivre
L'exemple de sa mère, et d'être un beau chasseur,
Heureuse de le voir, parmi notre jeunesse,
Courir le fauve. Hélas, sa force et son adresse
Ne lui servent, vois-tu, qu'à combattre les Dieux.
Il te faut le gronder, mon père! Allons, qui veut
L'appeler pour qu'il soit témoin de ma liesse!

KADMOS

Hélas! hélas! si vous reprenez conscience
Vous souffrirez d'une épouvantable souffrance.
Et si vous demeurez dans l'état où vous êtes,
On dira justement après cette tempête
Que le bonheur vous fuit, non peut-être la chance.

AGAVÉ

Mais qu'y a-t-il ici de blâmable ou d'amer ?

KADMOS (1)

Elève ton regard tout d'abord vers l'Ether !

AGAVÉ

Pourquoi me fais-tu donc fixer le firmament ?

KADMOS

Est-il pareil ? N'y vois-tu point de changement ?

AGAVÉ

Il me semble plus clair et plus brillant aussi.

KADMOS

Tes sens sont-ils toujours de stupeur obscurcis ?

AGAVÉ

Je ne te comprends pas ; mais je sens tout de même,
Comment dire cela ? que je rentre en moi-même.
Mes esprits sont, je crois, autres qu'ils n'ont été.

KADMOS

Peux-tu m'entendre et me répondre avec clarté ?

AGAVÉ

Les mots que je disais sont oubliés, mon père.

KADMOS

A quel époux l'hymen t'a-t-il jointe naguère ?

(1) Kadmos, employant les procédés d'un médecin aliéniste, amène peu à peu Agavé à la conscience de son forfait involontaire.

AGAVÉ

Tu m'as unie au fils de la Terre, Echion.

KADMOS

Et quel enfant est né — dis — de cette union ?

AGAVÉ

Penthée est notre fils, le fruit de nos tendresses.

KADMOS

Et quelle est en tes bras la tête que tu presses ?

AGAVÉ

Chef de lion, disaient mes compagnes de chasse...

KADMOS

Regarde-la — l'effort est léger — bien en face !

AGAVÉ

Que vois-je ? Que porté-je en mes mains ? Qu'est-ce là ?

KADMOS

Considère-la bien, voyons, reconnais-la !

AGAVÉ

Je vois, ô malheureuse... une immense douleur...

KADMOS

A-t-elle d'un lion la forme et la couleur ?

AGAVÉ

Misérable, je tiens la tête de Penthée !

KADMOS

Hélas! tard reconnue! et tôt ensanglantée!

AGAVÉ

Qui l'a tué? Pourquoi cette tête en mes bras?

KADMOS

O triste vérité, bien tard tu te montras!

AGAVÉ

Parle, car ce qui vient fait tressaillir mon cœur!

KADMOS

C'est toi qui l'as tué! C'est toi-même, et tes sœurs.

AGAVÉ

Où donc? à mon foyer? ou dans quels lieux, dis-moi!

KADMOS

Actéon par ses chiens périt au même endroit.

AGAVÉ

Ah! que te voulait-il, Cithéron solitaire?

KADMOS

Il voulait insulter Bakkhos et vos mystères.

AGAVÉ

Mais nous, quel accident là-haut nous a ravies?

KADMOS

Le délire: la ville entière en fut saisie.

AGAVÉ

Dionysos nous a perdus : ah ! je comprends !

KADMOS

Vous l'outragiez : vous refusiez au Dieu son rang.

AGAVÉ

Père, où donc est le corps de mon enfant chéri ?

KADMOS

Péniblement, je l'ai retrouvé : le voici.

AGAVÉ

Tous ses membres sont-ils comme il faut rassemblés ?

KADMOS

(Lacune de quelques vers.)

AGAVÉ

Mais quelle part Penthée eut-il à ma démence ?

KADMOS

Son crime fut le vôtre : il vous a ressemblé
Par son mépris du Dieu, qui d'un malheur immense
Nous enveloppa tous — et perdit ma maison :
Oui, tous, vous, et Penthée, et moi, qui d'enfant mâle
Privé, vois de ton sein l'unique rejeton
Flétri par cette mort infamante et fatale.
— Œil du palais, pilier des demeures royales,
Fils de ma fille, orgueil de Thèbes : ton regard
Contre les insulteurs défendait le vieillard.
Car toi qui me couvrais de ta main protectrice
Tu les eusses frappés d'une prompte justice !
Et l'on va me chasser, chasser sans nul égard

Le grand Kadmos, qui fit germer au sol de Thèbes,
La plus noble moisson qu'ait portée une glèbe!
— O toi mon bien-aimé, tu n'es plus, et pourtant
Tu restes mon ami le plus cher, pauvre enfant,
Tu ne viendras donc plus, d'une main familière
Caresser ce menton, me prendre dans tes bras,
M'appeler doucement « le père de ta mère »,
Et me dire : « Vieillard, qui t'offense et t'ulcère ?
Qui te jette l'esprit dans ce sombre embarras ?
Parle, je vengerai ton insulte, mon père! »
Et maintenant, je suis misérable, et tu l'es,
Lamentable est ta mère, et ses sœurs malheureuses!
— Ah! qui voudrait encore, en son âme orgueilleuse
Braver les Immortels, en voyant ce palais,
Et ce triste vieillard et ce trépas plus triste,
Connaîtra sa folie, et que les Dieux existent!

LE CHŒUR

Kadmos, ton sort m'afflige : et le juste destin
De l'enfant de ta fille est un malheur qui navre...

AGAVÉ (1)

(penchée sur les débris du corps qu'elle rajuste et embrasse.)

Comment vais-je serrer sur mon sein ce cadavre ?...
Je n'ose le toucher, et je ne sais pas bien
Comment chanter le chant de la funèbre fête...
Essayons, ô vieillard, de rajuster sa tête...
Remettons tout en place et rattachons au buste
Comme il se peut, tous les débris du corps robuste...
Ah! ce corps, je voudrais l'embrasser tout entier,
Je voudrais qu'à la fois tous ses membres me touchent.

(1) L'unique manuscrit qui nous a conservé la fin des Bacchantes est mutilé en cet endroit. Il ne subsiste de la tirade d'Agavé que des fragments cités par les auteurs anciens.

Ces chairs qui sont ma chair, j'y veux presser ma
O visage chéri, tendre joue! ô pitié! [*bouche.*
Membres sanglants, sillons que mes ongles creusèrent..

(Dionysos, *Deus ex machina,* apparaît dans les airs ou sur le toit du palais.)

Le Triomphe de Dionysos

DIONYSOS (1)

Thébains — car votre ville a péché tout entière
En repoussant un bienfaiteur né dans ses murs,
D'un juste châtiment, par les mains de sa mère
Penthée a succombé. Sur l'avenir obscur
Mon oracle à présent va jeter la lumière
Et le peuple infidèle apprendra son destin.
Les ennemis viendront. Vous serez leur butin.
Et conquis par le fer, soumis au joug servile,
Tous les fils du Dragon déserteront la ville —
Et nul ne reviendra dans l'impure Cité.
Car Penthée immolé souille ses meurtrières
D'une éternelle tache: et votre impiété
Commune vous défend de revoir cette terre...
Le criminel ne peut vivre près de la tombe...

. . . .

Kadmos, voici la part de malheurs qui t'incombe:
En Dragon tu seras mué; pareillement (2)
Ta femme recevra la forme d'un Serpent.
Or, avec elle, avec la divine Harmonie,
Fille d'Arès, à ton destin mortel unie,
Pour accomplir de Zeus l'auguste prophétie,
Sur un char attelé de bœufs, tu t'en iras,

(1) La première partie du discours de Dionysos manque dans le manuscrit; elle a été reconstituée d'après quelques fragments.

(2) Euripide combine avec l'aventure de Penthée la très vieille légende de l'exil et de la métamorphose de Kadmos et d'Harmonie.

Conduisant une horde immense de Barbares.
Et des villes sans nombre aux mains de tes soldats
Tomberont; mais ayant pillé de Loxias (1)
L'oracle saint, guerriers que la panique égare
Ils se disperseront, fuyant vers l'Illyrie.
Et sauvé par Arès, aux côtés d'Harmonie,
Tu vivras désormais parmi les Bienheureux.
Et moi qui parle ainsi, je parle au nom d'un Père
Qui n'est point un mortel, mais Zeus, le roi des Dieux.
Je suis Dionysos: si vous aviez naguère
Reconnu mon pouvoir — mais vous vous rebelliez —,
Vous auriez le bonheur, et moi pour allié.

AGAVÉ

Pitié, Dionysos, nous t'avons offensé!

DIONYSOS

Tu me connais trop tard; le moment est passé.

AGAVÉ

Je le confesse, ô Dieu, mais ta vengeance est dure!

DIONYSOS

Elle est digne du Dieu que blessaient vos injures.

AGAVÉ

Les Dieux devraient laisser la rancune aux humains.

DIONYSOS

Dès longtemps, Zeus mon père a fixé vos destins.

(1) L'oracle d'Apollon à Delphes.

AGAVÉ

Hélas! le triste exil, vieillard, est résolu!

DIONYSOS

Pourquoi donc tardez-vous? Anankè l'a voulu!

KADMOS

Ma fille, nous entrons dans le malheur... toi-même,
Infortunée — et tes deux sœurs — et moi qui dois
Vieillard, gagner l'exil, habiter sous le toit
Des Barbares; qui dois encor, douleur suprême,
Mener contre l'Hellade une horde étrangère,
Et devenu serpent, conduire à cette guerre
Mon épouse changée en sauvage vipère,
Pour piller les autels et les tombeaux Hellènes!
Jusqu'au bout, jusqu'au bout, je connaîtrai la peine,
Et n'aurai même point cet ultime repos
Que donne l'Achéron à qui franchit ses flots.

AGAVÉ

O père, et moi, sans toi, vers l'exil je fuirai!

KADMOS

Malheureuse! pourquoi de tes bras m'entourer,
Ainsi qu'un jeune cygne, un cygne à l'aile grise?

AGAVÉ

Où m'enfuir si la terre ancestrale m'est prise?

KADMOS

Je ne sais : mais ton père est un faible secours.

AGAVÉ

Adieu ma maison — adieu ma patrie
O calamité! je pars pour toujours...

KADMOS

Va vers la forêt, va vers la prairie
Où le fils d'Aristée (1) est mort comme le tien —
Ah! ta sœur s'en souvient...

AGAVÉ

Sur toi je gémis...

KADMOS

A toi mes sanglots...
Sur tes sœurs je pleure.

AGAVÉ

Bakkhos a frappé d'indignes fléaux
Ta tête royale et notre demeure...

DIONYSOS

Vous m'aviez traité d'indigne façon.
Thèbe a refusé l'hommage à mon nom.

AGAVÉ

O mon père, adieu!

KADMOS

Ma fille, salut!
Malheureuse! ce nom, tu ne l'entendras plus.

(1) Le chasseur Actéon, dont il a été plusieurs fois question. Fils d'Aristée et d'Autonoé, il a été déchiré par ses chiens pour avoir insulté Artémis ou Diane.

AGAVÉ

Soyez-moi secourables,
Guidez-moi, recueillons mes deux sœurs misérables,
Qui seront dans l'exil et l'effroi mes compagnes.
Menez-moi vers des lieux,
Où ne puisse me voir la maudite montagne,
Où l'affreux Cithéron soit très loin de mes yeux...
Où le thyrse sacré
Soit de tous ignoré.
Et que ces objets tentent
L'esprit d'autres Bacchantes!

LE CHŒUR (1)

(Le chœur sort en même temps qu'Agavé.)

Dieu conduit nos destins, et leurs formes diffèrent,
Et leur terme souvent ne saurait se prévoir;
L'apparence parfois a déçu notre espoir,
L'impossible aboutit, le miracle s'opère.
Et voilà comme un Dieu termina cette affaire.

(1) Finale sacramentelle et pour ainsi dire stéréotypée, commune à plusieurs tragédies grecques. — « Le critique G. Hermann suppose avec raison que le poète ne se donnait pas la peine de varier cette conclusion, que le chœur prononçait en quittant l'*orchestra,* et que les spectateurs n'entendaient ou n'écoutaient guère, dans le bruit de la sortie ». DALMEYDA.

Dante et Napoléon

Dante, c'est pour moi le premier génie des temps modernes.
NAPOLÉON.

Dante a engendré l'Italie moderne... Bonaparte est grand pour avoir ressuscité, éclairé et géré supérieurement l'Italie...
CHATEAUBRIAND.

Parmi les vainqueurs spirituels de la dernière croisade, en est-il un plus glorieux que Dante, musagète de la poésie moderne, inventeur de l'Italie, apôtre de la paix? Il a convié les laïcs au banquet du savoir: et les laïcs de son pays ont réformé le système du monde. Du fond du Purgatoire il a appelé à grands cris l'Italie virgilienne: et des Alpes au Quarnero les écoliers apprennent la *Divine Comédie*. Il a fulminé contre les Capets et les Habsbourgs l'imprescriptible châtiment de la justice divine: et la révolution a balayé Capets et Habsbourgs. Il a redemandé la paix romaine: et voici que les deux mondes réconciliés se préparent à commémorer, au bord de l'Adriatique rédimée, le sixième centenaire de celui qui a rendu à sa patrie, son nom, son génie et l'audience de l'univers.

La révolution qui a changé les arts après les lois, et qui a placé si haut le père des Muses vulgaires, l'Orphée du catholicisme, le Tyrtée du *risorgimento,* a eu pour principal ouvrier Napoléon Bonaparte. Stendhal « a vu en Italie Dante aussi méprisé en 1800 qu'il est adoré maintenant » (1837). Les armées, les écoles et les lois de l'Etat italien ont créé une classe profane éclairée, une

élite nationale. « J'ai déposé dans les Italiens un levain qui fermentera un jour », disait Napoléon à Sainte-Hélène.

Dante s'est trouvé le principal intermédiaire entre Virgile et Bonaparte. Réveillée par le soldat corse, l'Italie s'est souvenue de son passé comme d'un rêve envoyé du ciel; et elle a lu la *Divine Comédie* comme on lit une clé des songes. Jusqu'en 1860, un Italien sera un homme qui a lu Dante ou servi Napoléon.

Entre la république florentine qui avait restauré les arts avec la liberté, et la république française qui devait porter secours à tous les peuples, cinq siècles et cinq génies issus de l'Homère toscan ont nourri l'idée italienne de tendresse et de raisonnements, de chefs-d'œuvre et de découvertes, de proclamations et de victoires. Pétrarque, Machiavel, Michel-Ange, Galilée, Bonaparte, se transmettent le feu sacré que Dante avait rapporté de Rome. A l'Italie renaissante ils tiennent lieu de Pindare, de Platon, de Phidias, d'Archimède, d'Alexandre. Et leur filiation est sûre et visible: Pétrarque, amant de l'Italie et de Laure — sœur cadette de Béatrice — a placé Dante et sa dame au premier rang des mortels triomphants qui devisent d'amour: or, les poètes ont pétrarquisé jusqu'à Lamartine. Machiavel conclut son traité du *Prince* par les vers italiques de Pétrarque: or, Henri IV, Rousseau, Napoléon et cent autres chefs étaient de fervents lecteurs de Machiavel, qui avait lu Dante. Michel-Ange, qui illustre la *Divine Comédie,* est l'architecte de l'Eglise romaine, comme Raphaël en est le peintre quand il trace et retrace le portrait de Dante au Vatican. Galilée, qui donne au toscan sa littérature scientifique, est protégé par les Médicis, les Pisistrate et les Périclès de l'Italie moderne. Enfin, Carlo Buonaparte, avant de devenir assesseur à Ajaccio et de pouvoir épouser Letizia Ramolino, avait étudié à Pise; quand il amena le petit Napoleone à Paris, il avait passé par Florence

et obtenu une lettre de recommandation du grand-duc pour la reine de France grâce à « la considération que la notoriété publique, à Florence, assignait à son origine toscane ». Trente ans après, le noble parler de Dante était restauré officiellement par un décret de Napoléon Ier, empereur des Français et roi d'Italie. *Napoléon a ouvert l'Occident à l'Homère italien comme Alexandre avait ouvert l'Orient à l'Homère grec.* C'est le vocatif *Italia* du *Purgatorio* qui, à force d'être déclamé, transcrit, imprimé, commenté, a finalement été frappé à Milan dans l'or des napoléons.

Etranges avatars des longues mémoires! Vivre, c'est changer; et survivre dans la conscience de l'humanité, c'est ressembler à l'instable colonne de feu et de fumée qui mène des générations nouvelles vers des horizons imprévus. Amerigo Vespucci récitait les vers de Dante (*e vidi quattro stelle*) en apercevant la Croix du Sud. Foscolo récitait les vers de Dante (*libertà va cercando*) en s'engageant dans la légion cisalpine de l'armée française. Et ils récitent encore les vers du Florentin, les Piémontais et les Calabrais qui sont entrés à Trente et à Trieste.

Sous divers noms et sous divers costumes, communiers de Florence et jacobins de Paris, éclaireurs de la raison et missionnaires de la justice, travaillaient à la même œuvre providentielle. Les Alpes sont moins hautes que le Rhin n'est profond, et Bonaparte est plus près de Dante que de Louis XVI. Le 14 juin 1300, Dante Alighieri, élu prieur de la république florentine, entrait dans la carrière politique dont les malheurs devaient inspirer son fameux poème. Le 14 juin 1800, donc cinq cents ans plus tard, jour pour jour, la victoire de Marengo fondait la république italienne. Autant le priorat importe à l'œuvre de Dante, autant Marengo importe à sa gloire.

Avant que le premier consul aplanît les Alpes, certains

malentendus s'étaient élevés entre les deux nations sœurs, filles jumelles de la Ville éternelle.

En septembre 1791 paraissaient à Paris et à Rome deux de ces livres qui font les peuples : la Constitution française précédée de la Déclaration des Droits de l'Homme, et la *Divina Commedia* éditée par le franciscain B. Lombardi. Liberté d'un côté, *Italia* de l'autre, c'est-à-dire révolution et nationalité, allaient se rencontrer et se heurter même avant de se reconnaître pour sœurs. La Constitution proclamait : « La nation française renonce à entreprendre aucune guerre dans la vue de faire des conquêtes, et n'emploiera jamais ses forces contre la liberté d'aucun peuple ». La Convention fit mieux : elle promit, en novembre 1792, secours et fraternité à toute nation qui voudrait recouvrer son indépendance. C'était promettre la liberté à l'Italie, qui gémissait dans le *Purgatoire :*

> *Ahi, serva Italia, di dolore ostello,*
> *Nave senza nocchiere in gran tempesta...*

Mais la populace romaine, qui ne savait ni lire ni écrire, comprit si peu qu'elle massacra comme un chien d'hérétique l'envoyé français Hugon de Basseville (13 janvier 1793). L'abbé Monti, ayant relu l'édition Lombardi, fit un poème dantesque, la *Bassvilliana :* l'âme de Basseville, pour faire son purgatoire, contemple les horreurs de la Révolution, rencontre Louis XVI, Voltaire et Rousseau, et assiste aux armements des rois contre la république. Les lettrés romains de l'Académie des Arcades traitèrent Monti de nouveau Dante. Mais il n'y avait pas d'opinion italienne : la Révolution se heurtait à l'Eglise et aux rois. Le pape et le roi de Sardaigne s'étaient joints aux ennemis de la France.

Dans l'expédition de l'amiral Truguet contre Cagliari (février 1793), un bataillon de garde nationale corse fut confié à un capitaine d'artillerie nommé Napoleone Buonaparte. Celui-ci avait profité de son dernier

séjour dans son île pour rapprendre l'italien. Il jugeait l'histoire d'Italie et de France en lecteur de Plutarque et de Rousseau; il avait écrit à l'abbé Raynal: « Quel tableau offre l'histoire moderne! Des peuples qui s'entretuent pour des querelles de famille et qui s'entr'égorgent au nom du grand moteur de l'univers; des prêtres fourbes et avides qui les égarent par les grands moyens de l'imagination, de l'amour du merveilleux et de la terreur ».

En ventôse de l'an IV, le général Bonaparte vint prendre le commandement en chef de l'armée d'Italie, et du même coup la direction des destins, des nations et des muses. Ses proclamations s'adressent aux phalanges républicaines et aux mânes des héros romains. « Peuples d'Italie! l'armée française vient rompre vos chaînes. Nous n'en voulons qu'aux tyrans qui vous asservissent. Nous sommes amis de tous les peuples, et plus particulièrement des descendants des Brutus, des Scipions et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre, réveiller le peuple romain engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, tel est le fruit de nos victoires; elles feront époque dans la postérité. »

Le vainqueur sentit sa vocation à Lodi, où il reçut la délégation lombarde conduite par Melzi. Prenant Rome pour axe politique, il fonda une république transpadane à Milan, une république cispadane à Bologne, et les réunit en république cisalpine. Il savait que le mot *Italia! Italia!* proclamé à Milan, à Bologne, à Vérone, produirait un effet magique. Il s'indigne que les cendres des vainqueurs des Tarquins soient encore foulées par les assassins de Basseville.

« On aurait probablement échoué — raconte-t-il — sans l'espérance que la Cisalpine amènerait un jour la réunion de tous les peuples de la péninsule sous un même

gouvernement, ce secret penchant qu'ont tous les Italiens à reformer une seule et grande nation ; il fut facile de leur démontrer que, pour cheminer vers ce grand but, il fallait commencer par réunir dans un même gouvernement tous les peuples italiens qui déjà étaient libres. La Constitution de la Cisalpine fut la même que celle de la France de 1795. Les premiers directeurs furent installés au palais de Milan le 30 juin 1797. Le 14 juillet, 30,000 gardes nationaux ou députés des divers départements jurèrent de seconder de tous leurs efforts la renaissance de la liberté et de la patrie italienne. Les mœurs italiennes changèrent. La soutane, qui était l'habit à la mode pour les jeunes gens, fut remplacée par l'uniforme. Dans les comédies, dans les farces des rues, on avait toujours représenté un Italien bien lâche, et un gros capitan, quelquefois français et le plus souvent allemand, finissant par administrer quelques coups de bâton à l'Italien. Le peuple ne souffrit plus de pareilles allusions ; les auteurs mirent sur la scène des Italiens braves, faisant fuir les étrangers pour soutenir leur honneur et leurs droits. L'esprit national s'était formé. L'Italie avait ses chansons à la fois patriotiques et guerrières. »

Le sculpteur romain Ceracchi, venu pour faire le buste de Bonaparte, pleurait d'enthousiasme en parlant de celui qu'il regardait alors comme le sauveur du monde. Il récitait des vers sur la liberté de l'Italie, puis répétait : *Siamo schiavi! siamo schiavi!*

Après la paix de Tolentino, Monti quitta Rome avec Marmont, entra au service de la République cisalpine, et organisa à Ravenne des fêtes patriotiques et républicaines en l'honneur de Dante. Le tombeau devant lequel le vieil Alfieri murmurait sa prière : *O gran padre Alighieri,* devenait un pèlerinage national. Et le citoyen Monti, tourné vers le soleil levant, entonnait sa chanson pour le Congrès d'Udine (août 1797) : « Italie ! ton sort se joue sur l'Isonzo. La France et l'Allemagne sont aux prises,

l'une pour t'arracher à la mort, l'autre pour t'y replonger. Les saintes ombres des héros gémissent dans les tombes que foule le pied des prêtres avares; et au bruit des armes, des *Marseillaises* et des clairons, elles lèvent la tête et crient vengeance. Vous l'aurez prompte, ombres magnanimes! Sur l'Italie pâlie, mais non éteinte, le destin suspend en vain la trahison. Contre le destin s'est levé Bonaparte; c'est assez. Nouveau Prométhée, il anime du feu du ciel la vierge cisalpine. Vous croulerez, trônes des rois! à la voix de la nature les hommes s'embrasseront; et la raison plantera sur vos ruines son triangle immortel... O toi le premier des héros, qui sur l'Isonzo combats la perfidie des rois, toi qui, au grondement du bronze, montres dans ton corps frêle le cœur d'un dieu, dis au brigand tudesque que sur le Tessin tu as laissé la fille des Alpes: née dans les batailles, elle a l'âme d'Hercule au berceau... O ma chanson! l'honneur italien s'éveille de son long sommeil. Aux lâches qui sont forts sur les trônes réponds: « l'Italie vous attend sur le Tessin à l'épreuve de son épée et de sa vengeance ».

Ugo Foscolo, dans l'ardeur de ses dix-neuf ans, relisait Dante et pleurait l'Italie quand *Bonaparte libérateur* lui apparut: dans l'ode ainsi intitulée, il salue l'aurore annonciatrice d'un soleil sans déclin, et la renaissance du grand peuple uni dont le génie et la valeur ont fait taire les rois et les guerres fratricides. L'ode de Foscolo vole de ville en ville avec les patriotes régénérés; la République cisalpine l'imprime à ses frais; et l'auteur lui-même va venir à Milan collaborer au *Monitore italiano*. Son *Jacopo Ortis*, le *Werther* italien, a pour épigraphe les vers par lesquels Virgile présente Dante à Caton d'Utique:

Libertà va cercando, ch' è si cara,
Come sa chi per lei vita rifiuta.

Aux poètes comme Cesarotti, aux savants comme Spal-

lanzani et Oriani, les vainqueurs offrent le mécénat de la grande république. Les Français organisent des fêtes en l'honneur de Virgile à Mantoue et de l'Arioste à Ferrare. A Florence, le général Miollis va saluer une improvisatrice, Corilla Olimpica, de l'Académie des Arcades, qui avait été couronnée au Capitole en 1776; quand elle meurt, il lui fait des funérailles solennelles. Il vante le passé artistique de Florence, et se propose de restaurer l'académie qui, en illustrant l'italien, en a fait la langue de tous les siècles.

Mais quand Berthier proclama la république romaine au Capitole (février 1798), il ne trouva de républicains dans Rome que les statues et Biagioli, qui devint préfet, en attendant de publier la *Divine Comédie* sous Louis XVIII.

Le 22 brumaire an VI (12 novembre 1797), Bonaparte prenait congé du peuple italien: « Citoyens! à compter du 1er frimaire, votre Constitution se trouvera en pleine activité. Vous êtes le premier exemple d'un peuple qui devient libre sans factions, sans déchirements. Nous vous avons donné la liberté, sachez la conserver. Sous peu d'années, aucune puissance de la terre ne sera assez forte pour vous l'ôter. Jusqu'alors, la grande nation vous protégera. Vous êtes, après la France, la république la plus populeuse, la plus riche; votre position vous appelle à jouer un grand rôle dans les affaires de l'Europe. Favorisez la propagation des lumières et respectez la religion. Si le peuple romain eût fait le même usage de sa force que le peuple français, les aigles romaines seraient encore sur le Capitole et dix-huit siècles d'esclavage et de tyrannie n'auraient pas déshonoré l'espèce humaine ».

De Milan, Bonaparte retourna par Turin, où il logea chez Ginguené, ministre plénipotentiaire du Directoire et admirateur de la poésie italienne.

Bonaparte et Berthier, Ginguené et Daunou, sentirent la difficulté de raccorder la nouvelle Italie à celle de

Brutus et de Caton. En l'an I de la liberté italienne (c'est ainsi que Foscolo nommait l'an 1797), trois auteurs encore obscurs : un soldat, un maître d'école et un prêtre, écrivaient leurs pensées sur la religion. Bonaparte notifiait à son frère Joseph, ambassadeur à Rome : « Si le pape était mort, vous devez faire tout ce qu'il vous est possible pour qu'on n'en nomme pas un autre, et qu'il y ait une révolution ». Chateaubriand, instituteur dans un village du Suffolk, concluait son *Essai sur les révolutions :* « Le christianisme tombe de jour en jour. Quelle sera la religion qui remplacera le christianisme ? » Enfin l'évêque d'Imola, B. Chiaramonti, mandait à ses ouailles : « *Siate buoni cristiani, e sarete ottimi democratici*. Les vertus morales rendent bons démocrates. Les premiers chrétiens étaient animés de l'esprit de démocratie. Dieu favorisa les travaux de Caton d'Utique et des illustres républicains de Rome ».

Six ans plus tard, le premier consul Bonaparte envoyait le secrétaire de légation Chateaubriand auprès de Chiaramonti devenu Pie VII. Et sur la table du Saint-Père, le nouveau diplomate voyait le *Génie du christianisme*.

Catholique en Italie comme il avait été musulman en Egypte, le vainqueur de Marengo, en relevant sa république cisalpine renversée par les Austro-Russes, mène de front la religion, la science et la politique. Il assiste à un *Te Deum* à la cathédrale de Milan, il fait expliquer à l'Institut de France la pile électrique que Volta vient d'inventer, fonde un prix de 60,000 francs pour favoriser les recherches de ce genre, et va juxtaposer dans la Constitution italienne la religion catholique et la souveraineté du peuple.

Foscolo rentre à Milan ; Manzoni adolescent essaie ses premiers vers (*Trionfo della libertà*) ; et Monti (qui à l'approche de Souwarow s'était réfugié à Paris) compose sa chanson restée fameuse *Per la liberazione d'Ita-*

lia, que Mme de Staël, par anachronisme, placera dans *Corinne :*

> *Bella Italia, amate sponde,*
> *Pur vi torno a riveder!*

Bonaparte, élu président de la république restaurée, avait terminé son discours italien à la Consulta de Lyon par la *repubblica italiana,* qui avait été acclamée. Melzi, vice-président, et son gouvernement de Milan favorisent l'enseignement et la littérature nationale. Dans une collection de classiques italiens dédiée au citoyen Melzi d'Eril, vice-président de la république italienne (Milan 1804), la *Divina Commedia* paraît en trois volumes, annotée par Luigi Portirelli, professeur de belles-lettres au lycée de Brera. Le *Giornale italiano,* de Milan, dirigé par Cuoco et protégé par Melzi, célèbre Dante pour avoir voulu régénérer l'Italie corrompue et pour avoir prêché la concorde entre tous les Italiens. Chateaubriand émerveillé découvre l'Italie. Artaud de Montor, qu'il remplaçait à Rome et qui lui montra la ville à la Saint-Pierre de 1803, s'était mis à l'étude de Dante. Artaud partait en mission à Florence. L'auteur du *Génie du christianisme* comprit le reproche que lui avait fait Ginguené de n'avoir pas mis à son vrai rang l'Homère catholique.

Ginguené, que le premier consul avait nommé au Tribunat, puis éliminé, ouvrit à la fin de 1802 à l'Athénée de Paris un cours d'histoire littéraire moderne. Il voulait parcourir les quatre provinces de la poésie européenne : l'italienne, l'espagnole, l'anglaise et enfin la française, enrichie par les trois premières. Le professeur de 1802 restaurait la philologie romane, fondée par l'auteur du *De vulgari eloquentia* et professée pour la première fois par Boccace. Son *Histoire littéraire d'Italie,* publiée à Paris en 1811, montre les arts renaissant dans la Toscane libre : la peinture avec Cimabue et Giotto, la perspective avec Masaccio, la sculpture avec Nicolas et Jean de Pise, Donatello et Ghiberti ; l'architecture avec

Arnolfo di Lapo, auteur du palais de la république, avec Orcagna et Brunelleschi ; et Dante qui s'élève tout à coup dans la poésie comme un géant parmi des pygmées. « L'invention est la première des qualités poétiques. Quels sont ceux qui ont ouvert à l'imagination un nouveau champ ? A la tête des anciens, Homère se présente le premier. La poésie, jusqu'à l'extinction totale des lettres, vécut des inventions mythologiques d'Homère. A la renaissance des études, elle balbutia quelque temps, parce qu'elle n'avait pas une langue pour exprimer ses inventions. Dante parut enfin, vingt-deux siècles après Homère ; et le premier depuis ce créateur de la poésie antique, il créa une poésie nouvelle ».

Pendant que Ginguené fondait l'enseignement de l'histoire littéraire moderne, Sismondi, à qui Marengo avait rouvert l'Italie, fouillait les archives toscanes et faisait pour la liberté ce que Ginguené faisait pour la littérature : il lui cherchait des ancêtres dans les villes du moyen âge. Il publia en 1807 son *Histoire des républiques italiennes du moyen âge,* puis enseigna à Genève les littératures du Midi de l'Europe.

La politique consulaire avait envoyé au pays de Dante un éclaireur autrement remuant : Mme de Staël. Le Concordat, qui devait mener Chateaubriand au théâtre des *Martyrs,* avait exaspéré la fille de Necker. Elle criait à ses amants et convives que le tyran allait avoir quarante mille curés à sa solde. Bonaparte, à la fin de 1803, lui ordonna de s'éloigner à quarante lieues de Paris. « Je ne la hais point, répétait-il, mais elle monte les têtes. Elle peut aller chez Melzi, où elle voudra, mais pas à Paris ni aux environs ». Après une tournée en Allemagne, où elle recruta un précepteur, Guillaume Schlegel, elle partit pour Rome tandis que Pie VII venait à Paris pour le sacre. « Je me croiserai avec le Pape, écrivait-elle à la duchesse de Weimar. J'ai quelque envie d'aller m'asseoir sur le Saint-Siège à sa place ; il me semble que

mon départ est plus catholique que son voyage ». Recommandée à Melzi par Joseph Bonaparte, elle vit Monti dès son arrivée à Milan, s'en éprit, et se fit lire et expliquer Dante par le plus dantesque des poètes. A Rome, reçue à l'Académie des Arcades, elle emmena chez elle, après la cérémonie, le cardinal Consalvi et un jeune Portugais, Pedro de Souza, dont elle devint follement amoureuse. De Florence, du Mont Cenis, de Genève, elle envoie à Monti et à Souza des déclarations enflammées. Au petit Portugais elle reparle de leurs nuits de Rome, et promet qu'il se reconnaîtra dans le roman qu'elle prépare. A Monti elle cite Dante et Monti, et promet un roman qui témoignera de l'amour de l'Italie. A Parme elle a visité l'imprimerie Bodoni et a pu y voir la somptueuse description illustrée du couronnement de Corilla Olimpica.

Le 22 juin 1805, elle écrit à Monti : « *Vegno di loco ove tornar disio* (Inf., II, 71)... J'ai répété ce vers pendant tout le Mont Cenis. J'ai appris avec joie que dans trois jours la route des voitures serait ouverte. Elle sera inaugurée par 30,000 fusils qu'on envoie à l'armée d'Italie, et qui sont ici, au pied du mont. Caro Monti. tout cela finira par la guerre, et comme l'événement sera sûrement favorable à la France, nous l'attendrons en paix dans ma retraite, mon Dieu ! qu'il me sera doux de vous y recevoir ! Je vous aime de toute la puissance de mon âme ! »

L'événement fut Austerlitz, et le roman fut *Corinne ou l'Italie* (1807).

Werther égaré dans un corps féminin à tête masculine, l'amie de Benjamin Constant et de tant d'autres a prêté à son héroïne une petite part de son expérience amoureuse et littéraire, et toute son âme libérale. Aussi le couronnement de Corinne au Capitole devient un véritable manifeste de l'indépendance italienne. « Regardez-la, dit le prince Castel Forte, c'est l'image de notre belle Italie ; elle est ce que nous serions sans l'ignorance, l'envie, la discorde et l'indolence auxquelles notre sort nous a

condamnés. Nous nous plaisons à la contempler comme une admirable production de notre climat, de nos beaux-arts, comme un rejeton du passé, comme une prophétie de l'avenir; et quand les étrangers insultent à ce pays, d'où sont sorties les lumières qui ont éclairé l'Europe; quand ils sont sans pitié pour nos torts, qui naissent de nos malheurs, nous leur disons: Regardez Corinne. » Et quand Corinne se lève, se fait apporter sa lyre et demande d'une voix tremblante le sujet de l'improvisation imposée aux poètes couronnés, on s'écrie autour d'elle d'une voix unanime: *La gloire et le bonheur de l'Italie!* Animée par l'amour de son pays, elle improvise des vers toscans dont voici la prose française:

« Italie, empire du soleil; Italie, maîtresse du monde; Italie, berceau des lettres, je te salue. Combien de fois la race humaine te fut soumise, tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de ton ciel!...

« Si vous aimez la gloire, pensez avec orgueil à ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré de nos mystères religieux, héros de la pensée, plongea son génie dans le Styx, pour aborder à l'enfer, et son âme fut profonde comme les abîmes qu'il a décrits.

« L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout entière dans le Dante. Animé par l'esprit des républiques, guerrier aussi bien que poète, il souffle la flamme des actions parmi les morts, et ses ombres ont une vie plus forte que les vivants d'aujourd'hui.

« On dirait que le Dante, banni de son pays, a transporté dans les régions imaginaires les peines qui le dévoraient. Ses ombres demandent sans cesse des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-même s'informe de sa patrie, et l'enfer s'offre à lui sous les couleurs de l'exil.

« Tout à ses yeux se revêt du costume de Florence. Les morts antiques qu'il évoque semblent renaître aussi Toscans que lui; ce ne sont point les bornes de son esprit,

c'est la force de son âme qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa pensée.

« A sa voix, tout sur la terre se change en poésie, les objets, les idées, les lois, les phénomènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles divinités...

« Les magiques paroles de notre plus grand poète sont le prisme de l'univers...

« Le Dante espérait de son poème la fin de son exil ; il comptait sur la renommée pour médiateur, mais il mourut trop tôt pour recueillir les palmes de la patrie...

« Pétrarque fut, comme le Dante, le poète valeureux de l'indépendance italienne. Ailleurs on ne connaît de lui que ses amours ; ici des souvenirs plus sévères honorent à jamais son nom, et la patrie l'inspira mieux que Laure elle-même. Il ranima l'antiquité par ses veilles, et, loin que son imagination mît obstacle aux études les plus profondes, cette puissance créatrice, en lui soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des siècles passés...

« Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles contrées, bien que la nature ne pût vous offrir rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre gloire à celle des poètes !... »

Le roman de *Corinne* remua l'opinion de Rome à Paris et de Weimar à Philadelphie. C'est après en avoir relu l'exemplaire appartenant à la Guiccioli que Byron, à Ravenne, composera sa *Prophétie de Dante* (1819) : « Italie, patrie des héros, sanctuaire des saints ! que faut-il pour te rendre ta liberté et ta beauté ? rendre les Alpes infranchissables ; pour cela, Italiens, nous n'avons qu'à nous unir. »

Napoléon Bonaparte avait, lui-même ou par ses agents, développé rapidement l'idée italienne à Milan et à Florence, à Naples et à Rome. « Je ne puis voir sans émotion l'Italie », disait-il quand il apercevait la cime neigeuse des Apennins en voguant vers l'Egypte. Revenu du pays des muftis au pays des rois, il trouvait l'humanité moins

avancée qu'il n'avait cru, et il jugea nécessaire d'exécuter quelques turlupinades.

Au premier printemps du siècle, il amusa fort les Parisiens en exhibant le roi d'Etrurie. C'était un Bourbon épileptique de Parme, gendre du roi d'Espagne, et bénéficiaire du traité de Lunéville. Talleyrand reçut le couple étrusque à Neuilly dans un décor florentin, et le premier consul le mena à la représentation de l'*Œdipe* de Voltaire. Quand Philoctète déclama :

> Le trône est un objet qui n'a pu me tenter.
> Hercule à ce haut rang dédaignait de monter.
> Toujours libre avec lui, sans sujets et sans maître,
> J'ai fait des souverains et n'ai point voulu l'être.

la salle éclata en acclamations. Tous se tournaient vers le consul et le roi. Celui-ci bondit sur son fauteuil, rit niaisement, puis fit une belle révérence pour remercier « de l'intérêt qu'il était fier d'inspirer à un si grand peuple ». — « Encore un pauvre roi ! » ricanait Bonaparte en haussant les épaules. Après le départ du roi étrusque pour Florence, le consul dit en riant : « La jeune génération qui s'élève maintenant ne savait pas quelle figure avait un roi ; eh bien, nous lui en avons fait voir un ». Puis, redevenu sérieux : « Pauvre Toscane ! pauvre Toscane ! »

Auprès de Louis d'Etrurie puis de sa veuve, la France envoya le général Clarke, qui chercha aux archives une généalogie de Bonaparte, puis Artaud de Montor, qui étudia Dante avec des érudits florentins, préoccupés dès 1802 d'élever un monument à leur plus fameux poète. A la reine d'Etrurie Poggiali dédia son édition de la *Divina Commedia* (Livourne, t. I, 1807).

Aux Florentins mécontents de leur régente, Napoléon proposa de réunir la Toscane au royaume d'Italie. Haranguant les collèges électoraux à Milan en décembre 1807, il exhorta les Italiens (*noi Italiani,* disait-il) à l'union

nationale, et les mit en garde contre l'égoïsme des cités qui avait livré la péninsule à tant de désordres et d'invasions étrangères. Mais la députation florentine, plutôt que de subir Milan pour capitale, demanda un chef napoléonide. La Toscane, réunie à l'Empire français, forma les départements de l'Arno (Florence), de la Méditerranée (Livourne) et de l'Ombrone (Sienne). Degerando et le Piémontais Balbo, membres de la Junte administrative de Toscane, firent rapport en faveur de la littérature italienne. Le 5 juillet 1808, une proclamation impériale promet de rendre sa gloire à « l'Athènes de l'Italie », « à la patrie de Dante, de Galilée, de Michel-Ange ». Le 2 septembre 1808, Napoléon réorganise l'Académie florentine des sciences, des lettres et des beaux-arts. Sa sœur, Elisa Bacciochi, l'ancienne pensionnaire de Saint-Cyr, la protectrice de Chateaubriand, la Polymnie de Canova, princesse de Lucques et Piombino depuis 1805, devient grande-duchesse de Toscane. Pour seconder les vœux de cette sœur bien-aimée et pour contribuer au bonheur des Toscans, qui parlent l'italien le plus parfait, l'empereur décrète (9 avril 1809) que la langue italienne pourra être employée en Toscane concurremment avec la française dans les tribunaux, les actes de notaires et les écritures privées; et qu'un prix annuel de cinq cents napoléons, fournis par la liste civile, sera décerné aux ouvrages les plus capables de maintenir la langue italienne dans toute sa pureté. Cuvier, inspecteur de l'instruction publique, dit aux professeurs de l'Académie de Pise (1810) : « Une chaîne ininterrompue liera le règne de Napoléon à celui des Médicis, et votre siècle à celui du Dante, de Machiavel et de Galilée ». Le 19 janvier 1811, l'empereur et roi rétablit l'Académie de la Crusca (que le grand-duc Léopold avait abolie en 1783), et la charge de reviser le dictionnaire italien, dont la quatrième et dernière édition remontait à 1738, de conserver la pureté de la langue et d'examiner les ouvrages présentés

au concours (1). Commandée par Napoléon en 1811, la cinquième édition commencera à paraître en 1863; dédiée à Victor-Emmanuel II, roi d'Italie, elle rappelle l'œuvre accomplie par le roi d'Italie Napoléon *per reverenza all' idioma e alla patria di Dante*. Les mots tracés par Dante en des tercets inoubliables et recueillis par vingt générations, étaient devenus nation. La publication de Brunet Latin, que Napoléon I[er] avait projetée, fut exécutée sous Napoléon III.

Mais c'est le royaume d'Italie qui formait le centre de la nationalité renaissante.

Le 26 mai 1805, dans la cathédrale de Milan, l'archevêque cardinal Caprara bénit la couronne de fer apportée de Monza, et qui portait les mots: *rex totius Italiae*. Monti avait composé une cantate dans laquelle l'ombre de Dante conseillait à l'Italie de prendre un roi. Le lendemain d'Austerlitz, le vainqueur disait à ses soldats: « Cette couronne de fer, conquise par le sang de tant de Français, ils voulaient m'obliger à la placer sur la tête de nos plus cruels ennemis! Projets téméraires et insensés, que, le jour même de l'anniversaire du couronnement de votre empereur, vous avez anéantis et confondus ».

Lecteur assidu et admirateur de Machiavel, il prépare l'unité de l'Italie par le moyen qu'avait tant prôné Machiavel: la création d'une armée italienne; et ses instructions au vice-roi Eugène de Beauharnais forment un nouveau traité du *Prince*.

Continuateur de la Convention, il introduit en Italie la réforme intellectuelle de Condorcet et du Comité d'instruction publique: la nationalisation des études, dirigées jusque-là par l'Eglise. « L'instruction publique, disait-il, est le premier ressort du gouvernement ». Il est l'initia-

(1) Voir Paul HAZARD, *La Révolution française et les lettres italiennes* (thèse de la Faculté des lettres de Lyon, Paris, Hachette, 1910).

teur de l'enseignement qui a produit un Silvio Pellico, un Carducci, un Marconi.

L'ancien boursier de Brienne sait l'importance du recrutement des capacités. Les « doctes » forment l'une des classes de la nouvelle société italienne. Et le décret du 14 mars 1807, chanté par l'infatigable Monti, institue quatre lycées-pensionnats et trois cent soixante bourses d'études.

La route du Simplon fait circuler entre Paris et Milan les soldats et les fonctionnaires, les artistes et les savants, les livres et les idées. Napoléon a plus fait pour abolir les Alpes que Louis XIV pour abolir les Pyrénées. Artaud de Montor, « membre de la Société Colombaire de Florence, de la Société royale de Gottingue et de l'Académie de Cortone », publie en 1811 sa traduction du *Paradis* en disant : « Essayons de ramener aujourd'hui l'attention sur le poème du Dante, qui excite l'enthousiasme de tous les Italiens. Dans un moment où un commerce mutuel de lumières, de besoins et de services, où un amour égal pour le même souverain nous lient si intimement à ces peuples, approchons-nous de leur idole. Il est utile de porter ceux de nos jeunes littérateurs que tant d'intérêts appellent en Italie, à lire, à commenter le Dante, et à bien juger la nation qui a produit ce génie admirable ».

Les gouvernements de Paris et de Milan ne pouvaient se désintéresser de ceux de Naples et de Rome. France, Italie, Europe, étaient solidaires. Napoléon empereur et roi restait des deux côtés des Alpes la Révolution couronnée. Il fabriquait des royaumes comme les Anglais avaient fabriqué des assignats : Italie et Hollande, Bavière et Saxe, Wurtemberg et Westphalie, Naples même. De Schœnbrunn, le 27 décembre 1805, il mande à l'armée d'Italie : « Soldats, depuis dix ans, j'ai tout fait pour sauver le roi de Naples. Il a tout fait pour se perdre... La dynastie de Naples a cessé de régner ; son existence est incompatible avec le repos de l'Europe et l'honneur de

ma couronne. Ne tardez pas à m'apprendre que l'Italie tout entière est soumise à mes lois ou à celles de mes alliés; que le plus beau pays de la terre est affranchi du joug des hommes les plus perfides ».

Joseph Bonaparte, puis Murat, portèrent à Naples la politique et le mécénat qu'Eugène de Beauharnais pratiquait à Milan. Rossetti fut à leur service, et c'est dans le royaume de Murat que le jeune Alphonse de Lamartine apprend l'italien et lit Foscolo.

En 1808, le général Miollis prit possession de Rome. Canova administra les beaux-arts dans le chef-lieu du département du Tibre. Il plaça le buste de Dante au Panthéon, et prépara une Béatrice pour laquelle Mme Récamier lui servit de modèle. Rivarol regrettait que Joseph II, à Vienne, n'eût pas cité à Pie VI (1782) les vers de Dante sur le spirituel et le temporel. Napoléon, plus actif que Joseph II, reprenait la doctrine gibeline.

Quand les cosaques et les hulans eurent rendu Paris aux Bourbons et Milan aux Habsbourgs, la lecture de Dante par les bannis fut un aliment du *risorgimento* tandis que la légende napoléonienne devenait la poésie de la Révolution. Foscolo, Rossetti, Mazzini, Gioberti, Manin, expliquent Dante à Londres, à Bruxelles, à Paris. Les frères Bonaparte conspirent en Romagne; l'un d'eux, qui deviendra Napoléon III, considère l'Italie comme une seconde patrie. Une sœur de Napoléon, mariée au gouverneur du Piémont, la Vénus Borghese de Canova, avait été marraine de Camille Cavour (1810).

A Sainte-Hélène, Napoléon, déplorant la rhapsodie épique de son frère Lucien, disait que Lucien aurait mieux fait d'écrire une histoire de l'Italie. De cette histoire Dante et Napoléon étaient les deux principaux héros. « Dante, disait Napoléon, c'est pour moi le premier génie des temps modernes. Dante est un soleil qui brille de tout son éclat au milieu d'une nuit profonde, tout en lui est extraordinaire. Son originalité, surtout, lui

assigne un rang à part. L'Arioste a imité les romans de chevalerie et les poèmes anciens. Le Tasse a fait comme lui. Dante n'a daigné prendre ses inspirations à nul autre; il a voulu être lui, lui seul; créer, en un mot. Il s'est emparé d'un cadre vaste, et l'a rempli avec la supériorité d'un esprit sublime. Il est varié, terrible, gracieux; il a de la verve, de la chaleur, de l'entraînement; il force son lecteur à frémir, à verser des larmes, à ressentir une horreur qui devient le comble de l'art. Sévère et grand, il a des imprécations terribles contre le crime, des flétrissures pour le vice, des regrets pour le malheur. Citoyen frappé par les lois de la république, il tonne contre ses oppresseurs, mais il aime à excuser sa ville natale. Florence reste toujours sa douce patrie, chère à son cœur... Je suis jaloux, pour ma France chérie, qu'elle n'ait pas produit un rival du Dante; que ce colosse n'ait pas eu son émule parmi nous; non, aucune réputation ne peut lutter contre la sienne ».

Le sang versé à Rivoli, à Marengo, à Solferino, a fait lever du sol patrial la graine des vieux songes.

L'exil studieux de Sainte-Hélène a été aussi fécond que l'exil de Vérone et de Ravenne. Prophète du passé parce que prophète de l'avenir, Napoléon, en remuant ses anciens jours, a redoré ses anciens rêves. Il se rappelait avec complaisance les poésies italiennes qui avaient été son épithalame avec la gloire, et il mêlait les uchronies aux utopies. Il confiait à ses compagnons de captivité: « Napoléon voulait recréer la patrie italienne, réunir les Vénitiens, les Milanais, les Piémontais, les Génois, les Toscans, les Parmesans, les Modenais, les Romains, les Napolitains, les Siciliens, les Sardes dans une seule nation indépendante, bornée par les Alpes, les mers Adriatique, d'Ionie et Méditerranée: c'était le triomphe immortel qu'il élevait à sa gloire. Ce grand et puissant royaume aurait contenu la maison d'Autriche sur terre; et sur mer, ses flottes, réunies à celles de Tou-

lon, auraient dominé la Méditerranée, et protégé l'ancienne route du commerce des Indes, par la mer Rouge et Suez. Rome, capitale de cet Etat, était la Ville éternelle : couverte par les trois barrières des Alpes, du Pô, des Apennins, plus à portée que toute autre des grandes îles. Mais Napoléon avait bien des obstacles à vaincre. Il avait dit à la consulte de Lyon : *Il me faut vingt ans pour rétablir la nation italienne*. Trois choses s'opposaient à ce grand dessein : 1° les possessions qu'avaient les puissances étrangères ; 2° l'esprit des localités ; 3° le séjour des papes à Rome. Dix ans s'étaient à peine écoulés depuis la Consulte de Lyon, que le premier obstacle était entièrement levé. La destruction de la république de Venise, du roi de Sardaigne, du grand-duc de Toscane, la réunion à l'Empire du patrimoine de Saint-Pierre, avaient fait disparaître le second obstacle. Comme ces fondeurs qui ayant à transformer plusieurs pièces de petit calibre en une seule de 48, les jettent d'abord dans le haut fourneau pour les décomposer, de même les petits Etats avaient été réunis à l'Autriche ou à la France pour être réduits en éléments, perdre leurs souvenirs, leurs prétentions, et se trouver préparés au moment de la fonte. Les Vénitiens, réunis pendant plusieurs années à la monarchie autrichienne, avaient senti toute l'amertume d'être soumis aux Allemands. Lorsque ces peuples rentrèrent sous la domination italienne, ils ne s'inquiétèrent pas si leur ville serait la capitale, si leur gouvernement serait plus ou moins aristocratique. La même révolution s'opéra en Piémont, à Gênes, à Rome, brisés par le grand mouvement de l'empire français. Il n'y avait plus de Vénitiens, de Piémontais, de Toscans ; tous les habitants de la péninsule n'étaient plus qu'Italiens : tout était prêt pour créer la grande patrie italienne. Chaque jour mûrissait chez les quinze millions d'Italiens l'unité de principe et de législation, celle de penser et de sentir, ce ciment assuré, infaillible, des agglomérations humaines.

L'Empereur attendait avec impatience la naissance de son second fils pour le mener à Rome, le couronner roi d'Italie et proclamer l'indépendance de la belle péninsule sous la régence du prince Eugène. Dans sa pensée la réunion du Piémont à la France, celle de Parme, de la Toscane, de Rome, n'avaient été que temporaires, et n'avaient d'autre but que de surveiller, garantir et avancer l'éducation nationale des Italiens. Les parties qui nous avaient été réunies ont été précisément celles qui, de beaucoup, nous sont demeurées les plus attachées. Aujourd'hui qu'elles sont rendues à elles-mêmes, elles se croient envahies, déshéritées, et elles le sont!... Tout le Midi de l'Europe eût donc bientôt été compact de localités, de vues, d'opinions, de sentiments et d'intérêts. Dans cet état de choses, que nous eût fait le poids de toutes les nations du Nord? Quels efforts humains ne fussent pas venus se briser contre une telle barrière? »

Cinquante ans après la mort de Napoléon, le ministère italien de l'instruction publique établi à Rome devenait l'organe du patriotisme et le principal propagateur de la *Divine Comédie*.

L'esprit avait vaincu le sabre, et Leconte de Lisle faisait écho à Corinne quand, à la veille de Magenta, il adressait des tercets dantesques *à l'Italie :*

Toi qui, du passé sombre illuminant les cimes,
Emportais l'âme humaine en ton divin essor,
O fille du soleil, mère d'enfants sublimes!

Martyre au sein meurtri, qui palpites encor,
Toi qui tends vers des cieux muets et sans mémoire,
Dans un sanglot sans fin, Muse, tes lèvres d'or!

Souviens-toi de ces jours sacrés de ton histoire
Où tu menais le chœur des peuples inhumains
De leur ombre sinistre à ton midi de gloire...

Et comme tu disais impérissablement,
Sur des modes nouveaux, à la terre charmée,
T'élançant de l'Enfer jusques au firmament,

Des forêts de la Gaule aux sables d'Idumée,
Les anges, les damnés et les pieux combats
Et la tombe d'un Dieu de tes chants embaumée...

Lève-toi, lève-toi, magnanime Italie!...
La France te viendra, les deux ailes ouvertes,
Par la route de l'aigle et de la liberté!

ALBERT COUNSON.

Rivalité

Fanny descendit le perron et vit d'emblée ce qu'elle avait imaginé : Judith et Jean assis l'un près de l'autre, et sa chaise, à elle, qui tout à l'heure les séparait, repliée, appuyée à la table. Quelle signification peut prendre un geste insignifiant ! En repoussant cette chaise gênante, c'était comme s'ils l'eussent elle-même repoussée, supprimée de leur entretien. Fanny étendit la main nerveusement, saisit le siège de toile et, l'installant derrière le dos de la cousine Hortense, elle feignit de s'intéresser vivement aux dominos.

« Eh bien ! dit la cousine, qui devint cramoisie en essayant de déplacer son énorme personne pour regarder Fanny. Comment va-t-on là-haut ?

— Il s'est endormi.

— Ah !... Bon, bon... Cela lui fera du bien. »

Elle parlait distraitement, dépitée de voir sa partenaire poser le double-six. Et, comme ensuite il lui fallut « aller à la pêche », elle oublia le pauvre Jacques. Mme Seutin la regardait, à travers ses lunettes, avec une gaîté malicieuse.

« Décidément vous n'avez pas de chance aujourd'hui.

— Non. C'est singulier. »

Elle trouvait toujours singulier que l'autre gagnât la partie. Mme Seutin cligna de l'œil en regardant Fanny. Mais s'avisant que la jeune fille avait un air préoccupé, elle fit aussitôt une figure contrite.

« Mais vous-même, ma chère demoiselle, vous auriez bien besoin de vous reposer. On m'a dit que vous aviez veillé cette nuit encore ?

— Oh ! pas toute la nuit, dit Fanny. Et, d'ailleurs, je suis habituée.

— C'est vrai. On s'habitue. »

Fanny baissa les yeux ; et elle ne sut pas si ce qu'elle éprouvait était une envie de rire ou une envie de pleurer. Ainsi tout le monde était du même avis : On s'habitue ! Un sacrifice si entier et depuis si longtemps consenti ne semble plus un sacrifice. On disait de Fanny qu'elle soignait son frère, comme on eût dit d'une autre jeune fille qu'elle allait dans le monde ou qu'elle faisait de la musique. Un état permanent finit inévitablement par paraître un état naturel. On disait que Fanny se dévouait sans que cela éveillât l'idée, la sensation du dévouement : on était habitué.

« Et c'est peut-être juste, pensait Fanny. Un sacrifice inéluctable n'est pas un sacrifice. La tâche la plus ardue, du jour où on l'accomplit sans ferveur, n'est plus méritoire ni ennoblissante, mais un acte quelconque, indifférent. »

La pensée pesa comme une pierre, devint un découragement sans limites, une insupportable détresse. Il est des êtres qui n'ont que leur vertu. Il en est, au contraire, qui peuvent se passer de vertu comme de tout autre bien moral. Leur puissance est tout extérieure, mais si véritable, si forte ! Le luxe, la fortune, l'autorité physique... Pour les femmes, la beauté..., la puissance d'un visage brillant, d'un bras précieux comme la nacre et l'ambre, d'un corps de nymphe harmonieusement arqué...

« Mes parents ne m'ont pas enseigné le soin de ma beauté physique. Ils n'ont cultivé que mon âme. J'ai lu, j'ai médité, je me suis façonné le cerveau et le cœur. Mais je ne sais ni me coiffer ni porter une toilette. Et je n'ai même pas la certitude d'avoir atteint un but moral. Suis-je belle intérieurement ? Cela n'est pas sûr du tout. Je ne pourrai jamais en être sûre. Et ce doute m'affaiblit et me trouble, me cause une infériorité sensible, parmi

tant d'autres. Judith n'a cultivé que sa grâce corporelle, mais elle sait qu'elle est belle, elle le sait avec évidence, à tous les instants. Et cette assurance est une arme terrible! Moi je suis désarmée, aveugle, vaincue d'avance. »

Le sentiment de sa misère la courba physiquement, communiqua à son visage, à toute son attitude, une humilité résignée dont elle sentit à la fois le danger et l'exagération. La mauvaise habitude que de s'abaisser à ses propres yeux, de toujours douter de soi-même! Après tout, ce qu'elle possédait n'était pas négligeable. Et Jean l'appréciait à sa juste valeur. C'était un intellectuel délicat, inaccessible aux appétits vulgaires, et qui pouvait voir dans une femme, même dépourvue d'attraits... D'ailleurs, elle n'était pas vilaine. On vantait ses yeux d'un bleu chaud, l'élégance orientale de ses sourcils et de ses belles paupières. A part cela rien de remarquable, mais rien de laid non plus... de la personnalité, de la grâce, un charme désuet et honnête. « Un Fantin », disait Jacques.

Judith, elle, ressemblait à un Giorgione. On songeait, en la regardant, que la beauté est une force sacrée. Et on la contemplait avec le même plaisir qu'un bel arbre, une belle prairie, un beau fleuve. Des détails voluptueux relevaient le visage trop parfait : la fantaisie d'une fossette, d'un grain de beauté agaçant la paupière, d'une petite grimace des narines qui se dilataient un peu trop dans le rire. Et quelle entente de ses attraits! Quelle science à harmoniser les nuances et les formes, à mêler dans des proportions rigoureuses les artifices de l'art à tant de splendeurs naturelles! Usant de fards, de teintures et de poudres, elle semblait fraîche et tendre pour avoir respiré l'air marin et vécu parmi les gazons, les fleurs embaumées et les coquillages. Le fauteuil de rotin la contenait, rose, blanche et dorée dans sa robe de toile claire, comme une corbeille d'osier contient un fruit. Et elle était si séduisante que ses gestes les plus naturels semblaient hardis

et provocants. Fanny songea qu'il était indécent de lever le bras, comme faisait Judith, pour désigner un point de l'horizon. Et il lui parut que Jean regardait ce bras nu fixement. Elle s'avança vers eux sans le vouloir, poussée par un instinct sauvage.

« Chère Madame, comment va M. Levallois?

— Mais bien, merci. Mon mari va toujours très bien.

— Il ne se plaint pas trop de votre absence?

— Du tout. Pourquoi voulez-vous qu'il se plaigne? Nous ne sommes pas des enfants. D'ailleurs, il vient ici tous les dimanches.

— Une fois par semaine?

— Quelquefois d'avantage. Et nous irons en Suisse ensemble le mois prochain. Tous nos étés s'arrangent de cette manière. Et nous en sommes très contents tous les deux.

— Oui. Naturellement », dit Fanny. Et elle regarda Jean. Il fumait, le visage renversé vers le ciel d'un air content et détaché. Mais son regard se dérobait derrière le lorgnon. Il sembla revenir à lui, et, se levant, offrit sa chaise à sa cousine :

« Excuse moi, Fanny, j'étais distrait. »

Et il alla chercher un autre siège. Il revint s'asseoir en face des jeunes femmes. Judith parlait de M. Levallois. C'était lui qui voulait tous les ans passer deux ou trois semaines en Suisse. Pour elle qui n'aimait pas les pays de montagnes c'était une vraie corvée. Mais du moment que son mari désirait quelque chose...

« Vous cédez toujours, dit Fanny.

— Naturellement!

— Vous êtes une épouse idéale!

— Mais non. Pourquoi? Je pense que les autres femmes font comme moi. »

Elle ne le pensait pas du tout. Et Fanny s'en réjouit. Elle n'avait parlé de M. Levallois que pour guider Judith vers quelque balourdise. La vanité de Mme Levallois,

énorme mais naïve, se complaisait dans les rôles rebattus. Elle voulait être, aux yeux du monde, la compagne, l'Epouse impeccable. Mais elle s'y prenait avec une emphase maladroite. Jean, narquois et d'un tact aigu, devait la trouver ridicule. Il devait reconnaître aussi qu'elle était d'une vertu farouche, inébranlable. Et après tout elle aime peut-être son mari?

Rien n'autorisait à croire le contraire. Assurément, un M. Levallois ne peut guère inspirer de passion romanesque. Mais une Judith n'a aucun besoin romanesque. Elle est, avant tout, positive et pratique. Elle s'attache au mari qui représente le foyer, la fortune, la considération publique. Elle l'aime comme tout ce qui constitue sa vie sociale et bien assise. Elle l'aime parce que cela se fait et parce que cela doit être. Elle l'aime comme aiment les êtres sans imagination ni sensibilité: par instinct domestique, esprit de possession.

« Ma tante a gagné la partie, dit Judith. Elle rayonne! Par contre Mme Collet n'est pas contente.

Jean se mit à rire.

Les deux vieilles femmes traversaient lentement la pelouse. Jean s'avança vers elles et Mme Collet s'empara de son bras. Elle était fière de ce grand fils qui écrivait des livres et dont on parlait dans les revues, mais elle vivait dans la crainte perpétuelle qu'il se mariât; aussi écartait-elle délibérément les jeunes filles de son entourage. En invitant Fanny à passer cet été chez elle avec son frère elle dérogeait à ses habitudes de prudence. Fallait-il lui en savoir gré? Considérer que c'était une preuve d'affection, ou une preuve de confiance... un peu humiliante?

Une garde-malade! Cela ne compte pas; on ne s'en méfie pas.

Avant l'arrivée de Judith, cependant, il y aurait peut-être eu lieu de se méfier. Jean se plaisait visiblement dans la compagnie de Fanny et elle avait pu croire un jour...

Que s'était-il donc passé ce jour-là? Elle fouilla sa mémoire pour en faire sortir les moindres détails. Ils revenaient de promenade avec Jacques. Ils avaient admiré le coucher du soleil. Fanny s'attardait et Jean vint à elle... Non, ce n'était pas alors, mais cette autre fois où il avait voulu lui lire les poèmes de Verlaine à sa fiancée. Un après-midi de dimanche, long, silencieux et doux, la cousine Hortense endormie dans sa chambre, Jacques absent... Il aurait pu, alors... Et cependant, non; il n'avait rien dit. Fanny s'apercevait, maintenant, que ce qu'il y avait eu entre eux de significatif c'était des silences, des ententes secrètes, des regards... Mais jusqu'à quel point significatifs? On ne prouve pas qu'on aime une femme parce qu'on la trouve intelligente, parce qu'on lui lit des vers, parce qu'on se promène avec elle. L'amour se déclare plus directement et plus brutalement. Le regard de Jean sur le bras de Judith, voilà l'amour! Un désir net, l'instinct de l'animal. Le reste, quoi qu'on en dise, c'est de la poésie de pensionnaire. Jean la trouvait gentille, il l'estimait, il la plaignait. Et puis?

« Judith, ma chère, disait Mme Collet, vous n'êtes pas bien assise. Jean, avance donc ce fauteuil à Judith.

— Mais, Madame, je vous assure...

— Ta ta ta. Faites ce que l'on vous dit. »

Jean s'empressa, charmant de maladresse et de bonne volonté. La grosse Collet aidait son fils avec importance. Ce n'était pas la première fois qu'elle témoignait sa sollicitude à Judith. Et comme d'ordinaire elle ne péchait pas par excès d'indulgence ou de sympathie, cela étonnait un peu.

« Prenez garde de prendre froid. Allons! enroulez cette écharpe autour de ce beau cou. Nous en serons privés, mais tant pis! »

Trop de gentillesse, trop de miel, et qui suggéraient des pensées saugrenues dans le genre de celle-ci : La cousine Hortense aurait-elle des vues sur Judith? Songerait-elle

qu'une liaison sérieuse, avec une femme honorable et mariée reculerait indéfiniment pour son fils l'union légitime redoutable?... La cousine Hortense serait-elle capable d'un calcul cynique?

« Le beau ciel! disait Jean.

— Il est comme un fruit déchiré, dit Fanny. Regarde cette petite mare rouge: on la boirait!

— Et elle serait exquise, fraîche comme une framboise. »

Il posa la main tout doucement sur le dossier de la chaise de Fanny. Judith éclata de rire:

« Il est comme de la confiture! »

L'accent fut plat, le rire exagérément naïf et prolongé. On se demanda: Pourquoi rit-elle? Cela causait un léger malaise. Mais Mme Collet se hâtait d'approuver:

« Oui, c'est cela! Vous avez raison. »

Et elle considérait le ciel avec une attention tendue comme si elle se fût fait un point d'honneur d'y reconnaître de la confiture. Judith, encouragée, s'épanchait en réminiscences pastorales.

« Quand j'étais petite, mon père voulait toujours me faire admirer la nature. C'était une âme d'artiste! Il nous emmenait promener à la campagne, ma sœur et moi, et il s'arrêtait pour nous dire: Regardez ce ciel admirable! On ne regardait pas. Ma sœur faisait semblant. Moi je disais: Oui, oui, derrière son dos, et je lui faisais des grimaces. Ah! j'étais une fameuse gamine! »

Fanny sourit avec plus que de la politesse. Judith lui devenait sympathique. Elle prenait un plaisir immodéré à parler d'elle, de son enfance..., à s'étaler complaisamment en de longs récits insipides d'une déplorable vulgarité. Heureuse disposition qui, cultivée avec un peu d'adresse... Mais la cousine Hortense rompit le fil.

« Fanny, as-tu fait prendre à Jacques la fameuse poudre du docteur?

— Oui, ma cousine.

— Eh! bien?

— Il y a une heure à peine. Nous ne pouvons pas encore nous prononcer.

— C'est extraordinaire, tu verras. Moi, cela m'a remise sur pieds en quelques jours.

— Vous n'étiez pas malade comme Jacques... Il y a si longtemps et nous avons déjà essayé tant de choses!

— Tu as tort d'être pessimiste. Cela ne peut qu'aggraver le mal. Et par malheur ton frère lui-même t'encourage dans ton scepticisme. On a beau vous dire, vous prouver qu'un médicament est souverain, vous n'avez pas confiance... Alors!...

— M. Laurier est-il habituellement souffrant? interrogea Mme Seutin.

— Hélas, oui!

— Et... peut-on vous demander?... »

La cousine Hortense fit la moue:

« Sait-on!... De l'asthme, de la neurasthénie... »

Mais comme Fanny tournait la tête, elle se frappa sous le sein gauche avec ostentation et articula muettement:

« Le cœur! »

Mme Seutin ne comprit pas, mais elle comprit qu'il ne fallait pas insister. Et elle baissa les yeux en soupirant.

« Le malheur, dit Mme Collet avec autorité, c'est qu'il a été trop gâté par sa mère. Et Fanny, ensuite, a suivi cet exemple. A mon sens, ce garçon se serait beaucoup mieux développé si l'on avait pris avec lui moins de précautions, s'il avait eu une existence plus normale, plus virile... Oui, oui, ma chère, je sais que tu n'as fait qu'obéir aux docteurs. Mais les docteurs, vois-tu...

— Ils en savent, pourtant, plus long que nous. Et vous-même...

— Quelquefois, quelquefois. Mais n'exagérons rien. Et, veux-tu que je te dise? On fatigue ton frère, on l'énerve sous prétexte de le distraire, de le changer de climat. Pour ma part je suis bien certaine que ces voyages,

ces déplacements continuels lui font plus de mal que de bien. Et quant à toi...

— Oh! il ne peut pas être question de moi!

— Pourquoi donc cela? Tu comptes aussi, je pense?

— Vous voyagez beaucoup, Mlle Laurier? Quelle chance vous avez! Moi j'adore les voyages! »

La voix de Judith s'élevait toujours d'un ton trop haut! Cette jeune femme si habile et si imbue de préjugés mondains, dès qu'elle oubliait de se surveiller montrait un manque d'éducation flagrant.

« Cela dépend dans quelles conditions, dit Jean un peu vivement. Fanny n'a jamais fait qu'accompagner son frère là où les médecins l'envoyaient... dans des endroits qui ne lui plaisaient pas toujours, à des moments souvent défavorables. Elle n'a jamais voyagé pour son agrément.

— Croyez-vous?

— Mais, voyons! »

Judith sentit qu'elle s'engageait sur un terrain peu sûr. Et elle se tourna vers Fanny avec son plus joli sourire:

« Quel âge a votre frère, Mlle Laurier?

— Trente et un ans.

— Déjà! Il ne les paraît pas. J'aurais cru que c'était encore un jeune homme.

— Mais, il me semble que trente et un ans n'est pas un âge bien avancé.

— Pour un homme, non, c'est vrai. »

Et elle se rejeta en arrière, nonchalamment. Elle pouvait ignorer que Fanny était la sœur jumelle de Jacques. Elle pouvait l'avoir oublié. Mon Dieu, oui! Rien n'est impossible.

Mme Seutin se levait avec effort:

« Ma chère demoiselle, vous devriez aller vous reposer. Méfiez-vous du serein! C'est à cette heure-ci qu'on prend les mauvais rhumes! Ma nièce, je vous attends. »

Fanny restait seule au milieu de la pelouse, à les regar-

der s'éloigner. Les vieilles dames marchaient en avant. Derrière elles, Jean et Judith avançaient lentement tout en causant. La beauté de Judith, sur un fond de ciel bleu, entre les corbeilles de verveines et de pétunias, prenait une importance royale. Et pourtant on ne voyait plus son visage. Mais les cheveux dorés, la paille du chapeau, le mouvement d'une jupe de toile rose et cette démarche allègre, vive et gracieuse, qui résulte d'un corps juvénile et bien proportionné, quelle merveilleuse harmonie ! Posséder cela : la séduction. *Etre* la séduction, quelle force !

« Je lutte contre une arme enchantée, se disait Fanny. Ce n'est pas juste. La beauté est un sortilège, mais l'intelligence quand elle n'est que l'intelligence sans génie, que ses moyens sont lents, incertains et confus ! La valeur morale doit être prouvée, elle doit se frayer un passage au milieu de l'indifférence et de l'inattention ; vaincre sa pudeur, sa timidité, son inhabileté ; avancer pas à pas, user de patience et de ruse. L'esprit de Judith est fruste et vulgaire, mais à l'instant même où l'on s'en aperçoit sa grâce physique rayonne et semble dire : Qu'importe, puisque j'existe ! Pour moi, rien ne compense mon insignifiance matérielle, aucun don brillant, aucune ressource immédiate. Je ne suis même pas certaine d'être mieux qu'un esprit ordinaire. Et si je n'étais qu'un esprit ordinaire ? »

Cette pensée, à la fois, la décevait et l'enivrait. Elle avait la passion de la clairvoyance comme d'autres sont possédés par la vanité. Et les découvertes qu'elle faisait sur elle-même, d'autant plus certaines qu'elles étaient moins flatteuses, la transportaient d'une joie conquérante et amère.

« Je ne suis pas très intelligente, c'est malheureusement évident. A l'école je ne me suis jamais distinguée. Je comprenais difficilement ce qui paraissait simple à mes compagnes. Depuis j'ai beaucoup lu, mais ma culture est confuse et insuffisante. Mes petites supériorités sont dans

mon imagination, ma sensibilité, une certaine élévation morale qui fait que je répugne aux concessions intéressées autant qu'aux statisfactions matérielles et médiocres et que mes vraies joies sont mystiques. Prétendre à l'amour, c'est aspirer à un bonheur trop magnifique, un bonheur qui ne me siérait pas, qui ne serait pas à ma mesure. Les joies de la tendresse, du dévouement, des victoires intérieures, voilà ma part et cela est équitable... Des joies silencieuses, ternes et sévères, durement conquises par un effort incessant et sans gloire... des joies qu'on ne distingue pas bien de la souffrance. »

Fanny regardait ses pensées comme des objets qui auraient fait partie de l'horizon. Elle les embrassait d'un coup d'œil lucide en même temps que le ciel, un groupe de peupliers, le ruban d'une allée de cendre, et, là-bas, tout au bout de la pelouse en pente, la petite maison du jardinier avec son joli toit d'ardoises, miroitant et doré sous les feux du soleil couchant... Elle ne sentait point que ces choses l'entouraient, qu'elle en faisait partie. Et elle souffrait de ne le pas sentir. Il vient un jour où l'on n'est plus que le spectateur de la vie. On ne sait quand ni comment cela a commencé. Un lien se rompt, et cela fait un changement imperceptible et prodigieux — le changement d'un visage qui passe du sommeil à la mort.

« Tu contemples le paysage? »

A deux pas d'elle, Jean souriait, taquin. Fanny, qui ne l'avait pas entendu s'approcher, tressaillit.

« Pourquoi pas? Il en vaut la peine!

— Oui, c'est joli tout cela. »

Le bras du jeune homme étendit un geste si proche de Fanny qu'il parut un instant vouloir se refermer sur elle. Entre la manche rugueuse et les frêles épaules il n'y eut qu'une imperceptible distance — un gouffre étroit, vertigineux.

Avant même de l'avoir constaté d'un rapide regard, elle sentit le geste se rompre. Quelque chose de magique

expirait — une chance de bonheur qui avait été là, frémissante et vivante. La sensation morale sembla se matérialiser, glisser sur la peau des épaules. Jean s'en aperçut.

« Tu as froid?

— Non... du tout. Il fait délicieux au contraire.

— Oui, mais tu frissonnes. Il faut faire attention; tu ne te soignes pas assez, Fanny.

— Oh! me soigner! Pour qui, bon Dieu!

— Voyons, voyons...qu'est-ce que tu dis?...Si Jacques était ici...

— Jacques! »

L'argument était maladroit. Il tenta de le rattraper... Elle haussa les épaules d'un geste qui repoussait les vains encouragements et changea la conversation.

« Comment donc as-tu pu t'arracher à ces dames? Elles ne sont pas parties, j'espère? »

Il s'écria gaiement:

« Oh! non. Maman a emmené Mme Levallois dans sa chambre. Et la mère Seutin monte la garde à la porte. C'est excessivement mystérieux!

— Ta mère avait probablement quelque chose à dire à Judith.

— Que veux-tu qu'elle ait à lui dire? »

Il la regardait bien en face, d'un air naïf et bon. Il l'enveloppa, soudain, d'un coup d'œil vif.

« Quelle jolie robe, Fanny, je ne la connaissais pas.

— Je n'en suis pas très satisfaite. L'étoffe est trop mince. On a toujours l'air chiffonné.

— Mais non... Et puis, cela m'est égal. Ce bleu pastel est ravissant.

— Un peu trop jeune pour moi.

— Poseuse!

— Pourquoi? On m'a fait remarquer tout à l'heure que je ne suis plus jeune. Je profite de la leçon.

— Qui a dit cela?

— Tu n'as pas entendu? »

La réponse anxieusement attendue ne vint pas. Jean piétinait, les deux mains dans les poches, d'un air à la fois absorbé et actif, comme un homme qui maîtrise une extrême allégresse. « Il aime Judith ! » pensa Fanny. Son cœur se contracta, devint une petite pierre sensible oscillant dans un vide immense.

Jean marchait vers un banc à grandes enjambées. Quand ils s'y furent assis :

« Fanny ! s'écria-t-il, je suis content. J'ai fini mon roman. »

C'était cela ! Ce n'était que cela ! La figure de Fanny resplendit :

« Cachottier ! La semaine dernière encore tu prétendais que tu n'avançais plus.

— Mais je n'avançais plus, c'est vrai. Il y a eu un moment où j'étais tout à fait empêtré. Et puis lundi soir, tout à coup, je ne sais quoi s'est décroché. Mes trois derniers chapitres se sont enfilés comme des perles. »

Il se frotta les mains, timidement vaniteux :

« C'est bien, tu sais !

— Oui, je sais. Tu m'en liras, dis ?

— Tout ce que tu voudras. »

Il se pencha vers une plate-bande et cueillit un œillet. Fanny crut qu'il avait l'intention de le lui offrir, mais il n'y songea pas. Il tourmentait la fleur, sans s'en apercevoir, tout occupé de ses pensées.

« Et il ne voit pas davantage mon amour ! se disait Fanny. Et il en joue aussi insouciamment ! » Elle prit en pitié le sort de la fleur symbolique.

« Comme tu abîmes ce pauvre œillet ! Vois donc... sa tige est toute meurtrie.

— C'est moi qui ai fait cela ?

— Mais oui. Mieux vaudrait le passer dans ta boutonnière... A la bonne heure ! Dis-moi maintenant ce que tu comptes faire. As-tu un autre livre en perspective ?

— Je crois bien ! Et plus d'un ! »

Il ajouta, pensif :

« Ah ! Quand j'écrirai mon vrai livre !

— Que sera-t-il, ton vrai livre ? Raconte. »

Elle se rapprocha de lui avec entrain, Jean la regarda. Le visage expressif lui apparaissait tout à coup dans une lumière nouvelle — si délicat ! si bon !... paré d'une âme profonde, aimante et solidaire comme d'une exquise beauté.

« Fanny, je me demande s'il t'arrive quelquefois de penser à toi-même ? »

Elle eut un cri sincère :

« Je ne fais que cela ! »

Jean sourit :

« Evidemment, tu es très égoïste.

— Non, mais tu exagères. Le dévouement n'est pas une vocation. »

Elle n'acheva pas, craignant de se diminuer à ses yeux. Se diminuer !... Il ne comprenait pas. Ne pas penser à soi ; mais, au contraire, penser à soi à chaque instant. Savoir à chaque instant ce qu'on sacrifie de jeunesse et de chances de bonheur... Et lui la voyait à travers des formules, impersonnelle, conventionnelle. La réalité est toujours bien plus émouvante que la convention : vivre pour un autre en mourant du besoin de vivre pour soi-même !

Jean s'écria gaîment :

« Fanny, tu m'épouvantes ! Je te croyais simple ; tu es très compliquée.

— En effet. Ce serait si simple d'être parfaite !

— Je ne dis pas cela.

— Que dis-tu donc ? »

Elle interrogeait au hasard, comme on fait des pas devant soi pour avancer. Jean parlait si rarement avec cet abandon. Et les paroles entraînaient les paroles. On s'émeut, et l'on dit une chose que l'on n'aurait pas dite à un autre moment. Et, parce qu'on l'a dite, on en dit

une autre. Mais, par exemple, il ne faut pas laisser rompre la chaîne. C'est un jeu d'adresse enivrant, où l'occasion fragile peut s'évanouir au plus léger contact... séduire ! Il y a tant de moyens de séduire ! La vertu serait un moyen ?

« Voici Judith, dit Jean. »

Elle apparut :

« Où vous cachez-vous donc ? On vous cherche partout. Mme Collet m'a fait un cadeau ravissant. Regardez cette ombrelle... ce manche... On le plie comme ceci... Le taffetas est à peine coupé. »

Les mots retentissaient, indifférents et vides de sens. Fanny regardait s'approcher la robe rose comme on regarde la fatalité. Elle regardait la main longue et éblouissante... le petit dôme de soie fanée qui ombrageait si délicatement le visage... le visage blanc, étroit, solide et fin, avec sa bouche charnue, ses yeux éclatants, ses belles dents fortes et suaves... La beauté est un fait. La vertu est une abstraction. Les abstractions sont incolores... pâles ! pâles ! inconsistantes... la réalité les fait s'évanouir d'une chiquenaude. Exprimer la réalité... symboliser le pommier de l'Eden, cela aussi, peut-être, est une vocation ?

Jean, fasciné, s'inclinait devant la déesse. D'un geste instinctif il lui décerna le petit œillet déchiré cependant que la voix de Mme Collet prononçait :

« Fanny, ton frère s'est réveillé. Il réclame sa garde. Va, ma fille, va... Nous t'excusons. »

BLANCHE ROUSSEAU.

L'Exposition Vogels

La vie de Guillaume Vogels, peintre bruxellois, s'inscrit entre ces deux dates : 1836, celle de sa naissance, 1896, celle de sa mort. Soixante ans. Quinze années seulement où son nom paraît dans quelques catalogues, dans les catalogues des *Vingt* surtout.

Vogels est mort il y a vingt-cinq ans. Il ne laissait pas de famille. Ses quelques amis peintres moururent ou se dispersèrent sans avoir songé, semble-t-il, à rassembler ses ouvrages et à les présenter au public, qui n'était pas à même d'en saisir l'importance et l'enchaînement. Voici enfin que le *Cercle artistique* de Bruxelles groupe, dans une exposition choisie (1), assez de toiles pour édifier les amateurs et intéresser la génération actuelle qui n'a pas connu Vogels. Il faut l'avouer, nos musées publics n'ont rempli ce rôle que très imparfaitement. Sans vouloir dire du mal des membres de l'ancienne commission du Musée de Bruxelles, disparus pour la plupart, on peut constater qu'ils n'étaient pas prévenus en faveur des *Vingt,* patronnés par l'*Art moderne* qui avait pris vis-à-vis de cette commission une attitude violemment hostile.

Vogels mort, en 1896, on fit une vente dont j'ai revu le catalogue, sans les prix malheureusement. Je constate que l'administration des Beaux-Arts de cette époque acheta, non pas un paysage, ce qui est étonnant, mais un portrait de Vogels par lui-même, pour la somme de 150 francs. Il est à présumer, d'après cela, que les prix ne furent pas bien élevés. Les acheteurs de paysages firent des placements à long terme, mais des placements avantageux. Le portrait de Vogels par lui-même fut présenté à la com-

(1) Exposition Guillaume Vogels, 12-31 mars 1921.

mission du Musée, et refusé. A bon droit ; c'est une peinture sans personnalité, sans accent et sans intérêt. Est-elle même de Vogels ? J'en doute.

En 1902, l'occasion fut offerte à la commission de représenter Vogels par des œuvres qui paraissaient dignes de sa renommée, une certaine *Haute marée lunaire,* un *Effet de neige,* un *Temps brumeux à Tervueren.* La nuit, la mer, la neige, la brume, c'est ce que Vogels a peint le plus souvent et le mieux. Aucun de ces tableaux n'eut l'heur de plaire à la commission. Les deux premiers n'eurent pas une voix, le troisième en réunit trois, contre six. Les commissions, composées de personnalités compétentes, quelquefois illustres, aimaient dans ce temps-là à faire la leçon au directeur des Beaux-Arts, qui est un rond-de-cuir. Même, j'ai connu un membre de la commission du Musée, plein de tendresse pour les artistes, et pour les jeunes ; seulement il votait toujours contre le tableau qu'on présentait, convaincu qu'on avait été choisir, par une sorte de clairvoyance à rebours, précisément le tableau le moins réussi et le moins représentatif du peintre qu'il aurait voulu honorer.

En 1905, le Département des Beaux-Arts envisagea deux tableaux de Vogels qu'Octave Maus avait fait figurer à l'exposition de la *Libre Esthétique, Soleil d'octobre* et *Neige au crépuscule.* Il se déclara disposé à acquérir l'un ou l'autre, et même l'un et l'autre, si la commission les déclarait admissibles, selon le droit qui lui appartient de par le règlement. C'était la dernière occasion qui pût se présenter d'acquérir un tableau sur les fonds des Beaux-Arts, car dix ans après sa mort, un artiste, au point de vue budgétaire, passe au rang d'ancien et la commission seule peut proposer l'acquisition d'une de ses œuvres, sur ses propres fonds. La commission se décida à accepter la *Neige au crépuscule,* qui fait donc partie des collections du Musée, avec un petit tableau, l'*Eclair,* donné depuis par Fritz Toussaint.

Ce n'est pas assez, et l'exposition actuelle le démontre. Pour bien des peintres jeunes, sans parler de la masse du public, elle est une véritable révélation. Soulignons le succès de cette manifestation qui était nécessaire. Les visiteurs, venus en nombre, ont pu se rendre compte de l'importance de Vogels, de sa valeur de peintre, de sa personnalité. Cette exposition lui assure une place considérable dans notre école. Dans la chaîne de la tradition à laquelle il se rattache, il représente bien un moment nouveau.

* * *

Guillaume Vogels naquit à Bruxelles, le 9 juin 1836. Ses parents étaient du peuple et habitaient des rues de petites gens. Le père était un simple ouvrier, un maréchal-ferrant; il mourut quand son fils avait dix-neuf ans. La mère survécut longtemps à son mari; elle vivait avec son fils, dont elle tenait le ménage; elle est indiquée comme boutiquière, puis lavandière, puis rentière; il avait quarante-cinq ans quand elle cessa de faire son lit et son fricot, de cirer ses souliers en bougonnant. Il ne se maria pas.

Que de biographies d'artistes où il est dit que l'enfant prédestiné était faible, de complexion délicate, tendrement chéri ou déplorablement méconnu, que dès l'âge le plus tendre, il annonçait des dispositions merveilleuses, qu'il chargeait de dessins les marges de ses cahiers! Nous ne voyons ici rien de pareil. Vogels ne reçut qu'une instruction sommaire et peu d'éducation; il était fruste d'aspect, comme de manières. J'ai sous les yeux une photographie: il fait penser à un cocher bruxellois ou à un garçon brasseur. Il n'a pas l'air tendre, ni fin. Il était de grande taille, avait la face colorée, bourgeonnante, broussailleuse, les yeux très saillants, voilés d'humidité.

Il fut de bonne heure ouvrier comme son père, mais

pas dans le même métier. Il se fit peintre en bâtiments, et devint petit patron, faisant des entreprises ou des sous-entreprises, pour sa spécialité, qui était de peindre des stores, ce qui ne se fait plus, je crois. Puis il s'employa à la décoration, fournissant du Louis XIV, du Louis XV, du Louis XVI, comme on voulait. Il travaillait les ornements et les fleurs, pas la figure. Il jouait de la clarinette dans les bals publics pour se délasser. Il n'alla jamais à l'Académie.

On a conservé le souvenir de son habileté exceptionnelle comme peintre de fleurs; malheureusement de tout ce qu'il produisit, il ne reste autant dire rien. Il employait des ouvriers; il les menait rondement et rudement. D'après ce qu'on me dit, il n'était pas généreux, plutôt *rapiat*.

Personne n'aurait deviné, sans doute, à la vue de ce bon ouvrier bruxellois, qui n'avait d'autre horizon que l'atelier et le cabaret, quel peintre raffiné une vocation tardive devait éveiller en lui. Tardive, il est certain qu'elle le fut. Des gens qui travaillèrent avec lui disent bien qu'il se distrayait en confectionnant de petits paysages, mais se souviennent d'une manière très timide, d'une imitation sans aucun intérêt de la peinture de paysage qui avait cours vers 1840. On me dit même que quand il allait à la campagne, il n'avait pas l'air de s'intéresser à la nature, pas seulement de la regarder. Mais je crois qu'on exagère.

Aussi ceux qui le connaissaient furent-ils très étonnés plus tard quand ils virent se révéler, peu avant 1880, un Vogels inattendu, un peintre au métier large et sûr, fougueux, délicat et puissant. Les paysagistes accrédités ne connurent guère ce nouveau confrère, issu d'une sorte de génération spontanée où les disciplines traditionnelles, l'école, l'action réciproque des milieux artistes semblaient n'être pour rien. Il est certain cependant qu'une impulsion venue du dehors, si elle n'a pu créer l'artiste Vogels, pro-

duit de la nature et de la spontanéité, l'a révélé à lui-même et l'a décidé à faire de son œil sensible et de sa « patte » alerte et dégourdie un autre usage que celui dont l'ouvrier Vogels s'était contenté.

Je crois bien que son éveilleur, son excitateur, son animateur fut un camarade grec, plus jeune que lui, venu de France, sans doute avec quelque équipe de décorateurs, le bon peintre Périclès Pantazis (1850-1884), qui avait reçu l'influence de Courbet et de Chintreuil. Pantazis, comme on voit, mourut jeune, mais non sans avoir marqué dans notre école, à laquelle il s'était incorporé. Je connais une lettre de Pantazis, malheureusement non datée, mais sûrement antérieure à 1881, qui témoigne de conversations sur des matières de peintures entre lui et Vogels.

Un autre peintre, étranger également, avec qui frayait notre homme, c'est Jan Toorop, Hollandais mâtiné de Javanais, qui travailla longtemps à Bruxelles. N'est-il pas curieux de voir des germes venus du Midi, de Grèce, du Nord, de l'Extrême-Orient, féconder la riche nature si longtemps inculte du fruste ouvrier bruxellois et en faire sortir tout à coup ce qu'elle contenait en puissance? Mais il ne faut rien exagérer, car Pantazis et Toorop sont des personnalités et Vogels en est une autre, et leur camarade, l'Anglo-Ostendais Ensor, qui est issu de ce groupe, va conquérir la sienne et se révéler bientôt.

Il serait intéressant de pouvoir établir la chronologie des tableaux de Vogels et déterminer son évolution, notamment à l'origine. Sa carrière d'artiste, bien qu'il soit mort sexagénaire, ne couvre qu'une quinzaine d'années, à partir de certain *Canal en Hollande,* le premier que l'on cite de ces beaux nocturnes auxquels son nom fait tout d'abord penser. C'est en 1881 qu'il exposait ce *Canal en Hollande,* qui le fit remarquer, en ce même Cercle Artistique, alors réputé peu accueilllant aux novateurs, au Salon de Paris ensuite. Ce renseignement nous

a été transmis par Octave Maus, qui connaissait bien ses peintres et qui fit aux funérailles de Vogels un discours, conservé dans l'*Art Moderne,* où tout l'essentiel est dit, et bien dit.

Quelques années auparavant, Vogels avait déjà pris part aux expositions de la *Chrysalide,* notamment à une exposition qui eut lieu, vers 1878, au premier étage d'un palais des Beaux-Arts assurément modeste, le cabaret d'étudiants qui s'appelait *le Ballon,* rue Cantersteen. Il y avait là, outre Vogels, ses amis Pantazis, Toorop, Bellis et aussi quelques œuvres de peintres reconnus par eux, Courbet, Louis Dubois, Boulenger, Artan. C'est de cette époque que date une nature morte, les *Œufs sur le plat,* qui est au Musée d'Ixelles, où vous trouverez aussi une dizaine de petits tableaux de Vogels, la plupart donnés par Fritz Toussaint, de peu d'importance en général. Mais sa notoriété, entendons une notoriété restreinte à ceux qui s'intéressaient à l'art d'avant-garde, rebelle aux disciplines imposées, aux conventions et aux routines, lui vint de sa participation aux expositions des *Vingt,* qui incitaient les journaux à des sarcasmes injurieux et à des plaintes comiques. Il faudrait se donner la peine d'aller y rechercher ce que l'on disait de Vogels, contre et pour, car les *Vingt* et même le *Vingtisme,* considéré comme un système englobant tout ce qui faisait frémir le bourgeois, se défendaient vigoureusement, dans l'*Art moderne* notamment, organe quasi-officiel du groupe.

Quel était ce groupe? Je ne m'en vais pas rechercher tous ceux qui y ont passé, et les nouveaux venus, entrés plus tard dans cette manière d'académie dont les membres n'étaient pas inamovibles. Mais voici les premiers *Vingt,* ceux de 1884, égalitairement classés par ordre alphabétique, ceux qui s'étaient levés du milieu de la foule des peintres et des sculpteurs et avaient formé un cercle

insolemment limité en nombre, dont la dénomination sociale disait : Il y a nous, et ceux qui nous enterreront.

Cette première liste comprend donc Achille Chainaye, qui était alors un sculpteur, confisqué depuis par le grand reportage ; Frantz Charlet, Delvin, Paul Dubois, James Ensor, Finch, qui est devenu Finlandais, Goethals, mort, Khnopff, une série de disparus : Jef Lambeaux, Périclès Pantazis, Dario de Regoyos, Schlobach, Simons, Vanaise, puis Théo Van Rysselberghe et Van Strydonck, feu Verhaert, feu Verstraete, feu Vogels et Wytsman. La mort a touché dix de ces fronts ; je ne dirai pas combien la gloire en a consacrés. On peut constater que le choix était assez éclectique, déterminé par des affinités électives de diverses natures, qui excluaient dès le début, et fort heureusement, l'unité d'un programme esthétique. Les journalistes hostiles prétendaient la trouver dans une sorte de perversité voulue et de conjuration contre le bon sens. C'était l'époque où des bourgeois candides vous prenaient dans les expositions par les boutons de votre habit pour vous déclarer : — « Dites tout ce que vous voulez, mais ces jeunes gens se fichent du monde. Personne ne me soutiendra qu'il a vu des arbres roses et des ciels vert-pomme. » Aujourd'hui les mêmes bourgeois se rencontrent devant des tableaux cubistes de l'autre année, des vorticistes fatigués, des néo-nègres ténébreux ou de pâles idéographes, et profèrent : — « Dites tout ce que vous voulez, mais c'est très intéressant. »

Vogels eut-il beaucoup à souffrir de l'incompréhension qui s'attachait à l'art nouveau ? Sans doute, car il n'était pas endurant. Je n'en veux pour preuve que cette anecdote, que je puis certifier. Il lui arriva de n'être pas accepté par le jury d'un salon triennal, à Anvers, je crois. L'un des membres de ce jury, paysagiste dénué de toute acrimonie, reçut avec surprise une lettre où il était pris à partie sans le moindre ménagement. Or le bon paysagiste rendu responsable de l'échec de Vogels aurait

pu lui répondre simplement qu'il avait été seul dans le jury à prendre la défense du tableau refusé. Il ne lui répondit rien du tout et se résigna à être mis au nombre des ennemis imaginaires d'un confrère dont il appréciait le talent. On peut croire qu'en d'autres occasions Vogels, qui gardait son fond d'éducation de peintre en bâtiment, eut recours, pour se pousser dans le monde, à de tels procédés de persuasion.

On dira peut-être que je ne cherche pas à flatter mon héros? A quoi bon? Je cherche à me le représenter tel qu'il fut, et pas autrement. Je pourrais conventionnellement, par respect pour le type consacré du génie méconnu, raconter qu'il avait à lutter contre la misère et qu'il vendait ses toiles, quand il était acculé par la famine, pour un morceau de pain. Mais cela n'est pas vrai. Vogels avait gagné de l'argent dans son métier, qu'il délaissa peu à peu, ne gardant que d'anciens clients. Il était, comme on dit, à son aise, vivant d'ailleurs avec une économie dont il avait l'instinct. Lui qui était né rue Saint-Pierre, avait vécu dans son enfance et dans sa jeunesse rue Saint-Ghislain, rue de la Rosière, rue des Renards, et rue du Chant d'Oiseau, qui est devenue la rue Saint-Michel, il se fit construire une maison chaussée d'Ixelles et posséda encore deux autres maisons, dont l'une rue Marie-Thérèse, et l'autre on ne m'a pas dit où. Il touchait de bons loyers. Il n'avait pas peur de boire. Evidemment, ce n'était pas un ivrogne, mais il avait gardé les us et coutumes de sa corporation des peintres en bâtiments, qui croient que les effets pernicieux du vernis ne cèdent que devant l'alcool. Ensor, qui a souvent trinqué avec lui, a jugé à propos, en le crucifiant sur le papier, de lui lier une bouteille au poignet.

Comme tous les peintres, il plaçait volontiers ses tableaux, mais à condition que l'amateur ne lui déplût pas. Tel qui aurait fait devant lui une observation restrictive n'était plus digne à ses yeux de devenir son acheteur, et

bien qu'il aimât l'argent, il préférait ne pas vendre que de vendre à un imbécile, c'est-à-dire à un homme qui ne le comprenait pas. Car il avait sur ses tableaux, comme sur ceux des autres, des opinions catégoriques.

On comprendra aisément que, malgré ses qualités personnelles, dont la franchise et une certaine bonté en dedans semblent avoir été les plus évidentes, malgré son talent admiré de quelques artistes contemporains et des connaisseurs les plus avertis, il vivait dans un cercle très restreint, si bien que l'écho de sa mort, survenue le 9 janvier 1896, parvint à peine à ses amis. Un groupe d'artistes qui vivaient alors à Heyst écrivait six jours après à Théodore Hannon : « Est-ce que Vogels est bien mort ? Est-il enterré ? Nous sommes très perplexes. Nous avons lu tous les journaux et n'avons rien trouvé. » Seuls, quelques voisins avaient accompagné sa dépouille mortelle. Octave Maus se joignit à eux et prononça de justes paroles sur sa tombe : « Ce qui caractérise son art, disait-il, c'est la finesse et l'acuité de la perception optique... Moins préoccupé du site à reproduire que de l'émotion suscitée en son âme réceptive par le mirage du jour diffus qui baigne la nature, il tirait d'un coin de banlieue, d'un bout de jardin entrevu de sa fenêtre, d'une ruelle en démolition, de prestigieux sujets d'études exprimés d'une main singulièrement experte à résumer en quelques coups de brosse, violents comme des coups de sabre, l'impression ressentie... Sous cette apparence lâchée et superficielle, il y avait une somme considérable d'acquis et de connaissances. Par le scrupule des valeurs et la sûreté du dessin, par l'exacte notation des effets les plus fugitifs... par l'exaltation des sentiments d'intimité, de solitude, de silence, de joie, de recueillement dont elles donnent l'illusion, les œuvres de Vogels prennent rang parmi les plus belles et les plus pures dont l'école belge ait le droit de s'enorgueillir... »

***

Ce jugement n'a pas cessé d'être vrai. Une exposition rétrospective, organisée en vue de glorifier un artiste, peut être dangereuse pour sa gloire, à notre époque surtout, où les systèmes se heurtent, où les écoles se bousculent et s'entremêlent, où les réputations s'improvisent et s'écroulent, tant sont promptes les variations du goût, pour ne pas parler des jeux de la spéculation et du snobisme. Je crois que la victoire est nette et que le public qui a défilé devant les toiles de Vogels a compris que ce maître, qui fut d'avant-garde, qui s'exalta contre les attardés, doit prendre définitivement sa place, c'est-à-dire une grande place, dans une tradition nationale qu'il n'a pas méconnue et qu'il a su renouveler.

Rien de ce qui figurait dans cette exposition n'est indifférent, pas même le plus petit dessin, l'aquarelle la plus lestement enlevée. Et à chacune de mes visites, j'ai trouvé des satisfactions nouvelles et comme un étonnement d'avoir pu passer à côté de certaines toiles sans y entrer, sans m'y arrêter comme il aurait fallu. Il en est même peu qui n'aient cette individualité que doit présenter un tableau pour demeurer vivant dans notre mémoire.

Il faut pourtant choisir, incorporer quelques œuvres dans cette collection idéale que l'on porte en soi et dont on peut abandonner généreusement la possession matérielle aux collectionneurs en titre, dont beaucoup ne savent pas ce qu'ils ont.

Dans la première salle, je veux bien choisir le *Chenal de Nieuport à marée basse,* avec son soleil rouge, son éclat, sa couleur chantante et ses miroitements; mais mon cœur va surtout à l'*Impasse des Quatre Lions* et à son mystère inquiétant, et encore plus à la *Rue des Chanteurs* où la nuit, sinistre dans l'*Impasse,* se fait douce et s'enchante d'un prestige vénitien, à cette exquise harmonie bleu et argent, si ferme, si solide et si bien construite dans sa molle fluidité féerique.

La salle de grandeur moyenne nous propose d'abord

au milieu de ses deux longs panneaux deux grands tableaux, dont s'établit immédiatement l'autorité. C'est à gauche, la *Matinée pluvieuse,* toute grise, toute baignée et comme mouillée de la tristesse des banlieues pauvres. Une tour d'église s'estompe dans l'air monotone ; des maisons quelconques, aux toits d'un rouge amorti, dessinent un profil sur lequel s'enlève la forme anguleuse d'une lanterne en manière de potence ; des femmes sous des parapluies pataugent parmi les gravats et les flaques. Le motif est vulgaire et peu attirant ; le tableau est d'une suprême distinction et son ciel, doucement lumineux, d'un gris à peine teinté de jaune, l'investit d'une sorte de majesté. En face, la *Tempête de neige* nous montre encore des maisons bourgeoises de faubourg avec quelques squelettes d'arbres en ordre dispersé : tout l'intérêt est dans la vérité de la neige vivante qui nuance à l'infini ses blancs si justes selon leurs épaisseurs, leurs reflets et leurs plans. A côté de la *Matinée pluvieuse,* un petit tableau, les *Fougères sous la neige* et non loin de là, un autre *Hiver* très corsé, dans le pan coupé, de gauche, faisant pendant à la vieille tour de *Sainte-Catherine,* sur un ciel bleu et blanc, dessinée, maçonnée et calée de façon magistrale. Mais le tableau du fond attire tous les yeux par sa sonorité puissante et cuivrée, par l'emportement extraordinaire de sa facture. C'est, si l'on veut, une grande ébauche et on se demande si le peintre ne songeait pas à y revenir. Mais pourquoi ? Tout y est, construit, établi, équilibré. Les formes se résument, mais s'écrivent avec la dernière précision. Des jaunes et des orangés écrasés au couteau se spiritualisent en un ciel qui s'approfondit merveilleusement si l'on recule de quelques pas. Dans sa manière abrégée, comme on disait de Velazquez, Vogels n'a rien fait de plus fort.

Avant de quitter cette salle, il faut que je décroche encore un petit *Bateau,* fougueusement brossé, et je ne saurais abandonner à personne la douceur blanche et

rouge des *Azalées,* où les matières, pulpe des fleurs, papier, pots, sont rendues à miracle, sans rien de cette matérialité chimique de la couleur qui alourdit tant de tableaux.

La grande salle dans sa première moitié va nous arrêter devant plusieurs œuvres. Le *Chenal d'Ostende,* vibrant et puissant, a un éclat diapré, jaune et bleu, qui fait penser à Monet et qui est cependant bien de Vogels. Et voici, près de la porte de la salle de lecture, une *Nature morte* d'une fraîcheur charmante, un admirable chou vert, avec des harengs, un fromage blanc sur une assiette, des poireaux, des oignons, une marmite de cuivre : ici peut-être y a-t-il quelque chose de Pantazis, et c'est beau et distingué comme un Chardin.

A droite, trois tableaux me requièrent surtout. C'est l'*Approche de l'orage* avec ses verts faussés et la peur qui fait craquer les arbres et se coucher les blés. Un petit tableau aux couleurs brusques, des rouges, des bleus, des blancs très spéciaux : c'est l'*Inondation à Anderlecht.* Il avoisine un autre ouvrage, très différent, l'*Etang à Ixelles,* d'une finesse incomparable dans ses tons ambrés, nacrés et lumineux.

Et la seconde moitié de la salle m'enrichira encore de son grand *Soir de Novembre,* un Vogels ample, presque classique, et de son âpre *Mer du Nord,* où un nuage noir déverse une pluie furieuse sur la mer violette et sur l'estran, tandis qu'une verdure éclaire d'une lumière acide la crête de la dune. Et tout près de ce grand tableau, il y en a un petit, avec un orage encore, un ciel épique, d'or en fusion, que parcourt au pas de charge un grand quadrige noir, et dans lequel le bon Vogels, qui sans doute ce jour-là avait voisiné avec Ensor, s'est avisé de mettre, par blague, le portrait de son ami Renard, fort ressemblant, paraît-il.

Que personne ne me querelle sur mon choix, car je suis prêt à admettre des tempéraments et des échanges.

Mais je ne veux pas prolonger ces descriptions qui disent si peu quand l'œuvre est là, avec sa variété, son protéisme, son ardeur magnifique, sa sûreté, sa force, sa finesse, sa science profonde au service d'un instinct puissant, au delà de toutes les théories et de tous les systèmes, froides lunettes déformatrices, qui ne valent pas deux bons yeux naturels, émus et perspicaces, sensibles et compréhensifs, les gros yeux toujours mouillés de Guillaume Vogels.

ERNEST VERLANT.

La Loi électorale communale

Le parlement belge vient de nous doter d'une nouvelle loi pour les élections communales et l'on s'est hâté de la mettre à l'épreuve. Il n'est pas sûr que l'épreuve lui soit très favorable car à mesure que se perfectionnent nos lois électorales, elles deviennent si compliquées, que bien rares sont ceux qui comprennent quelque chose à leur fonctionnement.

Et les derniers perfectionnements ont plutôt l'air d'avoir gâté et empiré les choses.

La liberté de l'électeur et les suffrages de préférence.

Bien qu'elle étende aux élections communales le principe déjà admis ailleurs de la représentation proportionnelle, la nouvelle loi diffère sensiblement de celle qui est appliquée aux élections législatives.

Pour ces élections-là, un principe a été admis qui est en concordance parfaite avec l'idée de justice distributive que l'on a voulu appliquer ; ce principe, c'est que l'électeur n'ayant droit d'avoir qu'un seul mandataire ne peut voter que pour un seul candidat — que ce soit un vote donné directement à un candidat ou un vote dévolutif donné dans la case de tête et qui peut être transféré d'un candidat à l'autre dans l'ordre de présentation.

Si l'on organise le scrutin de telle façon que le vote d'un électeur puisse faire élire trois ou quatre candidats, ce ne peut être qu'en empiétant sur la part de représentation qu'un système plus juste assurerait aux autres votants.

Mais cette limitation a été représentée comme une atteinte au droit de l'électeur. L'on a fait campagne pour rendre à celui-ci la liberté de voter pour autant de candidats qu'il y a de sièges à conférer, et c'est cette formule que consacre la loi nouvelle — sans s'arrêter à cette considération que, sous l'empire de la représentation proportionnelle, aucun groupe, et à plus forte raison aucun électeur isolé ne peut prétendre désigner à lui seul les élus.

Ce système va donner lieu à des complications infinies: combien ne durera pas le dépouillement de bulletins qui contiendront, comme à Anvers, 45 votes? Et comme la Chambre a décidé, un peu légèrement peut-être, de prolonger d'une heure les opérations du scrutin, il est inévitable que parmi les bureaux de dépouillement qui ne pourront commencer leurs opérations que vers 3 1/2 ou 4 heures, il en est beaucoup qui n'achèveront que fort tard dans la soirée le travail compliqué que la nouvelle loi leur impose.

Et comme les complications abondent aussi dans les règles imposées pour la répartition des sièges et la désignation des élus, on n'en finira jamais.

La case de tête.

Heureusement que la Chambre a maintenu la case de tête, où il sera permis sous le nouveau régime, comme autrefois, d'exprimer un vote dévolutif, la dévolution des suffrages de cette espèce se faisant d'après l'ordre de présentation des candidatures.

Il est probable que la grande masse des électeurs continuera à employer ce mode expéditif de votation, sans cela il faudrait deux ou trois jours pour dépouiller le scrutin.

Au surplus tous les reproches que l'on a faits à la case de tête s'évanouissent si, à côté du vote dévolutif, il y a un autre mode de votation qui permet à l'électeur d'exprimer ses préférences pour d'autres candidats que ceux que

l'association électorale de son parti a placés en tête de la liste. Ce serait diminuer cette liberté de l'électeur, à laquelle on tient tant, que de l'empêcher d'user de cette manière de voter si elle lui convient.

Avec la formule des élections législatives il est presque forcé de le faire, avec la formule de la loi nouvelle il a toute liberté d'en user ou de ne pas en user.

Il faut noter d'ailleurs, et c'est une règle absolument essentielle, que, quelle que soit la façon dont a voté l'électeur, qu'il ait usé de la case de tête, qu'il ait donné beaucoup de votes de préférence ou qu'il n'en ait donné qu'un seul, son bulletin aura la même valeur pour établir la force électorale du parti, car à ce point de vue la nouvelle formule maintient l'ancien principe : un homme, une voix.

Il ne faut pas oublier, en effet, que dans une élection faite sous le régime de la proportionnelle, le scrutin a un double but : répartir les sièges entre les partis proportionnellement à leurs forces respectives et désigner les élus de chaque parti. Et la loi introduit sans trop de précision, il est vrai, une terminologie distincte pour chacun de ces deux aspects du scrutin.

S'il faut élire 25 conseillers communaux, l'électeur ne dispose tout de même que d'une voix qu'il peut donner au parti de son choix ; mais il dispose de 25 suffrages qu'il peut répartir sur 25 candidats différents.

Le panachage.

Il peut même donner ces 25 suffrages à des candidats qui figurent sur des listes différentes. Et c'est ici que nous rencontrons la première des complications graves que comporte le nouveau système. Pour ce qui concerne la répartition des sièges l'électeur n'a qu'une voix. A qui ira cette voix s'il l'a partagée entre plusieurs listes, comment évaluer l'appoint qu'il apporte à chacune d'elles ?

Voici comment la difficulté a été résolue : chaque suf-

frage donné par le panacheur vaut, s'il y a 25 conseillers à élire, pour 1/25 de voix. On tient donc un compte séparé des suffrages individuels provenant des bulletins panachés et quand on a établi pour chaque liste le total de ces suffrages spéciaux, le bureau principal divise ce total par le nombre des sièges à conférer. De cette façon, si le panacheur a voté pour 25 candidats, chacun de ces votes comptera, quand il faudra établir le chiffre électoral de chaque liste pour 1/25 de voix et le bulletin tout entier ne vaudra pas plus que les bulletins de listes complets ou incomplets, comptés aussi chacun pour une unité; il est vrai qu'il pourra valoir moins si le panacheur n'a pas épuisé son droit: s'il a voté par exemple pour 12 libéraux et pour 8 catholiques, le bulletin vaudra 8/25 de voix à la liste catholique, 12/25 à la liste libérale — total légèrement inférieur à l'unité, mais c'est parce que l'électeur l'aura voulu ainsi.

L'exclusion des petites listes.

Mais il est une autre disposition de la loi qui aboutit à un véritable sabotage du principe proportionnaliste. Sous prétexte d'empêcher l'élection de brouillons indésirables dont l'action au conseil communal pourrait entraver la bonne marche des services administratifs, la Chambre a admis une formule dont le sénateur Impériali avait pris l'initiative.

Voici en quoi elle consiste: au lieu de diviser les chiffres électoraux successivement par 1, 2, 3, 4, etc., pour établir les chiffres répartiteurs, M. Impériali a proposé et la Chambre a admis les chiffres 1, 1 1/2, 2, 2 1/2, 3, et ainsi de suite.

Pour nous rendre compte du résultat de cette innovation prenons l'exemple d'une petite commune dont le conseil communal compte 7 membres; quatre listes ont obtenu respectivement 1,000, 700, 600 et 325 voix; un candidat isolé en a eu 250. D'après le système d'Hondt le

diviseur serait 325, qui donnerait 3 sièges à la 1re liste, 2 à la seconde, 1 à la 3e et à la 4e; le candidat isolé ne serait pas élu. Avec la formule qu'on a adoptée, le 7e quotient, celui qui doit attribüer la dernière nomination, est donné par la division de 1,000 par 2 1/2, c'est 400, et cette répartition donne 4 sièges à la 1re liste, 2 à la 2e, 1 à la 3e, la 4e liste n'est pas admise à la répartition.

On en arrive ainsi à donner la majorité dans le conseil communal à un groupe de 1,000 électeurs qui n'ont qu'une minorité puisque les autres partis se partagent 1,875 voix et que les deux autres listes admises à la répartition en ont à elles deux 1,300.

Le système d'Hondt, déjà très favorable aux grosses listes, peut, dans certains cas tout à fait exceptionnels, donner la majorité des élus à une minorité d'électeurs; mais le système Impériali risque de faire de cette exception une règle presque générale.

Je ne vois pas, quant à moi, la grande utilité qu'il y avait à l'exclusion des petites listes; le système d'Hondt établit une cote d'exclusion naturelle qu'il est inutile de vouloir relever artificiellement, et ce n'est pas la présence dans un conseil communal d'un opposant isolé, quelque mal intentionné qu'il soit, qui pourra contrarier la bonne marche des affaires administratives; elle pourra au contraire être parfois fort utile.

Si l'on veut cependant absolument exclure de toute représentation des groupes tels que celui qui dans l'exemple ci-dessus n'a réuni que 325 voix, on peut établir une cote d'exclusion, un quorum, un pourcentage du nombre des votes valables qu'il faudra atteindre pour être admis à la répartition des sièges et qui variera d'après le nombre des conseillers à élire. L'ancienne loi d'électorat communal contenait une disposition en ce sens — que l'on a souvent critiquée — mais qui en tous cas valait mieux que la formule nouvelle; car celle-ci ne se borne pas à exclure les petits groupes de la répartition des

sièges, mais elle ôte toute proportionnalité à cette répartition entre les listes qui y sont admises.

Le quotient d'éligibilité.

Une autre innovation du projet de loi, c'est la fixation d'un quotient spécial d'éligibilité pour chacune des listes admises à la répartition. Ce quotient ne sert qu'à régler la dévolution des votes donnés dans la case de tête.

D'après notre loi d'électorat législatif c'était le même quotient d'éligibilité qui déterminait le nombre de sièges attribué à chaque liste et que l'on employait aussi pour fixer le chiffre de voix que devait atteindre chaque candidat avant que l'excédent des votes dévolutifs pût être transféré au candidat suivant. Or, pour ce dernier emploi le quotient répartiteur des sièges était déjà trop haut. La formule Impériali le surélève encore et supprime en réalité le diviseur commun.

Dans l'exemple donné ci-dessus, en divisant par 2 1/2 le chiffre des voix de la première liste on n'a pas déterminé le nombre de voix nécessaire pour être élu puisque les 1,000 suffrages donnés à cette liste lui assurent 4 élus, alors que le chiffre électoral ne contient que deux fois et demie le quotient 400. Il a donc fallu recourir à un autre expédient pour régler l'attribution des suffrages dévolutifs. Et voici celui auquel on s'est arrêté :

On commence par établir le nombre de ce que la loi appelle les suffrages utiles : dans l'exemple de tantôt une liste a obtenu 4 sièges avec 1,000 voix ; puisqu'il y a 4 élus à désigner, chaque bulletin de cette liste pourra donner 4 suffrages utiles. Supposons que les 1,000 voix proviennent de 500 bulletins avec vote en tête de liste, de 300 bulletins qui donnent des suffrages à quelques candidats de la liste et 1,400 suffrages provenant des bulletins panachés. D'après ce qui a été dit plus haut, puisque l'élection porte sur 7 sièges, ces 1,400 suffrages repré-

sentaient 200 voix (1,400 : 7 = 200). Ces 1,000 voix comportent donc pour les 800 bulletins de liste des deux espèces, 3,200 suffrages utiles plus 1,400 suffrages provenant des bulletins panachés.

Ce total de 4,600 suffrages utiles on le divise par un nombre correspondant au nombre de sièges obtenus par la liste, plus un, donc dans notre cas par 5 et le chiffre d'éligibilité sera 4,600 : 5 = 920. On divise par 5 pour le motif que si 4 candidats ont 1/5 des voix, il ne reste que 1/5 pour les autres, et que les 4 premiers seront donc préférés.

Au Sénat, le Ministre de l'Intérieur et le rapporteur de la loi, M. Ligy, sont venus expliquer qu'un candidat pourrait se faire élire sans avoir atteint le chiffre d'éligibilité, mais que d'autre part, tous ceux qui y arriveraient seraient élus. La première affirmation est exacte, la deuxième ne l'est pas.

Supposons, en effet, que dans une élection pour 7 sièges une liste puisse se compter 100 bulletins avec vote dans la case de tête, 900 bulletins avec suffrages pour ses candidats et 70 suffrages venant des bulletins panachés : si la répartition des sièges lui en a attribué 2, le chiffre des voix utiles sera de 2,070, qui divisé par 3 donne 690. Or, les 900 bulletins de liste où l'on n'a pas voté en case de tête peuvent donner facilement 7 à 800 suffrages à 4 ou 5 des candidats de la liste ; 4 ou 5 atteindront le chiffre d'éligibilité et il n'y en aura que 2 d'élus.

Il y a donc là encore une fois une de ces expressions impropres qui ne répondent pas à la réalité des choses ; on peut être élu avec un nombre moindre de suffrages — ce qui sera le cas ordinaire pour le dernier élu de chaque liste — mais on peut aussi, théoriquement au moins, ne pas être élu avec un nombre de suffrages supérieur au prétendu chiffre d'éligibilité. Celui-ci n'est qu'un chiffre de dévolution fixé à l'aide de calculs arbitraires et compliqués pour régler l'attribution des votes en tête de liste.

La dévolution des suffrages.

Reprenons notre premier exemple : dans le chiffre électoral de la liste qui a eu 4 élus, 500 bulletins avec vote en case de tête sont entrés en ligne de compte. Si l'on disait qu'il y a seulement 500 suffrages dévolutifs à répartir, les bulletins où l'on a voté en case de tête auraient pour la désignation des élus beaucoup moins de poids que les autres, où l'on a pu disposer de 7 suffrages ; ces 500 bulletins donnent 500 voix à la liste, mais puisque cette liste a 4 élus, il doit y avoir par bulletin 4 suffrages utiles, soit donc en tout 2,000 suffrages à répartir. Ces 2,000 suffrages au surplus ne doivent pas être attribués par parts égales aux 4 premiers candidats de la liste. Nous savons que dans notre hypothèse le chiffre d'éligibilité est 920.

Si le premier candidat a obtenu sur les autres bulletins de liste et sur les bulletins panachés 250 suffrages, il faudra prendre pour parfaire son chiffre d'éligibilité, 670 suffrages (250 + 670 = 920) sur les 2,000 qui sont à répartir ; si le 2e et le 3e ont eu également chacun 250 suffrages personnels, il leur faudrait aussi à chacun 670 des suffrages dévolutifs, mais il n'en reste déjà plus pour le 3e que 660 (670 + 670 + 660 = 2,000). Ces trois candidats reçoivent donc chacun de 500 électeurs plus de 600 suffrages. Le 3e n'atteindra pas à 10 suffrages près le chiffre d'éligibilité, mais sera élu tout de même. Quant au 4e élu, puisqu'il ne reste plus aucun suffrage dévolutif, ce sera celui qui aura obtenu le plus de suffrages personnels.

Les suppléants.

Enfin, en ce qui concerne les suppléants, la loi nouvelle n'adopte pas non plus les règles en vigueur pour l'élection législative, règles absurdes d'ailleurs, et elle maintient les dispositions de l'ancienne loi électorale communale qui ordonnait de désigner comme suppléants dans chaque

liste, les candidats non élus qui ont eu le plus de voix après ceux qui ont été élus. Mais, alors que la loi ancienne limitait à trois au maximum le nombre des suppléants, la loi nouvelle permet de désigner autant de suppléants que la liste a d'élus effectifs.

Il y a lieu de remarquer que les votes dévolutifs devant être la plupart du temps absorbés tous par les élus effectifs, l'ordre des suppléances dépendra du nombre de suffrages individuels obtenus par les candidats non élus et l'ordre de présentation n'interviendra en leur faveur qu'en cas de parité de voix.

On voit que les complications du système sont innombrables et les malheureux qui devront procéder aux opérations électorales dans toutes les communes du pays n'auront pas la tâche facile.

HERMANN DUMONT.

P. S. — Au moment où l'on met sous presse ce numéro du *Flambeau,* les premiers résultats de l'élection communale du 24 avril viennent d'être proclamés. Ils ont montré que ceux qui veulent proscrire, au nom de la liberté de l'électeur, la case de tête et le vote dévolutif ne sont point du tout d'accord avec les désirs du corps électoral. Très rares sont ceux qui ont usé des facultés nouvelles — et d'ailleurs inopérantes — que leur offre la loi électorale qui vient d'être appliquée. Et très heureusement, car cela a permis d'éviter les complications et les lenteurs d'un dépouillement qui a déjà été fort long puisque, dans nombre de communes, le résultat officiel n'a pas pu être établi le jour même de l'élection.

H. D.

Les Premiers Philosophes Grecs

Techniciens et Expérimentateurs (1)

II

Dans les progrès de nos connaissances, Auguste Comte a distingué trois phases : d'abord, une période théologique, où l'on croit à l'intervention arbitraire d'agents surnaturels ; puis une période métaphysique, celle des « abstractions réalisées » et des philosophies dogmatiques des penseurs grecs ; une période positive enfin, dont le nom seul indique suffisamment la date et les prétentions. Etant très simple, cette classification a satisfait beaucoup d'esprits, et elle en a inquiété quelques-uns. C'est ainsi que Barthélemy-Saint-Hilaire a cru devoir démontrer aux disciples d'Auguste Comte que la méthode d'observation est vieille comme le monde ; que, chez les Grecs, historiens, géographes, naturalistes, philosophes, poètes et artistes mêmes n'ont pas cessé d'en user ; qu'Aristote déjà l'oppose à la méthode de déduction *a priori* et qu'il énonce dans son *Organon* toute une théorie de l'induction (2).

Barthélemy-Saint-Hilaire a raison ; on s'étonne même qu'il se soit donné la peine d'insister. Cependant, il n'a pas signalé ce qu'il importait le plus de faire valoir et il laisse subsister un préjugé. On voudra bien concéder

(1) Voyez le *Flambeau,* 4e année, n° 3, 31 mars 1921, p. 414.

(2) *Séances et travaux de l'Académie des Sciences morales et politiques,* t. 139, 1893, p. 371 et suiv.

en effet que les Grecs ont observé la nature, mais on continuera de croire qu'ils n'ont pas connu la puissance de l'expérimentation.

Il est vrai, en 1887 déjà, Victor Brochard a publié une étude sur *La méthode expérimentale chez les anciens* (1). Mais les doctrines où il retrouve les principes et les règles caractéristiques de cette méthode, furent le propre, selon lui, d'une école médicale tardive, celle des « empiriques ». Il conclut en disant que le médecin Ménodote — vers l'an 150 après J.-C. — fut le poète du positivisme. Brochard ne s'occupe pas de la période présocratique. Il ne paraît pas soupçonner que, avant Aristote, avant Démocrite même, les philosophes grecs étaient des techniciens capables d'imaginer et de réaliser toute sorte d'instruments et d'opérations, afin de contrôler expérimentalement la valeur de leurs hypothèses.

Les exemples les plus clairs sont rapportés par Héron d'Alexandrie, le compilateur auquel nous avons recouru déjà, et qui composa, au IIe siècle après J.-C., des recueils d'expériences de physique destinées à amuser les gens du monde. Ses *Automates* renferment notamment l'explication de certains des prestiges auxquels les thaumaturges recouraient dans les sanctuaires afin d'impressionner les croyants. Appels, voix et bruits, musiques troublantes, portes s'ouvrant d'elles-mêmes, fontaines lumineuses, auréoles nimbant la tête des prêtres, groupes de statues entrant en mouvement pour reproduire des scènes mystiques ou exécuter des cérémonies rituelles, figures de marbre dont les yeux lançaient des éclairs, dont la bouche crachait du feu, dont les lèvres semblaient parler, dont les mains tenaient des torches mystérieusement allumées, dont les draperies flamboyaient au milieu de rayons éblouissants, telles étaient les fantasmagories dont Héron divulgue en partie les secrets, et l'on voit que les

(1) *Revue philosophique,* t. 23, p. 37 et suiv.

inventeurs de ces artifices avaient connu et mis à profit un ensemble imposant de découvertes et d'expérimentations scientifiques (1).

Dans l'introduction à ses *Pneumatiques,* Héron mentionne les démonstrations au moyen desquelles certains savants de l'antiquité avaient cru prouver leur théorie de « l'horreur du vide », et nous y voyons figurer des tubes plongés dans l'eau, après avoir été remplis d'air comprimé, des fioles dont on aspirait l'air et qui restaient ensuite suspendues aux lèvres de l'opérateur, ou bien encore divers appareils analogues à nos siphons. Ailleurs, il est question de soumettre à des pesées successives une pièce de viande exposée à l'action de l'air, un oiseau enfermé dans un récipient métallique et privé de nourriture, enfin un morceau de bois et ses cendres : ces pesées étaient destinées à établir que, continuellement, les corps perdent une partie de leurs éléments constitutifs, absorbés dans l'air ambiant sous la forme d'émanations de vapeur, et toutes ces recherches étaient conduites, dans les laboratoires de l'antiquité, avec une grande habileté technique, et aussi avec de méticuleuses précautions, de façon à écarter l'intervention de causes perturbatrices.

Vraisemblablement, Héron emprunte la description de ces expériences à Straton de Lampsaque, philosophe physicien qui fut d'abord le précepteur de Ptolémée II Philadelphe, et qui vint ensuite se fixer à Athènes, vers l'an 285, pour succéder à Théophraste dans la direction des vastes instituts scientifiques de l'école péripatéticienne. Straton n'était d'ailleurs lui-même qu'un continuateur des recherches des Aristotéliciens et des atomistes, de Démocrite entre autres.

Aujourd'hui, bien que la part de Démocrite dans ces premiers essais de science positive ne puisse être encore

(1) Cf. mon étude sur *La liturgie des mystères*, etc., *Bulletins de l'Académie royale de Belgique, classe des lettres,* 1919, p. 417.

déterminée exactement, il paraît établi qu'il avait abondamment expérimenté, et il semble prouvé aussi qu'il devait aux Pythagoriciens certains éléments de ses théories et de ses démonstrations.

Empédocle, qui le précéda de peu, nous est mieux connu à cet égard. Nous pouvons lire, dans les fragments de ses poèmes philosophiques, la relation de diverses de ses expériences. Rappelons d'abord que, par sa théorie des quatre éléments, il a ouvert les voies qui devaient conduire à la chimie et que, à l'exemple des Ioniens dont il a été question précédemment, ce philosophe thaumaturge se rendit populaire chez ses concitoyens de Sicile en perçant pour eux des montagnes, en desséchant des marais et en contraignant des fleuves à se détourner de leur cours.

Ayant à montrer, à l'appui de sa cosmologie, qu'un mouvement de rotation rapide peut empêcher les corps pesants de tomber, Empédocle recourait à l'expérimentation : il attachait à un cerceau quelques godets remplis d'eau, puis il faisait tourner prestement l'appareil, et l'on voyait se révéler la force centrifuge, qui maintenait le liquide au fond des récipients.

Dans sa *Physique,* Empédocle décrivait comment les éléments s'étaient dégagés du mélange primitif par l'effet de la révolution qui faisait tourbillonner la sphère cosmique. D'immenses nuages d'air et de feu s'étaient formés d'abord autour de la masse centrale, n'y laissant qu'un résidu composé principalement de terre et d'eau. Puis, tandis que ces vapeurs enflammées achevaient d'aspirer les particules d'air emprisonnées encore dans le globe boueux de la Terre, celui-ci expulsait progressivement et étalait à sa surface les nappes d'eau qui forment aujourd'hui les lacs et les mers. Incontestablement, c'est par des expériences analogues à celle que j'ai décrite d'abord, qu'Empédocle essayait de préciser et de démontrer la marche de ce processus mécanique. Ces expé-

riences ne figurent pas dans les fragments de ses œuvres. Mais nous pouvons nous en faire une idée en recourant de nouveau aux écrits de Héron.

Au livre II de ses *Pneumatiques,* ce compilateur explique comment on peut construire un globe transparent, contenant de l'air, de l'eau, et, au centre, une sphère solide, le tout « représentant le monde », d'après un système voisin de celui d'Empédocle. Ailleurs, Héron mentionne un appareil prouvant que, sous l'action du soleil, l'air se débarrasse de l'humidité qu'il renferme; enfin, il en signale deux autres encore, faisant voir que le feu, par l'intermédiaire de jets de vapeur, peut soit maintenir une sphère solide comme suspendue à une certaine hauteur dans l'espace, soit même provoquer la rotation d'une sphère creuse autour de son axe. Toutes primitives qu'elles sont, les marmites fumantes qu'il décrit semblent devancer les inventions de Denis Papin. Nous ignorerons longtemps encore, sans doute, le nom de celui qui, le premier, laissa son imagination s'exalter devant la force de la vapeur. Préoccupé de questions purement spéculatives, ce précurseur des ingénieurs modernes ne devina aucune des applications pratiques auxquelles la même idée devait conduire un jour; mais, à cause du rôle qu'elles ont eu dans l'élaboration des antiques cosmologies, ces expérimentations méritent d'être relevées par les historiens de la philosophie, à côté de celles d'Empédocle.

Empédocle s'occupa aussi de physiologie et de psychologie. L'un des premiers, il attira l'attention sur les phénomènes hypnotiques; il semble même avoir fait des expériences d'hypnose. De plus, dans certains extraits de ses œuvres, il invoque des preuves expérimentales à l'appui de ses théories sur la vision et sur la respiration.

Dans ces domaines, Empédocle avait eu pour devancier Alcméon de Crotone, médecin philosophe comme lui. Ce chercheur inaugura les travaux de l'anatomie scientifique en faisant des dissections, de l'œil notamment.

Il étudia aussi l'embryologie. D'après une opinion, apparemment fort ancienne, le sperme aurait été une émanation de la moelle épinière. Voulant savoir ce qu'il fallait en penser, Alcméon usa d'un procédé qu'approuveront sans doute les praticiens de la méthode expérimentale. Il fit tuer des animaux immédiatement après l'accouplement, et il examina si la moelle s'était sensiblement épuisée. Il n'y vit rien qui justifiât la thèse soumise à ce contrôle. Mais il eut des contradicteurs. La question donna lieu à controverses; l'opération fut fréquemment refaite. Hippon prétendit qu'elle démontrait la thèse opposée, et les noms d'Anaxagore et de Démocrite sont joints à celui d'Alcméon de Crotone, dans le texte qui résume ses conclusions. En effet, les dissections — pour lesquelles on avait des trousses d'instruments déjà très perfectionnés — restèrent en usage chez les philosophes du ve siècle. Nous en trouvons diverses preuves, entre autres dans un trait d'Anaxagore, qui est rapporté par Plutarque (*Vie de Périclès,* 6, traduction d'Amyot) : « On apporta un jour à Pericles, de l'une de ses terres, la teste d'un belier qui n'avait qu'une corne seule. Le devin Lampon, ayant consideré cette teste qui n'avait qu'une corne forte et dure au milieu du front, interpreta que cela vouloit dire que, y ayant deux ligues et deux parts en la ville d'Athenes touchant le gouvernement, celle de Pericles et celle de Thucydides, la puissance des deux seroit toute reduitte en une, et notamment en celle de celuy en la maison duquel ce signe estoit advenu : mais Anaxagoras, qui se trouva là present, fit fendre le test (le crâne) en deux, et monstra aux assistans comme le cerveau du belier n'emplissoit pas la capacité de son lieu naturel, ains se resserroit de toutes parts, et alloit aboutissant en pointe comme un œuf, à l'endroit où la corne prenoit le commencement de sa racine : si en fut Anaxagoras fort estimé sur l'heure par tous les assistans. »

Le premier — et c'est là une découverte qui aurait dû suffire pour empêcher son nom de tomber dans l'oubli — Alcméon eut l'idée de transporter du cœur dans le cerveau le centre où se réunissent et se coordonnent les impressions des sens. Cette thèse fut justifiée par des preuves positives. C'est à la suite d'expérimentations, notamment, qu'Alcméon expliqua certains troubles de la sensibilité. Quoique la nature et le rôle des nerfs ne fussent point encore reconnus, il osait affirmer l'existence de conduits (πόροι) que l'on pouvait obstruer par des interventions opératoires, de façon à empêcher le cerveau de recevoir la transmission des images visuelles ou auditives. Alcméon ayant connu personnellement Pythagore, ces travaux de laboratoire datent du siècle de Thalès. Bref, en remontant de Héron à Straton, puis de Straton à Démocrite, de Démocrite à Empédocle, enfin d'Empédocle jusqu'à Alcméon, nous voici amenés à attribuer aux plus anciens des philosophes grecs les premiers rudiments de nos expérimentations scientifiques.

Certains esprits, habitués à dédaigner la science antique, hésiteront peut-être à prendre en considération des expériences si imparfaites, exécutées avec un outillage primitif, et aboutissant souvent à des hypothèses naïves. Cependant, Galilée et les autres fondateurs de la physique moderne — personnages dont l'œuvre nous émerveille encore — ont pris fort au sérieux tout ce qu'ils ont pu connaître des expérimentations des anciens, atomistes et autres, et ils les ont minutieusement étudiées.

Survivances de la science antique, que de choses il y à dire à ce sujet! En 673, la flotte du calife Moaviah étant venue assiéger Constantinople, l'ingénieur Callinicos de Héliopolis se servit du feu grégeois pour repousser les vaisseaux de guerre des Sarrasins. On a retrouvé des textes latins qui semblent donner le secret de ce produit incendiaire. Comme tant d'autres recettes

alchimiques, la formule du feu « volant » provient sans doute des laboratoires de l'antiquité. Il est intéressant pour nous de le noter en passant — ne fût-ce que pour montrer jusqu'à quel point, même dans la politique, les expériences de nos devanciers peuvent servir à compléter les nôtres —, déjà un ancien, philosophant avec un grand sens des réalités à propos d'inventions de ce genre, fut d'avis que les perfectionnements de l'artillerie ne doivent pas alarmer les pacifistes ; que, au contraire, en rendant les guerres toujours difficiles et chanceuses, les progrès de la balistique contribuent tout autant que les dissertations des moralistes à discréditer le militarisme, et à procurer à l'humanité, avec une paix mieux assurée, le calme bienfaisant de l'ataraxie. Il ne suffit pas de détester la guerre pour être dispensé de s'y préparer, la sagesse des nations le répète depuis longtemps.

Chez nous, en Occident, c'est au XIIe siècle que les problèmes de la technique et de la science positive attirèrent de nouveau l'attention, malgré le danger qu'il y avait alors, pour ceux qui s'en occupaient, d'être accusés de magie. Des recueils de recettes, traduits des langues orientales en latin, furent, au XIIe siècle, déchiffrés et interprétés avec une curiosité impatiente. On recommença à vouloir distiller de l'alcool — suivant un procédé employé jadis par les Grecs d'Alexandrie —, on étudia les moyens de fabriquer des poudres explosives, des lunettes et des télescopes, des appareils de scaphandriers, des bateaux mûs par des mécaniques, et même des instruments d'aviation. On trouve de tout cela déjà dans un opuscule curieux, dédié en 1260 à l'évêque Guillaume de Paris : *Epistola de secretis operibus artis et naturae et de nullitate magiae*. Cette lettre est l'œuvre du franciscain Roger Bacon (1214-1294). Naturellement, chez lui comme plus tard encore chez Léonard de Vinci, on ne rencontre guère que des imaginations et des esquisses sans réalisations pratiques. Mais déjà le contact est rétabli

avec l'antiquité. Bacon, qui réhabilita la méthode expérimentale, dut ses intuitions à la lecture de quelques extraits, qui provenaient des techniciens de l'antiquité.

A la Renaissance, on publia des traductions partielles, en langues modernes et en italien d'abord, des écrits de Héron. Aussitôt, les ingénieurs en tirèrent l'idée de beaucoup d'étonnantes constructions. Par exemple, en 1629, c'est en s'inspirant d'un passage de Héron qu'un des architectes de la fameuse église de la *Santa Casa* de Lorette, Giovanni Branca, fit le dessin d'une machine à vapeur destinée à concasser et à pulvériser certains matériaux (1). Orgues, horloges, jets d'eau, théâtres mécaniques mettant en scène des automates, grottes de Neptune remplies du gazouillement d'oiseaux artificiels, que de curiosités les techniciens imaginèrent, d'après les écrits des anciens, pour émerveiller les yeux dans les palais ou les parcs des prélats et des grands seigneurs, et même dans les cathédrales de la Renaissance : curiosités et frivolités qui devaient bientôt retenir l'attention des esprits les plus sérieux, contribuer au progrès de la mécanique, et conduire peu à peu jusqu'aux triomphes de la technique moderne !

D'ailleurs, si nous sommes tentés de sourire devant les naïfs tâtonnements des anciens, disons-nous bien qu'un jour viendra où beaucoup de nos expérimentations et de nos hypothèses paraîtront arriérées et divertissantes, elles aussi. Du moins, il faut l'espérer. Pour qu'il en fût autrement, la science devrait n'avoir plus la vie fort longue.

Quoi qu'il en doive advenir, du XIIe au XVIIIe siècle, nos savants n'ont fait que recommencer et poursuivre le travail des anciens. Mais, entre eux et les anciens, durant près de mille ans, il y eut une période d'arrêt et de destruction. L'effondrement de la civilisation antique fut tel

(1) C'est encore une fois à la belle étude de H. Diels, *Antike Technik*, p. 61 et suiv., que je dois renvoyer ici ceux de mes lecteurs qui voudraient trouver plus de renseignements.

que, aujourd'hui encore, nous avons peine à nous rendre compte de l'étonnante exubérance de ses créations. Nous devons nous livrer à des recherches obstinées pour arriver à en dresser le tableau. Il peut donc se produire, dans le cours de l'histoire, de trop brusques ruptures avec le passé, de trop aventureux élans, suivis de désastres et de régressions. Ce sont là des catastrophes qu'une humanité plus expérimentée devrait s'attacher à éviter. L'étude de l'antiquité est de nature à nous mettre en garde contre de pareils dangers. Elle nous détournera de ces brillantes chimères, dont les appels provoquent des accès de frénésie, et font oublier qu'il est plus facile de perdre que de retrouver. Elle nous aidera à comprendre ce qu'est la solidarité humaine et combien il importe de maintenir la continuité dans l'effort. Elle nous suggérera des réflexions utiles, en nous recommandant la modestie et la circonspection.

JOSEPH BIDEZ.

L'Inquiétude de Gabriele d'Annunzio

Le cours de la guerre a marqué dans tous les domaines et pour des années, un bouleversement radical des valeurs.

On vit des égyptologues devenir économistes, des esthètes critiques militaires, des ingénieurs terrassiers, des terrassiers conducteurs d'hommes, et des chefs de rayons, héros. Mais c'est en littérature que s'attesta le plus la souplesse de l'esprit humain.

Des romanciers et des dramaturges, experts surtout à distinguer un adultère inexcusable d'un adultère auquel le public admet des circonstances atténuantes, prônèrent le dévouement et l'exaltation du soldat, pesèrent le patriotisme « dans des balances de toiles d'araignée » et décrivirent la volupté d'une grande mort avec le même art dont ils dépeignaient naguère les spasmes de la petite. La marée n'épargna aucune âme, la contagion toucha même des hommes qu'on eût cru devoir rester hors de la mode. On put dire avec justesse que l'*Elévation* de Bernstein n'est, mis au théâtre, que le *Sens de la mort* de M. Paul Bourget. Ne parlons même pas de la littérature de guerre proprement dite, de ces milliers de bouquins conçus à la hâte et plus hâtivement imprimés, desquels deux ou trois à peine échapperont à l'oubli. Mais en traitant des sujets étrangers à la guerre, les écrivains ne pouvaient se défendre d'en subir l'ambiance et l'oppression. M. Henri Bataille cessa de plaider les droits de la passion et de nous montrer des créatures se pavanant dans leurs fautes raffinées comme d'autres étalent leurs vertus, pour s'intéresser aux tergiversations pudiques d'une âme timorée, sorte de Bérénice de l'adul-

tère. Entre le *Phalène* et l'héroïne des *Sœurs d'amour* il y a un abîme : la tranchée. Faut-il énumérer les autres conversions — ou évolutions — des écrivains contemporains. Nous avons autant de prêcheurs que jadis de libertins.

Le cas le plus étrange est certainement celui de Gabriele d'Annunzio. La lyre de Tyrtée rendit sous ses doigts des sons d'autant plus inattendus que depuis des années il avait oublié qu'il était en puissance de patrie et nous l'avait fait oublier, à nous aussi. Le créateur de tant d'âmes errantes et dont la passion est la seule patrie, incarnait bien le parfait modèle d'une société à laquelle il était indifférent, pourvu que le frisson fût intense, d'aimer à Rome, à Paris ou à Honoloulou.

Patriote, d'Annunzio ne l'était que par son allure de viveur du Cinquecento et sa prédilection pour les chefs-d'œuvre des hommes de sa race qui lui ressemblaient tant. La plus illustre époque de l'art italien fut précisément celle où la conception de patrie n'était encore confusément sentie que par quelques rêveurs qui y voyaient surtout un motif littéraire.

Si d'Annunzio, qui avait été d'abord l'idole de son pays, y subit ensuite un véritable boycottage, c'est pour s'être montré trop Italien. Il avait choqué son pays en traduisant d'une façon trop patente l'âme d'une race vouée à demeurer éternellement païenne, quoique sa bourgeoisie fasse semblant de l'ignorer et ne s'en montre que plus puritaine. Edmondo de Amicis avait reproché à d'Annunzio « d'écrire des choses indignes de l'art et de lui-même. » L'auteur de l'*Enfant de Volupté* chercha alors cet auditoire européen dont la compréhension n'est souvent, hélas ! que de l'indifférence. Il ne devait pas tarder à s'en apercevoir.

Le poète secoua sur l'Italie rongée de scrupules bourgeois la poussière de ses cothurnes. Il traversa, telle une comète enflammée, le firmament des gloires parisiennes

avant de finir sa trajectoire dans la solitude des Landes où cet amant de la vie se plut à rêver la contemplation de la Mort.

Avec une autre frénésie que Barrès, qui se contenta d'en exprimer la théorie, d'Annunzio avait cultivé la fleur inquiétante et magnifique de son « moi »; l'homme et l'écrivain avaient « vécu leur vie », formule depuis couverte de ridicule par les déportements de quelques Bovarys attardées, mais sur laquelle le chantre de Francesca jetait un éclat fauve comme celui qui dorait à la Renaissance les beaux crimes et les passions effrénées. Nul comme lui ne sut goûter ces joies de la vie qu'aucune démocratie ne nous enlèvera : savourer un fruit, un poème, la couleur d'un tableau, respirer une femme ou un paysage. Comme les âmes fortement trempées de cette époque, d'Annunzio n'avait d'autre patrie que son œuvre et sa volonté de créateur. Il en allait de lui comme de tous les poètes qui ne sont pas absolument maîtres de leur talent, et que Sainte-Beuve groupait dans une famille bien distincte. « Il semble, écrit-il, que les génies peuvent assez bien se séparer en deux classes, en deux familles principales qui offrent des traits et un procédé essentiellement différents. Incontestablement il est des poètes qui, en créant leurs personnages, ont eu cela de propre de rester plus calmes, plus désintéressés, plus détachés, de se moins jeter, si l'on peut dire, de toute verve et à corps perdu dans tel ou tel de leurs personnages. Tous étaient calmes d'apparence, rassis au milieu de leurs créations ardentes. On peut dire de tous en général ce qu'Auguste Barbier a dit de l'un d'eux : *Artiste au front paisible avec les mains en feu.* Le poète de la seconde famille domine moins ses sujets, les choisit, les épouse plus conformes à lui-même et se porte sur certains points en entier, il s'y porte comme un lion. Mais en somme il ne dirige pas son talent, il le suit; il marche pour ainsi dire dans son talent, au moment de l'effusion,

comme un homme ivre; il ne sait pas au juste où il en est; il trébuche parfois et il se noie. »

Cet asservissement de lui-même à lui-même interdisait à d'Annunzio de se plier à la tradition de la littérature italienne de son temps comme à la conception courante du patriotisme. Il le vouait aussi, comme tous les poètes âprement personnels dont l'œuvre traduit une forme de vie bien caractérisée, à cette sublime monotonie qu'on leur reproche avant d'avoir compris qu'elle est la condition de leur force et comme la rançon de leur génie.

Dans le cas de d'Annunzio, plus qu'en tout autre, nulle merci. En abordant aux rivages de la jouissance, il avait dû brûler ses vaisseaux dans un incendie dont le ciel poétique italien demeura longtemps pourpre et inquiet. Il s'interdisait tout retour aux sentiments et aux sujets qui émouvront éternellement la plupart des hommes. Sa richesse l'isolait; tout le monde normal s'étendait derrière lui et devant lui s'étendaient les jardins de la volupté et de la beauté, profonds comme les larges yeux aux clartés éternelles qui hallucinaient Baudelaire. Il avait cultivé, avec une ferveur désespérée, ce domaine dont le fond est vite épuisé, mais qu'on peut mettre en valeur par des modes illimités.

Les vers de d'Annunzio sont la substance même de son œuvre, ils en donnent la clé; bien plus que dans ses romans et dans son théâtre c'est là qu'il le faut chercher. Il y a quelque chose de lassant, et pour lui autant que pour nous, dans cette prétention du poète à n'être que « l'écho sonore » du monde et le prisme de ses reflets.

Il chercha à se délivrer. Il voulut sortir de ce palais où il s'était enfermé lui-même et il avait oublié la formule pouvant en rouvrir les portes. Un événement de sa vie fut vers ce moment-là comme la traduction visible de la crise intellectuelle qu'il traversait. Dans le petit livre capital qui marque ce tournant de son œuvre, *La contemplazione della Morte*, une phrase révélatrice lui échappe:

« Je sus alors que je n'étais point dans mes velours ni dans mes lévriers »; sans doute éprouva-t-il aussi qu'il n'était pas davantage dans les ornements dont il surcharge son style, dans les prestiges de ses métaphores et il souhaita son œuvre future semblable à ce jeune homme qu'il nous montre dans un chapitre de son livre, qui se jette à la mer parce qu'il était nu : *erat enim nudus*.

Ce désir d'humilité, chez cet homme dont l'orgueil effréné avait pris parfois le visage de la vanité, le conduisit même au seuil de la Foi. La mort d'un vieux chrétien, le propriétaire de la maison qu'il habitait dans les Landes, fut pour lui un rappel moins à la religion qu'à la vie intérieure, une attestation de l'invisible et comme eût dit Ibsen « une réclamation de la foi. » La publication de cet opuscule fut trop immédiatement suivie par la guerre pour que le nécessaire recul permît d'y voir tout ce que réellement il contenait, une timide approche au divin tentée par l'esprit le plus païen d'aujourd'hui.

Après s'être mêlé à la course des bacchantes, le faune a rencontré sur sa route une antique cathédrale et furtivement s'y glisse, flairant dans les dernières volutes de l'encens la douceur franciscaine d'une croyance inconnue. « Je me suis longtemps méfié du Galiléen comme d'un ennemi », écrit le poète, par une Providence qui place en son ennemi le salut du fort. Tout en ne craignant point « le dieu sans muscle » il ne m'était pas arrivé de le regarder dans les yeux. Mais le Fils de l'Homme l'amènera à reconnaître entièrement son Seigneur intime. « Ainsi après avoir chanté tous les dieux, je chanterai mon dieu véritable. »

Cette nostalgie — brisée par la guerre et dont on ne sait quelles œuvres elle nous eût données — du christianisme est encore une des formes de cette aspiration à se renouveler qui avait fait élire à d'Annunzio ces deux devises : *Per non dormire* et *Chi 'l terrà legato ?*

Toute l'œuvre de d'Annunzio n'est pleine que de ces

évasions, de ces gestes vers ailleurs, ces perpétuels coups de hanche par lesquels il essaye de se fuir lui-même. N'écrit-il point : « il faut que ceux qui me suivent sachent que même de mon esquif plein d'amis l'instinct implacable de la libération me poussa plus d'une fois à me jeter seul à la mer comme le poète de Méthymne mais sans recourir au dauphin sauveur. »

« Et je ne voudrai jamais être prisonnier, fût-ce de la gloire.

« Et je ne voudrai jamais connaître mes limites...

« Et je ne ferai jamais halte à la croisée de mes chemins...

« Et je dis que l'élément de mon dieu c'est l'avenir... »

Mais cette œuvre toute en fuites et en appareillages est en même temps celle qui tourne le plus obstinément autour d'un même point fixe et douloureux comme quelque bateau-fantôme condamné à tourner éternellement autour d'un phare maléfique. Et ce point dont il ne peut s'écarter c'est son apriorisme d'artiste qui absorbe toutes les facultés du poète et de l'homme et ce n'était point là un faix qui pût être déposé au pied de la Croix.

Lui qui croyait de bonne foi renaître à chaque matin traînait plus lourd chaque soir le fardeau de soi-même. Et voici que cette inquiétude, que ce tourment d'abord esthétique était devenu pour lui une nécessité vitale. Il appelait les orages désirés qui déracineraient sa vie ; et après avoir cru un moment que des anges lui apparaîtraient dans un ciel chrétien ce furent, parmi des flammes d'obus et des fumées infernales, des escadrilles d'avions qui lui apportèrent la bonne nouvelle. Aussi comme il accourut à Quarto ! Comme il l'avait attendu ce jour où devant la mer garibaldienne il allait parler à la foule, l'arracher à son inertie et l'animer de son désir ! A qui savait les comprendre ses livres avaient déjà révélé l'impatience d'action qu'il y avait sous son orgueil d'esthète. Croyant passées à jamais les époques où un artiste, un poète pouvait agir sur la foule au nom de la beauté, il avait pris une attitude de

défi méprisant, aimant à froisser ce peuple qu'il ne pouvait conquérir. D'Annunzio n'était pas qu'un poète de la Renaissance attardé au XXe siècle, il en gardait aussi l'âme des condottières.

Le 5 mai 1915 fut pour lui une seconde naissance. « L'exilé sans Béatrice », ainsi qu'il se nomma lui-même, éprouva comme un coup de foudre pour son pays, il n'y vit plus des bois en feuilles et des fleuves en crue, mais des âmes tendues et enflammées, mais des apparitions d'amour, mais des transfigurations fraternelles. »

Et la plus pure lumière de sa patrie lui apparut recueillie aux yeux des jeunes hommes dont beaucoup allaient mourir et qui étaient venus le saluer. « Comme je les ai vus briller vos yeux au bord de la mer et dans les places, les rues et les jardins. La beauté de l'Italie est si forte que, tout en la pressentant sur le chemin du retour, tout en la reconnaissant elle semblait me traverser de part en part, me fendre la poitrine, me frapper d'une joie qui était presque une douleur. Les montagnes, la neige et l'ombre sur les montagnes, les torrents, les fleuves, les bois reverdis, les nuages, les fleurs, et ce qui est unique au monde et incomparable, le ciel de l'Italie, la lumière de l'Italie et l'odeur de l'Italie, tout m'était ivresse et angoisse de passion. Mais dans vos yeux, sur vos visages, sur vos fronts emperlés de sueur, dans votre souffle qui m'entourait et dans le sourire de toute votre fraîcheur je sentis un printemps plus puissant que celui des forêts, des collines et des jardins, j'ai senti une renaissance plus impétueuse que celle de toutes les autres créatures. » Ces radieuses journées de mai tant regrettées depuis, tant raillées, tant outragées même, si lointaines aujourd'hui qu'on n'y comprend plus rien, elles nous apparaissent symbolisées par ces jeunes gens qui dans le jardin d'Andréa Doria se pressaient autour de d'Annunzio le long des buis et des balustres. « Noués par les bras, liés par les mains et les poignets, serrés l'un

contre l'autre, chaîne et guirlande, force et gentillesse, résistance et grâce, le visage enflammé, les yeux enflammés, fermés et souples, vous étiez une seule vie. »

C'est encore par les sens que d'Annunzio approche l'idée de Patrie. Elle ne lui sera jamais l'abstraction pure et frémissante, mystique, qu'elle fut, par exemple, pour un Psichari, moine soldat perdu dans le désert. Lui la cherche aux yeux des jeunes hommes ; il la suit dans la démarche des jeunes femmes, dans l'ondulation des collines florentines ; il la découvre sur les traits frustes ou affinés de matelots prêts à mourir ; chaque visage est le portrait d'une province italienne, et c'est la *Beffa di Bùccari*.

Ce journal de bord est parmi les œuvres de guerre de d'Annunzio, aujourd'hui nombreuses, la plus mûrie et la plus parfaite, la plus désintéressée, car toutes les autres ayant la propagande pour fin tiennent de l'apologie ou du pamphlet. Ce fut aussi la plus attaquée. Ces attaques ont découvert le « talon d'Achille » du poète, le vice essentiel de son art que tous les critiques avaient obscurément senti sans parvenir à l'isoler nettement, lorsqu'il entachait des œuvres de pure imagination. Travaillant sur le réel pour la première fois, d'Annunzio a mis en lumière l'abîme qui sépare le réel de la façon dont il le sent et cherche à le faire sentir : c'est par des procédés insincères qui n'en sont pas moins spontanés chez lui, qu'il exprime les aspects de la nature non sans les déformer par le fait même. On a beaucoup cité comme type de ce procédé les portraits de marins qui accompagnaient le volontaire d'Annunzio dans son expédition de Buccari.

« Il y en a de toutes les provinces, de toutes les régions, de toutes les plages, génération des trois mers, une et diverse... L'un est de Viareggio, et il me semble l'avoir rencontré enfant sur le sable lisse, par un de ces matins chantants des *Laudi di Alcyone*, quand les Alpes Apuanes vêtues d'air se rapprochaient et menaient une ronde

entre la mer et le ciel, toutes penchées en dansant vers l'occident et prenant par la main ma muse écailleuse.

« Un autre est de Vietri ; il est de cette côte d'Amalfi si divinement modulée par la voix glauque des sirènes. Et il se tient comme quelqu'un en rêve ou halluciné parce que le mirage marin ne crée que pour ses yeux noirs d'homme qui va mourir l'image de son pays, tel qu'un verger florissant qui flotterait à fleur de mer. Un autre est de l'île exilée de Ponza, et je crois qu'il ramait sur la barque d'Ulysse quand le roi insulaire, « pilote de toutes les syrtes », entra dans l'ombre magique du royaume de Circé.

« Un autre... est né dans la blanche Gallipoli, à l'ombre des plus gras oliviers salentins. Et je m'imagine que, pour ménager la bonace, il emprunta aux images taillées dans le roc, sur les piliers royaux, une grande outre de cette huile d'or léger et l'apporta sur son épaule.

« Un autre est de Montalcino, grand, svelte et dur comme une des tours de sa forteresse. Et, comme il est debout avec un béret de podestat, je découvre derrière lui l'âpre terre siennoise, je vois le fond de la vallée d'Orcia sévère et muette, avec ses crêtes, avec ses roches, avec ses rouvres, avec ses cyprès, et je vois la vertu civique, juchée et enracinée sur le mont communal, y brûler le dernier étendard de la liberté, et y briser le dernier moule de la monnaie qui porte l'effigie de l'Assomption et la louve romaine.

« Comme est belle l'Italie ! »

Et le commandant « est l'architecture humaine de la sécurité. Entre ses épaules carrées et sa nuque relevée, il peut aisément soutenir n'importe quel poids d'obéissance ou de commandement. Si, chez le Sicilien de Milazzo, l'os du menton semble un coin fait pour pénétrer et fendre, le maxillaire de ce Toscan de Livourne semble avoir la puissance des tenailles quand les vis les gardent closes. Il tient serrée jusqu'à la parole dans une bouche

sinueuse et profonde qui laisse à peine entrevoir les dents égales et pressées. Il semble que ses gestes aient désormais acquis quelque chose des engins nocturnes qu'il invente et qu'il emploie. En songe, sa main doit couper continuellement comme une scie électrique, des chaînes d'obstruction. »

Dans tout le récit de cette expédition qui jeta dans la gueule du loup une poignée de héros latins animés de l'esprit d'Ulysse et de Gavroche, nous apercevons d'Annunzio toujours partagé, comme en ces quelques lignes, entre la vision aiguë du réel et le fond traditionnel de réminiscences et de comparaisons sur lequel se détache, pour lui, cette réalité. Mais elle n'arrive jamais à s'en dégager totalement et nous touchons ici le défaut principal de l'œuvre de guerre de d'Annunzio qui est le vice essentiel de son tempérament d'artiste. Comme, dans ses romans, nous nous intéressons moins à l'âme nue des personnages qu'à leur vêtement verbal, moins à leurs émotions qu'au décor de ces émotions, ainsi dans les récits de guerre de d'Annunzio, l'apport de la culture et celui de la sensibilité n'arrivent jamais à cette fusion complète qui constitue l'ingénuité des œuvres immortelles. On voit la couture dans la trame subtile du récit.

De même, dans la *Louange de la nation belge, de la nation serbe*, etc., qui devraient être deux élégies pures et touchantes jetées aux pieds de deux nations martyres, d'Annunzio, pour sincèrement ému qu'il soit, n'arrive pas à nous faire partager son émotion, ni même à nous y faire croire. Le sentiment puissant et sincère qui l'a porté un moment fait défaut soudain et se dérobe, comme la vague qui porte le nageur s'écroule en laissant, là où elle avait atteint, des lambeaux d'écume que se disputent les vents; et le nageur, qui tantôt se voyait près du ciel, est retombé avec la vigueur intacte de ses bras. La force insaisissable et irrésistible de l'eau l'a laissé glisser. De même, si d'Annunzio nous semble

parfois enlevé par la belle folie de l'émotion poétique, elle ne tarde pas à l'abandonner, et nous n'admirons plus que l'endurance du nageur, et le jeu, sous la peau, de ses muscles exercés.

On a profité de cette agilité pour accuser d'Annunzio d'être moins un poète qu'un lettré, un dilettante érudit et raffiné de la vie. Mais, à supposer même qu'il ne soit que ce lettré et que ce dilettante, c'est une chose dont il faudrait le louer plutôt que lui faire grief. C'est cette érudition même, ce raffinement, cette « littérature » (au sens où l'entendait Verlaine) qui l'ont sauvé du matérialisme, écueil de son tempérament. L'on saisit, au premier coup d'œil, que l'auteur de l'*Enfant de Volupté* est, essentiellement, un sensuel. Si la tradition italienne se perpétue en lui, ce n'est pas à l'état de conscience, dans la pensée, mais plutôt à l'état de sensibilité, dans l'épiderme. Comme tous les sensuels, d'Annunzio écrivain ne saurait être qu'un fragment et ce terme ne traduit pas le mépris puisqu'on l'applique couramment au Tasse, cet autre sensuel. Tenté par les parfums de la vallée et le murmure des sources, il est condamné à ne jamais s'élever aux cimes d'où l'on maîtrise l'ensemble du paysage. Mais on doit lui savoir gré d'avoir mis des efforts surhumains à capter dans la forme la plus pure la saveur des parfums et le bruissement des eaux. Ici nous nous heurtons au problème proprement dannunzien, qui ne trouble pas moins les détracteurs que les fanatiques: comment ces fragments portent-ils ce sceau, à quoi l'on ne se trompe point, des œuvres durables, au point de paraître, parmi les écrits contemporains, comme de parfaites sculptures hellénistiques au milieu des esquisses informes de la statuaire d'aujourd'hui. Si la postérité recueille le nom de d'Annunzio, il le devra justement à ce dilettantisme, à cette « littérature », à cette poursuite de l'expression, seule Foi qu'il n'ait point reniée; à sa volonté de manifester les expériences changeantes et

incertaines de ses sens par les paroles les plus belles qui se puissent concevoir.

Impuissant à sortir de lui-même, à s'arracher au flux des aspects de la nature, à leur conférer, en dehors de lui-même, par l'esprit, une organicité et un ordre, d'Annunzio n'a d'autre ressource, pour se libérer des choses, que de les refléter, et de saisir, par la magie des mots, ce reflet. Comme le recul est le geste premier et la condition de tout art, il s'est détaché de son modèle, tenant à distance et comme à bout de bras, non le monde extérieur, mais l'impression qu'il en a reçue. Ce n'est point le poète qui se détache du monde pour le juger et le comprendre, c'est l'artisan qui se détache de l'artiste pour le corriger, le rectifier. Asservi à la voix des sirènes, d'Annunzio se complaît à en traduire les inflexions adorées et tyranniques, mais tant d'art ne l'émancipe point, jamais il ne quittera cette rive. La véritable tragédie de d'Annunzio, bien plus que dans le conflit patriotique qui le déchira à Fiume, elle est là, dans ce fardeau, sur son âme, des aspects de la beauté qu'elle est impuissante à secouer. L'esclavage de la beauté est toujours un esclavage ; d'Annunzio crut s'en racheter par la perfection de ses chaînes, mais c'est là un principe de rédemption purement littéraire.

Le poète a voulu en essayer un autre, en portant ses pas vers ce domaine de l'action, où, fidèle et tenace comme son ombre même, ou comme son haleine, la « littérature » devait l'accompagner inséparablement.

Si les personnages des romans de d'Annunzio ne nous font point, quelque bonne volonté que nous mettions à aller à leur rencontre, l'impression d'êtres vivants, et s'il nous est impossible de les imaginer dans les attitudes banales de la vie quotidienne ; par un étrange retour, une réaction de l'œuvre sur l'homme, l'aventure de Fiume, même vue à travers le reportage le plus prosaïque, ne nous sembla jamais une *chose réelle*, se pas-

sant en tel point repérable de la carte. L'atmosphère irréelle que respirent les héros de ses livres envahit l'existence même du poète, condamné à s'y mouvoir toujours. Menée par un personnage moins prestigieux, l'expédition de Fiume eût donné peut-être des résultats plus sûrs.

A quoi bon y arrêter notre esprit de même qu'il ne faut point chercher, dans les œuvres de guerre de d'Annunzio, des tableaux simples et fidèles de la réalité. Contentons-nous d'y voir de beaux fragments, volontairement inachevés, de ce monument qu'il voulait que fût sa vie — bas-relief immense et précieux, où, sur un fond d'angoisse moderne, s'agitent des formes de la tradition, et où les anxieuses figures de guerre « telles que les a vues le poète, tendent la main aux images rares et chantournées de l'amour et de la mort, comme elles lui sont apparues au miroir de lui-même. »

Mais cette faiblesse est aussi une force. Cette même « littérature » qui frappe d'une stérilité relative la vie et la production du poète, et en fait à jamais de sublimes, d'incomparables « victoires mutilées », le préserve des conséquences extrêmes de son tempérament, matérialiste en art, exalté dans l'existence. Là où un homme ordinaire eût dû mourir, le poète pouvait se survivre, car le cri « Fiume ou mort ! » marquait moins une alternative réelle que la chute lyrique d'une belle strophe de sa vie. Lorsque chacun s'attendait de le voir enseveli sous les ruines de Fiume, en jetant son corps en holocauste, gage de la rédemption future de la ville, d'Annunzio se souvint qu'un artiste exquis ne saurait admettre dans ses œuvres ou sa vie, le dénouement prévu. Ce trépas, tant annoncé et comme forcé, eût représenté ce cinquième acte banal et médiocre, entaché du défaut d'avoir été deviné dès le commencement, ce qui ne se peut supporter dans une tragédie bien faite.

Si le but suprême du théâtre est de produire la sur-

prise, le drame de Fiume y atteignit pleinement. Là où nous pensions avancer en ligne droite, nous décrivions un cercle. Nous voici au bout du cycle, et le poète ramené à son point de départ. Après avoir quitté la littérature, il s'aperçut sans doute qu'il n'avait fait, au sein de l'action, que de la littérature. Ses œuvres de guerre, où rien n'est inventé, qui veulent s'astreindre à copier les faits, sont plus irréelles que n'importe quel roman.

Comme ce héros de Shakespeare et de Boccace qui délaisse sa femme pour une maîtresse, mais s'aperçoit, au réveil, que c'est sa femme, qu'il a serrée dans ses bras, et se résigne à la chérir après en avoir obtenu le pardon, d'Annunzio trouve sans doute, à cet art qu'il n'a cessé de servir en voulant le négliger, des charmes nouveaux. Les coups dont la réalité frappa cette âme indocile et superbe y ont-ils rouvert cette source d'inspiration abondante et spontanée, tarie dès avant la guerre et qu'avait remplacée une inépuisable réserve de richesse verbale? Dans la fumée et la poussière que les obus italiens arrachaient au sol de Fiume, a-t-il vu passer le profil pur et tentateur d'une œuvre nouvelle, et est-ce le sourire de ce poème à venir qui lui fit désirer de vivre encore?

Une espérance plus hardie même nous est permise. Le « voile des apparences » serait-il enfin déchiré, et le prochain livre nous apportera-t-il cet équilibre parfait entre le monde intérieur et le monde extérieur de l'artiste, qui en ferait une création non pareille?

Si l'œuvre de guerre de d'Annunzio n'autorise pas absolument cette hypothèse, elle ne l'écarte pas non plus. Malgré l'artifice dont elle demeure entachée dans son ensemble, jamais le « voile des apparences » ne s'était aussi franchement déchiré que sur le chatoiement ténébreux des eaux de Buccari, ou sur l'aube guerrière de Quarto. Nul homme, aujourd'hui, n'aura vécu une telle

histoire de triomphe et d'abandon. Ce que l'exaltation ne lui a point donné — la vision sévère et simple du réel — il pourra le trouver dans l'âpre volupté de l'exil. Mais peut-être se contentera-t-il de jouer les Dante après les Coriolan et les Brutus? L'attente du dénouement de ce drame tout intellectuel ne doit nous empêcher de prendre un plaisir très réel à cette œuvre de guerre qui, si nous n'y trouvons point toute la sincérité que nous y pourrions souhaiter, a du moins toute celle qu'y pouvait mettre l'auteur des *Vierges aux Rochers*, de l'*Alcyon* et de la *Régence du Carnaro*.

JUNIA LETTY.

